BALCANIA

VII, 1

BUCAREST
MCMXLIV

BALCANIA

VII

BUCAREST
MCMXLIV

LES TETRADRACHMES DE THASOS ET DE LA MACEDOINE I-ERE ET LEUR CIRCULATION EN DACIE

Parmi les monnaies de grande circulation qui, dans l'antiquité, sont entrées dans le commerce de la Dacie, il y a lieu de mentionner les tétradrachmes de Thasos et de la région connue sous le nom de Macédoine I-ère. Ces monnaies ont été émises au cours du II-e et I-e siècle avant J.-C.

La ville de Thasos, située dans l'île du même nom, fort riche en minerai d'or et d'argent, a commencé à battre des monnaies propres dès le V-e siècle avant J.-C. A la suite des guerres entre les Grecs et ls Perses, Thasos est entrée dans la confédération athénienne et, en devenant tributaire d'Athènes, elle n'a pas pu avoir de relations commerciales directes avec les Daces et ses monnaies ne sont pas entrées en Dacie [1].

Lorsque, après la guerre du Peloponnèse, la confédération athénienne a été dissoute (403 avant J.-C.), la ville de Thasos a passé sous la domination de Sparte, et a réussi, plus tard, à recouvrir une liberté relative. Mais, en 339, elle a été conquise par le roi Philippe II de Macédoine et annexée au royaume macédonien. Elle resta dans cette situation jusqu'à la conquête de la Macédoine par Rome. Par conséquent, au cours de cette longue période, il ne pouvait pas non plus être question de rapports commerciaux avec la Dacie et les monnaies de Thasos n'ont pas pu être utilisées dans les transactions avec ce pays.

En 168 avant J.-C., à la suite de la défaite qu'infligèrent les Romains au roi Persée de Macédoine à Pydna, défaite suivie

1 Pour l'histoire de la ville, voir en particulier l'article de G. Türk dans Pauly-Wissowa-Kroll, *Realencyclopädie des klassischen Altertumswiss.*, nouvelle série V, (1934), pp. 1310—27.

de la disparition du royaume macédonien, la ville de Thasos devint complètement libre et put développer une activité commerciale et industrielle à son propre compte d'une manière beaucoup plus intense que jusque-là. Les commerçants de Thasos, mettant à profit le désastre infligé au commerce macédonien par les Romains, se hâtèrent de conquérir les marchés du nord de la péninsule Balkanique et de la vallée du Danube. De là, ils allaient plus loin vers l'est jusqu'aux vallées du Dniester, du Dnieper et du Bug, et même jusqu'en Crimée et à la Mer d'Asov.

La conséquence naturelle de cette expansion commerciale fut la diffusion des monnaies de Thasos dans toutes les régions que nous venons d'indiquer et, en même temps, leur introduction en Dacie. Ces monnaies étaient des tétradrachmes d'argent, frappées par Thasos après sa libération en quantité considérable en vue de répondre aux besoins de son commerce très étendu. En outre, le même commerce a introduit en Dacie et dans les autres régions du sud-est de l'Europe d'innombrables amphores aux anses portant l'estampille des fabricants de Thasos. Ces amphores avaient servi au transport du vin et de l'huile, les principaux produits de l'exportation de cette ville. La grande expansion commerciale de Thasos s'est maintenue jusqu'au début de l'Empire Romain, date à laquelle la ville a été incorporée dans l'Empire en perdant du même coup son importance et cessant toute activité monétaire.

Les circonstances qui ont contribué à l'introduction des tétradrachmes de Thasos en Dacie ont également favorisé l'entrée des tétradrachmes de Macédoine I-ère dans notre pays. Après la bataille de Pydna et la fuite du roi Persée, le commandant romain décidait de détruire par tous les moyens la force de résistance du courageux peuple macédonien. A cette fin, il ordonna tout d'abord le désarmement de tous les habitants et, ensuite, il fit démembrer la Macédoine, d'une manière parfaitement arbitraire, en quatre parties ou régions (μερίδες, *regiones),* qu'il isola complètement les unes des autres. La région aux environs de la ville d'Amphipolis devint la Macédoine I-ère, celle ayant pour capitale la ville de Thessalonique a formé la Macédoine II-e; la région ayant pour capitale la ville de Pella devint la Macédoine III-e et celle dont la capitale était Pélagonia constitua la Macédoine IV-e. Désormais, il était interdit aux habitants de ces régions d'entretenir entre eux le moindre rapport. On leur défendit non seulement les relations commerciales,

mais aussi les mariages. En outre, ils n'avaient plus le droit d'exploiter le sous-sol et les forêts, d'affermer les domaines de l'état et de battre monnaie.

Mais ces mesures draconiennes que le sénat romain avait lui-même approuvées, eurent bientôt des répercussions défavorables qui se firent sentir dans l'administration romaine elle-même, car dans un pays pauvre les vainqueurs ne furent pas à même de réaliser les revenus désirés. C'est ce qui explique que dix ans plus tard, en 158 av. J.-C., le sénat romain revint tout au moins sur certaines des mesures économiques en accordant, aux quatre régions, la liberté d'exploiter des mines et de battre monnaie.

Toutefois, dans l'application pratique de ces libertés, les Romains rencontrèrent des difficultés inattendues. Tout d'abord, toutes les régions ne possédaient pas des mines et en outre, au cours d'une dizaine d'années d'inactivité minière et d'apauvrissement du pays, les ateliers monétaires avaient été complètement désorganisés. C'est ce qui explique que seule la première région macédonienne ait pu émettre une quantité plus importante de monnaies d'argent, car elle comprenait le mont Pangée, célèbre pour ses gisements d'or et d'argent. La Macédoine II-e, plus pauvre, n'a frappé que très peu de monnaies d'argent, la Macédoine III-e n'a pas pu en émettre du tout et la Macédoine IV-e n'a fabriqué que des pièces de bronze.

Les monnaies d'argent émises en Macédoine I-ère et II-e étaient des tétradrachmes qui n'ont pas été seulement utilisées dans les transactions intérieures, mais aussi dans le commerce extérieur dans la mesure où celui-ci a pu être maintenu après le démembrement du pays. C'est ainsi que la Dacie a reçu un plus grand nombre de tétradrachmes de la Macédoine I-ère et rien qu'un petit nombre de pièces de la Macédoine II-e. Les nombreuses découvertes faites aussi bien en Dacie que dans la péninsule Balkanique et les autres pays du sud-est de l'Europe, nous permettent de conclure que les tétradrachmes de Macédoine I-ère ont été émises en quantités considérables; elles ont également servi de numéraire principal aux autres trois régions macédoniennes, en devenant de la sorte la monnaie macédonienne par excellence et le symbole de l'unité nationale. Mais l'émission n'a duré que très peu de temps, car, en 150 av. J.-C., à la suite de la révolte d'Andriscos qui se proclama roi sous le nom de Philippe VI, les Romains intervinrent de nouveau par la force des armes

et noyèrent le soulèvement dans le sang (148 av. J.-C.). Une des conséquences du changement survenu dans l'administration de la province fut l'abolition des ateliers monétaires régionaux.

TYPES ET ÉMISSIONS

Les tétradrachmes de Thasos, bien qu'elles reflètent assez fidèlement la mythologie de la ville, diffèrent cependant d'une manière radicale des types monétaires frappés dans cette ville au cours des siècles précédents. Les tétradrachmes représentent sur l'avers la tête efféminée de Dionysos, ornée d'une couronne de lierre; parmi ses feuilles aparaissent, au-dessus du front, deux fleurs à six pétales. Une large frange de cheveux entoure son front et tombe ensuite en méches longues et ondulées le long du cou. En haut de la tête, une grosse boucle ronde tournée en bas forme un rouleau caractéristique. Sur le revers apparaît un Héraclès nu, debout, tenant dans sa main droite la massue dont la tête repose sur la terre; sa main gauche, appuyée sur sa hanche, porte la peau du lion néméen. Le héros est encadré par une longue légende en deux lignes latérales disposées vérticalement et une autre ligne horizontale, en bas: ΗΕΡΑΚΛΕΟΥΣ (droite) ΣΩΤΗΡΟΣ (gauche) ΘΑΣΙΩΝ (en bas). Dans l'espace entre le pied droit du héros et la massue se trouve un sigle qui, la plupart du temps, représente un M simple ou avec une barre horizontale (table I, fig. 1—5).

L'exécution artistique de ces types est extrêmement variée dans les nombreuses séries de pièces frappées à Thasos. Sur les unes, on retrouve un travail d'une finesse remarquable qui rapelle la bonne époque de l'art monétaire grec; sur d'autres, l'exécution des types est d'une inhabilité tout à fait inattendue. Entre ses deux extrêmes, il y a de la place pour d'innombrables degrés d'exécution toujours plus faibles, qui nous autorisent à croire qu'au cours d'une longue période l'atelier monétaire de la ville employait des artisans inhabiles; en effet, on ne s'y souciait pas de l'exécution artistique, mais on poursuivait seulement la fabrication d'une quantité toujours plus considérable de pièces, sans tenir compte de leur aspect.

Les tétradrachmes de Thasos ayant été imitées par certaines tribus daces, scythes ou sarmates, encore moins habiles dans l'art monétaire, il est de la sorte parfois assez difficile de distinguer les imitations barbares des originaux grecs. A ce

propos, il est nécessaire de rappeler que des types très semblables à ceux des tétradrachmes de Thasos se retrouvent sur les tétradrachmes contemporaines de la ville de Maronée. Située sur la côte thrace juste en face de la ville de Thasos, Maronée a également émis des pièces du même genre, mais en quantités beaucoup plus réduites. Elles avaient aussi sur l'avers la tête de Dionysos avec la couronne de lierre et des fleurs, la frange et le rouleau caractéristiques et, sur le revers, un Dionysos, nu comme l'Héraclès de Thasos; il se tenait du côté gauche de la pièce et avait dans sa main droite une grappe de raisins et dans la gauche deux bâtons et la chlamyde, jetée sur le bras comme la peau de lion d'Héraclès. La légende est rédigée et disposée comme sur les tétradrachmes de Thasos: ΔΙΩΝΥΣΙΟΥ (droite) ΣΩΤΗΡΟΣ (gauche) ΜΑΡΩΝΙΤΩΝ (en bas). Bien que du point de vue extérieur, ces pièces de Maronée étaient facilement confondues avec celles de Thasos, elles n'ont cependant jamais réussi à leur prendre la place et à entrer dans le grand commerce.

En ce qui concerne les tétradrachmes de Macédoine I-e, leurs types sont empruntés aux tétradrachmes du roi Philippe V. Sur l'avers, elles représentent un bouclier macédonien, avec une bordure décorée par des groupes à deux petits demi-cercles concentriques, ayant au milieu une étoile. Ces figures alternent avec des groupes de figures géométriques, constituées par trois ou quatre globules. Au milieu du bouclier, dans un médaillon perlé, il y a le buste de la déesse Artémis Tauropoulos sur la droite, ayant sur l'épaule l'arc et le carquois. Sur le revers, les tétradrachmes de Macédoine I-ère portent la massue d'Héraclès, disposée horizontalement dans une couronne de feuilles de chênes. Au-dessus est la légende ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ, au-dessous ΠΡΟΤΗΣ. Dans le champ supérieur et inférieur, il y a des sigles monétaires et dans celui de gauche soit une étoile à huit rayons, soit une foudre. (Planche I, fig. 6—7; II, 1—8). Les types des tétradrachmes de Macédoine II-e sont exactement pareils, la légende seule diffère un peu: ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ (au-dessus) ΔΕΥΤΕΡΑΣ (en bas) (Planche I, fig. 8).

L'exécution technique de ces tétradrachmes macédoniennes représente les mêmes particularités curieuses que nous avons déjà rencontrées à Thasos, bien que la Macédoine I-ère n'ait pu émettre des monnaies que pendant huit à neuf ans et la Macédoine II-e pendant un temps encore beaucoup plus court. Le nu-

mismate allemand Hugo Gaebler [1], qui a étudié de très près les émissions monétaires macédoniennes des derniers rois et ceux du temps de la domination romaine, a constaté qu'en Macédoine I-ère on a également émis une quantité considérable de tétradrachmes. De même qu'à Thasos, une petite partie des pièces seulement ont du style et une exécution soignée, le reste est dépourvu de tout art et prouve que les artisans étaient peu habiles. En raison de l'intérêt qu'il y avait à fabriquer de grandes quantités de pièces, on s'est souvent servi des coins d'une exécution artistique tout à fait différente pour l'avers et le revers. Bien qu'il eût été normal que l'exécution du type de l'avers fût toujours confiée aux artisans les plus habiles, on rencontre souvent sur l'avers des types, exécutés par des ouvriers de seconde main, alors que ceux du revers sont dûs à des ouvriers de premier ordre. Même les lettres des légendes sont parfois confondues: dans un seul et même mot certaines lettres sont élégamment taillées, d'autres d'une exécution grossière.

Les constations qui précèdent nous obligent à essayer de déterminer les causes qui sont à l'origine de ces émissions de tétradrachmes de Thasos et de Macédoine I-ère aussi nombreuses que massives et, en même temps, aussi inégales du point de vue de l'exécution artistique.

Lysimaque a été le dernier souverain de ces régions qui ait émis des monnaies de grande circulation. Ses statères d'or et ses tétradrachmes d'argent ont alimenté pendant son règne et longtemps encore après sa mort tout le grand commerce des pays entre l'Adriatique, l'Egée et la Mer Noire. Après la mort de Lysimaque (281 av. J.-C.), aucun souverain de ces parties du continent ne réussit à donner à sa monnaie le caractére d'une monnaie de grande circulation. Quant aux villes qui avaient su organiser dans le passé un commerce intense, elles étaient maintenant en décadence et leurs transactions commerciales, de même que la circulation de leur monnaie, étaient fortement réduites. Vers la fin du III-e siècle, on assiste à une stagnation générale dans ce secteur important du commerce grec. L'avance constante des conquérants romains vers l'est et le traitement dur et impitoyable qu'ils imposaient aux états et aux villes grec-

1 Hugo Gaebler, *Zur Münzkunde Makedoniens*, dans *Ztschrft für Numismatik*, Berlin 1902, pp. 141—189; de même, *Die antiken Münzen Nordgriechenlands*, vol. III: *Makedonia und Paionia*, 1 p. 3 et suiv., et 2 pp. 1—7.

ques vaincues, les déportations en masse de la population et les exactions financières aussi bien que le fait que les richesses furent brutalement dirigées vers Rome, ce n'étaient pas là des conditions susceptibles d'encourager l'activité commerciale dans le monde grec ni de rendre aux transactions une vie nouvelle. Afin de combattre la crise, certaines villes du bord de la Mer Noire comme Byzance, Mésambrie, Odessos, Callatis commencèrent à frapper sans régularité d'ailleurs, des tétradrachmes avec les types et légendes d'Alexandre le Grand et de Lysimaque qui auraient dû tenir lieu de monnaie de grande circulation. Mais leurs possibilités matérielles ne leur permirent point d'émettre des quantités importantes de sorte qu'ils n'atteignirent pas leur but.

Ce sont là des raisons qui expliquent que l'introduction en quantité considérable des tétradrachmes de Thasos et de Macédoine n'a pas seulement été à l'origine d'une reprise du commerce dans tous les pays de l'Europe du sud-est, mais en a fait les principales monnaies de ce commerce. Grâce au fait qu'au début elles étaient fabriquées d'un métal de bonne qualité, avaient un poids constant de même que des émissions suffisantes, ces monnaies ont permis au commerce des villes des bords de l'Egée de se refaire malgré toute l'insécurité de l'époque. Et lorsque au bout de huit ans les autorités romaines mirent fin à l'activité monétaire de la Macédoine I-ère, Thasos se vit obligée de doubler sa production afin de répondre à toutes les demandes. Par conséquent, une des causes de l'exécution peu soignée des séries monétaires de Thasos sera dorénavant la hâte avec laquelle ces pièces devaient être battues étant donné qu'elles étaient alors seules à alimenter le commerce de l'Europe du sud-est. Et cette hâte était d'autant plus justifiée qu'à la suite de la transformation de la Macédoine en province romaine, Thasos subissait une pression de plus en plus forte et voyait ses libertés de plus en plus menacées.

En outre, c'est aussi le moment où commencèrent à paraître certains concurrents fort dangereux. Ce furent tout d'abord les drachmes des villes illyriennes d'Apollonie et de Dyrrachium qui, à cette époque, commencèrent à faire leur rentrée sous la protection romaine dans la région orientale de l'Europe. A leur suite venaient les deniers républicains romains qui, en vue de la conquête des marchés des territoirres occupés, furent émis en quantités beaucoup plus grandes qu'auparavant. Par conséquent,

c'est de l'ouest que venait la menace pour les tétradrachmes de Thasos, menace déterminée non seulement par les progrès ininterrompus des conquêtes territoriales romaines, mais encore de l'intérêt qu'avaient les Romains d'ouvrir des voies nouvelles à leur commerce.

DÉCOUVERTES MONÉTAIRES

Les nombreuses découvertes de tétradrachmes de Thasos et de Macédoine I-ère dans différentes régions du territoire roumain, territoire qui correspond à celui de l'antique Dacie royale et indépendante, a convaincu depuis longtemps les historiens que ces deux catégories de monnaies avaient été utilisées autrefois dans une large mesure par le commerce dace. Leurs émissions multiples et variées constituent une preuve évidente que leur utilisation dans les transactions commerciales s'est étendue sur une longue période [1]. Il est vrai que les pièces découvertes isolément n'ont qu'une valeur relative si l'on veut aboutir à des conclusions certaines et précises au sujet de l'étendue de leur diffusion et des voies par où elles ont pénétré dans notre pays. Par contre, les trésors et dépôts monétaires nous fournissent toutes sortes d'informations non seulement au sujet de ces problèmes, mais encore quant au rôle que jouèrent ces pièces dans le commerce de nos ancêtres daces, à leur valeur en tant qu'instrument de change et au sujet de leurs rapports avec d'autres monnaies indigènes et étrangères qui furent utilisées en même temps dans leur commerce [2]. Afin de faciliter la solution de ce problème, nous énumérerons tous les trésors et dépôts connus jusqu'à ce jour, en les décrivant brièvement. A l'heure actuelle, il n'est point possible de donner des descriptions détaillées de ces trésors et dépôts car, étant mis à l'abri en lieu sûr, elles ne sont pas à la disposition des spécialistes. Etant donné qu'aussi bien

1 Sur les pièces trouvées en Transylvanie, voir notamment l'étude de Edm. Gohl, *A Kis-szederjesi görög éremlelet* dans *Numizmatikai Közlöny* 1904, p. 94 et suiv.

2 Sur l'importance historique des trésors voir Const. Moisil *Tezaurele monetare ca izvoare istorice* (Les trésors monétaires comme sources historiques), dans *Cronica numismatică şi archeologică*, 127-128 pp. 69—75, Bucarest 1943. Nous appelons *trésor* une quantité de monnaies, enfouie dans un vase, une boîte ou un sac et *dépôt* une quantité de monnaies qui se trouve dispersée en un même lieu.

les tétradrachmes de Thasos que celles de Macédoine I-ère sont entrées en Dacie par le sud, nous suivrons également les lieux où les trésors et dépôts ont été trouvés en allant du midi vers le nord.

Les régions les plus méridionales de la Dacie où l'on a trouvé des trésors et des dépôts de monnaies comprenant des tétradrachmes de Thasos et de Macédoine I-ère sont la Dobroudja et la plaine de Valachie.

1. En Dobroudja, on ne connaît jusqu'aujourd'hui que trois localités au bord du Danube où des tétradrachmes de Thasos et de Macédoine I-ère ont été découvertes. L'une de celles-ci est la ville d'Ostrov, où, en 1903, en creusant un fossé sur un terrain de la commune, on a trouvé 178 monnaies antiques dont la moitié était constituée par des tétradrachmes de Thasos et l'autre moitié par des deniers républicains. Le Ministère de l'Intérieur les avait envoyés à l'Académie Roumaine et celle-ci au Musée National des Antiquités où feu M. Sutzu en a fait une description sommaire [1].

Nous n'avons pas d'autres informations plus détaillées à leur sujet et nous ignorons même quel fut leur sort ultérieur.

2. En 1915, un habitant de Silistra offrit au Cabinet numismatique de l'Académie Roumaine, en vue d'un achat, 17 tétradrachmes de Thasos trouvées aux environs de cette ville. Elles étaient d'une exécution peu soignée et portaient toutes sur le revers le sigle M. Quelques-unes avaient une pastille monétaire tordue; l'une présentait une profonde encoche allant de la marge vers le centre. En raison du prix élevé, elles n'ont pas pu être acquises.

3. A quelque temps de là, au printemps de l'année 1916, un orfèvre de Turtucaia offrit au même Cabinet numismatique 24 tétradrachmes de Thasos et 8 de Macédoine I-ère qui, selon ses dires, avaient été trouvées aux environs de la ville à l'occasion de travaux agricoles. Nous n'avons pas pu les acquérir, car l'orfèvre, après nous avoir consulté, s'en alla voir des antiquaires et collectionneurs de Bucarest et ne nous les rapporta plus.

Sur la rive gauche du Danube, on a trouvé des monnaies de ce genre à Piua Petri, dans le département de Ialomița, à

1 Const. Moisil, *Monete și tezaure monetare descoperite în România* (Monnaies et trésors monétaires découverts en Roumanie), dans *Buletinul Soc. Numism. Române*, XVII 1922, p. 58.

Viișoara dans le département de Teleorman et à Celeiu dans le département de Romanați.

4. Piua Petri est situé près d'un gué ancien du Danube et a été à toutes les époques, un important port commercial. C'est pourquoi on a trouvé ici de nombreuses monnaies antiques parmi lesquelles des tétradrachmes de Thasos.

5. Viișoara est situé à l'extrémité nord du lac Suha'a, sur la rive du Danube, à l'embouchure de la rivière Călmățuiul. Au mois de mai 1942, deux paysans de l'endroit ont trouvé au point nommé Pârlita, un vase de terre avec 280 monnaies d'argent; ils se sont partagés cette découverte et ce n'est qu'au début de l'année 1943 que le poste de gendarmes, mis au courant de la découverte, a pu rassembler 135 pièces qui ont été présentées au Cabinet Numismatique de l'Académie Roumaine. Parmi ces pièces, 122 étaient des tétradrachmes de Macédoine I-ère, et 13, des tétradrachmes de Thasos. En les examinant sommairement avant qu'elles ne fussent mises à l'abri des bombardemants aériens, j'ai pu constater que les pièces macédoniennes appartenaient au moins à cinq émissions différentes, ayant sur le revers les sigles A, AP, ΣΙΑΡ (monogramme) en haut et ΤΡΚ (monogramme) et ΜΕΤ ou ΤΕΜ (monogramme) en bas. Il y a de nombreuses pièces d'une exécution inférieure, et d'autres dont les lettres des légendes ne sont pas symétriques. En ce qui concerne les tétradrachmes de Thasos, elles sont toutes d'une exécution peu soignée et frappées à l'aide de coins différents bien que les sigles soient les mêmes: Μ ou Μ avec une barre horizontale, au milieu.

6. A Celeiu, l'ancienne Sucidava, on a découvert en 1915 un dépôt d'environ 15 tétradrachmes de Thasos et une de Maronée; toutes ces pièces sont entrées dans la collection du Docteur G. Severeanu. J'ai eu, à ce moment là, l'occasion d'examiner ce dépôt dont les pièces ont été reproduites à la demande de la Société Numismatique Roumaine; les reproductions auraient dû accompagner la publication du dépôt dans le Bulletin de cette société. Finalement, il n'en fut rien, et le dépôt n'a pas été publié. Je vois dans les notes prises alors que les tétradrachmes de Thasos étaient très variées du point de vue de l'exécution; les lettres des légendes étaient fréquemment globulées, asymétriques, trop serrées, les lignes étant la plupart du temps inégales. A côté des sigles Μ ou Μ avec une barre horizontale, sigles fortement globulés, on trouvait aussi Η. ΗΡ,

11. Parmi les pièces originales, il y en avait une aussi d'origine barbare.

Dans la plaine de Valachie, voisine du Danube, c'est dans le département de Teleorman que se trouve le plus grand nombre de localités où l'on ait trouvé des trésors ou des dépôts de ces monnaies; en second lieu vient le département d'Ilfov; le département de Dâmbovița occupe la troisième place.

7. Dans le département de Teleorman, il a été trouvé, à côté d'Alexandria, un trésor comprenant 89 monnaies d'argent parmi lesquelles 85 étaient des deniers romains du temps de la République et quatre des tétradrachmes de Thasos. J'ai pu prendre connaissance de ce trésor par plusieurs photographies que M. le Colonel Stefănescu, à l'époque préfet du département, avait bien voulu m'envoyer tout de suite après la découverte. Mais ces photographies ne représentaient que 56 deniers et une seule tétradrachme de Thasos; cette dernière était d'une exécution peu soignée et portait une légende asymétrique (Planche I fig. 5). Quant aux deniers, ils ont été émis entre 164 (Cn. Lucretius) et 82 av. J.-C. (Q. Antonius Barbus).

8. C'est du village Poroschia, à 4 km. d'Alexandria, sur la rivière Vedea, que proviennent 35 d'autres tétradrachmes de Thasos, découvertes au printemps de 1943. Onze de ces pieces sont entrées dans une collection particulière de Bucarest. Malgré leur exécution peu soignée, quelques-unes représentent une tête très expressive de Dionysos (Planche I fig. 1—4).

J'ai l'impression que ces deux dépôts ont été trouvés en un seul et même endroit, à savoir au village de Poroschia et ont constitué un même dépôt qui, par la suite, a été divisé en deux parts dont la plus grande a été acquise par les autorités et l'autre est restée entre les mains de ceux qui avaient fait la découverte.

9. Dans la partie centrale du département, au village Butculești, sur la vallée de la Tinoasa, on a trouvé un autre dépôt comprenant 9 tétradrachmes de Thasos et 2 deniers romains du temps de la République. Ce dépôt est entré dans la collection du Musée National des Antiquités et sera publié par M. G. Ştefan. En attendant, je note qu'ici également les tétradrachmes sont d'une exécution peu soignée. Quant aux deniers romains, ils appartiennent à l'époque entre les années 151 (L. Cupiennius) et 67 av. J.-C. (L. Rut. Flaccus).

10. Toujours dans le même département, au bord de la rivière Teleorman, à 18 km. au nord d'Alexandria, on a décou-

vert des tétradrachmes de Thasos au village Orbeasca de Sus. Nous n'avons pas d'informations plus détaillées sur cette découverte.

En ce qui concerne le département d'Ilfov, c'est la ville de Bucarest et ses environs qui représentent la région la plus riche en trésors de monnaies de Thasos.

11. Dès 1869, Cezar Bolliac signalait un dépôt de 20 tétradrachmes de Thasos, découvert à Popești-Leordeni, village situé au sud-est de la capitale et connu également par les découvertes de monnaies daces. Une pièce de Thasos présentait la particularité curieuse, qu'au lieu de ΘΑΣΙΩΝ portait ΘΡΑΚΩΝ.

12. En 1912, près du couvent Plumbuita, au nord-est de Bucarest, on a trouvé à Colentina, lors des travaux dans une carrière de sable, un vase de terre contenant 500 à 600 tétradrachmes de Thasos. Les pièces ont été partagées parmi les ouvriers qui les ont vendues en partie à des orfèvres, afin d'être fondues. Certaines pièces sont entrées dans la collection de M. Romașcanu qui les a publiées en reproduisant trois pièces [2], d'autres pièces ont passé au Cabinet Numismatique de l'Académie Roumaine[3] et au Musée Municipal.

13. Un peu plus en amont de la rivière Colentina, au bord du lac Tei, où se trouve une station préhistorique, fouillée par M. Dinu Rosetti, directeur du Musée Municipal de Bucarest, on a également trouvé des monnaies de Thasos, émission tardive, conservées dans ce musée [4].

14. Encore plus en amont de la même rivière, à Herăstrău, on a trouvé en 1938, à l'occasion de l'exploitation d'une carrière de sable, un dépôt composé de 152 tétradrachmes de Thasos, émission tardive, et plusieurs objets d'argent: un vase de forme ogivale, deux fibules, portant des têtes de Méduse, deux grands bracelets se terminant en tête de serpent, ainsi que des fragments de fibules, portant des têtes de Méduse, deux grands

1 Bolliac, *Archeologiă și numismatică* (Archéologie et numismatique) dans *Trompeta Carpaților* nº. 699 de 1869, p. 2986.

2 M. Romașcanu, *Considerații generale asupra originei monetei — Contribuțiuni la cunoașterea circulației monetare din Dacia — Tezaurul dela Colentina* (Considérations générales sur l'origine de la monnaie — Contributions à la connaissance de la circulation monétaire en Dacie — Le trésor de Colentina), Bucarest 1932.

3 *Creșterea colecțiilor Academiei Române* 1938—1942. Cabinetul Numismatic, p. 10 no. 85—88.

2—4 Je tiens ces informations de M. Dinu Rosetti.

bracelets se terminant en tête de serpent, ainsi que des fragments de fibules L'ensemble a été acquis par le Musée National des Antiquités [1].

15. A trois km. au nord de Herăstrău, au village de Pipera, on a trouvé un certain nombre de tétradrachmes de Thasos de la même facture que les précédentes, qui ont été acquises également par le Musée des Antiquités [2].

16. Au sud de Bucarest, à la limite du département de Vlașca, dans le village de Popești, on a découvert un grand établissement dace qui a été fouillé par M. Dinu Rosetti. A côté d'autres objets antiques du plus grand intérêt, on a trouvé un certain nombre de monnaies daces (didrachmes du type de Valachie) et des tétradrachmes de Thasos d'une exécution peu soignée. Elles sont entrées dans les collections du Musée Municipal de Bucarest [3].

17. Dans le même département, au village de Petrești-Patruzeci de Cruci, où il existe également un établissement dace, on a aussi trouvé des tétradrachmes de Thasos [4].

18. Le trésor découvert en 1941 à Măgurele, au hameau de Coada Malului (département de Prahova), dans la vallée du Teleajen qui va vers le défilé Bratocea, a la même composition que celui de Herăstrău. Selon les renseignements fournis par M. Dinu Rosetti, directeur du Musée Municipal de Bucarest, ce trésor était constitué par de nombreuses tétradrachmes de Thasos, accompagnées de nombreux bijoux d'argent, en particulier de bracelets caractéristiques, terminés en tête de serpent. Parmi les monnaies, il y avait aussi une tétradrachme du roi Cotys I, portant la légende ΚΟΤΥΟΣ ΧΑΡΑΚΤΗΡ [5].

19. Dans le même département, au village de Nucet, commune de Gornetul, on a trouvé un certain nombre de tétradrachmes de Thasos et de Macédoine I-ère, au sujet desquelles nous n'avons pas d'informations plus complètes. Une seule tétradrachme de Macédoine I-ère est entrée au Cabinet Numismatique de l'Académie Roumaine [6].

1 Voir le journal *Tempo* du 26 mars 1938; communication de M. Dinu Rosetti à la Société Numismatique Roumaine, dans la revue *Cronica Numismatică şi Arheologică*, Bucarest, XV 1940, p. 294.

2—4 Je tiens ces informations de M. Dinu Rosetti.

5 Communication faite par M. Dinu Rosetti à la séance de la Société Numismatique Roumaine, le 29 nov. 1942.

6 *Creşterea colecţiilor Academici Române*, p. 1.

20. Dans le département de Dâmbovița une localité importante du point de vue qui nous préoccupe est Cojeasca, située sur la rive de la Ialomița, à 40 km. de Târgoviște. En 1936, on y a trouvé un vase de terre comprenant 120 à 150 pièces d'argent, des tétradrachmes de Thasos et de Macédoine I-ère, de même que des didrachmes daces. Une partie du trésor a été acquise par le Cabinet Numismatique de l'Académie Roumaine; le reste, échut à divers collectionneurs de Bucarest. Les tétradrachmes de Thasos appartiennent à de nombreuses émissions. Les sigles sur le revers sont: M, M barré et H. Les légendes, quoique correctement rédigées, ont parfois des lettres asymétriques et des lignes qui flottent. Les tétradrachmes de Macédoine I-ère portent les sigles: A, AP, ΣΙΑΡ en haut, en monagrammes et, en bas, ΤΥΚ, ΤΕΜ ou ΜΕΤ, en monogrammes, de même que d'autres combinaisons de ces derniers. Les légendes ont des lettres asymétriques, trop serrées, des lignes flottantes et certains mots mal écrits. Il faut souligner la présence d'une tétradrachme de Macédoine II-e (Planche I, fig. 8). Il y a également certaines pièces portant des coupures longitudinales.

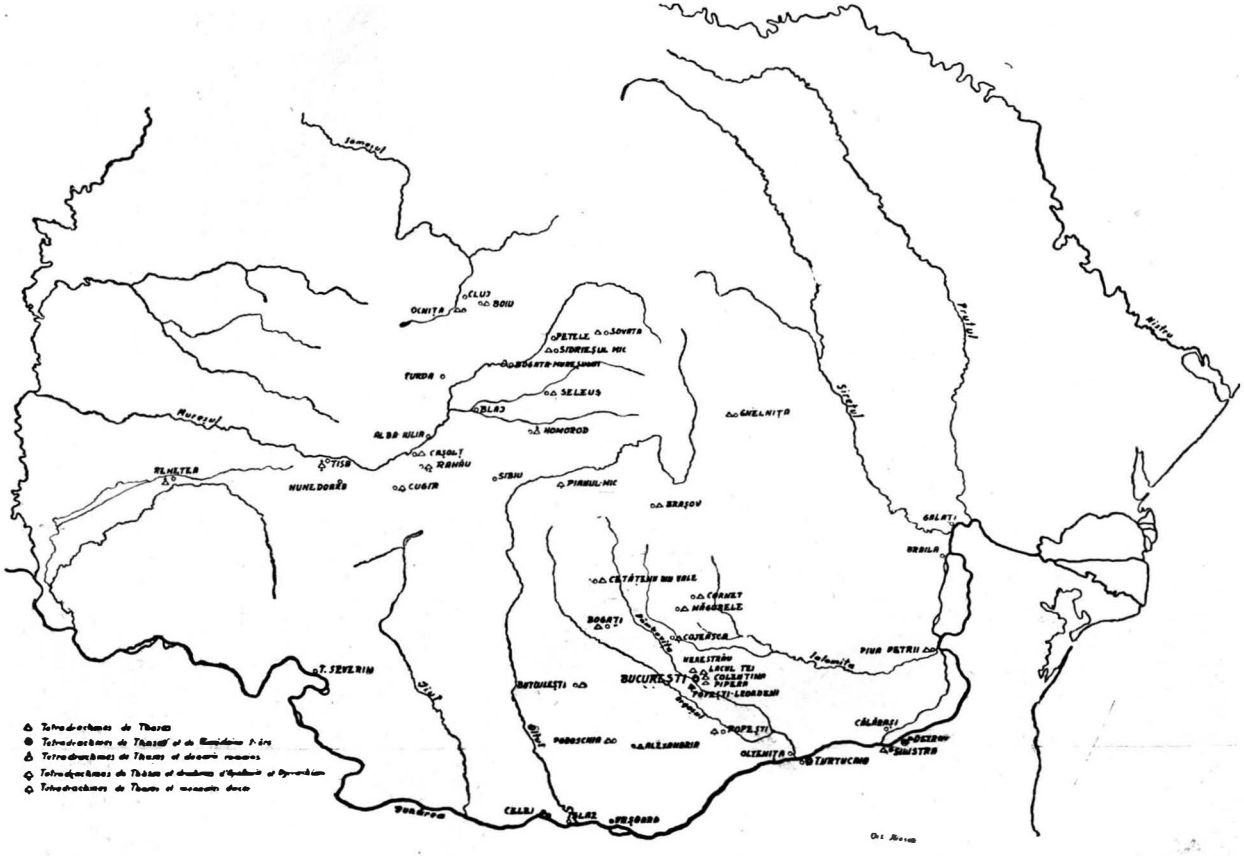
Au sujet des monnaies daces, il y a lieu de noter qu'elles portent sur l'avers un type peu habituel: une tête jeune, imberbe, portant une touffe de cheveux élévée au-dessus du front; ce type paraît être influencé par la tête de Dionysos des tétradrachmes de Thasos [1].

21. Beaucoup plus près de Târgoviște, dans le même département, au village de Bogați, on a trouvé vers 1913 un vase de terre avec des tétradrachmes de Thasos et de Macédoine I-ère. On ignore toutefois aussi bien leur aspect que le sort du trésor.

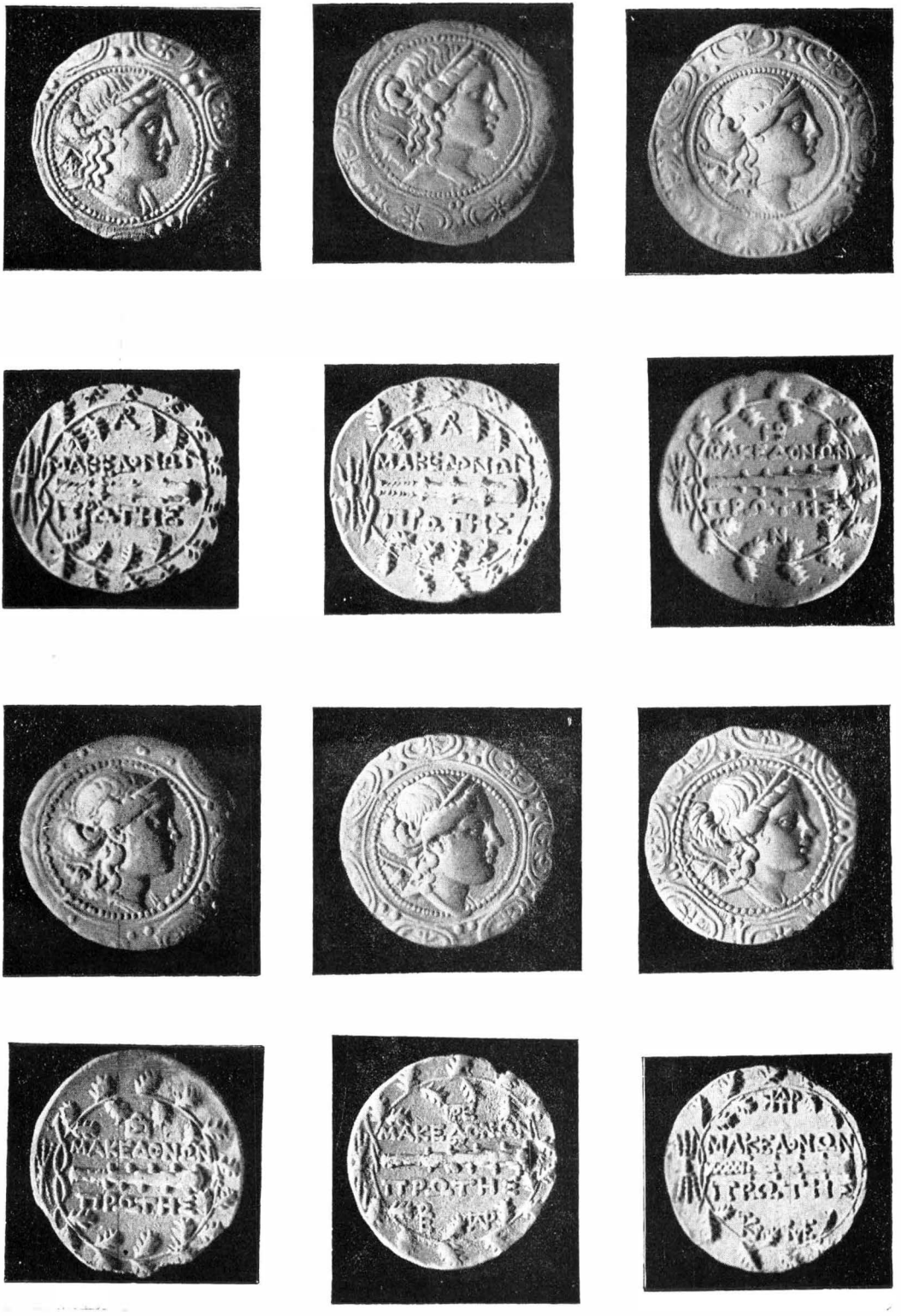
22. Dans le département de Muscel, à Cetățenii din Vale sur la Dâmbovița, où se trouve un établissement ancien, on a découvert quelques tétradrachmes de Thasos à l'occasion des recherches archéologiques qui y ont été entreprises par M. Dinu Rosetti.

23. Une région qui nous a donné également un nombre plus important de tétradrachmes de Thasos est celle de Brașov, région connue aussi par la découverte de monnaies daces et ro-

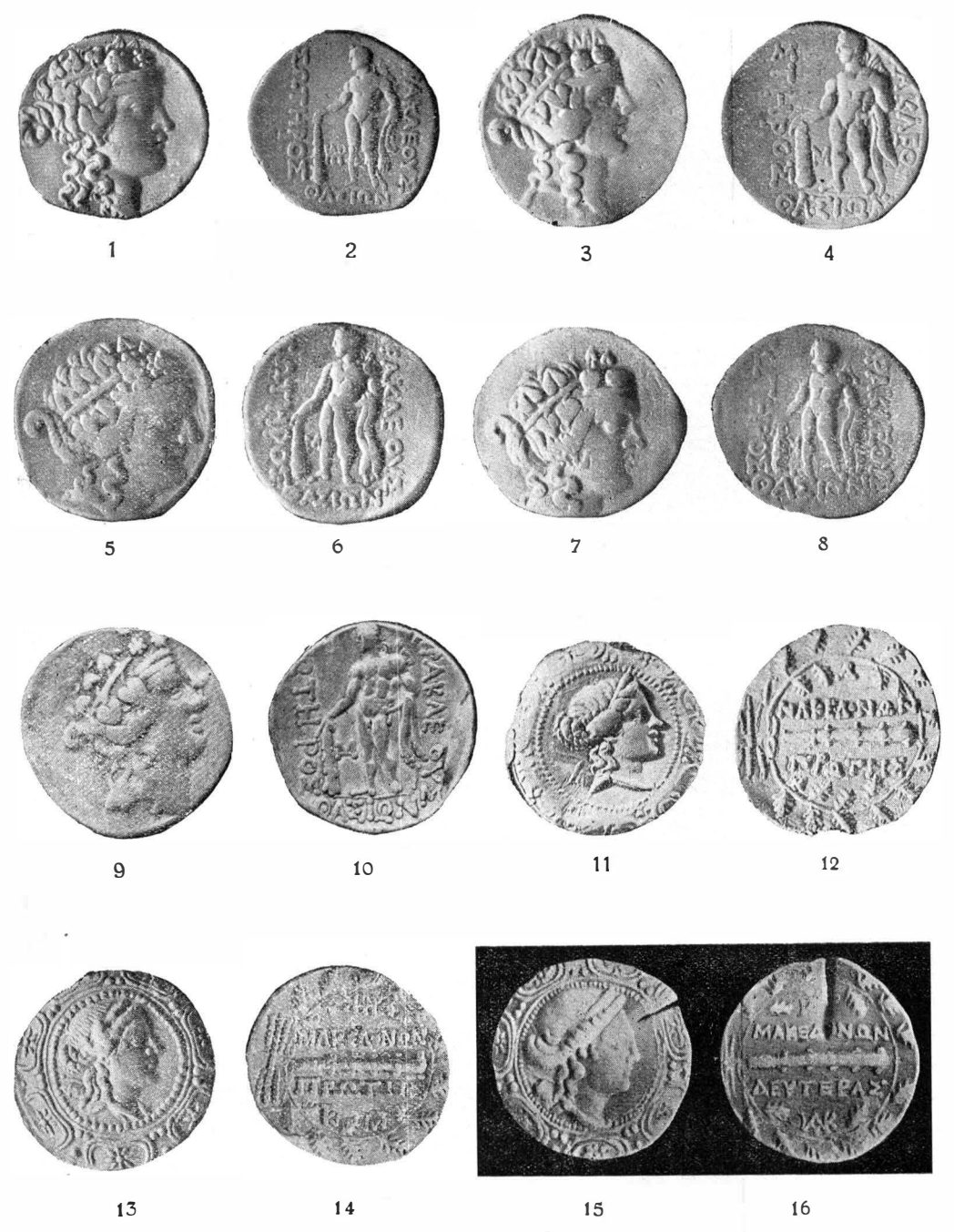
1 Florica Moisil, *Un nou tip de monete dace* (Un nouveau type de monnaies daces), dans *Cronica Numismatică și Archeologică*, XII 1936, p. 232; cf. aussi *Analele Academiei Române*, Séance LVII (1936-37) p. 113.



La diffusion des tétradrachmes de Thasos et de Macédoine I-ère en Dacie



Trésor de Viişoara (Dép. de Teleorman).



1 2 3 4

5 6 7 8

9 10 11 12

13 14 15 16

Tétradrachmes de Thasos et de Macédoine I-ère.
Fig. 1-8 Poroschia; fig. 9-10 Alexandria; fig. 11-12 Viişoara (dép. de Teleorman)
fig. 13-16 Cojeasca (dép. de Dâmboviţa),

maines. C'est des environs de cette ville que proviennent dix tétradrachmes de Thasos, acquises en 1928 par le Cabinet numismatique de l'Académie Roumaine. Selon la déclaration de M. G. Olszewski qui les a apportées, elles faisaient partie d'un trésor plus grand que les auteurs de la découverte se sont partagés. La plupart portent les sigles M et M barré globulés. Une pièce a le sigle H (au lieu de N). Leur exécution est peu soignée [1].

Une autre région riche en trésors de tétradrachmes de Thasos et de Macédoine est celle des vallées du Mureș et des Târnave.

24. A Bogata Mureșului (département de Turda), on a découvert en 1904, selon une information précise de Julien Marțian, environ 800 tétradrachmes de Thasos, en partie originales et en partie barbares. Dans la même localité, on a découvert plusieurs armes et outils de bronze, de même que les traces de quelques fonderies d'objets de bronze. C'est regrettable que nous n'ayons pas de données détaillées sur cette découverte et que nous ignorions le sort des nombreuses pièces qui y ont été trouvées. Nous ne notons cette découverte qu'à titre d'information [2].

25. Par contre, nous connaissons mieux une autre découverte, faite en 1873 à Tisa, près de Deva (dép. de Hunedoara), aux environs de l'endroit où le Mureș se jette dans le Teiss. Il s'agit d'une découverte beaucoup plus intéressante du point de vue de sa compos tion. Dans cette localité, située sur une colline abrupte, on a trouvé un vase de terre plein de monnaies antiques, parmi lesquelles il y avait 50 tétradrachmes de Thasos, 19 drachmes d'Apollonie, 37 drachmes de Dyrrachium, 837 deniers romains républicains et 11 deniers romains impériaux [3].

Bien que Robert Forrer suppose que ce grand nombre de pièces provient de deux trésors différents, la composition de ce dépôt est toutefois normale, car on a également trouvé dans

1 *Creşterea colecţiilor Academiei Române,* p. 9, nos. 75—84. Voir aussi Gohl dans *Numizmatikai Közlöny,* 1908, p. 9.

2 Marţian, *Comori ardelene* (Trésors transylvains), dans *Buletinul Societ. Numism. Rom.,* XVI 1921, p. 17. Voir aussi *Cronica numismatică şi arheologică,* III 1922, p. 56.

3 Bielz, *Die dakischen Tetradrachmen Siebenbürgens,* dans *Archiv des Vereins für Siebenb. Landeskunde,* 1873, pp. 466—67.

d'autres dépôts des tétradrachmes de Thasos à côté de deniers romains [1]. Il s'agit simplement d'établir l'époque des deniers impériaux, si cela est encore possible, car selon toutes nos informations les tétradrachmes de Thasos n'ont plus circulé après l'année 50 après J.-C.

26. Dans une localité inconnue de Transylvanie, il a été trouvé un dépôt de tétradrachmes de Thasos que le numismate viennois Egger a publié dans la revue de la Société Numismatique de Vienne. A en juger d'après les reproductions de Forrer, les pièces sont en partie originales, d'une exécution peu soignée, d'autres représentent des imitations barbares où les lettres des légendes sont remplacées par des rangées de globules [2].

27. Au village Sidrieşul Mic (dép. de Turda) on a également trouvé en 1903, dans un vase de pierre, 167 tétradrachmes dont 128 de Thasos et 39 de Macédoine I-ère. Les pièces thasiennes portaient des sigles: M, M barré, H; quelques-unes n'avaient pas de sigles. Certaines pièces étaient d'une exécution plus soignée que d'autres. Beaucoup de pièces étaient tordues ou avaient des entailles allant du bord jusqu'au centre. Les tétradrachmes macédoniennes avaient les sigles A, AP, en haut et, en bas, deux sigles; IPE (monogramme); A en haut et XP et E en bas; en haut ΣΙΔΡ et, en bas, TIK et MET (monogramme) [3].

28. Il faut mettre en rapport avec les localités de la vallée du Mureş, le village Cugir près d'Orăştie (dép. de Hunedoara) où, en 1868,on a trouvé sur la colline Cetatea quelques centaines de tétradrachmes de Thasos et des tétradrachmes daces scyphées, ces dernières portant sur l'avers la tête barbarisée de Zeus et, sur le revers, un cavalier, représenté par un tronc sans bras et sans jambes, ayant à la place de la tête un demi-cercle ou quelques lignes verticales en forme de rayons, ou bien encore, un groupe de globules [4].

29. Un dépôt, composé de 10 tétradrachmes de Thasos et

1 Forrer, *Keltische Numismatik der Rhein-und Donaulande*, p. 226, note 1.

2 Cité d'après Forrer, *ouvr. cit.*, p. 227 note 1. Les monnaies sont reproduites aux figures 34 à 39.

3 Edm. Gohl, *Kisszederjesi lelet* dans *Numizmatikai Közlöny* 1904, p. 94 et suiv.

4 Bielz, *lieu cit.*, p. 10; Goos, *Chronik der archäol. Funde in Siebenbürgen*, dans *Archiv für siebenb. Landeskunde* 1876, pp. 233—3.

2 de Macédoine I-ère a été decouvert à Sovata; des informations plus détaillées font défaut [1].

30. Au village de Ghelința dans le département Trei Scaune, on a trouvé, en 1876, dans un vase de terre, un trésor de 200 tétradrachmes de Thasos [2]. Nous n'avons pas à son sujet d'informations plus complètes.

31. Un autre trésor, découvert à Homorod (dép. d'Odorhei), était composé d'une tetradrachme de Thasos et de plusieurs deniers romains républicains datant de 154 à 147 av. J.-C. [3].

32. A Răhău (dép. de Sibiu), dans la Valea Caselor, on a découvert des tétradrachmes de Macédoine I-ère à côté de tétradrachmes de Thasos, de drachmes de Dyrrachium et de monnaies daces. A ce sujet également des informations plus complètes nous manquent [4].

33. Il y a lieu de mentionner également la découverte de plus de 100 tétradrachmes de Thasos au village de Coșolțu (Kastenholz) dans le département de Sibiu; cette découverte n'est pas connue de plus près [5].

34. Dans le même département, au village de Pianul mic, on a découvert en 1852 un dépôt de monnaies antiques, comprenant 26 drachmes d'Apollonie, 23 drachmes de Dyrrachium et 1 tétradrachme de Thasos [6].

35. Voici des localités de Transylvanie où l'on n'a trouvé qu'une seule tétradrachme de Thasos: Seleușul (dép. de Târnava mică) [7], Boiu (dép. de Târnava mare), celle-ci à côté de deniers romains républicains [8]; à Ocnița (dép. de Cluj), on a trouvé une tétradrachme de Macédoine I-ère [9]. Enfin, à Petelea, près de Reghin (dép. de Mureș), où l'on a découvert en 1869 un grand trésor de tétradrachmes daces, il y avait parmi elles aussi 2 tétradrachmes de Macédoine I-ère [10].

36. La région la plus occidentale de la Dacie où l'on ait

1 Goos, *ouvr. cit.*, p. 255.
2 *Ibidem*, p. 222.
3 *Ibidem*, p. 235.
4 *Ibidem*, p. 248.
5 *Ibidem*, p. 229.
6 *Ibidem*, p. 242.
7 *Ibidem*, p. 209.
8 *Ibidem*, p. 216.
9 *Ibidem*, p. 209.
10 *Ibidem*, p. 214.

trouvé des tétradrachmes de Thasos, c'est le Banat. Une seule localité ici est connue jusqu'à présent par ce genre de pièces: le village de Remetea dans le département de Timiș-Torontal. En 1904, on y a découvert un dépôt composé de 8 tétradrachmes de Thasos et de 189 deniers romains républicains. Les tétradrachmes étaient d'une exécution inférieure et les deniers dataient des années 111 jusqu'à 17 avant J.-C. [1].

Nous n'avons certes pas la prétention d'avoir pu indiquer absolument toutes les découvertes de tétradrachmes de Macédoine I-ère et de Thasos faites sur le territoire de la Dacie antique. Celles que nous venons de mentionner ci-dessus sont toutefois assez nombreuses pour qu'elles puissent prouver la pénétration profonde de ces monnaies dans nos régions.

CONCLUSIONS.

De l'énumération des trésors et des dépôts de tétradrachmes de Thasos et de Macedoine I-ère, découverts jusqu'ici sur le territoire de la Dacie royale qui correspond au territoire actuel de la Roumanie, on peut tirer certaines conclusions intéressantes au sujet des voies de pénétration de ces monnaies, voies qui sont en même temps les principales routes commerciales de l'époque; en outre, l'on peut établir le rôle assumé par ces monnaies dans le commerce du pays et leur rapport avec les autres monnaies qui y circulaient également.

Nous sommes seulement obligés de regretter que les informations dont nous disposons au sujet de ces trésors et dépôts ne sont ni assez détaillées ni assez complètes pour qu'elles puissent nous mettre à même d'étudier ces monnais à tous les points de vue. Mais même de nos informations limitées, il résulte d'une manière certaine que les pièces de Thasos et de Macédoine I-ère sont entrées chez nous par les routes commerciales qui reliaient la Thrace et la Macédoine aux gués du Danube et au-delà allaient vers le nord à travers les vallées de l'Argeș, de la Dâmbovița, de la Ialomița, de la Prahova et de ces affluents jusqu'aux monts du pays de Bârsa. De là, elles passaient dans la vallée du Mureș, des Târnave et de leurs affluents en s'avançant jusqu'à l'embouchure du Mureș et du Teiss. Incidemment, elles sont aussi entrées dans le Banat par la vallée du Timiș où

1 Edm. Gohl, dans *Numizmatikai Közlöny*, 1905 p. 99.

elles sont arrivées en suivant la grande route commerciale qui conduisait le long de la rivière Morava jusqu'à Drubeta sur le Danube.

Il est intéressant de noter que dans les villes grecques de la côte gétique de la Mer Noire, on n'a pas trouvé de trésors ou de dépôts avec ce genre de monnaies bien que l'on y ait trouvé en grand nombre des fragments de vases portant les empreintes des fabricants de Thasos.

Les nombreux trésors découverts dans la plaine de Valachie sont une preuve éloquente que cette région de plaine était assez habitée à cette époque, fait que démontrent également les recherches archéologiques. En outre, ces découvertes attestent que le commerce était assez répandu à cette époque dans cette région. La composition des trésors et dépôts illustre d'une manière précise la situation monétaire de la Dacie et son système monétaire à cette époque.

Les principales monnaies étaient les tétradrachmes qui entraient dans le pays par le commerce avec la Thrace et la Macédoine. Leur poids normal aurait dû être de 17,46 gr. Mais, en réalité, il variait entre 16,68 et 16,90 gr. Beaucoup de pièces étaient même plus légères et pesaient à peine 15,50 gr. voire même 13,60. En outre, à partir d'un certain moment, les tétradrachmes de Thasos avaient commencé de passer pour être fabriquées en métal inférieur, mais ce fait n'empêcha en rien leur circulation à une époque où le numéraire était assez rare.

Mais à côté de ces tétradrachmes étrangères, il y avait, tout au moins dans la Dacie centrale et occidentale, des tétradrachmes indigènes, frappées selon le modèle des pièces étrangères avec, toutefois, les types daces: la tête de Zeus sur l'avers et le cavalier dace sur le revers. Ces pièces étaient d'un métal de qualité inférieure ayant un petit pourcentage d'argent; leur forme était un peu concave ce qui leur a fait donner par les numismates le nom de monnaies scyphées.

Les pièces divisionnaires étaient représentées par des monnaies daces plus petites, par des drachmes d'Apollonie ou de Dyrrachium ou par des deniers romains républicains.

Les monnaies des Daces de la plaine de Valachie étaient à cette époque, à en juger d'après les trésors et dépôts, des pièces de deux drachmes, didrachmes pesant entre 6,40 et 7,85 gr. (Leur poids normal aurait dû être de 8,72 gr.). Par contre, les monnaies d'Apollonie et de Dyrrachium étaient des pièces

d'une drachme, pesant environ 3,90 gr. Les deniers romains républicains avaient le même poids.

De tout ce qui précède, il résulte qu'au II-ème et I-e siècle avant J.-C., les Daces avaient un système monétaire bien organisé, fait qui prouve que l'usage de la monnaie s'était profondément enraciné dans leur commerce, parcequ'ils ne s'en servaient pas seulement dans les grandes, mais aussi dans les petites transactions.

CONST. MOISIL

Membre correspondant de l'Académie Roumaine
Conservateur au Cabinet Numismatique de l'Académie Roumaine.

LES TRESORS MONETAIRES DE LA REGION CARPATHO-DANUBIENNE ET LEUR IMPORTANCE POUR L'HISTOIRE DES ROUMAINS *.

La région carpatho-danubienne, où se sont développés les éléments constitutifs de la nation roumaine, représente certainement une unité bien définie. Mais elle ne subsista point, ne pouvait subsister, isolée. Des courants économiques et de culture, d'origine et d'intensité différentes, influencèrent sans cesse son développement et colorèrent ses formes de vie, de manière extrêmement originale [1]. Les nombreux trésors monétaires qui furent découverts et que l'on découvre continuellement dans cette région permettent de suivre cette évolution de plus près.

Héritiers d'une culture dont les fouilles archéologiques font apparaître toujours davantage les caractères originaux, les Géto-Daces ne connurent toutefois qu'assez tard la monnaie et son usage. Les plus anciennes monnaies découvertes sur le sol dace sont celles de Philippe II de Macédoine. Elles ne purent donc apparaître au nord du Danube qu'à partir de la seconde moitié du IV-e siècle av. J.-C. Et même nous ne saurions affirmer que ces monnaies macédoniennes, qui dominèrent

* La version roumaine de cet article, publié pour la première fois dans le volume: *Lecții de deschidere* (Lucrările Școalei de Arhivistică, 2) Bucarest 1943, pp. 81—110, a constitué la leçon d'ouverture du cours de numismatique à l'École Supérieure des Archives de Bucarest. L'intérêt présenté par les études concernant la vie économique de l'ancien Illyricum en général et de la circulation monétaire en particulier, surtout dans les derniers siècles romains, est confirmé une fois de plus par les observations si pénétrantes de Mr. F. Lot sur l'ouvrage de Mr. G. Brătianu: *Une énigme et un miracle historique: le peuple roumain,* 2-e éd., Bucarest 1943, publiées, avec la réponse de Mr. G. Brătianu dans *Revue Historique du Sud-Est Européen,* XX, 1943, p. 1 et suiv. Nous pouvons donc espérer que la version française de cet article, mis à jour avec la bibliographie parue depuis 1943, sera de quelque utilité pour tous ceux qui cherchent à démeler les fils embrouillés de l'histoire de cette époque et de ces lieux qu'on aimerait mieux connaître.

1 Cf. I. Andrieșescu, *De la preistoire la Evul Mediu* (De la préhistoire au Moyen-Age), Bucarest 1924; V. Pârvan, *Getica,* Bucarest 1926.

toute la région balkano-danubienne, au cours du siècle suivant, arrivèrent dans la région du Danube au IV-e siècle av. J.-C. déjà. Le fait que la grande majorité des trésors monétaires macédoniennes contiennent également les monnaies des successeurs de Philippe II en est une preuve incontestable [1].

Le monde géto-dace était, à cet égard, de plusieurs siècles en retard sur le monde grec. Mais, à partir du III-e siècle av. J.-C., on trouve sur le territoire dace quelques trésors de monnaies annulaires qui démontrent que, dans une certaine mesure, la population danubienne répétait, à distance de quelques siècles, la même évolution qui avait mené, sur les bords de la Mer Egée, à l'apparition de la monnaie proprement dite. Particulièrement intéressant est le fait qu'un de ces trésors de monnaies annulaires semblait prouver que l'influence du monde grec était présente, à cette époque-là. Le trésor de monnaies-anneaux découvert à Turnu Măgurele appartiendrait, comme M. Sutzu essaya de le prouver, au système pondéral de Cyzique. Dans le stade actuel des recherches nous ne pouvons plus accepter cette conclusion dont on a mis en évidence le caractère hypothétique[2], de même qu'on ne saurait préciser le chemin que cette influence suivit . Deux anciens trésors monétaires découverts, l'un à Kertch [3], l'autre à Cuzgun dans la Dobroudja [4], renferment de nombreuses monnaies d'electrum de Cyzique. Quoique leur présence démontre incontestablement que des rapports étroits existaient entre les villes grecques situées sur les bords de

1 C. Moisil, *Monetele Dacilor* (Les monnaies des Daces) dans *Buletinul Societăţii Numismatice Române,* XV, 1921, p. 60.

2 Cf. M. Sutzu, *Tezaurul de la Turnu-Măgurele* (Le trésor de Turnu-Măgurele), dans *Revista pentru Istorie, Arheologie şi Filologie,* I. 1883, p. 1 et suiv.; cf. aussi C. Moisil, dans *Bul. Soc. Num. Rom.,* 1914, p. 56, n. 14. Pour le problème des monnaies-anncaux trouvées sur le territoire de la Dacie, cf. K. Pink, *Goldstabringe aus Dakien,* dans *Numismatische Zeitschrift,* 61, 1928, p. 1; I. Nestor, *Der Stand der Vorgeschichtsforschung in Rumänien* (22. Bericht der Römisch-germ. Kommission) 1933 p. 13 et suiv.; B. Mitrea, *Il problema delle monete-annelli della Dacia,* dans *Dacia,* VII-VIII, 1927-1940, p. 148 et suiv.

3 Fr. Lenormant, dans *Rev. Num.* 1856, p. 24; K. Regling dans *Ztschrft. fiir Numismatik,* XLI, 1931, p. 24; Sydney P. Noe, *A bibliography of greek coin hoards* (Numismatic Notes and Monographs, 78) New-York 1937, p. 149, n. 552.

4 C. Moisil dans *Cronica Numismatică şi Arheologică,* IV, 1, 1923, p. 18; K. Regling, *ouvr. cit.,* p. 25; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.,* p. 86, n. 287.

la Mer Noire et Cyzique,où l'on battit quelques-unes des plus anciennes monnaies de l'Antiquité, nous ne savons que très peu sur cette influence, si précoce, en plein territoire géto-dace. Les nombreux trésors contenant des monnaies de Cyzique trouvés au sud du Danube, sur le territoire de la Bulgarie actuelle, constituent toutefois dans ce sens-là autant de points de répère sur le chemin qui menait des bords de l'Hellespont au delà du Danube, en plein territoire géto-dace [1]. Nous verrons de suite que les rapports, considerés très serrés, entre les colonies grecques de la rive roumaine de la Mer Noire et le monde géto-dace à l'intérieur de l'ancienne Dacie, étaient, au contraire, bien moins intenses.

Dans sa communication — *La pénétration hellénique et hellénistique dans la vallée du Danube* — tenue en 1923 au Congrès de Bruxelles, ainsi que dans sa vaste oeuvre — *Getica* — parue en 1926, V. Pârvan insistait sur le rôle d'intermédiaire joué par les colons grecs habitant les rivages du Pont Euxin auprès du monde géto-dace. Le rôle principal reviendrait, les premiers temps — IV-e et III-e siècle av. J.-C. — à la colonie milésienne d'Istros, dont le commerce avec le monde scythe et géto-dace d'une part et le monde grec d'autre, lui avait assuré une prospérite économique inacoutumée [2].

Que démontrent pourtant les trésors monétaires? En dehors d'une seule monnaie istrienne trouvée dans le „bourg" dace de Costești — monnaie dont la présence, à côté d'une monnaie des Celtes Eraviques est, selon V. Pârvan, suggestive pour les influences occidentales et orientales qui s'exerçaient simultanément sur le monde géto-dace [3] — en dehors de cette unique monnaie istrienne nous ne trouvons nulle autre preuve qui appuyât cette affirmation. L'aire de circulation de la monnaie istrienne et, en général, de toutes les autres monnaies ponti-

1 Cf. au sujet de ces trésors l'étude de Th. Gherassimov, *Les monnaies d'électrum de la ville de Cyzique trouvées en Bulgarie* (en bulgare), dans *Izvestija, Annuaire du Musée National de Sofia,* VII, 1944, p. 72 et suiv., de même que mon commentaire: *Les statères de Cyzique et les routes commerciales de l'Hellespont au Danube,* dans la seconde partie de cette revue.

2 Cf. V. Pârvan, *La pénétration hellénique et hellénistique dans la vallée du Danube,* Académie Roumaine, *Bull. de la Section Hist.,* X, 1923, p. 4 et suiv.; *Getica,* p. 417.

3 *Getica,* p. 606.

ques est beaucoup plus éloignée du coeur de la Dacie. Deux trésors monétaires trouvés l'un à Cracovie [1], et le second en Ukraine à Uysscunskije Choutara [2] prouvent que dans une période antérieure — V-e et VI-e siècle av. J.-C. — la limite septentrionale de la circulation des monnaies istriennes est bien plus étendue que l'on ne croyait jusqu'à présent. A une période plus récente — à partir du III-e siècle av. J.-C., jusqu'aux premiers siècles de notre ère — les monnaies istriennes circulèrent communément, surtout dans la Dobroudja et dans la région au sud du Danube, à côté des monnaies macédoniennes, thasiennes et attiques. Dans le trésor de Kraïnovo en Bulgarie, en dehors d'une tétradrachme de Philippe II, apparaissent seulement des monnaies d'argent istriennes [3]. Deux trésors, allant du III-e siècle av. J.-C., au III-e siècle apr. J.-C., trouvés dans la même région et contenant un mélange de monnaies de la plupart des villes pontiques, illustrent cette conclusion [4].

L'absence complète de monnaies pontiques à l'intérieur de la Dacie démontre toutefois qu'il ne saurait s'agir, entre les colonies grecques des rivages de la Mer Noire et des tribus géto-daces de l'intérieur de la Dacie, de rapports économiques et de culture aussi étroits que l'on s'est plu à décrire dans l'historiographie roumaine. Pour ce qui est des nombreux fragments de céramique portant les sceux des marchands de Thasos, Cnide ou Rhodos — preuve d'un commerce intense avec ces centres commerciaux de la Mer Egée — ils se trouvent en grand nombre dans les villes pontiques, mais sont absents, en dehors de rares exceptions, à l'intérieur du territore géto-dace proprement dit [5].

1 V. von Renner, dans *Mitth. d. Oesterr. Gesell. f. Münz-und Medaillenkunde*, 1911, pp. 171-176; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.*, p. 155, n. 378.

2 G. Kryssin, *Chronica Usseoukrainskoy Academii Naouk*, Kiev, 1930, p. 69; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.*, p. 302, n. 1152.

3 N. A. Mouchmov, dans *Izvestia, Bull. Soc. Arch. Bulgare*, IV, 1914, p. 271, n. 18; G. Seure, dans *Rev. Num.*, 1923, p. 17, n. 10; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.*, p. 155, n. 577.

4 Le trésor de monnaies en bronze de Saradjaschak-Veli. Cf. D. E. Tachella, *Rev. Num*, 1892, p. 93; 1893, pp. 51-77; Pick-Regling, *Die antiken Münzen von Dacien und Moesien*, I, 2, Berlin, 1910, p. 595, n. 4; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.*, p. 242, n. 921 et le trésor de Aytoska Bania, cf. B. Filov, dans *Arch. Anzeiger*, 1911, pp. 350-356; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.*, p. 41, n. 111.

5 Cf. V. Pârvan, *Castrul roman dela Poiana și drumul roman prin Moldova de jos* (Le camp romain de Poiana et la route romaine par

D'où venaient donc les monnaies macédoniennes, imitées ensuite en nombre considérable par la population danubienne? Le rôle d'intermédiaires entre la culture grecque, qui avait dépassé depuis longtemps la période classique proprement dite, et la population géto-dace au nord du Danube, ce ne furent pas les colons grecs des bords de la Mer Noire qui le remplirent — ou plutôt ce ne furent pas ces colons seulement — mais bien les Thraces au sud du Danube, sur lesquels l'influence grecque, vieille de quelques siècles, laissa des traces plus qu'évidentes [1].

Aussi longtemps que les statères de Cyzique et surtout les monnaies macédoniennes, frappées dans les ateliers de Philippe II, d'Alexandre le Grand, de Philippe Arrhidée et de Lysimaque ou encore celles frappées à Thasos, Abdera ou Maronée suffirent aux besoins commerciaux de la population thrace des Balkans, elles circulèrent sans concurrence étrangère ou locale. Mais lorsque — soit à la suite de l'arrêt des émissions, soit à cause de la démonétisation — leur nombre devint insuffisant, des imitations barbares apparurent d'abord plus proches, par la suite toujours plus éloignées du prototype grec.

L'apparition de ces monnaies barbares se rattache à l'invasion des Celtes au III-e siècle av. J.-C., invasion qui troubla profondément l'équilibre du sud-est européen. Des recherches plus récentes ont prouvé que quelques-uns des trésors monétaires découverts sur le sol dace, bien qu'appartenant au vaste groupe de monnaies celtiques, présentaient des traits spécifiques. C'est au professeur C. Moisil que revient le mérite d'avoir démontré le caractere «dace» de ces monnaies et ses conclusions sont confirmées, du moins en partie, par les recherches d'autres savants [2]. L'ouvrage le plus récent sur les monnaies celtiques

la Moldavie du Sud), *Ann. Acad. Roum., Sect. hist.* II, t. XXXVI 1913, pp. 8-9; *La pénétration*, pp. 12-13 et 15-16; R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja* (dans le volume de l'Académie Roumaine, *Connaissance de la terre et de la pensée roumaines*, IV, *La Dobroudja)*, Bucarest 1938, p. 68.

1 Cf. R. Vulpe, *L'âge du fer dans les régions thraces de la péninsule balcanique*, Paris, 1930, p. 88 et suiv. et 108 et suiv. Cf. plus récemment I. Nestor dans *Dacia*, VII-VIII, 1937-1940, pp. 178-179, qui apporte à l'appui de cette thèse un matériel archéologique des plus intéressants.

2 C. Moisil, *Monetele Dacilor* (Les monnaies des Daces), dans *Bul. Soc. Num. Rom.*, XV, 1921, p. 59 et suiv. (publié pour la première fois dans le volume *Lui Ioan Bianu, Amintire din partea foştilor şi ac-*

— *Die Münzprägung der Ostkelten* [1] — que nous devons à Karl Pink, prouve,en partant de critériums différents, qu'un des premiers groupes d'imitations barbares des monnaies de Philippe II dans le nord, provient du Banat et qu'il appartient entièrement à une tribu dace, notament celle de Burébista, le puissant adversaire de l'impérialisme romain dans les Balkans et au Bas Danube [2]. Bien qu'il y ait divergence considérable entre le savant allemand et le savant roumain quant à l'époque de ces monnaies daces, leurs conclusions communes présentent toutefois une importance particulière. L'interprétation de Karl Pink confirme à vingt ans de distance les conclusions du numismate roumain. Ce sont ces mêmes Daces dont de nombreux trésors de monnaies d'or macédoniennes et thraces furent retrouvés dans la région du Hatzeg [3], les seuls trésors en or de toute la région danubienne. La seule exception est marquée par le grand trésor de statères de Lysimaque, trouvé à Mărăşeşti, dans notre pays également [4]. La préférence des anciens Germains allait, nous dit Tacite, vers les monnaies d'argent romaines [5]; de même, la population de la région carpatho-danubienne préférait elle aussi, à peu d'exceptions près, les monnaies d'argent.

Une autre riche série de trésors monétaires découverts dans la région carpatho-danubienne renferme des monnaies d'Apollonie et de Dyrrachium situées sur la côte orientale de l'Adriatique, ainsi que des deniers républicains. Ils constituent la preuve indéniable de la pénétration économique romaine — prédécesseur immédiat de la pénétration politique — en Dacie bien avant sa conquête par Trajan. Ces *cives romani negotiandi causa in Dacia consistentes* [6] amenèrent sans doute une grande

tualilor funcţionari ai Academiei Române, Bucarest 1916, sous le titre: *Avut-au Dacii monete proprii?* p. 307 et suiv. Cf. aussi L. Ruzicka, *Die Frage der dacischen Münzen,* dans *Bul. Soc. Num. Rom.,* XVII, 1922, p. 54.

1 K. Pink, *Die Münzprägung der Ostkelten und ihrer Nachbarn,* (Diss. Pannonicae, ser. II, fasc. 15), Budapest, 1939.

2 *Ibidem,* pp. 41-42.

3 V. Pârvan, *Getica,* p. 609. Plus récent, C. Daicoviciu, *La Transilvania nell'Antichità,* Bucarest, 1943, p. 46.

4 Pour le trésor de Mărăşeşti, cf. aussi K. Pink, *ouvr. cit.,* p. 16.

5 Tacite, *Germania,* 5: *Pecuniam probant veterem et dim notam, serratos bigatosque; argenteum quoque magis quam aurum sequntur.*

6 V. Pârvan, *Getica,* p. 612.

quantité de monnaies républicaines. Nous pouvons même dire qu'une bonne partie de ces monnaies thésaurisées non par les commerçants romains, mais par les Daces [1] — preuve en est donnée par les nombreux objets de parure qui s'y trouvent — appartiennent également à l'époque de Burébista, ce qui démontre une fois de plus que l'épanouissement économique allait de paire avec l'importance politique du royaume dace à l'époque de son premier organisateur. La richesse des Daces permettra à Trajan un demi-siècle plus tard, de rétablir l'équilibre budgétaire de l'Empire [2].

Pourtant, à côté des intrépides négociants romains, nous ne devons pas diminuer le rôle des colons grecs d'Apollonie et de Dyrrachium. C'est peut-être grâce à ces derniers que certaines monnaies, rares dans la circulation monétaire de l'Illyricum, purent pénétrer en Dalmatie et les régions avoisinantes. Les trésors de Kruinwa [3], Kula [4], Mazin [5], Vrankamen [6], Dolnji Unac [7] et Marpurgo [8] renferment des pièces carthaginoises, numidiennes, ptolémaïques et italiques, dont la présence est pour nous d'un intérêt particulier, car elle prouve l'existence,

1 Reprenant l'affirmation faite par V. Pârvan dans *Getica,* pp. 612-13, B. Mitrea dans *Notă asupra unor tezaure de monete romane descoperite în Dacia* (Note sur quelques trésors de monaies romaines découverts en Dacie) dans *Rev. Ist. Rom.,* V, 1935, p. 285 et suiv., a prouvé d'une part que tous ces trésors n'avaient pas été enfouis vers l'an 44 av. J.-C., comme le croyait V. Pârvan, et d'autre part que ce ne furent pas les Romains, mais les Daces qui les ont enfoui. C'est ainsi qu'on s'explique la présence d'objets de parure à côté de ces monnaies.

2 Cf. J. Carcopino, *Les richesses des Daces et le redressement de l'Empire sous Trajan,* dans *Dacia,* I, p. 28 et suiv.

3 Cf. *Blätter für Münzfreunde,* Jhg. 69, 1934, pp. 17-32; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.,* p. 156, n. 580.

4 M. v. Bahrfeldt dans *Berliner Münzblätter,* 1900, p. 2863; Sydney. P. Noe, *ouvr. cit.,* p. 157, n. 584.

5 J. Brunsmid dans *Vjesnik Hrv. Arh. Drustva,* II 1896-7, p. 1 et suiv.; IV, p. 81; VI, p. 167; VIII, p. 176; A. Blanchet dans *Rev. Num.,* 1901, pp. 290-283; C. Patsch, *Die Lika* (Schriften der Balkaner Komm. I) 1900, p. 52; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.,* p. 176, n. 666.

6 C. Truhelka dans *Wiss. Mitth. aus Bosnien und der Hercegovina,* I, 1893, pp. 184-188; M. v. Bahrfeldt dans *Berliner Münzblätter,* 1900, p. 2863; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.,* p. 307, n. 1169.

7 M. v. Bahrfeldt dans *Berliner Münzblätter,* 1900, p. 2863; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.,* p. 97, n. 335.

8 Sydney P. Noe, *ouvr. cit.,* p. 174, n. 656; *Rassegna Numismatica,* 1932, p. 91.

en Illyricum romain, d'une vie économique sur laquelle nous ne possédons aucune autre information écrite ou même archéologique. Ils sont d'autant plus intéressants qu'ils ont précédé l'unité romaine au Bas Danube.

Nous n'insistons pas sur les nombreux trésors monétaires de l'époque impériale découverts dans la région carpatho-danubienne [1]. Pour montrer combien importante est la contribution de la numismatique à la connaissance de l'époque romaine, nous rappellerons deux des aspects particulièrement intéressants des trésors du III-e et IV-e siècle apr. J.-C., se rapportant à la fin de la domination romaine en Dacie et à la reprise de l'offensive sur le Danube, au temps de Constantin le Grand et de ses successeurs.

Le premier de ces aspects révélé par l'étude des trésors monétaires est en rapport direct avec la grande invasion des Goths entre 248—251 apr. J.-C., invasion qui mena à la mort de l'empereur Decius dans la bataille d'Abrittus. Les informations que nous possédons sur cette terrible invasion rapportent que les Goths passèrent le Danube à Oescus — donc en Olténie [2]. La terreur que ces hôtes indésirables provoquèrent, amena l'enfouissement de nombreux trésors monétaires qui constituent tout autant de jalons de la route que les Goths suivirent au sud du Danube. Les trésors de Nikolaevo [3], Sototchino [4] et

1 Toute une série de ces trésors ont été présentés brièvement par Mr. C. Moisil dans *Bul. Soc. Num. Rom.*, X, 1913, p. 19 et suiv. et 62 et suiv.; XI 1914, p. 23 et suiv. et 55 et suiv.; XII, 1915, p. 43 et suiv. et 152 et suiv.; XIII, 1916, p. 42 et suiv., XV, 1920, p. 78 et suiv.; XVIII, 1922, pp. 90-91. Pour la Transylvanie, un tableau succinct des découvertes monétaires jusqu'à la guerre précédente, dans I. Martian, *Repertoriu arheologic pentru Ardeal* (Répertoire archéologique de la Transylvanie), Bistrița 1929, qui utilise les informations parues dans les publications hongroises et autrichiennes jusqu'à cette date. A compléter avec les publications plus récentes de M. O. Floca et M. Macrea, surtout dans *An. Inst. St. C.*, de Cluj. Jusqu'à la publication de la thèse de Mr. B. Mitrea, *Penetrazione commerciale e circolazione monetaria romana nella Dacia*, qui a étudié à fond le problème de la circulation monétaire en Dacie, voir sa communication *Le monete urbiche e coloniali dell'impero romano trovate in Dacia*, extrait des *Atti del V congresso nazionale di Studi Romani*, Rome 1940.

2 Cf. G. Seure dans *Rev. Num.*, 1923, p. 130 et suiv.

3 Publié dans *Izvestia, Bull. Soc. Arch. Bulgare*, I, 1910, p. 224; II, 1911 p. 276; IV, 1914, p. 1 et. suiv.; G. Seure, *Rev. Num.*, 1923, p. 22, n. 29.

4 Publié dans *Izvestia, Bull. Soc. Arch. Bulgare*, V, 1916-1918, p. 163, n. 11; G. Seure dans *Rev. Num.*, 1923, p. 20, n. 21.

Vichovgrad [1] furent enterrés à proximité même des champs de bataille.

Dans l'un des plus récents ouvrages historiques roumains que nous devons à Mr. D. Tudor [2], l'auteur croit prouver que les derniers trésors du III-e siècle en Olténie datent précisément de ces années de terreur pour la population de la *Dacia Malvensis*. Après l'année 251 il n'y a plus de trésors qui contiennent des monnaies de cette époque, jusqu'au règne de Constantin le Grand. C'est à peine au début du IV-e siècle, lorsque ce dernier reprit l'offensive sur le Danube, que des monnaies romaines reparaissent sur le territoire de la Dacie [3]. De ces éléments, l'auteur de l'ouvrage tire une conclusion particulièrement grave: la *Dacia Malvensis*, route de passage des invasions gothiques au sud du Danube, aurait été abandonnée dès alors par les autorités romaines qui séjournèrent environ vingt ans encore dans la citadelle mieux défendue de la *Dacia Apulensis*.

Toutefois, aussi suggestive que semble la présentation de ces éléments et aussi tentante que paraît cette conclusion, elles ne me semblent pas justifiées. Non seulement parce qu'il est difficile de comprendre l'abandon de la Dacie méridionale tant que dura, en Dacie transylvaine, la domination romaine. C'est l'étude des trésors monétaires qui fournit à ce sujet l'argument le plus puissant. En effet, la terreur que l'invasion des Goths provoqua en Olténie amena l'enfouissement de trésors au sud du Danube. De même qu'en Olténie, nous ne trouvons, entre le Danube et les Balkans, aucun trésor monétaire appartenant à l'époque comprise entre le milieu du III-e et le début du IV-e siècle apr. J.-C., quand l'offensive de Constantin le Grand au Bas Danube amènera un nouvel afflux de monnaies impériales dans cette région [4]. Mais on a trouvé des trésors mo-

1 Publié dans *Izvestia, Bull. Soc. Arch. Bulgare*, I, 1910, p. 225; G. Seure, *Rev. Num.* 1923, p. 22 n. 30.

2 *Oltenia romană* (l'Olténie romaine), Bucarest 1942.

3 Cf. C. Moisil, *Sur les monnaies byzantines trouvées en Roumanie*, Académie Roumaine, *Bull. de la Section Hist.*, XI, 1924, p. 207 et suiv.

4 Les trésors datant de cette époque (milieu du III-me siècle) et connus jusqu'à présent entre le Danube et les Balkans, sont les suivants: 1. *Tach Tepe* (88 AR de Vespasien à Gordien III: *Izvestia*, I, 1910, p. 227; G. Seure, *art. cit.*, p. 19, n. 19); 2. *Sototchino* (810 AR et AE de Trajan à Volusien: *Izvestia*, V, 1916-18, p. 163, n. 11; G. Seure, *art. cit.*, p. 20, n. 21); 3. *Mikra* (700 AR de Trajan à Pupienus: *Izvestia*, V,

nétaires postérieurs à l'invasion des Goths, au sud des Balkans, comme, par exemple, celui découvert à Boïana, dans une région plus abritée; il contient les monnaies de cuivre suivantes: 384 de Probus, 2 de Gallienus, 1 de Claude II le Gothique, 45 d'Aurélien, 4 de Severina, 30 de Tacite et 21 de Florian. Par conséquent le trésor avait été enfoui après 276 [1]. On ne saurait donc affirmer que toute la Mésie inférieure avait été abandonnée à son sort entre 248 et les premières années du règne de Constantin le Grand. Il nous faut penser plutôt,tant en Olténie qu'en Mésie inférieure, à une absence passagère du monde officiel et des moyens de défense romains pendant l'invasion gothique.

Le second aspect que présente l'étude des trésors monétaires se rapporte à l'afflux des monnaies impériales dans la région danubienne après l'offensive de Constantin le Grand et de ses successeurs.

La politique de Constantin le Grand qui livre de violents combats contre les Goths et construit même à cet effet un pont sur le Danube, à Celeiu — il est intéressant de rappeler que nous connaissons ce pont par sa représentation sur les monnaies [2] — signifie un nouvel afflux de monnaies romaines dans la région danubienne. Plus nombreuses dans la Dobroudja, restée toujours partie intégrante de l'Empire, les monnaies de Constantin le Grand et de ses succeseurs, qui continuèrent sa politique offensive au Bas Danube, ne pouvaient manquer au nord du fleuve. C'est ce que prouvent les trésors monétaires

1916-18, p. 161, n. 1; G. Seure, *art. cit.*, p. 22, n. 28); 4. *Vichovgrad,* (768 AR de Antonin le Pieux à Hostilien: *Izvestia*, I, 1910, p. 225; G. Seure, *art. cit.*, p. 22, n. 30), 5. *Zlokoutchen* (environ 500 AR de Commode à Philippe l'Arabe: *Izvestia,* V, 1916-18, p. 162, n. 3; G. Seure, *art. cit.*, p. 24, n. 35); 6. *Elisenia* (116 AE coloniales de l'époque de Septime Sévère jusqu'à Decius: *Izvestia,* I, 1910, p. 228; G. Seure, *art. cit.*, p. 25, n. 38); 7. *Lozen* (on ne connaît que 6 AR de Septime Sévère à Gordien III: *Izvestia,* III, 1913, p. 339; G Seure, *art. cit.*, p. 30, n. 56); 8. *Nicolaevo* (933 AR, 2 AE de Titus à Philippe le Jeune: *Izvestia,* I, 1910, p. 224; II, 1911, p. 1 et suiv.; G. Seure, *art. cit.*, p. 22, n. 39).

1 Publié dans *Izvestia,* I, 1910, p. 225; G. Seure, *art. cit.*, pp. 24-25, n. 37.

2 A. Alföldi, *Donaubrücke Constantin des Grossen und verwandte hist. Darstellungen auf spätrömischen Münzen,* dans *Zschrft. f. Num.*, XXXVI, 1926, p. 16: et suiv.; D. Tudor, *Podul dela Celei al lui Constantin cel Mare* (Le pont de Celeiu de Constantin le Grand), dans *Arhivele Olteniei,* XIII, 1934, pp. 107-124.

trouvés à Măcin [1], à Oacheşa [2], à Sarica [3] et à Nalbant [4] dans le district de Tulcea, à Craiova [5], à Bucarest [6], ainsi qu'au delà des Carpathes, à Bran [7]. Des monnaies isolées, de la même époque, furent retrouvées bien plus au nord, en Transylvanie septentrionale. A Crasna, dans le district Trei-Scaune, on retrouva 15 barres d'or du IV-e siècle, portant le sceau de l'atelier monétaire de Sirmium [8]. Le trésor de Şimleul Silvaniei renferme des médaillons en or allant du règne de Dioclétien à celui de Gratien — donc de 286 à 383 [9]. Ces deux trésors semblent faire partie de la fortune d'un roi goth ou gépide, dont la bienveillance était achetée, selon la coutume, par la diplomatie constantinopolitaine.

Quelques années auparavant, en 374, avait eu lieu le désastre d'Andrinople, où l'empereur Valens trouva la mort, comme autrefois l'empereur Decius à Abrittus. La nouvelle invasion des Goths, eux-mêmes fuyant devant les Huns, terrorisa pendant des années la Péninsule Balkanique jusqu'aux portes de la ville de Constantin le Grand. L'empire romain divisé à partir de 395, ne reprendra l'offensive sur le Danube qu'un siècle et demi plus tard, sous Justinien. Peu de monnaies romaines circulèrent sur le territoire dace jusqu'à cette date. On n'en rencontre presque plus jusqu'au début du VI-e siècle.

1 C. Moisil, dans *Bul. Soc. Num. Rom.*, 1913, p. 22 n. 15; Em. Condurachi, *Tezaurul de monete argintate de la Măcin* (Le trésor de monnaies fourrées de Măcin), dans «*Hrisovul, Anuarul Şcolii de Arhivistică*, I, 1941, pp. 77-98.

2 C. Moisil, dans *Bul. Soc. Num. Rom.*, 1913, p. 63, n. 19.

3 C. Moisil, dans *Bul. Soc. Num. Rom.*, 1913, p. 63, n. 20.

4 C. Moisil, dans *Bul. Soc. Num. Rom.*, 1914, p. 55, n. 42.

5 C. Moisil, dans *Bul. Soc. Num. Rom.*, 1913, p. 24, n. 9.

6 C. Moisil, dans *Bul. Soc. Num. Rom.*, 1913, p. 64, n. 25.

7 C. Moisil, dans *Bul. Soc. Num. Rom.*, 1913, p. 80, n. 76.

8 Publié la première fois par Fr. Kenner, *Römische Goldbaren und Stempeln*, dans *Num. Zschrft.* 1888, p. 19 et suiv., le trésor de Crasna fut étudié aussi par Mommsen dans *Zschrft. f. Num.* 1888, p. 351, par A. v. Domaszewski dans *Arch.-epigr. Mitth. aus Oesterr.-Ungarn*, XII, 1888, p. 351 et suiv. et par E. Babelon dans *Rev. Num.*, 1889, p. 143 et suiv.

9 La première partie du trésor de Şimleul Silvaniei, découverte en 1797, fut publiée par Arneth, *Die antiken Gold-und Silbermonumente des k. k. Münz-und Antiken Cabinette in Wien*, Wien, 1854. La seconde partie du trésor, découverte en 1889, fut publiée par F. Pulsky dans *Arch. Ertesitö* 1889, p. 233 et suiv.

Mais, en même temps que les monnaies de Constantin le Grand et de ses successeurs, apparaissent, dans la région du Bas Danube, des imitations locales[1]. L'intérêt qu'elles présentent ne se limite pas à leur facture; il s'étend au fait de pouvoir les intégrer dans une série de phénomènes monétaires spécifiques des derniers siècles de l'Empire, phénomènes que l'on n'avait encore constatés que dans d'autres régions. En effet, on ne saurait attribuer toutes ces monnaies aux chefs barbares régnant au-delà du *limes* romain. Beaucoup furent frappées dans l'Empire même par les commandants de frontières qui assuraient ainsi la solde de leurs troupes ainsi que celle des fédérés barbares. Les monnaies de Constantin le Grand furent, de toutes, imitées le plus souvent — preuve de la confiance dont elles jouirent dans la circulation monétaire du IV-e siècle apr. J.-C.

De toutes façons, l'apparition de ces imitations monétaires est un symptôme évident de l'affaiblissement de l'autorité impériale. Un phénomène semblable s'était produit dans l'Egypte romaine, où de vastes territoires étaient passés de fait sous l'autorité de ces «patrons», véritables seigneurs féodaux, contre lesquels les décrets impériaux du Code Théodosien se répétaient sans succès. Dans une petite étude qu'on peut lire dans cette même revue, j'ai montré comment ce phénomène constitue une des premières manifestations «prémédiévales» dans la circulation monétaire du Bas Danube.

Un autre aspect, tout aussi intéressant, est celui que présentent les trésors monétaires du V-e siècle. Ils contiennent un mélange de plusieurs espèces de monnaies de bronze, frappées dans des villes différentes, surtout grecques et—ce qui intéresse davantage — à diverses époques très éloignées l'une de l'autre. Nous retrouvons le même phénomène monétaire en Egypte au V-e siècle apr. J.-C., et dans les siècles suivants. Ces monnaies coloniales, qui circulaient encore à une époque si tardive, longtemps après que l'autonomie des villes grecques avait cessé, prouvent qu'elles ne possédaient plus leur valeur nominale et ne représentaient que de simples instruments d'échange — *counters,* comme les appelle Milne qui étudia ce phénomène de *feudal*

1 Cf. Dr G. Severeano dans *Bul. Soc. Num. Rom.,* 1925, p. 8 et suiv.; C. Moisil, dans *Bul. Soc. Num. Rom.,* 1913, p. 11 et suiv.; W. Knechtel, dans *Bul. Soc. Num. Rom.,* 1913, p. 11 et suiv.

currency en Egypte pendant les derniers siècle de l'Empire Romain [1].

A ce sujet, le grand trésor découvert à Viminacium est particulièrement intéressant. Des 100.000 pièces dont il est composé, 20.000 d'entre celles que l'on a pu identifier sont des monnaies frappées dans les villes grecques les plus diverses, allant de l'époque de Calligula à celle de Flavius Victor et Eugenius — donc de I-er au V-e siècle apr. J.-C. Quelques-unes de ces monnaies sont coupées en deux, trois ou quatre morceaux. Le trésor renferme aussi de petits fragments de monnaies — *minimi* — qui jouaient le même rôle de simples instruments d'échange, sans valeur nominale précise, comme les monnaies vieilles de quelques siècles, qui étaient de nouveau rentrées en circulation [2].

Du reste, le phénomène gagna une région bien plus vaste. Trois trésors récemment découverts, l'un à Orekhovo en Bulgarie[3], le second en Dalmatie [4], le troisième à Corinthe [5] ainsi qu'un quatrième découvert en 1910 à Rachovo en Bulgarie [6], prouvent qu'au sud du Danube, comme en Egypte, les mêmes causes produisaient les mêmes effets. Ces phénomènes, inconnus jusqu'à cette époque dans la région carpatho-danubienne, démontrent que le déséquilibre économique s'accentue à mesure que nous approchons du VI-e siècle et que nous nous éloignons du centre de l'Empire. Un autre exemple, tout aussi éloquent pour la manière dont l'autorité des nouveaux maîtres s'était superposée à l'autorité impériale, est celui des monnaies du

1 G. Milne, *The currency of Egypt in the fifth century,* dans *Num. Chron.,* 1926, pp. 62—63.

2 E. Gren, *Der Münzfund von Viminacium,* dans *Skrifter Utgivna av k. Humanistika Vetenskaps-Samfundet i Uppsala,* 29: 2, 1934.

3 Th. Gherasimov, dans *Izvestia, Bull. Inst. Arch. Bulgare,* VIII, 1934, p. 471.

4 Cf. J. W. E. Pearce — M. E. Wood dans *Num. Chron.,* 1934, pp. 262-283; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.,* pp. 88-89, n. 298; monnaies coloniales grecques et impériales romaines du IV-e siècle av. J.C., jusqu'à 470 apr. J.-C.

5 Cf. H. Mattingly dans *Num. Chron.,* 1931, pp. 229-233; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.,* p. 81, n. 268: monnaies athéniennes, corinthiennes et macédoniennes du III-e siècle av. J.-C., à côté de monnaies impériales allant jusqu'au V-e siècle apr. J.-C.

6 B. Filow dans *Izvestia, Bull. Soc. Arch. Bulgare,* II, 1911, pp. 274-275; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.,* p. 221 n. 848.

roi Théodoric et des rois gépides Turisin et Kunimund, frappées dans l'atelier impérial de Sirmium. Par dessus les traits impériaux de la monnaie, apparaissent les insignes royales des nouveaux maîtres [1].

* * *

Nous voilà arrivés au seuil du Moyen-Age. La richesse des trésors de cette époque représente le plus fidèle tableau des vicissitudes du millénaire qui allait suivre.

Nous trouvons en effet, de ce temps, une nouvelle série de trésors dans la région carpatho-danubienne et balkanique. C'est un phénomène qui se répète souvent au Moyen-Age, toutes les fois que les empereurs byzantins, suivant à cet égard la politique romaine, se rapprochaient du Danube. Tour à tour reparaissent, avec les armées impériales, les monnaies de Justinien et de ses successeurs, de Jean Tzimiskès et Basile II le Bulgaroctone, d'Alexis, de Jean et Manuel Comnène.

La politique de Justinien, qui renforce la frontière danubienne de l'Empire par de nombreux châteaux-forts, provoqua un nouvel afflux de monnaies impériales au Bas Danube. En dehors de trésors plus importants découverts dans la Dobroudja, on retrouve assez souvent des monnaies isolées du VI-e siècle au nord du Danube [2]. Ces monnaies impériales provenant d'échanges commerciaux ou de butins faits de l'autre côté du fleuve, de présents ou de soldes annuelles envoyées aux rois

1 Cf. J. Brunsmid dans *Num. Zschrft.* 1924 et Fr. Stefan dans *Blätter f. Münzfreunde* 1925, nos 4-5, ainsi que C. Moisil, *Monetele Gepizilor* (Les monnaies des Gépides), dans *Cronica Numismatică şi Arheologică,* VI, 1925.

2 Cf. C. Moisil, *Sur les monnaies byzantines trouvées en Roumanie,* p. 208. Un trésor trouvé en 1856 à Seica Mică contient environ 100 monnaies en or depuis Theodose I jusqu'à Justin I. Cf. F. Kenner, dans *Archiv f. österr. Geschichtsquellen,* XXV, 1860, p. 392; S. Bolin, *Fynden av romerska mynt i det fria Germanien,* Lund, 1926, Bilagor, I, p. 187; Sawyer Mc. A. Mosser, *A bibliography of byzantine coin hoards* (Numismatic Notes and Monographs, No. 67), New-York, 1935, p. 46. Un petit trésor, contenant environ 25 monnaies en cuivre de Justinien, fut trouvé en 1912 à Satu-Nou, dép. de Tulcea. Cf. C. Moisil dans *Bul. Soc. Num. Rom.,* VI, 1914, p. 55, n. 43. Un autre, comprenant 13 pièces en cuivre de Justin II et Sophie, fut trouvé en 1929 — cf. Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 15. Un autre trésor, contenant des monnaies en or d'Héraclius Constantin, Constant II, Constantin IV Pogonat, Héraclius et Tibère, fut découvert dans le dép. de Torontal. Cf. *Num. Közlöny,* 1914, pp. 17-19; *Rev. Num.,* 1914, p. 260.

barbares, prouvent que, loin d'avoir cessé, les rapports économiques entre le nord et le sud du Danube avaient persisté.

Plus fréquents en Bulgarie [1], plus rares en Yougoslavie [2], les trésors monétaires de l'époque de Constantin le Grand jusqu'au VIII-e siècle constituent une série ininterrompue. Ils sont plus nombreux sous le règne de Justinien. Ce n'est pas seulement au nord et au sud du Danube que l'on trouve des monnaies byzantines de cette époque. Il est particulièrement intéressant de noter que l'on a trouvé des trésors de ce genre dans de nombreuses localités au sud de la Russie. Elles proviennent de pillages faits dans le sud, mais aussi d'échanges commerciaux [3].

1 Du V-VII-e siècle on connaît 9 trésors en Bulgarie: 1. *Brzovitza* (5 AV de Léon I, Zenon et Anastase: N. A. Mouchmov, *Izvestia,* IV, 1926-27, p. 323; Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 15); 2. *Mominbrod* (106 AE de Justin I: N. A. Mouchmov, *Izvestia,* IV, 1914, p. 275, n. 73; Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 54); 3. *Hadji Sinanlar* (200 AV de Justin I et Justinien: N. A. Mouchmov, *Izvestia,* IV, 1914, p. 275, n. 76; G. Seure, *Rev. Num.,* 1923, p. 18, n. 15; Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 38); 4. *Varna* (AE de Justinien: *Riv. it. di numismatica,* XXII, 1909, p. 321; Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 94); 5. *Tchenghe* (20 AV de Justinien: N. A. Mouchmov, *Izvestia,* III, 1925, p. 254; Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 87); 6. *Sadovetz* (54 AV de Justinien, Justin II, Tibère II, Maurice Tibère: Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 74); 7. *Anchialus* (1 AV, 6 AE de Justinien, Anstase II et d'autres pièces du V-VI-e siècle: B. Filow, *Izvestia,* III, 1912-13, p. 336; G. Seure, *Rev. Num.,* 1923. p. 19, Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 5); 8. *Ghertche Coumar* (14 AV de Tibère II, Constantin et d'autres non identifiées: N. A. Mouchmov, *Izvestia,* V, 1927-28, p. 382; Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 35); 9. *Akalon* (420 AV, 2 AR de Maurice Tibère, Phocas et Héraclius: B. Filow, *Izvestia,* III, 1912-13, p. 224: Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 1).

2 Deux monnaies d'or, l'une de l'époque d'Anastase, l'autre de celle de Justinien, furent découvertes à *Kapril* (Sebenico). Cf. *Bul. di arch. et st. dalm.,* 1901, p. 70; *Zschrft. f. Num.,* XXIV, 1904, *Jahresber.,* p. 22; Sawyer, *ouvr. cit., p.* 45. Un trésor de 65 AV, contenant des monnaies de l'époque de Justin I, Justinien, Justin II et Tibère II Constantin, fut découvert également en Dalmatie, à *Narona.* Cf. *Bull. di arch. e st. dalm.,* 1902, p.18; *Zschrft. f. Num.,* XXIV, 1904, *Jahresber.,* p. 23; S. Bolin, *ouvr. cit.,* p. 187; Sawyer *ouvr. cit.,* p. 57. Beaucoup plus au nord, à *Szegedin,* on trouva un trésor comprenant 640 AV de l'époque d'Héraclius, cf. *Arch. Ertesitö,* 1903, p. 273; *Zschrft. f. Num.,* XXV, 1906, *Jahresber.,* p. 26; Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 86.

3 On connaît 4 trésors de monnaies byzantines de la première époque (VI-e—VII-e siècle) trouvés en Russie: 1. *Bieloiarovka* (Taganrog): 50 AV de Justinien. Cf. T. J. Arne, *Acta Archaeologica,* II, 1931, p. 19; Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 10; 2. *Delta du Dnieper:* 7 AV d'Héraclius et Constant II. Cf. Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 27; 3. *Perm:* trésor de

L'invasion des Avars et surtout l'établissement définitif des Slaves sur le Danube interrompra de nouveau ces rapports à partir du VII-e siècle. La population romane au nord du Danube restera isolée pendant des siècles du reste du monde roman. La Dobroudja [1] même, qui garde de nombreuses traces byzantines, sera perdue pour l'Empire. C'est ainsi que s'achève, au milieu du VII-e siècle, la seconde période de circulation des monnaies byzantines dans la région carpatho-danubienne.

Il est possible de préciser le début de la troisième période de circulation de ces monnaies dans la région carpatho-danubienne: en 971 Jean Tzimiskès étend de nouveau l'autorité impériale jusqu'au Danube [2]. La politique danubienne de ses successeurs et surtout des empereurs de la famille des Comnènes, provoqua un nouvel afflux de monnaies byzantines dans toute la région balkanique et carpatho-danubienne. Il suffit de rappeler quelques-uns des trésors les plus importants de l'époque, pour nous rendre compte de leur fréquence. En Bulgarie on trouve environ 27 trésors [3], par opposition au nombre bien plus

monnaies d'argent de l'époque d'Héraclius, découvert en 1851. Cf. *Num. Chron.*, 1870, p. 139, n. 1; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 65; 4. *Poltava:* 61 AV de Maurice Tibère, Phocas, Héraclius et Constant II. Cf. *Berliner Münzblätter*, 1912, p. 457; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 64.

1 Cf. R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, p. 376 et suiv.

2 Cf. C. Moisil, *Sur les monnaies byzantines trouvées en Roumanie*, p. 209.

3 *Gourghendjik* (22 AV de Michel VII Doucas: B. Filow, *Izvestia*, II, 1811, p. 281); 2. *Hissar* (115 AV de Michel VII Doucas, Nicéphore III Botaniate et Alexis III Comnène: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, I, 1921-22, p. 242; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 30); 3. *Batcoun* (monnaies de cuivre de l'époque des Comnènes, de Manuel I, d'Alexis I et d'Andronic I: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, I, 1921-22, p. 243; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 9); 4. *Eremia* (200 AE de Manuel I et d'Andronic Comnène: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, III, 1925, p 254; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 31); 5. *Kalipetrovo* (31 AV de Basile II le Bulgaroctone, Constantin IX Monomaque, Isaac I Comnène, Constantin X Doucas, Romain IV, Michel VII Doucas, Alexis I Comnène: G. Severeanu, *Tezaurul din Kalipetrovo* (Le trésor de Kalipetrovo), extrait de *Inchinare lui N. Iorga cu prilejul împlinirii vârstei de 60 ani*, Cluj 1931; *Cronica Numismatică şi Arheologică*, X, 1934, p. 16; Sawyer, *ouvr. cit.*, pp. 44-45); 6. *Ossoytza* (6 AV de Manuel I Comnène: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, IV, 1926-27, p. 323; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 62); 7. *Zlataritza* (470 AE de Manuel I et d'Andronic I Comnène: B. Filow, *Izvestia*, I, 1911, pp. 276-280; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 100): 8. *Mahala-Pissaratz* (13 AV, environ 400 AE de Jean II Comnène: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, V, 1927-28, p. 383; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 51); 9. *Sofia* (35 AV, 171 AR de Michel

réduit — 4 — découverts en Yougoslavie [1]. Le fait ne saurait sans doute nous surprendre, vue la direction de la politique da-

VII Doucas, Romain III Argyre, Constantin IX Monomaque, Constantin X Doucas, Romain IV, Nicéphore III Botaniate, Alexis I Comnène: *Rev. Num.*, 1898, p. 128: Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 81); 10. *Rila* (249 AE de Jean II Comnène: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, I, 1921-22, p. 241; Sawyer, *ouvr. cit.*, p 73), 11. *Mesembrie* (13 AV de Jean II Comnène: Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 53); 12. *Botevo* (738 AE de l'époque des empereurs Comnènes: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, IV, 1914, p. 272, n. 36; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 13); 13. *Coïno* (2000 AE de la même époque: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, VI, 1929-30, p. 317; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 20); 14. *Cartal* (100 AE de la même époque: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, IV, 1914, p. 274, n. 69; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 16) ;15. *Debeletz* (176 AE de la même époque: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, IV, 1914, p. 272, n. 23; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 24); 16. *Debnevo* (600 AE de la même époque: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, IV, 1926-27, p. 324; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 24); 17. *Hissar*, (monnaies de cuivre de la même époque: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, VII, 1919-20, p. 136; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 39); 18. *Rila* (128 AE de la même époque: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, IV, 1914, p. 272, n. 25; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 72); 19. *Târnovo-Berouchtitza* (50 AE de la même époque: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, IV, 1914, p. 273, n. 47; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 88); 20 *Bania* (40 AV, environ 600 gr. AE de Manuel I, Andronic I Comnène et d'Isaac II Ange: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, IV, 1926-27, p. 325; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 9); 21. *Zlataritza* (400 AR de Manuel I, Andronic I Comnène et Isaac II Ange: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, II, 1923-24, p. 230; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 101); 22. *Zgourigrad* (12 AE d'Alexis, Jean II et Isaac II Ange: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, V, 1928-29, p. 385; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 100): 23. *Ourbitza* (906 AE de Manuel I, Andronic I Comnène, Isaac II Ange et Alexis III: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, III, 1925, p. 255; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 94); 24. *Toprak-Hissar* (Monnaies de cuivre d'Isaac II Ange: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, VII, 1919-20, p. 136; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 88-89); 25. *Izgherli* (environ 40 AV d'Alexis I, Jean II, Manuel I, Andronic I Comnène et d'Isaac II Ange: D. E. Tachella, *Rev. Num.*, 1903, p. 380; N. A. Mouchmov, *Izvestia*, IV, 1914, p. 272, n. 31; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 43); 26. *Granitza* (3 AR, 1109 AE de Manuel I, Alexis I, Andronic I Comnène et Isaac II Ange: N. A. Mouchmov, *Izvestia* II, 1923-24, p. 229; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 37); 27. *Diabovo* (38 AE d'Isaac II Ange: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, III, 1925, p. 254; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 25); 28. *Bagarentzi* (monnaies de cuivre d'Isaac II Ange: N. A. Mouchmov, *Izvestia*, IV, 1926-27, p. 323; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 8).

1 *Raguse* (31 AV de Michel II: *Not. Scavi*, 1892, p. 332; Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 71); *Cerna Nemţească* — Torontal (AV des empereurs Comnènes, AE des X-e—XII-e siècles : *Numiz. Közlöny*, 1909, p. 144; *Bul. Soc. Num. Rom.*, 1920, p. 80); *Hraljero-Rachka* (AE de Manuel I Comnène: B. Saria dans *Num. Ztschrft.*, LX, 1927, p. 15: Sawyer, *ouvr. cit.*, p. 41); *Srbovo* (AE de Manuel I Comnène: B. Saria, *ibid.*; Sawyer, *ouvr. cit.*, pp. 82-83).

nubienne que l'empire byzantin pratiqua pendant tout ce temps.

L'étude des trésors monétaires de cette époque, trouvés en Roumanie, nous permet de très intéressantes conclusions. A Isaccea, sur l'emplacement de l'ancien Noviodunum, on a trouvé un trésor de monnaies appartenant aux empereurs Alexis, Jean et Manuel Comnène [1], à Zimnicea, un trésor d'environ 2000 monnaies de cuivre du temps de ces mêmes empereurs semble prouver qu'il existait à cet endroit une route de passage entre le nord et le sud du Danube [2]. On a trouvé des monnaies de cuivre datant de l'époque d'Alexis et de Manuel I-er Comnène à Bucarest même [3]. Un trésor de pièces d'or, datant de l'époque de la dynastie macédonienne, fut retrouvé au cours de fouilles effectuées à Dinogetia en 1940 [4].

On retrouva des monnaies d'or byzantines de la même époque à Dolhesti, dans le district de Fălciu (Moldovie), sur la route qui menait de la Dobroudja à la Moldavie du nord [5]. Une autre route passait à travers le Banat, comme le témoignent deux trésors trouvés l'un à Cerna [6] l'autre à Tirimia Mare [7]; une troisième route menait le long de la vallée de l'Olt. A Balş, dans le département de Romanaţi (Olténie), on a découvert environ un kilo de petites monnaies de bronze, datant de l'époque des mêmes empereurs Comnènes. Ce trésor est particulièrement intéressant, du fait que toutes les pièces sont coupées en quatre ou en huit [8]. C'est un phénomène qui est très fréquent au nord de l'Europe, surtout dans les trésors retrouvés en Suède, mais très rare dans le sud-est [9]. Ces pièces coupées témoignent d'un urgent besoin de petite monnaie mais aussi d'une activité économique de caractère monétaire.

L'époque des empereurs de la dynastie des Comnènes représente un apogée politique qu'on ne réussit toutefois à con-

1 C. Moisil dans *Bul. Soc. Num. Rom.*, 1914, p. 25.

2 C. Moisil dans *Bul. Soc. Num. Rom.*, 1913, p. 21.

3 Trésor qui se trouve au Cabinet Numismatique de l'Académie Roumaine — communiqué par Mr. C. Moisil.

4 Gh. Ştefan, *Dinogetia*, I, dans *Dacia* VII-VIII, 1937-1940. p. 422.

5 C. Moisil dans *Bul. Soc. Num. Rom.*, 1913, p. 62; 1920, p. 78.

6 Cf. C. Moisil, *Sur les monnaies byzantines trouvées en Roumanie*, p. 209.

7 *Num. Közlöny*, 1908, p. 171; *Bul. Soc. Num. Rom.*, 1920, p. 80.

8 Cf. Em. Condurachi, *Monnaies byzantines coupées*, dans *Cronica Numismatică şi Arheologică*, 1940, p. 227 et suiv.

9 Cf. J. A. Blanchet, *Les monnaies coupées*, dans *Rev. Num.*, IV, 1897, p. 3 et suiv.

solider. La frontière danubienne de l'Empire ne put résister longtemps. La création du royaume vlacho-bulgare des Asséni-des provoqua l'effondrement irrémédiable du prestige et de l'autorité du basileus byzantin au Bas Danube. Le résultat immédiat de ces événements fut la disparition, après les Comnènes, des monnaies byzantines de la région du Bas Danube. C'est ainsi que s'achève non seulement un chapitre des plus importants de l'histoire des rapports économiques entre le Danube du nord et du sud, mais aussi un grand chapitre de l'histoire du sud-est européen tout entier [1].

Quelques années plus tard, en 1204, un changement plus considérable encore se produit: la IV-e croisade et l'occupation de Constantinople par l'éphémère empire latin d'Orient. Du point de vue économique, le changement fut peut-être tout aussi profond: le commerce de la Méditeranée orientale et de la Mer Noire passe définitivement entre les mains des commerçants génois et vénitiens. Les nombreuses *emporia* génoises aux bouches du Danube: Sf. Gheorghe, Sulina, Fidonisi, Vicina, ainsi que les comptoirs maritimes de Chilia, Cetatea-Albă et Caffa en Crimée, assurèrent un échange permanent de produits [2]. Il est étrange, toutefois, que l'on n'ait trouvé que peu

1 Seulement quelques trésors trouvés en Bulgarie contiennent des monnaies byzantines de l'époque des Paléologues, parfois mélangées avec des monnaies bulgares et serbes:

1. *Aglen* (monnaies de cuivre de Michel VIII Paléologue: B. Filow, *Izvestia,* III, 1912-13, p. 233: Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 19); 2. *Opaca* (13 AV d'Andronic II Paléologue: N. A. Mouchmov, *Izvestia,* IV, 1930-31, p. 314; Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 60); 3. *Karlovo* (6 AV du même empereur: N. A. Mouchmov, *Izvestia* IV, 1914, p. 272, n. 22; Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 16; 4. *Dragunovo* (AV de Manuel I Comnène, Andronic I Comnène, Andronic II et Michel IX, mélangées avec des monnaies coloniales de Nicopolis ad Instrum de l'époque d'Antonin le Pieux. Il n'est pas exclu que nous ayions à faire avec deux trésors, non d'un seul. Cf. N. A. Mouchmov, *Izvestia,* IV, 1926-27, p. 322; Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 28. 5. *Târnovo* (10 AV d'Andronic II et Michel IX, 2 AE de Michel Chichman: B. Filow, *Arch. Anzeiger* 1913, col. 363; Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 88; 6. *Bela-Tcherkva* (116 AV de Jean II Comnène, Andronic II et Michel IX, 1 AR de Svetoslav: Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 10); 7. *Draghijevo* (10 AV d'Andronic II et Michel IX, 2 AE de Michel Chichman: B. Filow, *Izvestia,* III, 1912-13, pp. 335-36; Sawyer, *ouvr.* cit., p. 28); 8. *Gherman* (2 AV d'Andronic II Paléologue, 136 AR serbes, 70 AR bulgares: N. A. Mouchmov, *Izvestia,* IV, 1914, p. 274, n. 65; Sawyer, *ouvr. cit.,* p. 35.

2 Cf. surtout les travaux de G. I. Brătianu: *Recherches sur le commerce génois dans la Mer Noire au XIII-e siècle,* Paris, 1929, p. 197

de monnaies génoises ou vénitiennes dans la région danubienne [1].

Entre temps, une partie des peuples du bassin danubien commencèrent à frapper leur propre monnaie. La situation économique du royaume hongrois qui, depuis l'an 1000 déjà, possédait son propre monnayage, était toutefois désastreuse. La terrible invasion tatare en 1241 détruisit le pays économiquement [2] aussi bien que politiquement. Ni les monnaies hongroises, ni celles de l'empire latin d'Orient, ni les monnaies bulgares et serbes frappées au XIII-me siècle par Michel Assan en Bulgarie et Etienne II Ouroche en Serbie, ne pénétrèrent au nord du Danube. L'incertitude économique et monétaire qui régnait dans tout le bassin moyen et inférieur du Danube explique du reste la circulation intense que connurent certaines monnaies étrangères. Au XIII-e siècle, les ducats frappés à Friesach en Carinthie et plus tard ceux frappés à Vienne ont connu une circulation des plus actives. Un pareil trésor fut decouvert à Craiova; un autre trésor monétaire imitant les ducats de Friesach fut découvert près du Danube à Turnu Severin [3].

L'établissement des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean dans la région de Severin marque la date à laquelle on essaya pour la première fois de battre monnaie dans le pays roumain.

et suiv.; *Recherches sur Vicina et Cetatea-Albă. Contributions à l'histoire de la domination byzantine et tatare et du commerce génois sur le littoral roumain de la Mr Noire* (Université de Jassy. Études d'Histoire Générale, I, Bucarest, 1935.

1 Le seul trésor qui contienne des monnaies vénitiennes plus anciennes est celui de *Gherman* (Sofia): 22 AR vénitiennes, 2 AV d'Andronic II Paléologue, 16 AR d'Ouroch I, 120 AR d'Etienne Douchan, 70 AR d'Ivan Alexandre et Michel. Cf. N. A. Mouchmov, *Izvestia*, IV, 1914, n. 65; G. Seure, *Rev. Num.*, 1923, p. 67. Trois autres trésors découverts: 1) à *Roustchouk* (N. A. Mouchmov, *art. cit.*, n. 55; Seure, *art. cit.*, p. 32, n. 65; 2) à *Dolna Djoumaïa* sur la Strouma (N. A. Mouchmov, *art. cit.*, p. 32, n. 66); 3) *Tchirpan* (N. A. Mouchmov, *art. cit.*, n. 52; G. Seure, *art. cit.*, p. 32 n. 70) contiennent, outre des monnaies turques et autrichiennes, de nombreuses monnaies vénitiennes du XVI-e siècle. Cf. pour tout cela mon étude, *Der Umlauf der österreichischen Taler im Süden der Donau*, dans *Balcania*, II-III, Bucarest, 1939-40, p. 3 et suiv.

2 Voir Dr. Hóman Bálint, *Magyar pénztörténet 1000-1325*, Budapest 1916, p. 185 et suiv.

3 Cf. Oct. Iliescu, dans *Bul. Soc. Num. Rom.*, XXXVII, 1943, p. 39 et suiv. Le trésor découvert près de Turnu Severin est encore inédit. Je dois cette information à l'amabilité de Mr. Al. Bărcăcilă.

En effet, parmi les privilèges que le roi Béla leur accorda en 1247 était aussi le droit de battre leur propre monnaie. Mais la situation précaire des nouveaux venus les empêcha d'en faire usage [1].

Aux environs de 1270 aparaissent d'autres monnaies dans la région danubienne, qui allaient jouir d'un très grand crédit: ce furent les deniers du *ban* de Slovénie, appelés dans la terminologie officielle de l'époque *denarii banales* [2]. La qualité du métal, ainsi que leur poids constant, leur assurèrent un accueil favorable en Hongrie, ainsi qu'en Transylvanie et le Banat. De ces *denarii banales* la terminologie roumaine a retenu le mot de «ban» pour exprimer la notion de monnaie. Le trésor découvert à Obad dans le district de Severin, dans lequel la plupart des monnaies sont précisément ces deniers, contenait aussi un grand nombre d'autres monnaies étrangères, qui circulaient à cette époque dans notre pays. C'est ainsi que nous trouvons, à côté des *denarii banales,* des monnaies hongroises, bohêmes, serbes et même trois monnaies arabes, égarées — par quel hasard? — dans ce coin du sud-est européen [3].

Jusqu'au XIV-e siècle, quand les premières monnaies roumaines paraissent sur le marché balkanique, il existait sur le marché commercial du Bas Danube une véritable mosaïque monétaire. Ces monnaies seront remplacées en bonne partie par des monnaies valaques et moldaves qui n'étaient en rien inférieures aux monnaies des royaumes voisins. Les premières monnaies roumaines furent frappées par Vladislav I (1360-1376) en Valachie et par Pierre I (1370-1382) en Moldavie [4]. Leur apparition est particulièrement importante pour la vie politique et économique des deux principautés roumaines. La monnaie roumaine confirmait sous le rapport économique l'autonomie politique des deux Etats roumains, consolidés entièrement au XIV-e siècle.

Les premières monnaies roumaines furent bien accueillies,

1 Cf. C. Moisil, dans *Bul. Soc. Num. Rom.*, 1920, p. 32.

2 Cf. C. Truhelka. *Die Slavonischen Banaldenare*, Wien 1899, p. 2.

3 C. Moisil, *art. cit.*, p. 33.

4 Cf. C. Moisil, *Monetăria Țării Românești in timpul dinastiei Basarabilor* (L'atélier monétaire de la Valachie au temps de la dynastie des Basarabes), extrait de *l'Annuaire Institutului de Istorie Națională*, Cluj, 1924; *Probleme de numismatică românească* (Problèmes de numismatique roumaine), Acad. Roum., *Mem. Sect. Ist.*, XXII,10, Bucarest 1940.

non seulement à l'intérieur du pays, mais, ce qui est significatif, à l'extérieur aussi. On a retrouvé des pièces isolées et des trésors de monnaies du temps de Vladislav I en Transylvanie, en Moldavie et même au delà du Danube, en Serbie et en Bulgarie. On découvrit des monnaies de Pierre I en Valachie et en Dobroudja, en Galicie et en Pologne. Le fait qu'elles furent thésaurisées avec des monnaies bulgares, serbes, hongroises, bohêmes et polonaises, qui avaient un passé bien plus ancien, prouve que leur circulation s'étendait sur une surface bien plus grande que celle des principautés roumaines et qu'elles étaient suffisamment appréciées au delà des frontières de Valachie et de Moldavie. Cela explique aussi la prospérité économique qua les principautés roumaines connurent au XIV-e siècle, un demi siècle à peine après leur consolidation politique. La situation florissante de la Valachie permet de comprendre la politique audacieuse de Mircea-le-Vieux (1386-1418), de même que, un demi siècle plus tard, la politique européenne d'Etienne le Grand (1457-1504) trouvera son appui dans cette même prospérité.

* * *

Nous ne pouvons conclure ce brèf exposé sans y ajouter quelques mots sur les difficultés, souvent insurmontables, auxquelles se heurte l'examen des trésors monétaires.

Toute une série de problèmes se posent concernant la pénétration de la culture et de l'économie grecque, celtique et romaine avant et après J.-C., des influences byzantines et occidentales à une époque plus rapprochée de la fondation des premiers Etats roumains. Les recherches sont rendues beaucoup plus difficiles du fait que de nombreux trésors ont été dispersés. D'autres ont été publiés d'une manière incomplète et même défectueuse. Il manque encore, quoique ce soit l'instrument de travail le plus nécessaire, non seulement pour un numismate, mais pour n'importe quel historien de ces temps et lieux, un *répertoire* des trésors monétaires du sud-est européen. C'est un projet que seule la collaboration des numismates des pays balkaniques saurait réaliser.

EM. CONDURACHI
Professeur à l'Ecole Supérieure
des Archives.

LE PROBLEME DE LA PREMIERE DIVISION DE LA DACIE.

Dans les premières années du règne de l'empereur Hadrien, la Dacie a été partagée en *Dacie Supérieure* et *Dacie Inférieure*. Mr. C. Daicoviciu, en examinant de nouveau le fragment d'un diplôme militaire de la collection archéologique de l'Institut d'Etudes Classiques de Cluj, a établi pour la première fois que la date du partage doit être l'année 119 ou 120 après J.-C. [1]. Le document en question a été trouvé à Porolissum par A. Buday; il a été publié dans deux revues hongroises. Le fait de diviser en deux une province, c'est là un évenement assez fréquent dans l'administration romaine. Nous en trouvons des exemples dans le voisinage immédiat de la Dacie: la Mésie a été partagée par Domitien en Mésie Supérieure et Mésie Inférieure. La Pannonie a été également partagée en deux par Trajan: Pannonie supérieure et Inférieure. Toutefois, les divisions dans chacune de ces provinces ne signifient pour les parties aucun changement de leur condition juridique et politique qui reste ce qu'elle avait été dans le cadre de la province totale. Les parties continuent à rester des provinces impériales, gouvernées par des *legati Augusti pro praetore* qui étaient, selon le nombre des légions se trouvant dans la sous-division respective, ou bien des légats *consulaires* ou bien des *préteurs*.

Il en est tout autrement du partage de la Dacie. Ici, une seule des deux parties, la Dacie supérieure, garde en partie, la condition juridique et politique de la province d'autrefois; c'est dire qu'elle reste gouvernée par un *legatus Aug. pro praetore;*

1 C. Daicoviciu, *La première division de la Dacie* dans *An. Inst. St. Clas.*, Cluj II (1933—1935) p. 171 et suiv., où l'on trouvera toute la bibliographie de la question.

l'autre partie devient une province procuratorienne, administrée par un *procurator Augusti cum iure gladii* [1].

Il est vrai que les provinces procuratoriennes étaient également impériales, sans être cependant soumises au régime habituel des provinces où s'appliquait le droit romain. Il s'ensuit qu'elles ne sont pas gouvernées par des fonctionnairs d'état provenant de l'ordre sénatorial ayant le rang le plus haut de préteurs ou consuls, mais elles sont administrées par des fonctionnairs particuliers de l'empereur, des procurateurs choisis dans l'ordre équestre et plus précisément dans le premier échelon d'en bas de la carrière équestre. A cette catégorie appartenaient les provinces que l'on ne considérait pas aptes à être soumises au régime commun, soit en raison de la nature du sol, comme ce fut le cas dans les régions alpestres, soit en raison de leur civilisation arriérée, comme ce fut le cas pour la Mauritanie et la Thrace, soit en raison de leur opposition tenace dont faisait preuve la population autochtone à l'égard de toute tentative de romanisation; il en était ainsi en Judée et en Egypte. Au bout d'un certain temps, après avoir écarté les obstacles, quelques-unes de ces provinces ont été organisées, tout au moins en partie, en provinces proprement dites. C'est ce qui arriva en Thrace, Cappadoce, Judée et en Rhétie [2].

Dans la province de Dacie, les choses ont suivi un cours exactement inverse. Au commencement, après la conquête, la Dacie a été organisée à titre de province proprement dite, voire même de rang consulaire. Ce n'est qu'après environ douze ans qu'elle abandonne le régime habituel et passe dans la catégorie des provinces procuratoriennes. Sans doute la cause n'en peut pas être cherchée en dehors. Le fait que les frontières de la Dacie étaient exposées aux attaques barbares n'avait pu constituer une raison pour enlever à la province les avantages dont elle avait joui. Le contraire eût été normal. La cause devait donc se trouver à l'intérieur de la province. Ici cependant nous devons exclure dès l'abord des raisons comme celle qui se refère à la nature du sol et à la civilisation arriérée de la population autochtone. En effet, ces choses-là auraient pu être observées dès le début et la Dacie n'aurait pas été organisée selon le ré-

1 Cf. C. Daicoviciu, *art. cit.*, p. 76 et *La Transilvania nell'Antichità*, Bucarest 1943, p. 81 et note 1.

2 Cf. Marquardt, *L'Administration romaine*, II, p. 581 (trad. française).

gime commun des provinces. Il ne reste par conséquent que la population autochtone comme représentant un élément ayant déterminé la nouvelle situation de la province.

Du fait que la Dacie a été organisée au début sous la forme d'une province proprement dite et a subsisté sous cette forme pendant douze ans, il faudrait conclure que la population autochtone avait accepté la nouvelle situation politique, la domination romaine et les formes de vie des vainqueurs. Si malgré cela, après douze ans ,les nouveaux maîtres se voient obligés de prendre des mesures défavorables à la population, il s'ensuit que celle-ci n'avait accepté que sous le coup de la nécessité la situation crée par la perte de la guerre et qu'au fond elle attendait l'occasion, à moins qu'elle l'ait même cherchée, de recouvrir sa liberté. C'était là faire preuve de tact politique qui ne faisait d'ailleurs pas défaut aux Daces. L'occasion se présentait sous des auspices aussi favorables que possibles aux environs de l'année 118: Trajan venait de mourir le 11 août 117; cela ne signifiait pas seulement la disparition d'un grand général, mais cet événement laissait aussi prévoir des désordres intérieurs à Rome dans le règlement de la succession. En outre, la plus grande partie de l'armée avait été retirée du Danube, pour être envoyée dans la campagne contre les Parthes. On ne pouvait donc rêver moment plus favorable pour un soulèvement.

Voyons cependant ce qu'en disent les témoignages antiques. Le biographe de l'empereur Hadrien, Spartien, en parlant des événements du début du règne de cet empereur, *„sub primis imperii diebus"* écrit: *„Nam deficientibus his nationibus, quas Traianus subegerat, Mauri lacessebant, Sarmatae bellum inferebant, Britanni teneri sub romana dicione non poterant, Aegyptus seditionibus urgebatur, Libya denique ac Palestina rebelles animos efferebant. Quare omnia trans Euphraten ac Tigrim reliquit exemplo, ut dicebat Catonis, qui Macedonas liberos pronuntiavit quia tueri non poterant"*[1].

Il résulte de ce passage qu'au commencement du règne d'Hadrien presque toutes les frontières de l'Empire étaient en pleine anarchie. Pour se rendre maître de cette situation, Hadrien prend une première mesure qui consiste dans l'abandon des territoires conquis par Trajan et qui étaient en pleine révolte. Spartien cite parmi ceux-ci uniquement les territoires

1 *Vita Hadriani*, V, 2.

au-delà de l'Euphrat et du Tigre. D'autres auteurs [1] cependant affirment qu'Hadrien avait eu également l'intention d'abandonner la Dacie. Il s'ensuit qu'il faut aussi ranger cette province parmi les „nationibus deficientibus". Le biographe de l'empereur ne mentionne plus la Dacie, étant donné qu'elle n'a pas été abandonnée, sans doute grâce à son gouverneur C. Iuliu Quadratus Bassus [2].

En même temps, l'empereur envoit C. Marcius Turbo [3] en Mauritanie afin d'y étouffer la révolte des Maures. Sur le Danube, selon les dires du biographe, *Sarmatae bellum inferebant*. Il s'ensuit que les Sarmates avaient porté la guerre sur le territoire romain et, comme nous verrons par la suite, c'est bien du territoire de la Dacie qu'il s'agit. Par Sarmates, l'auteur entend les Sarmates Jazyges, entre le Theiss et le Danube, c'est-à-dire entre la Dacie et la Pannonie inférieure et non pas les Roxolans de l'embouchure du Danube. En effet, un peu plus loin, dans un autre passage (VI, 6), en nommant les uns et les autres, il emploie pour les premiers le même nom de *Sarmatae* et, pour les derniers, le simple nom de *Roxalani*. Ces Jazyges avaient déjà une fois attaqué l'Empire Romain, mais avaient été battus par Hadrien qui, à cette époque-là, était gouverneur de la Pannonie inférieure. A cette occasion, ils étaient probablement devenus des clients de Rome [4].

Ils avaient, depuis le temps de la conquête de la Dacie, des revendications à l'égard des Romains. Dans cette guerre-là, les Jazyges furent les alliés de Rome dans l'espoir de se voir restituer par Trajan quelques territoires occupés par eux depuis un temps assez long au-delà du Theiss, territoire que Décébal leur avait ravi.

Or, Trajan ne leur restitua rien du tout [5]. Les voici maintenant, jugeant le moment favorable, en raison de la situation critique de l'Empire, pour porter la guerre en Dacie. Ils étaient probablement de connivence avec la population autochtone de Dacie qui s'était également soulevée, comme nous le verrons

1 Eutropius, VIII, 3, 2; Dio Cassius, 68, 13, 6.

2 A. v. Premerstein, *C. Iulius Quadratus Bassus;* cf. C. Daicoviciu, *La Transilvania nell'Antichità*, 1943, p. 80.

3 *Vita Hadriani*, V, 8.

4 Cf. R. Paribeni, *Optimus Princeps*, I, p. 324.

5 Voir C. Daicoviciu, *Bănatul şi Iazygii* (Le Banat et les Iazyges), dans *Apulum, Bulet. Muz. Regional Alba-Iulia* I, (1940—1942), p. 7 de l'extrait.

par la suite. Sans doute, la situation de l'armée de la province a dû être très critique. Son commandant même, la gouverneur de la province, C. Iulius Quadratus Bassus, trouva la mort sur le champ de bataille [1].

Ce fait encourage encore plus les insurgés auxquels se joignent les Roxolans de l'est. Il se produit également une levée en masse des populations au nord du Danube — des Jazyges, des Daces de Dacie et des Roxolans. Spartien se réfère sans doute à ce fait en écrivant au chapitre VI, 6; „audito dein tumultu Sarmatarum et Roxalanorum" [2].

Pour faire face à cette grave situation Hadrien fit rapidement le nécessaire. Spartien nous en dit *(Vita Hadr.* VI, 6) : *„audito dein tumultu Sarmatarum et Roxalanorum praemissis exercitibus Moesiam petit. Marcium Turbonem post Mauretaniam praefecturae infulis ornatum Pannoniae Daciaeque ad tempus praefecit".* L'Empereur prit donc deux mesures bien différentes l'une de l'autre : tout d'abord, il partit lui-même pour la Mésie où il venait d'envoyer une armée, probablement les corps de troupes qui avaient été pris du Danube pour la guerre contre les Parthes; ensuite, il envoya Marcius Turbo en Pannonie et en Dacie à titre de commandant suprême des troupes de ces régions *(praefecit);* à ce titre, il exerçait aussi l'autorité administrative comme c'est normal en temps de guerre.

En ce qui concerne la seconde mesure, elle est tout à fait en dehors des normes du droit publique romain. Selon ces normes, une pareille charge n'aurait pu être accordée qu'à un dignitaire consulaire. Or, Marcius Turbo n'était même pas un membre de l'ordre sénatorial, mais appartenait à l'ordre équestre et avait le grade de *préfet,* problement *praefectus vigilum* ou *annonae.* Ce grade ne lui donnait nulle compétence pour la mission qui lui avait été confiée, mais constituait seulement un avancement formel *(infulae praefecturae)* dans sa carrière qu'il n'avait pas été à même de parcourir effectivement ayant toujours eu des missions extraordinaires. On a essayé d'expliquer de différente manière la question de ses charges. Les uns [3] ont soutenu qu'il était question de *praefectura prae-*

1 C. Patsch, *Der Kampf um den Donauraum,* p. 157 et suiv.

2 W. Weber, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Hadrianus,* p. 72, note 251, croit que *tumultu* se rapporte seulement aux Roxolans, étant donné que *Sarmatae bellum inferebant.*

3 Cf. W. Weber, *ouvr. cit.,* p. 73.

torio, qui, il est vrai, comportait la compétence exigée par la mission dont il avait été chargée. Deux faits cependant s'opposent à cette thèse : premièrement, il y avait à ce moment là deux *préfets du prétoire* et leur nombre ne fut élevé à trois qu'au temps de Commode. Deuxièmement, après la fin de la guerre, Turbo se voit accorder la dignité *praefecturae Aegyptiacae,* qui aurait signifié une rétrogradation s'il avait été auparavant *praefectus praetorio,* chos difficilement admissible. A. v. Premerstein [1] voudrait expliquer l'exception par la formule *„praefectus annonae* (ou *vigilum) eodemque tempore pro legato legionum I adiutricis et XIII geminae et auxiliorum, missus in Pannoniam inferiorem et Daciam cum iure gladii".* Cette formule, loin d'expliquer l'exception, se contente de l'établir.

Vouloir expliquer cette mesure, tout à fait exceptionnelle du point de vue du droit public romain, équivaudrait à répondre à la question : pourquoi Hadrien a-t-il élu Marcius Turbo, membre de l'ordre équestre, n'ayant aucune fonction compétente, pour le charger de la conduite des opérations en Dacie et en Pannonie? [2].

D'une manière générale, Hadrien appartenait à cette catégorie d'empereurs qui voyaient le sénat d'un mauvais oeil. Auguste avait gardé le sénat à titre de soutien du régime impérial, faisant contre-poids à la puissance de l'armée, mais cet organisme politique dont le formalisme allait jusqu'à la routine, dépourvu de toute initiative, passait aux yeux de certains empereurs, comme aussi à ceux d'Hadrien, pour étant incapable de satisfaire aux exigences de la conduite du vaste Empire qui comportait tant de questions compliquées et de nécessités urgentes. Par conséquent, Hadrien s'était forcé de promouvoir aussi bien dans l'administration centrale que dans celle de la province des éléments appartenant à l'ordre équestre. Raison de plus pour qu'il ne tienne pas compte des normes juridiques dans des situations extraordinaires comme était par exemple celle des régions danubiennes. Hadrien se vit obligé de trouver l'homme

1 *Das Attentat der Consulare auf Hadrian,* dans *Klio,* 8. Beiheft.

2 Le fait que l'on met en outre sous son commandement la Pannonie inférieure permet de supposer que la révolution s'est probablement étendue dans cette région, tout au moins dans la partie limitrophe de la région des Jazyges. De toute façon, c'est là une preuve que la situation en Dacie était très grave puisqu'il a été nécessaire d'utiliser également les forces armées de Pannonie.

qui était à la mesure des circonstances. Le fait du choix de Marcius Turbo nous est une preuve que ce fut là la seule question qui l'intéressait.

Cet homme avait acquis une renommée particulière grâce à la compétence qu'il avait gagnée en combattant des soulèvements. Ainsi, dès l'époque de Trajan, s'étant distingué dans la guerre contre les Parthes, il fut chargé par l'empereur d'une mission extraordinaire en Cyrénaïque et en Egypte où il avait à étouffer la révolte des Juifs qui dévastaient par le feu et par le sang les deux provinces. Et cette mission s'était peut-être opposée encore plus fortement aux règles juridiques que celle qu'il devait avoir plus tard en Dacie. Car, à cette époque-là, Marcius Turbo avait un grade inférieur à celui qui lui fut attribué en Dacie. En outre, dans les deux provinces en question il y eut des gouverneurs qui étaient ses supérieurs en grade. De la même manière, en 117, après la mort de Trajan, Hadrien lui confia une mission du même ordre. Il s'agissait encore de la répression d'une révolte, cette fois-ci en Mauritanie. Cette mission était également extraordinaire, car la Mauritanie, province procuratorienne, dépendait quand même, ne fût-ce que du point de vue militaire, du gouverneur de Numidie. Par conséquent, Marcius Turbo avait fait preuve déjà du vivant de Trajan de ses qualités de spécialiste dans la répression des révoltes des peuples soumis des provinces de l'Empire. C'est dans cette qualité que l'emploie aussi Hadrien, tout d'abord en Mauritanie et par la suite en Dacie. Ajoutons à cela le fait que Hadrien avait pleine confiance en lui, car c'était un de ses amis les plus eprouvés.

En analysant cependant les affaires de Pannonie et de Dacie, nous sommes bien obligés de constater que la nomination *(ad tempus)* de Turbo, à la tête de ces deux provinces, ne constituait pas un abattement aussi grave de la règle juridique que cela ne paraît au premier abord. En vérité, la Pannonie aussi bien que la Dacie n'avaient pas de gouverneurs à ce moment-là. Le légat de Pannonie, L. Minicius Natalis, de rang prétorien, bien qu'en même temps commandant de la légion, partit vers la fin de l'année 117 pour Rome afin d'y présenter sa candidature à une province proconsulaire (CIL. II, 4509). Le légat de la Dacie, C. Iulius Quadratus Bassus était mort comme nous l'avons vu plus haut, sur le champ de bataille. Dans cette situation, les provinces ont pu être promues par l'empereur au

rang de provinces procuratoriennes, *(ad tempus)*, sans difficulté aucune. Or, dans une telle province, la nomination d'un gouverneur appartenant à l'ordre équestre ne présentait rien d'illégal, surtout lorsqu'il s'agissait de quelqu'un ayant rang de *vir perfectissimus*.

Marcius Turbo, nommé à la tête de deux provinces dans les conditions que nous venons de montrer, arriva sur le théâtre de la guerre probablement vers le début de l'année 118. En été de la même année, la guerre était terminée.

Sur l'autre théâtre de guerre, à l'embouchure du Danube, l'empereur lui-même établit le calme un peu plus tôt, mais sans lutte, car, d'après ce que nous dit Spartien *(Vita Hadr.*, VI, 8), «*cum rege Roxalanorum, qui de imminutis stipendiis querebatur, cognito negotio, pacem composuit*».

Après la fin de la guerre, les choses reprennent partout leur cours normal, les Jazyges et les Roxolans redeviennent des clients de l'Empire, la Pannonie inférieure est attribuée à un *legatus Aug. pro praetore*, c'est-à-dire qu'elle entre à nouveau dans la catégorie des provinces proprement dites. L'empereur lui-même, après avoir visité la Dacie, repart pour Rome. C'est probablement à la suite de cette visite qu'on lui éleva un monument à Sarmizegetuse (CIL. III, 1445). Seule la Dacie a été maintenue même après la guerre dans la situation extraordinaire du temps de guerre. Cela semble prouver sans que d'autres preuves soient nécessaires, que s'est bien ici qu'avaient leur origine les troubles auxquels Turbo avait eu à faire face. Cette province fut donc placée sous le gouvernement de Marcius Turbo, l'homme énergique qui avait réprimé tant de révoltes, afin qu'il extirpât, par une organisation et administration énergiques, toutes les conspirations et désordres de la population autochtone. A cette fin, Hadrien accorda à Turbo les attributions et la compétence d'un *préfet d'Egypte*. Voici ce que rapporte Spartien à ce propos *(Vita Hadr.*, VII, 3) : «*Dacia Turboni credita, titulo Aegyptiacae praefecturae, quo plus auctoritatis haberet, ornato*». Cela signifie cependant que la province avait souffert un changement dans sa situation juridique et politique. Sans doute a-t-elle été rangée dans la catégorie des provinces procuratoriennes dont l'Egypte faisait également partie, à cette différence près, qu'au lieu d'être gouvernée par un procurateur *cum iure gladii*, elle était gouvernée par un *préfet*. Avec le titre et la compétence attachés à une *praefecturae Aegyptiacae*, Marcius Turbo pouvait avoir sous son comman-

dement des unités des légions, exactement comme le préfet d'Egypte.

En ce qui concerne l'administration des communes, celle-ci n'était probablement pas soumise aux élections et aux collèges, comme dans les communes où le droit public romain était en vigueur. Mais c'est le système des nominations d'une seule personne qui était appliqué. Dans toute commune, à l'exception certainement des colonies romaines ou de toute commune habitée de citoyens romains, l'autorité supérieure nommait un fonctionnaire — un maire — qui administrait la commune. Un tel fonctionnaire s'appelait en général *princeps* et l'on en rencontre très souvent en Mauritanie et fréquemment aussi dans les régions où se trouvent des agglomérations composées d'éléments d'origine différente et, en particulier, d'éléments n'étant pas encore romanisés [1]. En Dacie également la présence de ces *principes* est attestée par des inscriptions à *Porolissum*, *Micia* et *Apulum* (CIL. III, p. 2552). Il est vrai que leur nombre est assez petit, mais nous ne pouvons pas nous attendre à ce que tous les *principes* de tous les villages de Dacie aient laissé une inscription ni que toutes leurs inscriptions nous soient parvenues. Quoiqu'il en soit, les trois inscriptions que nous avons mentionnées, représentent l'organisation de quelques centres importants qui se trouvent à la tête de *territoires*, de sorte qu'elles ont une valeur pour l'ensemble de la province.

Marcius Turbo gouverne de la sorte la Dacie jusqu' en 119, date à laquelle il part pour Rome ayant été nommé *praefectus praetorio*. C'est alors probablement qu'on lui éleva aussi un monument honorifique dans la *colonia Ulpia Traiana Augusta Dacica Sarmizegetusa* (CIL. III, 1462).

Après Marcius Turbo, nous trouvons la Dacie divisée en deux parties: la *Dacie Supérieure* et la *Dacie Inférieure* [2].

La Dacie Supérieure est sous les ordres d'un *legatus Aug. pro praetore* de rang prétorien, et la Dacie Inférieure sous l'administration d'un *procurator cum iure gladii* [3].

1 Cf. Daremberg-Saglio, *Dict. des ant. gr. et rom.*, s. v. p. 647. Voir aussi Gr. Florescu, *Capidava*, dans le volume commémoratif. *In amintirea lui C. Giurescu*, Bucarest 1944, pp. 254—255.

2 Voir C. Daicoviciu, *La première division de la Dacie*, p. 71 et suiv. et dans *Dacia*, VII—VIII, p. 329 et suiv.

3 Cf. Ph. Horovitz dans *Revue belge de Phil. et d'Hist.*, XVII, 1938, pp. 780—799. Cf. aussi C. Daicoviciu, *La Transilvania nell'Antichità*, p. 81.

Sans doute, le légat de la Dacie Supérieure avait, outre le commandement général des troupes dans les deux Dacies, le contrôle administratif du procurateur de la Dacie inférieure.

Cette division de la Dacie a été certainement l'oeuvre de Marcius Turbo. Son but était d'assurer une surveillance plus étroite de chacune des parties qui avaient un chef propre. De cette manière, il faut admettre que la Dacie Supérieure a été elle aussi, une province procuratorienne, mais la compétence, née du *ius gladii* de son procurateur, a été diminuée par la présence des autorités supérieures de contrôle qui détenaient aussi le commandement des troupes. Toutefois, lorsque cette autorité faisait défaut, le procurateur la remplaça probablement, car il avait en cette qualité le titre de *procurator vice praesidis.*

Cette situation de la Dacie, divisée en deux provinces procuratoriennes, sera maintenue même après Marcius Turbo. Le fait que ses successeurs, en qualité de gouverneurs, seront des *legati Aug. pro praetore* appartenant à l'ordre sénatorial, ne signifie en aucune manière que la province ait retrouvé son ancienne situation de province proprement dite où les deux divisions n'auraient été que des divisions purement administratives. Dans ce cas, les divisions ou les diocèses administratifs étaient administrés par des *légats,* appartenant à la suite des gouverneurs, faisant partie de l'ordre sénatorial ayant rang de questeur et non pas de *procurateur.* D'ailleurs, il n'était pas rare qu'une province procuratorienne fût sous l'autorité supérieure de contrôle d'un *legatus Aug. pro praetore* de l'ordre sénatorial. C'est là, au contraire, la règle générale. Les deux Mauritanies, par exemple, sont sous le contrôle du légat de Numidie [1] et il en était de même de toutes les autres provinces qui étaient chacune sous le contrôle du gouverneur d'une province voisine. Que les deux Dacies procuratoriennes n'aient pas été placées sous le contrôle du gouverneur d'une province voisine, mais qu'on leur ait donné un gouverneur propre, il faut voir là encore une preuve de ce que la situation dans ces deux provinces était encore inquiétante et qu'il était nécessaire de les surveiller de très près et de les administrer avec beaucoup d'énergie.

Il résulte de ce qui précède qu'à la suite des événements dont la Dacie fut le théâtre de 118 à 119, cette province devint

1 Cf. J. Marquardt, *ouvr. cit.,* p. 482 et note 5.

de province consulaire province procuratorienne, en subissant en même temps une division en deux parties. Ce fut là une rétrogradation; la responsabilité en incombait à la population autochtone qui, sans avoir donné lieu à des soupçons pendant plusieurs années, avait passé aux actes en vue de se libérer de la domination romaine dès qu'une situation favorable se fut présentée. Mais, à ce propos, il faut admettre, en outre, que cette population était assez nombreuse en Dacie et qu'elle était, en même temps, douée d'une grande habileté politique.

GR. FLORESCO
Maitre de conférense à la Faculté
des Lettres de Bucarest.

QUELQUES ASPECTS PREMEDIEVAUX DE LA CIRCULATION MONETAIRE DANS LA REGION DANUBIENNE.

La circulation monétaire de l'Illyricum nous offre un des aspects les plus intéressants de la vie économique de cette grande région qui embrassait, pendant un temps, tout l'espace balkano-danubien. Ce sont les monnaies qui nous apportent la preuve la plus certaine et la plus ancienne à la fois sur les rapports économiques que l'Illyricum avait entretenus avec les autres parties du monde gréco-romain. Il arrive même plus d'une fois que les monnaies nous fournissent la seule preuve de certains rapports que nous demanderions en vain à d'autres sources d'information écrites ou archéologiques. Or, ces rapports ont dû être assez intenses pour laisser des traces aussi nombreuses que celles révélées par des trésors. Je me réfère en particulier aux trésors monétaires africains qui ont été découverts dans la région occidentale de l'Illyricum, à savoir celui de Vrankamen [1] contenant des monnaies frappées à Carthage, en Numidie et en Egypte (III-e au II-e siècle av. J.-C.), ou celui de Kruinowa [2] comprenant des pièces similaires. Des pièces carthaginoises et numides ont également été trouvées dans les trésors de Kula [3], Marpurgo [4], et Mazin [5], ces deux derniers datant du I-e siècle (89 et 81 av. J.-C.). En partant des villes de la côte de l'Adriatique, de l'Egée et de la Mer Noire, les routes commerciales de l'intérieur de l'Illyricum sont marquées par des monnaies grecques et romaines ou par leurs imitations barbares.

Vers la fin du monde antique, la circulation monétaire re-

1 C. Truhelka dans *Wiss. Mitth. aus Bosnien und der Herceg.*, I 1893, pp. 184—188.

2 *Blätter für Münzfreunde*, 69, 1934, pp. 17—32.

3 *Berliner Münzblätter*, XXI 1900, p. 386.

4 *Rass. Numismatica*, 1932, p. 91.

5 J. Brunsmid, dans *Vjestnik Hrv.*, II, 1896—97, pp. 1—42; A. Blanchet, *Rev. Num.*, 1901, pp. 290-93; *Num., Chron.*, 1900, pp. 374.

flète aussi bien l'insécurité qui regnait dans tous les domaines de la vie que l'appauvrissement qui accompagnait les derniers troubles politiques et économiques de l'Empire. Dans une région, qui avait eu tant à souffrir à la suite de ces événements, les signes qui apparaissent dans la circulation monétaire locale présentent un intérêt tout particulier. La domination romaine sur le Danube peut être suivie dans toutes ses vicissitudes grâce aux monnaies et à leur circulation. Un danger aussi grand que celui de l'invasion des Goths en 250/251, qui trouva sa fin à la bataille d'Abrittus où tomba l'empereur Decius, provoqua l'enterrement d'innombrables trésors monétaires qui marquent le chemin suivi par l'envahisseur [1]. La reprise de l'offensive au nord du Danube par Constantin le Grand et ses fils explique le nombre croissant des trésors monétaires du IV-e siècle sur la rive gauche du Danube. Et les mêmes raisons d'ordre politique et économique sont à l'origine de certains phénomènes de la circulation monétaire dans l'Illyricum, phénomènes qui, en égard à ce qui suivit pourront être considérés comme faisant déjà partie de la vie économique du Moyen-Age danubien.

Il s'agit tout d'abord d'un phénomène assez fréquent dans la circulation monétaire des provinces périphériques. C'est que notamment à partir du IV-e siècle a circulé toute une série de monnaies impériales ou plutôt pseudo-impériales. En effet, il ne saurait s'agir d'exemplaires provenant des ateliers officiels de l'Empire [2]. L'iconographie barbarisée de l'avers et du revers, la légende illisible — les caractères latins ne font souvent qu'imiter, sans le moindre sens, la légende des monnaies impériales, — voilà autant de preuves que nous avons à faire soit aux monnaies des chefs barbares, établis aux frontières de l'Empire, soit aux monnaies battues par les commandants militaires romains des provinces limitrophes. Dans un temps où l'insécurité politique rendait l'approvisionnement en argent aussi difficile à partir de la capitale de la province que de l'atelier monétaire le plus proche, c'est à l'aide de ces pièces, battues probablement sur l'ordre et sous la surveillance de ces chefs militaires que se payait la solde des troupes et des barbares engagés pour garder le *limes* romain. Il semble que ce furent les

1 Cf. G. Seure dans *Rev. Num.*, 1923, p. 129.

2 Cf. W. Knechtel dans *Bul. Soc. Num. Rom.*, X, Bucarest, 1913, p. 15.

monnaies de Constantin le Grand qui ont été imitées le plus souvent, en raison de la confiance dont elles jouissaient. Que cette frappe de monnaies eût lieu à cause de la difficulté de se procurer les quantités d'argent nécessaires ou qu'elle eût été le fait des commandants militairs de la région danubienne, elle n'en présente pas moins le caractère d'une violation de la souveraineté impériale en matière monétaire, violation dont les conséquences apparaîtront d'une manière de plus en plus évidente et générale au cours des siècles suivants. La présence en Egypte au V-e siècle de quelques monnaies similaires est également en rapport avec l'affaiblissement continuel de l'autorité centrale. De grandes régions de la vallée du Nil commençaient à être organisées comme si elles étaient des fiefs dont les maîtres étaient seuls à administrer les revenus, à rendre la justice et à maintenir l'ordre par leurs propres troupes [1].

Au sujet d'un autre aspect que présente la circulation monétaire danubienne du IV-e siècle av. J.-C., nous rappelons un fait qui, en soi, n'aurait aucune portée particulière s'il n'apparaissait pas également dans la vie économique des provinces périphériques. Certains trésors monétaires du III-e siècle offrent un mélange insolite de monnaies de bronze, frappées dans des ateliers très éloignés les uns des autres. A Pleven, dans la Bulgarie d'aujourd'hui, un grand trésor de monnaies de bronze allant de l'époque de Gallienus jusqu'à celle de Probus, est composé d'exemplaires frappés dans les ateliers de Rome, Antioche, Cyzique, Londinium, Serdique, Siscie et Tarragone [2]. Un autre trésor, découvert à Vranik, en Yougoslavie et datant de l'époque de Constance II à Magnence, comprend des monnaies battues dans les ateliers de Constantinople, Thessalonique, Aquilée, Nicomédie, Illyricum, Cos, Héraclée, Antioche et Trèves [3]. Il est évident que l'un et l'autre de ces trésors est intimement influencé par la composition des troupes impériales dans ces provinces.

D'autres trésors offrent cependant un mélange de pièces de bronze, frappées en différentes villes grecques et à des époques différentes, mélange qui ne saurait être expliqué par la pré-

1 G. Milne, *Feudal currency in Roman Egypt*, dans *Ancient Egypt*, Mars, 1926, p. 8.

2. N. A. Mouchmof, dans *Izvestia, Bull. de l'Inst. arch. bulgare*, I, 1921—22, p. 239.

3 J. Brunsmid, *ouvr. cit.*

sence de ces troupes. Il s'agit d'un phénomène de circulation monétaire qui se manifeste sous des formes précises notamment dans l'Egypte des derniers siècles de l'Empire. Ces monnaies coloniales grecques qui circulaient à une époque où l'autonomie monétaire des villes avait depuis longtemps cessé d'exister, nous apportent la preuve qu'elles n'avaient plus la valeur précise qu'elles détenaient au moment de leur frappe. C'est là ce phénomène de «feudal currency» que nous rencontrons au V-e siècle et dans la suite en Egypte où ces pièces démonétisées circulaient, comme d'ailleurs dans la région danubienne, seulement à titre de simples pièces de change, de simples „counters" comme les appelle Milne [1]. Ce n'est qu'ainsi que nous pouvons nous expliquer la présence des différentes monnaies impériales et coloniales de bronze qui ne sauraient constituer la preuve de rapports commerciaux entre leurs villes d'origine et l'Illyricum, étant donné que les villes grecques ne frappaient plus de monnaies à cette époque et qu'en outre les réformes monétaires du IV-e siècle avaient rendu inutilisable une bonne part des monnaies des siècles antérieurs. En effet, ces monnaies ne jouissaient plus de la confiance nécessaire à une bonne circulation.

Un tel mélange de monnaies de bronze impériales et coloniales datant du I-e au IV-e siècle se retrouve dans le trésor de Kostenetz-Bania dans la Bulgarie actuelle [2]. Des monnaies de bronze de Nicée (III-e s.) à côté d'autres pièces de bronze de Constance, ont été trouvées également sur le territoire de la Dacie Romaine, dans le département de Hunedoara [3].

S'il n'y avait pas quelques doutes au sujet de la provenance des monnaies qui composent ce trésor, les pièces de Nicée confirmeraient l'absence de toute valeur précise qu'elles avaient dans la circulation monétaire du IV-e siècle.

Les monnaies de bronze du III-e au IV-e siècle après J.-C. (pièces de Dioclétien à Léon), trouvées en Dalmatie à côté de

1 G. Milne, *The currency of Egypt in the fifth century* dans *Num. Chron.*, 1926, pp. 62—63.

2 N. A. Mouchmof, dans *Izvestia, Bull. de l'Inst. arch. bulgare*, 1926—27, pp. 321.

3 Gohl O. dans *Numizmatikai Közlöny*, IV, 1905, p. 46 et V, 1906 p. 139; C. Moisil dans *Bul. Soc. Num. Rom.*, XV, pp. 35—36, 1920 p. 79, no. 70. Cf. aussi M. Macrea, *Monetele şi părăsirea Daciei* (Les monnaies et l'abandon de la Dacie), dans *Anuarul Instit. de Studii Clasice din Cluj*, III, 1936—1930, p. 285 et 303.

pièces autonomes d'Asie Mineure (IV-e siècle avant J.-C.), Céos (IV-e siècle av. J.-C.), Chios et Erythrée (III-e—II-e siècle avant J.-C.) [1] de même que celles du III-e au V-e siècle après J.-C., trouvées mêlées dans le trésor de Madara et aujourd'hui conservées au musee de Suma [2] (Bulgarie), mais surtout les pièces qui composent le trésor d'Orechovo [3] appartenant à la même région, nous en apportent une preuve complète. Ce dernier trésor dont une partie est conservée au Musée National de Sofia, comprend des monnaies autonomes d'Amphipolis, des monnaies de Caracalla (Pautalia), Iulia Domna, Gallien, Claude II, Aurélien, Severina, Probus, Dioclétien et Justinien. Il est incontestable que dans cette dernière époque à laquelle appartient ce trésor, les monnaies de bronze datant de l'époque autonome des villes grecques, de même que les pièces impériales et coloniales du I-e siècle après J.-C. ne pouvaient plus avoir un cours précis.

Le trésor cependant qui illustre le mieux notre point de vue est celui qui a été trouvé à Viminacium. Contrairement à la plupart des autres trésors, celui-ci n'a pas été dispersé et a pu être étudié de près. Ce trésor qui comprend plus de 100.000 pièces réflète le plus fidèlement la situation monétaire de l'Empire vers le milieu du V-e siècle [4]. Parmi les 20.000 pièces identifiées, les plus anciennes datent du temps de Calligula et les plus récentes de Flavius Victor et d'Eugenius. Les ateliers monétaires où ces monnaies ont été battues sont très nombreux: Antioche, Alexandrie, Nicomédie, Héraclée, Cyzique, Constantinople, Thessalonique, Rome, Aquilée, Carthage, Siscie, Sirmium, Trèves, Lyon, Arles. Deux faits attestent que nous avons à faire à des pièces démonétisées dont la valeur intrinsèque n'avait plus aucune signification dans la circulation monétaire du V-e siècle. Elles ne constituaient plus que de simples instruments de change:

I. Parmi ces monnaies se trouve un grand nombre de „minimi", semblables à ceux d'Egypte et d'une exécution tellement

1 J. W. E. Pierce et M. E. Wood, dans *Num. Chron.*, 1934, pp. 269—283.

2 N. A. Mouchmof, dans *Izvestia, Bull. de la Soc. arch. bulgare*, V, 1914, p. 272, no. 32.

3 Th. Gherasimov, dans *Izvestia, Bull. de l'Inst. arch. bulgare*, VIII, 1934, p. 471. Un trésor similaire à Corinthe: *Num. Chron.*, 1934, pp. 262—83.

4 E. Gren, *Der Münzfund von Viminacium*, dans *Skrifter Utgivna av. k. Humanistiska Vetenskaps — Samfundet i Uppsala*, 29: 2, 1934.

barbare qu'elles n'auraient même pas pu être identifiées à l'époque où elles étaient mises en circulation.

II. Une bonne partie de ces pièces ont été coupées en deux, en trois ou en quatre, chose qui a pu arriver à un moment où une crise de petite monnaie s'est fait ressentir. A la différence du phénomène similaire qui s'est produit au I-e siècle après J.-C. en Gaule ou de celui qui a eu lieu plus tard en France sous Philippe de Valois, où les monnaies coupées avaient gardé leur valeur légale, les monnaies coupées de la fin de l'Empire Romain avaient joué le même rôle que les «minimi», c'est-à-dire qu'elles représentaient également un simple instrument de change.

J'ai eu l'occasion d'insister sur la différence entre les nombreuses monnaies coupées byzantines et autres qui ont circulées en grand nombre dans toute l'Europe médiévale au cours d'un autre article — «*Monnaies byzantines coupées*» [1] — où j'ai présenté certaines monnaies coupées de l'époque byzantine, trouvées en Roumanie. Ce qui nous intéresse pour le moment, c'est le rôle qu'ont eu ces monnaies dans la circulation monétaire de l'Illyricum à cette époque et l'aspect tout à fait étranger à l'Empire que présentaient ces instruments de change qui, aussi bien du point de vue de la forme que de la valeur, étaient beaucoup plus éloignées des monnaies des siècles précédents que de celles du Moyen-Age qui ent notamment circulé en Europe orientale.

En ce qui concerne l'époque à laquelle appartient ce trésor, elle peut être localisée avec quelque approximation autour de l'année 440. Nous savons qu'en 441 ou 442 Viminacium a été conquis et détruit par Attila. Le trésor appartient à ces temps particulièrement troubles et représente, selon toute probabilité, ou bien la caisse de la ville ou celle du poste des douanes.

Les innombrables invasions qui ont dévasté cette région notamment à partir de la fin du IV-e siècle ont fait disparaître à peu près toutes traces concrètes de la vie culturelle et économique qui a pu y exister à cette époque. Le cadre de la vie économique a été de plus en plus restreint. En tous cas, ce n'est que beaucoup plus tard, c'est-à-dire à l'époque byzantine que réapparaissent les premiers signes d'une reprise de contact

[1] *Cronica Numismatică şi Arheologică*, 117—118, Bucarest, 1940, p. 227 et suiv.

avec l'économie de Byzance. Ce fait est notamment prouvé pour l'époque de Justinien [1]. Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeller qu'un trésor trouvé à Rachovo dans la Bulgarie d'aujourd'hui [2], comprend quelques centaines de monnaies de bronze à commencer par des pièces de Vespasien, continuant par celles de Justinien et allant jusqu'à Jean Tzimiskès, dont la politique danubienne a représenté le commencement d'un nouvel afflux de monnaies impériales dans cette région, afflux qui atteint sa forme la plus intense également au nord du Danube à l'époque des Comnènes. Ce qui nous intéresse en l'occurence, c'est la continuation du même phénomène économique dont nous avons montré les premières manifestations au commencement de cet article: les monnaies de bronze continuaient à circuler, à titre de simples instruments de change, jusque vers la fin du X-e siècle. Il est, en effet, difficile d'admettre que les monnaies de bronze de Justinien et d'autant plus celles de Vespasien ont pu être appréciées à leur juste valeur par les contemporains de Jean Tzimiskès.

L'apparition de ce phénomène monétaire dans la région balkano-danubienne, au cours des derniers siècles de l'Empire Romain, prouve d'ailleurs que des symptômes évidents de désagrégation économique s'étaient fait jour dans les régions périphériques de l'Empire dès le IV-e siècle à l'époque qui suivit celle de Constantin le Grand. Dans la mesure où nous nous approchons du V-e siècle, les symptômes seront de plus en plus manifestes. A cette époque, certains aspects de la vie économique prennent, tout au moins aux frontières de l'Empire, un caractère que nous pouvons à juste titre appeler médiéval.

EM. CONDURACHI
Professeur à l'Ecole Supérieure
des Archives.

1 Cf. C. Moisil, *Sur les monnaies byzantines trouvées en Roumanie*, dans *Bull. de la Sect. Hist. de l'Ac. Roum.* XI, 1924 p. 207; cf. mon article *Les trésors monétaires de la région carpatho-danubienne et leur importance pour l'histoire des Roumains*, dans cette même revue, p. 23 et suiv.

2 B. Filow dans *Izvestia, Bull. de la Soc. arch. bulgare*, II, 1911, pp. 274—75.

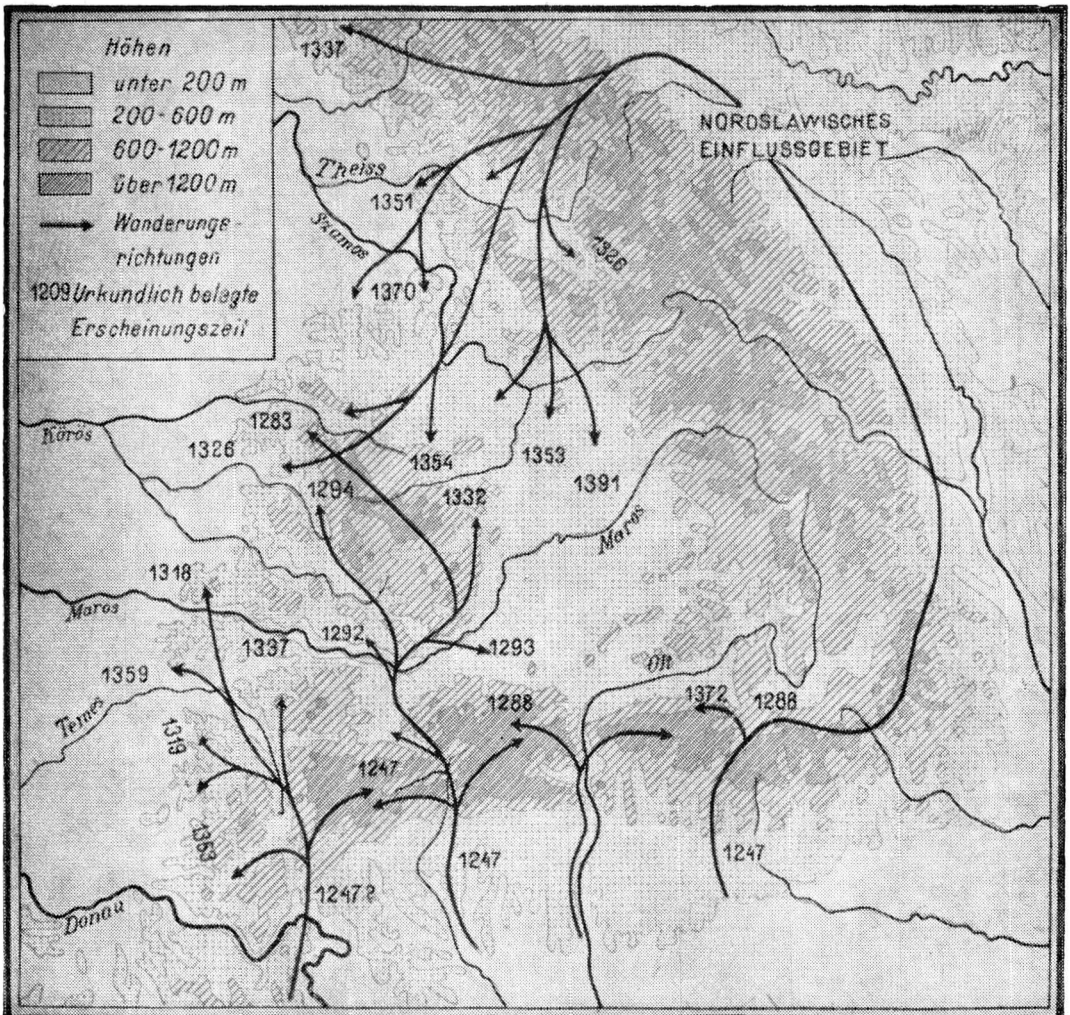
LA PATRIE PRIMITIVE DES ROUMAINS ET SES FRONTIERES HISTORIQUES

La patrie primitive des Roumains n'est pas un fait prouvé historiquement, mais un territoire admis pour expliquer les différentes phases de la formation du peuple roumain. Il n'y a pas bien longtemps, ce territoire passait pour représenter la conclusion définitive de certaines recherches méticuleuses de la linguistique, une victoire précieuse dans la voie qui nous mène à la découverte de nos origines. Récemment toutefois, cette hypothèse commence à perdre de sa clarté. Ses propres auteurs l'ont ébranlée par des attaques directes ou indirectes. Afin de contribuer au progrès de la connaissance scientifique, la linguistique ne saurait respecter des résultats que dans la mesure où ceux-ci résistent à la vérification par de nouvelles données et de nouvelles méthodes. De semblables doutes sont presque toujours féconds pour la science. Mais d'autres voix s'élèvent qui, non par amour de la science, mais pour des raisons étrangères à la vérité, [illegible] connaissent [illegible] mais le noyau d'où [illegible] même, [illegible] l'Occident qui présentent la patrie et la [illegible] comme s'il s'agissait de territoires hypothétiques et susceptibles de vérifications nouvelles, mais comme existant réellement et fournissant un argument décisif contre les aspirations politiques du peuple roumain.

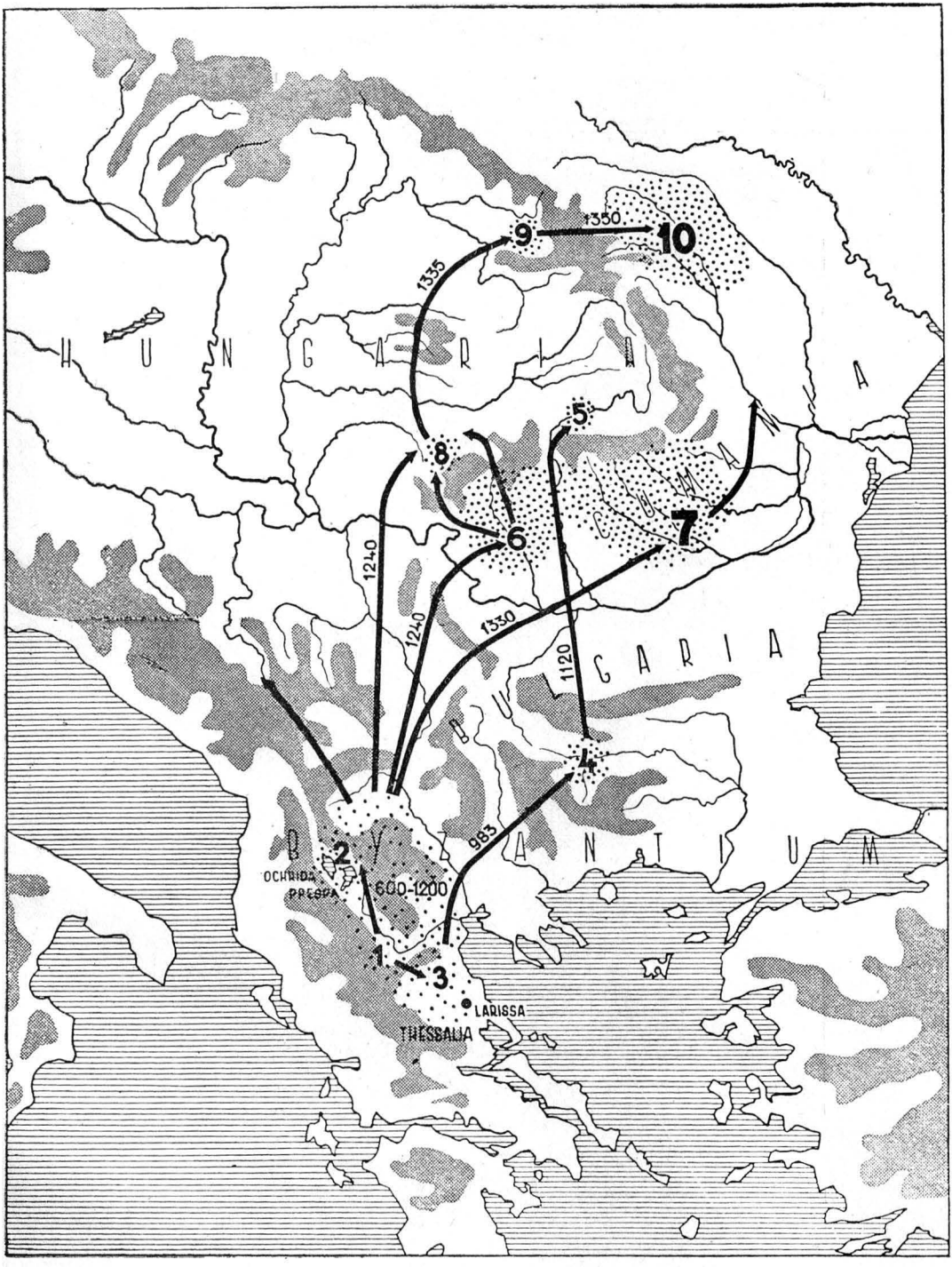
L'examen de ce genre d'interprétations d'où le respect le plus élémentaire pour l'objectivité est absent doit nous préoccuper également, afin que nous puissions défendre la vérité historique et lui permettre de vaincre au moment même où nous avons le plus besoin de son autorité souveraine. Les résultats des recherches récentes nous incitent d'ailleurs à reprendre le problème, [illegible] un examen critique afin de retenir ce qui semble définitivement acquis pour la science.

Des deux cartes de la patrie primitive des Roumains auxquelles je viens de faire allusion, l'une est imprimée à Genève, en 1943, sous le nom de Herbert Van Leisen dans son petit livre intitulé „Das siebenbürgische Problem". Le contenu du livre montre que celui-ci a été rédigé à l'institut fondé à Cluj avec la mission de préparer une certaine argumentation nécessaire à la propagande politique. C'est pourquoi la carte de Van Leisen s'appuie sur les exposés des savants hongrois Réthy et Karácsonyi dont les conclusions, à l'époque où elles étaient exposées, n'ont été acceptées que par la presse de leur propre pays. La seconde carte par contre, apparue aux éditions de la „Société historique hongroise", a été annexée à l'histoire des Roumains de L. Gáldi et L. Makkai, publiée, en langue allemande, à Budapest et Leipzig en 1943. Cette carte s'inspire de la vieille théorie de Tomaschek-Weigand-Friedwagner. Il n'y a donc là rien de nouveau. Mais comme l'exécution de la carte révèle une mentalité spécifique, étrangère à l'esprit scientifique, nous nous arrêtons un instant pour la caractériser brièvement.

La carte de Van Leisen considère la région, comprise entre la Thessalie et le Vardar, comme étant la patrie primitive des Roumains. Son centre semble être situé à l'Épire d'où des flèches nous renvoient vers le Sud, dans la direction de Larissa, et, au Nord, vers les lacs d'Ochride et de Presba. De ce noyau part en 983 un mouvement de migration jusque dans la vallée de la Maritza. Mais la région du Vardar supérieur rayonne également en quatre directions semblables dont trois partent vers le Nord et le Nord-Est ayant pour dates les années 1240, 1240 et 1330. Les têtes de lignes de ces soi-disantes migrations roumaines nous conduisent dans le territoire situé au-delà du Danube dans les montagnes du Retezat en Olténie et dans la plaine du Baragan en Valachie. Mais les auteurs ne se contentent pas de ce résultat suffisant cependant pour orienter le lecteur et lui indiquer les soi-disantes directions des migrations roumaines au Moyen-Age. Une autre flèche quitte la vallée de la Maritza en 1120 pour attérir dans le pays de Făgăraş et une autre, qui s'était arrêté dans le pays de Hatzeg, porte la caravane plus loin encore jusqu'en Maramureş en 1435, jusqu'en Moldavie en 1350. Il est inutile de dire qu'une pareille carte n'a rien à voir avec la science, que, tout au contraire, elle tourne au ridicule les recherches historiques, linguistiques, ethnographiques et anthropogéographiques qui ont vu le jour au dernier siècle au sujet de



Les immigrations des Roumains en Transylvanie aux XIII-XIVe siècles (L. Gáldi et L. Makkai, *Geschichte der Rumänen*, Budapest 1942).



Développement et migration des Valaques (Herbert von Leisen, *Le problème transylvain*, Genève 1943, pp. 40-41).

la Péninsule Balkanique. Les auteurs ignorent les territoires réels des Roumains au sud du Danube. Les lignes de filiations ne sont justifiées par aucun texte historique. La chronologie qu'ils donnent aussi bien sur la rive droite que sur la rive gauche du Danube représente des chiffres qui n'expriment rien en rapport avec un mouvement quelconque de la population roumaine. Étant donné que l'auteur a préféré garder une espèce d'anonymat, nous renonçons à montrer dans le détail son ignorance ou sa mauvaise foi.

„La Société Historique Magyare" est plus prévoyante dans la représentation graphique de la patrie primitive des Roumains. La représentation du tableau, indiquant les directions du déplacement de la population roumaine, est marquée par deux erreurs fondamentales : tout d'abord le territoire de la „patrie primitive des Roumains" dans la Péninsule Balkanique n'est pas délimité selon le témoignage des sources historiques, mais est restreint sur un espace beaucoup trop réduit; en second lieu, on ne tient pas compte du processus de formation des dialectes roumains. A cela, il faut ajouter la tendance d'isoler du point de vue territorial les Roumains du Nord de ceux du Sud par la chaîne ininterrompue qui lie les Carpates au Hémus et en éloignant, sans raison aucune, la chaîne méridionale de la ligne du Danube. La chronologie est également arbitraire. Rien ne justifie d'envoyer les Meglénoroumains, en 1105, vers les bords de la Mer Egée ou de situer les Roumains des Asséniides au sud de Nich ou encore d'identifier les Vlaques migrateurs de Cedrenus en Anovlachie, ce dernier nom n'étant attesté que beaucoup plus tard. En conséquence, le territoire hachuré ne correspond ni aux intentions de Weigand ni aux conclusions plus sérieuses de Friedwagner. Il s'agit d'une fantaisie qui porte cependant l'empreinte de la société historique magyare et, au vrai, c'est là ni plus ni moins qu'une mystification de la vérité qui tente à induire en erreur l'opinion publique, peu familiarisée avec les problèmes de la critique historique.

Dans ces conditions notre réplique ne s'attardera pas à l'argumentation hongroise qui est aussi pauvre qu'imprécise voire même contradictoire [1].

1 Selon Gáldi, le territoire occupé par la population roumaine dans la Péninsule Balkanique a perdu, à la suite de l'assimilation slave, son unité géographique qui a été probablement toujours incertaine. D'un territoire fermé ne sont restées que quelques taches ; par la suite, les circonstances de la vie et les mouvements de population ont plus facilement pu emmener

Les recherches des trente dernières années, accomplies en particulier par des linguistes roumains et l'école anthropogéographique de Cvijić ont ouvert des horizons nouveaux et s'ils n'ont pas éclairé l'ensemble des problèmes que pose l'histoire des Roumains des Balkans, ils ont tout au moins établi les lignes fondamentales de l'orientation scientifique. L'étude que voici s'efforce de tenir compte de toutes ces recherches en y ajoutant également des contributions propres, empruntées à un travail qui attend de paraître.

I.

Miklosich [1], Tomaschek [2] et même Jireček [3] ont essayé au siècle passé de suivre les mouvements de la population roumaine de la Péninsule Balkanique au cours du Moyen-Age, sans tenter cependant d'établir un tableau d'ensemble. Aujourd'hui, toutefois, on peut établir avec assez de précision les territoires où les Roumains ont survécu encore longtemps après leur dispersion, de même que les directions qu'ils ont suivi au cours du temps et les groupes auxquels ils ont appartenu dans les différentes régions qu'ils ont occupées. Les études de Jire ek fournissent la base de ces recherches qui ont été continuées plus tard pour les territoires de la Serbie médiévale par Stoïan Novaković et, pour les régions du Monténégro, de la Herzégovine, de la Bosnie et de la Serbie contemporaine par les auteurs des précieuses enquêtes de la „Naselja". Les études des dialectes des Roumains de la Péninsule Balkanique ont été pourvuivies avec beaucoup de compétence par Puşcariu et Capidan ; des recherches historiques sont dues à Murnu, Iorga et à d'autres historiens roumains. Ces travaux ont fait le tour de la matière disponible. Ils ont apporté des recherches propres d'un grand prix, établies systématiquement selon les méthodes scientifiques les plus modernes, en les

quelquefois ces taches à des distances très grandes. La carte qu'il annexe ne correspond cependant pas à ses opinions, car les lignes de dispersion de l'élément romain primitif ne partent pas des taches hypothétiques, mais d'un territoire compact que l'auteur prend pour une unité géographique.

1. Fr. Miklosich, *Ueber die Wanderungen der Rumänen in den dalmatischen Alpen und den Karpaten* (Denkschriften der k. Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Klasse), Wien 1880.

2. W. Tomaschek, *Zur Kunde der Haemus-Halbinsel* (Denkschriften der k. Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Klasse), Wien 1882.

3. K. Jireček, *Die Wlachen und Maurovlachen in den Denkmälern von Ragusa*, Prag 1879.

mettant d'accord non sans beaucoup d'esprit critique, avec les connaissances que nous avons de l'évolution historique des peuples balkaniques.

Il résulte de toutes ces recherches que les Roumains des Balkans constituaient au Moyen-Age deux grands groupes : les Roumains des territoires situés au sud du Danube et les Aroumains. Un troisième groupe plus petit s'est conservé sur le cours moyen du Vardar sans être cependant mentionné par les sources historiques [1]. Le premier groupe est divisé par Puşcariu [2] en un groupe oriental et occidental. Mais une pareille division concerne seulement l'aspect pris par ce groupe à la suite des nombreux déplacements qu'il fit au cours de plusieurs siècles jusqu'à nos jours. Il serait beaucoup plus juste de distinguer les deux grands groupes, en prenant comme critérium les lieux de leur habitation au Moyen-Age. En ce cas, les Aroumains constitueraient le groupe du sud et les Roumains de Bulgarie, Serbie, Herzégovine, Bosnie, Croatie et Istrie feraient partie du groupe septentrional des Roumains balkaniques. Quant aux Méglénoroumains, ils constitueraient dans ce cas un groupe intermédiaire. Naturellement, cette division est aussi susceptible d'objections parce que, dans la „patrie primitive", les Aroumains n'étaient pas situés plus au sud. C'est ce qui ressort tout au moins des recherches linguistiques [3]. Toutefois la période „primitive" n'est qu'une hypothèse, alors que le tableau de la population de la Péninsule, vérifié au Moyen-Age, est une réalité historique au moins du XI-e au XVI-e siècle.

L'aire de diffusion du groupe aroumain méridional n'a pas dépassé au nord la ligne Scutari-Skoplje-Kustendil. Le gros de leurs forces était établi en Thessalie (980), la Grande Vlachie du XIII-e, et en Épire, la Vlachie supérieure du XV-e siècle, de même qu'en Étolie, appelée Petite Vlachie [4]. L'expansion vers le

1 Th. Capidan, *Meglenoromânii, I, Istoria şi graiul lor* (Les Méglénoroumains I, Leur histoire et leur langue), Acad. Roum., Bucarest 1925.

2 Sextil Puşcariu, *Studii Istroromâne* (Études istro-roumaines), Acad. Roum., Bucarest 1926, p. 4.

3 Th. Capidan, *Românii din Peninsula Balcanică* (Les Roumains de la Péninsule Balkanique), Bucarest 1924, pp. 107–108; Idem, *Aromânii, Dialectul Aromân* (Les Aroumains. Le dialecte aroumain), Acad. Roum., Bucarest 1932, p. 24; cf. aussi pp. 28–30.

4 G. Murnu, *Istoria Românilor din Pind, Vlahia Mare* (L'histoire des Roumains du Pind, la Grande Vlachie), Bucarest 1913, pp. 20, 22 et p. 207. Nous rencontrons le terme de „Grande Vlachie", pour la première fois

nord commence plus tard et, selon l'avis de Sufflay, ce n'est que sous les Turcs qu'elle devient plus intense[1]. Les Aroumains du Pind, qui menaient leurs troupeaux aux pacages sur les „monts de Bulgarie" au XI-e siècle, passaient par les régions de Macédoine qui faisaient partie de l'empire bulgare, comme l'a montré justement G. Murnu[2]. Il s'agit des environs d'Ochride et des montagnes situées au sud et à l'est de cette région ; la région du Rhodope ne fait point partie de la zone de leur mouvement à cette époque. Par contre, nous croyons que Prilèpe, Florina et Bitolie leur ont toujours appartenus. Au moment où le tzar Douchan occupe ces régions de la Macédoine, il y trouve des établissements roumains, conduits par des chefs propes, les „*celnics*" des Aroumains[3]. Des infiltrations réciproques, sans importance, ont probablement eu lieu au nord aussi : des noms comme *Gagiul* (caractéristique pour les Aroumains) qui se trouve dans un document de 1346 donné au couvent de Chtétovo[4] et d'autres comme *Kurlai* dans une ramification du Durmitor[5] ou le *Kalimber*, découvert par Petar Skok pour la Bosnie[6], ce sont là des restes d'une pareille infiltration qui est peut-être aussi d'origine plus récente. Il en est de même des dénominations *Paleokatun* et *Vlahokatun* en Acarnanie ou encore *Katun*, localité au sud de Arta qu'il faut expliquer par une infiltration roumaine venue du nord soit avant, soit après les dislocations provoquées par les Turcs[7].

chez Nicétas Choniatès. „La Petite Vlachie" est mentionnée sous ce nom plus tard par Phrantzès (XV-e siècle). Voir G. Popa Lisseanu, *Dacia în autorii clasici* (La Dacie dans les auteurs classiques), Bucarest 1943, p. 169.

1 Sufflay Milan, *Srbi i Arbanasi* (Les Serbes et les Albanais), Beograd 1925, pp. 80—81.

2 G. Murnu, *ouvr. cit.*, p. 57.

3 En conséquence à l'article 154 du „zakonik" du tzar Douchan, les „celnics" sont nommés à côté des *cnez, premîkjuri, vladalci* et *prêdstajnic*, St. Novaković, *Selo*, p. 103.

4 *Spomenik kr. srpske Akad.*, III, p. 10.

5 Th. Capidan, dans *Langue et Littérature* (Acad. Roum.) II, Bucarest 1943, p. 263, indique comme racine *cur* (latin *culus, - culum*) et *lai*, noir en rappelant Weigand, *Balkan-Archiv* III, p. 233. La métaphore me paraît forcée, car l'épithète ne détermine pas la forme, mais la couleur, ce qui ne nous semble pas naturel..

6 P. Skok, soutient dans *Glasnik Skopskog Naučnog Društva* II, p. 308 qu'il s'agirait d'un mot aroumain *Calimbarã* = bonne route ; *Kalimbare* est le nom d'une tsarine (Filipović, *Visočka Nachija* p. 471) au village Monjari. On rencontre également la forme *Kalimbare* (*ibidem*, p. 480) et *Kalemšer* en tant que nom propre (*ouvr. cit.*, p. 217).

7 St. Novaković, *Selo*, pp. 42—43.

Le groupe du nord des Roumains des Balkans se présente à la lumière de l'histoire comme s'étant dispersé sur une surface beaucoup plus étendue, allant de quelque sorte de la Mer Noire à l'Adriatique. Ce qui nous oblige malgré cette grande dispersion à les rattacher à un groupe commun, c'est la langue qu'ils parlaient. Elle se distingue du dialecte aroumain par la conservation des labiales *(Durmitor, Micul, Visitor)*, par la prononciation du *ć* et du *ǧ (crucită, pitici, margini)*, par l'article *ul (Surdul, Ursul, Negul)*, par le rhotacisme *(Sarebire, Smantare, Burazeri)*. En appliquant ces critériums aux traces de la langue, conservées dans les documents, et, ensuite, aux toponymes et noms propres, attestés par les sources historiques ou rencontrés aujourd'hui encore dans la bouche de la population qui ne parle cependant plus le roumain, nous seront facilement à même de déterminer les régions habitées par le groupe septentrional. La carte que nous annexons montre avec quelque précision ces régions, en faisant naturellement abstraction de la population slave qui les a submergées et en constitue la grande majorité.

Les traces roumaines commencent au Danube entre la Morava et le Timoc où elles ne sont cependant pas très nombreuses[1]. De là, ces traces nous conduisent vers Nich et Rudnik[2] d'une part et vers Pirot et Stara Planina[3] d'autre part. L'ancien Hémus est plein de Roumains au XII-e siècle encore[4] et d'ici, ils s'en iront vers l'est jusqu'à la mer, à Anchialos et Mésemvrie[5]; au nord, nous les trouvons à Trnovo et Teteven, et au sud, dans les environs de Sofia[6] et à Srednja Gora[7]. Les Roumains mentionnés par les chroniquers byzantins dans la vallée de la Maritza, dans les monts du Rhodope et dans la dépression de la Struma repré-

1 Voir plus bas, chapitre IV.

2 S. Dragomir, *Vlahii şi Morlacii* (Les Vlaques et les Morlaques), Cluj 1942, p. 105. Voir plus bas chapitre IV.

3 *Ibid.*, p. 106.

4 C. C. Giurescu, *Despre Vlahia Asăneştilor* (Autour de la Vlaquie des Asséniides), extrait des *Lucrările Institutului de Geografie al Universităţii din Cluj*, vol. IV, p. 114.

5 Au sujet des Roumains d'Anchialos et de Mésemvrie, voir Anne Comnène, *Alexias* X_2, (apud Popa Lisseanu, *ouvr. cit.*, II, p. 136).

6 C. C. Giurescu, *ouvr. cit.*, pp. 119–120; C. Jirecek, *Das Fürstentum Bulgarien*, p. 123; G. Weigand, *Rumänen und Aromunen in Bulgarien (XIII. Jahresbericht des Institutes für rum. Sprache zu Leipzig*, 1908) p. 40 et suiv.

7 Iovan Cvijić, *La Péninsule Balkanique*, Paris 1918, p. 31.

sentent les colonnes les plus avancées de cette expansion que nous pouvons qualifier de balkanique, étant donné que ses rapports organiques avec les établissements de l'Hémus sont par trop évidents. Nous ne connaissons des traces toponymiques qu'aux environs de Sofia et dans la région occidentale de ces montagnes: c'est Jire ek qui, le premier, les a relevées [1], et Weigand a interprété leur importance du point de vue linguistique [2]. Ces traces apportent la preuve certaine de la parenté du parler de ces Roumains avec le dialecte daco-roumain *(Picior, Cerbul, Cercelat, Pietrus=Pietros, Văcărel, Mar˘ini, Ficior-ci)*.

Les anciens établissements roumains sont, à partir d'ici, reliés comme une chaîne ininterrompue qui passe par la région de la ville de Vranje de la Serbie du Moyen-Age [3] où des documents les attestent du XII-e au XV-e siècle; Kosovo Polje, Chvosno, Metochija et surtout la région de Prizren sont parsemés de hameaux roumains. Au sud, les établissements roumains suivent la ligne Prizren-Kustendil, et, au nord, nous ignorons jusqu'où ils sont parvenus au Moyen-Age: la toponymie à résonance roumaine au sud et à l'ouest de Rudnik *(Negrişor, Ma˘kat, Korona, Ursule)*, de même que la constitution du „Starivlah" de Kopaonik jusqu'au mont Romania, au coeur même de la Péninsule, près de Sarajevo, toutes ces données nous autorisent, malgré l'absence de documents historiques, d'admettre un territoire habité de Roumains sinon d'une manière compacte, tout au moins avec des intermittences et une densité variable de sorte que nous constatons une région presque compacte entre Nich-Vranje et Prizren-Visitor, ayant un diamètre vertical considérable, alors que de Rudnik et de Kopaonik vers l'ouest, l'expansion ethnique roumaine ne pourrait être marquée que par une flèche. *Durmitor, Visitor, Micul, crucită, pitici, Surdul, Ursul*, voilà des noms et des mots qui attestent le caractère dialectal et le rapport avec les établissements de l'Hémus et de Pirot [4].

En partant de Kosovo et de la région située entre les rivières Lim, Tara et Piva, l'élément roumain déborde en deux directions: vers le sud-ouest dans la direction de la région montagneuse du littoral dalmate, entre Scutari et Raguse et dans la direction nord-ouest, vers la Herzégovine et la région de Né-

1 C. Jireček, *ouvr. cit.*, p. 123.
2 G. Weigand, *ouvr. cit.*, p. 40.
3 S. Dragomir, *ouvr. cit.*, p. 103 et la carte annexée ci-dessous.
4 S. Dragomir, *ouvr. cit.*, pp. 102–103.

rétva. Une délimitation précise entre ces deux régions ne saurait se faire. Le premier groupe essaime en partant de la région située entre Prizren et le mont Visitor, le berceau du second se place sur les deux versants du massif montagneux qui porte aussi un vieux nom roumain, Durmitor. Les témoignages des documents du XIII-e au XV-e siècle attestent que l'élément roumain était bien représenté dans l'un et l'autre secteur. Dès 1280 des boyards et des nobles roumains sont attestés aux environs du lac Scutari, à côté de nobles serbes, latins et albanais. Au XV-e siècle, Gurcho Vrda (en roumain *urdă*, en albanais *urde*) de Cattaro trahit par son nom, son origine roumaine de même que *Gin Brinze* (en roum. *brânză, fromage*) dont on trouve le nom au cadastre du village de Rapista près de Scutari (1416) [1]. Le deuxième groupe a laissé plus de traces aussi bien du point de vue toponymique qu'onomastique ; ses membres parlaient, en effet, le roumain dans un dialecte très proche du daco-roumain. Ils prononçaient *miel, mic, micul* (au pl. *mici; Miceni*, une partie du village), *cruciţa, merul, lepure, famelia* (dans le sens de maison, famille). Ils nous ont laissé les mots *tatul, muma, sora, cornet, alun, uşor, dos* et bien d'autres [2]. L'ancien „Zeta", le Monténégro d'aujourd'hui, l'Herzégovine, et l'ensemble de la région qui s'étend derrière le littoral de Dalmatie jusqu'à la rivière Nérétva doivent être considérés, à juste titre, comme ayant hébergé ces Roumains d'une façon permanente et pendant longtemps. Dans ce vaste territoire, la région comprise entre abljak et Stôk s'appelait encore au XV-e siècle *Donji Vlasi* (Vlachi inferiores) [1] et *Katunska-Nahija* aux en-

1 St. Novakovi , *Zakoski Spomenici srpskich dr ava sred-njega veka*, Beograd 1912, pp. 578-79. Sufflay Milan, *Srbi i Arbanasi* (Les Serbes et les Albanais), p. 76.

2 En ce qui concerne *miel, mic, cruciţa, merul, lepure*, voir Puşcariu, *Studii Istroromâne* (Études istro-roumaines) II, p. 274 et suiv., chapitre *„Cuvinte româneşti în limba serbocroată"*. D'après Erdeljanovi dans *Katunska Nachija*, la famille s'appelle en serbe „famelja" (*Stará Crna Gora*, L'ancien Monténégro) p. 120). Tatulov Dô au village Ubao (Erdeljanović, *ouvr. cit*, p. 528); *Mumînovići (Naselja* 23 p. 506), tribu devenue turque à Zeta (de *muma*, mumin), *Sora* ou *sore*, lieu à Gradina (Erdeljanovi , *Stara Crna Gora*, pp. 99, 597). Dans le même endroit *Alunovići, Kornet* (pp. 61 et 171), *Dos* (pp. 99, 128, 605, colline au village de R ani Dol). *U ur*, le fils de de Ivan Boroevi (p. 301). Une fraternité chez Tomići ; *Vušurovići* (p. 130), les descendants de U ur (en roum. *uşor*), qui a assassiné Radule Vlah, le riche berger, fondateur de l'église de Cetinje.

3 *Glasnik zem. Muzeja u Bosni i Hercegovini*, XXX 1918, p. 305.

virons de l'ancienne capitale du Monténégro tient son nom du fait qu'elle a été habitée presqu'exclusivement par des „Vlahi" [1].

Les Roumains de la Bosnie orientale, où les mentions historiques sont assez peu nombreuses, dépassent à peine la région de Starivlah et ceux qui sont plus près du littoral représentent un prolongement des établissements de la région située au sud et à l'est de Nérétva. [2] Vers le nord-ouest, ils sont en rapport avec les Roumains de la vallée de Cetinje qui se rencontrent depuis le XIV-e siècle à Vrlika, Sinj et Vélébit [3]. La chaîne ne se termine toutefois pas dans le „banat" croate, à Vinodol et Tagliamento, mais passe au XV-e siècle en Istrie, où les derniers survivants de la population roumaine, prolongent, qui sait jusqu'à quand, l'agonie d'une langue deux fois millénaire [4].

On peut faire une seule objection à ces délimitations : elles se fondent sur différents éléments, à savoir des dates historiques, toponymiques, onomastiques anciens et nouveaux et, en outre, sur des interprétations discutables. Le devoir de l'histoire critique consiste justement à examiner tous ces éléments et à ne recevoir que ceux qui résistent avec succès. Sur notre carte, nous avons marqué par des signes particuliers, les localités roumaines, signalées à ce titre au XVI-e siècle ; la toponymie ancienne se distingue de la moderne; quant à l'onomastique, qui ne sert d'auxiliaire que là où il n'y a pas d'autre trace, nous l'avons, en attendant, laissé de côté.

1 St. Novaković, *Selo*, p. 43, interprète dans ce cas également „Vlahi" par pasteurs, interprétation qui ne nous semble pas justifiée pour la région dont il s'agit.

2 Voir la carte annexée. Au sujet de la région de *Starivlah*, entre Kapaonik et Sarajevo, aucune information ne nous est parvenue du Moyen-Age. Son caractère de territoire habité éminemment par des Roumains semble avoir été de plus en plus reconnu par des savants serbes. Voir I. Cvijić, *La Péninsule Balkanique*, p. 313 : „la région de Stari Vlah (littéralement région des anciens Valaques)". Au XVII-e s., le raïa autour de Novi Seher dans le Novi Pazar est dénommé „eflakan riajasy" (1628) et la Vieille Serbie des environs de Kosovo Polje - „Istari eflak" - c'est-à-dire roumaine. Voir *Glasnik zem. Muzeja u Bosni i Herceg.*, XXX 1918, p. 300. A notre avis, les Roumains de Stari Vlah représentent une population qui a été déplacée à l'époque turque, de Kosovo Polje vers le nord et de la vallée de la Morava moyenne vers l'ouest.

3 S. Dragomir, *ouvr. cit.*, pp. 101 – 102.

4 *Ibid.*, pp. 45—50.

II

La constitution de ce vaste ensemble de l'élément roumain dans la moitié septentrionale de la Péninsule des Balkans date d'une époque fort ancienne. C'est de l'an 976 que date la première mention des Roumains lorsque, selon Cedrenos, un enfant des tzares bulgares, David, a été tué par quelques Vlaques voyageurs [1] entre Prespa et Castoria à l'endroit nommé les „Beaux Chênes". Les „Vlaques voyageurs", ce sont des Roumains de l'Etat médiéval serbe qui s'occupaient du transport des marchandises et de l'acheminement des caravanes et formaient une classe que nous connaissons bien maintenant après son identification par Jire ek [2]. Ce n'étaient pas des Aroumains qui ont eu probablement aussi ce genre de voituriers, sans qu'on les désignât cependant sous le le nom de „voyageurs-oditai", mais bien des Roumains de la zone septentrionale, dans l'exercice de leur métier. Rien ne nous autorise à les considérer établis entre Prespa et Castoria [3]. Du point de vue chronologique, il y a lieu de mentionner, en 1019, des Vlaques, soumis à l'archevêque d'Ochride, dans toute la Bulgarie. Par „Bulgarie", on entend l'ensemble du territoire annexé par Basile II à son empire. Par conséquent, il ne s'agit pas seulement de la partie occidentale de la Macédoine ayant son centre à Ochride, mais aussi du nord danubien qui n'avait pas été incorporé jusque là. Pour être plus précis, il faudrait rappeler le territoire des 30 sièges épiscopaux à la juridiction desquels on avait soustrait les Roumains [4]. L'empereur créa aux Roumains de toute la Bulgarie une situation privilégiée en écartant la juridiction des évêques locaux [5]. Cette décision illustre également leur degré de

1 G. Murnu, *Istoria Românilor din Pind* (L'histoire des Roumains du Pind), p. 9 et suiv.

2 K. Jireček, *Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien* I, p. 70.

3 Ces voyageurs *(turmari-ponosnici)* parcouraient la péninsule d'un bout à l'autre. Nous avons des informations sur d'autres conflits qu'ils ont eus sur ces chemins; celui qui est le mieux connu est décrit par Jireček dans *Wlachen und Maurovlachen* p. 115. Une caravane de Vlaques attaque et pille des Ragusains qui avaient été battus par Radoslav Pavlovici (1430).

4 G. Murnu, *ouvr. cit.*, pp. 50—51; *Byzantinische Zeitschrift* II, p. 46. Cf. Ivan Snégarov, *Istorija na ochridskata archiepiskopija* (L'histoire de l'archevêché d'Ochride) I, Sofia 1924, pp. 52—63.

5. La justesse de cette interprétation est attestée par le fait que le roi serbe Etienne Prvovenčani a pris, en 1220, une mesure similaire en plaçant sous la juridiction de Žiča „aussi tous les Vlaques de ce royaume". Cf. St. Novaković, *Zakonski Spomenici*, pp. 571—5.

dispersion [1]. Leurs établissements ne sont pas assez denses pour être à même de constituer un évêché avec une résidence propre, mais ils sont dispersés [2] dans „toute la Bulgarie". A côté du nombre réduit auquel on peut théoriquement conclure en partant du texte, le décret de l'empereur Basile II nous permet d'envisager le tableau ethnique roumain des XIII-e et XIV-e siècles comme existant déjà au début du XI-e. Il ne saurait même faire de doute que cette situation constitue un héritage de l'empire bulgare [3]. S'il en est ainsi, les Roumains de „toute la Bulgarie" représentent les établissements de l'Hémus et de la vallée de la Morava de même que ceux du mont Rhodope et de la vallée du Vardar et, enfin, les Vlaques établis sur le territoire situé au nord de Skoplje. On sait que les sources byzantines, Anne Comnène et Nicétas Choniatès, confirment pour le siècle suivant la présence de l'élément roumain dans la région de l'Hémus de même que plus au sud, dans la vallée de la Maritza et dans le Rhodope [4]. Dans la région du Prizren et au nord de Skoplje les documents se font attendre jusqu'en 1198 et 1220. Mais ce retard est compensé par les riches informations des chartes monastiques, données par les Nemanja [5]. Près de Scutari, les Roumains sont mentionnés pour

1 Les Vlaques ne constituent pas un diocèse clairement délimité, même lorsque on fonde pour eux un évêché propre. Quoiqu'il en soit, au XIII-e siècle, l'évêque vlaque avait sa résidence à Vranje d'où il est allé s'établir au cours des siècles suivants à Prilep d' abord, à Florina ensuite. La situation légale de cet évêché constitue un abattement de la norme canonique. Le fait d'avoir été toléré, voire même confirmé par Byzance et par le roi des Serbes ensuite, c'est là l'indice le plus certain qu'il s'agissait d'un droit acquis, légalement reconnu, aussi bien par les pouvoirs de l'Etat que par l'Eglise. Cf. S. Dragomir, *Vlahii din Serbia* (Les Vlaques de Serbie), p. 299.

2 Ivan Snegarov, *ouvr. cit.*, I, p. 63, dans la note 1: „(les Vlaques) étaient établis d'une manière sporadique sans être à même d'organiser pour eux un diocèse à part".

3 Cette opinion est notamment confirmée par l'interprétation de Snegarov, *ouvr. cit.*, p. 53-54, au sujet de la politique de Basile II à l'égard de la Bulgarie soumise et son souci de maintenir toute la législation qui avait été en vigueur sous le tsar Samuel. „C'est pourquoi il a accordé au peuple bulgare le privilège d'être administré par des chefs propres et selon ses propres coutumes".

4 C. C. Giurescu, *ouvr. cit.*, p. 118. Voir Choniatès chez Popa Lisseanu, *Dacia în autorii clasici* (La Dacie dans les auteurs classiques), p. 139: „ils habitent sur toute l'étendue du mont Hémus". Cf. G. Murnu, *ouvr. cit.*, p. 221.

5 St. Novaković dans *Zakonski Spomenici*, reproduit toutes les mentions se référant aux Roumains. Cf. notre étude *Vlahii din Serbia* (Les Vlaques de Serbie), p. 280 et suiv.

la première fois en 1280 [1], et vers la même époque (1278) on en fait aussi mention sur le territoire de Raguse [2]. La grande ancienneté des établissements roumains le long du littoral est confirmée par le prêtre de Dioclée vers la deuxième moitié du XII-e siècle qui les connaît tout d'abord sous le nom de Maurovlaques [3]. Les noms reconnus comme incontestablement roumains non seulement par Jireček, mais aussi par Sufflay sont les suivants : *Negulus* à Zara Vecchia en 1070, *Draculus* et *Dedulus* près de Spalato, en 1080 [4]. Enfin *Radul*, mentionné à Tagliamento dans les années 1170–80, ferme la liste qui est plus éloquente que nous aurions pu le croire [5].

L'ancienneté des établissements des Roumains au nord de la Péninsule Balkanique est prouvée, en outre, par les informations que nous possédons sur les différents groupes qu'ils ont constitué au cours des temps. Ce n'est pas par la langue qu'ils diffèrent les uns des autres, mais par les formes de leur organisation sociale et la nature de leurs relations avec l'État dont ils sont les sujets. Les Roumains de l'Hémus disposent de cités fortes, fournissent des combattants et leurs chefs font la guerre aux Byzantins et sont à même de créer un nouvel empire avec une dynastie propre. Ils représentent, par conséquent, une population profondément enracinée dans le sol qu'elle habite ; en outre, elle vit en symbiose étroite avec la population slavo-bulgare [6]. Les Roumains de l'État médiéval serbe ne sont pas un facteur politique. Leur nombre répond à peine à un cinquième de la population du royaume. Mais les deux classes sociales dans lesquelles ils se rangent constituent cependant, à côté de l'agriculteur serbe, la source principale de revenu du pays. Dans la partie septentrionale de la Serbie

1 St. Novaković, *ouvr. cit.*, pp. 578–79.

2 K. Jireček, *Die Wlachen und Maurowlachen*, pp. 120–121.

3 Schwandtner, *Scriptores rerum hungaricarum, dalmaticarum, croaticarum et slavonicarum veteres et genuini*, Vienne 1748, p. 478.

4 K. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters* (Denkschriften der k. Akad. der Wissenschaften I), Vienne 1902, pp. 38–41. Dans un privilège accordé aux évêques d'Arbe et de Nova en 1071, il est pour la première fois question de Maurovlaci, Wlacini (Iorga, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains) II, p. 340).

5 Thallóczy L., *Illyrisch-albanische Forschungen*, München-Leipzig 1916, I, p. 61.

6 N. Bănescu, *Crearea și caracterul statului Asăneștilor* (1185) (La création et le caractère de l'État des Asénides), Bucarest 1943.

leurs établissements s'appellent toujours village, en serbe *selo*[1]; dans la région du Prizren cependant, à Kosovo Polje et dans la région des monts Sar, le hameau semble avoir été exclusivement la forme d'un établissement roumain[2].

Le hameau n'est pas un établissement passager mais stable. Sa stabilité peut être suivie dans les documents. Il est vrai que le berger roumain se déplace sans cesse, mais dans la plupart des documents serbes, les lieux de ses hivernages sont enregistrés,[3] ce qui est une preuve incontestable de leur mouvement périodique. Ce fait est même reconnu par Novaković qui, dans les Roumains, aurait préféré voir des nomades de Serbie plutôt que des hommes liés au sol. La transhumance est, par conséquent, le caractère essentiel de l'élevage roumain en Serbie, en Zeta, au Monténégro, en Herzégovine et en Dalmatie jusqu'au moment de l'arrivée des Turcs. Mais les Roumains ne sont pas seulement éleveurs de moutons, ils possèdent des bêtes à cornes et des chevaux et sont les voituriers du royaume et des couvents. Avec leurs caravanes de chevaux, ils transportent les marchandises de Raguse et apportent dans l'intérieur du pays le sel provenant des dépôts du littoral dalmate. Enfin, les Roumains de Serbie vivent sous le gouvernement de juges et de „cnez" et certains sont constitués en „fraternités"[4].

Les Roumains habitant près du littoral dalmate de Scutari

1 Il est vrai que les mentions de la région septentrionale sont plus tardives—XIV-e et XV-e siècles: *Vlasi Siljegovci* (1382), *Radivoevci*, *Košarna*, *Vojkovci* (toutes de 1428) chez Novaković, *Zakonski Spomenici*, pp. 761–64 et *Spomenik Kralj. Akad.*, III, pp. 8–9.

2 St. Novaković, *Selo*, pp. 42-43, montre d'après Jirecek *(Cesty do Bulharsku*, 20,220) deux villages en Bulgarie *Katunitza* et *Katunica* et en Serbie le village *Katun*, dans le district de Kruševac, et un autre du même nom à Temnić. Ils marquent les points les plus septentrionaux de l'aire de dispersion du *„cătun"* - hameau, dans la partie orientale de la Péninsule Balkanique.

3 St. Novaković, *Selo*, p. 33: „Toutefois il faut supposer que leur mouvement ne dépassait pas la région du couvent bien qu'ils n'étaient nulle part établis d'une manière fixe, mais allaient avec leurs troupeaux d'un endroit à l'autre". Dans cette affirmation, l'auteur reconnait la transhumance, d'autant plus qu'il tient à souligner „que les uns allaient" de leur hivernage au pacage d'été „dans le cadre de la même région", et d'autres „passaient l'été dans les monts du voisinage et pour l'hivernage, ils partaient vers les plaines lointaines du littoral". Les hivernages des Vlaques sont cités fréquemment, en particulier dans l'ouvrage cité, pp. 33, 38, 39, 59.

4 *Ibid.*, p. 238 et suiv.

à Nérétva, connaissent également le hameau en tant que forme exclusive d'établissement, mais ce qui les caractérise avant tout, est la vie organisée en tribus, chose que nous ne trouvons pas chez ceux de Serbie. Cela ne saurait être expliqué que si l'on y voit le résultat d'une symbiose très longue avec les tribus albanaises de ces régions. Les tribus roumaines occupent les pacages les plus riches, non seulement dans les montagnes, mais aussi au pied de celles-ci, le long des plateaux au climat plus doux. Ils sont ici exclusivement bergers et, en conséquence, portent des noms comme par exemple ce propriétaire d'une forêt à Visočka Nachija en Bosnie qui s'appelle *Brizja* [1]. Les noms qu'ils donnent respirent la nostalgie du berger: le mont *Durmitor* (le dormeur), un autre *Visător* (le rêveur), un autre encore *Tipitor* (s'assoupir) [2]. Les tribus elles-mêmes portent parfois des noms roumains pittoresques: *Alunovići, Stožerici, Gjindići, Goronjići, Visulovići, Bukurovići, Piperi* et même *Durutovići* [3]. Les „Mocani" (bergers) sont également présents: un village près de *Komani*, en Monténégro, s'appelle *Mokanje*, et une famille *Mokanić* [4], un lieu à Visoki est appellé *Mačugani*, de *măciucă* [5] (la massue).

Au XIV-e siècle, avant le danger turc, ils commencent à s'en aller vers le nord et le nord-ouest [6] M. Ilia Sindik, le savant

1 Milenko T. Filipović, *Visočka Nachija (Srp. Kralj. Akad. Naselja* 25, Beograd 1928), p. 609: une partie d'une forêt à côté du village Gornja Lipnica; un champ à Semeteš s'appelle *Brizja*, (p. 612), et *Brize* (p. 639), des parties qui délimitent la forêt du village Vrlišče: toutes ces dénominations proviennent du roumain *brânză*, fromage.

2 S. Dragomir. *ouvr. cit.*, p. 64.

3 Dr. Iovan Erdeljanović, *Stara Crna Gora (Naselja* 24, Beograd 1924): Alunović (p. 61). Les Serbes mahométans de la région de Mikulići (cf. rom. alun); Stažer, village à Kčevo (p. 146), cf. Mil. T. Filipović, *Vis, Nach.*, p. 415: Stožerci, champ à Čifluk, du roumain *stăjer;* Gjindići, village. (Filipović, *ouvr. cit.*, pp. 280-23) du roum. *ghindă;* Goronići, région à Donji Zgoreci (*ibid.*, pp. 622-23), roum. *goron;* Durutovići (aujourd'hui Golubovići), famille à Banjer, originaire de Nikšić (*ibid.*, p. 409). Visulovići (catunus Dobreci Visulovich, *Glasnik zem. Muzeja* XXX, p. 308, roum. *oisul,* Bucurovići (Filipović, *ouvr. cit.*, p. 443), localité à Visoki; Piperi, voir S. Dragomir, *ouvr. cit.*, pp. 110-111.

4 Dr. I. Erdeljanović, *ouvr. cit.*, p. 163. Mokanje, village, la forme du pluriel „Mocani".

5 Mil. T. Filipović, *Visočka Nachija*, p. 443 (localité à Visoki).

6 Cela se voit clairement dans les actes de la ville de Raguse: Jireček, *Die Wlachen und Maurovlachen*, pp. 116-17 (1386-1377) et Gelcich-Thallóczy, *Diplomatarium Ragusanum*, pp. 709-10 (de 1390). Vladimir Skarić croit que la première vague de Roumains est venue de Bosnie avant la bataille de Kosovo (*Glasnik zem. Muzeja u Bosni i Hercegovini*, XXX, pp. 228-9).

historien de Raguse, soutient dans un livre récemment paru que les villes dalmates accoutumait d'inviter de temps à autre les Roumains des environs à venir s'établir à l'intérieur des murs de la ville, afin d'augmenter de la sorte le nombre de la population romane et lui permettre de maintenir l'équilibre vis-à-vis du nombre toujours croissant des Slaves. C'est ainsi que s'expliquerait la présence de vieux noms roumains à côté de noms dalmates [1]. Les preuves apportées ne sont cependant pas convaincantes et nous nous en tiendrons à considérer les noms mentionnés du IX-e au XI-e siècle comme un témoignage de l'ancienneté de l'élément de toute la région. Selon le professeur Erdeljanović, par contre, l'on ne saurait croire que les Serbes eussent attendu la colonisation roumaine jusqu'au IX-e ou X-e siècle par exemple, pour apprendre de leur bouche les noms du Durmitor et du Visitor [2]. Ce géographe plein de mérite ajoute qu'il est absurde de supposer au sujet de ces régions, qu'elles eussent été tout à fait désertes, sans le moindre reste de leur ancienne population, alors que l'on sait qu'elles étaient civilisées et habitées. Sans le vouloir, le savant serbe confirme non pas seulement que les Roumains étaient aborigènes, opinion à laquelle il s'arrête comme représentant la seule solution possible, mais il montre la grande ancienneté des établissements roumains de cette région. Nous pouvons être tentés à descendre jusqu'à l'époque de l'occupation slave de ces régions, jusqu'au VII-e et VIII-e siècle si nous acceptions le raisonnement du savant serbe. En ce qui concerne cependant le nombre des Roumains de ces régions, il affirme à diverses reprises qu'il ne semble pas avoir été très grand et il se fonde sur les restes de la toponymie roumaine assez réduite, il est vrai [3]. Ici non plus nous ne sommes pas d'accord. Tout au contraire, il nous semble que beaucoup de circonstances plaident pour un nombre important de Roumains: on les rencontre à partir des temps les plus reculés sur un territoire étendu allant de Scutari à Prizren jusqu'à la région de Nérétva. Au XV-e siècle les documents de Raguse nous révèlent des douzaines de

1 Dr. Ilija Sindik, *Dubrovnik i okolina, Naselja*, 23, Beograd 1926, p. 68.

2 Dr. I. Erdeljanović, *Makedonski Srbi* (Les Serbes de Macédoine), Beograd 1925, pp. 17-19.

3 Dr. I. Erdeljanović, *Nekoliko etničkih problema kod Južnich Slovena* (zaseb. otisak iz *Zbornika radova posvećenich Jovanu Cvijiću*), p. 9.

hameaux roumains et, enfin, beaucoup de grandes tribus monténégrines (Drobnjaci, Banjani, Rigiani, Belize, Piperi et Mugoši) ont à leur origine une souche roumaine attestée par les documents. [1]

Les Roumains de la vallée de Tzetina et du „Banat croate" présentent un aspect social tout à fait différent. Ce sont des agriculteurs, établis aux environs des villes, disposant d'anciens privilèges et vivant, pourrait-on dire, dans une „quasi autonomie" sous leur propres „chefs". Leurs „lois" valaques constituent une codification de droits et non pas un registre de charges et d'obligations, comme chez les Roumains de l'empire du tzar Douchan. Ils sont établis dans des villes et dans les hameaux et leur grands s'appellent „cătunari". Organisés en unités militaires particulières, ils servent fidèlement un certain nombre de seigneurs croates, de même que le „ban" du pays. S'ils ne vivent pas d'élevage comme ceux des régions situées au sud de Nérétva, ils possèdent quand même des troupeaux de brebis qui parcourent périodiquement le chemin entre le littoral avec son climat plus doux, et les montagnes de Vélébit ou le chemin qui va des monts, au nord de Fiume à Gacko [2]. A partir du XV-e siècle, poussés par les Turcs, les Roumains viennent du sud de plus en plus nombreux dans dans les territoires croates. Nous ne pouvons pas nous rendre compte en quelle mesure les nouveaux venus se mêlent aux Vlaques libres du Banat croate. Mais nous supposons que l'élément mobile qui, dans la seconde moitié du XV-e et au XVI-e siècle passe en Istrie, de même que les Uscocs de l'époque suivante, appartiennent plutôt à ces éléments migrateurs qu'aux paysans morlaques de Croatie [3]. Ils ont parsemé de „hameaux" le nord du „Banat" croate. Ra. ki, le grand historien croate, localise au XII-e et XIII-e siècle le commencement des

1 Jireček, *Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien* (Denkschriften der k. Akad. d. Wissenschaften in Wien, B. LVI), Vienne 1912, p. 33, notes 1, 12, 13 et pp. 35, 36: Vlach de chatone de Dobrignaci; Vlachi de caton Dragasce de Bagnanj; Radoe Staveronich; Vlachus de Dromgnazi, Miclen Clapcich, Vlachus de Drabnach; Vlachorum Belize. Cf. *Glasnik zem. Muzeja u Bosni i Herceg.*, XXX 1918, p. 307: Vlasi de Belize (au district Fo.a); p. 308 Vlasi Rigiani (à Grahovo). Une liste des hameaux roumains des environs de Raguse a été établie par Petar Skok et C. Truhelka. Voir *Glasnik zem. Muzeja u Bosni i Herceg*, XXX 1918, pp.. 306-308.

2 Fr. Rački, dans *Starine* XIII: Notae Ioannis Lucii, pp. 211-268. *Archiv za povjestnicu jugoslavensku*, III, p. 141.

3 S. Dragomir, *Vlahii și Morlacii* (Les Vlaques et les Morlaques), p. 44.

infiltrations roumaines en Croatie [1]. Quant à nous, nous croyons qu'il faut situer ce phénomène deux ou même trois siècles plus tôt, afin de pouvoir expliquer l'évolution de cet élément roumain dans sa nouvelle patrie.

III

La première conclusion qui se dégage de cet exposé, c'est que la diffusion des Roumains dans les Balkans au XIII-e et XIV-e siècle est beaucoup plus ancienne et date au plus tard du X-e siècle. Si nous tenons compte des constatations de Jire ek et de Sufflay, nous pourrions aller plus loin en descendant jusqu'au IX-e siècle. L'étude critique de l'élément roumain dans la Péninsule Balkanique exclut donc deux des thèses sur lesquelles se fondent les deux cartes hongroises : l'époque où sont situés les mouvements roumains et la direction de ces déplacements. Localiser au XIII-e ou au XIV-e siècle les migrations roumaines allant des Balkans en Transylvanie équivaudrait à ignorer tout-à-fait la situation politique et ethnique des états slaves au sud de Danube. Ni les tsars roumano-bulgares, ni les rois serbes n'auraient permis la diminution du potentiel humain de leur pays par une émigration qui aurait dû être massive. L'histoire de ces peuples ne connaît pas un pareil évenement qui n'aurait pas pu passer inaperçu. La densité trop peu importante de ces établissements roumains de Bulgarie et de Serbie au XI-e siècle ne nous permet pas non plus de soutenir la possibilité d'un mouvement d'émigration, après la conquête de l'empereur Basile II. Au cas où les Daco-Roumains seraient venus des régions situées au sud du Danube, ils n'auraient pas pu en partir, en conséquence, avant 1019.

Un examen plus détaillé du problème nous rapprochera encore plus de la vérité. Afin de suivre cependant d'une manière méthodique cette vérité, il faut revenir de nouveau à la carte géographique et à nos constatations critiques. En regardant la carte quelques soient ses lacunes, il est impossible de considérer les établissements des derniers siècles du Moyen-Age comme représentant le territoire où sont nés le peuple et la langue roumains. Dans un espace aussi étendu, dans des regions différenciées par des conditions multiples d'ordre géographique, politique et culturelle, une langue unitaire ne saurait naître et se

1 Fr. Rački, *La Croatie avant le XII-e siècle* (en langue croate) dans *Rad*. LVII 1881, pp. 138 – 147.

développer. Les langues slaves et, en particulier, les dialectes de la langue serbo-croate représentent à cet égard une preuve éloquente. Mais, même en faisant abstraction de l'exigence de l'unité qui nous apparaît toutefois comme un point définitivement acquis, toute une série de moments nous oblige à considérer l'espace de dispersion de l'élément roumain dans les Balkans comme représentant précisément le résultat d'un long processus historique.

Tout d'abord, la tradition historique elle-même nous incite à adopter cette opinion. Cecaumenos emmène les Aroumains des régions situées au bord du Danube et de la Save au XI-e siècle à travers la Rascie [1]; il croit donc dans un mouvement du nord au sud. Le prêtre de Dioclée, qui vit dans la seconde moitié du XII-e siècle attribue aux Maurovlaques comme lieu d'origine la „province des Latins" [2], par laquelle on ne peut comprendre que les territoires romanisés du nord de la péninsule, et cela d'autant plus qu'il attribue leur déplacement à l'invasion des Bulgares. Enfin, l'auteur anonyme de la description géographique de l'année 1308 croit savoir, lui-aussi, que la grande masse des Roumains habitant la Macédoine, est venue du nord au sud, chassée par les Hongrois [3].

Cette tradition se fonde sur une réalité historique trop bien connue. L'invasion slave a poussé les éléments autochtones du nord vers le sud et de l'est vers l'ouest. L'expansion politique bulgare du IX-e et X-e siècle a déterminé la même direction des courants de migration.

Il est vrai que ni les sources historiques concernant le territoire bulgare ni celles de Serbie ne nous ont conservé une information quelconque sur les mouvements de la population roumaine. Les Roumains de Byzie qui apparaissent aux environs de Constantinople et sont transférés en Asie Mineure appartiennent à la fin du XIII-e siècle [4], tandis que les Vlaques descendus vers l'Athos et établis

1 G. Popa Lisseanu, *Dacia în autorii clasici* (La Dacie dans les auteurs classiques), II p. 123.

2 Schwandtner, *Scriptores rerum hungaricarum*, etc. III, p. 4-8.

3 G. Popa Lisseanu, *Izvoarele istoriei Românilor* (Les sources de l'histoire des Roumains) II, p. 17.

4 G. Popa Lisseanu, *Dacia în autorii clasici* (La Dacie dans les auteurs classiques), II, p. 165 (d'après Pachimères). Iorga les situe au XI-e siècle en s'inspirant de Philipe Mayer. Même s'il en était ainsi, les Vlachorinchiniens du VIII-e siècle sont une invention tardive d'une chronique monacale et une aberration regrettable de l'historiographie roumaine contemporaine.

passagèrement là-bas, appartiennent au siècle suivant [1]. Ceux-ci ont été peut-être des Aroumains, alors que ceux de Byzie représentent, sans aucun doute, un groupe avancé de Roumains partis de Thrace. La carte nous montre que les Roumains du Rhodope, de même que ceux de la vallée de la Struma, s'étaient détachés de la branche nordique. C'était là ou bien le résultat d'une expansion pastorale ou bien celui de la poussée d'une vague d'envahisseurs. Nous interprétons de la même manière la situation des Vlaques d'Anchialos et de Mesembrie, ainsi que de ceux de la vallée de la Maritza. Ils se trouvent tous dans un territoire qui, à l'époque de la formation du peuple roumain, appartenait à la zone grecque ; c'est pourquoi on ne saurait les considérer comme aborigènes.

Malgré tous les efforts de Novaković, désireux de prouver que les Roumains de la Serbie médiévale étaient des nomades, il n'a même pas réussi à découvrir une seule mention témoignant d'une colonisation ou d'un déplacement d'un lieu à un autre. Un seul document admet la possibilité d'un déplacement roumain : lorsque Etienne Nemanja fait don, en 1098, au couvent de Chilandar, des Roumains établis dans une région récemment prise aux Byzantins, il prend toutes les mesures afin d'empêcher que ces Vlaques ne se réfugient dans le territoire de son fils, le grand maître de la Serbie, c'est-à-dire qu'ils n'aillent de Prizren vers le nord-ouest [2]. Parmi les Roumains des couvents serbes, l'un se nomme *Dunav*, l'autre *Kuman* [3], ce qui montre, sinon une origine septentrionale, tout au moins une influence du nord; *Bugarski Katun* (hameau bulgare), cité dans la donation du couvent de Banja [4] au début du XIV-e siècle, indique la Bu garie comme pays d'origine. Les Roumains sont peut-être venus récemment d'une région soumise au deuxième empire bulgare. Les „Vlasi Sremljani" du couvent De ani (1330) indiquent leur origine de la région située plus au nord, de Sirmium, de ces Roumains dont le village existe encore

1 N. Iorga, *Istoria Românilor din Peninsula Balcanică* (L'histoire des Roumains de la Péninsule Balkanique), Bucarest 1919, pp. 17–18.

2 St. Novaković, *Zakonski Spomenici*, pp. 384–385.

3 Kadlec Karel, *Valuši a valaské právo*, Prague 1916, p. 446, cite l'ouvrage de Sreznevskij, *Seedenija i zametki* (1879): „ni prachtor ni knez", ni prachtori ni kneze, sans indiquer de quelle région de la Bulgarie il s'agit, ni de quelle époque.

4 S. Dragomir, *Vlahii din Serbia* (Les Vlaques de Serbie), p. 286.

aujourd'hui[1]. Mais bien que Jireček n'hésite pas le moins du monde à accepter cette interprétation, à savoir l'explication des dislocations de Sirmium jusqu'à l'extrémité méridionale du Visitor, elle nous paraît tout au moins sujette à caution. Les documents de Raguse nous permettent ensuite de constater le mouvement de migration des Roumains au XIV-e et XV-e siècle, époque où elle paraît être assez intense. En 1332, un moine prend vis-à-vis des citoyens de Raguse l'obligation de convaincre les Roumains de 50 hameaux à s'établir sur leur territoire[2]. Les Roumains ne sont pas seulement venus à Stagno pour l'hivernage de leur troupeaux de moutons, mais certains s'y sont même définivement établis (XIV-e siècle)[3]. Le mouvement des populations des environs du littoral est mentionné en 1461 par Stjepan Tomašević, lorsqu'il fait une donation en Buljina qui se trouve au sud de Stôc: „un hameau de Vlaques qui sont dans le pays et tous ceux qu'il trouvera en outre" [4]. Ce dernier témoignage date cependant de l'époque où les migrations de la population vers le nord, sont provoquées par la pression des Turcs, bien que elles ne s'intensifient que vers la fin du siècle et au cours du siècle suivant. Une étude de Vladimir Skarić, au sujet de l'origine de la population du nord-ouest de la Bosnie, nous montre qu'il a existé, en fait, aussi au cours des siècles antérieurs aux conquêtes turques, un mouvement permanent allant de l'est vers le nord-ouest, mouvement qui n'englobait pas seulement la population serbe, mais aussi les Roumains. L'ancien directeur du musée de Sarajevo, en essayant d'établir la filiation de cette région de la Bosnie, a apporté une preuve absolument certaine au sujet du mouvement de migration des Roumains allant de l'est vers l'ouest et du sud-est vers le nord-est. Ainsi, le village Ardomelje, situé dans la région Ljubu k et ses „*Vlasi Hardomilići*", mentionnés par le voévode Iuraj en 1434, ont leur origine à Ku i dans le Monténégro [5]. Les

1 S. Dragomir, *Vlahii şi Morlacii* (Les Vlaques et les Morlaques), p. 8.

2 S. Dragomir, *ouvr. cit.*, p. 2, d'après *Monumenta Slavorum Meridionalium*, XXIX, p. 355.

3 K. Jire ek, *Die Wlachen und Maurovlachen*, pp. 116-117.

4 *Glasnik zem. Muzeja u Bosni i Hercegovini*, I, 3, pp. 77-78. Povelja Stjepana VII Tomaševića (18 sept 1461).

5 Vladimir Skarić, *Porijeklo pravoslavnoga naroda u sjevero-zapadnoj Bosni* dans *Glasnik zem. Muzeja u Bosni i Hercegovini*, XXX 1918, pp. 221, 239.

Drobnjaci du Monténégro sont partis de Kosovo où, entre Ferizović et Stimlje, une colline porte leur nom. Un peu plus au sud, dans „Skopska Crna Gora" au sud-est de Kačanik existe également un Drobnjak. Etienne Tomić, qui a étudié les Drobnjaci, soutient qu'il est hors de toute question que les Drobnjaci du nord (1376) sont les colons des précédents [1]. Au nord-ouest de la plaine de Gacko se trouve un village nommé Nadinići. Ses habitants sont certainement partis du hameau vlaque de Golubovatz. En effet, à la limite de ce dernier, la charte de Etienne Douchan mentionne un endroit nommé : „Nadich-nin Laz". Selon Skari , ce n'est pas là une coïncidence, mais il apparaît comme certain que les Roumains des environs de Prizren sont allés vers Gacko [2]. Les Vlaques *Banjani*, mentionnés au XIV-e siècle, près de Raguse, ont vécu autrefois aussi au sud du Monténégro d'où ils sont partis vers le nord : aujourd'hui, une région entière de cette province s'appelle Banjani [3].

Les habitants de Rigjane, village près de Knin, sont venus des environs de Risno et sont, semble-t-il, identiques aux „Vlasi Rigjani" du XIV-e siècle. [4] Les „Vlasi Podcrnji" des environs de Cattaro (1438) se sont transférés en Bosnie sous Kamešnica [5]. Les Mirilovi i, une fraternité du Monténégro, mentionnée au XV-e siècle, s'est établie plus au nord près de Sebeniko, dans la paroisse de Baljka [6]. Les Oparnice, une famille des paroisses de Gerzov, Bara i, Gornja et Varcar et le clos d'Opa, rica, à Dolnji Ratkov, circonscription de Ključ, rappelle le village Opari e dans la région de Levće dans la Serbie orientale. Sur la route entre Levće et cette région se trouve, dans les montagnes du Travnik [7], le village d'Opara. Ajoutons que la célèbre voévode Radivoje Oprašić (1450—1500) descendait également de ces Roumains [8]. Les Vlaques Bobani, du voévode Sandalj (1428), étaient

1 *Ibid.*, p. 229.

2 *Ibid.*, p. 231.

3 Taor, région du Sandchak de Skoplje entre les rivières Pcina et Vardar, est rapproché par Skari de Taure, nom d'une famille de Lescovitza, village à Colubara, de *Taorići*, famille à Milutovac, à Temnići et de *Tachorski Brijeg*, de la circonscription Srebrnica en Bosnie.

4 *Ibid.*, p. 240.

5 *Ibid.*, p. 240.

6 *Ibid.*, p. 240.

7 *Ibid.*, p. 246.

8 *Glasnik zem. Muzeja* I, 4 (1889) p. 78. Inscription d'Oprašić (c. 1450—1500).

établis en Herzégovine, d'où ils étaient venus de la région méridionale du Durmitor [1]. Aujourd'hui, ils sont à Sovici, en Bosnie. Skarić croit qu'un certain nombre de Roumains de Vélébit et de Cetinje sont des descendants des Vlaques, transplantés de Herzégovine par le tzar Etienne Douchan. Un Roumain de Croatie (1436) s'appelle Toma Aladinić et c'est exactement le nom d'un village de la région de Dubrava en Herzégovine [2]. Mais un nom semblable ne se trouve nulle part sur le territoire serbo-croate. Il s'ensuit que Tomaš appartenait à la famille même du fondateur du village Aladinić. Un intérêt particulier présentent deux autres villages : Pilatovci et Burazeri. Les Pilatovci sont des Roumains bien connus au XV-e siècle par les documents de Raguse. Ils sont partis là-bas venant de Kopaonik du Sud. Ils sont établis aujourd'hui au Monténégro dans Oputna Rudina [3], où ils habitent un village du même nom. Les noms des Burazeri de Dubitza dans la Bosnie du nord-ouest ont gardé le rhotacisme roumain d'autrefois, soit qu'on leur dise Burazeri (bună seara, bonsoir) soit qu'ils s'appellent Burazori (bune-zori, bonne aube). Comparez la dénomination Zlojutro à Kuči dans le Monténégro que Skarić identifie avec la famille Bunazertovići de Temnici dans la région de la Morava, originaire de Toplitza en Serbie orientale [4]. Il existait par conséquent dans la région de Morava, non loin de Nich, une région où le rhotacisme est un phénomène habituel. C'est de cette région que sont problement partis aussi les autres Roumains ayant des noms rhotacisés et si ce n'était pas le fait du hasard, il serait caractéristique que *Sarebire*, près de Drina, ne peut être localisé que dans cette zone septentrionale. C'est également à cette région qu'appartient probablement aussi Petar *Smantare* qui est allé de Lika à Dubovatz [5]. Ces constatations sont suffisantes pour nous convaincre que quelqu'anciens que soient les établissements roumains des régions occidentales de la Péninsule Balkanique, ils sont dûs quand-même à une expansion et ont eu lieu dans les siècles lointains du Moyen-Âge. Ils sont, comme nous venons de le dire, le résultat d'un long processus historique, dont les con-

1 Skarić, *ouvr. cit.*, p. 240.
2 *Ibid.*, pp. 234-5.
3 *Ibid.*, p. 232.
4 *Ibid.*, p. 257.
5 S. Dragomir, *Vlahii și Morlacii* (Les Vlaques et les Morlaques) p. 62.

ours sont encore déchiffrables. Le mouvement de l'est vers l'ouest paraît assez clair mais on peut distinguer aussi facilement les routes qui conduisent vers Kosovo et le Durmitor. Skaric est d'avis à cet égard que les chemins des bergers ont proprement servi de route de migration. Il a probablement raison car on ne saurait expliquer autrement cette lente et très longue expansion,

Mais les conclusions de Skarić, vérifiées également par l'identité du „saint patron" que fêtent invariablement toutes les familles orthodoxes serbes, même celles qui descendent de Roumains slavisés, nous permettent d'établir d'une façon plus précise le chemin parcouru jusque dans la vallée de Tzetina et le Banat croate. Les Morlaques et les Istro-Roumains doivent être considérés à juste titre comme ayant constitué l'avant-garde du mouvement qui, parti de la région de Morava, est allé d'abord vers l'occident en bifurquant après vers le nord. La toponymie du territoire situé au sud et à l'ouest du Rudnik, dont nous n'avons pas de mention documentaire, nous conduit ainsi d'*Ursule* et *Negrisor* par *Ma kat* à *Pirlitor*—autant de noms véritablement roumains — et de là vers le bassin de Durmitor [1].

A une époque plus récente a paru la vaste recherche anthropogéographique que Milenko S. Filipovi a consacré à la région de Visoki [2], région située à l'ouest de Sarajevo. L'auteur étudie avec beaucoup d'intelligence le problème des Vlaques de Bosnie et apporte toute une série de preuves de leur existence dans le vieux Visoki. Les unes sont convaincantes (Vlahinja, Vla kovo, Vlahova-Gora, Koronatje); les autres sont discutables (un champ Andresko, un autre Bakule, puis Batu e, Vijalje, Komini, Kangjelo, Rumaneta etc.) La région possède incontestablement des traces anciennes de Roumains, moins que „Stara Crna Gora". Elles sont surtout plus dispersées: Antul, Bukurovići, Goronja, Durme, Durmići, Mel, Mičanovići, Radulovići, Stožerci et sûrement Brize, Brizja, Brizje (roum. brânză-fromage) [3].

1 Voir la carte annexée à la fin de cette étude de même que S. Dragomir, *ouor. cit.*, p. 105.

2 Milenko S Filipovi dans *Naselja*, tome 25, pp. 191-648.

3 *Ibid*. *Antul* (p. 484), *Bukurovići* (p. 413) et *Radulovići* (p. 437) sont des noms roumains que l'on rencontre aussi dans d'autres régions de la péninsule. *Mel* (région de la Bosnie, mentionnée en 1244, *ouor. cit.*, p. 197) correspond à *Mijel* près de Mora a (S. Dragomir, *ouor. cit.*, pp. 110-111) et c'est, selon Puşcariu, *Studii Istroromâne* (Etudes istro-roumaines), II, p. 290, un pluriel

Les Roumains d'ici sont originaires de Herzégovine comme ceux de Sarajevo sont une prolongation du Starivlah.

Dans la partie nord et nord-ouest de la Bosnie, il existe encore un vaste espace où la vague roumaine n'a pénétrée ni après les Turcs. L'expansion vers Vélébit n'a donc pas pu se faire à travers ce territoire. Il est plus probable que la route des Roumains a passé au nord du Durmitor et de là elle s'est inclinée vers le cours supérieur de la Nérétva.

IV

En constatant ces phases de l'évolution, il semblerait que nous sommes en bonne voie pour construire une nouvelle hypothèse. Mais aussi longtemps que nous nous appuyons sur les résultats contrôlés par une recherche critique due à des savants d'une grande autorité, nous ne croyons pas abandonner le terrain des réalités incontestables. La conclusion que nous sommes en droit de tirer ne saurait être autre que celle qui constate que le tableau de la dispersion géographique des Roumains des Balkans du XI-e siècle au XV-e siècle est en effet le résultat d'un long processus qui, tout au moins en ligne générale, était terminé au début du XI-e siècle. Dans la partie occidentale de la péninsule le mouvement a continué jusqu'à l'occupation turque, après laquelle il a pris un développement tout à fait inattendu: les Roumains cessent d'exister en tant que peuple ayant une langue propre.

En établissant ces vérités, il faut que nous restreignons le territoire de formation des Roumains de la Péninsule en le réduisant à un espace géografique qui nous permette de déduire leur évolution ethnique et linguistique. Mais avant d'essayer de reconstruire les lignes générales de cette „patrie primitive des Roumains" telle qu'on la suppose, nous nous voyons obligés de soumettre à une analyse critique l'aspect du territoire situé dans le voisinage immédiat du Danube.

Des Roumains isolés ont existé au cours du Moyen-Age dans toute la région située au sud du grand fleuve, bien que les sources historiques n'apportent à leur sujet que peu des choses. Dans une partie de ces régions de nouveaux éléments roumains sont entrés à partir du XVI-e siècle, éléments venus de la rive gauche. Leur zone de pénétration peut être suivie aussi bien sur

ancien de *miel*. Mičanovići (p. 487) de *mic*, pl. *mici*; *Mićić* (une région, p. 398), cf. *Mićen* en Zeta (*Naselja* 23, pp. 448-50), la partie orientale de la ville de Podgorica, l. Morača. La racine de deux dénominations *Durme* et *Durmići* est évidemment roumaine. Les autres noms ont été cités ci-dessus.

la rive gauche de la Morava. La toponymie au sud de Belgrade et à l'ouest de la Drina contient encore d'anciens éléments[1] qui ont eu probablement leur origine aussi dans la région de la Morava Il existe même un témoignage du XVI-e siècle, l'itinéraire de Kuripešić (1530) qui dit au sujet des Cici qu'ils sont venus de Semendria et de Belgrade[2]. Il croit toutefois que ce sont de Serbes. Une bonne partie d'entre eux était certainement „serbisée", mais les autres qui sont allés vers l'ouest sont peut-être les auteurs des toponymes que nous avons rappelés au sud de mont Vlasić, à droite de la Drina. Qu'une pareille expansion roumaine allant de l'est vers l'ouest ait existée au cours des siècles précédents sur la rive droite du Danube. cela a été prouvé par les recherches de notre regretté collègue Drăganu[3]. Je ne sais pas combien de traces de la romanité découvertes par lui en Pannonie et Sirmium resteront définitivement acquises pour la science. Une chose cependant reste certaine à la suite de ses recherches, c'est que un courant de migration de l'élément roumain, passé inaperçu aux yeux de l'histoire, courant qui vient de quelque part, d'un noyau qui se trouve sur la rive méridionale du Danube, atteint aux XI-e et XII-e siècles les régions septentrionales de la Pannonie.

De la sorte, nous revenons de nouveau à l'époque de la domination bulgare du IX-e au X e siècle qui fut favorable à l'expansion de l'élément roumain. Mais nous arrivons aussi à la région comprise entre la Morava et le Timoc qui constitue peut-être la clef de tout le problème. Un examen critique de son histoire présente donc pour nous le plus grand intérêt.

Le territoire entre le Timoc et la Morava est un ancien centre roumain, étroitement lié à l'époque de formation du peuple roumain. Les deux Dacies sur la droite du fleuve (Dacia Ripensis et Dacia Mediterranea) et la Mésie supérieure ont appartenu jusqu'au VII-e siècle au territoire romanisé de la même manière que ce fut autrefois la cas pour la Dacie de Trajan. Mais elles ont eu la chance de rester un temps plus long dans la cadre de l'Empire, bien qu'elles aient beaucoup soulfert en raison des incursions incessantes des barbares. En tout cas, lorsque le territoire de la Dacia Ripensis

1 S. Dragomir, *Vlahii si Morlacii* (Les Vlaques et les Morlaques), p. 35 et la carte annexée.

2 *Rad*. 56, pp. 162 et 164.

3 N. Drăganu, *Românii în veacurile IX-XIV pe baza toponimiei si a onomasticei* (Les Roumains aux IX-XIV-e siècles sur la base de la toponymie et de l'onomastique), Bucarest 1933.

apparaît de nouveau à la lumière du jour, son aspect ethnique paraît avoir été profondément modifié. Ce sont les Slaves qui constituent la grande majorité de la population et de la population romanisée d'autrefois n'ont survécu que quelques restes complètement transformés. Jireček est d'avis que dans la Dacia Ripensis le pouvoir de résistance de l'élément roman a été particulièrement fort, ce qui ressort du fait que la toponymie d'un grand nombre d'anciennes dénominations a été conservée (Timacus-Timoc, Florentiana-Florentin, Castellum-Kostolac, ensuite Lom, Ogost, Iskăr, Vid, Osăm, Iatăr, Vidin, Niküp, Trojan, etc.) [1]. Il est vrai que ces noms attestent le contact immédiat entre la population romane et la population nouvellement venue des Slaves, contact qui a eu lieu à l'époque même de la formation de la langue roumaine. Lorsque ce processus prend fin, le bloc vigoureux d'autrefois n'existe plus et les nouvelles formations roumaines, déchues du point de vue politique et social, représentent maintenant des restes dispersés et trop faibles pour qu'ils puissent imposer partout le phonétisme de leur langue. C'est pour cela que dans la région du Danube, une seule localité, Smederevo (de Sânmedru) garde son phonétisme, [2] et le village Bunei (1382) garde même son nom roumain [3], alors qu'à l'intérieur, à partir de Sofia vers l'ouest, au-delà de la frontière bulgaro-serbe, la chaîne des localités portant de vieux noms roumains s'étend comme un chapelet ininterrompu [4].

La région du Timoc n'a point la chance d'être étudiée à ce point de vue d'une manière plus détaillée car ni la domination byzantine ni celle des Bulgares nous a laissé des informations plus riches. Toutefois, en l'absence de témoignages nombreux, il y en a cependant de concluants qui attestent que la vie roumaine s'est maintenue dans cette région sans interruption, en illustrant en même temps le rôle que les Roumains ont assumé ici dès les temps les plus anciens.

C'est chez le moine Ansbertus [5], l'un des meilleurs informateurs de l'itinéraire suivi par Barberouse dans l'expédition de

1 K. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens*, I, p. 33.

2 De *Sâmedru* (Sanctus Demetrius) cf. P. Skok, dans *Zeitschrift f. rom. Phil.*, XXXVII 1914, p. 552; cf. aussi S. Puşcariu, *Studii Istroromâne* (Études istro-roumaines), II p. 294.

3 *Glasnik Srpskog Učenog Društva*, XXIV, p. 260.

4 Voir la carte annexée ci-dessous.

5 *Fontes Rerum Austriacarum (Scriptores)*, V. B., Vienne 1863, p. 20.

1189, que nous trouvons la première mention à leur sujet. C'est à Brani evo que les croisés se sont arrêtés avant de prendre la route pour Constantinople. Mais, après avoir quitté la forteresse à l'embouchure de la Mlava, ils ont été surpris dans la très longue forêt de Bulgarie par le voévode de Brani evo au service duquel il y avait, à côté d'autres nationalités, aussi des Roumains. Les croisés se frayèrent un chemin à travers leurs ennemis dans des conditions fort difficiles avant d'arriver à Nich. Mais on sait qu'une partie de la „forêt de Bulgarie" par où passait la vieille route, était située sur le territoire qui nous intéresse et le rôle joué par les Roumains aux côtés du „duc de Brandiz" atteste leur existence ici, ainsi d'ailleurs qu'au delà de Nich où, en compagnie des troupes grecques, ils attaquèrent également les croisés *(ab hostibus Graecis et Flachis)*.

C'est à peine sous le roi Dragutin que les Serbes se sont rapprochés de la région entre le Timoc et la Morava en essayant de la ravir aux voévodes bulgares Drman et Kudelin. Mais ce n'est que sous son successeur Milutin (1292) qu'ils réussirent à l'annexer dans sa totalité [1]. Jusqu'alors, tout en faisant partie des possessions bulgares, la région manifeste de temps en temps des tendances très nettes d'indépendance. En soulignant le fait que Constantin Porphyrogénète désigne la vallée de la Morava comme étant un pays indépendant, Novakovi se voit obligé à reconnaître que „les tribus qui habitaient la région de la Morava de même que celles des vallées du Timoc, de la Mlava ou de Pek (Pincus) manifestaient des tendances particularistes probablement en raison de la diversité de leur formation ethnique" [2]. Mais dans cette région la „diversité" ne pouvait être produite que par la présence de l'élément roumain. C'est pourquoi le Hollandais Van Wijk, constatant que parmi les Slaves, Bulgares et Serbes s'est placé, dès les premiers siècles de leur établissement dans la Péninsule Balkanique, un élément étranger qui empêchait le contact direct entre eux et la région danubienne, a pensé à juste titre aux Roumains [3].

Les documents des rois serbes concernent au cours des siècles suivants en premier lieu des régions qui entourent celle du Timoc. Au nord-ouest de Nich, dans le district de Kruševac,

1 K. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, Gotha 1911, p. 335.

2 St. Novaković, dans *Archiv für slavische Philologie*, 34, p. 206.

3 S. Puşcariu, *Etudes de linguistique roumaine*, Bucarest 1937, p. 63.

les Roumains sont mentionnés en 1382 à Siljegovci, de même qu'en 1428, dans le district de Kučevo, les villages roumains de Radivoevci et Ko arna. Que l'élément roumain ait été répandu au Moyen-Age dans ces régions voisines, c'est ce qui nous est attesté par les noms roumains que portent les rivières, les monts et les collines : *Migiora, Peris, Vlahova, Mergelat, Vla ko-Polje, Aratova, Serbanoci, Ursulica, Bandul, Singurica „ioul" Potok* et d'autres au département Knja evac, sur le cours supérieur du Timoc [1] qui est intimement lié d'une part aux régions de Pirot et de la vallée de la P ina et, d'autre part, des établissements massifs des Roumains entre le Timoc et la Morava. Sur la vallée de la Pčina, c'est-à-dire beaucoup plus au sud, nous rencontrons les noms toponymiques suivants: *Surdul, Mutulovici, Ratunda, Peros, Kornişor, Kampur, Mar ini.* Et dans Vla ka Planina, des montagnes roumaines à la vieille frontière entre la Bulgarie et la Serbie, la commune Valniš garde un phonétisme (Valuniš du roumain *alunis*) dont l'ancienneté est estimée par le professeur Beli de Belgrade comme allant bien au delà du XII-e siècle. C'est également ici que se sont maintenus, comme l'a montré notre collègue Emile Petrovici, le vieux nom roumain *Runios*, et, à côté de Bela Palanka, le nom du village *Nişor* [1]. En ce qui concerne le territoire entre la Morava et le Timoc, voici quelques exemples d'anciens noms roumains : *Geana, Bačevita, Serbanovac, Valakone* (de *Valea cu Ani*, la vallée des années), et les noms des monts *Micul* et *Clenţărusul* [2]. Une forme plus nouvelle peut être reconnue dans *Cornet, Curcani, Curmătură, Tanda, Gegerati, Lacu, Pârlita, Topona* [3]. C'est pourquoi l'érudit prince de Moldavie, Démètre Can-

1 *O seamă de toponimice românești din regiunea Nişului* (Quelques toponymes roumains de la région de Nich), dans *Dacoromania* VIII, pp. 182-85.

2 Je ne connais pas sur le territoire daco-roumain le nom *Geana. Bacevica* et *Serbanovac* sont des noms fréquents dans la toponymie des Roumains des Balkans. *Valakone* (de *Valea cu ani*) est une formation plus ancienne. Dans *Micul* et *Clenţărusul* l'article *ul* indique une origine plus ancienne car dans le Banat nous ne trouvons une pareille forme que jusqu'au XV-e siècle; cf. au département de Timiş: *Bratul*falva (mais Brato-kenézfalva), *Corbul, Lupulfalva, Radulenti* ; ce sont là les seuls noms que nous enregistrons à la suite de Csánki Dezsö, *Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak korában*, Budapest 1897, II, pp. 30, 46, 49 et 59 dans cette partie du Banat où l'on recontre aussi des noms non-articulés : Barbfalva (p. 25). Dankkenézfalva (p. 33), Radfalva (p. 59), Zsurkfalva (p. 62). Il semble que la forme articulée commence à disparaître dans les noms du Banat à partir du XV-e siècle.

3 Les noms sont empruntés à l'étude de T. Trâpcea citée ci-dessous.

temir, s'est cru justifié d'affirmer que les Roumains d'au delà du Danube „sont les mêmes Roumains que ceux de Trajan", de même que les Cutzovlaques du pays grec et les Moldaves ou les habitants de la Valachie[1]. Une chronique serbe anonyme parlant[2] des luttes entre les fils de Bajazet, raconte qu'un des frères, Moussa, est venu dans les „régions danubiennes" et y a rassemblé un grand nombre de Roumains, Serbes et Bulgares. Cette énumération prouve qu'il s'agit de la région entre le Vidin et la Morava où il y avait par conséquent déjà à cette époque-là un nombre quelconque de Roumains. Nous avons au sujet de cette population, dès le commencement du XVI-e siècle, peut-être de 1521, un „kanunama", un code de lois, établi par le sultan Soliman, où l'on précise les droits des Roumains de Braničevo et Vidin, tenus à faire le service militaire et étant distingués par les mêmes privilèges particuliers[3]. Mais il n'est pas seulement question de ces deux localités mais de toute la région qui les sépare. Il est à remarquer que les Roumains des environs de Smederevo ont à leur tête des „primichiuri", ce qui prouve qu'ils sont venus de la région au sud de Prizren. Au demeurant Krajna et Crna Reka ont joui sous les Turcs d'une autonomie particulière et, étant donné qu'elles passaient pour un fief du sultan ou de leurs mères *(validés)*, il n'était permis à aucun Turc de rester un temps plus long ou de s'y établir[4]. Ce fait explique pourquoi la région du Timoc a gardé le caractère ethnique qu'elle avait dès les temps anciens, de sorte qu'en 1696, lorsque le comte Marsigli faisait un voyage sur le Danube, il rencontra sur la rive droite des Portes de Fer jusqu'à Vidin, un grand nombre de Roumains qui parlaient „rumuniset", c'est-à-dire une authentique

1 Dr. Teodor Trâpcea, *Românii dintre Timoc şi Morava în lumina trecutului lor istoric* (Les Roumains d'entre le Timoc et la Morava à la lumière de leur passé historique). L'ouvrage, actuellement sous presse, rassemble et expose avec beaucoup d'intelligence toute la matière disponible; elle fait partie des publications de l'Institut d'Etudes et de Recherches Balkaniques de Bucarest. Nous l'avons consulté en manuscrit. C'est pourquoi nous y renvoyons le lecteur sans indiquer les pages.

2 I. Bogdan, *Ein Beitrag zur bulgarischen und serbischen Geschichtschreibung*, p. 535, apud T. Trâpcea, *ouvr. cit.*

3 *Glasnik zem. Muzeja u Bosni i Herceg.*, XXX 1918, pp. 302-304. La savant musulman Riza Maderizovi pense que cette „kanunama" a été donnée sous le sultan Soliman. M. P. Skok *(ibidem)* prend ces Vlaques pour des Serbes; c'est cependant une erreur parce que les documents turcs font une distinction entre les impôts des Vlaques et ceux des autres sujets de l'Empire.

4 T. Trâpcea, *ouvr. cit.*

langue romane [1]. Les Serbes occupent assez tard la région entre la Morava et le Timoc et ce n'est qu'après la stabilisation de la puissance turque dans la Péninsule Balkanique qu'ils réussissent à pénétrer dans ce coin ; ils se détachent de Kosovo-Polje et la vallée du Vardar et ils se réfugient vers le nord.

A l'époque de la domination turque on ne connaît pas d'événement plus important concernant cette région qui se trouvait assez loin des routes habituelles. Ce ne sont que les guerres austro-turques, qui remplissent tout le XVII-e siècle, grâce auxquelles nous pouvons suivre plus clairement le processus ethnique qui a eu lieu au cours du siècle précédent et prend maintenant une tournure défavorable pour l'élément roumain. L'administration autrichienne installée ici aprés la paix de Passarowicz rencontrera ici un grand nombre de Roumains établis sur un territoire plus étendu que celui qu'ils occupent aujourd'hui. Cela ressort clairement de l'étude détaillée des recencements fiscaux, des cartes géographiques et des visites faites par les évêques locaux, obligés d'établir le régistre de leurs fidèles. En nous fondant sur les indications que nous y recueillons, nous pouvons constater un fait certain : le plus grand nombre des établissements roumains sont connus à partir du commencement du XVIII-e siècle et non pas à titre de colonie récente, mais comme provenant d'une époque antérieure [2]. Une nouvelle couche d'habitants s'est établie au-dessus, habitants venus d'au delà du Danube, moins de la Petite Valachie et surtout du Banat. Ceux venus de la Petite Valachie sont *„țereni"* (de *țară*-plaine) ou *„mărgininți"* (population marginale). Ils ont occupé plusieurs terrasses et vallées du Danube en aval des Portes de Fer. Les „Mărgineni" ou „Munteni", venus de la région du Banat, ont pénétré plus profondément vers l'ouest et le sud et quelques-uns ont même passé la Morava et ont fondé leurs établissements un peu partout [3]. Les recherches entreprises en ces lieux par les géographes serbes en vue d'établir l'origine et l'époque des immigrations sont défectueuses et moins objectives que celles concernant d'autres régions [4]. Mais

1 *Ibid.*

2 *Ibid.*

3 G. Valsan, *Les Roumains de Bulgarie et de Serbie*, Paris 1918, p. 17.

4 St. Romanski exprime ses doutes dans son compte rendu du volume de *Naselja* qui traite de „Resava" *(Macedonski Pregled* VII, 1, pp. 141-191). Nous avons également l'impression que l'étude de la toponymie est plus faible que dans d'autres volumes.

même ces recherches ont prouvé entre autres que des villages comme Subotica (arrondissement de Svilajnac), Isakova, židile et Resavica (arrondissement de Despatovac), Dâlboka (arrondissement de Zvi da) et Bo njaku sont anciennement d'origine roumaine, les uns datant du XIV-e siècle et une partie de leurs habitants sont des indigènes qui vivent dans leurs propres quartiers, conservant une vie différente de celle des autres habitants[1]. Weigand remarque judicieusement que les Roumains de la région comprise entre le Timoc et la Morava y sont établis antérieurement à la venue des Serbes. Ils ont pu emprunter à une population bulgaro-slave des noms comme Dâlboka, Topolnica, Stol ou Kamna[2]. Du côté serbe, l'immigration roumaine est datée par V. Karić au XIV-e siècle et par Vl. Jak ić au XVI-e siècle[3]. La région du Timoc et de la Morava a reçu l'aspect démographique d'aujourd'hui à la suite de l'avance turque dans la Péninsule Balkanique non point par des migrations massives, mais par un processus de transformation ethnique et économique, déterminé naturellement en premier lieu par la nouvelle domination politique. Le mérite d'avoir établi le point de départ et la direction des courants „métanastasiques" revient au savant serbe Iovan Cviji [4]. Ces courants ont peuplé tout d'abord la région entre la Morava et la Mlava et ont pénétré ensuite dans la plaine de Zaje ar et dans la vallée du Timoc. Mais c'est aux XVI-e et jusqu'au XVIII-e siècle qu'appartiennent ces mouvements continus de la population et il faut remarquer en particulier qu'ils n'ont pas été en mesure de couvrir d'une manière complète la couche de l'ancienne population roumaine. Il est vrai que la situation d'aujourd'hui est due en partie aussi aux migrations ayant pour point de départ la rive gauche du Danube, migrations qui ont renforcé à cette époque le bloc roumain et sa résistance ethnique. Cvijić a déterminé trois gués de la migration roumaine sur le Danube : l'un aux Portes de Fer, le second à Bârzasca sur la rive gauche et Dobra sur la rive droite et le troisième à Belobreska au Banat, auquel correspond sur la rive droite Veliko Gradi ta. Le premier courant a peuplé la région de la Craïna, le second celle de Zvi d et les monts d'Omolj se prolongeant jusqu'à Resava.

1 T. T r â p c e a, *ouvr. cit.*

2 G. W e i g a n d, *Die rumänischen Dialekte der kleinen Wallachei, Serbiens und Bulgariens* (Jhrber. VII), Leipzig 1900, p. 18.

3 T. T r â p c e a, *ouvr. cit.*

4 *Ibid.*

Le dernier courant et en même temps le plus faible, s'est répandu dans la région entre la Mlava et la Morava [1]. Les vagues de ces immigrations ont superposé une nouvelle couche roumaine sur l'ancienne et ont assuré de la sorte la persistance de l'élément autochtone. Mais il est évident qu'un gué de passage et même plusieurs doivent avoir existés sur la rive gauche du Danube, en Petite Valachie par où ont passé sans cesse des „*tereni*" vers la région du Timoc.

V

L'exposé historique très succint qui précède nous autorise à tirer un certain nombre de conclusions au sujet de l'essence même du problème qui nous préoccupe. En vérité, la région comprise entre la Morava et le Timoc ou plus précisément entre la Morava et le Vidin ont également appartenu au bloc balkanique du peuple roumain. Mais lorsqu'elle apparaît dans la lumière de l'histoire, cette région elle-même n'est pas suffisamment peuplée d'éléments roumains pour qu'elle puisse renvoyer cette population roumaine dans toutes les directions. Le rapport de cette région avec celle des Roumains de Bulgarie et celle de Vranjé paraît incontestable. En nous appuyant sur l'interprétation de Novakovi nous pouvons admettre, à juste titre, à l'époque du Porphyrogénète l'extension de l'élément roumain jusque dans la vallée de la Morava vers la région du Rudnik et par conséquent aussi vers Kopaonik. La diffusion de la toponymie roumaine allant de ces centres vers l'ouest reçoit de la sorte son explication naturelle. Toutefois, des recherches ultérieures auront encore à vérifier les rapports de ce bloc avec les fragments roumains, constatés au sud-ouest de Belgrade et dans la région de Sirmium. Ce problème est de la plus haute importance parcequ'il nous renseignerait définitivement sur le chemin parcouru par les Roumains de Pannonie et nous expliquerait pourquoi les traces roumaines au sud du Danube sont malgré tout assez rares. Il ne faut pas oublier que les vallées de la Morava et du Timoc ont été comprises, après la conquête de l'empereur Basile II, dans ce qu'on a appelé „la Bulgarie entière". Par conséquent, il ne saurait être question dans ce territoire de l'existence d'un noyau d'irradiation avant le XI-e siècle.

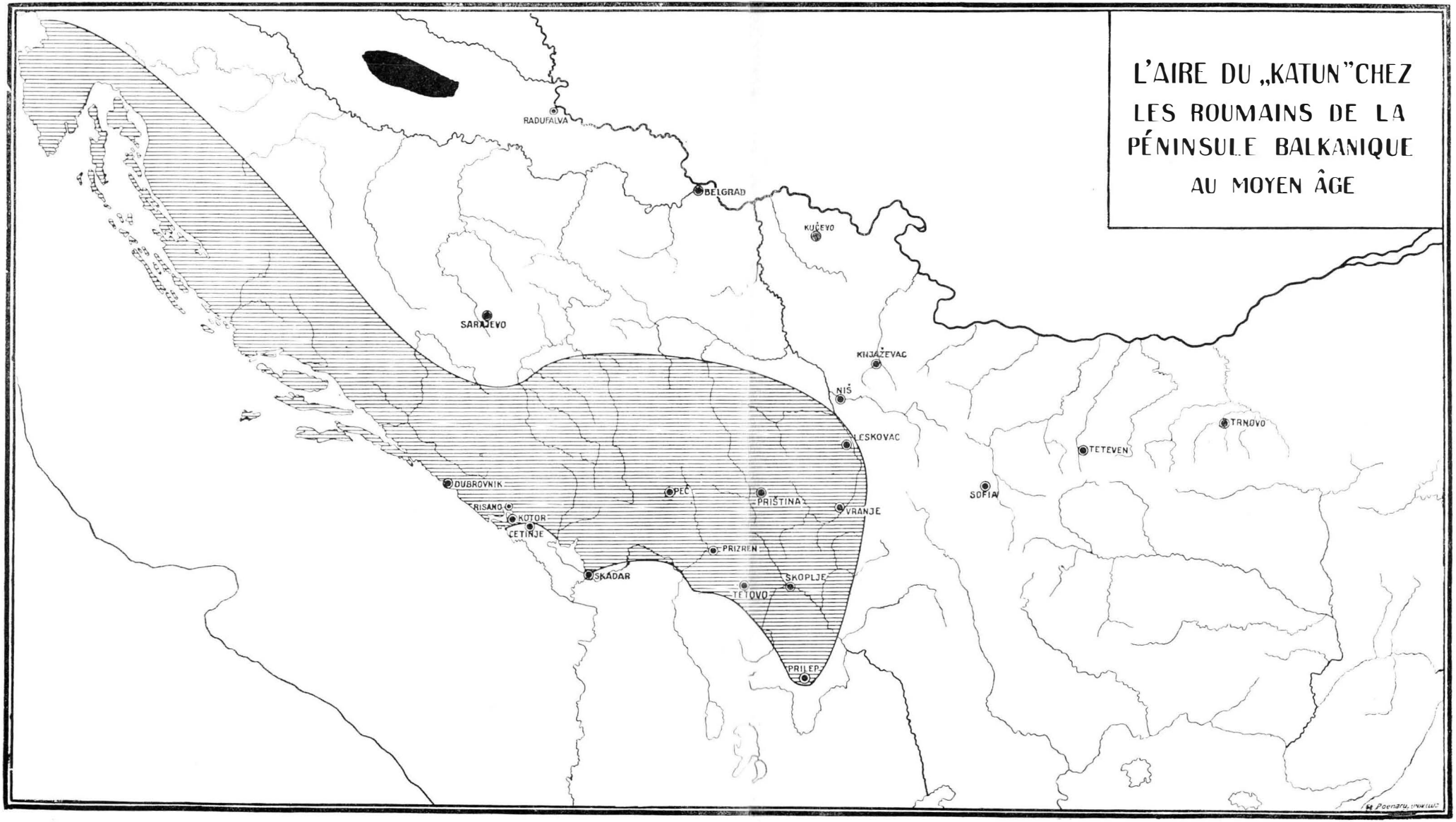
Mais une autre constatation s'impose également lorsqu'on examine du point de vue historique la situation des Roumains entre le Timoc et la Morava, à savoir les rapports de cette région

1 T. Trâpcea, *ouvr. cit.*

avec les régions roumaines de la rive gauche du Danube. Les gués de passage, indiqués avec tant de précision par Cvijić, représentent le fil qui établit la liaison avec les Roumains du nord, c'est-à-dire les passages empruntés pendant des siècles par le mouvement de circulation reliant les populations roumaines des deux rives du Danube avec ou sans la connaissance des autorités politiques. Les Roumains n'ont jamais interrompu leur rapport avec le grand fleuve, mais la pulsation intense de leur vie ayant des rapports très suivi dans la direction du nord, de même que d'importantes irradiations vers le sud, nous ne pouvons que la deviner au delà de ce qui apparaît d'une manière claire aux regards de l'historien. La ressemblance de la langue parlée de la plus grande partie des Roumains de la Péninsule Balkanique avec le langage daco-roumain, plaide incontestablement pour un contact prolongé qui a été interrompu par la suite parce que la surface de contact s'est modifiée sur la rive droite du Danube; en effet, elle a été affaiblie par des migrations continuelles vers l'est, le sud et le sud-est, mais aussi par le renforcement de l'élément serbe qui avance en sens contraire.

Dans la phase actuelle de la recherche scientifique nous sommes encore très loin de pouvoir reconstruire l'image réelle de la „patrie primitive des Roumains". L'investigation historique est en mesure d'établir avec assez d'exactitude certains de leurs anciens territoires de même que des territoires intermédiaires et elle peut aussi suivre les phases de l'évolution des blocs roumains de la Péninsule Balkanique. La linguistique essaye de connaitre de plus près le processus de différenciation de dialectes roumains et la manière dont ils se sont détachés du territoire commun. Mais les travaux de détail ont à peine commencé et ils ne sauraient être menés à bonne fin sans la connaissance plus exacte du processus de romanisation de la péninsule et sans des recherches plus étendues d'ordre ethnographique, toponymique et de linguistique comparée.

En nous fondant sur ce que nous avons analysé ci-dessus, nous ne pourrions pas oser considérer comme appartenant à la „patrie roumaine primitive" au sud du Danube d'autres territoires que ceux compris entre l'embouchure de la Morava et le Vidin avec une prolongement vers le midi sous la forme d'un tapis allant approximativement jusqu'a Vranjé. Mais l'extension de ce territoire vers l'est, vers l'Hémus et vers l'ouest sur la rive gauche de la Morava, ne peut plus être fixé d'une manière pré-


L'AIRE DU „KATUN" CHEZ LES ROUMAINS DE LA PÉNINSULE BALKANIQUE AU MOYEN ÂGE
RADUFALVA
BELGRAD
KUČEVO
SARAJEVO
KNJAŽEVAC
NIŠ
LESKOVAC
TRNOVO
TETEVEN
SOFIA
DUBROVNIK
RISANO
KOTOR
CETINJE
PEĆ
PRIŠTINA
VRANJE
PRIZREN
SKADAR
SKOPLJE
TETOVO
PRILEP

cise, bien que ces régions aient également fait partie de la zone pleinement romanisée. Il en est de même du reste de la vieille Dardanie, de la région entre Vranjé, Prizren et Ipec ou l'élément roumain du Moyen-Age semble déjà y être établi depuis une époque très ancienne. Ce n'est que dans l'espace entre la Morava et Vidin que le contact continu avec les Roumains de la rive gauche du Danube a été possible pendant un temps très long. Ce contact est confirmé d'une manière indubitable par la présence ininterrompue de l'élément roumain et par la parenté de leur langue avec le parler daco-roumain. Un pareil contact n'est pas le résultat d'une déduction logique, mais un fait historique naturel, même au cas où nous admettrions une émigration en masse partant du sud vers la Petite Valachie et la Transylvanie. Cette situation géographique explique également le fait que les Byzantins aient emprunté le nom de Vlaques pour désigner la population romane qui aurait survécu à l'orage déchaîné après la mort de l'empereur Héraclius. Cette région, envahie par les Slaves, a été longtemps isolée du reste de l'Empire, mais lorsque l'intérêt de Byzance s'y attache de nouveau, les villes à caractère roman avaient disparu de même que la population romane plus aisée. Ceux qui avait pu se sauver parlaient maintenant le roumain et vivaient aux côtés des Slaves auxquels ils avaient commencé à se mêler. Si nous voulons par conséquant admettre un noyau ou un foyer primitif roumain, il faut que nous l'imaginions un peu plus au nord, près du Danube et comprenant une large zone de l'ancienne Dacie, sans contact direct avec la population grecque. Sans cela nous risquerions à ne pas comprendre pourquoi les Byzantins avaient oublié le nom des „Latins". Cette situation géographique expliquerait d'ailleurs plus facilement le déplacement des Aroumains, déplacement qui, selon l'avis de N. Jorga, a été organisé par l'empire byzantin lui-même et accompli, croyons-nous, à l'époque de l'expansion bulgare et au plus tard au commencement du IX-e siècle.

C'est ainsi que nous voyons le problème du territoire du roumain à la différence de Van Leisen et de ses partisans qui présentent des solutions sans tenir compte des résultats certains que nous a apporté jusqu'ici la recherche scientifique. Leur seul but est de trouver enfin un point fixe dans la Péninsule Balkanique d'où ils pourraient faire partir sur la carte une flèche vers le Retezat ou le Négoï des Carpates. Mais ce point fixe ne saurait être conçu si nous ne descendions pas jusqu'à une époque où le

roumanisme eût été tout puissant dans la plus grande partie de la région danubienne. Mais il ne peut pas se concevoir non plus parceque le roumanisme balkanique se présente dès les premiers moments de son apparition à la lumière de l'histoire comme étant peu consistant. Son expansion naturelle n'indique pas une seule tendance vers le nord. La formation des trois dialectes roumains de la Péninsule Balkanique a été déterminé par leur mouvement vers la sud alors que les Daco-Roumains, qui s'étaient maintenus au nord du fleuve, suivent une évolution propre.

L'hypothèse d'une immigration roumaine partie de la Péninsule Balkanique au XII-e, XIII-e et XIV-e siècle équivaudrait à jeter un défi à la vérité historique la plus élémentaire. Il n'y a ni de régions géographiques ni un moment dans le temps qui nous autoriserait à localiser un événement de ce genre. Les Byzantins l'auraient enregistré. Sous les Asséniides il est tout aussi inconcevable. Quant aux successeurs de Nemanja, ils n'auraient jamais admis que des sujets habitants à peu près seuls des zones étendues dans les montagnes et assurant des communications dans le pays, les quitassent. Le savant bulgare Pierre Nikov, en parlant des tendances hongroises de dominer la région entre Vidin et Braničevo, se plaint que les Hongrois aient essayé d'apporter ici des colons de Hongrie[1]. Celui qui connaît enfin un peu le milieu balkanique tel qu'il a été du XI-e au XIII-e siècle n'est pas sans savoir que le pays slaves et en particulier le berger vlaque respirait une atmosphère aussi libre que possible. Ses impôts sont dérisoires quand on les compare à ceux des Serbes de Hongrie et la „loi vlaque", bien qu'elle ne contenait que des charges, représente le maximum d'obligations qui peuvent être demandées alors que, en Transylvanie, le „droit roumain" représente un retour aux coutumes ancestrales de crainte des injustices hongroises. Les obligations du serf transylvain n'ont aucune limite et restent en vigueur jusqu'au XIX-e siècle. Elles sont toujours restées soumises aux caprices du maître. Cet enfer n'a jamais pu attirer le paysan ou le berger roumain.

Mais une autre considération s'oppose à ces migrations imaginaires lorsque l'on se place sous le jour des recherches strictement scientifiques. Il s'agit de la différence entre l'organisation sociale des Roumains des Balkans et des Roumains établis au

1 P. Nikov, *Istorija na otdinskoto knja estvo do 1323 godina* (Histoire du „cnezat" de Vidin en 1323), Sofia 1922.

nord du Danube. Si des Roumains étaient venus d'une région quelconque située au sud des Balkans et de la vieille Serbie, ils auraient apporté avec eux l'organisation sociale de leur région, à savoir le hameau, les fraternités, les grandes tribus, les „voinici" (les forts) et peut-être même les „voyageurs" (călători) ou les bergers (turmari), les celnici et les cătunari ou les „primichiuri".

La hameau n'est pas une forme d'établissement connue par les Roumains au nord du Danube. Le mot même n'est attesté que très tard dans nos textes anciens à titre d'emprunt littéraire. Par contre, il est fortement répandu dans une région ayant pour centre Prizren, Zeta et la Herzégovine. On trouve encore des hameaux roumains un peu plus au nord, dans le Temnici et à Vranjé, de même qu'en Bosnie où il s'agit d'une chose importée à l'époque turque, comme l'a montré Skari . Chez les Valaques du Banat croate, le hameau a une origine plus ancienne; ceux-ci semblent l'avoir connu au moment même où ils se sont établis en Croatie; c'est pourquoi leur chef s'appelait „cătunar". Dans les régions plus proches du Danube nous ne rencontrons pas de hameaux, mais seulement des villages (*sela*): dans le district de Kuevo „le village des Vlaques", *Radivoevci* et aussi *Košarna*; près de Rudnik le village vlaque *Vojkovci*. *Bunei*, dans la région de Brani evo, près du Danube, est également un village. Novaković pense que l'on peut distinguer entre le hameau roumain, établissement provisoire sans limites fixes et entre un village, établissement paysan définitif, ayant des limites strictement établies. Mais ces arguments ne paraissent pas convaincantes parce que la plupart des hameaux roumains constituent des dons des rois de Serbie et leur territoires étaient délimités de la façon la plus détaillée. La différence ne peut s'expliquer que si l'on admet le hameau à titre de terme régional. Lorsqu'il existe dans une certaine région en même temps que le „village" dont nous ignorons le nom correspondant dans la langue des Roumains balkaniques, il a pu donner lieu dans un cas à l'expression bizarre suivante: „et le village hameau des Vlaques ayant nom de Zarvince" (1381). Nous ne trouvons dans aucun document médiéval des Balkans le mot „village", pas plus d'ailleurs dans la toponymie des pays slaves. Si les Roumains étaient venus d'ici, il nous paraît impossible que ce nom ne fût pas attesté au moins une seule fois. Il appartient évidemment au patrimoine spécifique des Roumains du nord du Danube, de même que le hameau appartient à ceux du sud.

Nous ne trouvons pas non plus des «fraternités» chez les Daco-roumains et les «tribus» roumaines de Monténégro et de Herzégovine sont également restées des phénomènes locaux qui n'ont pas pu rejoindre la vallée de l'Olt ou la région de Hatzeg au delà du Danube. En ce qui concerne les noms de chefs chez les Roumains de la partie septentrionale de la Péninsule Balkanique, ils ont leur origine le plus souvent dans le milieu où ils vivaient. Une seule fois, sur l'île de Veglia, ils s'appellent «capi». A cette exception près, ils portent des noms étrangers. Il est intéressant de noter que dans la région de Prizren à des distances non trop loin les unes des autres, nous trouvons des chefs s'appelant sud (judec), cnez, čelnik et primichiur. Les deux premiers titres sont un héritage de la première symbiose slavo-roumaine. Aucun peuple slave ne connaît pas ces deux titres avec une pareille fonction. L'érudit tchèque Kadlec est seul à penser que „knez" est aussi attesté chez les Bulgares, parce qu'il l'a trouvé une fois sur leur territoire. Mais une seule mention au cours de cinq siècles ne constitue pas une preuve évidente. C'est pour cela que nous sommes pleinement en droit de considérer les noms de „judecia" (sudstvo) et le „cnezat" comme étant d'anciens phénomènes roumains. Les „primichiuri" se rencontrent dans les territoires que les Byzantins venaient de conquérir. C'est à la domination byzantine que l'on doit la conservation de ce vieux mot d'origine latine *(primus in caera)*. Les „celnici" sont les chefs des villages roumains. Mais ce titre existe aussi chez les Serbes de Herzégovine où il a le même sens et en Bosnie, où il désigne un haut dignitaire. En Dalmatie, il a le sens de „baciu", „bravarius" – vieux berger. Les Aroumains l'ont emprunté à une tribu slave avec laquelle ils avaient vécu en symbiose. Les „celnici" mentionnés dans le „Zakonik" d'Etienne Douchan appartiennent probablement aux Aroumains dont la „Vlaquie" faisait partie des conquêtes du tsar serbe. Le fait que ces titres se trouvent les uns à côté des autres et parfois mélangés les uns aux autres, constitue une indication du fait que la population roumaine de ces régions était d'origine différente. Cela nous autorise à croire que les Roumains de la région de Prizren n'étaient pas des autochtones.

Au nord du Danube, il n'y a ni de „celnici" ni de „primichiuri", mais nous rencontrons des „judecii" (sudstvo), développées dans d'autres conditions qui sont celles de l'Etat et les „cnez" qui prolongent leur vie dans le cadre des villages des régions où

un droit roumain n'a pas pu se développer. Ces deux termes ont certainement un héritage de l'époque où les Roumains ont emprunté aux Slaves des mots qui existent dans leur quatre dialectes. Cette cohabitation avec les Slaves qui commence dans l'ancienne Dacie, continue sur la rive droite de Danube jusqu'au moment où, avec la chute de l'Empire d'Orient, tous les gués du grand fleuve furent envahis par des tribus slaves. Leurs vagues changent du tout au tout la physionomie des anciennes provinces romaines. Jireček, dans son dernier ouvrage qui constitue une magnifique synthèse des recherches critiques, conclue à juste titre: „en Dacie l'élément slave a été tellement réduit par les départs vers le sud et vers l'ouest que ses restes ont peu à peu disparu au milieu des Roumains". Nous ajouterons qu'au nord du Danube, le bloc roumain primitif est resté compact et susceptible d'une évolution alors qu'au sud il s'est disloqué très probablement à l'époque même de la dispersion des Slaves.

SILVIU DRAGOMIR
De l'Académie Roumaine
Professeur à l'Université de Cluj.

UN MOMENT DECISIF DE L'HISTOIRE DU SUD-EST EUROPEEN: LA CROISADE DE VARNA (1444).

La croisade de 1444, qui aboutit à Varna à une véritable débâcle des armées chrétiennes, représente un chapitre décisif de l'histoire du Sud-Est de l'Europe. Toutefois, on rencontre encore au sujet de cette question nombre d'erreurs aussi bien dans des traités généraux d'histoire que dans certaines recherches parmi les plus récentes. De là notre propos de chercher à éclaircir les circonstances assez embrouillées, voire même mystérieuses, qui ont présidé aux préparatifs de cette guerre contre les Turcs.

Les progrès lents, mais non moins systématiques, réalisés par les Turcs Ottomans dans la Péninsule Balkanique à partir de la seconde moitié du XIV-e siècle avaient eu pour conséquence un déplacement du champ de bataille sur lequel la chrétienté s'opposait à l'Islam dans une lutte plusieurs fois séculaire. Dorénavant, c'est dans le Sud-Est européen et non pas en Asie Minieure ou en Afrique du Nord que les armées ennemies s'affronteront. Le nouveau protagoniste de l'Islam était un peuple jeune, dynamique et discipliné, animé du fanatisme de sa foi. Il était conduit par toute une lignée de sultans énergiques, qui avaient fait de la guerre leur occupation habituelle. Mais, outre l'organisation supérieure de leur armée, leurs succès étaient dûs à l'extrême faiblesse de l'empire byzantin des Paléologues de même qu'à l'anarchie des états slaves des Balkans. En effet, les Serbes et les Bulgares ne se combattaient pas seulement les uns les autres dans leur lutte pour l'hégémonie de la Péninsule, mais encore, en raison de la désunion qui régnait dans leurs états, ceux-ci étaient divisés par des dynastes rivaux. Gallipoli (env. 1354), Andrinople (env. 1361), Černomen (1371), Kosovopolje (1389), Trnovo (1393), voilà les étapes heureuses de l'expansion turque. Byzance et la Serbie avaient été réduits à l'état de vassaux et l'état bulgare anéanti. Le jour où cette expansion atteignit le Danube inférieur en menaçant la Hongrie, le premier royaume catholique qui se trouvait sur le chemin des Turcs, l'Occident commença à se rendre

compte du nouveau danger musulman. Sigismond de Luxembourg, roi de Hongrie, en collaboration avec le voévode roumain Mircea l'Ancien, fit lever la grande armée de croisés qui trouva une fin lamentable dans le désastre de Nicopoli (1396). En 1402, il est vrai, les Mongoles infligèrent à la puissance ottomane à Ankara un échec, mais l'affaiblissement qui en résulta pour celle-ci ne fut que passager. Sous Murad II, en retrouvant toute leur force offensive, les Turcs occupèrent Thessalonique, le grand port grec de l'Egée qui se trouvait depuis peu sous la domination de Venise, et mirent la main sur une partie de l'Albanie. En outre, ils annexèrent la Serbie et poussaient leurs expéditions et leurs pillages au delà de la Valachie tributaire jusqu'en Transylvanie [1]. En même temps, l'empire byzantin, réduit à Constantinople et ses environs, était devenu une *„ville-état"*, selon l'expression de Georges Ostrogorsky [2]. Pour s'assurer le secours de l'Occident, il fit un suprême effort en signant l'union religieuse en 1439 à Florence. L'année suivante, les Turcs tentèrent, sans succès, il est vrai, leur premier assaut sur Belgrade, la cité danubienne qui passait à juste titre pour la clé du rouyaume de Hongrie.

Dans ces circonstances critiques pour la chrétienté où l'on vit les armées turques à la porte de l'Europe centrale, apparut sur la scène de l'histoire en la personne de Jean Hunyadi ou Iancu [3], la figure lumineuse d'un grand croisé, qui allait bientôt devenir légendaire. Les chrétiens reprirent confiance grâce aux victoires que ce voévode transylvain de souche roumaine remporta en 1442 sur les ennemis de la foi en Transylvanie et en Valachie. Depuis le désastre de Nicopoli, on avait mené avec beaucoup de difficultés une lutte défensive. Maintenant on pouvait, grâce à Hunyadi, penser à l'organisation d'une offensive ayant pour but de rejeter les infidèles hors de l'Europe et de sauver du même coup Byzance. Le pape Eugène IV, l'auteur de l'union de Florence, un adepte fervent de la guerre sainte, avait réussi à éclaircir, au moins pour un temps, grâce à l'action de son légat Cesarini, la situation assez trouble de la Hongrie où les querelles

1 Gustave Gündisch, *Die Türkeneinfälle in Siebenbürgen bis zur Mitte des 15. Jhdt.*, dans *Jahrbücher für die Geschichte Osteuropas*, Breslau, II (1937), pp. 393—412.

2 *Geschichte des byzantinischen Staates*, München 1940, p. 409.

3 Voir Laonicos Chalcocondylas, *Historiae*, éd. Bonn 1843, pp. 254-5: Ἰάγγος; Marinus Barletius, *De Vita et Gestis Scanderbegi*, Francfort s M. 1578; Philippus Lenicerus, *Chronica Turcica*, t. III, 1. I. f. 8 v: *Jancus vulgo dictus.*

dynastiques et les dissensions d'une noblesse oligarchique se donnaient libre cours. Par l'élévation au trône de Hongrie du roi Vladislav de Pologne, jeune homme ambitieux, la Hongrie était revenue à l'union personnelle avec la Pologne comme lors de la grande époque des Angevins. Au nouvel an 1443, le Souverain Pontife appela la chrétienté à la croisade Mais, à l'exception de la Bourgogne, les états chrétiens, qui ne se voyaient pas directement menacés, étaient trop préoccupés de leurs difficultés intérieures ou extérieures pour pouvoir songer à cette époque à des entreprises guerrières pleines de risques, fussent-elles organisées sous le signe de la croix. Toujours est-il que les papes et un certain nombre de leurs contemporains étaient encore animés par l'ancien idéal des croisés. Ceux-ci parlaient dans leur enthousiasme non seulement de chasser les Turcs hors d'Europe et des anciens territoires byzantins, mais, en se rappelant Godefroy de Bouillon, ils désiraient libérer la ville sainte [1]. Un peu plus tard, tout au moins à un certain moment au cours de l'année 1455, ce mirage fascinait aussi le vieux Hunyadi, à en juger tout au moins d'après le témoignage du franciscain Jean de Capistrano, son ami et compagnon d'armes au cours de la glorieuse action qui obligea les Turcs à lever le siège de Belgrade. En fait, il s'agissait là d'un idéal de plus en plus éloigné de toute réalité politique, d'un idéal religieux et chevaleresque dont Jean Huizinga semble exagérer la valeur lorsqu'il lui attribue dans son ouvrage magistral sur la „Fin du Moyen-Age" un rôle de premier plan [2]. Il

1 On rencontre cette aspiration, entre autres, chez le franciscain Bartolomeo di Genova dans une lettre du 3 février 1443; N. Jorga, *les aventures „sarrazines" des Français de Bourgogne au XV-e siècle, d'après la Chronique de Waorin*, t II, éd. Dupont, dans *Mélanges d'Histoire Générale* publiés par C. Marinescu, I. Cluj 1927. pp. 39—41. Au sujet des fantaisies rhétoriques de l'humaniste Francesco Filelfo et du „Planctus" de Nicolas Petschacher, voir Rudolf Urbánek, *Vladislao Varnencik, scutecnost i legenda* (Vladislav de Varna, réalité et légende). Prague 1937, pp. 45—46 et p. 125 note 7. Le pape Eugène IV songea naturellement lui aussi à la libération de Jérusalem. En 1444, les Musulmans se seraient souvenus avec frayeur de G de Bouillon, voir Henri de Sponde (Spondanus), *Annales ecclesiastici*, I, Lyon 1678, ad. ann. 1443, no. 13.

2 Sa lettre au pape Calixte III du 21 juin 1455 de Győr (Raab), dans Georgius Pray, *Annales regum Hungariae*, III, Vienne 1766, p. 157, 8, reproduite par Stephanus Katone, *Historia critica regum Hungariae*, XIII, Pesthe 1790, pp. 1002—1006.

3 Jean Huizinga, *La Fin du Moyen-Age*, trad. fr. de J. Bastin, Paris, Payot, 1932, p. 115.

ne faut pas oublier, en vérité, que l'on ne rencontre pas la moindre mesure concrète qui indiquerait une volonté soucieuse de traduire cet idéal dans le domaine des réalités. Il faut en chercher l'explication dans un caractère général de l'époque où la politique des princes européens devenait de plus en plus réfléchie, égoïste et préoccupée d'intérêts immédiats.

Rien d'étonnant donc si nous ne voyons participer à l'expédition de l'automne de l'année 1443 que certaines puissances qui y étaient directement intéressées ; d'autres restaient absentes : Byzance, en raison de sa faiblesse extrême et Venise, la première puissance maritime de l'époque préférait sans doute de s'en tenir à une prudente expectative. En réalité, dès l'année 1442, il avait été question notamment au Vatican du projet de faire soutenir l'armée de terre des chrétiens par une flotte, comme ce fut le cas à Nicopoli. Au début de l'année 1443, la république de Venise avait même promis au pape de mettre à sa disposition dix galères, non-armées, il est vrai. Quant à Philippe le Bon, le puissant duc de Bourgogne, hanté par le souvenir de la défaite de son père à Nicopoli et s'intéressant de près aux affaires orientales, avait déja commencé à armer une flotte [1]. Malgré cela, la campagne heureuse dans les Balkans n'a été assumée que par Vladislav et Hunyadi ; leurs troupes ne bénéficièrent que du seul secours de Georges Brankovič, l'ancien despote de Serbie qui, dépouillé par les Turcs de son pays, s'était réfugié en Hongrie [2] et de celui de Vlad Dracul, prince de Valachie. Ce dernier a participé à la campagne soit en personne, soit en envoyant des troupes sous le commandement d'un de ses fils [3]. L'armée des Croisés, accompagnée d'ailleurs de ce fanatique de la guerre sainte que fut Cesarini, remporta grâce au commandement de Hunyadi de remarquables victoires sur différents généraux du sultan. Elle réussit à atteindre les hauteurs des Balkans d'où cependant, en raison de l'hiver, des maladies et du manque de vivres, elle se vit dans la nécessité de s'en retourner chez elle.

Cette „longue campagne", comme on l'appelera, passa dans le monde chrétien pour un bon augure en vue d'une entreprise projetée sur des bases plus larges. On reprit donc et cette fois-

1 N. Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, I, Gotha 1908, pp. 431-2.

2 Constantin Jireček, *Geschichte der Serben*, II, 1, p. 181.

3 Ilie Minea, *Vlad Dracul şi oremea sa* (Vlad Dracul et son temps), dans *Cercetări Istorice*, IV, 1928, Jassy, pp. 141-2, 148, 151-4.

ci avec plus de persévérance, le plan d'une double action militaire sur terre et sur mer. La situation générale passait, en effet, pour favorable. On pouvait espérer de chasser les Infidèles du continent. Il est vrai que la situation des Turcs était particulièrement difficile en Europe aussi bien qu'en Asie Mineure [1]. A la suite des défaites infligées par Hunyadi, Murad II avait à faire face dans les Balkans à nombre de difficultés, car les peuples de la Péninsule avaient cru le moment venu pour secouer le joug musulman: Les Albanais se soulevèrent d'abord sous Aranit Commène et ensuite sous Scanderbeg qui se trouvait à la tête d'une ligue des anciens de son peuple. Ce héros, qui était pour son peuple ce que Hunyadi était pour le sien, soutiendra pendant près d'un quart de siècle [1] une lutte glorieuse et épique. Dans les montagnes du Pinde, d'autres Albanais se soulevèrent de même que des Valaques appartenant à l'important élément roumain qui était représenté un peu partout dans la Péninsule. Une autre révolte se produisit chez les Serbes à Novo Brdo, centre minier considérable où l'on extrayait de l'or et surtout de l'argent. Des Allemands originaires avant tout de Zips y travaillaient. Les Turcs se virent chassés par le roi de Bosnie [2] de Srebrnica, un autre centre minier. Constantin, despote de Morée, le futur empereur de Byzance qui en sera aussi le dernier, se préparait à envahir la Grèce centrale, tributaire des Turcs [3]. Mais il n'en a pas assez de tous ces soucis balkaniques: en Asie Mineure, dans la patrie même de la puissance ottomane, le sultan avait à faire face à un événement beaucoup plus dangereux, à une des révoltes périodiques du moins fidèle de ses vassaux, du tout puissant émir seldjoucide de Caramanie, l'héritier du sultan d'Iconium. Il ne faut pas oublier, en effet, que l'avance turque en Europe eût été dès les débuts beaucoup plus rapide, si les Ottomans n'avaient eu à mener parallèlement des luttes parfois difficiles en Anatolie contre des émirs de leur parenté, comme c'était le cas en l'occurrence. Ce double front,

1 Voir mon article *Les relations entre la Hongrie et Scanderbeg*, dans *Revue Historique de Sud-Esi Européen*, X 1933, Bucarest-Paris, pp. 119-141.

2 Jireček, *Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien*, I, Vienne 1912, pp. 65, 67; II, 45 *(Denkschriften der k. Akademie der Wissenschaften, Phil.-Hist. Klasse*, B. 56); Idem, *Geschichte der Serben*, pp. 183, 185.

3 D. A. Zakythinos, *Le despotat grec de Morée*, I, Paris 1932, p. 230.

qui n'était pas seulement militaire, mais aussi politique, était dû à la situation géographique, à cheval sur deux continents. L'empire byzantin avait également connu ces avatars et les sultans étaient précisément en train de récupérer l'héritage byzantin dans sa totalité.

Dans une conjoncture aussi contraire, Murad II se vit obligé à faire dès janvier 1444 des propositions de paix à Vladislav qui, sur le chemin de retour, se trouvait avec ses armées en Serbie. Mais le roi laissa ces offres sans réponse et s'en retourna à Buda avec l'intention de reprendre sous peu la guerre. Il était influencé dans ce sens non seulement par Cesarini et Brankovi', intéressés tous deux pour des raisons différentes, il est vrai, à la reprise de la lutte, mais encore par l'empereur de Byzance, menacé d'une ruine totale, et par les Vénitiens, qui, ayant de grands intérêtes dans l'empire ottoman, estimaient que les Turcs étaient en assez mauvaise posture pour qu'ils puissent enfin entrer en action contre eux, en ne mobilisant d'ailleurs qu'une petite partie des moyens dont ils disposaient. Le duc de Bourgogne et Alphonse V le Magnanime, roi de Naples, l'Aragonais qui, par une fatalité géopolitique, avait repris les velléités d'expansion dans les Balkans de ses prédécesseurs normands et angevins avaient promis du secours [1].

On voit donc se dessiner, tout au moins sur le plan théorique, le projet d'une grande croisade qui, selon le vieux sens du mot, aurait dû être une fois de plus une collaboraton militaire chrétienne, voire pan-chrétienne, l'expression armée de la chrétienté catholique et orthodoxe dans la lutte contre les ennemis de la croix. Il semble qu'au mois de mars le sultan ait fait une nouvelle offre de paix qui eut le même sort que la précédente et, un mois plus tard, Vladislav et la diète magyare firent entre les mains de Cesarini le serment de reprendre la guerre au cours de l'été de la même année. Le roi en avisa non seulement le Saint-Siège, mais encore les Puissances chrétiennes. Hunyadi,

1 Oscar Halecki admet, selon une prétendue lettre de Vladislav adressée au maitre de l'ordre teutonique, que le duc de Milan aurait également promis son concours (*La Croisade de Varna*, dans *Bulletin of the International Commitee of Historical Sciences*, vol. XI, IV-e partie, octobre 1939, Paris, p. 495. J'ai essayé de montrer qu'il y a des raisons qui militent contre l'authenticité de cette lettre *dans Ciriaco d'Ancona e la Crociata contro i Turchi*, Vălenii-de-Munte (Roumanie), 1937 N. 1, p. 29, extrait du *Bulletin Historique de l'Académie Roumaine*, XX 1937.

de son côté, avait déjà commencé les préparatifs en vue de la campagne [1].

Toujours est-il que même du côté chrétien la situation n'était pas facile. En Hongrie, Vladislav était loin de jouir d'une autorité incontestée, car un parti de la noblesse reconnaissait un autre roi, Ladislas le Posthume, un enfant de quatre ans, qui se trouvait sous la protection du roi romain Frédéric de Habsbourg, le futur empereur du Saint Empire. En même temps, le nord du pays était dominé, au nom du même enfant, par le célèbre capitaine de mercenaires, le hussite Giskra[2]. Nous sommes à une époque où l'élément militaire tchèque, formé et trempé au cours des guerres hussites, se répand dans les pays limitrophes de la Bohème. Il est vrai que la diète magyare avait pris des mesures pour assurer la paix intérieure du royaume et Vladislav avait réussi à prolonger pour d'autres années l'armistice qu'il avait conclu avec Frédéric. En outre, la situation assez trouble qui régnait en Pologne préoccupait le jeune souverain. Les Polonais qui ne sentaient pas encore le danger à leurs frontières ne voulaient pas d'une nouvelle guerre avec les Turcs, d'autant moins qu'ils avaient leurs propres soucis intérieures, alors que les Hongrois, pleins de confiance après les victoires remportées jusque là et poussés par Cesarini, désiraient la croisade. Ainsi donc, chose grave, les deux pays unis par une même dynastie ne voyaient pas de la même façon un problème aussi important que le problème turc et on ne pouvait donc s'attendre de leur part à un effort commun. Il se pourrait même que Vladislav et Hunyadi n'eussent pas en ce moment-là des grandes illusions au sujet de l'organisation d'une entreprise chrétienne d'envergure, de la collaboration projetée d'une flotte alliée et cela malgré toutes les promesses vénitiennes, car une année à peine s'était écoulée depuis que des promesses semblables leur avaient été faites et qui étaient finalement restées sans suite en temps voulu.

Toutes ces circonstances favorisaient en une certaine mesure les efforts du sultan en vue de la paix. Il est probable que les nouvelles propositions faites par lui au moment de la diète ou tout de suite après celle-ci aient déterminé Brankovič, à qui il avait promis la restitution de son état par cette paix, d'interve-

1. Voir mon étude *Ciriaco d'Ancona* etc., pp. 14, 18-20.

2 Bálint Hóman-Gyula Szekfű, *Magyar Történet* (Histoire hongroise), II, s. d., pp. 273-5.

nir auprès de Hunyadi. Après avoir gagné celui-ci à ses vues, il aura probablement avec son aide convaincu le roi d'entrer en négociations avec Murad II. Je m'excuse de la place que j'accorde aux antécédents diplomatiques de la croisade de Varna, mais je les considère comme indispensables en vue de l'éclaircissement partiel tout au moins de l'évolution des événements qui ont déterminé cette entreprise politique et militaire. Malheureusement, une grande partie de cette évolution reste énigmatique. C'est que la politique adoptée à partir de ce moment par Vladislav reste mystérieuse. Il semble qu'il ait commencé à négocier avec les Turcs sous l'influence du parti polonais de la Cour, qui était opposé à la guerre et à la suite des efforts de Brankovič et même peut-être de Hunyadi qui tous deux connaissaient aussi bien la situation intérieure peu stable de la Hongrie que la force des Turcs qui était toujours respectable et qui auraient souhaité conclure la paix ne fut-ce que pour un temps. Au cours de la campagne heureuse de 1443, on n'avait pas livré bataille au sultan lui-même qui conduisait le gros des forces turques ; celles-ci existaient donc toujours. Il se peut que Vladislav ait tenté de jouer double jeu : d'un côté, en poussant ses préparatifs militaires, il voulait voir si, incitées par son exemple, les puissances chrétiennes allaient prendre les mêmes mesures en vue de la guerre et, d'un autre côté, par ces négociations avec les Infidèles il aurait voulu obtenir ou bien des concessions turques qui lui auraient permis de faire la paix ou encore se servir simplement de ses négociations comme d'une manoeuvre diplomatique. Nous sommes au début du réalisme politique de la Renaissance. De cette manière, il pouvait donner le change à son ennemi au sujet de ses véritables intentions et de le décider de jeter ses forces en Asie contre l'émir de Caramanie, de sorte qu'il aurait pu à l'aide de la flotte des croisés le couper de ses possessions européennes dont la conquête aurait été d'autant plus facilitée.

Une seule chose est certaine à savoir que le roi, d'accord avec Hunyadi et le despote, ait envoyé une ambassade à Andrinople, la capitale ottomane, vers la fin du mois d'avril, comme nous avons eu l'occasion de le montrer dans notre étude „Ciriaco d'Ancona e la Crociata contro i Turchi" [1]. A la tête de cette ambassade magyaro-serbe se trouvait Stoïca Gisdanich qui tenait de Vladislav de pleins pouvoirs en vue de traiter et de

1 Nous renvoyons à ce travail au sujet des références.

conclure la paix avec les Turcs. Cette ambassade a dû être envoyée dans le plus grand secret, autrement nous ne pourrions nous expliquer le fait que nous ne trouvons pas la moindre mention de cet événement d'une haute portée dans les lettres de Cesarini ou dans celles que l'envoyé de Venise à Buda adresse à la Sérénissime. L'ambassade intervenant une semaine après la décision de la diète de faire la guerre, c'est là un véritable paradoxe. Or, tout au contraire, les lettres en question annoncent à Venise le vote solennel du roi et des magnats de recommencer la guerre en été. Nous sommes donc bien forcés de conclure à la duplicité de Vladislav, car tout en donnant au légat du pape et à l'ambassadeur de Venise l'assurance qu'il entreprendra la croisade, fidèle à son serment, il n'hésite pas à envoyer une ambassade chargée de négocier la paix avec les infidèles. Le fait nous paraît d'autant plus surprenant qu'à la même époque le représentant de Venise à Buda a fait part au roi, à Brankovi et à Cesarini de l'intention ferme de la République d'envoyer dans les Dardanelles une flotte de dix galères au cas où Vladislav et le despote recommenceraient la guerre. Ces galères devaient être armées au compte du pape. Cesarini avait d'ailleurs déjà promis aux Vénitiens Gallipoli, la clé des Dardanelles, qui devait être conquise par l'expédition projetée. Mais il y a plus : Venise avait fait savoir au roi au début du mois de mai que quatre autres galères allaient être armées, au compte d'autrui bien entendu, en l'occurence au compte du duc de Bourgogne qui, de son côté, préparait cinq autres bâtiments pour la croisade. Venise demandait en conséquence au roi de commencer la campagne aussitôt que possible car la victoire ne pourra être assurée que par la collaboration de son armée avec la flotte chrétienne.

Pendant ce temps-là, l'ambassade magyaro-serbe était en route. Elle arriva à Andrinople au début de juin et signa le 12 du même mois un traité de paix de dix ans avec Murad II. Ce dernier, après avoir prêté serment sur le traité, fit accompagner les ambassadeurs chrétiens par ses propres ambassadeurs qui devaient obtenir la ratification du traité par Vladislav au moyen d'un serment semblable à celui qu'il avait prêté lui-même. Ce traité préliminaire assura à Branković, vassal de la couronne de Hongrie, la restitution de la part des Turcs de ses fils, prisonniers du sultan, de même que la restitution de son état qui devait cependant garder des rapports de vasselage avec la Porte. D'autres dispositions concernaient le prince de Valachie, Vlad Dracul, qui

avait lui aussi conclu la paix par la même ambassade dans des conditions avantageuses en se faisant reconnaître une double dépendance vis-à-vis de ses deux puissants voisins. Ainsi donc du point de vue formel les bénéficiaires de ce traité, de même que de celui qui allait être conclu en 1452 également à Andrinople, étaient les princes de Serbie et de Valachie, notamment celui de Serbie. Toutefois, d'une manière indirecte, le pacte ne devait pas moins servir les intérêts du royaume souverain de Hongrie, car d'après ce qu'écrit Jan Dabrowski, „presque toutes les pertes subies du temps de Sigismond on été regagnées (par le vassal serbe) et les progrès des Turcs sur le Danube n'ont pas seulement été arrêtés, mais les Turcs se sont même retirés" [2]. La ligne de défense du royaume se déplace, comme le note l'historien hongrois Bálint Hóman, de la rive du grand fleuve vers le sud [3]. En tout cas, la certitude de dix ans de paix que donnait les Ottomans aux deux principautés chrétiennes aurait dû signifier un avantage du même ordre et de même durée pour la Hongrie.

Mais pendant que cette paix était conclue par son ambassade avec Murad, Vladislav continue sa politique à double face en s'appuyant sur Hunyadi et Branković. Tout en attendant le retour de l'ambassade, les préparatifs militaires du roi et du grand capitaine prenaient leur cours. Pendant le mois de juin, Cesarini et l'ambassadeur de Venise ne pouvaient donner que de bonnes nouvelles à ce sujet. A la demande du légat pontifical, Venise avait même pris des mesures en vue de l'envoi d'une partie de la flotte des croisés sur le Danube, à Nicopoli ou, si besoin était, en un autre point, afin de faire passer l'armée chrétienne en Bulgarie dès qu'elle serait arrivée sur le bord du fleuve. Vers la fin du mois de juin la flotte pontificale, équipée à Venise, partait pour Gallipoli. Les vaisseaux bourguignons devaient prendre la même direction. Au début de juillet, Vladislav écrivait aux Florentins qu'il allait bientôt attaquer les Ottomans avec l'aide de la flotte alliée et qu'il allait les jeter hors d'Europe. Le 24 du même mois, il écrivait au roi de Bosnie qu'il était sur

1 Le texte de ce traité a été publié par N. Iorga dans *Acte şi fragmente cu privire la istoria Românilor* (Actes et fragments concernant l'histoire des Roumains), III, Bucarest, 1897, pp. 23-27.

2 *Władisław Jagiellończyk na Węgrzech* (Vladislav Jagiello en Hongrie), Varsovie 1922, p. 154.

3 *Ouvr. cit.*, III, p. 277.

le point d'entreprendre „la destruction des maudits Turcs" [1]. Le jour suivant il quitta, en effet, Buda [2], mais non pour la croisade, mais pour Szeged où il devait rencontrer sa propre ambassade de retour d'Andrinople et les envoyés de Murad qui lui apportaient la paix. Etant donné ce jeu sur deux tableaux peut-on encore affirmer avec Oscar Halecki que Vladislav était parfaitement loyal vis-à-vis de ses alliés et de la chrétienté ? [3] Nous ne le croyons pas. Mais à Szeged, après l'arrivée du roi, d'autres négociations eurent lieu au cours desquelles les Turcs, qui avaient absolument besoin de paix firent de nouvelles concessions. Il y a lieu de noter ici que, tout au moins à en juger d'après les sources, il n'était plus question à Szeged du prince de Valachie. Ainsi donc, à la suite de certains changements, le traité d'Andrinople fut confirmé par serment de la part de Vladislav, ici à Szeged au cours des derniers jours de juillet, comme en font foi nombre de sources contemporaines, des documents et des récits bien informés et indépendants les uns des autres. Malgré cette unanimité des témoignages, O. Halecki croit pouvoir reprendre bien qu'avec quelques retouches, la vieille thèse polonaise en affirmant que Vladislav aurait refusé à Szeged de confirmer le traité d'Andrinople. J'ai essayé de montrer à une autre occasion et d'une manière que je crois convaincante que les arguments dont se sert l'historien polonais à cet égard me paraissent non-fondés [4].

De cette manière, après avoir assuré qu'il allait partir pour la croisade et après avoir en même temps négocié un accord avec l'ennemi, il a conclu sous serment la paix avec ce dernier malgré la décision prise en avril et également confirmée par un serment et malgré toutes les promesses faites à la chrétienté. En d'autres circonstances, le jeune monarque aurait pu se permettre de mener au nom de la „raison d'Etat" si l'on veut, une politique de duplicité s'il avait cru pouvoir mieux servir de la sorte les intérêts de ses deux royaumes. Mais la situation d'alors aurait dû l'éloigner d'un tel jeu équivoque, car il y avait alors des chances sérieuses, voire presque uniques, de rejeter les Turcs hors d'Europe, ce qui n'était pas seulement dans l'intérêt vital de la

1 *Ciriaco d'Ancona*, p. 31.

2 Voir mon article *Autour de la croisade de Varna : la question de la paix de Szeged et de sa rupture (1444)*, Bucarest 1941, p. 13, extrait du *Bull. de la Sect. Hist. de l'Acad. Roum.*, 2.

3 *La croisade de Varna*, p. 495.

4 *Autour de la croisade de Varna, passim.*

Hongrie, mais de toute la chrétienté contemporaine. Faire la paix lorsque les circonstances étaient aussi favorables pour une croisade victorieuse, et les Vénitiens eux-mêmes, d'habitude si prudents, reconnaissaient qu'il en était ainsi, équivalait à perdre une occasion qui ne se présentera qu'après des siècles. En outre, c'était là se faire des illusions au sujet d'un empire aussi guerrier que celui des Ottomans avec lequel, en fait, la possibilité d'un *modus vivendi* durable était exclue pour les pays chrétiens qui étaient à la fois indépendants et voisins. En agissant de la sorte, on donnait, en effet, aux Turcs la possibilité de rassembler leurs forces et de devenir encore plus menaçants. Il est vrai qu'au bout de quelques jours Vladislav adoptera une attitude toute différente, violant la paix de Szeged et commençant la croisade en collaboration avec la flotte qui était arrivée à Gallipoli au début du mois d'août. Mais il avait laissé passer le moment opportun en perdant un temps extrêmement précieux — six mois — en négociations, suivies de la conclusion d'une paix fortement passagère avec un ennemi auquel il avait donné le temps de se recueillir, de passer en juillet avec le gros de son armée en Asie Mineure, d'y étouffer la révolte de Caramanie et de réunir ensuite toutes ses forces sur un seul front en Europe pour faire face à la croisade[1].

Vladislav n'a respecté son traité pas même pendant une semaine. En fait, le 4 août 1444, étant encore à Szeged, il a juré une fois de plus en face de Cesarini que, malgré la conclusion de la paix, il allait passer le Danube le 1 septembre pour attaquer les Turcs. De la sorte il ne reconnaissait comme valable que le serment prêté au mois d'avril qu'il renouvelait maintenant. Le serment de 4 août devait rétablir la confiance en levant les soupçons qui s'étaient fait jour parmi les alliés et notamment parmi les commandants de la flotte chrétienne qui doutaient de la sincérité des intentions du roi. Qu'est-ce qui a déterminé le roi Vladislav à changer aussi brusquement d'attitude, à violer une fois de plus son serment ? C'est là un profond secret. Il est difficile de faire la moindre supposition. En se tenant aux faits et gestes du roi, il apparaît cependant probable comme le croit aussi Dávid Angyal [2] que Vladislav, jeune homme de vingt ans,

1 *Autour de la croisade de Varna, passim.*

2 *Le traité de paix de Szeged avec les Turcs (1444)* dans *Revue de Hongrie*, 1911, Budapest-Paris, pp. 233—268, 374—392; idem, *Die diplomatischen Vorbereitungen der Schlacht von Varna (1444)*, dans *Ungarische Rundschau* II, 1913, Munich-Leipzig, pp. 518—524.

assez indécis, a subi des influences et des pressions contradictoires et a oscillé entre le parti de la guerre et celui de la paix qui s'affrontaient à la cour. Nous ajouterions toutefois qu'il se pourrait bien que la raison principale de la violation du traité de Szeged eût été celle que l'histoire admet généralement, à savoir les pressions et peut-être même les menaces d'excommunications de la part de Cesarini qui ne pouvait accepter la validité d'un traité avec les Infidèles sans l'approbation du Souverain Pontife. Or, en l'occurence, Eugène IV avait nourri des grands espoirs au sujet de la croisade projetée. Le légat pontifical aura certainement rappelé au roi les promesses qu'il avait faites aux puissances chrétiennes et auxquelles il ne pouvait manquer surtout parce qu'à la suite de ces promesses la flotte chrétienne avait rejoint Gallipoli. En outre, Cesarini aura encore insisté sur les graves soucis qui préoccupaient le sultan en Asie, situation qui offrait à la croisade les meilleurs auspices. Vladislav s'est laissé peut-être convaincre de la sorte de renoncer à sa politique de duplicité suivie jusque là et de déclarer de nouveau la guerre aux Turcs.

C'étaient là les antécédents diplomatiques pleins de péripéties et de coups de théâtre de la croisade de Varna, dont le héros, le jeune Vladislav, a fortement impressionné l'esprit de ses contemporains comme en témoigne la légende populaire et savante de l'époque [1]. Voici maintenant brièvement l'évolution de la croisade elle-même. Selon son manifeste du début d'août, le roi aurait dû commencer la campagne sans retard afin de pouvoir passer le Danube le 1 septembre. Mais aux six mois perdus en négociations de paix avec l'ennemi vient s'ajouter maintenant un nouveau retard de trois semaines en raison de la lenteur des préparatifs, retard qui devait avoir des conséquences fort graves sinon fatales pour le sort de la croisade. En fait, Vladislav ne passa le Danube qu'à la fin du mois de septembre près d'Orşova, comme les croisés de 1396. Branković n'était pas de cette expédition. Il avait mis tout en oeuvre pour dissuader le roi de la violation du traité de Szeged qui était si favorable pour lui-même. Le vieux despote incarnait dans une personnalité remarquable le destin tourmenté de sa nation; dans sa jeunesse il avait vécu la catastrophe nationale de Kosovopolje et avait souffert depuis nombre d'autres malheurs. N'ayant pas réussi à convaincre Vla-

1 Urbanek, *passim*.

dislav, il conclut une paix séparée avec le sultan, son gendre, le 15 août. Les Turcs quittèrent là-dessus ses possessions [1]. L'armée de terre des croisés était composée des troupes hongroises et polonaises du roi et des soldats transylvains de Hunyadi. Nous ne donnons pas de chiffre, étant donné leur caractère presque toujours illusoire. Ils sont surtout connus à la suite des études d'histoire militaire de Hans Delbrück. Les Polonais n'étaient pas très nombreux, ce qui s'explique par l'attitude de la Pologne qui ne désirait pas de guerre. Quant aux Transylvains de Hunyadi, c'étaient cette fois-ci, comme dans les autres entreprises du grand capitaine, avant tout des Roumains venus des immenses propriétés qu'il avait en Transylvanie comme dans le Banat. Nous en trouvons une preuve dans les documents des donations [2] par lesquelles le voévode de Transylvanie récompensait le courage de ceux de sa race. Mais de l'armée des croisés faisait encore partie un important contingent de troupes roumaines qui s'était joint au gros sur la rive droite du Danube. Il était commandé par le prince de Valachie Vlad Dracul, ce prince „très célèbre par sa bravoure et sa sagesse" selon l'expression du chroniqueur bourguignon Wavrin [3]. Le prince de Valachie illustra une fois de plus la tradition roumaine de cette solidarité chrétienne et européenne inaugurée par Mircea l'Ancien, son père et qui trouvera sa plus haute expression dans la gloire d'un Etienne le Grand et d'un Michel le Brave. En dehors de l'armée proprement dite des croisés, le despote Constantin de Morée créa une diversion aux Turcs en Grèce en occupant en 1444 Athènes et Thèbes [4]. En même temps, la révolte de Scanderbeg en Albanie suscitait des préoccupations de plus en plus sérieuses au sultan. On sait que dans le plan de la croisade, la flotte avait à jouer un grand rôle. Elle se composait des vaisseaux pontificaux armés à Venise, des navires bourguignons, de deux galères de la petite, mais non moins riche république de Raguse, vassale de la Hongrie. L'empereur byzantin avait également offert deux galères. La faiblesse de son état ne lui permettait pas de faire plus, si ce

1 Jireček, *Geschichte der Serben*, II, 1, pp. 185-186.

2 Cités par N. Iorga, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), IV, Bucarest 1937, pp. 70, 81, 84, 88—90, 118—119.

3 Iorga, *Cronica lui Wavrin si Românii* (La chronique de Wavrin et les Roumains), dans *Buletinul Comisiei Istorice a Românlei* VI, Bucarest 1927, p. 61.

4 Zakythinos, *lieu cit.*

n'était l'action de son frère Constantin en Grèce. Mais le simple fait que la ville de Constantinople était encore en des mains chrétiennes pouvait être du plus grand service pour la croisade, étant donné son importance stratégique [1].

L'armée chrétienne a suivi cette fois-ci, comme en 1396, tout au moins pendant un temps, la rive droite du Danube en Bulgarie. Après avoir occupé, sans grande difficulté, Cladova, Vidin, Nicopoli, la ville, sinon la citadelle où une garnison turque continuait à résister et après avoir pris un certain nombre d'autres localités plus petites, l'armée des croisés prit la route de Varna d'où elle voulait atteindre Constantinople en suivant le bord de la Mer Noire. Ainsi, elle évitait le passage des défilés des Balkans dont on savait depuis l'année précédente qu'ils étaient fortifiés et défendus par les Turcs. Arrivés dans le Bosphore, les croisés devaient s'unir à la flotte qui gardait les détroits. On aurait de la sorte empêché Murad de ramener ses forces d'Asie, en occupant en même temps toute la Turquie d'Europe. La flotte des croisés était arrivée à temps dans les détroits. Suffisamment forte, comme constate à juste titre O. Halecki, elle aurait été à même de remplir sa mission. En effet, selon un rapport vénitien datant de l'année précédente, 16 à 20 navires suffisaient pour fermer les détroits. Ce ne furent pas ses effectifs, les vingt-quatre galères étant largement suffisantes, mais des circonstances imprévues qui l'ont empêchée d'accomplir sa mission, comme le note le même historien. Le gros de la flotte qui se trouvait à Gallipoli ne permettait pas au sultan de traverser les Dardanelles pour passer d'Asie en Europe. Une partie plus petite de la flotte surveillait le Bosphore et c'est précisément ici que Murad décida de faire la traversée dans un point très étroit où un puissant courant rendait difficiles les manoeuvres des galères. En outre, étant donné le retard de l'armée de Vladislav qui aurait dû venir occuper les détroits, la rive européenne du Bosphore a pu être occupée par des forces ennemies relativement réduites que le sultan avait laissées en Europe. Ce fut là un fait grave, car ces occupants pouvaient maintenant collaborer avec l'armée de la rive opposée dans le bombardement des navires chrétiens. Mais même dans cette situation Murad n'aurait peut-être pas réussi à réaliser son plan, si la trahison chrétienne ne lui était pas venue au secours. Les Génois de Péra avaient mis des embarcations à sa disposi-

1 Cf. aussi Halecki, *art. cit.*, p. 494.

tion, sans doute en se faisant bien payer. En outre, un vent très puissant le favorisa en immobilisant l'escadre chrétienne qui était bombardée des deux rives par les Turcs, alors que le sultan pouvait faire passer en même temps ses troupes d'Asie en Europe. Cela se passait vers la mi-octobre. Ainsi, après avoir étouffé la révolte de Caramanie, Murad, en apprenant la violation de la paix par Vladislav a pu se hâter et venir à sa rencontre jusqu'à Varna [1]. Nous ne rappelerons pas ici les détails connus de la bataille fatale du 10 novembre 1444 livrée près de Varna où, à la suite d'une charge inconsidérée du jeune roi dans le style de la charge des chevaliers français à Nicopoli qui lui coûta la vie, la panique s'empara des rangs chrétiens qui virent tomber leur chef. Les croisés subirent malgré leur courage, l'expérience et les mesures prises par le bon commandant qu'était Hunyadi une grave défaite. Il est cependant intéressant de noter que le monde chrétien ne s'est pas tout de suite rendu compte de la gravité de cette catastrophe. Il est arrivé alors ce qui se produisit aussi à l'occasion d'autres événements tragiques que les hommes n'étaient pas à même d'apprécier immédiatement selon leurs vraies proportions ou se méprenaient sur leur sens en raison de la lenteur des communications ou de l'absence d'informations exactes. N'oublions pas qu'après la débâcle serbe de Kosovopolje, les Florentins avaient envoyé des félicitations au roi Tvrtko de Bosnie dont les troupes avaient pris part à la bataille en qualité d'alliés du cneaz Lazare, prenant les vaincus pour les vainqueurs [2]. En 1445, plusieurs mois après la catastrophe de Varna, ce seront encore les Florentins qui écriront en s'adressant à Vladislav, mort à la bataille, pour lui demander si les mauvaises nouvelles sur la défaite de son armée correspondaient à la réalité [3]. C'est que les bruits les plus divers circulaient au sujet de la bataille mémorable. Comme on croyait que le roi et Cesarini, qui périt dans le désordre de la fuite, étaient encore en vie, une partie de la flotte chrétienne des détroits se mit en 1445 à les chercher dans les ports de la Mer Noire. Par la suite, elle entreprit une expédition sur le Bas-Danube ou, tout d'abord en collaboration avec les Roumains de Vlad Dracul et ensuite avec ceux de Hunyadi, elle attaqua avec quelque succès les forteresses au bord du fleuve qui se trouvaient dans les mains

1 Minea, *ouvr. cit.*, pp. 183—185.

2 Jireček, *Geschichte der Serben*, III, p. 121.

3 Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, I, p. 443.

des Turcs [1]. Le bruit que Vladislav n'était pas mort à Varna a d'ailleurs persisté pendant des années et a donné naissance à la légende selon laquelle le jeune roi, plein de remords à cause de son parjure de Szeged pour lequel Dieu l'avait puni par la cruelle défaite, se serait fait ermite [2] et, en gardant l'anonymat et en suivant les chemins des pèlerins, il serait arrivé jusqu'en Espagne où il serait mort quelques dizaines d'années après.

Il est assez étonant que l'historien tchèque Urbanek ajoute foi à cette légende et essaie de la faire entrer dans l'histoire, tentative qui ne convainc d'ailleurs pas [3]. Essayons de montrer pour conclure quelle a été la portée de cette défaite pour l'histoire du Sud-Est de l'Europe. On peut dire sans craindre d'exagérer que les peuples chrétiens n'ont pas su tirer profit d'un moment décisif. Une pareille situation ne se retrouvera qu'après des siècles, à la fin du XVII-e. Ce moment a été décisif pour une autre raison encore : à la suite de la déception de Varna, malgré toute l'insistance de Hunyadi et des papes, il ne sera plus possible de mettre sur pied une alliance européenne contre les ennemis de la croix. Seul Aziz Suryal Atiya a pu affirmer dans un travail récent sur les croisades de la fin du Moyen-Age – travail discutable dont nous nous sommes occupés à une autre occasion – que l'expédition de Varna n'a été en réalité qu'un épisode dans les guerres turco-magyares du XV-e siècle[4] en lui contestant le titre de croisade. La campagne de 1444 n'a pas été un simple épisode dans une guerre dite régionale, mais au contraire une entreprise européenne avec la participation du Saint-Siège, de Venise, de Raguse, des Français de Bourgogne, des Polonais, des Roumains et des Byzantins. C'était là une entreprise conçue sur une échelle très vaste et conduite jusqu'à un certain point par une collaboration pan-chrétienne.

Essayons de voir quel a été le sort des pays du Sud-Est à la suite de l'échec total de 1444? Tout d'abord, Varna a sonné le glas à Byzance, qui a été autrefois l'expression politique et spirituelle la plus brillante de la chrétienté. En fait, la croisade de 1444 a été la dernière tentative vraiment européenne en vue de ressusciter

1 La campagne est décrite par Wavrin (Iorga, *Cronica lui Wavrin*, *passim*).

2 On avait prétendu autrefois la même chose à propos de Salomon de Hongrie et, plus tard, de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne.

3 *Ouvr. cit.*

4 *The Crusade in the later Middle Ages*, London 1938, p. 467. Cf. nos observations dans *Revue Historique du Sud-Est Européen*, XIX, 2,1942, pp. 527-583.

l'empire grec en proie à l'agonie [1]. Son échec a déterminé non seulement le sort de Constantinople qui va succomber neuf ans plus tard sous les coups des Turcs, mais il compromettra aussi d'une manière définitive l'union religieuse signée à Florence [2], union dans laquelle la papauté voyait le couronnement de ses efforts séculaires. Quant à la Hongrie, elle perd après Varna son union dynastique avec la Pologne et continuera sous Hunyadi et pendant les premières années du règne de son fils, le roi Mathieu, la lutte contre les Turcs avec des résultats changeants pour s'effondrer enfin sous leurs coups à Mohács en 1526.

Les pays roumains, la Valachie et la Moldavie, s'étaient vus forcés de reconnaître la suzeraineté turque, la Valachie dès la fin du XIV-e siècle ou du début du XV-e, la Moldavie au milieu du XV-e. Ces pays avaient essayé en vain soit par leurs propres moyens, soit alliés à d'autres peuples chrétiens d'échapper à cette suzeraineté ; en fait, leur dépendance se trouvera de plus en plus accentuée. Toujours est-il qu'à la différence avec les pays au sud du Danube, les principautés roumaines ne seront jamais transformés en pachaliks. Ils réussiront à garder un gouvernement propre, plus ou moins indépendant selon les époques. Après le désastre de Varna, les Turcs ne rencontreront plus dans la Péninsule Balkanique que des résistances isolées qui, à l'exception du littoral dalmatique, tomberont toutes jusqu'à la fin du XV-e siècle: la Serbie qui, à partir de 1389 ne vivait plus que dans une sorte d'agonie, selon l'expression de Maximilien Braun [3], sera annexée en 1459 ; la Bulgarie avait connu le même sort dès la fin du siècle précédent ; la Bosnie sera incorporée en 1463 et la Herzégovine en 1482. Voici pour les pays slaves. En Albanie, il est vrai, Scanderbeg résistera héroïquement jusqu'à sa mort en 1468, mais, par la suite, le pays sera non seulement subjugué, mais l'importante forteresse de Scutari et d'autres possessions vénitiennes du littoral albanais seront occupées. Venise, de même que les derniers Paléologues, perderont au cours de la seconde moitié du siècle tout ce qu'ils possédaient en Morée. Ce sera là le sort des possessions albanaises, latines et grecques de la Péninsule. La catastrophe de Varna consacrera la domination turque sur les Balkans qui durera presque un demi millénaire, c'est-à-dire aussi longtemps que

1 A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, trad. de P. Brodin et A. Bourguina, II. Paris 1932, p. 334.

2 Halecki, *art. cit.*, p. 485.

3 *Ouvr. cit.*, p. 156.

l'hégémonie ottomane dans le monde de l'Islam. Par les Turcs, l'Asie s'étendra sur l'espace balkanique, de même que le Moyen Age se prolongera jusqu'au XIX-e siècle dans la mosaïque ethnique de la Péninsule, chez ses peuples qui deviendront véritablement des „nations sans histoire" [1], isolées du circuit politique et spirituel de l'Europe, de toute l'évolution parcourue pendant ce temps par le continent auquel ils appartenaient. Voilà des raisons d'importance qui nous permettent de considérer la croisade de Varna comme un moment décisif dans l'histoire de Sud-Est de l'Europe.

FRANÇOIS PALL
Maître de conférences à la Faculté
des Lettres de Cluj

1 Hermann Wendel, *Südosteuropäische Fragen*, Berlin 1918, p. 21.

INFORMATIONS SUR L'HISTOIRE DE LA VALACHIE AU XVI-e SIECLE DANS UNE OEUVRE HAGIOGRAPHIQUE BULGARE.

Dans un mémoire intitulé „Informations récentes sur le monde slave", présenté à l'Académie Roumaine le 26 mai 1926, nous nous sommes occupés de certains aspects de l'histoire de la Valachie au XVI-e siècle. Certaines données complémentaires se trouvant à cette époque dans des bibliothèques inaccessibles pour nous, ce mémoire n'a pu être publié. D'autre part, à l'occasion de nos recherches sur l'histoire du prince roumain Pierre Rareş, nous avons étudié „La vie de Saint Nicolas le Nouveau", oeuvre hagiographique du XVI-e siècle dont les informations sur le règne de Mircea Ciobanu abondent. Cette oeuvre nous donne, suivant l'expression d'un historien de la littérature bulgare, „des détails précieux sur la vie du voévode Mircea, la vie de l'Ungrovlachie et la souveraineté turque" [1]. Elle a été dernièrement fort appréciée par les historiens de la littérature bulgare, en tant qu'oeuvre du XVI-e siècle, et contient des „données historiques sur Sofia, capitale de la Bulgarie, sur le paysage environnant et sur les martyrs de cette ville: Jean de Rila, Etienne et Georges" [2]. On apprécie surtout la richesse de „détails intéressants sur la situation politique de la Bulgarie, sur les rapports entre Sofia et la Valachie" [3]. Cette oeuvre est considérée comme „une importante source d'informations pour la connaissance de l'époque, surtout pour l'étude de la vie spirituelle de Sofia, dans la seconde moitié du XVI-e siècle" [4].

La vie de Saint Nicolas le Nouveau a été publiée par un réputé slaviste, le professeur roumain Polichron Sârcu. Il a utilisé un manuscrit du XVI-e siècle, qui se trouvait à la bibliothèque de la cathédrale „Sveti Cral" de Sofia. Le professeur Sârcu a

1 Г. Константиновъ, Стара болгарска литература, София 1942, p. 148.

2 *Ibid.*, p. 147.

3 *Ibid.*, p. 147.

4 *Ibid.*, p. 154.

publié le texte de „la vie du Saint" ainsi qu'une „messe du saint" et un assez long commentaire du manuscrit [1].

L'ouvrage qui nous intéresse est l'oeuvre d'un érudit de l'époque, Mathieu le Grammairien, grand lampadaire de la grande église de Sofia et bon ami du martyr. Il a été rédigé après l'assassinat de Saint Nicolas par les Turcs en 1555. Il a été inséré en 1564 dans le codex qui l'a conservé.

L'oeuvre du grammairien Mathieu présente toutes les caractéristiques de l'école byzantine de rhétorique, à l'époque de la décadence de la littérature hagiographique. Ce sont surtout les caractéristiques de cette littérature qui s'est développée chez les peuples slaves d'au delà du Danube, sous l'impulsion du patriarche Euphème de Târnova et de ses élèves [2].

Mathieu le Grammairien, versé dans les Saintes Ecritures et dans la littérature hagiographique slavo-byzantine, emploie, directement ou par l'intermédiaire de Constantin de Costencie ou Vladislav le Grammairien, des citations du Psautier, des paraboles de Salomon, du livre de Job, ainsi que de l'Evangile et du Livre des Apôtres. Grâce aux ouvrages apocryphes et surtout aux recueils hagiographiques répandus chez les peuples slaves du sud sous l'influence de Byzance, l'auteur connaissait aussi une partie de l'histoire contemporaine, surtout celle de l'Empire Ottoman et une partie du Koran [3].

Le manuscrit mis au jour par le professeur Sârcu, a été imprimé en 1901 par les soins de l'Académie des Sciences Russe [4].

La rédaction est en langue serbe avec quelques formes bulgares et certaines influences slavo-russes, langue couramment employée dans la Bulgarie occidentale au XVI-e siècle. Cet ouvrage, d'une étendue peu commune, abonde en figures d'une rhétorique ampoulée, en longues citations des ouvrages ecclésiastiques et en phrases stéréotypes empruntées aux ouvrages hagiographiques. On y trouve aussi des phrases entortillées qui obscurcissent le sens et une variété de détails qui n'ont parfois aucun rapport avec le sujet, mais qui apparaissent dans les ouvrages similaires des érudits slaves de l'époque. Comme le reconnaît l'auteur même de

1 П. Сырку, Очерки изъ исторіи литературныхъ сношеній болгаръ и сербовъ въ XVI и XVII вѣкахъ. Житіе св. ніколая новаго софійскаго по ед иастенной рукописи XVI в. С. Петербургъ 1901, Сборникъ отд. Русск. яз и слов. импер. академін наукъ, т. 71, p. 432.

2 *Ibid.*, p. CCCXXXVI.

3 Г. Константиновъ, *ouor. cit.*, p. 147.

4 П. Сырку, *ouor. cit.*

l'étude de „La vie de St. Nicolas", le texte qu'il a publié contient beaucoup de fautes d'orthographe.

„La vie de St. Nicolas le Nouveau", fort intéressante pour la connaissance du passé de la Valachie n'est pourtant pas connue par l'historiographie roumaine. Nous publions l'original slave et la traduction des passages concernant les Roumains.

St. Nicolas, né à Janina, était, selon la supposition du professeur Sârcu, d'origine albanaise. Le fait qu'il se réfugia en Valachie pourrait toutefois nous faire penser qu'il était Roumain de Macédoine. Il s'installe avec sa famille à Sredetz (Sofia). Il est cordonnier et mène une vie de chrétien pieux, qui lui attire la sympathie et le respect de tous ses concitoyens. On ne sait pourtant pourquoi „une nuit, vers l'aube, à l'insu de tous, sans „rien dire même à sa femme, il sortit seul et, ceint d'une corde, il „quitta Sredetz, se dirigea rapidement vers l'Europe. Il traversa „rapidement toute l'étendue du pays bulgare et il arriva jusqu'à „la grande rivière Istros. Il monta dans un navire, traversa le „cours rapide de l'eau, arriva de l'autre côté et s'installa dans le „pays de l'Ungrovlachie. Et ainsi, dis-je, il vécut dans ce pays, „pratiquant son métier habituel ; et accomplissant sans trêve la „promesse faite à Dieu, il brille par sa pureté et sa chasteté, son „âme se réjouissant de s'être éloignée de la tristesse, de la gloire „et de toutes les passions terrestres. C'est ainsi (qu'il advint) avec „le divin Nicolas. Quant à sa femme de sa maison de Sardichia „(Sredetz, Sofia), et ses parents de par le sang, ils ont été envahis „d'une grande tristesse pour le bienheureux. Comment, d'où, de la „faute de qui cela est-il arrivé, se demandaient les parents au „sujet de leur très cher, et à la suite de quel péché? Et ils s'étonnaient „parce qu'ils ne pouvaient savoir : où et en quel lieu s'était-il „caché à leurs yeux".

Au temps de la domination turque, beaucoup de Bulgares se réfugiaient dans les Principautés Roumaines et surtout en Valachie [1]. Le prêtre Peïa, auteur de la vie de St. Georges le Nouveau de Cratov, raconte que le prêtre Etienne du village de Pencovetz s'était réfugié à cause des persécutions turques en Valachie, où il avait été reçu par le prince roumain Radu le Grand. Le même auteur nous apprend que Georges, fils du despote Etienne, s'était réfugié dans le même pays. L'érudit Peïa aurait connu lui-même les Principautés Roumaines [2].

1 П. Сырку, *ouor. cit.*, pp. CCLXXVII-CCLXXVIII.
2 *Ibid.*, p. CCLXXVIII.

Peu de temps après son établissement dans la capitale de l'Ungrovlachie, Nicolas devient connu car dans „les pays Ungrovlaques l'art de la cordonnerie était inconnu", les chaussures étaient incommodes „et sans aucune sorte de règle". „Grâce au „don divin", Nicolas connaissait depuis son enfance toutes les „subtilités de cet art, de sorte qu'il surpassait tous les autres et „c'est pourquoi tous les hommes de là-bas se rapprochent „de lui; et non seulement eux, mais aussi les hommes du palais „du prince de ce pays se prirent à l'aimer et firent connaître „à leur maître son oeuvre; il fait appeler le bienheureux; „et celui-ci, rendant l'hommage comme de coutume au possesseur „du pouvoir, ce dernier crut voir devant lui un sage et louant sa „belle apparence, il dit aux personnes présentes: Je crois que cet „homme est d'origine noble. Il lui demande ensuite qui il est, d'où „il vient, la cause de sa venue et son nom. Et le saint répondit „en bon ordre: Maître, je suis venu de loin, ayant entendu parler „de ton riche empire, de la grandeur de ton père et de ta mère et „de tous tes parents. Et je vis grâce à mon métier, nourri par „Dieu. Et fidèle au Christ, j'ai été nommé au saint baptême Ni„colas, esclave de ta Grandeur. Et le souverain, persuadé (de ce „qu'il avait entendu) s'écria: O Nicolas, réputé pour ta sagesse „et pour ta vaillance, mais surtout artiste dans ton art, car j'estime „que dans notre pays il n'y a rien de semblable. Veuilles donc „venir à ma cour pour y vivre et te nourrir avec d'autres hommes „de la cour, car point n'est dommage pour le souverain d'être „entouré d'hommes sages; car (le règne) aussi est embelli grâce „aux guerriers et aux hommes remarquables. Nicolas s'attrista plus „qu'il ne se réjouit car il ne se sentait pas digne de cette haute „fonction princière. Mais, soumis et obéissant comme toujours, „il fut inscrit en fin de compte parmi les guerriers". C'est ainsi que St. Nicolas s'établit contre sa volonté à la cour princière de Valachie; on dit qu'en dehors de ses occupations militaires, il „s'occupe aussi des choses de l'église", „il n'oublie pas les prières" „et vit dans la crainte et dans la pensée du Seigneur". Trois années passèrent. L'auteur décrit l'état d'âme de St. Nicolas durant cette période et raconte comment un de ses compatriotes arrivant en Valachie entend parler de St. Nicolas et lui raconte ce qui s'est passé dans sa maison de Sredetz. Nicolas lui raconte à son tour comment il est arrivé en Valachie et comment il y a été retenu „par le souverain et les nobles du pays"; qu'il voudrait échapper à la vie militaire mais il ne sait pas comment en faire.

L'auteur de la „vie de St. Nicolas" décrit ensuite ce que Nicolas a vu au cours de son long séjour à la cour princière de Valachie. Il y a vu „chaque jour désolation et tristesse. Il y „a vu des révoltes, des implorations et des meurtres injustes „accomplis par son maître ; car il (son maître) était un homme „méfiant, injuste et sans foi ni loi. Il s'appelait Mircea. Dès le début „il a pris le pouvoir comme Phocas le tyran qui, avec le con„sentement de Dieu, est devenu empereur après Maurice." Le récit de Mathieu le Grammairien raconte que les Turcs „à cause de „nos péchés, occupent avec la permission de Dieu la cité de Cons„tantin et tout ce qui l'entourait ; et la Judée et l'Arabie et l'Égypte. „Et aussi toute la Macédoine jusqu'aux terres italiennes. Et aussi „entres autres, l'Ungrovlachie leur est soumise. Et depuis lors et „jusqu'à présent, les habitants de ce pays ont hérité de leurs an„cêtres l'habitude suivante : ils choisissent parmi les nobles un „homme de souche princière et le chargent de gouverner le „pays et d'envoyer chaque année à *l'autocrator* le tribut. Et ainsi, „selon la coutume, ils choisissent pour régner un noble. Certains „affirment qu'on a aussi choisi, depuis longtemps, un moine. Il a „été un bon gouverneur du pays. Il a excellé par sa dévotion et „son jugement droit et il a gardé les coutumes et les lois léguées „par les souverains du passé. Et c'est ainsi qu'il a gardé durant „de longues années cette dignité. Et tous ceux qui se trouvaient „là-bas, vivaient en paix et heureux. Mais l'éternel ennemi de la „rédemption humaine ne pouvait tolérer que ce pays vécût en „paix et dévotion et il provoqua des luttes internes désastreuses, „à la grande consternation des hommes appartenant au Christ et „à la divine église de là-bas. Le nommé Mircea se faisait passer „pour noble et par ordre de l'empereur habitait la cité de Cons„tantin, à cause d'une faute, je crois, car il fut condamné là-bas à „la prison ; il y a longtemps souffert pensant à sa délivrance et au „moyen d'échapper des mains de l'empereur ; désirant la gloire et „nourrissant d'ambitieuses pensées, il refléchissait au moyen de „prendre possession de la terre qui avait appartenu à ses ancêtres ; „dans ce but, il travailla longtemps à l'accomplissement de son „désir. Il se rapprocha peu à peu de grands dignitaires de cet em„pire puissant et du gendre même de l'empereur qui était en même „temps le chef de l'armée. C'est lui qui était chargé de l'organi„sation de l'empire. Cet homme (Mircea) gagne celui-ci comme „complice avec forces pots-de vin. Il arriva un jour que le gen„dre de l'empereur questionnât l'empereur sur certaines affaires de

„l'empire et qu'il lui rappela à la fin qu'il y avait en prison cer-
„tains hommes qui n'étaient pas précisément fautifs et qui étaient
„même dignes de leur patrie. Et ensuite, avec forces paroles fourbes,
„il calomnie celui qui régnait alors en Ungrovlachie et il excite
„le courroux de l'empereur envers lui disant qu'il aurait mis en
„train certaines choses contre l'empereur. Et l'empereur crut ces
„paroles sans comprendre la ruse et voulant être agréable à son
„gendre il ordonna que le premier fut enlevé du siège et que le
„second fut mis à sa place. Et il envoya avec lui multitude de
„païens, leur ordonnant les choses suivantes: „si vous voyez qu'il
„s'oppose, vous êtes envoyés contre lui; lui-même et tous ses
„subalternes, mettez-les sous le tranchant de l'épée. Et que leur
„fortune soit prise comme butin". C'est ainsi qu'il arriva et c'est de
„cette manière que le nommé Mircea obtint le pouvoir, avec beau-
„coup de soldats païens qui s'écoulaient comme des loups vers l'Un-
„grovlachie, pour faire couler injustement le sang des chrétiens justes.
„Cela a été vu par le second (vizir) qui suit en grade au premier.
„Le gouvernement de l'empire était detenu par quatre grands
„voévodes (vizirs), l'empereur ayant d'autres soucis et s'occupant
„d'autres choses. Parmi ceux-ci nous avons déjà mentionné le
„premier qui, comme gendre de l'empereur, avait épousé sa fille
„et était désigné au trône. Mais le deuxième après lui, qui arran-
„geait (les choses), comme nous l'avons déjà dit, aimait beaucoup
„le (prince) destitué. En cachette, il lui envoya le courrier pour lui
„apprendre toutes les intrigues ourdies contre lui. Il le conseilla de
„ne pas s'opposer aux ordres de l'empereur mais de prendre garde,
„d'échapper à une mort amère et de se sauver. Et lorsque le sou-
„verain entendit ceci, il se troubla comme de juste, mais il ne
„pensa pas exactement de quelle façon se passerait le commencement
„de cette affaire. Il avait de l'espoir car il n'était en rien fautif
„mais la perfidie triompha et il vit l'arrivée dangereuse de
„l'adversaire".

Suit une prière à Dieu pour le bien des chrétiens. Le sou-
verain destitué élibère tous les esclaves, fait des présents aux
dignitaires et aux soldats et leur ordonne d'aller où ils voudraient.
Mais ceux-ci ne veulent pas labandonner leur souverain et le
poussent à mobiliser pour lutter contre l'usurpateur. Il s'y oppose
disant que telle est la volonté de Dieu et que cela coûterait trop
de sacrifices aux chrétiens. „Et avec ces paroles il les convainquit.
„Et il abandonne aussi le sceptre du pays Il emporta avec lui
„beaucoup d'or et d'objets princiers de valeur et il partit avec

„certains hommes de moindre importance choisis par lui ; et les „soldats demeurés à l'arrière, il les embrassa et les laissa partir. „Et ainsi il se déroba à ses ennemis et ne s'opposa pas aux ordres „impériaux. Et de cette façon il arrive à la grande rivière Istros ; „et montant dans un navire il arrive de l'autre côté. Et il „trouva son salut en fuyant dans la cité nommée Nicopoli et il „vécut chez un certain vieillard, homme pieux qui se prit dès le „commencement d'amour pour eux (les réfugiés) et il passa beaucoup „de jours dans sa maison. Et chaque jour, grâce à d'intéressantes „et utiles conversations, il éloignait de lui l'orage de la tristesse. „Il citait les Saintes Ecritures et la patience de Job, disant : Nous „avons reçu le bien de tes mains, Seigneur, comment ne pas „recevoir le mal ? Telles étaient ses occupations dans la maison de „cet homme noble. Cependant, l'homme dont il a été question „lorsqu'il reçut le pouvoir, se précipita avec beaucoup d'ardeur „vers ce pays, ayant avec lui la force turque, croyant qu'il „attraperait l'ancien souverain en vie. Mais il n'attrapa pas la proie „désirée et il perdit ce qu'il cherchait. Car tous les dignitaires et „les seigneurs du pays s'enfuirent à son approche. Celui-ci ne „savait que faire. Il ne pouvait supporter les tourments de sa „conscience et son âme brûlait de haine et d'envie. Et que fait-il? „Il envoie en toute hâte au premier voévode de l'Empereur une „épître avec le suivant contenu : „A l'illustre gendre de l'Empereur „et mon bien-aimé, joie ! Selon l'ordre de Votre Souveraineté, je „suis arrivé dans ma patrie. Et celui qui instiguait contre vous, „complotait plutôt contre sa propre tête. Il s'est enfui avec ses dignitaires „et il s'est retiré dans un lieu digne de nostalgie, dans les pays „hongrois ou à Nicopoli. Et il a emporté avec lui tout le trésor „laissé par les anciens souverains. Et de cette manière il ne cesse „d'ourdir contre vous des intrigues pires que les premières. Et il „ne pense pas à la destitution. Il a surtout bon espoir dans son „or sans nombre. Mais si cela (la destitution) n'aura pas lieu „prochainement, il n'est pas sûr que vous n'ayez à souffrir en toutes „sortes de sa part. Vivez de longues années !" Ces paroles furent „retenues par le dignitaire impérial. Voulant être en tout agréable „à celui-ci, mais étant surtout envahi par l'envie de l'or plutôt que „de l'homme, étant lui-même cupide et convoiteur de richesses, il „envoie en toute vitesse un des courriers impériaux avec l'ordre „du puissant empire. Bientôt, le souverain destitué arrive de la „cité de Nicopoli à la cité impériale de Constantin et les jours „suivants il se fait connaître. Et de cette façon, l'homme (le sou-

„verain destitué) connaît la cité de Constantin, en se soumettant „aux ordres de l'empereur transmis par son envoyé. Il n'avait „d'espoir que dans la justice et dans le second Voévode mentionné „plus haut, mais il ne prononça rien en faveur de la calomnie „préjudiciable et mortelle. Et cela, seulement pour demeurer parmi „les vivants, même en prison, comme cela arriva. Sa fortune fut „volée. Lui-même fut envoyé au loin, dans une des villes d'Égypte „et là il fut emprisonné. Et de nouveau il prit l'aspect d'un moine „et s'approcha de la fin de sa vie.

„Quand l'ambitieux qui lui avait volé le pays apprit cela, il „reçut avec joie l'annonce de ce qui s'était passé. Il chercha à „paraître au début respectueux et humble. Le loup revêt, comme „l'on dirait, la peau de l'agneau, jusqu'au retour de ceux qui „s'étaient cachés à son arrivée. Mais ensuite, tout d'un coup, la bête „féroce qui gisait en lui se dévoila. Il se montra soudain féroce, „il devint l'habitacle de toutes les inconvenances. La peur de Dieu „lui était étrangère. Il tue, dis-je, tous les dignitaires du pays, „hommes bons et nobles. Il les abat avec leurs enfants et toute „leur lignée, et leur fortune et leurs terres il les pille. Il destitua „même, avec de grandes tortures, les moines et les évêques qui „se trouvaient alors là-bas. A l'un, il coupa la barbe, à un autre „le nez et les oreilles ; d'autres, il les châtrait et les envoyait „en prison. Il fut envahi par la furie du meurtre. Il paraît que sa „dernière violence a été la suivante : se mettant en colère, il tue „son neveu du côté de sa soeur. son parent, homme éminent et „pieux. Un jour, mille hommes arrivèrent des pays hongrois pour „lui rendre hommage. Il leur ordonna de quitter leur armes dehors „et d'entrer dans la cour. Ceux-ci s'exécutèrent sans penser à mal „et entrèrent sans malice, mais soudain il fit un signe aux com-„mandants qui se trouvaient là-bas et tous, du premier jusqu'au „dernier tombèrent au cours de cette heure, sous le tranchant „de l'épée.

„Et alors, mes bien-aimés, on put voir des choses dignes de „larmes, comme aux temps des persécutions de jadis : les uns furent „torturés, les autres égorgés, certains eurent leurs maisons pillées. „Ceux qui voulaient lui échapper se cachaient dans les monts et „les grottes et dans les gouffres de la terre. Et les nouveaux-nés „innocents, il les prenait comme Hérode, pour les tuer, et les „lamentations des mères se faisaient entendre, criant leur douleur, „voyant leurs enfants adorés les uns coupés en deux avec l'épée, „d'autres frappés avec des pierres et elles découvraient leurs seins

„et pressaient du lait pour leurs enfants. Et il y avait alors un „spectacle abaissant pour ceux qui regardaient. L'infâme n'était pas „rassasié de sang humain. On dit qu'il donna l'ordre de jeter les „nourrissons tués dans une fosse quelconque. Un de ces garçons „avait été frappé par une pierre et le meurtrier s'était précipité „sur un autre. Il croyait que celui-ci était mort. Et ainsi il a été „jeté avec tous les autres dans la fosse, avec les corps des nou- „veaux-nés tués. Quand ils regardèrent (avec attention), ce garçon „était vivant et ses pleurs se faisaient entendre du fond de ce „précipice. En entendant cela, ceux qui se trouvaient là-bas, eurent „pitié. S'approchant du bourreau, ils le prièrent pour ce nouveau-né. „Et lorsque, soi-disant à cause de la pitié de cette âme cruelle, ils „le tirèrent de la fosse, lui (le prince) se leva et voulut savoir ce „qui était arrivé et ordonna de frapper avec des pierres le garçon „ramené à la vie. Il arriva qu'il mourut vite, avec d'autres enfants „martyrs. Et cette fosse fut remplie de pierres et de roseaux. Il „considérait leur mort comme une grande joie. Un second Hérode, „ou pour parler plus exactement un nouveau Julien le criminel (au lieu de ѿстоѧ̀нникъ, apostat, l'auteur emploie le terme de прѣстоѧ̀нникъ, criminel) car, envahi par la pasion insatiable de „l'or, il a pillé tous les saints vases en or et en argent des monastères „et il a envoyé à la mort beaucoup de ceux qui ne voulaient pas „lui dévoiler leurs fortunes pour qu'il les pillât. Il ne respecta même „pas les fortunes qui, au moyen de statuts et de lois, avaient été „léguées par les anciens propriétaires du pays, endormis omme „les saints. Les unes, parmi celles qui appartenaient depuis longtemps „aux saints monastères, surtout celles dédiées à jamais au saint „Mont Athos à l'aide d'actes princiers, il les ruina totalement; ces „fortunes il les confisqua définitivement, car il ne pouvait supporter „la vue d'un moine, les nommant porteurs d'habits noirs. Et, à „l'aide de toutes sortes de mots, il manifestait sa grande méchanceté. „Et pendant son règne on vit des choses non-chrétiennes, mais de „toutes les façons païennes (grecques) et tous avouaient que tel „dommage ne s'était vu depuis des siècles dans ce pays. Telles „étant ses occupations, il conduisait d'une manière sauvage le „troupeau du Christ. C'était un esclave et non un pâtre. Et tel „étant l'infidèle, il n'échappa pas au jugement de Dieu.

„Les païens faisaient à cette époque la guerre en Perse avec „leur empereur. Le neveu du sultan du côté de sa soeur, le „gendre plus haut nommé du sultan [1] denonça à l'empereur que

1 Dans le texte publié par P. Sârcu, il y a au commencement нѣтїѣ -

„son fils aîné avai l'intention de s'emparer de l'empire. Et l'empereur „le crut. Et immédiatement il tua son fils premier-né. Plus tard il „le regretta et s'éleva contre son gendre voulant le tuer, parce „que son fils était mort à cause de sa dénonciation. Ainsi, il „nomma à la place de ce dignitaire le second voévode qui lui „suivait en grade. Et la décision de l'empereur fut très bonne et „le second vizir rendait justice à tous. Et c'est pourquoi il fut tenu „en grande estime par l'empereur, qui lui permit de faire ce qu'il „voulait, ce qui lui semblait bon.

„Et bientôt il entendit parler des meurtres injustes et des „différents supplices destructeurs de ce bourreau de l'Ungrovlachie. „Il se venge avec justice. Mais le Turc plus haut nommé retourne „de Perse portant dans son âme le remords pour la mort innocente „de son fils. Voilà aussi ce qui eut lieu cette même année: le plus „grand des voévodes impériaux, comme on l'a dit plus haut, le „nouveau, reçut de l'empereur l'ordre de partir au plus vite de la cité „de Constantinople vers les pays occidentaux italiens, pour em- „pêcher ce qui s'ourdissait là-bas contre lui. Voici ce qui eut lieu „après cela. Et il passa des paroles à l'action, prenant par ordre de „l'empereur une grande armée turque, pour échapper de cette „façon aux accusations pour le meurtre du fils pour lequel il „éprouvait souvent des remords; et il envoie tous ceux qui „l'entouraient, en dehors des petits, avec lui (le chef de l'expédi- „tion). C'est ainsi que partit le chef des voévodes (le grand vizir) „et il arrive vite en Occident. Ceux qui vivaient là-bas, sachant qu'il „arrive avec beaucoup de forces, renoncent à toute opposition, „estimant que cette invasion se faisait avec l'assentiment de Dieu. „Les Turcs étaient indécis, ne sachant comment revenir vers leur „empereur sans avoir accompli aucun exploit. Le commandant des „armées surtout, car il avait un haut rang, cherchait en vain „d'effectuer quelque fait d'armes. Et que fait le vizir après cela? „Il trouve une petite ville, située entre deux régions, Timişoara, „et il l'entoure de toutes ses forces armées. Et alors un grand „nombre de Turcs sont tués par ceux de la cité. Mais à l'aide du „jugement de Dieu, ils conquérirent lentement la ville. Et ainsi à „peine reposée de cette furie, ils ont pris toute la région. Et ils „sont revenus avec du butin. Et nul ne s'est opposé, pour notre „malheur. Et il arriva qu'un membre de la famille respectable du

par son neveu du côté de sa soeur et plus loin ginere – le gendre, ce qui correspond au contexte; *ouvr. cit.* p. 61.

„souverain de l'Ungrovlachie, selon les uns, un parent du plus „haut nommé, mort en prison, qu'on appelait le moine, s'est „approché avec beaucoup de dons du Turc, sachant depuis long„temps qu'il avait été l'ami de l'ancien souverain. Et lui n'oublie „jamais l'amour. Il ordonne immédiatement à ce jeune homme de „prendre de force et avec sa propre main l'héritage paternel des „mains du meurtrier (Mircea). Et il donna au jeune homme toute „la force qui lui avait été donnée par l'empereur, comme nous „l'avons déjà écrit. Le jeune noble prit avec lui beaucoup de soldats „hongrois, tous lui venant en aide. Soudain, il se précipite avec „les armes dans le pays de ce bourreau. Mircea s'enfuit lâche„ment avec quelques hommes insignifiants à peine, échappant „aux justes tortures, car Dieu attend le salut et le repentir de tous. „Mais celui-ci échappa aussi aux accusations du trône impérial. „Grâce à la volonté du Très-Haut il fut soudain détrôné et perdit „le pouvoir; comme on dit avec raison: celui qui veut l'honneur „de force, perdra ce qui lui appartient. Qui creuse la fosse d'autrui, „tombe le premier dédans. Et le pécheur sera pris dans „ses propres filets. Et le mal est aussi récompensé par le bien. Le „jeune homme entra dans son pays. Et il s'empara de tous les „trésors de Mircea, leva des impôts selon l'habitude et délivra les „chrétiens du bourreau. Tous ceux qui se trouvaient en exil re„vinrent en paix chez eux et il gouverna pour le bien de tous. „Et toutes sortes de choses arrivèrent à cette époque et parmi les nombreux témoins, il y a eu aussi Nicolas".

Telles sont les informations dela „Vie de St. Nicolas le Nouveau" au sujet de la Valachie de la seconde moitié du XVI-e siècle. Nous avons laissé de côté les passages concernant la vie de St. Nicolas avant son arrivée en Valachie et son retour à Sofia, les détails concernant ses rapports avec les Turcs qui, à un moment donné, le convertissent par ruse au mahométisme, son jugement, son martyre, et sa mort pleine d'héroïsme chrétien. Il fut maltraité, tué à coups de pierre, pendu et son corps se trouve au cimetière orthodoxe de Sofia. Cet ouvrage contient aussi beaucoup de détails sur la ville de Sofia et ses environs, d'amples informations au sujet de la justice turque, des habitants de Sofia (chrétiens et mahométans) et des rapports établis entre eux. Nous ne nous occupons que des données historiques concernant la vie de la Valachie de la seconde moitié du XVI-e siècle et leur véracité.

L'auteur de cet ouvrage, l'érudit Mathieu le Grammairien, était le contemporain et l'ami de St. Nicolas. Ils se rencontraient

souvent et ils discutaient différentes questions, comme il ressort du texte de la vie du saint. C'est Nicolas qui fournit à Mathieu des informations au sujet des personnages et de l'état des affaires de la Valachie. Mathieu le Grammairien, comme on peut le remarquer en lisant son oeuvre, a une prédilection marquée pour l'histoire, surtout pour l'histoire contemporaine. Il connaît les coutumes de l'administration turque, son système de gouvernement et il s'occupe de certaines guerres menées à l'époque par l'Empire Ottoman. Mais toutes ces informations sont vagues et manquent de précision. Elles sont subordonnées à l'idée d'écrire une vie du saint telle que l'entendait l'auteur ou à vrai dire telle que la dictait l'école rhétorique qu'il connaissait bien. Les informations historiques au sujet de la Valachie sont dénaturées, présentées par l'auteur du point de vue de ses conceptions littéraires et selon les buts poursuivis par lui dans son ouvrage hagiographique. En général, Mathieu était au courant de ce qui se passait en Valachie. Il connaissait les luttes entre les différents prétendants au trône, les intrigues ourdies à Constantinople, le manque de sécurité dans le pays, la corruption qui régnait chez les dirigeants de la vie politique de l'Empire Ottoman, les traits caractéristiques de certains personnages de la vie politique de la Valachie (comme par exemple Radu Paisie et Mircea). Ces connaissances entremêlées de citations des Evangiles, de figures de rhétorique ampoulées, présentent pour nous une importance d'autant plus grande que cette époque de l'histoire de la principauté roumaine de Valachie nous a transmis peu de détails au sujet des règnes de Radu Paisie et Mircea Ciobanu.

Comment se reflètent les événements de la Valachie dans l'oeuvre de l'érudit Mathieu? Le prince-moine pour lequel l'auteur éprouve une si vive sympathie èst sans aucun doute Radu Paisie. On sait que, avant d'arriver au trône, ce prince s'était fait moine et devint prieur au monastère d'Argeş Souverain en 1534, il règne avec certaines interruptions jusqu'en 1545, lorsqu'il fut appelé à Constantinople d'où il fut ensuite exilé en Egypte pour avoir participé à un complot avec les Autrichiens contre les Turcs. On croit qu'il est mort en exil. On sait qu'en 1544, au moment où apparaît un nouveau prétendant, Radu Paisie s'expatrie à Nicopoli où on lui apporta le trésor de l'état [1]. Ma-

1 C. C Giurescu, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), II, 1, Bucarest 1940, pp. 163–167.

thieu nous présente Radu Paisie comme un „bon gouverneur" qui „a brillé par sa pitié et son jugement droit et a conservé les coutumes et les lois léguées par les souverains du passé". Nous savons, grâce aux documents qui nous ont été conservés, qu'il a élevé quelques monastères, fondé l'évêché de Buzău, achevé la cathédrale de Târgoviște et fait des dons à certains monastères du Mont Athos [1]. Mais son éloignement du trône est présenté d'une manière différente de celle que nous connaissons. Selon Mathieu il aurait été destitué à la suite des intrigues de Mircea. Ce fut pourtant à cause de sa politique autrichienne que Radu Paisie quitta le règne. Par ailleurs Mathieu fait lui aussi une allusion à cet égard, lorsqu'il raconte qu'une partie des nobles partit avec le souverain à Nicopoli et une autre s'enfuit en Hongrie. Il est fort possible que Mircea Ciobanu, aidé par les nobles du pays ait contribué à la dénonciation de Radu Paisie car Mathieu raconte que le souverain (Radu Paisie) „aurait comploté contre l'empereur", fait qui aurait été rapporté au Sultan par Mircea Ciobanu. Radu Paisie se réfugie à Nicopoli en 1543 à la suite d'une bataille qu'il perdit contre Laiotă Basarab, soutenu par une partie des nobles. Radu Paisie fut réinstallé au trône à l'aide d'un pacha. Il est probable qu'après sa destitution en mars 1545, Radu Paisie, en route vers Constantinople, s'arrêta de nouveau à Nicopoli où il avait habité deux ans auparavant.

Mircea Ciobanu est le second personnage de l'histoire de la Valachie au sujet duquel l'auteur de la „vie de St. Nicolas" nous donne maints détails. Le portrait de ce prince est à peu près tel que nous l'ont transmis d'autres sources d'information. Sa cruauté est certainement exagérée. L'histoire nous montre qu'après deux semaines de règne „il frappe cruellement les intriguants : cinq grands seigneurs et d'autres seigneurs de moindre importances sont décapités et leurs fortunes confisquées" [2]. L'oeuvre de Mathieu montre même qu'au début il s'est montré doux et pieux jusqu'à ce qu'une partie des nobles, qui s'étaient enfuis à son arrivée, fût de retour; ce fut alors que „la bête féroce qui gisait en lui se dévoila" et qu' „il tua tous les dignitaires du pays, hommes bons et nobles. Il les abat avec leurs enfants et toute leur famille et leur fortune et leurs terres il les pille". L'ouvrage de Mathieu montre comment le propre neveu de Mircea Ciobanu tomba parmi ses victimes. Nous devons sans doute lire au lieu de neveu,

1 C. C. Giurescu, *ouvr. cit.*, p. 166.
2 *Ibid.*, p. 214.

gendre (нѣта pour зѣта), faute d'ailleurs repétée par le copiste ou par Sârcu dans le texte publié. Il s'agit sûrement de Barbu, gendre de Mircea Ciobanu, membre du complot, qui paya de „sa tête, la grande faute de la trahison" [1].

Les cruautés de Mircea Ciobanu ressemblent à celles de Ivan IV le Terrible et de Vlad l'Empaleur. Mais la ressemblance ne regarde que le motif principal: la cruauté. Le récit des cruautés de Vlad nous présente celui-ci comme un ennemi du mal, de l'injustice, des infidèles. Les actes de Vlad l'Empaleur sont jusqu'à un certain point justifiés. Il punit les messagers du Sultan parce que ceux-ci cherchent à introduire leurs coutumes dans son pays; il punit les épouses infidèles et paresseuses, les vols, la malhonnêteté. Aucun des méfaits de Mircea Ciobanu ne ressemble aux punitions de Vlad l'Empaleur [2]. L'arme de punition de Vlad est le pal. Rien de semblable dans l'ouvrage de Mathieu. Chez Mircea, les meurtres sont causés par l'épée ou les coups de pierre. Mathieu le Grammairien ne connaissait sans doute pas les chroniques racontant le règne de Vlad. D'ailleurs les narrations sur Vlad ont plutôt un caractère laïque, tandis que Mathieu le Grammairien cherche à mettre en relief le côté religieux de son oeuvre. Il dépeint Mircea Ciobanu comme un persécuteur de l'Eglise et de ses serviteurs. Ceci coïncide parfaitement avec les buts poursuivis par l'auteur de la „Vie de St. Nicolas le Nouveau". La description de l'incursion des Turcs en Transylvanie correspond sans doute à l'expedition de l'année 1550, à laquelle ont pris part les armées de Mircea Ciobanu. Il est fort possible que St. Nicolas ait participé à cette expédition, exécutée par ordre du Sultan. Le jeune homme „de la famille respectable du souverain, selon les uns, un parent du souverain plus haut nommé, mort en prison, qui se nommait le Moine" est certainement le prince Pătrașcu le Bon qui succède à Mircea Ciobanu. C'était le fils de Radu Paisie et Mathieu le Grammairien nous le décrit comme un excellent prétendant au trône. Il faut ajouter que l'écrivain bulgare du XVI-e siècle déteste Mircea Ciobanu parce qu'il a obligé St. Nicolas à devenir soldat en Valachie contre sa volonté. Mathieu le Grammairien éprouve de la sympathie pour les institutions et les gens de Valachie. Il loue ceux „qui conservent les anciennes coutumes du pays, léguées par les anciens souverains". L'auteur admire surtout le système de l'élection du prince selon les anciennes traditions du pays.

1 C. C. Giurescu, *oupr. cit.*, p. 214.

2 La plus complète version est publiée par N. Smochină dans *Moldova Nouă*, 1939, pp. 119—145.

Fragments de „La vie de St. Nicolas le Nouveau“ concernant la Valachie au XVI^e siècle.

Бъ єдиноу оубо ѿ нощи оутрьннѣкаетъ оутаивсе късе^х. нъ и самомоу^ подроугоу своемоу никакоже изъіскикъ. исходитъ са^м никомоу же вѣ^дущоу, и поута емлетсе оуже. и срѣ^дчьскыхъ прѣдѣлъ прѣшь^лъ. и тако оусрьдне къ екропіи^ оукланяетсе. и величьство страни тое прѣтекъ трьдолюбие. и даже до самїе реки великаго искра (истра) достизае^т. и къ кораблъ къседъ. и бистриноу прѣплоукъ. ѡбонь поль ѡбрѣтаетсе. и къ земли оутроклахїисцен кысемаетсе прочее. и тако прѣбыкаше къ тоуж^ен гл҃ю земли. ѡбичномоу роукоделїю прилѣже. и бг҃ ѡбѣти свое приносе непрѣстанно. чистотою и цѣломоудрїемь сїа^. веселесе и ра^дуесе дшею. ако оутонезь ѿ печалы и славы и късего пристрастїа житенскы^х кѣщеи. и бж҃тъкни николае тако д еже къ сардакїискыхъ домоу его съжителнице его и сьродныхъ по плъти же ѡ хр҃ѣ. не малою сльзъїю ѡбьдрьжими бѣахоу о кн҃женіемь. како и ѿкоудоу и что кнна распреженїю гл҃аахоу любъзненшаго. коеи грѣха ѡбразы исходатаншени такоеое. и недоумѣкахоусе ѿноу^, ниже оувѣ^ти что ѡ ніемь можахоу. гдѣ и къ коемь мѣсте съкрисе ѿ очїю ихъ. и никакоже можаахоу трьпѣти лишенїе добраго съжителиа. Єлма бе҃ късоу печаль на бо҃ къзложикшемь по прѣкоу . .

Нъ невъзможно не҃ добродѣтели дѣлателю оутаитисе нигдеже. и како бѣ томоу прикѣ слоужещих^ прославляетъ. и здѣ и тамо слышите, понеже оубо къ прѣ^реченни^х оутроклахъ земли. не имѣаше оусмошьквчьскаго хытросложенїа искоусное. нъ безчинне рекль бы кто и неоудобь чѣкш^ прикла^на гроубе имеаше неискоустка ради ѡкоже рѣхомь. бж҃тъкнимже дарш^м николае из мла^^ хитростне хоудожьствоу томоу изкикль бѣ, иже и слово мимотече сказа. и толико ѡко късе^х иже тамо прѣкъзыти и сихъ ради иже тамо живоущее чѣци прискалютсе къ ніемоу. и не тъчїю, нъ и ѿ поля^ кла^чьствоующаго земли тое моужїе. и тако не малоу любовь къ ніемоу стежкахоу. и помале ѡкліенна его твореть г҃ноу своемоу. и признкаемь быкаеть кн҃жении ѿ ніего. ѡн же ѡбичное поклоніенїе дрьжакномоу подаль ѡкоже дш҃аше почоудикшесе кн҃горазоумное моужа кидевше иже wкр҃ть прѣ^стоющеи. нъ и самомоу краллю къзрекшоу на нь. и прѣкрасное къзора

его похвалить къ прѣстоющимъ рекъ. тако ѿ доброродныхъ нѣщѣю быти сего моужа. кто и ѿкоудоу и пришьствїа киноу кѣпрашаше оувѣдѣти. и како име ткое нарицаетсе. и сѣты къспрѣемь такоко ѿкѣщакь съ бѫгочинїемь. азь кѧко ѿ дании прїидохъ. слышакь ѡ бѫдароканнен ти дрѣжаке величьствоу. wїа и матерь и сѣрѡшиихъ късехъ тѣщь. роукодѣлїе же живоу бѫ питаемь. и къ хѫ бѫ кѣрнь николае наречень быхъ къ сѣмь кѫцени. раб же господьствоу твоемоу. и дрѣжакнїи оубѣдѣхъ рече ѡ николае иже къ тоѥ бѫгоразоумїе и храбрость. паче же бѫгонаученаа художьствькиаа дѣтель. тако не быти къ земли нашеи силѣ пѡбнаа разоумѣхъ. того ради изколисе намь прѣбыти ти къ двороу моемь. и съ инеми иже ѿ полать моужеи съпрѣбикати и питатисе. тако да не худа такмаютсе цр҃каа. лишенїемь моудрыхъ моужь. понѣже и та сама къ множьстке кои оукрашаетсе, и изрѣдниихъ моужеи. wскрьбеже абїе добляи тако сїа слышакь, нежели къздрадѫкасе. недоужина и невѣжда цр҃комоу слѫженїю испокедокаше себѣ. wбаче прѣкъзмагаетъ дрѣжакны, и къ лѣпоуоу. и неколею покинуетсе бѫголюбивы сьи моужь добропослоушьнь сы късеѧа. и къ коинское оубо кънисоуемь быкаетъ ликостоанїе. прописуе иже къ книгахъ нб҃ныхъ написаноу бити имени его. и ликоу м҃ничьскомоу помале, паче же ангѣльскомѣ приснѣчетатисе хотещаго. и тако къ сихъ бѣше прѣбивае, и цр҃кымь вещемь прилеже. никогдаже бѫгодѣанен и мѧткы забыкаше. нъ късегда къ страсе бжїи, и съ бѣсомь кыноу мыслькно прѣбыкаше.

. . . . . .

Нъ что абїе посихъ прѣбивкь бѫженни къ такокен слоужбе, не мало врѣме такоже прѣсказана быше. скрьбе и тоуже по вьсе дни. зрѣше бо метежи и мълкы и непракедна заколиенїа съткараема ѿ гна своего. барбо бѣ моужь и м҃ничьнь. непрадоу бо и късакого безаконїа испльнь. Мирча бо бѣше того прозваниѥ. Сьи оубо сьи, из начела оубо класть прїемь како҃ фока моучитель. иже по макрикїи царїи попоученїю бжїю. Я еже како и коимь wбразѡ҃. къниманте молю кр҃. тако да къ кратце любке кашеи прѣсѣтакаиена коуѧть. Исходатаи оуже грѣхъ нашь, оукы. и измаилитоу оудрьжакшоу къ коистантине граде цр҃тко по бжїю попоученїю. и wкрѣсть къса прѣемлиеть і wблаѧеть самодрьжакне. индїю же и аракїю. палестинию же и египть. таже макіедонїю късоу даже до самихъ италинскихъ странь. и съ инеми и оугрокладїю пѡданїю оустраиаеть. и ѿ толи даже и до днѣ иже къ неи жителїе оустави такокїе съхранаютъ ѿ прѣдедь. ѿ бѫгородныхъ бо избираютъ цр҃каго пакмене моужа. и поставлаютъ кѧчьствькокати земли wнои. и по късако лѣто дани, такоже рѣхѡ посилати самодрьжцоу.

Сиⷨе тако бꙑкающимь, по прⷦмлⷯнїю же ѡбꙑчаⷯ. поставлⷯютъ единого себе госпоⷯстковати ѿ бⷯгорⷯдныⷯ. Сгоже и калогіера прⷦжⷯе бꙑти рекоше нещи. и бⷦ добрⷦ ѡблⷯⷣе земли ѡное. блⷯгочестїемъ же и правосⷭдїемь сⷯе. и прⷦданїа и законы иже ѿ дрⷦкнꙑⷯ госпⷯ довръ сꙑхранше. и тако многа лⷦта кⷯ такокеи власти прⷦбꙑвшⷯ. и кⷯ кⷯсакомь сꙑмиреніи прⷦбꙑвающе съ нимь. кⷯси иже тамо жикоущее и бⷯгодⷯйстꙑ. нь иже из начела чⷯчьскаго сⷭщенїа врагъ не кⷯзможе сꙑтрꙑпѣти кⷯ глⷯбоце сꙑмиреніи и кⷯ бⷯгочести бꙑти земли ѡное. нь кⷯзⷯкизаетъ межⷯоусобїе брани нагоукнїе, и скмоущенїю великомоу ѯо именитꙑмь людемь. и иже тамо бжⷭтвнꙑⷨ цⷭквамь ходатаи бꙑваетъ. прⷦчⷯреніи оубо мирна и съ ѿ бⷯгородныⷯ нарицашесе бꙑти. и кⷯ константине граⷣе покелⷦнїемь цⷭскꙑмь прⷦбꙑваше книи ради некоен мню ꙗко кⷯ заточени ѡсоущⷯень бⷦ тамо. и многа крⷦме изноуреть кⷯ сицекꙑⷯ. кⷯ дїи и кⷯ нощи промꙑшлⷯе ѡ сⷭщенїи своемь, како би избежати цⷭтвоующаго роукы. и желе слакы и грⷣе помишленїⷨ, како ки мощно еже ѿ прⷦѿⷣⷯ его ѡкладⷯемен ѡблⷯⷣати земли, и ѡ семь не мало трⷣесе еже кⷯ дⷯло произвести желⷯемое. прискашетсе помⷯле келмоужемь дрⷯжⷯщаго ѡного цⷭтва. даже самомоу зетеки цареков, и прⷦкомоу коекоде соущоу. Смоуже кⷯса цⷭка строити кⷦше квр҃чено. Сего оубо сносокника стежⷯаетъ не малою мⷯздою моужⷦ ѡнⷦ. Кⷦ единⷦ ѿ дⷯїи прилоучисе начелнⷯйшемѣ реченномоу зетеки цареков. ѡ некыⷯ цⷭскыхъ кещехъ кⷦпросити цара. присокоупⷯлⷯетъ словоу, и кⷯ паметь приноситъ емоу ѡ моужⷯї иже кⷯ заточени ꙗко не тⷦчїю заточенїю покинⷦ. нⷦ и земли своего ѿчествⷯ дⷭщина начелствоу скⷦтелствокⷯ. и кⷯ симь многꙑми кⷯзꙑми лⷯсть сꙑшикаше. и клекети на ѡного иже тогда оустроклⷯхїи ѡблⷯⷣающаго. и кⷦ гнѣвⷯ цара помⷯщⷯетъ нань ꙗко некые недовріе кⷦщи на цⷭскыⷯ начинающа. цар же кⷦкрокакⷯ слокесемь, лⷯсть не оуразоумекⷯ. и оугодное хоте зетекы своемоу сꙑтворити. покⷦлⷦкⷯетъ акїе прⷦкаго ѿ стола ꙁвкрещи. Кⷦтораго же кⷯ мⷦсто ѡного поставити. и множⷯство агарень посилⷯетъ съ нимь. и запокⷣⷯкⷯ пⷦмь сице рекь, сꙑпротивлⷦшасе лще кидите его панже посилⷯемли есте. самого и кⷯсеⷯ соущи под нимⷨ шⷨⷯ острїю мⷦча поⷯложите. стⷯжанїа же ѡ нехъ плⷦнь и користь камь боудетъ. Семоу же сице бꙑвшоу. и тако симъ ѡбразомь дрⷯжⷯкоу кⷯсрⷣемь прⷦчⷯреніи Мирча. съ множⷯство коⷨ езꙑчⷯскꙑⷯ, ꙗкоже кⷯкіи течⷯхоу кⷯ оутрокⷯлⷯхꙑ. Ѯже непракедше праведнимь хрⷭтїанⷨ крⷯкы излⷯтати. Сїа же кидекь кⷦтори иже по прⷦкемь. четири же келици коекоды сьдрⷯжⷯхоу вьса царскаⷯ оупракⷯленїа. царь ѡ инемь оупражнⷯющоусе. ѿ них же прьки прⷦкⷯспоменоути. иже и зета за дⷯщерь свою оустро-

ниⷯ бѣ҃ше цр҃ткоуѳи. нѣ къторн иже по шемь ꙗко карикше рехѡ᷑, любокь келїю къ изкрьженномоу имы. ѡ тан кьсе᷒ кѣскоре брьзохѡ᷑ца своего послакь. и иже нань кьса злокьзьнна оухыщренїа покѣдоеть емоу. таже и поучнкь не съпротикитисе цр҃кымь покѣлѣнїемь. нь оуклонитисе и съмрьти горкїе оубѣжати и сп҃нїе полоучити. да ꙗко сїа неначелма слышакь ѡно смоутисе ꙗкоже шѡ᷑баше. ѡбаче некѣрно нещекакь некако семоу быти начинанїю. надежѡ᷑ имы ꙗко ни единомоу такокомоу покинна соущл. нѣ прѣвьзможе льсть и пришьствїе соупротикнаго шпасно оукѣ᷑кь. кѣрокакь слокесемь любокномоу своемоу келѣмоужоу цр҃комоу. доколно оубо бл҃годарикь ба᷑ ѡ семь гл҃аше. Слава неизреченномоу ти промышлѣнїю кла᷑ко гй. иже кьсегда намь на ползоу кьса оустрааен. ты единн безьсьмрьтны и прѣщедры цр҃оу. иже недѡ᷑инстк҃ моемоу кьроучнки стадо свое. еже искоупнль еси своею сп҃ною и чьстною крькїю. и кождa и пастира постачи ме на᷑ ними. Сам нїѣ бл҃гоколи прїети нхъ ѿ роукы мое. ꙗко се кразы ткои кьзшоумеше на стадо ткое. и ненавидещен те кьз᷑книгоше глаколь и на мѡди ткои лоукавнокаше колею и тако оубо помл҃нксе гкы. рабы и рабинїе кьсе᷒ скободнкь. келѣмоужїе же и кое кьсе᷒ шбдарикь и почьтъ. късакь къ скол си понти покѣлѣкь. тако бо чедa и братїа рекь г҃ки бо᷑ нашемоу изколисе. нь кьзкрьземь себѣ на поучнноу щедроть бжїихъ. и тьи на᷑ прѣпнтаетъ ꙗкоже поетъ д᷑кь. аще быхѡ᷑ къ брани шлькчилисе протикоу крагъ нашн᷒. съпротикницн хотехѡ᷑ быти бѣи. такокеми оумиленнимн гл҃ы оутешле нхъ ѿпоущаше᷑ шни же не трьпеще разлѣченїе г҃на своего слъзами молахоу и не шстаклати нхъ къ роуце крагъ скои᷒. и къ шлькченїю поноужалхоуи ѡн же, къскоую такокаа рече поучлетесе ѡ хѣи людїе. коликы᷑ крькем᷑ хр҃тїансцемь ходатан боудетъ. такокаа дрьзостъ коликы мт҃еры безчедни боудѣтъ и лишетсе любьзны᷒ своихъ чедь. Аще бо бж҃ткна сила сице бл҃говоли грѣх ради нашн᷒ колми паче намь дон҃ть дрьзати кроме бжїеи коли. нь ꙗкож гкы бо᷑ нашемоу колa іс҃ тако и да боудетъ. боуди имь г҃ше блѣкенно ѿ нїѣ и до кѣка. и сицекими полькзнили и чьстнїмн слокеси прѣкьзлагаетъ оуже. таже и скѵптро шстаклаетъ дрьжакы ѡное. и не мало злата и множьство многоцѣнни᷒, оуткареи цр҃кы᷒ съ собою кьзьмь. и съ малеми некоими и нарочити мѣжеи кьстакь. шстакшихъ же властель и кое конькче цѣлокакь ѿпѣсти. и тако оуклоняетсе ѿ лица крагъ скои᷒. и цр҃комоу покѣлѣнїю не съпротикьсе. семѣже тако быкшоу, достизаетъ великѣ бистрине искре реке и тако къ корабь кьседь и шбонь полa бикь. Въ никополы оуже словоуемемь граде бежакь сп҃ень бы᷒. и оу некоего старца бл҃гочьстикаа

моужа витаетъ. иже и келїю любокы посѣкъ себѣ стежали испѣка кѣхоу. и къ домоу его доколи дїйти прѣпрокодикъ. и по кысе дньи полезными бесѣдами печалы боурою ѿганяше ѿ него. прикоде ѿ бжⷭтъкныⷯ писани и їюкоко трыпнїе и гл҃ы. бг҃ма прїехѡⷯ гл҃аше кладко ѿ роукы гⷭніе, зла ли не прїимемъ. и къ такоемъ оутражнашесе къ домⷭ бг҃оримнаго моужа юного. прѣжде реченни же юнъ моужь дрьжакоу ꙗко кыспрїемъ съ многимъ зелъстколъ наскакаетъ къ земли юное авѣ. съ собою измаилтъскоу силоу имн. мнѣк же кысако ꙗко жика късхытити юного. Ѥлма бо желаемоую локитвоу не оулоучикъ, и погрѣшикъ искомое. кысн бо бежаше ѿ лица его келмоужїе и болыри изъбранни мѣста юного. тъже недооумекашесе что съткорити. не трыпе бо шбмычентя съкѣсти свое. и пламенемъ закисти и гнѣка шпалаемъ дъше. и что ткоритъ. Кыскоре посилаетъ къ начелномоу и прькомоу коекоде царекоу посланїе имѣюще сице. Вѣликомоу зетеки царекоу и любезномоу мнѣ радозатисе. по занокѣди оубо кашен къ дрьжакѣ ѿчестка ми прїидѡⷯ. и иже на кы злое съкѣтокакшен паче же на свою главоу. съ старешинною бежаше своею. и оутонезоше томленїа дⷭинного и шкы оубо къ оутрыскыⷯ странъ, шкже къ никополи. и скрокица кысл минжостка иже ѿ дрѣкныⷯ госпдъ остакшиⷯ съ собою поемъ. и тако не прѣстаетъ кокъ на кы къзⷭкизлетъ горша прькыⷯ. и не брежитъ ѡ изкрыжени. надежлоу паче имы на безчисльнаго своего злата. нъ аще кыскоре ѿ срⷭк не съткоритсе. не надежⷭно что кысако постражлете ѿ нїего. и прочее зракосткоуи. Сїа оубо ꙗко къ оуши прⷭкаго юного строителя кынидѣ. оугодное съ кысемъ хоте семоу съткорити. паче же ѡ злате къжелевѣ. несытноу бо некако сребролюбїа стⷭоуть имелше паче чл҃ка. авїе съ спѣхѡⷯ единого крызохѡⷭца ѿ прⷭкыиⷯ посилаетъ. съ пѡⷭписанїемⷯ дрьжакнаго прⷭтка. кыскоре ѿ никополскаго грⷭ къ прⷭткоующимъ константинюу прькелити градоу. и оу нареченнїе дньи постакль. кыскоре теⷯ постигноути съ нимъ. и тако кыскоре константинъ грⷭ постизлетъ моужь. прⷭкомоу покѣлѣнїю покшнокашесе, съ царекемъ шнемъ посланникомъ. надежⷭ имелше ѥже ѡ прькде, и на которого коекодоу. егоже кыспоменоу слоко прѣжⷭе мала. нъ ничтоже ползе каше ради пагоубнаго и съмрьтоноснаго шклекетанїа. Ѥдка сїа тъчїю еже къ жикыиⷯ быти. нъ къ заточени еже и бы҃ⷭ. стежанїа его расхыщаютъ. самого же къ заточени далече ѿслаше къ единъ ѿ градокъ егѵпьтъскыⷯ. и тамо въ заточени емоу соущоу. и къ иночьсцемъ пакы кикь шбразѣ. концъ же житїю прїемлетъ. такока ꙗко киде грѣдыи онь, дрьжакоу късхытикы. къ сласть прїемъ оуже събыкшасе. начетъ оубо къ начелѣ бл҃гогокенїе и смкренїе показовати. ꙗкоже би рекль. кыкѣ шкчею кожею

покрикаесе. ,ѧнде[ж] кѣсн кѣзкрацаемн бѣше кѣ нѣмоу иже прѣж[ѧе] мала ѿ очію его сѣкрикшеесе. таже кѣпезаноу иже кѣноутрѣ себе жнкоущаго зк[ѣ]ра ѿкрикаетъ. мютъ аѣїе іаклсе. кѣсакого бо безмѣстїа жнанще бѣше. штоуж[ѧ]ень страхл бѫїа кѣсако сы. оубыкаетъ кѣсе[х] вѣлноужѣ гл҃ь. иже земли шное нзрѣ,дны и бл҃горш[ѧ]нн моужіе. сѣ чѣдн и сѣ ксемь плѣменемь потребмае нменїа же и села нхъ кѣса расхыщае[т]. нь и сто[л]кшны[х] нпокь иже тамо шбрѣщьшнхсе кѣ тїи ,дїи и еп҃скнь не малнмь томленїемь нзлагаше. шкомоу брадоу шкомоуже пось сѣ оушеси оуанншнкъ. нпех же скопьць сѣткаваше и кѣ заточени ѿсилаше. тако песитсткш[м] оубїистка шбѣетъ быкъ, іакоже слышасте. послѣ,дни[м] непстокстко[м] раскерепекъ. оубнкаетъ и нетїа (зетїа?) своего прнснаго, ,дикна моужа и бл҃гочѣстнка, кѣ ѥ,дннѣже ѿ ,дїи прншьлше ѿ оутрѣскы[х] странь. моужїе тысоущл числ[ѡ]м, еже, поклонитнсе емоу. тѣже вроужїа свод кѣнь шстакити покѣлѣ. и тако кѣ ,дворе его кѣнити снмже тако сѣткоршемь нничтоже что пагѣбно мнѣще. и незлокїемь кѣсн кѣноутрѣ кѣлезшнмь, кѣнезаноу кѣ прѣстоющнмь помлакѣ мѣчнкш[м]. и кѣсехъ иже ѿ прькаго да[ж] ,до послѣкнаго шнл встрїю мьча шнамлгаетъ кѣ тѣи чс. и бѣ кндети кѣзлюблешнн слѣзамь до҃ное тогда. іакоже дрѣкме кѣ гонени. шкемь моучнмомь. нпем закалаемомь. шкемь доми ресхыщаемш[м]. бежещем же пакы нпемь по гора[х] и крѣтнахъ крїеми. и кѣ пропасте[х] землькы[х] ненскѣсозлобны[х] же сѣнмь мланць пожинае и погоубае, іакоже іршл. матерех же нхъ кѣпль слышашесе горко кричюще. зрѣще любѣзных скон[х] чѣдь. шкемь мѣчемь пополоу прѣсекаемн. шкемь о камень оу,дараемн. и сѣсце свое шбнлажаѭще и млека процежаѭще кѣ мланцемь сконмь. и оумнлень позо[р] зрнмь бѣ тогда зрещимь. не насищаше бо се шкалнни крькы чл҃ческїе. гл҃ет бо се іако кѣ рѣкенице некоемь мланць шнехъ оубнкаемн кѣлѣтати запокѣ,дать бѣше.

Ѥдномоу же ѿ отрочеть шнѣ[х] ѥдшою ш камень оу,дареноу быкшѧ. и кѣ дрѣгымь оубїще оустрьмлнкшоусе. сего мрькка нещекакь быти. и тако сѣ нпемн кѣ соу[с]м шнемь рѣкеннце полетаетъ. оумрькшн[х] телѣса мланць. по сѣмотренїю же еще жнкоу штрокоу шномоу соущоу. и плачь его слышашемь бѣше нз кѣноутрь пропасти шное. иже пѣѣстоен тоу слышакше и оумнлшесе. пристоупькше кѣ м[ѡ]телю молѧхоу и ш мланци шномь. ег,да како би на мѣсть ожесточнкшоусе шноу ,дїоу кѣ,двигноули. и штрока штъ рока шного спасли он же кѣставѣ и самь кндети хоте быкшее. и покѣлѣ каменїе[м] побыти ожнкленнаго оукы штрочета. Ѥмоу же кѣскоре быкшѧ. и тако скончасе сѣ нпемн многострамани штрокъ онь. и рока оного каменїемь и тькстїемь напькшаетъ. кѣ свод ѿходить

къ сластъ келїю семоу къменїшіе сиⷯ оумрьщкленїе. къторомѫ прод8, или истинїшее рещи. некомоу їоуліаноу прѣсто8ничкоу. или копронимѫ. а иже къ дрѣжакы своее сⷭтыⷯ монастирєи. чьстныⷯ и сⷭтыхъ сьсоудъı монастирскыⷯ, златиⷯ же и сребрьни, кьса расхъщаетъ. сребролюбїа неситное желае. и немалиⷯ по многошкразныⷯ моукаⷯ съмрти прѣдастъ. єже скрокища скоа и имєнїа показокати емоу на расхъщенїе. нъ и бъıкша оустакліенїа и законоположенїа ѿ дрѣкныⷯ шбладатєль госпоа сⷭтопочикшиⷯ земли тое, ни къ что къменъıе. имаше же оуже испракліенїа некаа иже къ сⷭтъıмъ монастирем ѿ прѣжде, паче же къ сⷭтєи горе аѳона оустакліенніе єже по къса лѣта мⷣатины. съ господскъıми хрисокоули, съи конъчне ѿсецаетъ іако ни прѣⷭ лицемъ сконмъ миниха кидети тъмноудежанікъ сиⷯ нарицаше. и къ многъıм гⷣѣмъ късакъ бо кидъ злобѣ кидети бѣше. и нехрⷭтїанска зрима бѣкаго къ дїйи его. нъ єлинска по късемѫ шбразоу. скⷭателстокакоу же късн. не бъıти ѿ кѣка такокен пагоубе къ странаⷯ шнехъ. къ такокем же емоу оумражнающоусе. и тако люте ѯко стадо шбдрьжаше. наємникъ а не пастирь, и тако семоу бъıкающоу бжїа соуда не избегъ злочьстикъı. аґареномъ бо тогда съ царемъ къ перснде брат ткорещимъ. иже и шкєкетанъ къ цр҃оу бъıс старешни того сйнъ. нетїемъ (зетїемъ) сконмъ прѣжде къспоменоутимъ. іако царство его къзети поучаетсе. и кѣрокакъ емоу, оукъıкаетъ авїе сйа своего прѣкоршнаго царь. послѣжае же раскапаксе шбнажаетъсе на зета своего и оубити хоте. іако нак8томъ его оумретъ сйнъ его. семоуж бъıкшоу, и тако кътораго иже по нимъ коекодоу къ мѣсто шного строптема постакшетъ. и бѣше ,добрѣ оустраде цр҃ска и разѣлнѣ сѣмо. и пракеднь соуа ткоре късакомоу. и толико сиⷯ ради спомлъıсе ѿ цара чести. іако къса хотещоу ткорити емоу, ничтоже къзбранитнсе емоу ѿ цара. и помале слъıшакъ оубїистка непракедна. и различнъıмъ томлиенїемъ погъıбающаго, оутроклахїю мч҃телю шномоу. ѿмъıщакаетъ къ прак8. шбаче шкразомъ сицекимъ ѿ персидн къзращьшоусе оубо прѣа речєномоу изманлитоу шномоу. и покѣдъı сйокнаго оубїистка непракедна носещоу. іако келїе что оустроикша дѣло. таже къ гредоущее иже по семоу лѣтоу настакшѳ. кѣликомоу иже къ цр҃скыⷯ коекоде соущоу, іакоже речесе некомоу. цр҃ска оубо авїе томоу бъıкаетъ запокѣка. къскорѣ ѿ Константинока цр҃ткоующаго гр҃а града. къ западнъıмъ странамъ нталїанскъıмъ тъщне єлико мощно кзътї, іако да иже тамо дкижѳщихсе нань кѣзъıпетитъ. бъıкшоуже прочее семоу. и тако слокомъ дѣлоу касаетсе оуже поемлет множьствоу много силѳ аґарень съ собою, цароу покѣлѣкшоу. іако да оукоризнь сйокнее оубїистко поне сице избегнетъ. шбъıчаше бо се ѿ съкѣсти своее

кась. и скон^{х} елико имы wкр^{с}ть мали^{х} кроме кьсе^{х} съ нимь ѿсилает. Ѥмшоусе оубо начелненшомѵ^{в} коекодамь поутеки. и спешно къ заладнимь постизаеть. его^{ж} слышакше гр^{к}доуща съ силою иже тамо соущее. оустоупилкше късалкого соупротиклени҃а. соудикше ѥко по бож҃ю попоущени҃ю такокаа темь прилоучившесе. Ѵгареном же недооумекающемь, како и кон^{м} wбразѡ^{м} къ царо^{ѵ} скоемоу^{ѵ} къзвратитесе ничтоже оуспекше. Ѥлма же и начелнико^{ѵ} коемь. ѥко кънове спѫабльшасе келикомоу^{ѵ} сано^{ѵ}, храбрьное что показати тъщесе. и что иже по сн^{ѵ} творить, гра҃ некы маль, иже посрѣка wба пр^{к}дѣла лежаща҃а wбрѣть. темишкарь слокоуеми. и того съ късею ѥкоже речесе силою wбстѵ̈пиль. и множестко агарен^{м} тогда ѿ граждань побѣжен^{м} быкшимь без числа. нь соудѡ^{м} кѫ҃темь помале пр҃ѣмлють гра҃. и тако ѣдка ѿ гнѣкла ѿдыхноукшемь, и пр^{к}каль късь плѣникше съ користѵ̈ къ скоа къзкращающемсе. и никтоже съпротикмаесе гр^{к} радѡ^{м} нашихъ. тогда оубо прилоучисе единомѵ^{в} ѿ бл҃гочьстикы^{х} плѣмень, оутроклахѵ̈ски^{х} госпо҃а рекоу. мнюже сържаника быти ѥкоже реше нецн. иже къ заточени скончакшоусе пр^{к}кжде къспоменоутомоу^{ѵ} wномоу^{ѵ}. коекоде быкшоу^{ѵ} некогда оутроклахѵ̈е. калоероу^{ѵ} оуже нареченномѵ^{в}. и тако келикымь дарѡ^{м} и храбрьстко^{м} къ агареннноу^{ѵ} прискаеетсе. К^{к}ди искони иже съ нимь любокь имекша wниже къ забкени любокное никакоже положикь. покѣлѣкаеть семоу^{ѵ} насл҃ѣдіе ѿчьско къскорѣ съ силою и роукою его късхытити ѿ роукоу^{ѵ} оубѵ̈ице wного. Сѵ̈а тѵмоу^{ѵ} такоко^{ѵ} подас^{с} власть. понеже и та самь ѿ цр҃а такоко^{ѵ} къспр҃ѣмь власть, ѥко^{ж} напислахѡ^{м} пр^{к}жае. Бл҃горѡдни же юноша wнь оутроско^{ѵ} конско^{ѵ} множьство съ собою поемь. роукоу^{ѵ} помощи имее ѿ късе^{х}. наскакает^{т} къназлано^{ѵ} къ дрьжако^{ѵ} моучитела wного wроужѵ̈емь. wн же ѣдка съ малеми некыми ѿбегь немоужестькикѣ. и оутонезе пракеднаго томлиен҃а. бг҃ wжидающо^{ѵ} спс҃ен҃ѵ̈е и покаан҃ѵ̈е късемь чакѡ^{м}. нь сьи оубо ѿбегь, и оукоризнне ѿ пр^{к}стола цр҃каго. маланѵ̈емь кишнаг^{т} низкрьжень кназлно^{ѵ} бы҃с, и начелстка лишисе, Добре рекль іс^{с} рекы. иже чести тоужане желаен. съ сн^{м} и скоа погоубить. и иже иномоу^{ѵ} рокь ископакн, самь помале кыпадесе кѣнь. и к^{к} сетех^{ѵ} скон^{ѵ} оукезе гр^{к}шникь. и тако ко злы зле пр҃ѣмь, и кьлѣкпоу^{ѵ}. пр^{к}каречени ж юноша къ земл҃ю его къшль. и къса егока соущаа скрокища късхытикь, и дань ѥже по wбычаю събракь, и хр҃с҃тіани ѿ моучитела скободикь. и к^{к}сн иже къ изъгнани и б^{к}гстѣ соущее къ скоа съ миро^{м} къзкращахоусе. тако оубо к^{к}сть соудобь неизреченн҃ѵ̈е бж҃ѣн пр^{к}моудрости келичьство, и късакь wбонмь на ползоу^{ѵ} оустроикь такоем же различнымь к^{к}щемь посрѣка. быкающе^{м} къ та кр^{к}мена. Ѥдни же ѿ мноз^{к}хъ быкшемь зритель быкаеть, и храбр^{к}нейши николде.

...une nuit, vers l'aube, à l'insu de tous, sans rien dire même à sa femme, il sortit seul et ceint d'une corde (chaîne) il quitta Sredetz, se dirigea rapidement vers l'Europe et traversa rapidement toute l'étendue des pays bulgares et il arriva jusqu'à la grande rivière Istros (Danube) ; et il monta dans un navire, traversa le cours rapide de l'eau, arriva de l'autre côté et s'installa dans le pays de l'Ungrovlachie. Et ainsi, dis-je, il vécut dans ce pays, pratiquant son métier habituel.

Et accomplissant sans trêve la promesse faite à Dieu, il brille par sa pureté et sa chasteté, son âme se réjouissant de s'être éloignée de la tristesse, de la gloire et de toutes les passions terrestres. C'est ainsi (qu'il advint) avec le divin Nicolas. Quant à sa femme de sa maison de Sardichia (Sredetz, Sofia) et ses parents de par le sang, ils ont été envahis d'une grande tristesse pour le bienheureux. Comment, d'où, de la faute de qui cela est-il arrivé ? se demandaient les parents au sujet de leur très cher, et à la suite de quel péché ? et ils s'étonnaient parce qu'ils ne pouvaient savoir : où et en quel lieu s'était-il caché à leurs yeux ? Et ils ne pouvaient supporter l'absence de leur précieux concitoyen. Car toute la tristesse envoyée par Dieu, selon le prophète...

Mais il est impossible que l'homme vertueux se cache quelque part. Comme Dieu glorifie ceux qui sont au service de la vérité! Et l'on entendait de-ci, de-là que dans le pays de l'Ungrovlachie l'art de la cordonnerie était inconnu et à cause de la maladresse on pourrait dire que les chaussures étaient grossières, faites sans aucune sorte de règle et incommodes. Grâce au don divin, Nicolas connaissait depuis son enfance les subtilités de cet art, de sorte qu'il surpassait tous les autres et c'est pourquoi tous les hommes de là-bas se rapprochent de lui ; et non seulement eux, mais aussi les hommes du palais du gouverneur de ce pays se prirent à l'aimer et firent connaître à leur maître son oeuvre ; et il fait appeler le bienheureux ; et celui-ci, rendant l'hommage comme de coutume au possesseur du pouvoir, ce dernier crut voir devant lui un sage et louant sa belle apparence, il dit aux personnes présentes : Je crois que cet homme est d'origine noble. Il lui demande ensuite qui il est et d'où il vient, la cause de sa venue et son nom. Et le saint répondit, en bon ordre : Maître, je suis venu de loin, ayant entendu parler de ton riche empire (bien doté), de la grandeur de ton père, de ta mère et de tous tes parents. Et je vis grâce à mon métier (manuel), nourri par Dieu. Et fidèle au Christ, j'ai été nommé au saint baptême Nicolas, esclave de ta Grandeur. Et le souverain,

persuadé (de ce qu'il avait entendu) s'écria: O Nicolas, réputé pour ta sagesse et pour ta vaillance, mais surtout artiste dans ton art, car j'estime que dans notre pays il n'y a rien de semblable. Veuilles donc venir à ma cour pour y vivre et te nourrir avec d'autres hommes de la cour, car point n'est dommage pour le souverain d'être entouré d'hommes sages; car (le règne) aussi est embelli grâce aux guerriers et aux hommes remarquables. Lorqu'il entendit ceci, le vaillant s'attrista plus qu'il ne se réjouit. Et il s'est avoué à lui-même qu'il était indigne et ignorant, non connaisseur du service impérial. Mais c'est le souverain qui vainquit et pour le mieux. Et cet homme qui aimait Dieu, ne voulant pas être insoumis, fut toujours obéissant. Et il fut inscrit au nombre des guerriers, son nom étant destiné à figurer dans les livres célestes, peu à peu au nombre des martyrs, mais surtout parmi les anges. Et c'est ainsi qu'il vécut de cette façon, mais il s'occupe surtout des choses de l'église. Il n'oublie jamais les prières bienfaisantes et il vit dans la crainte et la pensée du Seigneur.

L'auteur de la „Vie de St. Nicolas" donne plus loin certains détails relatifs aux états d'âme du saint, qui ne nous intéressent pas (*ouvr. cit.*, pp. 53—54). Le saint, pour échapper aux choses temporelles, a quitté ses parents et ses proches, sa femme et ses enfants. Mais il n'a pu échapper à la tentation. Trois années passèrent et personne ne savait ce qui lui était arrivé et tous vivaient en pensant à lui Un des habitants de la ville natale de St. Nicolas arriva pour ses affaires en Ungrovlachie. Il recueillit des informations sur Nicolas et apprit avec joie où se trouvait celui-ci. St. Nicolas apprend de son compatriote ce qui s'est passé chez lui à la maison pendant son absence, les pleurs et les lamentations qui y régnaient. St Nicolas lui raconte comment il s'est enfui, comment il a été retenu par „le souverain de ce pays et par ses nobles". Il veut échapper à la vie militaire mais il ne sait comment; il n'espère qu'en Dieu. St. Nicolas prie son compatriote de raconter aux siens ce qui lui est arrivé pour qu'ils prient Dieu pour sa libération (p. 54).

Nous reprenons le texte du récit.

Mais qu'arriva-t-il immédiatement après l'établissement du bienheureux dans cette occupation, qu'il a longtemps conservée, comme nous l'avons dit plus haut. Chaque jour désolation et tristesse. Il a vu des révoltes, des implorations et des meurtres injustes accomplis par son maître; car il était un homme méfiant, injuste et sans foi ni loi. Il s'appelait Mircea. Dès le début il a pris le pouvoir comme Phocas la tyran qui, avec le consentement de Dieu, est devenu empereur après Maurice.

Mais de quelle façon, écoutez, je vous en prie, car pour vous mes bien-aimés, je le décrirai brièvement. Elle a été donnée

à cause de nos péchés. Et les Musulmans occupent avec la permission de Dieu la cité de Constantin et tout ce qui l'entourait et gouvernent d'une manière autocratique et la Judée et l'Arabie et la Palestine et l'Egypte; et aussi toute la Macédoine jusqu'aux terres italiennes; et aussi entres autres, l'Ungrovlachie leur est soumise. Et depuis, jusqu'à la journée présente, les habitants de ce pays ont hérité de leurs ancêtres la suivante habitude : ils choisissent parmi les nobles un homme de souche princière et le chargent de gouverner le pays et d'envoyer chaque année à l'empereur le tribut. Et ainsi, selon la coutume, ils choisissent pour régner un noble. Certains affirment qu'on a choisi aussi, depuis fort longtemps, un moine. Il a été un bon gouverneur du pays. Il a excellé par sa dévotion et son droit jugement et il a gardé les coutumes et les lois léguées par les souverains du passé. Et c'est ainsi qu'il a gardé durant de longues années cette dignité. Et tous ceux qui se trouvaient là-bas, vivaient en paix et heureux. Mais l'éternel ennemi de la rédemption humaine ne pouvait tolérer que ce pays vécût en paix et dévotion et il provoqua des luttes internes désastreuses, à la grande consternation des hommes appartenant au Christ et à la divine église de là-bas. Le nommé Mircea se faisait passer pour noble et par ordre de l'empereur habitait la cité de Constantin, à cause d'une faute je crois, car il fut condamné là-bas à la prison; il y a longtemps souffert, pensant à sa délivrance et au moyen d'échapper des mains de l'empereur; désirant la gloire et nourissant d'ambitieuses pensées, il réfléchissait au moyen de prendre possession de la terre qui avait appartenu à ses ancêtres; dans ce but, il travailla longtemps à l'accomplissement de son désir. Il se rapprocha peu à peu des grands dignitaires de cet empire puissant et du gendre même de l'empereur qui était en même temps le chef de l'armée (grand vizir). C'est lui qui était chargé de l'organisation de l'empire. Cet homme (Mircea) gagne celui-ci comme complice avec forces pots-de vin. Il arriva un jour que le gendre de l'empereur questionnât l'empereur sur certaines affaires de l'empire et qu'il lui rappela à la fin qu'il y avait en prison certains hommes qui n'étaient pas précisément fautifs et qui étaient même dignes de leur patrie. Et ensuite, avec forces mots fourbes, il calomnie celui qui régnait alors en Ungrovlachie et il excite le courroux de l'empereur envers lui disant qu'il aurait mis en train certaines choses contre l'empereur. Et l'empereur crut ces paroles sans comprendre la ruse et, voulant être agréable à son gendre, il

ordonna que le premier fut démis de son trône et que le second fut mis à sa place. Et il envoya avec lui multitude de païens, leur ordonnant ce qui suit : si vous voyez qu'il s'oppose, vous êtes envoyés contre lui ; lui-même et tous ses subalternes mettez-les sous le tranchant de l'épée. Et que leur fortune soit prise comme butin. C'est ainsi qu'il arriva et de cette manière le nommé Mircea obtint le pouvoir, avec beaucoup de soldats païens qui s'écoulaient comme des loups vers l'Ungrovlachie, pour faire couler injustement le sang des chrétiens justes. Cela a été vu par le second qui succéda au premier. Le gouvernement de l'empire était detenu par quatre grands voévodes (vizirs), l'empereur ayant d'autres soucis et s'occupant d'autres choses. Parmi ceux-ci nous avons déjà mentionné le premier qui, comme gendre de l'empereur, avait épousé sa fille et qui était désigné au règne. Mais le deuxième après lui, qui arrangeait (les choses), comme nous l'avons déjà dit, aimait beaucoup le (prince) destitué. Il lui envoya en cachette le courrier pour lui faire connaître toutes les intrigues ourdies contre lui. Il le conseilla de ne pas s'opposer aux ordres de l'empereur mais de prendre garde d'échapper à une mort amère et de se sauver. Et lorsque le souverain entendit ceci, il se troubla comme de juste, mais il ne pensa pas exactement de quelle façon se passerait le commencement de cette affaire. Il avait de l'espoir car il n'était en rien fautif ; mais la perfidie triompha et il vit l'arrivée dangereuse de l'adversaire.

Il eut confiance dans les paroles de son ami, le dignitaire de l'empereur, remerciant Dieu pour cela, en disant : Grâces soient rendues à vos soins, Seigneur Dieu, qui arranges tout pour notre bien. Tu es l'unique empereur immortel et généreux qui a confié à mon incapacité le troupeau, que tu as racheté avec ton sang pur et rédempteur, et tu m'as nommé leur chef et pâtre. Veuilles les recevoir toi-même de mes mains, car tes ennemis ont provoqué des querelles contre ton troupeau et ceux qui te haïssent ont relevé la tête ; et au-dessus de tes hommes, s'est élevée la ruse. C'est ainsi qu'il a prié Dieu, il a affranchi tous ses esclaves, il a fait des dons aux dignitaires et aux soldats leur ordonnant d'aller où ils voudraient. C'est ainsi qu'il s'est adressé à ses frères en disant : Telle a été la volonté de notre Seigneur Dieu. Plongeons-nous dans la profondeur de la générosité céleste et celle-ci nous nourrira, selon les chants de David. Si nous avons été à la guerre, nous nous

sommes soulevés contre nos ennemis ; nous avons été les adversaires de Dieu. C'est avec ces douces paroles qu'il les consolait en les congédiant. Mais ils ne pouvaient supporter se séparer de leur souverain ; ils le priaient, les larmes aux yeux de ne pas les abandonner aux mains des ennemis et ils le poussaient à prendre les armes. Mais il leur dit : c'est en vain, hommes ! suivez l'exemple du Christ. Combien de sang chrétien sera versé pour une telle épreuve, combien de mères resteront sans enfants et perdront leurs enfants bien-aimés. Si Dieu l'a voulu de cette façon pour nos péchés, c'est d'autant plus qu'il ne faut pas s'élever contre la volonté de Dieu, mais qu'il soit selon la volonté de notre Seigneur Dieu. Que le nom du Seigneur soit béni maintenant et jusqu'à la fin des siècles. Et avec ces paroles honnêtes et utiles, il les convainquit. Et il abandonna aussi le sceptre du pays. Il emporta avec lui beaucoup d'or et d'objets princiers de valeur et avec certains hommes de moindre importance, choisis par lui, il partit ; et les dignitaires et les soldats demeurés dans le pays, il les embrassa et les laissa partir. Et ainsi il se déroba à ses ennemis et ne s'opposa pas aux ordres impériaux. Et de cette façon, il arrive à la grande rivière Istros, et montant dans un navire il arrive de l'autre côté. Et il trouva son salut en fuyant dans la cité nommée Nicopoli et il vécut chez un certain vieillard, homme pieux qui se prit dès le commencement d'amour pour les réfugiés et il passa beaucoup de jours dans sa maison. Et chaque jour, grâce à d'intéressantes et utiles conversations, il éloignait de lui l'orage de la tristesse. Il citait les Saintes Ecritures et la patience de Job, disant : Nous avons reçu le bien de tes mains, Seigneur, comment ne pas recevoir le mal ? Telles étaient ses occupations dans la maison de cet homme noble. Cependant, l'homme dont il a été question avant, lorsqu'il reçut le pouvoir, se précipita avec beaucoup d'ardeur vers ce pays, ayant avec lui la force turque, croyant qu'il attraperait (l'ancien souverain) en vie. Mais il n'attrapa pas la proie désirée et il perdit ce qu'il cherchait. Car tous les dignitaires et les seigneurs du pays s'enfuirent à son approche. Celui-ci ne savait que faire. Il ne pouvait supporter les tourments de sa conscience et son âme brûlait de haine et d'envie. Et que fait-il ? Il envoie en toute hâte au premier voévode de l'Empereur une épitre avec le suivant contenu : A l'illustre gendre de l'Empereur et mon bien-aimé, joie ! Selon l'ordre de votre Souveraineté, je suis arrivé dans ma patrie. Et celui qui instiguait contre vous, complotait plutôt da-

vantage contre sa propre tête. Il s'est enfui avec ses dignitaires et il s'est retiré dans un lieu digne de nostalgie, dans le pays hongrois ou à Nicopoli. Et il a emporté avec lui tout le trésor laissé par les anciens souverains. Et de cette manière il ne cesse d'ourdir des intrigues contre vous, pires que les premières. Et il ne pense pas à la destitution. Il a surtout bon espoir dans son or sans nombre. Mais si cela (la destitution) n'aura pas lieu prochainement, il n'est pas sûr que vous n'ayez à souffrir en toutes sortes de sa part, etc. Vivez de longues années! Ces paroles furent retenues par le dignitaire impérial. Voulant être en tout agréable à celui-ci mais surtout étant envahi par l'envie de l'or plutôt que de l'homme, étant lui-même cupide et convoiteur de richesses, il envoie en toute vitesse un des courriers impériaux avec l'ordre du puissant empire. Bientôt, le souverain destitué arrive de la cité de Nicopoli à la cité impériale de Constantin et les jours suivants il se fait connaître. Et de cette façon, cet homme arrive dans la cité de Constantin, en se soumettant aux ordres de l'empereur transmis par son envoyé. Il n'avait d'espoir que dans la justice et dans le second voévode mentionné plus haut, mais il ne prononça rien en faveur de la calomnie préjudiciable et mortelle. Et cela, seulement pour demeurer parmi les vivants, mais en prison, comme cela arriva. Sa fortune fut volée. Lui-même fut envoyé au loin, dans une des villes d'Egypte et là il fut emprisonné. Et de nouveau il prit l'aspect d'un moine et il approcha la fin de la vie.

Quand l'ambitieux qui lui avait volé le pays apprit cela, il reçut avec joie l'annonce de ce qui s'était passé: Il se chercha à paraître au début respectueux et humble comme l'on dirait le loup qui revêt la peau de l'agneau, jusqu'au retour de ceux qui s'étaient cachés à son arrivée. Mais ensuite tout d'un coup, la bête féroce qui gisait en lui se dévoila. Il se montra soudain féroce, il devint l'habitacle de toutes les inconvenances. La peur de Dieu lui était étrangère. Il les abat avec leurs enfants et toute leur lignée et leur fortune et leur terres il les pille. Il destitua même, avec de grandes tortures, les moines et les évêques qui se trouvaient alors là-bas; à l'un, il coupa la barbe, à un autre le nez et les oreilles; d'autres, il les châtrait et les envoyait en prison. Il fut envahi par la furie du meurtre; il paraît que sa dernière violence a été la suivante: se mettant en colère, il tue son neveu du côté de sa soeur, son parent, homme éminent et pieux. Un jour, mille hommes arrivèrent des

pays hongrois pour lui rendre hommage. Il leur ordonna de laisser leurs armes dehors et d'entrer dans la cour. Ceux-ci s'exécutèrent sans penser à mal et entrèrent sans malice, mais soudain il fit un signe aux commandants qui s'y trouvaient et tous, du premier jusqu'au dernier, tombèrent au cours de cette heure sous le tranchant de l'épée.

Et alors, mes bien-aimés, on put voir des choses dignes de larmes, comme au temps des persécutions de jadis : les uns furent torturés, les autres égorgés, certains eurent leurs maisons pillées. Ceux qui voulaient lui échapper se cachaient dans les monts et les grottes et dans les gouffres de la terre. Et les nouveaux-nés innocents, il les prenait comme Hérode, pour les tuer, et les lamentations des mères se faisaient entendre, criant leur douleur voyant leurs enfants adorés, les uns coupés en deux avec l'épée, d'autres frappés avec des pierres et elles découvraient leurs seins et pressaient du lait pour leurs enfants. Et il y avait alors un spectacle abaissant pour ceux qui regardaient. L'infâme n'était pas rassasié de sang humain. On dit qu'il donna l'ordre de jeter les nourrissons tués dans une fosse quelconque. Un de ces garçons avait été frappé par une pierre et le meurtrier s'était précipité sur un autre. Il croyait que celui-ci était mort. Et ainsi il a été jeté avec tous les autres dans la fosse, avec les corps des nouveaux-nés tués. Quand ils regardèrent avec attention, ce garçon était encore vivant et ses pleurs se faisaient entendre du fond de cette fosse. En entendant cela, ceux qui se trouvaient là-bas, eurent pitié. S'approchant du bourreau, ils le prièrent aussi pour ce nouveau-né. Et lorsque, soi-disant à cause de la pitié de cette âme cruelle, ils le tirèrent de la fosse, lui (Mircea) se leva et voulut savoir ce qui était arrivé et ordonna de frapper avec des pierres le garçon ramené à la vie. Il arriva qu'il mourut vite, avec d'autres enfants martyrs. Et cette fosse fut remplie de pierres et de roseaux, tandis que lui est parti pour ses affaires, estimant la mort de ceux-ci une grande douceur. Un second Hérode, ou pour parler plus exactement un nouveau Julien le criminel car, envahi par la passion insatiable de l'or, il a pillé tous les saints vases d'or et d'argent des monastères, et il a envoyé à la mort beaucoup de ceux qui ne voulaient pas lui dévoiler leurs fortunes pour qu'il les pillât. Il ne respecta même pas les fortunes qui, de par les statuts et les lois, avaient été léguées par les anciens propriétaires du pays, endormis comme les saints. Les unes, parmi celles qui appartenaient depuis longtemps aux saints monastères, surtout celles

dédiées à jamais au saint Mont Athos par les documents princiers, il les confisque définitivement, car il ne pouvait supporter la vue d'un moine, les nommant porteurs d'habits noirs. Et à l'aide de toutes sortes de mots, il manifestait sa multiple méchanceté. Et pendant son règne on vit des choses non-chrétiennes, mais de toutes les façons païennes (grecques) et tous avouaient que tel dommage ne s'était vu depuis des siècles dans ce pays. Telles étant ses occupations, il conduisait d'une manière sauvage le troupeau du Christ. C'était un esclave et non un pâtre. Et tel étant l'infidèle, il n'échappa pas au jugement de Dieu.

Les païens faisaient à cette époque la guerre en Perse avec leur empereur. Le neveu de sultan du côté de sa soeur, le gendre plus haut nommé du sultan, dénonça à l'empereur que son fils aîné avait l'intention de s'emparer de l'Empire. Et l'empereur le crut. Et immédiatement il tua son fils premier-né. Plus tard il le regretta et s'éleva contre son gendre voulant le tuer, (parce que) son fils était mort à cause de sa dénonciation. Ainsi, il nomma à la place de ce dignitaire (son fils tué), le second voévode après lui. Et la décision de l'empereur fut très bonne et sage, et le second vizir rendait justice à tous. Et c'est pourquoi il fut tenu en grande estime par l'empereur, qui lui permit de faire ce qu'il voulait.

Et bientôt il entendit parler des meurtres injustes et des différents supplices de ce bourreau de l'Ungrovlachie. Il se venge avec justice. Mais le Turc plus haut nommé (l'empereur) retourne de Perse portant dans son âme le remords pour la mort innocente de son fils. Voilà aussi ce qui eut lieu cette même année : le plus grand des voévodes impériaux, comme on l'a dit plus haut, le nouveau, reçut l'ordre impérial de partir au plus vite de la cité de Constantinople vers les pays occidentaux italiens, pour empêcher ce qui s'ourdissait là-bas contre lui. Voici ce qui eut lieu après cela. Et il passa des paroles à l'action, prenant par ordre de l'empereur une grande armée turque, pour échapper de cette façon aux accusations pour le meurtre du fils pour lequel il éprouvait souvent des remords ; et il envoie avec lui (le chef de l'expédition) tous ceux qui l'entouraient, en dehors des petits. C'est ainsi que partit le chef des voévodes (le grand vizir) et il arrive vite en Occident. Ceux qui vivaient là-bas, sachant qu'il arrive avec beaucoup de forces, renoncent à toute opposition, estimant que cette invasion se fai-

sait avec l'assentiment de Dieu. Les Turcs étaient indécis, ne sachant comment revenir vers leur empereur sans avoir accompli aucun exploit. Le commandant des armées surtout, car il avait un haut rang, cherchait en vain d'effectuer quelque bravoure. Et que fait le vizir après cela ? Il trouve une petite ville, située entre deux régions, Timişoara, et il l'entoure de toutes ses forces armées. Et alors un grand nombre de Turcs sont tués par ceux de la cité. Mais à l'aide du jugement de Dieu, ils conquérirent lentement la ville. Et ainsi à peine reposée de cette furie, ils ont conquis toute la région ; et ils sont rentrés à la maison avec du butin. Et nul ne s'est opposé, pour notre malheur. Et il arriva qu'un membre de la famille respectable du souverain de l'Ungrovlachie, selon les uns, un parent du plus haut nommé, ancien prince de l'Ungrovlachie, mort en prison, qui se nommait le moine, s'est approché avec beaucoup de dons et de courage du Turc, sachant depuis longtemps qu'il avait été l'ami de l'ancien souverain. Et lui (le vizir) n'a jamais oublié l'amour. Il ordonne immédiatement à ce jeune homme de prendre de force et avec sa propre main l'héritage paternel des mains du meurtrier (Mircea). Et il (le vizir) donna au jeune homme toute la force qui lui avait été donnée par l'empereur, comme nous l'avons déjà écrit. Le jeune noble prit avec lui beaucoup de soldats hongrois, tous lui venant en aide. Soudain, il se précipite avec les armes dans le pays de ce bourreau. Mircea s'enfuit lâchement avec quelques hommes insignifiants, échappant au juste châtiment, car Dieu attend le salut et le repentir de tous. Mais celui-ci échappa aussi aux accusations du trône impérial. Grâce à la volonté du Très-Haut il fut soudain détrôné et perdit le pouvoir ; comme on dit avec raison : celui qui veut l'honneur de force, perdra ce qui lui appartient; qui creuse la fosse d'autrui, tombe le premier dedans. Et le pécheur sera embarrasé dans ses propres filets; et le mal est aussi récompensé par le bien. Et le jeune homme entra dans son pays. Et il s'empara de tous les trésors de Mircea, leva des impôts selon l'habitude et délivra les chrétiens du bourreau; et tous ceux qui se trouvaient en exil revinrent en paix chez eux. C'est ainsi que l'on connaît la grandeur de la sagesse du divin destin. Et il gouverna pour le bien de tous. Et toutes sortes de choses arrivèrent à cette époque. Et parmi les nombreux témoins, il y a eu aussi Nicolas.

ETIENNE CIOBANU
De l'Académie Roumaine
Proffesseur à l'Université de Bucarest

LA POLITIQUE RELIGIEUSE DES HABSBOURG ET LES INTERVENTIONS RUSSES AU XVIII-e SIECLE.

Les admirables études du professeur Kapterew [1] et la première partie des documents recueillis par St. M. Dimitrijević [2] dans les Archives principales du Ministère des Affaires Etrangères de Russie, nous ont incités, nous aussi, à puiser dans ces dépôts renfermant un matériel si intéressant pour l'étude des rapports de l'Empire Moscovite avec le Sud-Est européen. Nous avons déjà publié, en 1912 [3], une partie des documents recueillis et avons utilisé les autres au fur et à mesure, dans des études que nous avons publiées ultérieurement. Entre-temps, l'archiprêtre Dimitrijević a fait paraître, dans le *Spomenik* LIII (1922) de l'Académie royale de Belgrade, une série de documents qui complètent le matériel antérieur, surtout pour la période partant de la grande émancipation des Serbes dans le sud de la Hongrie. L'auteur a fouillé tout ce qu'il a pu trouver dans les précieuses notes et relations de l'ancien collège des Affaires étrangères de Moscou et des Archives du St. Synode. Nous avons cependant l'impression que le dossier des actes compris dans le registre 97, concernant les relations des chrétiens orthodoxes de Hongrie, Slavonie, Croatie, Transylvanie, etc., au XVIII-e siècle, lui est resté inconnu.

Nous avons découvert dans ce dossier, sous le No. 2, juin 1757—1767, le rapport du Ministère des Affaires Etrangères, résumant les interventions entreprises par la Cour de Russie en faveur des Serbes de Croatie et des Roumains de Transylvanie. Sa publication complète la collection de Dimitrijević et jette une intéressante lumière sur les raisons qui ont incité les impératrices de Russie à intervenir avec tant d'insistance auprès de la Cour de Vienne pour améliorer le sort des croyants orthodoxes de Slavonie et de Transylvanie.

1 N. K a p t e r e w, *Charakter otnoseniji Rossiji k pravoslavnomu n Vostoku v XVI i. XVII stoletijach* (Caractère des relations de la Russie avec l'Orient orthodoxe aux XVI-e et XVII siècles), Moscou 1885.

2 *Glas Srpske Kraljevske Akademije*, LVIII et LX

3 *Analele Academiei Române* II. Série T. XXXIV, Mém. de la Section Historique, Bucarest 1912.

La première partie de notre document, qui résume les pourparlers entre les deux empires, contient des données déjà connues par la publication de Dimitrijević[1]: le mémoire du colonel Philippe Radotić du 18/25 mai 1757, présenté au Sénat russe; les instructions du collège des Affaires étrangères au comte Keyserling, ministre de Russie à Vienne, envoyées le 12 septembre 1757, et même la pétition du moine transylvain Nicodème à l'Imperatrice Elisabeth Pétrovna, et enfin, le rapport du comte Keyserling sur son entrevue avec le comte Kaunitz et sur les explications de la chancellerie de Vienne, concernant la politique à l'égard des Serbes et des Roumains orthodoxes (19 novembre 1757).

Le matériel inédit, inconnu à Dimitrijević, part de ce point, avec la réplique du Ministère des Affaires Etrangères de Russie aux remontrances qu'il s'était attiré de la part du Cabinet viennois. Elle avait été expédiée le 21 août 1758 au ministre russe dans la capitale autrichienne pour lui donner des instructions afin qu'il procédât, dans ses interventions ultérieures, avec la plus grande circonspection et de la manière la plus délicate, en expliquant que, si les plaintes des pauvres Serbes n'avaient pas été maintes fois confirmées, et d'une manière entièrement digne de confiance, on ne leur aurait accordé aucun crédit, et l'Impératrice-Reine n'aurait pas, elle non plus, été dérangée par les présents mémoires. Le triste état du peuple serbe poussait à de nouvelles interventions pour qu'il soit mis fin à ces persécutions et qu'ainsi soit écarté, à l'avenir, tout motif de pareilles plaintes adressées à la Cour de Russie, sans pourtant porter le moins du monde atteinte à leurs obligations envers leur véritable maîtresse. Si eux, les Serbes, agissent ainsi, c'est uniquement dans l'espoir que l'intervention de la Tzarine en leur faveur donnera les meilleurs résultats. Le moyen le plus adéquat, pour éviter à l'avenir de telles plaintes, serait que l'Impératrice-Reine chargeât quelques hommes de confiance d'examiner minutieusement et impartialement les plaintes et d'accorder à la partie lésée une juste satisfaction. La Cour de Russie espère, d'ailleurs, que l'Impératrice-Reine n'interprètera pas ces interventions très sincères de son alliée, pour des corréligionnaires persécutés, comme une immixtion dans les dispositions internes prises à l'égard de ses propres sujets.

Poursuivant avec persévérance le cours de son action, le comte Keyserling fait remarquer, dans son rapport du 3 octobre

1 *Spomenik* LIII, pp. 18–31.

1758, que le Palais de Vienne fait tous ses efforts pour excuser les persécutions contre les chrétiens, mais ne cherche pas à améliorer leur sort. Pour appuyer son affirmation d'une nouvelle preuve, il annexe un mémoire, à lui présenté, par un prêtre envoyé de Transylvanie, où figurent les mêmes doléances contre les persécutions religieuses. L'ambassadeur russe enregistre également les requêtes, précisées en quatre points, des Roumains „dignes de compassion" et les trouve justifiées, sauf en ce qui concerne le quatrième. En résumé, dans ces points, ils demandent: 1) le libre exercice du culte divin et le droit d'user des privilèges à eux accordés sans qu'ils soient foulés aux pieds; 2) la restitution des cinq cents églises sequestrées car elles ne constituent pas la propriété personnelle des prêtres uniates; 3) d'être soumis à la direction spirituelle d'un évêque oriental et non à celle de l'évêque uniate qui s'est érigé, de par sa propre autorité, pasteur de brebis étrangères à son troupeau; 4) que leurs plaintes soient enquêtées et qu'il y soit obvié en présence de deux commissaires envoyés de Russie, ou qu'on leur permette de quitter le pays, avec tout leur avoir et de se rendre là où ils voudront.

Il est évident que le dernier point de la requête ne pouvait être présenté à la Cour de Vienne sans attirer, à juste raison, le soupçon d'une immixtion directe dans les questions internes de la monarchie des Habsbourg. Quoiqu'il en soit, le comte Keyserling eut soin d'ajouter, dans son rapport, que les Roumains de Transylvanie qui en avaient appelé à la grâce de la Tzarine, souffraient effectivement de dures persécutions. Leurs prêtres étaient exterminés ou jetés dans des geôles d'où ils ne sortaient plus vivants. Si quelques membres du clergé avaient réellement abandonné, pour des intérêts temporels, le rite grec, c'était un prétexte suffisant pour faire main basse sur les églises où ils avaient officié, les fermer aussitôt et les destiner au culte catholique, sans tenir compte qu'il n'existait pas, dans toute la commune, un seul homme qui confessât ou acceptât l'union avec l'église romaine, ni même que le diplôme de Léopold n'admettait pas cela. D'ailleurs, même d'après les enseignements et canons de l'Eglise catholique, les archevêques, prélats et autres membres du clergé, s'ils changent de religion, perdent immédiatement touts leurs revenus et droits spirituels. C'est pourquoi il croit opportun, pour remédier au mal, de chercher tout d'abord une réponse aux questions suivantes: 1) pour quelles raisons ceux qui, vivant sous la domination des

catholiques et confessant une autre foi que la leur, ne peuvent-ils jouir de leur liberté religieuse, et cela malgré des promesses faites sous le sceau du serment ? 2) en quoi consistent les droits et quelles sont les doléances des chrétiens orthodoxes? 3) comment leur assurer à l'avenir leur liberté confessionnelle? Le comte Keyserling prie la Tzarine, si ces questions lui paraissent opportunes, de lui permettre de developper plus largement ses opinions à ce sujet.

L'Impératrice Elisabeth approuva, par le rescrit du 6 novembre 1758, les observations de son ministre à Vienne et l'invita, en même temps, à lui envoyer des informations plus détaillées à cet égard. Donnant suite à cette invitation, le comte Keyserling, dans son rapport du 26 décembre 1758, expose les considérations et propositions suivantes :

En dépit de tous les privilèges dont ils disposent, les chrétiens de rite grec ne jouissent pas de la liberté d'exercer leur culte. La cause en doit être cherchée uniquement dans les fondements de la loi et dans les enseignements de l'Eglise catholique qui prêche publiquement la persécution et l'extermination de tous les chrétiens et de toutes les confessions non catholiques. C'est pourquoi la liberté des autres Eglises est méconnue, dans les états catholiques, même si elle a été assurée par des privilèges et des promesses accordés sous serment, car ce que décide et enseigne le Saint Siège de Rome est considéré chose divine. Le meilleur catholique est celui qui soumet en tout sa pensée, sa conscience et sa volonté au Saint Siège romain, sans examen ni raisonnement et qui croit uniquement ce que croit l'Eglise de Rome et fait ce qu'elle ordonne de faire. De cette façon, la force des commandements de l'Eglise catholique ne peut être affaiblie, et encore moins abolie, par aucune sorte d'obligation humaine.

Considérant la situation des chrétiens orthodoxes soumis à l'autorité autrichienne, continue le comte Keyserling, et en la comparant aux normes de l'Eglise catholique, ci-dessus établies, la surprenante ressemblance entre ce qu'enseigne cette Eglise et ce qui se passe en Autriche, apparaît d'elle-même. C'est pourquoi la persécution des orthodoxes et l'emploi de tels moyens pour les attirer à l'union avec l'Eglise de Rome ne prendront pas fin, aussi longtemps qu'existeront des chrétiens orthodoxes dans l'empire des Habsbourg. Mais étant donné que la Cour de Russie ressent profondément les souffrances et les privations de l'Eglise d'Orient et qu'elle aspire à faire tout ce qui est en son pouvoir

pour assurer à ses fidèles la liberté nécessaire à l'exercice de leur foi, et tenant compte de circonstances actuelles, elle propose ce qui suit:

1) les réclamations fondées des chrétiens orthodoxes doivent absolument être reconnues comme telles par la Cour de Vienne, dans l'intérêt de la paix en général, et d'une bonne entente entre les deux Etats. Au prochain congrès pour les négociations de paix, elles seront proposées et appuyées de la manière la plus catégorique ;

2) que les Eglises prises aux orthodoxes leur soient restituées, qu'on ne mette plus, sous aucun pretexte, d'obstacles à l'exercice de leur culte et qu'ils aient le droit d'user de leurs anciens privilèges et libertés ;

3) que tout cela soit garanti par toutes les Puissances prenant part aux négociations ;

4) que la Russie cherche, à l'avenir, lorsqu'elle conclura une alliance avec d'autres Etats, à souligner cet article pour disposer d'un moyen d'empêcher la Cour d'Autriche de fouler aux pieds les libertés promises si solennellement à l'Eglise et à la nation orthodoxes.

Ainsi, conclut le comte Keyserling, s'ouvrirait pour la Russie une voie de communication avec les chrétiens orthodoxes de ces états ce que la Cour de Vienne tente de toutes ses forces à déjouer. Mais la gratitude et la reconnaissance du peuple sauvé ne pouvant qu'être d'autant plus grandes, l'autorité de la Russie et l'adhésion de ces chrétiens orthodoxes se répandraient jusque dans les régions les plus éloignées, étant donné que ce peuple vient en contact avec ses corréligionnaires sous la domination des Turcs et d'autres peuples.

Cet exposé nous montre très clairement que le ministre russe de Vienne, aussi bien que la Cour de Pétersbourg, savaient pertinemment ce qu'on pouvait croire, et combien on pouvait croire, des informations du guvernement viennois, tant en ce qui concernait les Serbes de Croatie qu'en ce qui se rapportait aux Roumains de Transylvanie. C'est pourquoi les vues de Keyserling furent aprouvées et qu'à la première occasion, on chercha à les mettre en application.

Le 20 octobre 1760, un rescrit fut expédié au ministre russe de Vienne, dans lequel la Tzarine Elisabeth Pétrovna constatait que, malgré les démentis du comte Kaunitz concernant les persécutions des chrétiens orthodoxes, celles-ci n'en étaient

pas moins confirmées. Les Roumains de Transylvanie s'étaient plaints de nouveau que l'évêque uniate et son clergé les opprimaient, les obligeant à payer maintes amendes en espèces, qu'on coupait les cheveux aux prêtres orthodoxes, qu'on les emprisonnait et qu'on les dépouillait de tous leurs biens. Dans un grand nombre de villages, on appliquait tellement d'amendes que les gens étaient réduits à la plus terrible misère, n'ayant même plus de quoi manger. C'est pourquoi la Tzarine invite le comte Keyserling à intervenir derechef en faveur des «pauvres gens qui pâtissent» et à prier l'Impératrice-Reine de leur accorder le libre exercice de leur foi et de mettre fin aux persécutions en leur donnant le droit d'avoir un évêque orthodoxe. La Tzarine, d'ailleurs, laisse entière liberté au comte Keyserling d'entreprendre les démarches nécessaires dans cette direction, de la manière qu'il jugera utile et au moment qui lui paraîtra le plus opportun.

Dans sa lettre du 7 juin 1761, adressée au chancelier Voroncow, le comte Keyserling proposait que la question des chrétiens orthodoxes de Hongrie soit mise à l'ordre du jour au prochain Congrès de paix qui allait probablement se réunir à Augsbourg, en Allemagne, et suggérait que les délégués exigeassent qu'une pleine et entière liberté leur soit accordée. Par le rescrit du 19 octobre 1761, la Tzarine Elisabeth engageait le comte Keyserling à s'aboucher, dès son arrivée à Augsbourg, avec le comte Czernisew pour procéder de concert et avec la plus grande assiduité afin d'obtenir la solution du problème, à la satisfaction de la Russie. Au cas contraire, s'il n'était pas fait mention des chrétiens orthodoxes dans le traité de paix, celui-ci rencontrerait des difficultés de la part de la Russie, aucune possibilité n'existant de ce fait pour en garantir la ratification. Le 25 novembre 1761, le comte Keyserling répondit qu'il fera tout son possible pour faire ajouter, au traité de paix, un article concernant les chrétiens orthodoxes sous le sceptre de l'Autriche.

Mais les événements qui suivirent prirent une tournure qui rendit impossible l'intervention russe. Le fil des négociations de paix fut rompu juste à ce moment et les délégués russes manquèrent l'occasion d'exposer leurs opinions et de formuler leurs prétentions. Et comme après la mort de la Tzarine Elisabeth Pétrovna, qui survint le 5 janvier 1762, les rapports amicaux entre les deux empires s'affaiblirent, la diplomatie russe ne put

plus se permettre la moindre intervention en faveur des Serbes de Croatie.

Le rapport du ministère des Affaires Etrangères russe n'enregistre plus, par conséquent, que deux faits se rapportant à cette question: l'intervention des deux représentants de la Russie à Vienne, d'abord celle du comte Keyserling, puis celle du prince Galicyn, auprès de la République de Venise, par l'intermédiaire de son ambassadeur à Vienne en faveur des chrétiens orthodoxes de Dalmatie, et ensuite la remise en 1766, d'un nouveau mémoire des Roumains de Transylvanie, par un moine accompagné d'un émissaire.

Ce mémoire, nous ne le connaissons pas d'autre source et, en ce qui concerne ses auteurs, on ne peut faire que des suppositions. Mais nous ne croyons pas que ces délégués aient réellement été envoyés par les Roumains de Transylvanie. En effet, la teneur du mémoire dont ils étaient porteurs est plus appareillée à la plume de quelque agent politique, tel l'archimandrite Génadius Vasić qu'à la manière des pétitionnaires roumains de Transylvanie qui, jusqu'alors, évitaient avec soin, les moindres rapports politiques pour ne pas assumer certaines obligations envers l'officialité russe. Le fait est que Génadius Vasić ne peut être toutefois suspecté d'en avoir été l'auteur car il était incarcéré à Vienne depuis 1764. Les agents russes continuaient par ailleurs le recrutement de colons dans l'ancienne monarchie pour ce qu'on appelait la „Serbie nouvelle". Nous supposons que c'est dans le cadre de cette action qu'il faut inclure le mémoire de 1766, attribué à des soi-disant délégués des Roumains de Transylvanie. En voici succinctement le contenu:

Bien qu'à la suite des interventions des ambassadeurs russes, au sujet des persécutions des Roumains de Transylvanie, des dispositions aient été prises par la Cour de Vienne pour améliorer leur sort et qu'une commission propre ait été instituée en Transylvanie, cette nation n'a ressenti aucun adoucissement à ses peines, mais, bien au contraire, elle s'est vue encore davantage persécutée. Ayant eu vent du manifeste qui autorisait l'établissement de certains citoyens étrangers dans l'Empire russe, les Transylvains, et avec eux toutes les nations cohabitantes, souhaitent que l'autorité des armées russes s'étendent jusqu'à eux, prêts qu'ils sont à sacrifier, si besoin était, leur fortune et même leur vie. S'ils pouvaient rester là où ils étaient, sous la protection de la Russie, exerçant sans aucun empêchement la reli-

gion grecque et jouissant de leurs autres libertés, ils seraient prêts à exécuter les ordres des protecteurs, en toutes circonstances. Ils désiraient que ceux qui émigraient en Russie, jouissent, eux et leurs descendants, de paix et de bien-être sans aucune immixtion de qui que ce soit. Ils voulaient enfin que ceux qui ne pourraient pas quitter leur patrie ne soient pas laissés sans protection afin de pouvoir, le cas échéant, montrer leur foi et leur immuable fidélité au progrès des intérêts impériaux russes.

La question qui se pose c'est de savoir dans quelle mesure de telles idées aient pu appartenir à des délégués des Roumains de Transylvanie. Il est vrai qu'après une minutieuse enquête qui a séparé les Roumains orthodoxes des uniates et bien que les premiers aient obtenu un évêque à eux propre, les persécutions n'en continuèrent pas moins [1], et leurs rapports avec le métropolite Paul Nenadović ne furent pas interrompus malgré l'interdiction catégorique des autorités autrichiennes. L'attitude de Nenadović envers la politique russe fut très réservée. Pleins de gratitude pour l'aide qui leur avait été donnée au cours de leur véhémente lutte religieuse, les Roumains orthodoxes de Transylvanie ne l'ont jamais abandonné.

SILVIU DRAGOMIR
De l'Académie Roumaine
Professeur à l'Université de Cluj

1 L'auteur en a fait le récit dans un travail plus développé, *Istoria desrobirei religioase a Românilor din Ardeal în secolul XVIII* (Histoire de l'émancipation religieuse des Roumains de Transylvanie au XVIII-e siècle), Sibiu, vol. I 1920, vol. II 1930, où il s'est occupé en détail des autres liens des Roumains de Transylvanie avec l'Empire russe.

ANNEXE[1]

Выписка по доношенію въ Сенатъ Порутчика Радотича о утѣсненіяхъ чиниыхъ Римлянами благочестивому трансильванскому народу, и о принужденіи онаго къ уніи.

Выписка ѡ утѣсненіяхъ трансильванскаго народа, и ѡ принужденіи ѡнаго Римлянами къ Уніи.

При указѣ изъ сената ѡт 2-го іюня 1757-го года прислана въ коллегію иностранныхъ дѣлъ для разсмотренія копія, съ поданнаго въ сенатъ бывшимъ въ цесарской службѣ порутчикомъ Радотичемъ доношенія, ѡ многихъ сербскому народу въ православной вѣрѣ гоненіяхъ и утѣсненіяхъ, а въ ономъ писано между другихъ:

Пѡ покорени турками сербскаго государства, оставшись въ горести сербскои народъ, разсѣялся на послѣдокъ по разнымъ мѣстамъ, и нѣкоторыя изъ онаго подвергнулись австріискому Дому, а другія венеціанской республикѣ, гдѣ немалыя утѣсненіи чувствовали а наконецъ и самое лютѣйшѣе и злодѣйственное мученіе терпѣть принуждены.

1. Данныя на предъ сего отъ прежнихъ цесарей римскихъ ѡ волности сербскому народу привилегіи, пѡчитаются дѣйствительными въ ѡдно только военное время, а въ мирное папистами совсѣмъ отвергаются, такъ что въ 1754-м году въ совѣршенное тѣхъ древнихъ узаконеній нарушеніе, къ изверженію церквей святыхъ и къ вѣчному сербовъ погубленію, въ Кроаціи и въ другихъ мѣстахъ публиковано было, чтобъ весь тамо христіанской народъ отпалъ отъ восточныя церкви и принялъ унію, угрожая въ противномъ случаѣ смертною привиселицахъ казнію, и брошеніемъ на колеса тѣлъ ихъ.

2-е. Такія къ уніи принужденіи, духовнымъ и мирскимъ съ краинимъ ругательствомъ сверхъ угрозъ происходятъ, что

[1] Archives principales de Moscou, Dossier No. 79, No. 2, 1757 juin 2 — 1767.

московское царство незащититъ ихъ утѣсняемыхъ; что они сколькобъ по своей вѣрѣ ни молились, невнидутъ ѡднако въ царствіе божіе, какъ еретики и богаѡтступники, и ежели которыя изъ знатныхъ сербскихъ духовныхъ и офицѣровъ не смотря на сіи укоризны, непремѣнными въ своей вѣрѣ остаются, таковыхъ называя бунтовщиками, ссылаютъ, для большаго простому народу страха, въ великія заточеніи гдѣ оныя, а фамиліи ихъ скитаясъ по разнымъ мѣстамъ, безъ времянно безъ исповѣди и безъ святого причастія отъ глада умираютъ, а церкви и монастыри какъ Марчовъ и другія многія въ Кроаціи, Далмаціи, пачеже въ Трансилваніи отъ главнокомандующаго тамо Графа Петація до ѡснованія опустошаются, и дѣлаются сверхъ того отъ папистовъ такія ругательства, что ѡни входя, въ самое святой евхаристіи совѣршеніе, въ олтари, и опуская въ сосуды свои руки, мѣшаютъ перстами святое причащеніе, въ нѣкоторыхъ же церквахъ на престолахъ совѣршаютъ свою службу, въ иныя же изъ заряженныхъ фузей стреляютъ пулями, дѣлаютъ совокупленіе съ женами, и мѣчутъ во время службы на жертвенники смрадной калъ, а въ другихъ и олтарй уже свои учреждаютъ; поповъ же, монаховъ и другихъ церковно служителей, безвремянно изгоняютъ, съ такою еще найкрѣпчайшею публикаціею, чтобъ всѣ ѡныя истребляемы были, отчего они всюды разсѣяли а сербы лишась святыхъ тайнствъ, въ превеликой горести и отчаяніи жить принуждены.

3-е. Увидяже паписты твердость православныхъ въ законѣ, захватили его порутчика Радотича въ свои руки, и старалисъ его ласкательствомъ и угрозами принудить къ тому, чтобъ ѡнъ всѣмъ единовѣрнымъ своимъ, обьявя о правости и преимуществѣ католицкой вѣры, склонилъ ихъ къ принятію уніи, но увѣдавъ паписты что ѡнъ въ мѣсто того, утверждалъ своихъ единоверцовъ въ непремѣнномъ соблюденіи закона ихъ, не толко мѣстности егѡ Радотича отнявъ разорили, но и самога его муча въ тюремномъ заключеніи осудили окончить жизнь его публично, для устрашенія православнаго народа, что ѡнъ услыша, и опасаясь болѣе дабы непогибли христіанъ, оставя жену и дѣтей, высвободился тайно изъ того заключенія и пошедъ къ россіискимъ границамъ увидѣлъ на пути въ такомъ же заточеніи страждущихъ одновѣрцовъ своихъ, кои съ слезнорыданіемъ обьявя ему о ихъ желаніи вытти въ вѣчное Россіи подданство, просили исходатайствовать имъ

здѣсъ дозволеніе къ сбособному ихъ сюда выѣзду, по сему онъ Радотичь просилъ о милосердномъ сего народа призрѣніи.

А указомъ изъ Сунода въ коллегію отъ 11-го тогоже іюня присланнымъ требовано увѣдомленія, какое по означенному порутчика Радотича доношенію разсмотреніе и разсужденіе въ коллегіи послѣдуетъ?

Изъ сего доношенія посланъ еѯтрактъ послу Графу Кеизерлингу въ Вѣну при рескрипте изъ коллегіи отъ 12-го сентября тогожъ года, а въ ономъ ссылаясь на означенной еѯтрактъ между другихъ писано:

чтобъ онъ Графъ Кеизерлингъ тамошнему двору о показанныхъ въ еѯтрактѣ жалобахъ съ осторожностію и искуснымъ образомъ сообщилъ съ пристойнымъ представленіемъ и домогательствомъ дабы сербскому народу въ земляхъ Императрицы-королевы отъ римскихъ католицкихъ духовныхъ болше нападковъ и толь свирѣпыхъ и никогда неслыханыхъ гоненіи и утѣсненіи чинено небыло, и къ принятію уніи его непринуждили, но оставался бы оной въ силу привилегіи своихъ попрежнему при слободномъ отправленіи вѣры своей грѣческаго исповѣданія. Естьлижъ онаго народу за необращеніе въ унію въ земляхъ королевиныхъ видѣть нехотятъ, и слѣдовательно тамъ болше нужды внемъ нѣтъ, тобъ оному въ мѣстѡ ужаснаго гоненія и утѣсненія позволѣно было выходить съ женами и дѣтьми въ здѣшнюю имперію, ибо въ самомъ существѣ для общаго обоихъ дворовъ интереса, гораздо полѣзнѣя было бы, чтобъ оной народъ въ здѣшней имперіи яко въ союзной области поселился, нежели бъ по непрестаннымъ утѣсненіямъ подвергнулся на конецъ изъ отчаянія подданству какой другой посторонней державы, или и самой оттоманской порты и тамъ для спасенія себя отъ многихъ утѣсненіи искалъ бы въ разныхъ мѣстахъ поселѣнія своего.

Съ'сего рескрипта въ сунодъ и сенатъ сообщены во извѣстіе копіи при доношеніи изъ коллегіи отъ 26-го тогожъ сентября.

Послѣ того въ ономъ же 1757-м году присыланъ сюда былъ изъ Трансилваніи иеромонахъ Никодимъ съ писмяннымъ къ ея императорскому величеству блаженныя и вѣчнодостойныя памяти государынѣ императрицѣ Елисаветѣ Петровнѣ, отъ тамошнихъ православныхъ духовныхъ и свѣтскихъ людей прошеніемъ.

оное прошеніе состояло въ подобныхъ вышеписаннымъ жалобахъ, о великихъ гоненіяхъ и утѣсненіяхъ чиниыхъ римлянами православному народу, и о избавленіи ѡнаго оттом тягостнаго ига, почему оное здѣсь и не вносится.

А между тѣмъ посолъ Графъ Кеизерлингъ на помянутой къ нему отправленной ѡтъ 12-го сентября рескриптъ, релаціею ѡтъ 29-го Ноября 1757-го года отвѣтствовалъ:

что онъ по содержанію того рескрипта словесной перегоровъ имѣлъ съ Графомъ Кауницомъ, каторой по выслушаніи всегѡ, требовалъ о томъ сообщенія точнаго содержанія, для поданія лутчаго о семъ дѣлѣ изьясненія, что Графъ Кейзерлингъ и учинилъ, а получа на то отъ Графа Кауница въ отвѣтъ изьясненія, прислалъ ѡное сюда, въ которомъ по многомъ оправданіи повѣдѣнія імператрицы королевы въ разсужденіи подвластныхъ ей грѣческихъ исповѣдниковъ, предьявлялъ тѣ жалобы такъ ложными, что будто и само греческое духовенство по вопрошеніи великое удивлѣніе и неудовольство о такихъ умышленныхъ клѣветахъ оказало, и такъ въ совершенное оныхъ опроверженіе слѣдуюшѣе онъ Графъ Кауницъ присовокупилъ;

что ни въ 1754-м году да и никогда въ Кроаціи и въ другихъ мѣстахъ тамошней державы, такого указа о какомъ предьявлено несостоялось, но паче въ концѣ 1751-го года во всемъ королевствѣ венгерскомъ и въ принадлѣжащихъ къ оному провинціахъ илирискогѡ народа, всякое защищеніе и наблюденіе ихъ привилегіи публиковано, и отомъ увѣреніе подано, и такъ сія злость до вышшей степени произведена, когда уже россіискому двору дерзнули представлять, іако бы греческымъ единовѣрнымъ виселицемъ и колесованіемъ угрожается, хотя по дѣламъ противное тому очевидно доказывается, да и греческое духовенство неприносило отомъ жалобы, слѣдовательно и все то о чемъ генерално и без доказательства предъявляется, не инако, какъ за вымышленіе причтено быть можетъ;

что Графъ Петаціи за главнокомандуюшаго Генерала въ Кроаціи, въ Славоніи и въ Семиградской землѣ предьявляется, то изъ сегѡ и безстыдная ложъ и превеликое незнаніе клевѣтника видны, а съ Марховымъ весма иное и слѣдующѣе обстоятельство, а имянно: что грѣческіе исповѣдники осмѣлились католиковъ насильно изъ онаго выгнать, и какъ імператрица королева утѣсненіе грѣковъ безнаказанія

оставить не намѣрена, то и насилства показуемаго съ стороны неуніатскихъ грѣковъ католикамъ равномѣрно допустить немогла; они же грѣки и сами потомъ справедливость сей взаимности признали, и отомъ представляли что бъ началники духовныхъ школъ тамъ опредѣлены были.

Імператрицѣ королевѣ и въ мысль никогда не приходило, что бъ Грѣкамъ приобщеніе святыхъ таинъ возбранить, и неуніаты въ томъ жаловаться толь менше причинъ имѣютъ, ибо у нихъ въ церквахъ и монастыряхъ ни какого недостатка нѣтъ, и оное вспокойномъ владѣніи за ними суть.

Предьявлѣнные весма невѣроятныя мѣрзости и студодѣяніи всякому чаянія токмо противны, ибо по нынѣ ни малѣйшаго о томъ слышно не было и неосновательство оныхъ потому јавно видно, что такая погрѣшность собственнымъ католицкимъ правиламъ вѣры весма противна.

На послѣдокъ же неосновательство сихъ жалобъ многими резолюціями и указами найудобнѣйше доказано быть можетъ, которыми всякое принужденіе въ вѣрѣ отнюдъ запрещено, въ доказательство чего приложилъ онъ Графъ Кауницъ копію съ рескрипта Імператрицы королевы къ уніатскому митрополиту отправлѣннаго, съ котораго переводъ здѣсь при релаціи Графа Кеизерлинга полученъ.

Наконецъ заключилъ онъ Графъ Кауницъ тѣмъ, что вышепомянутые затѣяніи Імператрицѣ королевѣ не инако но зѣло чувстительны быть имѣетъ, в разсужденіи того что безбожные люди потолику дерзаютъ, что и самодержицу свою обоидя, ея величество Россіискую Імператрицу такими весма неосновательными предьявлѣніями утруждать, чаятельно въ такомъ толко злохитростномъ надѣяніи да бы ея благоговѣйное милосердіе тѣмъ возбудить, непослушаніе и безпокойство въ наслѣдныхъ земляхъ Імператрицы королѣвы воспричинствовать, и естьлибъ возможно было тѣсной союзъ добраго согласія и дружбы между обоими дворами разрушить, по послѣднеиже мѣрѣ семя неудоволствіи разсѣять. Сколь же ея россіиско імператорскаго величества любовь къ справедливости и правосудію от того удалѣна, чтобъ такіе вѣроломные предпріятіи какимъ либо ѡбразомъ подкрѣплять, столь зѣло ея величество сими обманными и прѡдерзостными предьявлѣніями — персонално озлобляется, и такъ Імператрица королѣва нималѡ несумнѣвается, что ея россіиско імператорское величество пѡ собственной своей склонности — къ защищенію истинны и

озлобленнаго величества, повелитъ зачинщика сего предьявлѣнія сыскать и достойное наказаніе учинить, да такъ же и совсѣми тѣми поступить, кои впредь ея величество утруждать, и высокое ея заступлѣніе во зло употреблять неустыдятся.

Изъ помянутаго же къ уніатскому митрополиту рескрипта — усматривается то только, что ему во извѣстіе сообщено о данномъ повелѣніи епископамъ въ великомъ вараденѣ и соборному началству да и бхарскому комитату, чтоб неуніятамъ въ привилегіяхъ ихъ никакого нарушенія, ниже принужденія показано не было, несокращая отнюдъ неуніатскому арадскому епископу и духовнаго над'его единовѣрными правлѣнія.

Въ отвѣтъ и въ резолюцію на означенную релацію къ нему графу Кейзерлингу рескриптъ отъ 21-го августа 1758-го года отправленъ которымъ велѣно:

въ чинимыхъ вѣнскомъ двору о семъ дѣлѣ представлѣніяхъ совсякою осторожностію и пристойнѣйшимъ образомъ поступать, найлутче оному толкуя, что есть либъ приносимыя бѣдными Сербами на католиковъ о законѣ жалобы неподтверждались многократными и достовѣрными повтореніями, тобъ конечно имъ здѣсъ вѣры подавано не было да и Императрица королѣва неутруждаласьбы здѣшними представлѣніями, но печалное сербской націи состояніе побуждаетъ паки заступить за нихъ, дабы всѣ причиняющіяся имъ единственно токмо за непринятіе уніи, гоненіи и насилства пресечены, и впредь никакога повода къ такимъ жалобамъ подавано не было, съ каковыми они сюда адресуются, ненарушая чрезъ то нимало вѣрноподданническую свою къ природной ихъ самодержицѣ должность, но единственно въ твердомъ упованіи, что заступлѣніе здѣшняго двора у Императрицы королѣвы в'пользу ихъ, найспособнѣйшей успѣхъ имѣть будетъ, а для конечнаго такихъ жалобъ пресѣченія, надѣжнѣйшимъ средствомъ казалось бы когдаб Императрица королѣва выбрала нѣсколько надѣжныхъ людей, которые по точномъ и безпристрастномъ оныхъ жалобъ изслѣдованіи, оказали бы обиженной сторонѣ всякое справедливое удовольствіе. Въ прочемъ уповаетъся здѣсъ, что Императрица королѣва сіе въ союзнической откровѣнности учиненное заступлѣніе за утѣсненныхъ единовѣрныхъ здѣшнихъ, такимъ образомъ толковать нестанетъ, јако бы здѣшніи дворъ вовнутреннія ея сподданными своими

разпоряженіи мѣшаться намѣренъ, чего онъ не только, но и что къ такому мнѣнію поводъ подать моглобъ всегда миновать старался.

На сей рескриптъ онъ Графъ Кеизерлингъ релаціею от 3-го октября того жъ года доносилъ:

что в разсужденіи утѣсненіи исповѣдниковъ Грѣческой вѣры и въ чинимыхъ ими жалобахъ, только вѣнскимъ дворомъ оправданіе приносить, а не о поправлѣніи оныхъ стараніе прилагается, чему въ новое доказательство, приобщилъ онъ Графъ Кейзерлингъ при сей реляціи поданной ему чрезъ присланного изъ семиградской земли депутатомъ одного духовнаго меморіялъ, въ которомъ такъ же гоненія по причинѣ вѣры описаны, и которой также и чинимое внемъ утѣсняемымъ въ седмиградской землѣ обществомъ прошеніе, находя онъ Графъ Кейзерлингъ кромѣ 4 пункта справедливымъ, означилъ въ своей реляціи, чего сіи сожалѣнія достойныя люди желаютъ, а именно:

1-е посилѣ своихъ привилегій спокойнаго отправлѣнія божіей службы и ползованія своими волностями чтобъ оныя развратниками нарушаемы не были.

2-е возвращенія имъ отнятыхъ у нихъ 500-и церквей, потому что оныя немогутъ быть собственно принадлѣжащими отщепившимся попамъ.

3-е чтобъ они находились подъ паствою Грѣческаго, а не отпадшаго епископа, ибо оной своеволно здѣлался пастыремъ чужихъ овецъ.

4-е чтобъ ихъ жалобы изслѣдованы и прекращены были при опредѣленныхъ съ россіиской стороны двухъ комисарахъ, или бы дозволено имъ было со всѣмъ имѣніемъ выходить куда они разсудятъ.

Къ сему онъ графъ Кеизерлингъ поиз'явлѣніи нѣкоторыхъ обстоятелствъ, что прибѣгающіе къ Імператрицѣ королевѣ от утѣсняемыхъ грѣческихъ исповѣдниковъ въ причиняемыхъ имъ жестокихъ обидахъ, духовные люди, частію со всѣмъ пропадаютъ, частію же попадаются въ такую тюрму, что живые гнить принуждены, что по отпаденію нѣкоторыхъ только грѣческихъ духовныхъ людей, кои для свѣтскихъ видовъ къ уніи обратились, думается чрезъ сихъ отщепенцовъ право и на тѣ церкви получить, при которыхъ они опредѣлены были, по чему оныя церкви тотъ часъ запираются и опредѣляются къ римско-католической службѣ, несмотря ни

нато, что хотя из'общества ни одного человѣка нѣтъ, которой бы унію исповѣдывалъ или бы принялъ оную, ни на привилегіи Императора Леополда по которымъ всему обществу и народу, которой въ грѣческую церковь вѣруетъ, а не однимъ духовнымъ тѣ церкви даны, ни наученіи римской церкви и ея правилъ, что архіепископы прелаты и другіе духовные люди, кои примутъ иной законъ, тотъ часъ лишится имѣютъ всѣхъ духовныхъ доходовъ и правостей. Слѣдующія пункты для истребленія упоминаемаго зла, находилъ достойными ближайшаго и точнѣйшаго разсмотрѣнія: 1-й для чего подъ католицкимъ подданые другой христіанской законъ исповѣдающіе, невзирая на всѣ данные въ томъ обѣщаніи присягою подтвержденныя, вразсужденіи вѣры не имѣютъ ни какой безопасности? 2-и в'чемъ состоятъ правости, а потомъ и жалобы находящихся въ здѣшнихъ земляхъ исповедниковъ грѣческой вѣры? и 3-и какимъ бы образомъ безопасность ихъ для будущихъ времянъ нѣкоторымъ надѣжнымъ образомъ утверждена быть могла? Обѣщая при томъ на сіи вопросы прислать сюда изьясненіе, естьлибъ оное надобнымъ здѣсь призналось.

По сему отправлена кнему Графу Кеизерлингу рескриптъ отъ 6-го ноября 1758-го года.

Въ ономъ апробованы разсужденіи его о состояніи Грѣческихъ јсповѣдниковъ, и велѣно ему прислать сюда помянутое обѣщанное имъ изъясненіе, для точнаго разсмотрѣнія всѣхъ принадлѣжащихъ грѣческимъ исповѣдникамъ правостей, и по какой именно причинѣ они не взирая на всѣ свои привилегіи безопасно ползоваться не могутъ сподобнымъ вѣры своей содержаніемъ? и какими надѣжнѣйшими способами все то впредь отвращено быть моглобъ?

Въ слѣдствіе того онъ Графъ Кеизерлингъ реляціею своею отъ 26-го Декабря тогоже года отвѣтствовалъ:

что исповѣдники грѣческой вѣры, несмотря на всѣ ихъ привилегіи, свободности въ отправленіи закона неимѣютъ, тому причина состоитъ единственно въ учрежденіяхъ закона и въ ученіяхъ вѣры римской церкви, которая јавно учитъ, опредѣляетъ и завѣщаетъ всѣхъ христіанъ, и христіанскія вѣры, которыя состоятъ не всоединеніи съ римскою церковію, гнать и истреблять, а потому безопасность всѣхъ другихъ христіанскихъ вѣръ подъ владычествомъ римскаго католическаго начальства и изчезаетъ, хотябъ ту безопасность

утверждали привилегіи и клятвенныя обѣщаніи, ибо что римской папа и его церковь опредѣляютъ и завѣщаютъ, оное признавается за божественное, и самои большей знакъ прямого и сущаго римскѡ-католицкаго христіанина ищется толко въ томъ, чтобъ онъ свое помышленіе, совѣсть и хотѣніе подвергалъ единственно учрежденіямъ римскаго престола, ничего неразсматривалъ, ни чего не разсуждалъ, но вѣрилъ бы что римская церковь вѣритъ, и дѣлалъ что она повелѣваетъ, слѣдователноже по сему сила и важность ихъ заповедей неможетъ быть обезсилена или въ нѣдѣйствіе приведѣна никакими человѣческими обязательствами.

И такъ когда примется вразсужденіе состояніе исповѣдающихъ грѣческую вѣру христіанъ находящихся въ подданствѣ аустріискомъ и когда оное сообразится съ выше предьявлѣнными правилами римской церкви; то само собой окажется великое сходство втомъ чему сія церковь учитъ, и что дѣлается и потому гоненіе, какъ средство употребляемое римскою церковью къ преклоненію къ уніи, столь долгѡ можетъ быть продолжаться станетъ, пока въ тамошнихъ земляхъ грѣческія церкви и исповѣдники грѣческой вѣры будутъ.

А какъ россіиской дворъ о бѣдствіи и нуждѣ утѣсненной подъ аустрійскимъ подданствомъ восточной церкви и ея исповѣдниковъ великое имѣетъ сожалѣніе, то къ возстановлѣнію и приведѣнію на будущѣе время обѣщанныхъ исповѣдникамъ грѣческой вѣры въ отправлѣніи ихъ закона и въ другихъ пунктахъ волностеи, въ болшую безопасность и подлинность, потребно бъ при нынѣшнихъ конюктурахъ было:

1-е чтобъ основателныя жалобы исповѣдниковъ грѣческой вѣры, за такое дѣло которѡе для общаго и твердаго примиренія необходимо нужно, признаваемы, и такимъ образомъ на конгресе будущихъ мирныхъ негоціаціей предложены и силнѣйше подкрѣпляемы были.

2-е чтобъ отнятыя у исповѣдниковъ грѣческой вѣры церкви паки возвращены были, чтобъ симъ исповѣдникамъ въ отправлѣніи ихъ божіей службы ни подкакимъ претеѯтомъ препятствія и помѣшательства чинено не была и чтобъ на конецъ они при ихъ древнихъ преимуществахъ, волностяхъ и привилегіяхъ ненарушимо оставлены были.

3-е чтобъ сіе ѡтъ всѣхъ высокихъ содоговаривающихся сторонъ вообще и особливо гарантировано было.

4-е чтобъ съ стороны Россіи сеи артикулъ союзами съ другими державами, когда бъ впредъ какіе заключаемы были, наиболше утвердить стараніе прилагалось, да бы всегда что либо такое было, что бы аустрійской домъ воздерживало единожды толъ свято обѣщанныя волности вѣрѣ и націи нарушать.

Чрезъ то самое отворился бы Россіи путь къ сообщенію с'живущимъ въ тамошнихъ земляхъ исповѣдниками грѣческой вѣры, ω пресѣченіи котораго съ стороны вѣнскаго двора по нынѣ рачителнѣйшее стараніе прилагаемо было. А какъ благодарность и признаніе спасеннаго народа не могли бы инакω какъ велики быть, такъ не мѣнше и россіиская знатность и партія, посообщенію сего народа съ единовѣрцами своими живущимъ подтурецкимъ и другихъ державъ подданствомъ, и въ отдалѣннѣйшихъ мѣстахъ умножаться бъ стала.

Послѣ того еще къ нему Графу Кейзерлингу въ рескриптѣ отъ 20-го Октября 1760-го года писано:

что послѣ даннаго ему Графу Кеизерлингу ωтъ Графаже Кауница отвѣта, о нечиненіи уніатами грѣческимъ исповѣдникамъ никакихъ гоненій, получены здѣсъ вновь оттрансильванскихъ жителей жалобы въ томъ, что тамошней аронской архіерей спрочими духовными властьми денежнымъ взятьемъ немилосердно штрафованы, священники разстрижены, въ тюрмы заключены и ограблены, и съ нѣкоторыхъ деревень немалые денежные штрафы взысканы, а чрезъ тω оные жители втакое бѣдственное состояніе привѣдены, что и пропитанія лишились, почему велѣно ему Графу Кеизерлингу вновь за тѣхъ страждущихъ бѣдныхъ людей, имянемъ ея імператорскаго величества, заступленіе у Імператрицы королѣвы учинить съ прошеніемъ об'ωставлѣніи ихъ въ прежней свободѣ къ содержанію вѣры, и о совѣршенномъ пресѣченіи чинимаго имъ гоненія, и что бъ позволѣно имъ было въ тамошнихъ областяхъ собственнаго ихъ закона архіерея имѣть. Въ прочемъ сіе представленіе предано на разсужденіе и усмотреніе его Графа Кеизерлинга и вдѣйство производить втω время предписано, когда ω успѣхѣ втомъ онъ обнадѣжится.

Между тѣмъ ωнъ Графъ Кеизерлингъ вписмѣ ωтъ 7-го іюня 1761-го года къ покойному канцлѣру Графу Воронцову писалъ между инымъ:

что къ удержанію чинимыхъ грѣческимъ исповѣдникамъ католиками гоненій, лутчаго способа быть неможетъ, какъ толко сіе. чтобъ при будущихъ мирныхъ переговорахъ

постановлѣно и точнѡ о свободномъ и безпрепятственномъ ѡтправленіи вѣры грѣческаго исповѣданія въ Германіи въ заключаемомъ въ Аугсбургѣ мирномъ трактатѣ выговорено было.

Сіе его примѣчаніе апробовано и въ рескриптѣ на то ѡтъ 19-го Октября 1761-го года отправлѣнномъ, предписано ему Графу Кеизерлингу пѡ пріѣздѣ на конгресъ в Аугсбургъ усугубить общія съ Графомъ Чернышевымъ стараніи, дабы сей столь нужной пунктъ во уваженіе принять, и согласно изображенному въ реляціи его отъ 26-го декабря 1752-го году мнѣнію, къ удоволствію здѣшнему рѣшенъ былъ, въ противномъ же случаѣ, и когда о вѣрѣ грѣческагѡ исповѣданія въ мирномъ трактатѣ упоминаемаго не будетъ, гарантія такого трактата съ здѣшней стороны затруднѣнію подвержена быть можетъ.

На сіе онъ Графъ Кеизерлингъ въ реляціи своей отъ 25-го ноября тогожъ года доносилъ:

Что онъ при будущихъ мирныхъ негоціаціяхъ въ ползу грѣческой церкви непреминетъ имѣть попеченіе прилѣжно о томъ стараясь дабы свободное отправлѣніе вѣры грѣческаго закона, по вестфальскому мирному трактату изключено не было въ германской ѷперіи.

Послѣ того заскорымъ разрушеніемъ мирной негоціаціи ничего по сему дѣлу рѣшителнаго непроизошло какъ токмо равныя же чрезъ него Графа Кеизерлинга, а на послѣдокъ и чрезъ посла Князя Голицына, чинимы были заступлѣніи у венеціанской республики чрезъ пѡсредство посла ея въ Вѣнѣ находящагося, о прекращеніи дѣлаемыхъ уніатами состоящему подвладѣніемъ той республики далмацкому народу, обидъ и утѣсненіи, но и всемъ ни чегоже почти не предуспѣть, ибо и заданнымъ уже ѡтъ венеціанскаго посла Графу Кеизерлингу увѣреніемъ, о готовости республики его предписать лутчеи методъ и пѡлѣзнѣйшія правила, вразсуждѣніи грѣческихъ въ Далмаціи церквей, подобныя прежнимъ приносимы здѣсъ были на католиковъ жалобы.

А въ прошломъ 1766-м году полученъ въ колегіи Іностранныхъ Дѣлъ при реляціи Кіевскаго Генерала Губернатора Воейкова переводъ съ поданного ему пріѣхавшими въ Кіевъ отъ трансильванскаго народа монахомъ и товарищемъ егѡ депутатомъ прошенія, въ которомъ между прочимъ показано:

Хотя при вѣнскомъ дворѣ чрезъ россіискихъ Министровъ чинены были, о защищеніи отъ притѣсненіи живущихъ въ трансилваніи волоховъ, домогательства, и нарочно учреждена

была въ трансилваніи комисія, но потому сія нація нетолко нималѣйшаго облѣнѣнія не чувствовала, но на противъ того еще болше видѣла себя утѣсняемою, а потому, особливоже увѣдомясь о манифестѣ, коимъ обнародовано о выходѣ иностранцамъ на поселѣніе въ россіискую јмперію, желаютъ и они трансилванцы и всѣ общѣ сними живущіе націи чтобъ власть россіискаго ѡружія разпространилась до ихъ областей, жертвуя въ потребномъ случаѣ имѣніемъ своимъ и самими собою; под защитою россіискою оставаясъ ѡние въ нынѣшнихъ ихъ мѣстахъ и ползуясь безпрепятсвеннымъ ѡтправлѣніемъ вѣры грѣческагѡ исповѣданія, и другими дозволенными имъ привилегіями и волностями, оказываютъ готовность исполнять повелѣніи защитниковъ ихъ, когда того нужда ни возтребовало; чтобъ выходящіе изъ ихъ народа въ Россію на посѣленіе не токмо сами но и по нихъ будущіе потомки вѣчно ползовались тишиною и благодѣнствіемъ безмалѣйшаго отъ кого либо помѣшательства, и чтобъ на конецъ тѣ, которымъ изъ своего отечества выѣхать сюда нелзя будетъ, лишены бъ не были ожидаемой защиты, для показанія во всякомъ случаѣ ихъ непремѣнной вѣрности и усердія, къ прирашенію высочайшаго рѡссіиско-императорскаго интереса.

COMPTES RENDUS

POPESCU, DORIN, *Die frühe und mittlere Bronzezeit in Siebenbürgen* Bucureşti 1944 (Biblioteca Muzeului Naţional de Antichităţi din Bucureşti, II) 20,5 × 29, 147 pp., 15 pl. et 1 carte hors-texte.

Par son sujet, l'étude de M. Dorin Popescu, présentée comme thèse à la Faculté de Lettres de Bucarest, est très bien venue. Les travaux qui se proposent de systématiser les matériaux recueillis dans une certaine région et appartenant à une certaine époque sont indispensables pour le progrès de l'archéologie, comme de toute science historique. De tels essais de coordination ont en même temps le rôle de mettre au point les résultats des explorations accomplies et d'éclairer la voie aux recherches futures.

Ce n'est pas pour la première fois que les problèmes de l'âge du bronze en Transylvanie sont traités dans une étude d'ensemble. On les retrouve dans des ouvrages de caractère général, comme ceux de Hampel, Miske, Reinecke-Pârvan, Childe, Schroller, Nestor. Mais le cadre de ces ouvrages dépasse de beaucoup ou bien la durée de l'âge du bronze ou bien l'espace de la Transylvanie, ce qui a pour conséquence une fatale restriction de la place réservée à ces problèmes. L'étude de M. Popescu, limitée aux divisions ancienne et moyenne de l'âge du bronze (Reinecke A, B et C) et embrassant toute la moitié occidentale de la Roumanie (c'est-à-dire la Transylvanie intérieure avec le Banat, la Crişana et le Maramureş), est donc la première qui ait la possibilité de donner à ce sujet l'ampleur nécessaire. Bien des ouvrages antérieurs ont envisagé l'âge du bronze transylvain sous un aspect unilatéral, portant leur attention presque seulement aux objets en métal, découverts dans des tombes ou dans des cachettes. M. Popescu, précédé à ce point de vue par M. I. Nestor (*Der Stand d. Vorgeschichtsforsch. in Rumänien*), accorde un intérêt aussi grand aux restes céramiques, plus modestes, sans doute, mais d'une valeur documentaire supérieure, grâce à leur abondance et à leur variété, ainsi qu'à leur provenance des stations où les hommes de cet âge reculé menèrent leur vie. Il met à profit les résultats des fouilles systématiques dont quelques-unes de ces stations furent l'objet dans le dernier temps. Formé à l'école de V. Pârvan et I. Andrieşescu, connaissant toutes les langues des ouvrages concernant l'archéologie transylvaine, y compris le hongrois, ayant exécuté des explorations assidues sur le terrain et publié de nombreux mémoires sur les découvertes préhistoriques en Transylvanie, M. Popescu était très indiqué pour rédiger une étude spéciale sur l'âge du bronze de ce pays.

Dans l'introduction de son étude, l'auteur met au point une confusion qu'on commet parfois lorsqu'on englobe la Transylvanie dans l'aire de diffusion du soi-disant „bronze hongrois". Cette extension du terme, qui a son origine dans les circonstances politiques antérieures à la première guerre

mondiale, ne correspond pas aux réalités préhistoriques. C'est à juste raison que M. Popescu, d'accord avec MM. I. Andrieşescu et I. Nestor, constate que toute une série de phénomènes de l'âge du bronze transylvain, étrangers au bassin pannonien, présentent, par contre, des rapports étroits avec les régions situées à l'Est des Carpates.

Le second chapitre s'occupe de la chronologie. Parmi les divers systèmes proposés à ce sujet, l'auteur adopte celui de M. Paul Reinecke, qu'il trouve le plus précis. Il tient pourtant compte aussi des systèmes préconisés par MM. I. Nestor et V. Gordon Childe.

Un autre chapitre se rapporte à la question de l'âge du cuivre de la Transylvanie et surtout à cette période intermédiaire qui représente en même temp la fin du néolithique et le début de l'âge du bronze et que caractérisent en premier lieu les haches en cuivre à douille transversale, à un seul tranchant (*einschneidige Schaftlochäxte*) ou à deux tranchants aux plans croisés (*zweiquerschneidige Aexte*). Le premier de ces types est considéré, à raison, comme plus récent. La Transylvanie serait son pays d'origine. Quant au second type, plus ancien et plus fréquent, l'auteur, d'accord avec H. Schmidt, tend à attribuer son invention à l'aire de l'Europe sud-orientale. Nous adhérons à la conclusion selon laquelle les haches similaires en pierre polie ne représentent pas de prototypes, mais des imitations d'après les haches en cuivre.

Cinq chapitres sont consacrés à l'étude des différents *facies* de la civilisation du bronze en Transylvanie, qu'on a pu établir jusqu'à présent grâce à la céramique et à la stratigraphie des stations explorées. C'est d'abord la civilisation de Schneckenberg (=Dealul Melcilor, „La colline des escargots", une hauteur dans la banlieue de la ville de Braşov), répandue dans la dépression de Bârsa, entre la vallée de l'Olt et les pieds des Monts Bucegi. Elle comprend trois phases successives, dont la première, appartenant encore à l'énéolithique, présente de frappantes analogies avec Glina III près de Bucarest, tandis que la troisième rappelle par bien des formes la civilisation de Monteoru, qui est située en plein âge du bronze. À remarquer les vases à profil courbe semblable à la poitrine d'un canard (*Entengefäss*), qui se retrouvent plus développés dans la couche Monteoru de Poiana (l'expression „unentwickelteres Gegenstück in Poiana", de M. Popescu, p. 50, est contraire à la réalité).

Un autre *facies* est celui de la civilisation de Periamuş (Periam, dans le Banat) et de Pecica (départ. d'Arad), dont l'aire de diffusion, comprenant dans une acception plus large aussi la station pannonienne de Tószeg, s'étend presque sur toute la plaine hongroise, ainsi que sur les plaines contiguës du Banat et de la Crişana, jusqu'à la chaîne des Monts Apuseni. Cette civilisation, comportant plusieurs niveaux, commence à la fin de l'énéolithique et continue pendant tout l'âge du bronze. En ce qui concerne le problème de l'origine des vases à deux anses, l'auteur se range du côté de MM. Childe et Nestor (cf. aussi Ec. Dunăreanu-Vulpe, *Considérations sur certaines formes*, etc., Paris 1930, p. 4 et suiv.), qui mettent l'accent sur les affinités égéo-anatoliennes de ces vases.

Le troisième *facies* est constitué par la civilisation de Tei (près de Bucarest), qui, originaire de la plaine de Valachie, s'étend aussi sur le coin sud-oriental de la Transylvanie, en couvrant l'aire de dispersion de la civilisation plus ancienne de Schneckenberg. Bien des formes de la civilisation de Tei se rapportent à des affinités avec la Macédoine et avec les régions égéennes.

La civilisation d'Otomani (départ. de Bihor), remarquable par le décor raffiné de sa céramique, est répandue des deux côtés de la chaîne des Monts Apuseni, depuis la plaine de Crişana jusqu'au centre de la Transylvanie. Vraisemblablement plus récente que le début de la civilisation de Periamuş-Pecica, elle est datée en plein âge du bronze.

Le cinquième *facies*, enfin, est celui de la civilisation de Wietenberg (=Dealul Turcului près de Sighişoara), caractérisée par une céramique à décor spiral et angulaire, d'un travail soigné. Diffusée depuis les Monts Apuseni jusqu'aux Carpates, c'est, pendant le plein âge du bronze, la civilisation par excellence de la Transylvanie. Ses éléments spécifiques apparaissent aussi à l'Est des Carpates, mêlés à ceux de la civilisation de Monteoru, comme, par ex., à Poiana en Moldavie. En Transylvanie, elle est partiellement contemporaine des civilisations de Tei et d'Otomani.

Le IXe chapitre de l'ouvrage de M. Popescu s'occupe spécialement des bronzes provenant des dépôts. Ces objets, consistant de haches plates, de haches à douille transversale et à un seul tranchant, parfois richement décorées (voir les beaux exemplaires d'Apa, de Turda, d'Ighiel), de poignards, d'épées (remarquables celles d'Apa), de bracelets en spirale, d'épingles, etc., apparaissent dans la première moitié de l'âge du bronze moins fréquemment qu'à l'époque postérieure. Cette relative rareté est due, selon l'opinion plausible de l'auteur, à une utilisation plus réduite du bronze, qui, au début de sa diffusion, devait être très cher. Les bronzes transylvains dénotent, dès le début de l'âge respectif, une industrie locale florissante, que prouve la forte originalité des formes et du décor — rappelant à peine certaines affinités égéo-orientales, — ainsi que plusieurs moules en pierre découverts dans la station de Pecica, puis à Cetea, à Nadruvale, à Satchinez.

Un autre chapitre est consacré aux objets en or, représentés surtout par des bijoux (perles cylindriques, anneaux, boucles d'oreilles en spirale, appliques discoïdales, etc.). On ne saurait accepter l'analogie mentionnée par M. Popescu (p. 132), entre le pendentif en or de Gumelniţa et les disques de Şmig et de Pecica-Rovine, qu'en ce qui concerne la technique du décor au repoussé, car, du point de vue chronologique, il y a de notables différences entre ces objets : celui de Gumelniţa appartient au néolithique, tandis que les autres datent du plein âge du bronze. L'association de ces derniers avec des boucles spirales pour les cheveux (*Hängespiralen*), d'un type avancé, ne permet plus de doute à cet égard. Quant à ces boucles, l'auteur fait mention de la thèse de H. Schmidt, qui incline à chercher l'origine de leurs formes en Transylvanie, mais, par inadvertance, il omet l'opinion plus récente de M-me Ec. Dunăreanu-Vulpe (*ouvr. cité*, p. 39 et suiv.), qui démontre que les prototypes de ces formes font leur apparition en Orient dès le commencement du troisième millénaire av. J.-C.

Le dernier chapitre est celui des conclusions. L'auteur commence par passer en revue les indices de plusieurs autres *facies* de la civilisation du bronze de Transylvanie, qu'on connaît encore mal, seulement par l'entremise des découvertes isolées. C'est le cas de la civilisation de Vatina (près de Vârşeţ), dont les formes, apparentées à celles d'Otomani, de Pecica, d'Aunjetitz (Unětice), de Monteoru, se trouvent surtout dans la plaine du Banat. C'est ensuite le cas de la civilisation de Bjelo Brdo—Kličevac, constatée en Serbie et en Olténie, qui fait son apparition dans les régions montagneuses du Banat. Des infiltrations pannoniennes isolées se retrouvent à Miercurea près de Sibiu et à Banhida. Les

vases richement ornés de Sucii-de-Sus (départ. de Someş), faussement considérés jadis comme provenant de Ghernesig, d'une apparition jusqu'à présent singulière, sont mis par M. Popescu en relation avec la poterie d'Otomani. Les découvertes de Mereşti (départ. de Trei-Scaune), datant probablement du début de l'âge du bronze, sont aussi isolées. Quant à la civilisation de Monteoru, de Valachie et de Moldavie, elle est encore faiblement représentée en Transylvanie : seulement par quelques restes caractéristiques, trouvés dans les environs de Braşov. Mais des analogies avec ses formes se trouvent fréquemment, pendant l'âge du bronze, depuis les Carpates jusqu'à la Tissa. Il y a d'autres découvertes isolées, dont l'auteur ne fait plus mention, parce qu'elles sont „noch zu wenig bekannt". Mais c'est précisément pour ce motif qu'il aurait dû les présenter et les discuter !

Pour les faits exposés dans son ouvrage, M. Popescu infirme l'opinion de M. Childe, selon qui la Transylvanie n'aurait pas eu d'habitants pendant le second millénaire avant notre ère. Il est évident, par contre, que ce pays fut alors la patrie d'une population sédentaire assez nombreuse, qui développa une civilisation dont nous venons d'énumérer les principaux *facies* provinciaux. M. Popescu essaie de tracer les rapports de succession et de simultanéité entre ces *facies*, que nous croyons utile de résumer, *grosso modo*, par le schéma suivant :

Périodes	Mureş inf.	Crişana	Transylv. centr.	Bârsa	Valachie
I	Periamuş	Otomani	Sighişoara (Wietenberg)	Braşov (Schneckenberg)	Glina III
II	Pecica	Otomani	Sighişoara (Wietenberg	Tei	Tei

Le *facies* de Schneckenberg, le plus ancien, présente des influences septentrionales et occidentales, mais, par ses étroites analogies avec la dernière phase de la civilisation de Glina III, dans laquelle subsistent des héritages de la civilisation néolithique de Gumelniţa, il accuse aussi d'incontestables éléments indigènes. En Banat et Crişana, autour de l'embouchure du Mureş, on a, presqu'en même temps, la civilisation de Periamuş, continuée par celle de Pecica. Outre ses rapports avec les civilisations contemporaines de la plaine hongroise et avec la civilisation de Schneckenberg, elle présente des affinités avec les civilisations d'Aunjetitz en Bohême et de Jordansmühl en Silésie. Certaines de ses formes rappellent aussi des influences méridionales. À la civilisation de Schneckenberg, dans le pays de Bârsa, suit celle de Tei, qui n'est que la diffusion jusque dans la Transylvanie sud-orientale d'un *facies* spécifique de la civilisation du bronze de la Valachie. Dans le Nord-Ouest de la Transylvanie et dans la Crişana, les diverses phases successives de la civilisation d'Otomani correspondent aux civilisations de Periamuş-Pecica et de Schneckenberg-Tei. La même constatation vaut pour les phases de la civilisation de Wietenberg (Sighişoara), dans la Transylvanie centrale.

Les recherches systématiqves, encore insuffisantes, ne permettent des conclusions plus précises ni en ce qui concerne la position chronologique de ces divers *facies* de civilisation, ni à l'égard de leurs relations avec les civilisations

contemporaines des pays voisins. Mais il est important à retenir, dès maintenant, les nombreux phénomènes d'interpénétration et de continuité qui leur donnent un air de famille, comme un trait d'unité en temps et en espace. Cette constatation nous oblige à penser à une unité ethnographique sur le territoire de la Transylvanie et, en général, des régions carpato-danubiennes, à travers l'âge du bronze, jusqu'en plein âge du fer, quand les sources littéraires, à commencer par Hérodote, nous renseignent que les habitants de ces régions étaient, de même que dans les Balkans, les Thraces. Appuyé sur cette continuité spirituelle, V. Pârvan avait déjà fait remonter l'ancienneté des Thraces carpato-danubiens, connus plus tard par les noms de Gètes ou de Daces, jusqu'au milieu du second millénaire av. J.-C. M. Popescu fait un pas plus loin, en étendant cette ancienneté, non sans fondements, jusqu'au début de l'âge du bronze, c'est-à-dire jusqu'aux premières migrations des Indoeuropéens, par lesquelles il faut expliquer la catastrophe des civilisations néolithiques dans l'Europe centrale et sud-orientale. C'est aussi notre façon de voir (cf. *Dacia*, VII—VIII 1937—1940, p. 65). Toujours est-il que l'âge du bronze de la Transylvanie ne présente aucune solution de continuité et aucune transformation attribuable à un changement ethnographique.

En général, M. Popescu nous a présenté une étude d'orientation sobre, bien ordonnée et utile. Vue l'insuffisance des découvertes et des recherches de base, sa tache n'était pas facile, mais il s'en est bien acquitté. Naturellement, son ouvrage comporte aussi des objections, bien que la plupart soient de moindre importance. D'abord, l'exposé pêche par l'excès de sa principale qualité, qui est la concision. Nombre de problèmes des plus importants, soulevés par les faits archéologiques, comme les analogies des formes de l'âge du bronze transylvain avec celles des autres régions de l'Europe, sont à peine effleurés. Par excès de prudence, l'auteur évite de s'engager à fond dans l'examen des questions épineuses, se contentant souvent d'envoyer le lecteur aux opinions déjà exprimées par I. Nestor, V. G. Childe, H. Schmidt, etc. sans prendre une attitude personnelle. Il cherche à limiter son effort le plus possible à la systématisation des faits, remarquable d'ailleurs par sa clarté, ainsi que par son laconisme.

Parmi les dessins et les photographies de ce livre bien illustré, on désirerait voir quelques exemplaires de la céramique à décor si intéressant des types de Vatina et de Bjelo Brdo - Kličevac, trouvés dans le Banat, de même que la plaque en terre cuite de Wietenberg (Sighişoara) ornée de spirales (V. Pârvan, *Getica*, pp. 322,384, pl. XX, 1 ; *Dacia* : *an outline*, etc., Cambridge 1928, pp. 18 et 22, pl. 4, l'attribuait, à tort, à l'époque hallstattienne). L'ouvrage est pourvu d'une liste des illustrations, avec l'indication de leur provenance. Mais nous regrettons l'absence d'un index général, très nécessaire à la fin d'un livre d'information comme celui-ci. Il y a aussi une carte de la Transylvanie, mais tout à fait insuffisante, car elle ne contient que la division administrative par départements, sans aucun nom de localité. Le lecteur n'a donc pas le moyen d'une rapide orientation topographique au sujet des stations mentionnées dans le texte.

R. Vulpe

KAN, A. H. Dr., *Juppiter Dolichenus. Sammlung der Inschriften und Bildwerke mit einer Einleitung*, Leiden 1943, 155 pp+16 pl. et une carte.

Au cours des dernières dizaines d'années, les travaux du savant belge

Franz Cumont ont donné un nouvel aspect aux études historiques sur les religions orientales et helléniques, qui ont envahi le panthéon de l'empire romain. La méthode d'investigation exige, en premier lieu, de réunir toutes les données littéraires antiques, tous les monuments épigraphiques ou sculpturaux. Sur leur base, on passe ensuite à une analyse chronologique, à une classification typologique, à l'étude des éléments de culte ou de rite, de l'organisation sacerdotale, etc. Dans ce système de recherches, l'illustration à l'aide de nombreuses planches et dessins joue un rôle de premier ordre.

C'est d'après ces même critériums qu'est conçu également le récent ouvrage de M. Kan, recteur du gymnase d'Utrecht (Hollande). Etant données les difficultés de la guerre, il se présente, du point de vue technique, dans des conditions satisfaisantes. Pour la connaissance du culte de Jupiter de Dolichè, nous avons là une étude qui nous manquait et qui est présentée avec une évidente compétence scientifique. L'ouvrage cherche à en remplacer un autre, plus ancien, dû toujours à M. K. (*De Jovis Dolicheni cultu*, Groningae, 1901). De nombreuses découvertes archéologiques ont été faites dans cet intervalle de quarante ans et l'auteur en tient compte.

Le contenu de l'ouvrage est formé de deux parties. Une introduction, précédée d'une préface (pp. 1—42), présente succinctement les conclusions de M. K. ayant trait aux : origines préromaines du culte de Jupiter Dolichenus, à sa propagation dans l'empire romain, aux analyses iconographiques, temples, rituel, croyances, communauté des croyants et rôle du clergé. La seconde partie de l'ouvrage (pp. 42—155) est formée par un utile *corpus* des monuments voués à cette divinité en 12 provinces romaines. Ainsi que le reconnaît l'auteur lui-même, la guerre et l'âge l'ont empêché de nous offrir un recueil complet du matériel documentaire et monumental. Si ces difficultés avaient pu être écartées, nous aurions eu un ouvrage analytique sur la religion du Dieu syrien, qui aurait parfaitement complété l'étude (plutôt de typologie religieuse), due à M. Halil Demircioğlu (*Der Gott auf dem Stier. Geschichte eines religiösen Bildtypus*, dans *Neue Deutsche Forschungen*, Abt. *Alte Geschichte*, Band 6, Berlin 1939).

La *préhistoire* de notre culte a ses racines profondes en Asie Mineure, que l'auteur, se fondant sur les recherches de M. Cumont, essaie de découvrir (pp. 1—13). Le culte est originaire de la petite ville de Dolichè, dans le Nord de la Syrie, d'où il a été transplanté dans le monde romain par les Syriens. Il convient de noter le fait (non observé par M. K.) que, bien que les Romains soient devenus les maîtres de la Syrie au premier siècle av. J.-C., la pénétration de Jupiter de Dolichè en Europe n'a eu lieu que deux siècles et demi plus tard.

Le prototype des monuments sculpturaux voués à Jupiter Dolichenus, se résume à la représentation du Dieu debout sur le dos du taureau, armé d'une double hache (à droite), un faisceau de foudres (à gauche), vêtu d'un costume mixte : oriental et militaire romain. Avec le temps, cette présentation primitive s'est compliquée par l'adjonction d'autres divinités, attributs religieux et éléments de culte. La formation plastique de ce groupe mène l'auteur jusqu'au premier millénaire av. J.-C., dans le monde de la civilisation hittito-churrite. La divinité apparaît à cette époque comme maîtresse de la foudre, de la guerre et des orages. Elle syncrétise successivement les dieux asiatiques : Teshub, Hadad,

Washava et Baal. Les adorateurs romains lui ont donné aussi l'aspect solaire que, je ne sais pour quelle raison, M. K. oublie de mentionner, (p. 6). L'auteur ne rappelle non plus les influences artistiques ou religieuses du culte mythriaque (Divinités solaires, Dioscures, Victoire, Mars, etc.).

Sur certaines plaques sculptées (pl. XI, 17, XII, 18—19, etc.) romaines, Jupiter de Dolichè apparaît accompagné d'une *paredros* qui s'identifie avec *Juno Regina*. Comme son compagnon, la déesse est debout sur le dos d'un chevreuil, d'une chèvre, etc. et porte divers attributs dans les mains. Les deux divinités sont représentées face à face, disposées en schéma héraldique. M. K. reconnaît que, pour expliquer ce doublement divin, nous ne pouvons avoir en Syrie aucune norme monumentale et il est tenté de trouver son origine sur un relief gravé dans les rochers de Yazilikaya (centre de l'Anatolie), datable du XV-ème siècle av. J.-C. (pp. 7—8). En dépit de toutes les analogies invoquées, le lien nous semble forcé, d'autant plus que presque deux millénaires séparent les deux groupes de monuments. L'origine de ce doublement doit être cherchée dans le monde romain. Il y a lieu de l'attribuer aux maçons et aux adorateurs soldats. Ce doublement fut le résultat de l'influence des Dioscures, des Chevaliers danubiens et d'autres cultes équestres. Pour maintenir la symétrie du tableau (typique en est la pl. XII, 18), les sculpteurs ont placé aussi la compagne du Dieu de Dolichè sur le dos d'un animal qui leur était sacré.

A la différence d'autres religions orientales, le culte de Jupiter Dolichenus, dénué de mystère, de pratiques secrètes et de spéculations ésotéréologiques, se présente dans le monde romain sans côté orgiastique. La tenue sobre de cette religion est remarquée aussi par M. K. Sa sobriété est due au monde militaire qui l'adorait, où il a recruté de nombreux prosélytes. Mais l'austérité, l'ordre et la morale l'ont rendu peu populaire au-delà des castres, ce qui eut pour conséquence sa faible propagation dans le monde civil et sa rapide disparition, par comparaison à d'autres religions orientales.

L'explication de la formule épigraphique *ubi ferrum nascitur*, rencontrée en trois inscriptions (nos. 135, 204 et 274) et liée par M. K. à une réminiscence se rapportant à des pratiques religieuses concernant les extractions minières antiques en Syrie, est la plus acceptable de celles qui ont été proposées jusqu'à présent à ce sujet (pp. 11—13).

La *propagation* du culte de Jupiter de Dolichè fut l'oeuvre des soldats syriens, recrutés dans l'armée romaine (pp. 13—22). Les vestiges archéologiques sont nombreux sur les frontières où ils ont été en garnison. Dans le monde civil, la transposition du culte est moins importante et elle est due aux fameux *Suri negotiatores*. Les provinces qui étaient *inermes* (Espagne, Gaule, Grèce, Belgique, etc.) ne nous ont pas donné de monuments du Dieu syrien. La carte de M. K. nous montre que les plus nombreux sont sortis de la vallée du Danube et du Rhin. De Thrace on connaît une seule découverte et des deux Mésies on n'en connaît également qu'un nombre restreint. Pour ceux découverts en Dacie, on observe que la plupart sont groupés dans la région des Montagnes Occidentales (Munţii Apuseni) et en Transylvanie du Nord. A côté des soldats syriens, il faudrait chercher dans cette région aussi les adorateurs recrutés parmi les colons asiatiques. Pour les provinces danubiennes, la propagation de Jupiter Dolichenus aurait pu être suivie facilement en liaison avec la dislocation des troupes auxiliaires, recrutées en Orient ; pour ce faire nous avons à la portée l'excellent

ouvrage de M. W. Wagner, *Die Dislokation röm. Auxiliarform.*, Berlin 1938 (dont M. K. ne s'est pas servi). La carte nous montre également la même aire de propagation pour les trois cultes orientaux, adorés par les soldats romains : Mithra, Jupiter de Dolichè et les Chevaliers danubiens. Une explication de ce phénomène était nécessaire, d'autant plus que le Dieu syrien et autres cultes militaires sont σύνναοι

Les premiers monuments dolichéniques d'Europe ont été découverts à *Carnuntum* et datent de la fin du règne de Hadrien. Pour la Dacie, l'auteur fait observer que ce culte n'est accessible qu'au III-ème siècle après J.-C., (un temple à *Apulum*). Les Syriens établis à Rome ont élevé un *Doloceum* sur l'Aventin et un autre sur l'Esquilin. L'apogée du culte de Jupiter Dolichenus, comme d'autres religions orientales, se situe à l'époque des Sévères. Ensuite, ce fut le regrès visible et la disparition (seconde moitié du III-ème siècle). Sa mort est due aux massifs recrutements locaux dans l'armée et au manque d'attraction d'une religion qui n'offrait rien de séduisant comme faste et promesses eschatologiques. Sa disparition à cette époque lui a épargné les attaques des écrivains chrétiens, ce qui le rend inconnu dans la littérature antique.

En analysant les éléments artistiques et religieux du matériel monumental, M. K. ne s'arrête qu'aux plus caractéristiques (pp. 23—34). Caractéristique pour la forme de ces *ex-voto* reste la plaque triangulaire, à l'origine un fétiche du monde syrien se rapportant au culte des montagnes. La large bande jetée sur le dos du taureau ne représente pas un attelage de la bête, mais probablement l'idée de sacrifice (p. 23). Les diverses sculptures représentant des *suovetaurilia* nous offrent des exemples similaires. D'ailleurs, le sacrifice du taureau jouait un rôle important dans le culte du Dieu syrien, fait démontré par les monuments (pl. XIII, 19) ainsi que par la découverte de restes de vases et cornes calcinées dans le voisinage des sanctuaires. L'identification des Chevaliers danubiens avec les Dioscures est probablement une inadvertance (p. 27). Pour expliquer l'origine de certains dieux et symboles religieux pénétrés dans le culte de Jupiter de Dolichè, l'auteur fait des rapprochements avec le monde asiatique de l'époque préclassique. C'est le cas des Dioscures (p. 28 et suiv.) qu'il considère comme venus directement du panthéon hittite. Si l'on tient compte de l'époque de l'apparition du Dieu de Dolichè dans le monde romain, des liens qu'il y eut avec de nombreuses religions orientales, mais surtout des emprunts artistiques qu'il a faits au répertoire de ces cultes, point n'est besoin d'aller jusqu'en Asie Mineure. La communauté religieuse et artistique est remarquée aussi par M. K. (p. 309) et quant aux monuments, ils figurent, à côté du Dieu syrien, Sérapis, Isis, Apollon, Diane, Sol, Luna, Hercule, Sylvain, les Dioscures, Mithra, les Génies, Vénus, la Victoire, etc. Des indications succinctes nous sont données sur le temple dolichénique, sur le culte, le rite et le clergé (pp. 34—41). Le sanctuaire n'avait pas de plan spécifique, comme ce serait pour les *spaelea*. A remarquer sa construction dans le voisinage des mithrées et autres divinités orientales (p. 34). La colonne comme objet de culte ou emblème symbolique (p. 35), nous la rencontrons aussi dans le culte des Chevaliers danubiens.

La partie la plus riche et la plus importante est constituée par le *corpus* d'inscriptions et monuments sculpturaux (pp. 42—155). L'auteur a réussi à cataloguer un nombre de 297 pièces, tout en reconnaissant l'impossibilité de pouvoir les assembler toutes. Les commentaires et descriptions qui complètent la

présentation de certaines d'entre elles, sont très utiles. Nous ne comprenons pas pourquoi l'auteur n'a pas reproduit exactement d'après *CIL* nombre d'inscriptions qu'il résume en allemand. L'utilisation de ce recueil de matériaux a deux grands défauts : le manque d'un index et la pauvreté des illustrations. A cause de cela, une consultation rapide est rendue difficile. Il y a certains éléments du répertoire figuratif pour lesquels on ne peut pas donner une explication satisfaisante. M. K. devait, pour cela, recourir, dans une plus grande mesure, à des études comparatives avec d'autres monuments religieux, particulièrement avec les monuments mithriaques. Il convient aussi de reconnaître que leur interprétation souffre à cause de l'ignorance du mythe de Jupiter de Dolichè.

Lorsque nous voyons le buste de Jupiter de Dolichè s'élever d'une masse informe (de la roche ?), il nous faut penser uniquement à une analogie avec *Mithras petrogenès* (pl. XVI, 25). La présence des taureaux autour de cet acte (pl. III, 5 ; IV, 6 et VI, 8, b) se rapporte à un épisode du mythe resté inconnu. Le Dieu ne porte pas sur le dos un *paludamentum* (pp. 23 et 27), mais cette étoffe est la chlamyde habituelle, flottant au vent, que nous trouvons chez de nombreuses divinités orientale ou équestres (Mithra, les Chevaliers danubiens, les Dioscures, le Chevalier thrace, etc.). Sur une pierre pavée de Aintab (mon. 2. p. 46), j'incline à voir devant le taureau, non pas une flamme ou un autel, mais bien un cyprès, coutumier aux représentations religieuses païennes. La localité de Myszków ne se trouve pas en Dacie, mais bien en Galicie (p. 53). Le répertoire établi pour la Dacie est incomplet, étant donné que l'auteur ne connaît pas les publications roumaines et n'a pas eu à sa portée les photos de nombre de monuments qui se trouvent encore inédits dans les musées roumains et magyars. Du reste, la présentation descriptive de la plupart des monuments a été faite par l'auteur sans qu'il ait vu les originaux, ce qui constitue un manque de contrôle inadmissible dans un pareil *corpus*. Il est regrettable qu'on n'ait pas donné une photo agrandie du mon. 119 qui, par le quadrige solaire et son registre inférieur, est des plus intéressants (pl. VII, 11).

D. Tudor

MACREA, M. *Cumidava*, Sibiu 1943, 29 pp. et 1 planche hors-texte. Tirage à part d'*Anuarul Institutului de studii clasice*, Université de Cluj-Sibiu, IV (1941—1942), pp. 234—261.

L'importante étude de M. M. Macrea contribue à combler une des principales lacunes qui subsistent dans nos connaissances sur la province romaine de Dacie. Grâce aux fouilles, encore inédites, qu'il dirige depuis 1939 à Râşnov, près de Braşov, dans la plaine de Bârsa aux pieds des Bucegi et qu'une précieuse inscription vient de couronner, on peut se faire une idée plus claire de l'étendue, du caractère et de la durée de l'occupation romaine à l'intérieur du coude formé par la jonction des Carpates orientales et méridionales.

L'abondance, dans ce camp, de la céramique de tradition autochtone, parfaitement analogue à celle qui caractérise les stations de Costeşti et de Căpâlna dans la Transylvanie du Sud-Ouest, de Piscul Crăsanilor et de Tinosul en Valachie, de Poiana et — ajoutons-nous — de Calu, en Moldavie, prouve la présence d'un fort élément local, dace, mêlé aux troupes romaines. Mieux encore, l'inscription susmentionnée nous révèle le fait que ces troupes mêmes, du

moins à un certain moment de l'histoire du camp de Râşnov, étaient composées en majeure partie de Daces recrutés dans la région environnante.

Ce document, qui consiste dans deux fragments de calcaire trouvés comme matériel de construction dans les fondations d'un édifice près de la *porta principalis sinistra* du camp, représente une inscription honorifique appartenant au socle d'une statue de l'époque de Sévère Alexandre. Le texte, que M. M. Macrea a judicieusement complété, est le suivant :

[*Iuliae Mameae*|*Augustae matri*|*dom(ini) n(ostri) sanctissi*|*mi imp(eratoris) Caes(aris)*] SEVE|[*ri Alexandri A*]VG(*usti*) ET| [*castror*]VM SENA[*tus*]QVE COH(*ors*) VI NO[*va C*]VMIDAVENSI|[*um Al*]EXANDRIANAE (sic)|[*ex quae*]-STURA SVA| [*dedicante Ias*]DIO| [*Domitiano leg(ato) Aug(usti) pr(o) pr(aetore) (trium) Dac(iarum)*].

La statue expliquée par cette épigraphe était donc dédiée à Julia Mammaea, mère de l'empereur Sévère Alexandre, par la *cohors VI nova Cumidavensium Alexandriana*, inconnue jusqu'à présent. Les noms de Julia, de l'empereur et de Iasdius Domitianus, le gouverneur de la Dacie, ont été martelés à la suite d'une *damnatio memoriae*.

Les *Cumidavenses* étaient des soldats auxiliaires provenant d'une localité nommée *Cumidava*, qui doit être identique à cette Κομιδαυα que Ptolémée mentionne dans une contrée correspondant précisément à la région de Bârsa. C'est à juste raison que M. M. Macrea localise Κομιδαυα ou *Cumidava* à Râşnov. Appartenant à une vieille station dace de la région, qu'on n'a pas encore identifiée, faute de recherches, ce nom fut transmis, à l'époque romaine, au camp voisin, qui abritait la cohorte des *Cumidavenses*. Ceux-ci étaient des Daces recrutés sur place, ce qui, après les innovations militaires d'Hadrien, ne constitue pas un fait surprenant. Le qualificatif *nova* se rapporte à une récente réfection de la cohorte, due, peut-être, à Sévère Alexandre même. L'épithète d'*Alexandriana*, ajouté au titre de la troupe, aurait, en ce cas, une signification spéciale, comme une expression de gratitude.

Mais bien plus révélateur est le chiffre *VI* de la cohorte, car il implique l'existence de cinq autres unités semblables, de *Cumidavenses*, distribuées dans les diverses provinces de l'empire et que d'autres inscriptions n'ont pas encore attestées. On a, ainsi, une nouvelle preuve de l'importance de l'élément autochtone dans la région de *Cumidava*, capable de fournir de nombreux contingents au recrutement de l'armée auxiliaire romaine. C'est un apport considérable à nos connaissances sur la contribution du peuple dace à la défense de l'empire romain après Trajan. Jusqu'à présent, on inclinait à nier la continuité de l'élément autochtone dans la province de Dacie après les guerres de Décébale ou, du moins, à réduire son importance. Maintenant, il faut se rendre à l'évidence, en soumettant de telles opinions à une révision totale. Non seulement le nombre des unités d'auxiliaires daces connues jusqu'à présent sur toute l'étendue de l'empire romain s'élève au chiffre impressionnant de 15 ,mais il est sûr que ces unités étaient recrutés dans les limites mêmes de la province de Dacie. En outre, les auxiliaires daces s'étaient montrés dignes d'une haute confiance, du moment que, du moins au IIIe siècle, on remettait à leur soin la défense des frontières de la province romaine de Dacie, menacées en première ligne par leurs frères libres des Carpates moldaves.

La population dace, probablement plus rare dans les régions centrales de la province, intensivement colonisées par les Romains après la victoire de Trajan, devait être particulièrement nombreuse du côté des frontières montagneuses de l'Est et du Nord, que les guerres contre Décébale avaient très peu touché. Cette population, intégrée dans la vie romaine de la province, devait finir par se solidariser complètement avec leurs maîtres et par se romaniser. On comprend mieux, désormais, le rôle de l'élément indigène dans la formation d'une nation romane entre les limites de la Dacie.

L'inscription de Râşnov atteste la durée de l'occupation romaine dans les dépressions orientales de la Transylvanie jusqu'au milieu du IIIe siècle et, très probablement, jusqu'au moment de l'évacuation ordonnée par Aurélien. Le camp de Râşnov, bâti peut-être à l'époque même de Trajan — vu que parmi ses décombres on a trouvé des monnaies de Domitien, — survécut à toutes les crises qui agitèrent ces contrées à partir de la fin du IIe siècle.

La localisation de *Comidava—Cumidava* à Râşnov concorde parfaitement avec celles d'autres localités mentionnées par Ptolémée à l'Est de la Dacie, comme *Angustia*, qui correspond au camp de Breţcu, à l'entrée du défilé d'Oituz et comme *Piroboridava*, identique à l'oppidum daco-romain de Poiana sur la rive gauche du Séret inférieur. En adhérant à ces identifications proposées antérieurement, M. M. Macrea suggère à son tour de chercher *Ramidava* sur le cours supérieur du Teleajen, au Nord de Vălenii-de-Munte, mais, par prudence, il se garde de nommer le camp romain de Drajna-de-Sus, qui se trouve pourtant dans la région dont il fait mention. Quant à *Pirum*, supposé par M. M. Macrea quelque part dans la région de Târgovişte, sur la Ialomiţa supérieure, on pourrait, éventuellement, l'approcher de la station dace de Tinosul, située près de Ploeşti, sur la Prahova.

Dans la note 55 de la page 250, l'auteur exprime son étonnement que dans la station de Poiana-*Piroboridava*, occupée par un détachement de la *cohors I Hispanorum milliaria equitata*, on n'a pas encore trouvé de restes d'édifices romains en pierre ou en briques, ni de traces de camp romain, ,,même en terre'', ce qui le détermine à supposer que le détachement romain ne se trouvait pas dans l'oppidum dace, mais quelque part dans le voisinage. Nous ne saurions pas y souscrire. D'abord, parce qu'il n'y a pas de trace de camp romain dans les environs de cette localité. Les établissements militaires romains les plus proches sont ceux de Breţcu-*Angustia*, en Transylvanie orientale, et de Gherghina-Bărboşi, près de Galatz. D'autre part, les traces de fortification romaine en terre, dans l'établissement même de Poiana, ne font pas défaut. En collaboration avec M-me Ecaterina Vulpe, nous avons exploré ces traces dès le commencement de nos fouilles dans cette station, en 1927 (cf. R. et Ec. Vulpe, dans *Dacia*, III, 1927—1932, pp. 266 et fig. 12, 274 sqq. et fig. 19,349 sqq.; R. Vulpe, *Piroboridava*, p. 15=*Revue archéol.*, 1931, II, p. 254; Ec. Dunăreanu-Vulpe, dans le vol. *In Memoria lui Vasile Pârvan*, Bucureşti 1934, p. 126 sqq.). Il s'agit d'un *vallum* en terre glaise, datant de l'époque romaine, dont les restes se maintiennent seulement du côté Est de la station. Des autres côtés, les érosions ont fini par abîmer une très grande partie du terrain, en effaçant ainsi toute trace de ce *vallum*, qui pouvait très bien appartenir à un camp romain. Quant à l'absence des constructions en pierre et en briques, il faut penser en même temps aux difficultés de se procurer ces matériaux dans la région et au

caractère isolé et passager de cet avant-poste, tenu par une petite troupe d'auxiliaires, dont la mission était plutôt de surveiller la route du Séret et du Trotuș et d'alerter le gros des forces romaines de la Scythie Mineure en cas de danger. Pour leur cantonnement, ces auxiliaires pouvaient se contenter de cabanes en bois et en torchis, construites à la manière de la population gète locale.

R. Vulpe

IORDĂNESCU A., *Lusius Quietus*, Bucarest 1941, 86 pp. (Bibliothèque d',,Histros'', III).

Bonne monographie concernant un des plus intéressants collaborateurs de l'empereur Trajan. La carrière de Lusius Quietus, un prince barbare à son origine, est pour la première fois étudiée en entier, depuis son apparition dans l'armée romaine, sous Domitien, comme chef des Maures, jusqu'aux hautes charges acquises sous Trajan. Selon l'auteur, Lusius Quietus serait un cheik maure ,,originaire de la région montagneuse de l'Atlas qui se trouve éloignée du limes romain d'environ 150 à 200 km. vers le Sud''. Sa date de naissance doit être comprise entre les années 60—65.

Destitué de l'armée romaine par Domitien, à cause de sa cruauté, le prince africain fut réintégré dans le service par Trajan, qui appréciait ses rares qualités militaires. Ses Maures n'étaient pas des auxiliaires, mais des *symmachiarii*, c'est-à-dire des troupes libres, dont la liaison avec le commandement romain était assurée seulement par la personne de leur chef national. Lusius Quietus tenait donc une situation exceptionnelle dans les rangs de l'armée impériale : sans avoir un grade déterminé, il était assimilé aux officiers supérieurs.

Sa gloire commença avec les guerres daciques, durant lesquelles il se distingua par de grandes actions, accomplies avec ses Maures. Par ses manœuvres enveloppantes, il apporta une contribution décisive à la victoire romaine. Le fait est raconté par Dion Cassius et figure sur la Colonne Trajane. La part que le prince maure a dû avoir dans la deuxième guerre contre Décébale est inconnue. Toujours est-il que les deux campagnes daciques le consacrèrent comme un grand général, ce qui lui valut d'importantes missions dans les guerres que Trajan fit ultérieurement en Orient.

Dans la guerre parthique, Lusius Quietus eut une activité éclatante. Dès le début de la guerre, en 114, il assura l'annexion de l'Arménie, par sa victoire totale contre les Mardes et par la conquête de Singara, dans la Mésopotamie supérieure. À la suite de ces exploits, il fut recompensé par l'*adlectio inter praetorios*. En 115, il participa à côté de Trajan, à la conquête de l'Adiabène et de la Mésopotamie méridionale. La révolte des régions soumises, en 116, exigea de noveau l'emploi d'un guerrier habile et intrépide comme Lusius, qui, à la tête des forces régulières romaines, reconquit les villes de Nisibis et d'Edessa, infligeant à cette dernière une punition exemplaire. M. A. Iordănescu n'accepte pas les hypothèses suivant lesquelles Lusius Quietus eût reçu, à la suite de ces actions, la charge de gouverneur de la Mésopotamie, mais il incline à rapporter à cette occasion le consulat que l'empereur accorda à son brave général. Ce consulat, d'abord *suffectus*, serait devenu effectif au cours de l'an 117.

Lusius Quietus eut son rôle aussi dans la répression de la grande révolte juive de l'an 116. Il fut chargé d'étouffer le soulèvement des Juifs de Mésopotamie, ce qu'il fit avec une énergie indomptable, en rétablissant l'ordre dans

la province. Après cette action, il reçut la charge de légat de la Palestine, afin de prévenir une nouvelle révolte. L'auteur repousse l'opinion de M. J. Carcopino qui, partant du surnom d' ,,homme de Qwrnin" attribué à Lusius par un auteur antique conservé dans une traduction arabe, croit que le prince maure eût contribué aussi à la répression de la révolte des Juifs de Cyrène.

Lusius Quietus était arrivé, par ses mérites, à une telle renommée, que des bruits populaires le désignaient comme successeur au trône. Bien que ces bruits n'eussent aucun fondement réel, ils n'ont pas été pour rien dans la fin tragique du héros. Après la mort de Trajan, Lusius se trouva en proie aux haines provoquées par sa carrière brillante qui contrastait avec son origine barbare. Hadrien, le nouvel empereur, le destitua de sa charge de gouverneur de Palestine et le sépara de ses Maures, qui furent envoyés probablement en Dacie. Lusius, sans emploi et sans garde personnelle, se rendit probablement à Rome, pour prendre sa place dans le Sénat. Mais, mis sous la fausse accusation de complot contre l'empereur, il fut tué par les hommes d'Acilius Attianus, préfet du prétoire. Comme la même fin arriva aux autres collaborateurs principaux de Trajan, la simple antipathie causée par son origine pérégrine ne suffit pas à expliquer la mort de Quietus. D'après la juste conclusion de l'auteur, les motifs étaient bien plus profonds. C'était la diamétrale opposition entre la politique offensive de Trajan et les tendances pacifiques de son successeur. Celui-ci se voyait dans la nécessité de se débarrasser des personnages guerriers et chargés de gloire comme Lusius, inutiles dans un empire résolu à la paix et qui pouvaient devenir dangereux par leurs ambitions et par leur prestige.

L'ouvrage de M. A. Iordănescu constitue une contribution des plus méritoires à l'histoire du règne de Trajan. *R. Vulpe*

KRĂNDJALOV, D., *Valovetě vă Dobrudža i Bessrabija i prabălgarskata teorija ; istoričesko izledvane* (*Les vallums de Dobroudja et de Bessarabie et la théorie prabulgare ; étude historique*), Sofia 1943, 167 pp., 7 planches et 4 cartes hors-texte. Résumé français aux pp. 159—162. Tirage à part de *Godišnik—Annuaire de l'Université Saint Clément d'Ochride à Sofia, Faculté historico-philologique*, XXXIX (1942—1943).

M. D. Krăndjalov, auteur de plusieurs ouvrages philologiques et historiques, est un ancien étudiant de l'Université de Iași. C'est ce qui explique sa familiarité avec les questions d'histoire roumaine, dont une des plus difficiles est traitée dans ce livre.

C'est le problème des vallums de la Dobroudja et de la Bessarabie, qui n'a pas encore reçu une solution définitive. Le livre de M. D. Krăndjalov a pour but de discuter une des solutions proposées pour ces fortifications antiques : c est la théorie de leur origine protobulgare. L expression ,,prabulgare", employée par l'auteur, même dans son texte français, nous paraît trop spécifiquement slave pour l'imposer à une des langues de circulation universelle. Son meilleur équivalent serait l',,urbulgarisch" allemand, mais en français le terme le plus commode pour exprimer la même idée est celui de ,,protobulgare". Il s'agit des anciens Bulgares, sous leur aspect touranien, au moment où, émigrants des steppes eurasiatiques, ils s'établissaient dans les Balkans en maîtres de la population slave locale qui devait finir plus tard par les dénationaliser. C'est à ces Protobulgares qu'on a essayé d'attribuer, en total ou partiellement, les vallums des régions mentionnées. Outre quelques auteurs étran-

gers, comme le Hongrois Geza Fehér, presque tous les savants bulgares ont adopté cette théorie. Ce n'est que B. Filow qui la repousse, suivi maintenant par M. D. Krăndjalov.

L'auteur commence par discuter le nom *troian* (=vallum), très répandu en roumain et dans les langues slaves balkaniques. Ce nom, qui remonte à celui de l'empereur Trajan, a un sens trop général pour pouvoir compter dans la question de l'origine des vallums de Roumanie.

On passe à la description des vallums discutés, à savoir les trois remparts de la Dobroudja, situés entre Cernavoda et Constantza, les deux barrages transversaux de Bessarabie entre le Prut et le Dniester, le vallum des Serpents sur la berge du liman du Dniester, près de Cetatea Albă et les petits vallums de Soloneț et de Jora-de-Sus sur le Dniester. La description est empruntée aux archéologues qui ont fait des recherches sur place, comme C. Schuchhardt, Gr. Tocilescu, C. Uhlig, etc.

Suit une analyse des opinions concernant l'origine de ces vallums (pp. 28—54). L'auteur utilise une bibliographie abondante. Mais nous avons la surprise de ne pas voir mentionnées, dans ce chapitre, nos considérations sur les vallums de la Dobroudja, bien que publiées dans un ouvrage (*Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest 1938, p. 371 sq.) auquel M. D. Krăudjalov fait ailleurs l'honneur de l'utiliser pour des informations de caractère secondaire. C'est probablement une omission involontaire, car nous ne croyons pas qu'un investigateur si impartial eût trouvé hors de tout intérêt des opinions comme celles qui tendent à attribuer le vallum en pierre à Anastase et le grand vallum en terre au règne de Théodose II.

Le quatrième chapitre (pp. 54—95) est consacré à l'exposé des diverses théories sur l'origine des vallums de Dobroudja et de Bessarabie. Après avoir présenté l'opinion de M. K. Schkorpil, la plus ancienne de la catégorie et celle plus récente de M. Geza Fehér, l'auteur passe en examen les principales sources portées à l'appui de ces théories, comme les *Responsa* du pape Nicolas Ier au prince Boris, les notes du récit du prophète Isaïe, les renseignements de l'écrivain arabe Al Maçoudi, ceux des écrivains byzantins Théophanès et Nicéphore le Patriarche, ainsi que les informations concernant les fortifications connues de l'histoire des anciens Bulgares.

M. D. Krăndjalov rejette tous les arguments qui reposent sur ces sources ou sur la position topographique des vallums en discussion. Pour accepter l'argument topographique, — dit-il, — on devrait prouver au préalable que l'origine de tous ces vallums ne remonte pas à une époque antérieure à l'installation des Bulgares. D'autre part, des vallums qu'on attribuait aux Protobulgares, en Bulgarie occidentale et en Valachie orientale, n'existent pas en réalité. Puis, il n'est pas prouvé que les Protobulgares fortifiaient par des vallums les frontières de leur territoire. Quant aux fortifications semblables mentionnées par Al Maçoudi, au Nord de la Mer Noire, elles doivent être rapportées aux Chazares. Les *Responsa* du pape Nicolas Ier, ainsi que les textes de Théophanès et de Nicéphore, ne contiennent aucune allusion à des vallums bulgares. L'affirmation écrite dans la *Skazanié* d'Isaïe, d'après laquelle Isperich aurait élevé un mur en pierre à travers la Dobroudja au moment où furent bâties les villes d'Aboba Pliska et de Drâster (Silistra), est aussi légendaire et inexacte que toutes les autres informations naïves dont ce livre fourmille. Le mur en pierre situé entre Cernavoda et Constantza est indubitablement romain. Quant au petit vallum en terre,

il est orienté vers le Sud, donc sans aucun sens pour les Protobulgares installés dans les Balkans.

Le cinquième chapitre s'occupe de la civilisation des *Bolgares* de la Volga et de leurs fortifications. Il est sûr que ces Bolgares n'ont pas l'habitude d'entourer leur territoire de vallums. Quant à l'analogie avec le mur chinois, produite par M. K. Schkorpil pour démontrer l'existence d'une tradition innée chez les peuples asiatiques de construire des fortifications de frontière, elle est repoussée, à juste raison, par M. D. Krăndjalov, comme tout à fait inacceptable. On trouve des vallums, en diverses parties de la Russie, mais l'on ne peut pas les attribuer aux Protobulgares. Certains de ces travaux sont russes et datent du XVIIe et même du XVIIIe siècles.

Après avoir démontré le manque de fondement de la théorie protobulgare au sujet des vallums de la Dobroudja et de la Bessarabie, l'auteur, dans le septième et le huitième chapitres (pp. 113—148), passe à l'exposé de sa propre opinion, qui est en faveur de l'origine romaine de tous ces travaux de fortification. Il passe en revue les *limes* romains de toutes les provinces de l'empire, depuis l'Afrique du Nord et depuis l'Écosse jusqu'au Rhin et au Danube, en constatant des analogies techniques avec les vallums de Roumanie. On constate qu'il n'est pas besoin de se limiter aux Protobulgares pour expliquer la berme qui caractérise un de ces vallums. L'auteur s'arrête plus longuement sur la domination romaine dans la Péninsule Balkanique et au Nord du Danube inférieur, en insistant sur les efforts continuels que les Romains y firent dans le but d'une défense efficace.

Dans le neuvième chapitre, il démontre, contre les affirmations de certains savants bulgares, comme M. St. Mladenov, que les éléments toponymiques *Cahul* et *Cogâlnic*, de la Bessarabie méridionale, n'ont rien à faire avec le nom Ὄγλος du territoire que les Protobulgares avaient provisoirement occupé, dans la même région, au VIIe siècle.

L'ouvrage se termine par une utile recapitulation de la discussion sur la théorie protobulgare au sujet des vallums nord-danubiens et de la plaidoirie de l'auteur pour l'origine romaine de ces lignes de défense. Selon M. D. Krăndjalov, le vallum de la Valachie (*Brazda lui Novac*) fut construit entre l'an 6 et l'an 46 après J.—C., celui de Galatz (entre Şerbeşti et Tuluceşti), avec le secteur occidental du vallum inférieur de la Bessarabie (Vadul lui Isac—Bolgrad), aussitôt après l'an 46, ses prolongements vers l'Est (entre Bolgrad et le liman Conduc) quelques années plus tard et, enfin, le vallum supérieur (Leova-Copanca), avec celui de Jora-de-Sus sur le Dniester, entre les années 57 et 67 après J.—C. Pour le grand vallum en terre de la Dobroudja, il envisage l'époque de Domitien. Le mur parallèle en pierre serait élevé par Constantin le Grand. Quant au petit vallum en terre, il serait antérieur à l'époque romaine.

Par la critique judicieuse et objective de la théorie protobulgare, ainsi que par sa riche information bibliographique, l'ouvrage de M. D. Krăndjalov représente une contribution utile à la question des vallums de Roumanie. En attribuant, en principe, une origine romaine à la plupart de ces vallums, il se trouve aussi sur une bonne voie. Mais nous ne saurions accepter les précisions chronologiques qu'il propose et qui ne s'appuient que sur des conjectures insuffisamment soutenues.

Pour dater les vallums de la Dobroudja, qui ne représentent pas des travaux auxiliaires, mais des essais d'abréger le *limes* danubien même, il faut se

rapporter à des moments où les Romains ont abandonné la ligne du Danube en aval de Cernavoda. Or, on chercherait en vain ces moments avant la fin du IVe siècle. Ni Domitien, ni Hadrien et d'autant moins Constantin le Grand, n'ont pas un instant eu l'idée de renoncer à la défense du cours inférieur du Danube. C'est à peine au Ve siècle, quand les Huns possédaient des têtes de pont dans la Dobroudja septentrionale, comme Carsium et Noviodunum et au début du VIe siècle, quand des bandes slaves étaient installées dans les anciens bourgs romains, comme à Ulmetum, que l'empire se vit forcé de recourir à une solution semblable. C'est alors, à peine, qu'on a pu concevoir l'idée d'un *limes* artificiel entre Axiopolis et Tomis, comme un rémède palliatif à une situation désespérée. Ce sont les Huns, peut-être, qui ont suggéré cette solution, en essayant de construire le petit vallum en terre, le plus ancien, qui, orienté vers le Sud, ne peut représenter qu'une œuvre barbare qu'il n'est pas aisé d'attribuer à une époque préromaine. Dans ses efforts de contenir la pression hune, Théodose II aura commencé la construction du grand vallum en terre. Anastase, enfin, le premier empereur qui cherche à réorganiser la défense de l'empire après la crise du Ve siècle, a dû faire bâtir le mur en pierre, analogue à son autre mur de la banlieue de Constantinople.

Il faudra rabaisser aussi la date des vallums élevés au Nord du fleuve dont le caractère défensif est moins accentué. Dépourvus de camps, de tours et de tout ouvrage annexe, ces remparts à fossés de la Valachie, de la Moldavie et de la Bessarabie méridionales n'avaient pas le rôle d'un vrai *limes*, mais celui d'un obstacle préventif, servant à rallentir l'impétuosité de l'agresseur et donner aux troupes du Danube le minimum de temps nécessaire pour préparer leur réaction. Au premier siècle, quand les Romains étaient imbus d'esprit offensif et quand la protection du *limes* était assurée par un vaste système d'états vassaux organisé dans le monde barbare, la nécessité des obstacles similaires n'était pas sentie. Par contre, après Aurélien, quand la frontière de l'empire fut définitivement ramenée sur le Danube et quand les circonstances ne permettaient plus de s'appuyer sur la fidélité des populations vassales, les troupes romaines étaient obligées d'organiser, par leurs propres moyens, une zone de couverture sur la rive gauche du fleuve, afin de se mettre à l'abri des surprises. C'est pour ces motifs qu'on ne saurait accepter les dates proposées par M. D. Krăndjalov et que nous devons reviser les conclusions de V. Pârvan et revenir sur nos propres opinions en ce qui concerne le rapport des vallums valaco-moldo-bessarabiens avec les étapes de la pénétration romaine au Nord du Danube avant Trajan. Le IVe siècle, qui est celui de l'organisation la plus minutieuse de la défense romaine sur ce fleuve, par l'œuvre de Dioclétien et de Galère, de Constantin le Grand, de Constance II et de Valens, est aussi l'époque la plus indiquée pour expliquer la construction de la plupart des vallums transdanubiens à l'Est des Carpates. Ce point de vue vient d'être confirmé, en ce qui concerne le long vallum de Valachie (*Brazda lui Novac*), par la découverte de M. D. Tudor, qui constata, près de la gare de Costeşti, au Sud de Piteşti, que ce vallum passe *au-dessus* du *limes transalutanus* élevé au début du IIIe siècle. Partant de cette constatation, M. D. Tudor attribue la construction de *Brazda lui Novac* à Constantin le Grand. À la même époque, sans pouvoir préciser davantage, nous croyons qu'il faut dater le vallum inférieur de la Bessarabie (Vadul lui Isac-Bolgrad-Catlabug-Conduc), qui se trouve dans une situation analogue, comme obstacle protecteur du *limes* danubien. Toujours au IVe siècle est à

dater le vallum demi-circulaire de Galatz (Şerbeşti-Tuluceşti), destiné à assurer une tête de pont entre les embouchures du Séret et du Prut.

Quant aux autres travaux similaires de Moldavie et de Bessarabie, leur origine romaine ne nous paraît pas probable. Le vallum de la Moldavie inférieure, entre Adjud (sur le Séret) et Folteşti (sur le Prut, relativement près du Danube), d'un travail inachevé, correspond très bien à ce rempart que les Goths d'Athanarich avaient commencé à élever en hâte, entre la berge du *Gerasus* et le Danube, mais que, chassés par les Huns, ils durent abandonner avant de terminer (Ammien Marcellin, XXXI, 3, 7). Le vallum supérieur de la Bessarabie (Leova-Chircăeşti), situé trop loin du Danube et présentant des défauts stratégiques élémentaires, doit être attribué plutôt à un peuple barbare du Bugeac, comme les Goths, les Avares, les Protobulgares, etc., en guise de défense du côté de la région boisée de la Bessarabie centrale. À la suite d'une enquête sur place, que nous avons eu l'occasion de faire pendant l'été de 1943, nous n'inclinons plus à soutenir l'idée de L. Homo qui attribuait cette ligne de barrage à Hadrien. Le vallum des Serpents, sur le liman du Dniester, passe *au-dessus* des décombres de la cité de Tyras et des autres établissements gréco-romains de la région ; il faut donc le dater après le début du IIe siècle, en liaison peut-être avec les Goths. Le vallum du Prut, un pauvre sillon à peine visible par certains endroits, tracé sur la berge gauche de la rivière, entre Mingir-Voineşti et Zărneşti, est postérieur au vallum méridional de la Bessarabie et dépourvu de tout caractère romain. D'ailleurs, M. D. Krăndjalov le considère comme un ouvrage russe moderne (p. 148). Enfin, les remparts de Soloneţ et de Jora-de-Sus font partie de cette série de travaux de raccourcissement de la ligne sinueuse du Dniester, qui se trouvent sur tout le cours moyen du fleuve, depuis Hotin jusqu'au Sud de Soroca. Faute de renseignements archéologiques plus précis, on pourrait les rapporter aussi bien à l'époque des invasions qu'à l'époque de la principauté moldave, mais nullement aux Romains. L'auteur parle aussi de deux „castra romains" situés à environ 200 km. au Nord de Tighina ; il tache même de les dater au Ier siècle après J. C. Il ne s'appuie pas sur des observations directes, mais sur les données fournies par M. C. Uhlig, qui les a puisées à son tour dans les cartes russes du XIXe siècle. Selon ces données (*Praehist. Zeitschr.*, XIX, 1928, p. 204), il s'agit de deux circonvallations, une de forme trapézoïdale enfermant un espace d'environ 25 ha., située près du vallum de Jora-de-Sus, l'autre hexagonal, à 5 km. plus loin. Il faut reconnaître qu'ainsi précisés, ces travaux n'ont rien de romain.

Nous croyons aussi de notre devoir de signaler quelques inexactitudes, d'importance secondaire, remarquées dans la partie du huitième chapitre qui concerne l'extension de la politique romaine au Nord du Danube. À la page 131, il y a l'expression *praefecti pro praetorio* (sic !) au lieu de *legati Augusti pro praetore*. Drobeta (Turnu-Severin) n'est pas un *Municipium Flavium* (p. 132), mais *Aelium Hadrianum* (cf. V. Pârvan, dans *Analele Acad. Rom., mem. sect. ist.*, ser. II, tom. XXXVI, p. 40 sqq. ; Al. Bărcăcilă, dans le vol. *L'Archéologie en Roumanie*, Académ. roum., Bucarest 1938, p. 11 ; D. Tudor, *Oltenia romană*, Bucureşti 1942, p. 69 sq.). *Cotiso*, le roi dace mentionné par Florus à l'époque d'Auguste, n'est pas la même personne que *Cotys*, le roi thrace qui a régné sur la Dobroudja comme vassal de Tibère (p. 133). L'expédition de Ti. Plautius Silvanus Aelianus au Nord du Danube n'a pas eu lieu sous Vespasien, comme

il est écrit à la page 133, mais au plus tard entre 60 et 67, c'est-à-dire sous le règne de Néron, comme l'admet l'auteur même, quelques pages plus loin (p. 137, note 5).

Il semble que M. D. Krăndjalov ne connaît pas l'essai d'identification de Poiana avec *Piroboridava*, ni celui de Brețcu avec *Angustia* (cf. nos études dans la *Revue archéologique*, 1931, II, p. 257 sqq. et p. 260, note 1 et dans le volume de mélanges dédié à la mémoire de *C. Giurescu*, Bucureşti 1944, p. 551 sqq.; cf. aussi C. Patsch, *Der Kampf um den Donauraum*, p. 146 sq.), mais il fait grand cas (p. 135 sqq.) de l'identité *Polonda* = Ghertina (Gherghina) près de Galatz, proposée par Kiepert et acceptée par C. Patsch (*ouvr. cité*, p. 151). Pourtant cette identité n'est prouvée par rien. Au contraire, les données de Ptolémée, la seule source qui fait mention de *Polonda*, indiquent cette localité à l'Ouest de la rivière d'*Hierasus* (Séret), sur le territoire attribué à la province de Dacie, tandis que le camp de Ghertina se trouve sur la berge gauche de cette rivière, dans une région appartenant à la Mésie Inférieure. Jusqu'à de nouvelles découvertes, le nom antique de ce camp reste inconnu.

Le vallum demi-circulaire de Galatz, aussi imposant que celui de Vadul lui Isac, dans la Bessarabie inférieure, — ce qui plaide pour son origine romaine, — ne présente pas de berme, comme l'affirme l'auteur (p. 137, note 1) d'après une information erronée de M. C. Schuchhardt. Toujours à une fausse remarque de l'illustre archéologue allemand, l'auteur doit l'information, notée à la p. 147, suivant laquelle le vallum de la Moldavie méridionale, entre Adjud et Folteşti, serait orienté vers le Sud. De fait, là où l'on peut distinguer le fossé de ce vallum, il se trouve du côté Nord (cf. Col. Zagoritz, *Valurile din Panonia, Dacia şi Peninsula Balcanică*. p. 26; cf. aussi, dans les Manuscrits de l'Académie roumaine, le *Questionnaire archéologique* d'Al. Odobescu, ms. 229, feuille 319).

V. Pârvan a employé le terme de *Dacia scythică* une seule fois, dans un livre à caractère vulgarisateur (*Inceputurile vieţii romane la gurile Dunării*, Bucureşti 1923), afin de désigner les steppes de l'Est de la Dacie : le Bărăgan, la Dobroudja, la Moldavie Inférieure et le Bugeac, qui, malgré leur population géto-dace caractéristique, présentent une contiguïté et une analogie géographique avec la grande Scythie, dont elles ont souvent subi les influences. Il n'a jamais eu la prétention de considérer cette expression, résumant une synthèse anthropogéographique, comme un terme authentique provenant de l'antiquité. M. D. Krăndjalov est donc injuste quand, rien que pour avoir embrassé sous le même nom les quatre provinces mentionnées, il impute au grand historien roumain d'avoir suivi des ,,buts patriotiques' (p. 148). Également, l'expression *Dacia pontică*, proposée par un géographe, M. S. Mehedinţi, n'aspire pas non plus à l'authenticité, mais elle ne définit pas moins les incontestables rapports anthropogéographiques de la Scythie Mineure avec la Dacie. D'ailleurs, cette expression fut adoptée aussi par un historien comme M. Const. C. Giurescu, dont l'objectivité et la sobriété scientifique font l'objet des éloges de M. D. Krăndjalov dans une note de la p. 145. En ce qui nous concerne, nous avons déjà eu l'occasion d'exprimer notre attitude à cet égard, dans *Analele Dobrogei*, XIX, 1938, 2, p. 11, en affirmant que, malgré le sens justifié de ces termes, nous préférons, pour ce qui regarde l'antiquité, les noms géographiques transmis par les sources anciennes.

Les omissions et les erreurs d'information ou d'interprétation que nous venons de noter trahissent la formation de l'auteur dans une spécialité éloignée

de l'archéologie et de l'histoire ancienne. Il a fait, toutefois, de son mieux pour s'adapter aux exigences du sujet purement archéologique de son ouvrage. Mais le malentendu dont il fait preuve dans la question de nomenclature concernant la *Dacia scythică*, dénote un contact par trop vague avec les notions de géographie humaine, ainsi qu'une susceptibilité qui n'a rien à voir avec les problèmes scientifiques. Nous le regrettons d'autant plus que, dans le reste de son ouvrage, M. D. Krăndjalov a manifesté une attitude d'objectivité que nous aurions désiré apprécier sans aucune réserve. *R. Vulpe*

LEMERLE. PAUL, *Histoire de Byzance*, Presses Universitaires de France, (Collection „Que sais-je?"), Paris 1943, 128 p. în 8°.

Les circonstances ne m'ont permis de connaître qu'un an après son apparition la petite „Histoire de Byzance" que Mr. Paul Lemerle a publiée dans la collection „Que sais-je?" aux „Presses Universitaires de France". J'ai lu avec le plus vif plaisir cette nouvelle synthèse de l'histoire byzantine. L'exposé est précis, mis à jour grâce aux dernières recherches. L'auteur réussit à nous donner, dans les limites étroites d'une collection adressée au grand public, une idée claire de ce que fut la vie politique et économique, religieuse et artistique de Byzance pendant les douze siècles de son histoire.

Mais il y a plus : chaque page vous donne l'impression que l'auteur cherche et réussit à se placer non pas à *l'extérieur*, mais à *l'intérieur* de l'histoire byzantine afin de mieux juger de l'évolution de l'Empire sous tous ses aspects. Le point de vue politique byzantin est mis de la sorte dans une lumière plus propre à permettre la compréhension des événements et des hommes. Rappelons par exemple, dès le début, l'histoire du schisme de 1054 et ses conséquences ou mieux encore l'erreur des croisades et surtout de la IV-e, à laquelle ont concouru à la fois la politique sans scrupules de Venise et les appétits féodaux des grands seigneurs de l'Occident qui s'en firent les alliés. On pourrait continuer à énumerer des exemples. Sans suivre de trop près les détails de son exposé que je ne saurais assez recommander aux lecteurs, nous allons en présenter les grands traits pour ne nous arrêter que là où le point de vue de l'auteur le rendrait nécessaire.

L'abandon de l'ancienne capitale de l'Empire et la création de la „nouvelle Rome" en 330 offre à l'auteur un point de départ pour ce qu'on est convenu d'appeler l'histoire de l'empire byzantin. Le caractère „byzantin", c'est-à-dire grec, n'apparaîtra, il est vrai, de manière absolue que trois siècles plus tard, aux débuts de la dynastie dont le chef fut Héraclius. Le point d'arrivée de cette longue évolution historique reste toujours 1453, bien que la chute de Constantinople ne représente plus qu'un épilogue plutôt symbolique. L'espace étroit de la collection n'a pas permis à l'auteur d'insister sur les arguments qui lui ont fait préférer ces deux dates. L'une et l'autre ont d'ailleurs suffisamment de relief politique pour l'histoire générale de l'humanité.

La crise du III-e siècle et les réformes de Dioclétien précèdent les pages qui présentent le règne de Constantin avec toutes ses réformes et toutes ses confusions, tant du point de vue politique que religieux. Point de vue précis et juste sur le soi-disant édit de Milan qu'on nommerait plus justement „ordonnance de Nicomédie". Quant à la conversion de Constantin, qui ne prend un aspect plus précis qu'à peine dans la seconde moitié de son règne comme l'attestent le culte solaire et le titre de pontifex maximus, l'auteur con-

cilie des points de vue considérés peut-être à tort comme contradictoires ,,Il ne faut pas oublier que Constantin n'est venu que lentement à la foi chrétienne et, semble-t-il, par l'effet d'une série de circonstances, sinon de considérations politiques, plus que par une illumination intérieure'' (pp. 17—18). Il est vrai que l'intérêt que montra Constantin pour la religion chrétienne l'obligea à tâcher de mettre de l'ordre à l'effervescence des esprits : donatisme et arianisme sont les moments les plus importants de cette politique religieuse. C'est difficile de dire dans quelle mesure cette préoccupation d'ordre au sein de l'Eglise provenait d'un sens profond pour les vérités mystiques de l'orthodoxie ou de l'arianisme. Le fait d'avoir reçu seulement à la fin de sa vie l baptême d'un évêque arien semble prouver plutôt une sorte d'hésitation que de compréhension. Au demeurant, même plus tard, au temps des empereurs plus versés dans les subtilités de la théologie orientale, on verra plus d'un empereur byzantin chanceler entre les points contradictoires des positions théologiques différentes. Le tempérament, sinon le point de vue politique, y était souvent pour quelque chose et c'était peut-être le cas pour Constantin.

Pourtant, le fait auquel Mr. Lemerle accorde une plus grande attention encore c'est la fondation de Constantinople. ,,C'est là l'événement essentiel du règne de Constantin, beaucoup plus important à mon sens que la conversion même au christianisme, laquelle n'a fait que hâter une évolution fatale'' (p. 21). Des raisons stratégiques, politiques et économiques ont contribué à ce fait essentiel pour l'histoire de l'humanité. Rome n'était plus d'ailleurs, depuis le III-e siècle, la capitale effective de l'Empire. Les empereurs n'y faisaient plus que de rares séjours. La ,,nouvelle Rome'', qui copia l'organisation de l'ancienne, recueillit dans ses murs toutes les richesses spirituelles et matérielles de deux continents et de deux mondes qui s'y rencontrent.

La défense de l'Empire, la réorganisation de ses instruments politiques, financiers et militaires ont largement rempli le long règne de Constantin. La hiérarchie politique et administrative, de la cour et des provinces, dont les premiers indices apparaissent déjà à la fin du III-e siècle — il serait peut-être nécessaire de rappeler à ce sujet le travail de Mr. A. Alföldi, publié dans les *Mitteilungen* de Rome il y a une dizaine d'années — se précisera chaque jour davantage. Les pouvoirs militaires et politiques seront dorénavant séparés. Les conditions économiques chaque jour plus difficiles — on s'attendrait à trouver une mention des réformes monétaires de Dioclétien et Constantin — expliquent par ailleurs la politique sociale et les mesures prises par ces deux empereurs ainsi que par leurs successeurs. Tout le monde reste attaché à sa condition et à son travail de la façon la plus étroite. ,,Seules, la puissance des grands et la faveur de l'empereur apportent quelque diversité'' (p. 30). L'étatisme chaque jour plus étroit explique, dès à présent, maint trait qui caractérisera plus tard l'économie dirigée de Byzance, ce ,,paradis du monopole et des privilèges''.

Enfin, l'opposition entre Orient et Occident ne cessera pas de s'aggraver au cours des IV-e et V-e siècles. Ce fait allait produire des résultats différents dans les deux parties de l'Empire : a) *les forces vives étaient toutes en Orient* ; b) *le christianisme se développera différemment en Orient et en Occident* ; c) *le choc des invasions barbares fut inégalement reparti entre l'Orient et l'Occident.* Ce sont ces trois points que Mr. Lemerle développe de façon serrée dans le chapitre consacré à l'époque qui sépare le règne de Constantin de celui de Justinien. Hérésies et conciles ; fin du paganisme et triomphe absolu du christianisme, devenu

„religion d'Etat" dans le sens le plus large du mot ; pénétration lente et invasion des éléments germaniques dans l'Empire ; voilà autant de problèmes présentés dans ce chapitre. Le bref intermède que représente le règne de Julien y est mis aussi en lumière. (Nous ne sommes toutefois pas d'accord avec le sens de cette phrase : „Lorsque la mort de Constance le rappela de la Gaule . . ." (p. 36), qui suppose un autre déroulement des événements que celui qui eut lieu entre la proclamation de Julien, comme César, à Paris et la mort de Constance). On aurait peut-être dû ajouter la réforme financière entreprise par Julien au nombre des mesures qui donnèrent un aspect particulier au règne de l'Apostat.

„Le règne de Justinien apparaît dans l'histoire de Byzance, comme une erreur aux proportions grandioses (p. 46)". C'est tout dire. Les détails de cette politique de grandeur sont choisis parmi les plus suggestifs : conquêtes en Afrique, Italie et Espagne ; guerres longues et épuisantes ; menaces en Orient et sur le Danube, que les Slaves passent en nombre toujours croissant. La défense de l'Empire, l'armée, les nombreuses fortifications le long des frontières, l'oeuvre législative, la réforme administrative, la politique religieuse, la vie économique la civilisation justinienne sont autant de problèmes passés en revue au cours de ce chapitre. Le rêve occidental de Justinien était en quelque mesure contrecarré par Théodora qui, elle, n'était pas éblouie par le mirage de l'Occident et qui se rendait bien compte que les forces vives de l'Empire étaient toujours en Orient. L'hérésie monophysite et la part que jouèrent dans cette querelle les deux époux en est une preuve.

Le VII-e siècle représente une époque des plus sombres. Avant tout, l'auteur met en lumière ce fait extrêmement important : nous n'avons plus à faire à l'Empire Romain, mais bien à un empire grec d'Orient. Cette évolution avait été hâtée par l'épuisant effort et l'échec de la politique de Justinien. La conquête des plus riches provinces d'Orient par les Arabes, l'installation durable des Slaves dans la Péninsule Balkanique, que suivra de près la formation du premier état bulgare, ce sont autant d'événements qui remplissent les uns après les autres l'histoire de cette époque où les moments de répit sont rares si l'on excepte le règne d'Héraclius ; — tout aussi rares d'ailleurs étaient les figures d'un plus haut relief historique qui se sont succédé sur le trône de l'Empire. La mort, en 641, d'Héraclius coupa une carrière aussi riche en faits d'armes à l'extérieur que de confusions à l'intérieur. C'est peut-être à juste titre que G. Ostrogorski en fait un point de départ de l'histoire byzantine proprement dite. Les changements profonds que connut l'Empire au VII-e siècle — rappelons surtout les thèmes et la militarisation de l'administration provinciale —, les pertes terribles que lui ont infligé les Arabes et les Slaves ont amené d'autre part une plus grande homogénéité dans ce qui restait sous l'autorité du basileus. L'empire byzantin restait à peu près limité à l'Asie Mineure et aux quelques lambeaux de Thrace et de Grèce. Le résultat fut similaire même du point de vue religieux : toute l'orthodoxie byzantine est désormais groupée autour du patriarche de Constantinople dont les rivaux d'Antioche, de Jérusalem et surtout d'Alexandrie restèrent isolés en pays conquis par les infidèles.

Tout aussi riche en événements de toute sorte, l'époque des dynasties isaurienne et amorienne (717—867) présente tant à l'extérieur qu'à l'intérieur une ligne politique bien plus précise. Les Arabes constituent encore le grand danger à la frontière orientale. Léon III connut toutefois plus d'un succès écla-

tant. La victoire d'Acroïnon peut être considérée à juste titre comme le pendant de la victoire de Charles Martel à Poitiers, en 732. Elle marqua l'échec de l'offensive arabe en Asie Mineure. Le baptême du tsar bulgare Boris, en 864, représente une victoire diplomatique tout aussi grande. A l'intérieur, l'iconoclasme représente le trait caractéristique de la politique religieuse des Isauriens. Ce sont, dit Mr. Lemerle, ,,des hommes d'une foi profonde, qui pour cette raison même ont voulu purifier la religion chrétienne de ce qui leur apparaissait comme une superstition proche du paganisme'' (p. 81). Le problème monastique en est lié de façon étroite : le nombre considérable des moines et des monastères, qui détenaient une grande partie des richesses de l'Empire, représentait un véritable danger non seulement économique, mais aussi politique et social. Cette lutte eut des conséquences inattendues : l'influence grecque fut renforcée dans l'Italie méridionale, où les moines émigrèrent par milliers, le fossé qui séparait les parties orientale et occidentale de l'ancien Empire Romain se creusa davantage, le pape prenant position contre les empereurs iconoclastes. La papauté se fera reconnaître, en 754, par Pépin le droit d'administrer personnellement les territoires de Rome et de Ravenne. C'était la rupture. Charlemagne reconfirmera en 774 la donation de Pépin. ,,Le couronnement de Charlemagne par le pape, dans la nuit de Noë de l'an 800 et la création d'un empire chrétien d'Occident, en sont dans une certaine mesure la conséquence'' (p. 83).

Nous voilà arrivés, avec la dynastie macédonienne (867—1081) à l'apogée de l'Empire, le seul que connut Byzance après Justinien. C'est le ,,second âge d'or'' de la civilisation byzantine. Cette oeuvre est le fait de plusieurs empereurs, en commençant par Basile I, le fondateur de la dynastie. La plupart sont des soldats. Les succès militaires ne leur manquèrent pas : Basile I et Léon VI, Romaine Lécapène, Nicéphore Phocas et Jean Tzimiscès remportèrent de grandes victoires, parfois même décisives, contre les Arabes et les Bulgares. Basile II, ,,le tueur des Bulgares'', donna à l'Empire la revanche des assauts et humiliations qu'avait souffert Byzance au temps du règne du ,,tsar'' Syméon, dont les visées sur Constantinople sont mises en relief. En 1014, toute la Bulgarie était reconquise. C'était la fin du premier empire bulgare.

A l'intérieur un autre problème à la fois social et politique préoccupa au plus haut degré les empereurs du IX-e et X-e siècles : les progrès de la classe féodale byzantine. Les mesures répétées contre ,,les puissants'' et les monastères furent toutefois vaines. La nouvelle dynastie des Comnènes, sortie en 1081 d'une grande famille féodale, signifie la victoire de l'aristocratie provinciale et du parti militaire contre le parti bureaucratique de la capitale.

Il faut s'arrêter un instant, avant de passer outre, au schisme qui sépara de façon définitive le monde orthodoxe du monde catholique. Le premier schisme, celui de 867, avait mis aux prises le pape Nicolas et le patriarche Photius. Les travaux récents (Dvornik, Laurent, Grumel), ont prouvé qu'après 879, quand le concile tenu à Constantinople avait levé l'anathème contre Photius, revenu sur le siège patriarcal, il n'y eut pas de rupture entre Rome et Constantinople. Il paraît, au contraire, que Jean VIII reconnut Photius, qui s'était reconcilié avec la papauté. Le véritable schisme eut lieu vers le milieu du XI-e siècle (pourquoi pas en 1054 ?). L'ambition et l'arrogance de deux hommes : le cardinal Humbert et le patriarche Michel Cérulaire ont consommé cette rupture que les efforts de tant de basileis ne sauront plus réparer. Mr. Lemerle s'arrête sur les conséquences de cet événement dont, sur le moment, personne ne saisit

bien l'importance : ,,Politiquement, on considère d'ordinaire que le schisme fut pour Byzance une cause de faiblesse et qu'il l'empêcha de trouver en Occident l'appui dont elle aurait eu besoin, par exemple contre les Turcs. C'est raisonner sur une hypothèse, à savoir que l'Occident aurait répondu efficacement à l'appel de l'Orient : bien des indices permettent d'en douter. Au point de vue religieux, il n'est guère contestable que le schisme fut une victoire pour le patriarcat de Constantinople, et une défaite pour la papauté, car c'était bien celle-ci qui devait renoncer à ses prétentions sur l'église d'Orient. Le patriarcat ne perdait rien, au contraire : lorsqu'il se fut libéré de la sujetion romaine, son autorité augmenta sur les trois autres patriarcats orientaux et sur les chrétiens slaves'' (p. 95). C'est un point de vue qui est aussi celui d'un nombre restreint des historiens qui ont regardé cet événement, si lourd de conséquences, de *l'intérieur* de l'histoire byzantine. C'est un effort de compréhension d'une situation politique particulière et nous devons savoir gré à Mr. Lemerle d'avoir si pleinement réussi.

Avec l'avènement de la dynastie des Comnènes, que suivra celle des Anges (1081—1261), c'est le triomphe de la féodalité byzantine. C'est toutefois la dernière époque byzantine qui ait produit de grands hommes d'Etat. Pendant le règne d'Alexis I, de Jean et de Manuel Comnène, l'Empire connut des moments de répit. Au point de vue économique, c'est pourtant la décadence : Venise, suivie de près par Pise et Gênes, allait monopoliser ce qu'avait représenté autrefois la source même de la prospérité de Byzance : le commerce entre l'Orient et l'Occident. Cette déchéance fut une des principales causes du désastre. Au point de vue politique, l'Empire, replié sur lui-même, tint toutefois bon. Dans les Balkans, les armées et la diplomatie byzantines réussirent plus d'une fois contre les Petchenègues, les Hongrois et les Serbes. La nouvelle menace des Turcs Seldjoucides, qui s'étaient avérés si forts en 1071 à Mantzikiert, ne fit pas de trop grands progrès. En Occident, le danger normand fut évité. Il est vrai que le prix fut chèrement payé et que ce furent les Vénitiens qui, en fin de compte, en furent les seuls bénéficiaires.

C'est au cours de ces événements qu'eurent lieu aussi les premières croisades. Les trois premières connurent, l'une après l'autre, un échec total. ,,De cette lutte, ajoute Mr. Lemerle, l'islamisme sortait en somme vainqueur. La faute était-elle à la duplicité de l'empereur byzantin ?'' (p. 107). La réponse que nous donne l'auteur à cette passionnante question, mérite d'être entièrement reproduite :

,,On l'a prétendu en occident, mais ce jugement n'est pas équitable. Il y aurait beaucoup à dire sur la façon dont les croisades furent préparées et exécutées par les seigneurs francs. Quant à l'empereur grec, il faut se souvenir qu'il n'avait demandé aux Latins que des mercenaires pour l'aider à protéger la chrétienté contre les infidèles : il ne comprenait pas la croisade, et n'en pouvait pas souhaiter le succès, qui eût soumis l'orient à l'occident. Il avait raison d'accueillir avec une extrême défiance ces armées féodales, où l'enthousiasme religieux des humbles était exploité par l'ambition des seigneurs. Les événements de la quatrième croisade vont montrer combien ces craintes étaient fondées'' (pp. 107—108). Elle nous montre une fois de plus cette remarquable compréhension dont fait preuve Mr. Lemerle pour le point de vue de Byzance.

En effet, la IV-e croisade représente pour Byzance le véritable désastre. La ville de Constantinople dont Villehardouin ne trouve assez de mots pour

décrire les splendeurs, fut saccagée ; ,,des membres du clergé latin y prirent leur part aux côtés des soldats du Christ'' (p. 109). L'Empire fut partagé entre les Seigneurs occidentaux. Venise acquérait, par le seul fait d'avoir mis à la disposition de l'expédition sa flotte, un empire colonial et une véritable hégémonie économique. A peine fondé, l'empire latin de Constantinople connut toute une série d'échecs. La conquête de l'Asie Mineure où, à Nicée, résistait le représentant de l'empire byzantin, dût être interrompue à cause des complications balkaniques. A la bataille d'Andrinople, en 1205, le croisés furent vaincus par Kalojean. Celui-ci n'était pourtant pas empereur ,,des Grecs et des Bulgares'', comme l'avait rêvé trois siècles auparavant le tsar Syméon. L'origine valaque des Assénides ne fait plus de doute que pour quelques historiens de nos jours qui croient défendre les intérêts mal compris de leur pays en leur attribuant une origine bulgare. Les contemporains, le pape ainsi que les chroniqueurs de la IV-e croisade sont toutefois unanimes à ce sujet. Cf. parmi les derniers recherches sur ce sujet, la belle étude de Mr. N. Bănescu, *Un problème d'histoire médiévale : création et caractère du second empire bulgare* (1180), Institut roumain d'études byzantines, Nouv. Série : 2, Bucarest 1943.

La défaite latine d'Andrinople fut aussi le salut pour l'empereur de Nicée, dont la situation fut d'un autre côté renforcée par la victoire que Théodore Lascaris remporta sur le sultan d'Iconium. Michel Paléologue, un de ses successeurs, pourra donc s'emparer, en 1261, de Constantinople. L'empire byzantin ou mieux encore son ombre, venait de renaître.

Ce n'était plus en effet qu'une ombre : ,,un corp débile, affaibli et misérable, avec une tête énorme'' (Ch.Diehl). La ruine sévissait partout. Epuisé économiquement, l'Empire devint d'autant plus facilement la proie des Génois et des Vénitiens. Les luttes pour le trône de Jean V avec l'usurpateur Jean VI Cantacuzène amenèrent les Serbes et surtout les Turcs aux portes de Constantinople. L'empire fut réduit au cours des XIV e et XV e siècles à la banlieue de la capitale. La prise de Constantinople le 29 mai 1453, par les troupes de Mohamed II ne fut qu'un épilogue tardif à une situation politique sans issue.

Quelques mots encore sur le mouvement intellectuel et artistique byzantin durant cette époque pas assez connue terminent ce chapitre. Contrairement à ce qu'on pourrait attendre d'un désastre politique et économique que Byzance n'avait jamais connu à un si haut degré, la production littéraire et artistique ne s'est pas ralentie le moins du monde. Le retour à la tradition et à l'esprit de l'hellénisme antique est un trait marqué des écrivains et des artistes de cette époque qu'on a pu nommer ,,la seconde renaissance byzantine''. Deux grandes écoles, celle dite macédonienne, à laquelle se rattache la décoration des plus anciennes églises de l'Athos, et l'école dite improprement crétoise, se partagent la production artistique de l'époque. La province est cette fois-ci mieux représentée que la capitale.

Dans la brève conclusion de son exposé dont nous avons rappelé les principaux traits, Mr. Lemerle discute à son tour les causes de la chute de Byzance. Il en distingue surtout deux : les croisades et l'antagonisme religieux de l'Orient et de l'Occident. Laissons-lui une fois de plus la parole : ,,Les croisades avaient ruiné Byzance. Elles l'avaient ruiné inutilement puisque les Francs furent incapables de se maintenir en orient, et d'y faire oeuvre politique durable. Mais elles l'avaient ruiné définitivement, car jamais l'empire ne put se remettre des coups qui lui avaient été portés''. Quant aux tentatives d'entente des Grecs et des

Latins, l'auteur ajoute : ,,De toutes les raisons qui rendirent cette entente impossible, la plus importante fut précisement la raison religieuse. Tous les efforts — il faut rendre hommage à la largeur d'esprit des Paléologues — se heurtèrent soit aux prétentions de la papauté, soit à l'incompréhension ou aux convoitises des Latins, soit à l'obstination des Grecs" (pp. 125—126).

Pour finir, il ne nous reste plus qu'à féliciter l'auteur de son étude qui constitue, en dépit de ses proportions plutôt modestes, une des meilleures synthèses de l'histoire de Byzance. *Em. Condurachi*

GANE, G., *Neamurile Mavrodineştilor din Ţara Românească şi Moldova şi monografia familiei Ion Mavrodi vel hatman* (La famille Mavrodi de Valachie et de Moldavie et la monographie de la famille Ion Mavrodi, grand Hetman), Bucarest, 1942, 186 p. in-8.

L'auteur des trois volumes de *Trecute vieţi de Doamne şi Domniţe*, publie un précieux ouvrage sur la famille Mavrodi. Il comprend 1) les Mavrodi de Grèce, 2) les Mavrodi de Valachie, 3) les Mavrodi de Moldavie et 4) la monographie de Ion Mavrodi, grand Hetman. Dans une note en tête du volume, l'auteur dit : ,,ce n'est qu'avec beaucoup de peine que j'ai pu réunir le matériel dispersé dans les bibliothèques et archives de Bucarest, Jassy et Athènes, dans les mairies locales (pour les actes d'état civil), et dans les collections particulières des membres de la famille Mavrodi".

,,Le matériel qui est à la base de cet ouvrage, est entièrement inédit et devait être imprimé en même temps que l'ouvrage publié par l'auteur. De ce fait, la monographie de la famille Mavrodi aurait pris des proportions beaucoup plus grandes que celles du volume que les lecteurs ont aujourd'hui sous les yeux. Malheureusement les copies de tous ces documents ont été confiées à une personne actuellement absente du pays. Nous avons crû que la publication d'une étude généalogique privée de base documentaire ne présenterait pas suffisamment de garanties assez sérieues. C'est pourquoi nous avons hésité à publier cette étude. Sur les instances de la famille, nous nous sommes cependant décidé à la faire paraître, espérant que telle qu'elle se présente, elle pourra retenir l'attention de ceux qui s'intéressent au passé, et en prenant l'obligation de la faire suivre, des que nous serons rentrés en possession des documents, de leur publication en un volume séparé".

Nous voyons donc les raisons pour lesquelles le livre de M. Gane ne comprend ni renvois, ni notes. Mais nous espérons cependant que l'auteur aura la possibilité de tenir l'engagement qu'il a pris et que bientôt paraîtra aussi le volume de documents.

Nous observons que M. Gane a utilisé aussi certaines sources grecques et qu'il cite quelques Mavrodi d'après ces sources. Mais nous croyons cependant que d'autres sources grecques dans lesquelles il aurait pu trouver des indications intéressantes concernant la famille Mavrodi, n'ont pas été examinées.

Dans les lignes qui suivent, nous ferons quelques légères additions au riche matériel que nous présente M. Gane.

A la page 10, M. Gane dit que Nicolas Mavrodi est venu à Jassy en 1756. Mais Ilie Tzitzelis dit : (Κεφαλληνιακὰ σύμμικτα p. 385) qu'il a été appelé par deux fois à Jassy, la première fois peu après 1734 et la seconde fois au temps du patriarche Néophyte VI (1743—1744) et qu'en 1756, toujours d'après Tzitzelis, N. Mavrodis est rentré dans sa ville natale Agrostoli, où, après

avoir enseigné à l'école de cette ville et y avoir prêché pendant plusieurs années, il est mort à un âge très avancé. M. Gane prétend que N. Mavrodis est mort à Constantinople ; nous ne savons laquelle de ces deux affirmations est fondée.

Dans *Cronica Ghiculeştilor*, qui a été conservée en manuscrit (cf. pour cette chronique D. Russo, *Cronica Ghiculeştilor. Un nou letopiseţ al Moldovei, 1695—1745* Bucarest 1915), un Iordache Mavrodis est mentionné comme étant un des hommes du prince Constantin Mavrocordat et qui passa par la suite, avec l'approbation de son prince au service du nouveau prince de Moldavie, Jean Mavrocordat.

Parmi les marchands de la Compagnie grecque de Sibiu, nous trouvons aussi un Jean Mavrodis, qui a occupé également un poste de capitaine à la Compagnie, tandis que Dimitrache I. Mavrodis a fait don de 1000 florins allemands pour édifier l'église de la Compagnie grecque de Sibiu. On sait que cette église passa plus tard en la possession des Roumains orthodoxes de cette ville et qu'après y avoir servi pendant quelques années, elle fut démolie pour être remplacée par la magnifique cathédrale d'aujourd'hui (Voy. Nestor Camariano, *L'organisation et l'activité culturelle de la Compagnie des marchands grecs de Sibiu*, dans *Balcania* VI 1943, pp. 211, 225).

Nous avons relevé que M. Gane ne cite pas un certain Zacharie Mavrodi, qui a vécu dans notre pays et a eu, lui aussi, une remarquable activité littéraire. Ce Mavrodi a publié en 1808, à Vienne, un livre : Ὄνειρον ἢ θάνατος τῆς ἀοιδίμου Μαρίας Γκίκα le rêve ou la mort de feue Marie Ghica), qu'il a dédié au professeur Etienne Comitas. De cet ouvrage, N. Jorga s'est amplement occupé dans son article : *Ceva mai mult despre viaţa noastră culturală şi literară în sec. XVIII-lea* (Quelques indications supplémentaires sur notre vie culturelle et littéraire au XVIII-e siècle), publié dans *An. Acad. Rom., Sect. hist.*, II sér., Tome XXXVIII (1916) pp. 815—819.

Au début du XIX-e siècle, quelques traductions ont paru en grec sous le titre desquelles le traducteur s'est limité à mettre seulement ses initiales Z. M. Nous ne pensons pas faire erreur en identifiant ce traducteur anonyme comme étant Z(acharie) M(avrodi). Parmi les traductions publiées par Z. Mavrodi sous ses initiales seulement, nous citerons la *Grammaire* de Fournier (Vienne 1823), le drame d'*Hermione* de Ziegler (Pesth, 1826) et les tragédies de Voltaire, *Brutus* et *Sémiramis* (Bucarest, 1844). Nous avons en notre possession un manuscrit portant les initiales Z. M., acheté par notre regretté oncle, D. Russo, à un antiquaire de Bucarest et qui comprend deux drames d'Auguste Kotzebue, traduits en grec.

M. Gane s'occupe aux pages 110—112, du ,,stolnic'' Mihalachi Mavrodi. Il dit qu'il figure ,,parmi les élèves'' qui ont fréquenté pour la première fois le cours public d'enseignement de langue roumaine, au début du XIX-e siècle. Plus tard il ,,interprètera, en langue française, le conte moral intitulé *Le Tripode d'Hélène* de Marmontel''. Nous ne savons pas sur quels documents M. Gane se fonde lorsqu'il fait cette affirmation, mais nous pensons que ce n'est pas le ,,stolnic'' Mihalachi Mavrodi qui a traduit Le *Tripode d'Hélène* de Marmontel, mais plutôt Mihalachi Mavrodi, fils de Jean Mavrodi qui était revenu de Constantinople à Jassy avec ses parents, après 1834 et qui était alors ,,un garçon de 18 ans'' (p. 152) Nous croyons, de même, que c'est toujours ce traducteur du *Tripode d'Hélène* qui doit être l'élève Michel Mavrodi mentionné sur la liste

des élèves se présentant aux examens de l'école ,,Trei Ierarhi'' de Jassy, (Cf. *Albina Românească*, 1837, p. 244). En ce qui concerne *Le Tripode d'Hélène*, nous avons déjà prouvé que ce récit n'est pas ,,interprété du français'' comme l'indique le traducteur sur le titre et comme le soutient maintenant M. Gane, mais du grec et à savoir d'après une traduction de J. Baila. Ce fut toujours d'après cette traduction grecque que Costache Negruzzi a donné également sa traduction (Cf. N. Camariano, *Primele încercări literare ale lui C. Negruzzi şi prototipurile lor greceşti* (Les premiers essais littéraires de C. Negruzzi et leurs prototypes grecs), Bucarest, 1935, pp. 23—26). Dans la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, se trouve un manuscrit (No. 2363) avec la traduction de Michel Mavrodi où est inséré également le référé de la commission de la censure.

Dans le précieux ouvrage de M. Radu I. Perianu, *Istoria şcoalelor din oraşul şi judeţul Brăila*, Bucarest 1941, p. 117, nous trouvons, en 1848, parmi les externes du pensionnat de garçons de Tulie, *Z. Mavrodis* et *N. Mavrodis* qui doivent être Z(acharie) et N(icolas) Mavrodi. Nous avons cherché dans l'index de M. Gane, mais nous n'avons trouvé aucun Zacharie Mavrodi et cependant, à la page 50, il est fait mention de deux frères Zacharie et Nicolas Mavrodi, fils du ,,clucer'' Iordachi Mavrodi. M. Gane dit à la page 50 que le ,,clucer'' Iordachi Mavrodi a eu quatre fils et deux filles, mais nous remarquons que dans l'arbre généalogique publié à la fin du volume, Iordachi y est mentionné comme père de trois fils et trois filles.

Nous devons ajouter pour en finir que l'index des noms à la fin du volume, n'a pas été dressé avec suffisamment d'attention. D'abord il n'est pas strictement alphabétique. Il suffit, en effet, de consulter une seule page de l'index pour s'en convaincre. Ensuite, l'index n'est pas complet. Beaucoup de noms y font défaut, ce qui est regrettable pour un travail généalogique.

Malgré ces observations, il faut reconnaître que M. Gane s'est donné beaucoup de peine pour réunir un matériel aussi riche que précieux, et le mettre à la disposition des chercheurs. *Nestor Camariano*

BIANU, IOAN — SIMONESCU, DAN, *Bibliografia românească veche, 1508—1830, tom. IV : adăogiri şi îndreptări* (Bibliographie roumaine ancienne, 1508—1830, tome IV : additions et rectifications), Ediţiunea Academiei Române, Atelierele grafice Socec, Bucarest 1944, in-folio, XIII + 375 p.

Peu de temps après la publication du troisième volume de la Bibliographie Roumaine Ancienne M. Dan Simonescu nous offre ce quatrième volume d'additions et rectifications contenant 832 oeuvres écrites par des Roumains ou des personnes ayant eu des relations avec les Principautés Roumaines et imprimées chez nous ou à l'étranger. Dans la première partie (p. 1—162) l'auteur présente 491 oeuvres inconnues et qui ne se trouvent pas dans les volumes précédents. La seconde partie (p. 163—322) contient des rectifications et des données complémentaires pour 341 livres dont la bibliographie, dans les volumes précédents, contenait des erreurs, soit parce que quelques-uns n'avaient pas été décrits *de visu* mais d'après les relations des autres, soit parce que quelques exemplaires étant défectueux leur description n'était pas complète. Les ,,rectifications'' sont suivies par la liste des livres décrits et complétés chronologiquement (p. 323—345), la liste des gravures reproduites en fac-similé (p. 347—348), l'index analytique (p. 349—372), l'errata (p. 373—374) et la table des matières (p. 375). Le texte bibliographique est précédé par une préface du Gén. R.

Rosetti et par les „Explications" de l'auteur. Si nous disons „l'auteur" et non pas les auteurs, c'est, qu'en fait, tout le travail de la rédaction de ce volume a été fait par M. Simonescu, le regretté professeur Bianu n'ayant laissé que peu de matériaux, où il n'avait pas eu le temps de mettre l'ordre.

Malgré les difficultés rencontrées, l'auteur a réussi à éditer un volume excellent du point de vue technique et qui rivalise avec les tomes précédents.

Par l'expérience acquise en sa qualité de bibliothécaire de l'Académie Roumaine et par ses vastes connaissances en matière de bibliographie, M. Simonescu était le spécialiste le mieux indiqué pour cette tâche. Ses investigations ne se sont pas limitées au dépot de l'Académie et aux autres bibliothèques publiques et privés de la capitale, mais il a étendu ses recherches à presque toutes les bibliothèques importantes de la province et à quelques-unes de l'étranger. Sans cette énergie et cette persévérance, les immenses matériaux de ce volume n'auraient pas pu être rassemblés. L'auteur met ainsi à la disposition des spécialistes une des meilleurs sources d'information. Cela d'autant plus que la Bibliographie Roumaine Ancienne ne contient pas seulement une description aride des livres mais aussi la reproduction des préfaces et des postfaces, ainsi que des notes qui peuvent intéresser l'historien de la littérature roumaine ancienne, de même qu'une bibliographie concernant les ouvrages présentés.

La première oeuvre bibliographiée est un livre de prières (*molitvenic*) slavon du XVI-e siècle. La date de l'apparition n'est pas indiquée parce que l'exemplaire qui se trouve à la Bibl. de l'Ac. Roum., le seul connu, est défectueux. Vient ensuite un Tétraévangéliaire slavon publié en Moldavie en 1546 et plusieurs oeuvres de Coresi. La plupart des ouvrages datant du XVI-e siècle sont écrits en slavon ou en slavon et en roumain. Parmi les 491 livres décrits nous trouvons plusieurs oeuvres grecques. La plus ancienne en est un abécédaire imprimé à Jassy en 1651.

Dans la deuxième partie du volume, contenant les „Rectifications", se trouvent, outre les livres dont la bibliographie subit des corrections et des complétements, des livres, qui, quoiqu'ayant été présentés correctement dans les volumes précédents, sont de nouveau enregistrés pour que l'auteur puisse ajouter la bibliographie plus récente. En ce qui concerne cette seconde partie, je voudrais faire quelques rectifications.

No. 310 : Le théâtre politique d'Ambrosius Marlianus ne fut pas traduit en grec par le prince Nicolas Mavrocordat mais par le prêtre Ioan Aviamie (cf. Ariadna Camariano, *Traducerea greacă a „Teatrului politic", atribuită greşit lui N. Mavrocordat şi versiunile româneşti*—La traduction grecque du „Théâtre politique" attribuée par erreur à N. M. et les versions roumaines, extrait de „Revista Istorică Română", tome XI—XII (1941—1942), Bucarest 1943).

No. 380 : Les conseils de Catherine II ne sont pas traduits en roumain du russe mais du grec (cf. Ariadna Camariano, *Voltaire şi Giovanni del Turco, traduşi în limba română pe la 1772*—Voltaire et Giovanni del Turco traduits en roumain aux environs de 1772, dans le volume commémoratif „In amintirea lui Constantin Giurescu, la douăzeci şi cinci de ani dela moartea lui", Bucarest 1944, p. 177.

No. 405 : Le catéchisme serbe, roumain et allemand (*Catehismul sârbesc, românesc şi nemţesc*) a paru en premiere édition en 1774 et pas en 1777. Le titre même de la version grecque nous fait connaître cette date. Cf. E. Legrand —

L. Petit — H. Pernod, *Bibliographie hellénique du XVIII-e siècle*, Paris 1928, II-e vol., p. 410, No. 1111.

No. 586 : L'histoire des Cantacuzène et des Brâncoveanu (*Intâmplările Cantacuzinilor şi Brâncovenilor*) de Démètre Cantemir a paru à Vienne et non pas à Leipzig. Le témoignage le plus sûr est celui du traducteur lui-même, Zaviras, qui affirme que sa traduction a paru à Vienne en 1795 à la typographie des frères Markides Puliu (G. Zaviras, *La Grèce moderne*, Athènes 1872, p. 249).

Au même numéro il faut ajouter que la version de Zaviras a été traduite en roumain pas seulement par G. Sion mais aussi par Vasile Vârnav. Sa traduction fut publiée dans le second volume de la revue „Arhiva Românească" paru en 1845. *Ariane Camariano*

CARTOJAN N., *Istoria literaturii române vechi* (Histoire de la littérature roumaine ancienne), Vol. I, Bucarest 1940, in folio, 96 p.; Vol. II, Bucarest 1942, in folio, pp. 89 (sic) — 180.

Volume I : *Des origines à l'époque de Mathieu Basarab et Basile Lupu.*

L'exposé que nous essayerons de faire dans ce périodique consacré à l'histoire des peuples du Sud-Est de l'Europe ne sera pas, à proprement parler, un compte-rendu mais un raccourci du matériel et de l'intérêt que peuvent offrir ces deux volumes pour l'histoire de la culture et de la littérature des peuples balkaniques.

N. Cartojan, professeur de littérature roumaine ancienne à l'Université de Bucarest et membre de l'Académie Roumaine, était le spécialiste le plus indiqué pour nous donner cette synthèse (qui, d'après le plan proposé, s'étendra jusqu'à l'année 1830). C'est lui, en effet, qui a consacré, dès 1910, à notre littérature ancienne de nombreuses et serieuses études monographiques d'une très grande importance pour la circulation des thèmes littéraires et l'interprétation des courants culturels dans les pays balkaniques (l'*Alexandrie*, 1910 et 1922, l'*Erotocrite*, 1935 et 1936; *Fiore di Virtù* = Ἄνθος τῶν χαρίτων, 1928 et 1935; *Les livres populaires roumains traduits du slave*, 1931, etc).

Les traités antérieurs d'histoire de la littérature roumaine étaient soit presque inaccessibles à cause de leur immense matériel quelque peu désordonné (N. Iorga), soit réduits à une interprétation bibliographique et étymologique (G. Pascu) ou trop généralisés (S. Puşcariu). N. Cartojan, spécialiste en littératures médiévales, utilise une méthode et une conception nouvelles.

Tout d'abord (pp. 5—8) l'auteur n'isole pas la littérature du moyen-âge roumain de l'atmosphère générale des littératures romaniques dont elle fait partie. Chez nous, de même qu'en Occident, le sentiment religieux et l'instinct national ont été les premiers facteurs qui ont donné une impulsion à la littérature nationale. L'auteur fait ensuite (pp. 8—18), un exposé de la littérature byzantine et des littératures slaves (bulgare, serbe, croate) qui l'encadrent. La littérature roumaine étant la plus jeune, est la seule des littératures romanes qui se soit développée sous l'influence des littératures byzantino-slaves; cet exposé destiné à fixer le cadre général dans lequel se développera l'évolution de la littérature roumaine était donc nécessaire. Le troisième chapitre (pp. 13—28) : *La pénétration des Roumains dans la culture slave*, montre une situation très privilégiée des Roumains, déterminée par les circonstances politiques. Tandis que les états balkaniques tombaient sous la domination turque, les Roumains gardaient assez longtemps leur indépendance religieuse et même, sous certains rap-

ports, leur indépendance politique. Grâce à cette circonstance, les pays roumains devinrent le lieu de refuge des écrivains d'au-delà du Danube, grecs ou slaves, et en même temps les gardiens des manuscrits et des trésors d'art apportés par les moines du sud du Danube, terrifiés, à tort ou à raison, par l'invasion ottomane. Mais, avant même l'invasion ottomane, les Roumains, entrant dans la zone d'influence directe des Slaves sud-danubiens, reçoivent tout d'abord la liturgie *slave*, ensuite le système d'organisation des états slaves et la langue slave en tant que langue officielle de l'Etat et de l'Église. Plus tard allait également pénétrer dans notre pays, des éléments de culture profane, des chroniques, l'art de la miniature, oeuvres à contenu littéraire et même scientifique. Dans ce chapitre, l'auteur accorde une plus grande attention que les traités d'histoire ne l'avaient fait jusqu'alors, aux calligraphes, miniaturistes, relieurs de manuscrits, ainsi qu'aux bibliothèques, broderies et à la peinture. Se ralliant à l'opinion de l'historien d'art bien connu, Joseph Strzygowski, il montre que les arts anciens, slave et roumain, ne doivent pas tellement à Byzance et à Athos, mais qu'ils ont leur propre développement. Strzygowski prétend même que l'art ancien moldave a dû souvent influencer la production artistique tardive du Mont Athos.

Le chapitre : *L'esprit roumain dans la langue slave* (pp. 28—47) présente sous une nouvelle lumière la littérature théologique (Filothée, Ţamblac, l'évêque Basile de Roman, 1484) et la littérature historique et didactique. N. Cartojan fait également oeuvre de nouveauté lorsqu'il montre le rapport entre ce qu'on nomme *la chronique du monastère de Bistritza* et *la chronique moldo-germanique* découverte par O. Gorka à Munich. Cette dernière se rapproche beaucoup de la première pour ce qui est des événements des années 1457—1486, mais est indépendante en ce qui concerne les années 1486—1499.

Passant aux *Conseils de Neagoe Bassarab à son fils Théodose*, l'auteur ne prend pas une position définie à l'égard de la paternité de l'oeuvre, mais apporte de nouveaux exemples d'inadvertances dans le texte tel qu'il nous a été transmis par les copistes, c'est-à-dire altéré et amplifié. Le problème est „épineux", dit-il, et seule une édition critique du texte pourra l'élucider. La question n'est donc pas aussi simple que l'a prétendu le professeur bulgare Stojan Romansky : *Mahnreden des Walachischen Woywoden Negoe Basarab an seinen Sohn Theodosios* (Leipzig 1908). Pour arriver à un résultat précis il faudrait mettre également à contribution la rédaction slavone de ces *Enseignements* dont quelques fragments ont été publiés par le savant russe P. A. Lavrov (1904) mais qui pourraient être édités intégralement d'après le manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque Nationale de Sofia. En ce qui concerne le rapport avec la rédaction grecque, les recherches ont été de beaucoup facilitées par le byzantinologue roumain bien connu V. Grecu, qui a publié le manuscrit grec du Monastère de Dionisiou du Mont Athos, avec la traduction en roumain. C'est également le Prof. V. Grecu qui a montré, dans une autre étude, que les Conseils ont eu une plus large circulation en langue grecque car il en a découvert des fragments dans le code grec 610 de ce même monastère de Dionisiou du Mont Athos (Cf. V. Grecu, *O versiune nouă a unei învăţături a lui Neagoe Basarab* (Une nouvelle version des Conseils de Neagoe Basarab) Bucarest, 1941 et *Învăţăturile lui Neagoe Basarab, Domnul ţării Româneşti* (1512—1521) (Les conseils de Neagoe Basarab, prince de Valachie), version grecque, éditée avec une in-

troduction et accompagnée de la traduction en roumain, par Vasile Grecu, Bucarest 1942.

Vient ensuite le chapitre V (pp. 47—65) sur „l'aube de la littérature roumaine" (textes rhotacisants, oeuvres imprimées en slave et en roumain), chapitre qui a moins de points communs avec le Sud-Est européen, exception faite pour les débuts de l'imprimerie slavone.

Dans le chapitre suivant (pp. 65—81) qui s'occupe de l'époque postcorésienne, N. Cartojan traite de trois cycles de légendes populaires à sujets pris dans l'Ancien Testament, du *Code Sturdzanus*, de la littérature populaire didactique et de prédiction, ainsi que du roman populaire. Toutes ces oeuvres littéraires, traduites du slavon, ont pénétré dans la littérature roumaine entre 1588—1635 environ.

La littérature populaire avait été encadrée dans l'évolution naturelle de la littérature roumaine, mais seulement au point de vue descriptif et bibliographique, par M. Gaster (*Geschichte der rumänischen Litteratur*, dans *Grundriss der romanischen Philologie*, II, 1898 de Gröber), tandis que dans le traité de N. Cartojan, elle devient une réalité vive et organique, par la mise en évidence de ce qui est permanent dans cette littérature et dans l'esprit des écrivains de l'époque ainsi que dans l'âme des masses populaires de nos jours. Le chapitre final (pp. 81—89) est consacré à l'historiographie de Valachie : *Cronica lui Nifon* (La chronique de Niphon), rédigée par Ga' riel, archiprêtre d'Athos, et *Cronica lui Mihai Viteazul* (La chronique de Michel le Brave), rédigée par le logothète Théodose.

La nouveauté de cette oeuvre est qu'elle reste sur un plan comparatif, poursuivant notre évolution littéraire en comparaison avec l'évolution des littératures romanes, et l'adaptation de notre littérature au fond de la littérature byzantino-slave.

Volume II. *De Mathieu Basarab et Basile Lupu jusqu'à Şerban Cantacuzino et Démètre Cantemir.*

Dans ce deuxième volume, imprimé deux ans après la parution du premier, N. Cartojan continue l'étude de l'évolution de la littérature roumaine jusqu'en 1688. Les Roumains jouent à présent le rôle de protecteurs culturels des peuples des Balkans pour lesquels ils impriment des livres ecclésistiques slavons (*Molitvenicul*, Câmpulung, 1635 ; *Triodul-Penticostar*, de la Princesse Hélène Mathieu Basarab, 1649 et *Imitatio Christi*, de Udriște Năsturel, 1647, oeuvre dont il n'existe plus aucun exemplaire dans notre pays, le seul exemplaire connu se trouvant dans la Bibliothèque du Musée Municipal de Lwów), et envoient aux Monastères d'Athos, de Palestine et de Syrie, divers manuscrits religieux.

L'auteur affirme, à juste raison, (p. 138), qu'à partir de la seconde moitié du XVII-e siècle, le rôle culturel du clergé commence à décroître. „Et alors, vers la moitié du XVII-e siècle, et surtout en Moldavie, c'est la classe sociale des boyards qui acquiert une place prépondérante dans la vie culturelle de la nation". C'est l'âge d'or de la littérature roumaine de l'époque ancienne, et cet âge d'or se prolongera jusque vers 1714, fin du règne de Constantin Brâncoveanu. La littérature roumaine, de plus en plus émancipée de l'empreinte slavone, crée des oeuvres littéraires nationales, tant dans le domaine de la littérature religieuse (Simion Stefan, métropolite de Transylvanie, Barlaam et Dosophthée, métropolites de Moldavie), que dans celui de l'historiographie (Grégoire Ureche,

Miron Costin). L'auteur consacre à chacune de ces personnalités littéraires, des chapitres spéciaux d'une analyse profonde et originale.

Un autre nouvel aspect pour l'époque 1635—1688 est la pénétration, chez nous, des premiers éléments occidentaux qui se sont montrés capables de revifier la culture roumaine en Moldavie (pp. 138—144) et en Transylvanie (pp. 103—108). Tout particulièrement intéressants par leurs contributions et leurs nouvelles interprétations sont les chapitres consacrés à Pierre Movilă (pp. 93—97), métropolite de Kiev et à Nicolas Milescu (pp.129—135), écrivains roumains qui, par suite des circonstances politiques et de leurs occupations, développèrent la plus grande partie de leur activité en Ukraine et en Russie (interprétation nouvelle et un essai de réhabilitation du Patriarche grec Kyrille Loukaris, à la suite des révélations fournies par les dernières recherches, comme par exemple, celles du riche volume intitulé Κύριλλος ὁ Λούκαρις (1572—1638) édité en 1939, à Athènes, par les Sociétés Σύλλογος Μεσαιωνικῶν Γραμμάτων et Ἑταιρεία Κρητικῶν Σπουδῶν. Contribution nouvelle : eclaircissements sur la traduction du grec, par Nicolas Milescu, de l'Ancien Testament. L'ancienne traduction de Milescu, malheureusement perdue, a été copiée dans la seconde moitié du XVII-e siècle, en Valachie, mais complétée aussi du II-e volume de Esdras et du III-e livre des Macchabées, que Milescu n'avait pas traduits.

Le contact plus étroit avec la culture balkanique du sud du Danube, est illustré, à cette époque, par *les chronographes* que l'auteur étudie (pp. 135—138) tant sous le rapport de l'origine (Manassès, Dorothée de Monembase et Mathieu Cigala), que sous celui des traces qu'ils ont laissées dans les légendes et les superstitions du peuple roumain.

L'oeuvre de N. Cartojan est encore rehaussée d'une valeur scientifique particulière par les illustrations qui suivent pas à pas notre développement littéraire (cités, monastères, miniatures de manuscrits, titres de livres imprimés, portraits, etc.). Cette illustration est conçue par l'auteur de manière à s'intégrer au texte qu'elle explique, qu'elle éclaire e. qu'elle vérifie.

Dan Simonescu

RĂDULESCU, ION HORIA, *Teatrul francez în Muntenia în prima jumătate a secolului al XIX-lea* (Le théâtre français en Valachie pendant la première moitié du XIX-e siècle), Sibiu, Imprimeria „Cartea Românească din Cluj", 1943, IV + 150 pages, 17×11.

I. Horia Rădulescu est un investigateur assidu et sérieux, c'est l'un des spécialistes les plus compétents en fait d'histoire du théâtre roumain. Ce sujet le préoccupe depuis de longues années. Au cours de recherches méticuleuses dans les bibliothèques et archives roumaines, ainsi que dans celles qu'il eut l'occasion de consulter en France pendant son séjour à Paris, il réussit à recueillir un matériel précieux, en partie inédit. Il a déjà publié quelques études et articles documentés : *Contribuţiuni la istoria teatrului din Muntenia* (Contributions à l'histoire du théâtre en Valachie), (1833—1853), Bucarest, 1935, *Contribuţii la istoria operei italiene în Bucureşti* (Contributions à l'histoire de l'opéra italien à Bucarest), dans *Studii Italiene*, IV (1937), *Scribe sur la scène roumaine dans la première moitié du XIX-e siècle*, Vălenii-de-Munte 1940.

Sa dernière étude au sujet du théâtre, contenant des contributions originales, est „*Le théâtre français en Valachie*", ouvrage divisé en trois chapitres. Le premier (pp. 1—26) se réfère au *théâtre en langue grecque*, le second (pp.

27—28) au *théâtre en langue française et les troupes françaises*, et le troisième (pp. 99—141) au *théâtre en langue française* (*le répertoire*). Comme aucun autre jusqu'ici, l'auteur a travaillé avec persévérance dans les bibliothèques et les archives françaises, pour identifier les artistes français qui avaient joué dans notre pays, ainsi que les pièces interprétées. Dans le III-e chapitre, l'auteur donne même le résumé de chaque comédie ou vaudeville du répertoire français. Dans les trois chapitres de son étude, Rădulescu rapporte des faits très intéressants, donne des informations inédites, mais s'éloigne souvent du sujet. Le titre ne correspond pas toujours au matériel traité dans les 140 pages de l'ouvrage.

Dans l'introduction Rădulescu dit : „étant donné que diverses troupes de théâtre françaises s'arrêtent souvent à Bucarest et à Iassy, nous sommes obligés de nous rapporter, dans notre exposé, au développement du théâtre français en Moldavie ; ceci n'enlève rien à l'unité de l'ouvrage, au contraire, le lien qui existe entre le théâtre français en Valachie et celui de Moldavie nous rapproche, au moins de ce point de vue, du véritable aspect du théâtre français en Roumanie".

Nous obtenons en effet une vue d'ensemble du théâtre français dans les Principautés Roumaines, mais non pas une image claire de ce théâtre en Valachie. L'auteur s'occupe un peu trop du développement du théâtre français en Moldavie et ailleurs, laissant ainsi dans la pénombre la scène française en Valachie. L'attention du lecteur est continuellement déplacée d'une scène française à une autre, d'une ville à une autre, et même jusqu'à Alger et Alexandrie, de sorte qu'il ne parvient à se faire une idée claire de l'activité des troupes françaises en Valachie. Pour maintenir l'unité de l'étude et pour éviter que le développement logique des idées ne soit pas interrompu, nous pensons qu'il eût été mieux qu'une bonne partie du matériel explicatif si précieux figurât dans l'appareil critique au bas des pages.

Arrêtons-nous maintenant au premier chapitre : *Le théâtre en langue grecque*. La première question que nous sommes amenés à nous poser est : pourquoi l'auteur s'est-il tellement étendu sur le théâtre grec et y a-t-il apporté un tel luxe de détails ? Est-ce une introduction au théâtre français, auquel le théâtre grec avait précédé ? Décidément non, parce qu'elle est absolument unilatérale. Une introduction devait se rapporter, en lignes générales, à l'activité des troupes grecques, allemandes et italiennes, qui avaient précédé le théâtre français. Il est vrai que le théâtre grec contribua beaucoup plus au développement du goût du public roumain pour le théâtre, mais il ne fallait pas passer sous silence les autres théâtres, d'autant plus que le répertoire de ces derniers se rapprochait davantage du théâtre français. Le théâtre grec avait un répertoire special, composé de tragédies patriotiques ou nationales, de quelques tragédies françaises et italiennes traduites en grec, ainsi que de quelques tragédies de l'antiquité grecque, écrites par des patriotes grecs. Le rôle de ce théâtre n'était pas tant de distraire et de cultiver le spectateur, comme le faisait le théâtre français, allemand et italien, que de préparer une révolution.

Pour le premier chapitre, c'est L'Ἱστορία τοῦ νεοελληνικοῦ θεάτρου (Histoire du théâtre néo-grec) de Nicolas Lascaris qui servit de source principale à Rădulescu. Mais, comme les affirmations de Lascaris au sujet du théâtre grec de Bucarest sont en grande partie inexactes, il s'ensuit que nombre des affirmations de Rădulescu ne tiennent pas non plus.

Par exemple, se référant à Lascaris, Rădulescu admet (p. 7) que la première représentation grecque à Bucarest eût lieu de 7 janvier 1810, quand les élèves de l'école grecque sous la direction du professeur Iatropoulos jouèrent Φωκίων (Focion). Lascaris s'appuie sur la lettre qu'un noble phanariote, Constantin Argyropol, de séjour à Bucarest, adressait à sa soeur Cornélie Mayer dans laquelle il racontait ses impressions au sujet de cette représentation. Dans notre article „*Le théâtre grec à Bucarest au début du XIX-e siècle*", publié dans *Balcania* VI, 1943, pp. 381—416 nous disions qu'il était impossible que la représentation, dont parlait Argyropol, eût eu lieu en 1810. C'était probablement en 1820, car en 1810, sous l'occupation russe, il n'y avait pas de prince à Bucarest, pour la fête duquel on pût donner de représentation. Lascaris, connaissant peu l'histoire et la situation du pays à cette époque-là, n'a pas remarqué que la date du 7 janvier 1810, indiquant la première représentation grecque à Bucarest, ne correspondait pas à la réalité des choses. Au surplus, à cette date, le professeur Iatropoulos n'était pas encore arrivé à Bucarest. On le fit venir comme professeur à l'école princière en 1818 et il y enseigna jusqu'en 1820, lorsqu'il présenta sa démission.

Plus loin, Rădulescu admet (pp. 7—8) qu'en 1811, après *Focion*, on représenta la tragédie de Iacovaky Rizo Néroulos, *Aspasie*. Ses sources d'information sont : Le Fermanli, *Du théâtre grec moderne*, dans *Le Monde dramatique*, I (1835) p. 87, et Rudolf Nicolai, *Geschichte der neugriechischen Literatur*, Leipzig 1876. L'article de Le Fermanli ne m'ayant pas été accessible, je n'en connais pas exactement le contenu. Quant à Nicolai, il affirme en effet qu'*Aspasie* fut jouée à Bucarest en 1811. Jean Humbert, qui écrivit une biographie de l'auteur de cette tragédie, soutient dans la préface à l'oeuvre de Néroulos, *Cours de littérature grecque moderne*, II-e édition, Genève-Paris 1828, p. XVI, qu'*Aspasie* avait été jouée en 1811, sans pourtant préciser l'endroit ; aussi pourrions-nous admettre que des scènes de la tragédie eussent été jouées dans la maison d'un noble du Phanar ou de Bucarest, mais non sur une scène publique à Bucarest. La revue viennoise Ἑρμῆς ὁ Λόγιος de 1811 contient des comptes rendus détaillés sur l'activité de l'école de Bucarest. Si ses élèves avaient donné alors une représentation de théâtre, je pense qu'on en aurait trouvé dans cette revue au moins une mention sommaire. C'est probablement d'après Jean Humbert que Nicolai a indiqué la date de la représentation, en y ajoutant „Bucarest" sans aucune certitude à ce sujet. Nous verrons plus loin que Nicolai faisait fréquemment de semblables rectifications. A la page 8 Rădulescu dit : „A la représentation de 1813, Aspasie remporta un grand succès ; des vers furent dédiés à l'auteur, qu'on louait d'avoir écrit sous l'inspiration d'Appollon". Rădulescu admet-il donc une autre représentation en 1813 ? A Bucarest ? Nous savons pourtant qu'en 1813 la tragédie fut *publiée* et qu'à cette occasion on écrivit des épigrammes pleins d'éloges.

Rădulescu admet (p. 13), avec Lascaris, qu'en décembre 1818 on représenta la tragédie de Voltaire, *Brutus*, traduite par Christaris. Dans mon article mentionné plus haut, je disais qu'il n'est pas probable que la représentation de *Brutus* ait eu lieu à cette date. Renvoyant à Rudolf Nicolai, *ouvr. c t.*, pp. 199—200, Rădulescu affirme (p. 14) qu „l'on connaissait aussi d'autres traductions de Brutus : l'une de C. Psomakis, professeur au lycée grec, l'autre de G. Seruios, qui toutes les deux furent jouées à Bucarest dans le courant de 1820". Au sujet de Psomakis, Nicolai dit seulement qu'il traduisit Brutus, sans

mentionner si sa traduction avait été jouée. Quand à Seruios, nous savons qu'il traduisit d'autres tragédies de Voltaire, mais non pas *Brutus*. La confusion de Nicolai est évidente ; il attribue à Seruios la traduction de *Brutus*, publiée à Bucarest en 1820. Mais nous savons avec certitude, par des documents contemporains, que la traduction était faite par Christaris.

Rădulescu admet encore (p. 14) qu'au début de janvier 1819, on représenta *Phèdre* de Racine, traduite en vers par Jacob Rizos Rangabé. Dans mon article j'apportais plusieurs arguments prouvant que *Phèdre* ne fut pas représentée en janvier 1819, comme l'affirme Lascaris et comme l'admet aussi Rădulescu.

A la page 15 Rădulescu dit : „Mais il existe d'autres preuves que la tragédie de Voltaire fût l'objet de plusieurs traductions, dont les unes parvinrent même sur la scène. Ainsi, C. Iken et R. Nicolai nous informent que *La Mort de César* fut traduite par Iancu Văcărescu aussi et représentée à Bucarest en 1819 et probablement aussi en 1820. N. I. Lascaris connaît l'existence de cette traduction, mais il se contente d'indiquer la source de son information, sans la discuter". Iancu Văcărescu ne traduisit pas *La Mort de César* de Voltaire, en grec, et par conséquent on ne pouvait représenter cette tragédie d'après une traduction faite par Văcărescu. C'est une simple confusion, due au fait suivant : lorsque le 23 février 1819 eût lieu la représentation de la tragédie *La Mort de César* d'après la traduction de G. Seruios, il semble que le nom du traducteur ne fut pas annoncé, de sorte que la traduction fut attribuée par erreur tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Dans une correspondance de Bucarest, relative à cette représentation, publiée dans le périodique viennois, Καλλιόπη, on attribue la traduction au professeur Constantin Iatropoulos. Mais cette erreur fut rectifiée dans le numéro suivant de la même revue, indiquant Georges Seruios comme traducteur. En même temps une lettre de Bucarest, adressée à la revue viennoise Ἑρμῆς ὁ Λόγιος faisait la rectification nécessaire ; il y est précisé que c'est G. Seruios qui est le traducteur et non pas Constantin Iatropoulos. Une autre correspondance adressée d'abord au périodique français *Revue Encyclopédique* (avril 1819, p. 171) et plus tard à la publication allemande *Staats -und Gelehrte Zeitung des Hamburgischen unpartheyischen Correspondenten* (11 sept. 1819, No. 146), attribuait la traduction à Iancu Văcărescu. Nous voyons donc que c'est par erreur que la traduction fut attribuée tantôt à Iatropoulos, tantôt à Văcărescu, deux personnes qui jouèrent un rôle important à sa représentation, le premier comme régisseur, le second en qualité de directeur du théâtre. Iancu Văcărescu était directeur du théâtre lors de la représentation de *La Mort de César* (23 février) N. Lascaris s'est appuyé sur la correspondance publiée dans la *Revue Encyclopédique* ; Iken et Nicolai sur celle publiée dans la revue allemande et Rădulescu sur ces deux écrivains allemands. Cependant Iken même, dont Rădulescu emprunte l'information, doute, à la page suivante, que c'est Văcărescu qui fut le traducteur de *La Mort de César* et ajoute : „vielleicht ein Irrthum obwaltet" (Iken, *Leukothea*, Leipzig 1825, vol. II, p. 196). Pour de plus amples détails, nous renvoyons le lecteur à notre article mentionné plus haut.

Rădulescu est tellement sûr que Văcărescu traduisit la tragédie de Voltaire, qu'il se demande si sa traduction ne fut pas jouée à Odessa également et ajoute (p. 16) : „le fait que l'oeuvre jouit d'une large circulation plaide pour cette thèse ; on la connaissait à Venise en 1821". Pour appuyer cette dernière affir-

mation, il renvoie à ,,C. Iken, op. cit. II p. 195 (Catalogue des livres de l'imprimerie N. Glykys)''. Mais c'est une erreur de la part de Rădulescu de croire que les livres cités par Iken à la page 195 sont extraits du *catalogue* de Glykys de 1821. La liste des livres cités par Iken d'après ce *catalogue* se termine à la page 162, après quoi suivent quelques livres cités d'après un autre catalogue de Glykys, un *catalogue de livres latins*; vient ensuite une liste de périodiques grecs et, à partir de la page 170, commence la *liste chronologique des écrivains néo-grecs de* 1453—1821. Ce que Iken écrit au sujet de Văcărescu ne provient pas d'un catalogue de livres de Glykys, mais de la *Staats -und Gelehrte Zeitung des Hamburgischen unpartheyischen Correspondenten*, du 11 sept. 1819, citée aussi par Iken; d'ailleurs Rădulescu remarque ceci à la page précédente. Donc Iken se base sur la correspondance parue dans la publication allemande, qui attribue par erreur la traduction à Văcărescu. Quant à Nicolai, il emprunte son information soit à Iken, soit directement à la *Staats -und Gelehrte Zeitung*.

A la page 15 Rădulescu écrit que *La Mort de César*, traduite par G. Dracoulis d'Ithaque, fut représentée à Bucarest en 1820. Il détient ce renseignement de Le Fermanli, *ouvr. cit.*, p. 88. Nous ne savons pas comment s'exprime Le Fermanli, mais nous croyons que son affirmation est erronée. D'abord, ce n'est pas de G. Dracoulis qu'il s'agit, mais de Spiros Dracoulis. Ensuite il n'y a pas de source grecque ou étrangère, contemporaine ou postérieure, qui cite Dracoulis comme écrivain ou traducteur. Il avait été élève à l'école d'Odessa. Probablement qu'après avoir terminé ses études, il travailla comme comptable dans une maison de commerce d'Odessa, car en 1820, lors de son initiation dans la ,,Philiki Hétairia'' (Société amicale secrète qui organisa la révolution de 1821), nous le voyons figurer dans la liste des ,,hétairistes'' avec indication de son occupation: secrétaire de commerce. Il se distingua comme acteur amateur du théâtre grec d'Odessa, où il fut admiré et applaudi dans les rôles principaux des tragédies de Voltaire: *Mahomet* et *La Mort de César*. La revue viennoise Ἑρμῆς ὁ Λόγιος de 1821, p. 114, publie une lettre d'Odessa donnant une relation des représentations de ces deux tragédies et du succès remporté par le jeune acteur Dracoulis. Une correspondance semblable fut publiée dans la *Revue Encyclopédique* (III-e année, vol. IX (1821) p. 605). Si Dracoulis avait vraiment traduit *La Mort de César*, il aurait joué sa propre traduction à Odessa et ses admirateurs n'auraient pas manqué de le relever. En admettant même que Dracoulis eût traduit cette tragédie — ce que je ne crois pas — je ne vois pas pourquoi le comité du théâtre de Bucarest aurait eût recours à sa traduction, du moment qu'il en avait une autre, faite par G. Seruios, professeur à la cour princière et second chancelier (Logothète). Les acteurs mêmes étaient familiarisés avec cette traduction, puisqu'ils l'avaient jouée le 23 février 1819.

Horia Rădulescu, s'appuyant sur R. Nicolai, admet qu'il y aurait eu encore un traducteur de cette tragédie, G. Lassanis (p. 16). Voici ce que dit Nicolai (p. 200) sur l'activité littéraire de Lassanis: ,,zuletzt Metaphrasen ,,Harmodios und Aristogiton'', ,,Cäsars Tod'' und ,,Mahommed'', ein patriotisches Gedicht ,,Hellas und der Fremdling'' als Prolog zum ,,Demosthenes'' etc.''. Voyons d'abord si les affirmations de l'auteur de la littérature néogrecque sont fondées. Premièrement, *Harmodios et Aristogiton* n'est pas une traduction, mais un drame écrit par Lassanis; ensuite, il est vrai que le poème *La Grèce et l'Etranger* fut joué à Odessa avant le drame de Nicolas Piccolos, *Démosthène*, mais Lassanis l'avait composé comme prologue à son drame

Harmodios et Aristogiton et c'est sous ce titre qu'il fut publié : Ἑλλὰς, πρόλογος εἰς τὴν τραγῳδίαν Ἁ(ρμόδιο) καὶ Ἀ(ριστογείτων) etc. (Grèce, prologue à la tragédie H(armodios) et A(ristogiton).

Nous constatons donc que les affirmations de Nicolai au sujet des drames *Harmodios et Aristogiton* et *La Grèce et l'Etranger* sont erronées. Je crois que son affirmation concernant les tragédies de Voltaire est tout aussi peu fondées. Ces deux tragédies furent jouées à Odessa en octobre 1820. A cette époque Lassanis était professeur à l'école grecque d'Odessa et l'un des organisateurs infatigables du théâtre grec de cette ville. Il prenait parfois une part active aux représentations, en interprétant certains rôles. Peut-être Lassanis eût-il les manuscrits des deux traductions des tragédies de Voltaire et est-ce ainsi que, par erreur, les traductions lui furent attribuées. Je ne crois pas que Lassanis ait traduit ces tragédies. D'ailleurs ni les investigateurs grecs, qui s'occupèrent de la vie de Lassanis si riche d'activité, ne prirent pas au sérieux l'affirmation de Nicolai et ne le considérèrent comme traducteur de Voltaire.

A la même page (16), renvoyant à Iken, *Leukothea* II, p. 199, Rădulescu mentionne une autre version de la tragédie voltairienne *La Mort de César*, traduite de l'italien par des étudiants d'Odessa en 1820. Il ajoute que cette traduction était mentionnée en 1821 dans le catalogue des livres qui se trouvaient à l'i primerie de N. Glykys à Venise. Comme nous l'avons dit plus haut, le chapitre respectif de *Leukothea* n'a aucun rapport avec le catalogue de Glykys. Quant à la traduction de la tragédie, je pense qu'elle n'était pas due aux étudiants d'Odessa, comme l'admet Rădulescu, mais aux élèves de l'école grecque de Trieste. La source d'information d'Iken est sûrement un passage d'une lettre publiée dans la revue viennoise Ἑρμῆς ὁ Λόγιος, passage mal interprété par Iken. L'auteur de cette lettre, Christodoulo Ieropès, dit : „J'offre au public la nouvelle suivante, que je vous prie de répandre par la revue Ἑρμῆς ὁ Λόγιος. Les nouvelles publiées de temps à autre dans cette revue au sujet des représentations de tragédies au théâtre d'Odessa, réveillèrent l'ambition des Grecs *d'ici* ; quelques jeunes gens, épris de la scène, élèves de notre lycée, traduisirent de l'italien : *La Mort de Jules César* et, sur la demande de tous nos concitoyens et grâce à leur concours, représentèrent cette tragédie le 9 février . . .". La lettre est datée de Trieste, le 23 février 1820.

A la page 17, note 1, Rădulescu soutient que l'identification de Seruios comme traducteur de *Mérope* de Voltaire fut faite d'abord par J. Rizos Néroulos et qu'elle fut acceptée ensuite par Iken, Ollănescu, etc. Je me demande pourtant comment Iken pût-il emprunter ce renseignement à Néroulos, du moment que son oeuvre *Leukothea* fut publiée en 1825 et que le *Cours de la littérature grecque moderne* de Néroulos datait de 1826? Cette identification fut faite dans la revue Ἑρμῆς ὁ Λόγιος de 1819, p. 582, qui publia une lettre envoyée de Bucarest dans le but exprès d'identifier Seruios comme traducteur des tragédies de Voltaire : *La Mort de César, Mérope* et *Agathocle.*

A la page 17 Rădulescu dit encore : „G. Seruios est aussi le traducteur d'*Agathocle* de Voltaire, jouée à Bucarest en 1820, selon R. Nicolai". Cependant Nicolai ne précise pas qu'*Agathocle* fut jouée à Bucarest en *1820*. Parlant des différents traducteurs grecs des oeuvres de Voltaire, l'historien allemand dit qu'elles furent traduites aussi par : „Georgios Seruios von Keos, zweiten Logothet und Lehrer am Hofe des Fürsten Alexander Sutzos in Bukarest,

dessen Agathokles, Meropa und Brutus (Bukarest 1820) auf dem griechischen Theater zu Bukarest 1819 und 1820 zur Aufführung kamen". Nicolai s'appuie probablement sur la lettre de la revue mentionnée plus haut, Ἑρμῆς ὁ Λόγιος, dans laquelle il est dit que Seruios avait traduit les tragédies *Agathocle*, *Mérope* et *Mort de César*; on n'y fait aucune mention de *Brutus*, que Nicolai cite par erreur. (La traduction de *Brutus*, publiée à Bucarest en 1820, à laquelle se réfère Nicolai, est — nous le savons avec certitude — l'oeuvre du docteur Michel Christaris). C'est également par erreur que Nicolai affirme qu'*Agathocle* avait été jouée à Bucarest. Nous savons seulement que cette tragédie avait été traduite; mais aucune source contemporaine n'indique qu'elle fût jouée. Probablement qu'en écrivant l'*Histoire de la littérature néo-grecque*, Nicolai se rappela-t-il vaguement le contenu de la lettre — ce qui explique le changement de titre, *Mort de César* en *Brutus* — ou bien n'exprima-t-il pas clairement sa pensée. Peut-être voulut-il dire que ces trois tragédies avaient été traduites et que les deux dernières furent jouées, car il précise la date de leur représentation, sans en faire autant pour Agathocle. En effet, Mérope et Brutus furent jouées aux dates citées par Nicolai : 1819 et 1820.

Plus loin (p. 17), Rădulescu affirme que Dracoulis d'Ithaque traduisit en 1820 *Zaïre* à Bucarest (nous ignorons d'où il détient ce renseignement) et que parmi les traducteurs des tragédies de Voltaire il faut citer Jacob Rizos Rangabé, „mais, ajoute-t-il, nous ne pouvons dire rien de précis sur le sort de ses traductions". Nous avons déjà dit que Dracoulis n'était connu ni comme écrivain, ni comme traducteur. Ancien élève de l'école d'Odessa, il était secrétaire dans une maison de commerce et acteur amateur. Il se trouvait à Odessa en 1820 et interprétait des rôles dans les tragédies que l'on y jouait. Nous ne croyons donc pas qu'il vint à Bucarest, pour y traduire *Zaïre*, en 1820 ou plus tard, car peu après il tomba dans la bataille de Drăgăşani. Dans sa brochure Ὁ ἱερὸς λόχος καὶ ἡ ἐν Δραγατσανίῳ μάχη (Le bataillon sacré et la lutte de Drăgăşani), Athènes 1919, p. 5, Constantin Radu dit que Dracoulis a joué à Odessa la tragédie de Voltaire *Zaïre*, traduite par Rizos Rangabé. Par conséquent Dracoulis a joué dans les tragédies de Voltaire *Mahomet*, *La Mort de César* (nous l'avons vu plus haut) et *Zaïre*, mais il ne les a pas traduites. En ce qui concerne Jacob Rizos Rangabé, comme traducteur de Voltaire, nous savons qu'il traduisit *Zaïre*, traduction publiée à Athènes en 1838.

Se référant à Lascaris, Rădulescu admet (p. 17) que la tragédie de Zambelios, *Timoléon*, fut représentée à Bucarest en décembre 1818. Pour les raisons exposées dans mon article cité antérieurement, j'exprimais l'opinion que la représentation de cette tragédie doit avoir eu lieu à une date ultérieure à 1818.

Rădulescu ne doit pas considérer (pp. 18—19) comme deux opinions qui se corroborent les affirmations de Le Fermanli et de R. Nicolai au sujet des tragédies de Néroulos et de leur influence, puisque l'un et l'autre s'appuient sur Jean Humbert (*Préface au Cours de littérature grecque moderne* de Jacovaky Rizos Néroulos, II-ème édition, Genève—Paris 1828).

En ce qui concerne la recommandation de C. Bolliac, qui avait demandé en 1846 que l'on jouât la pièce *Polixène*, en lui accordant une grande importance, car il la considère comme point de départ d'un théâtre roumain pour les élèves de Gh. Lazăr, je crois que c'était moins un spectacle grec que Bolliac demandait, qu'une représentation roumaine de cette tragédie, d'après la version de A. Zot, écrite en 1837 et publiée à peine en 1845.

A la page 20 Rădulescu affirme qu'en 1819 on représenta *Thémistocle* de Metastase, traduit par G. Rusiadès. Comme je le disais dans mon article, nous ignorons si la traduction de Rusiadès, publiée en 1838, était faite en 1819 et circulait déjà en manuscrit. Mais nous savons pertinemment qu'il existait à cette époque-là une autre traduction, publiée en 1796 à Vienne. Il semble ressortir d'une lettre de O. Coumas, publiée dans Ἑρμῆς ὁ Λόγιος de 1817, pp. 604—607, qu'une deuxième traduction faite par les „amateurs de théâtre", avait été jouée à Odessa en 1817. Je crois que la scène bucarestoise utilisa la traduction faite à Odessa deux ans auparavant. Ces prêts entre la scène de Bucarest et celle d'Odessa étaient d'usage. D'ailleurs la traduction de Rusiadès n'était pas même recommandable, étant écrite en un grec plutôt archaïsant.

En lisant mes remarques, il est possible que le lecteur soit amené à penser que je me suis trop arrêtée aussi sur des questions de moindre importance. Je tiens cependant à préciser que j'ai crû nécessaire de rectifier ces informations erronnées puisque dans mon étude, citée à plusieurs reprises, je n'ai pas accordé une importance exagérée à ces renseignements, que j'ai passés sous silence. Cependant, étant donné que l'étude de J. Horia Rădulescu les met en circulation, en leur donnant un caractère d'informations authentiques, je me sens obligée de faire les rectifications nécessaires, afin de ne pas être accusée de les avoir ignorées. Si Rădulescu avait eu la possibilité de consulter à ce sujet une bibliographie grecque plus riche, il aurait vu sans doute que ce que disent Nicolai et Lascaris n'est pas toujours exact, et il ne se serait pas laisé induire en erreur.

Ariane Camariano

CHELARU, VALENTIN GR., *Influenţe literare româneşti în opera dramaturgului bulgar Dobri P. Voinikov* (Influences littéraires roumaines dans l'oeuvre du dramaturge bulgare Dobri P. Voïnikov), Bucarest, Cartea Românească, 1941, pp. 107—181. Tirage à part du *Buletinul Institutului Român din Sofia*, I-re année, 1941, No. 1).

M. Valentin Chelaru se propose d'examiner les rapports linguistiques et littéraires roumano-bulgares au XIX-e siècle. Cette étude est de fait un fragment de son ouvrage, conçu dans de plus amples proportions. Les premières quatre pages de l'introduction peuvent être considérées comme introduction à l'ouvrage projeté.

L'idée directrice qui s'en dégage est la recherche et la démonstration des influences de la langue et de la littérature roumaines dans l'oeuvre de la génération des écrivains révolutionnaires de la renaissance bulgare, qui avaient fait de la Roumanie leur seconde patrie, le quartier général et le foyer de culture de tous les Bulgares. Le XIX-e siècle est l'époque où la culture et la langue roumaines eurent l'occasion de prendre leur revanche sur les influences bulgares qu'elles avaient subies au Moyen Age.

M. Chelaru dit : „L'interprétation que nous donnons aujourd'hui à ce matériel est nouvelle, elle n'a pas encore préoccupé aucun investigateur roumain ou bulgare" (p. 110). Pourtant, un correctif de modestie eut été nécessaire, car il y a quelqu'un qui s'était déjà occupé des influences littéraires roumaines sur les écrivains bulgares. Les études de M. Al. Iordan, qui paraissent depuis plus de dix ans, constituent le squelette d'une vue d'ensemble sur cet aspect des relations roumano-bulgares au XIX-e siècle. M. Chelaru les considère comme „matériel", afin de se réserver „l'interprétation". Mais c'est justement sur le

chapitre publié maintenant par M. Chelaru, que M. Iordan a déjà esquissé une interprétation. M. Chelaru en fait mention dans une note à la fin de son étude, tout en ajoutant que l'étude de M. Iordan „ne lui a été d'aucune utilité et ne modifie en rien ses conclusions".

M. Chelaru s'occupe de la comédie de Dobri Voïnikov : „La civilisation mal comprise", Bucarest 1871. Les critiques bulgares crurent trouver dans cette pièce des influences françaises et serbes, sans toutefois le démontrer. M. Chelaru déclare que ces influences n'apparaissent pas dans l'oeuvre de Voïnikov. Par contre, lorsqu'il entame l'analyse détaillée du texte, M. Chelaru découvre les modèles roumains dont s'est servi Voïnikov, modèles identiques à ceux étudiés par M. Al. Iordan. Cependant, au préalable, M. Chelaru démontre que ce n'est qu'en s'inspirant du milieu et de la spiritualité roumaines que la comédie de Voïnikov pouvait prendre consistance. Cette comédie este une satyre de ce qu'on appelait „franţuzism" * ou „bonjourisme", de la dissonance entre le fond et la forme. On nous présente des types francisés, fréquents dans la société et le théâtre roumains de l'époque, et on se livre à une critique sociale, qui s'inspire de la critique de la forme sans fond, préconisée en Roumanie par Al. Russo et menée avec âpreté par Maïorescu. Au surplus, ce n'est qu'en Roumanie que Dobri Voïnikov pouvait trouver ces personnages et ces idées, car en Bulgarie, à cette époque-là, on ne pouvait concevoir ni les uns ni les autres. Mais si les personnages de Voïnikov ne sont pas vivants, comme le croit M. Chelaru, partageant à ce sujet l'opinion de Liouben Karavélov, cela n'est pas dû au fait que ces personnages proviennent d'un autre milieu et n'existent pas encore dans le milieu bulgare ; l'erreur réside surtout dans l'insuffisance du talent créateur de Voïnikov. D'après Karavélov, le manque du naturel des héros vient de ce qu'ils sont ridicules et non de ce qu'ils n'existaient pas en réalité. Il se peut que ces personnages n'aient pas vécu à cette époque-là, mais ils étaient parfaitement possibles pour le milieu bulgare, ils y ont existé plus tard ; aussi, lorsque B. Pénev dira, ultérieurement, que ces personnages sont vivants, pouvons-nous le croire, non seulement parce que nous les avons rencontrés, mais parce que nous pouvions les rencontrer, si l'art de Voïnikov les présentait comme des personnages possibles. En réalité, les Bulgares de Roumanie avaient aussi les travers décrits par Voïnikov. Voyez pour cette époque : „Gens sans aveu" par Iv. Vazov, II-e partie (dans le café de Bucarest), ainsi que „Le Chant des jeunes gens bucarestois" par Christo Botev. En outre, Petko Slavéïkov avait publié en 1869, à Constantinople, une comédie dans laquelle il persiflait la mode féminine.

En continuation, M. Chelaru analyse : II. L'action et les origines de la comédie ; III. Les personnages et les modèles ; IV. La technique du théâtre. Afin d'établir les influences ou l'identité entre les personnages et les situations de la comédie de Voïnikov et des comédies roumaines, il se réfère dans ces trois chapitres aux comédies „Franţuzitele" (Les Francisées) de Faca ; „Chiriţa în Iaşi" (Kiritza à Iassy), „Piatra în casă" (La pierre dans la maison) et „Iorgu dela Sadagura" (Iorgu de Sadagura) de Basile Alexandri. Il était inutile de parler de „Băcălia amoroasă" (L'Epicerie de l'amour) par A. Russo, car D. Voïnikov ne pouvait pas connaître cette dernière comédie. Tout au plus devait-on

* *Franţuzism*, introduction abusive et souvent ridicule des expressions françaises dans la langue roumaine.

la mentionner, pour prouver combien fréquemment revenait dans la dramaturgie roumaine contemporaine de Voïnikov, le motif dont nous nous occupons.

Les influences roumaines sont évidentes ; mais, à la chasse de toute similitude de situations et de caractères entre „La civilisation mal comprise" et les comédies d'Alexandri et de Faca, M. Chelaru supprime Dobri Voïnikov en tant qu'écrivain. Tout en démontrant que Voïnikov était préparé pour ces influences, qu'il avait réellement connu les modèles dont il s'était servi, tout en relevant les divers moments empruntés par l'intrigue et en établissant le modèle pour chaque trait de caractère des personnages, M. Chelaru ne s'est point posé la question de savoir ce qui, dans cette pièce, appartenait à Voïnikov. Dobri Voïnikov est, il va sans dire, un écrivain modeste, médiocre, d'une valeur qui relève plutôt de l'histoire littéraire, critiqué par ses contemporains mêmes, mais tel que nous le présente M. Chelaru, il ne serait qu'un compilateur de fiches, ni écrivain, ni créateur de personnages. Voici ce que M. Chelaru écrit : „Ne pouvant trouver dans la présentation indirecte de Bârzoiu les traits nécessaires pour caractériser Hadji-Kosta, Voïnikov eut recours à la comédie de Faca" (p. 128) ; et encore : „Bien que Voïnikov fixât le cadre général de l'action sur le modèle de la comédie d'Alexandri „Chiriţa în Iaşi", Anca ne ressemble en rien aux deux filles de Chiriţa", ... „Aristiţa et Calipsiţa, trop vaguement esquissées, ne pouvaient servir de modèles à Voïnikov. Les gestes et attitudes d'Anca sont empruntés à Marghioliţa, parfois à Gehiţa Rosmarinovici, ou bien aux „Franţuzitele" de Faca" (pp. 130—131). On rencontre à chaque pas des critiques sur la manière dont, selon M. Chelaru, Voïnikov aurait créé sa comédie et ses personnages, en rapiéçant son modèle avec ce qu'il trouvait chez d'autres personnages de structure identique dans le théâtre roumain. Il semblerait que Voïnikov eut écrit avec, devant soi, les comédies d'Alexandri, auxquelles il superposait les personnages, en un *mixtum compositum*, sans vision d'ensemble et sans idées propres. Je répète, Voïnikov n'est pas un grand écrivain les influences établies par M. Chelaru sont incontestables, décisives et profondes ; mais la manière dont le processus des influences et des emprunts est exposé, présente Voïnikov comme un compilateur qui ne peut rien inventer, ni donner de vie propre à une scène, à un personnage.

Plus loin (p. 147) M. Chelaru dit : „A l'époque où fut écrite la comédie en 1871, la poésie bulgare était le produit de compilations et d'influences étrangères. C'est l'opinion de Voïnikov, le traditionaliste. Néanmoins elle est soutenue par Dimitrake, qui est un représentant des nouvelles formes". Ici M. Chelaru commet une erreur de logique. Dimitrake dit : „La poésie bulgare est ce qu'il y a de plus mauvais". Pourtant cette poésie est due aux influences extérieures et Dimitrake est, lui aussi, un adepte de ce qui est européen. Alors pourquoi la poésie bulgare ne lui plaît-elle pas, du moment qu'elle aussi est influencée par des modèles étrangers ? M. Chelaru conclut que Dimitrake manque de conséquence. Il est normal qu'il arrive à cette conclusion ; sa pensée est trop concrète, il est devenu esclave des faits. Il ne peut concevoir que le type humain représenté par Dimitrake manifeste son amour de la civilisation en méprisant tout ce qui est bulgare. C'est un type fréquent dans la société bulgare de l'époque antérieure à Voïnikov ; on le rencontre même de nos jours. Ainsi il condamnera la poésie bulgare, simplement parce qu'elle est bulgare. Voyons maintenant comment s'expriment d'autres européenisants : Zlota —

„tout ce qui est bulgare ne vaut rien", et Anca „rien n'est plus bas que la femme bulgare". Mais si, logiquement parlant, Dimitrake devient inconséquent et si, à la fin, comme Bulgare, il veut se venger du docteur Margaridi, cette inconséquence trouve son explication non seulement dans les tendances moralisatrices de Voïnikov, mais aussi dans le caractère, idéal ou mesquin, de Dimitrake. Cependant, en affirmant ceci, M. Chelaru commet aussi une erreur de fait. Il est vrai qu'en 1871 la poésie bulgare contenait pas mal de compilations et d'influences étrangères, mais celles-ci étaient assimilées, passées au tamis, et elles étaient adaptées aux nécessités spirituelles bulgares. C'est avec Pentcho Slavéïkov d'ailleurs que la poésie bulgare devient européenne. Petko Slavéïkov et Dobri Tchintoulov avaient écrit de belles poésies bulgares originales. D s ses débuts, jusqu'à nos jours, la poésie bulgare manifesta une tendance d'originalité, toujours adaptée à l'esprit national. Dimitrake ne pouvait, en aucun cas, reconnaître dans la poésie bulgare les formes qui lui avaient plues à l'étranger. Or, si c'est ainsi que raisonne Voïnikov — comme Alexandri, par la voix de Iorgu, parle du Théâtre National — c'est qu'il désire une amélioration plutôt qu'un changement essentiel de la poésie bulgare.

Vers le milieu de son étude, page 157, M. Chelaru fait deux constatations. C'est la seconde qui nous intéresse : „D. Voïnikov", dit-il, n'est pas influencé par les comédies de Molière, qu'il n'a connues qu'indirectement, par l'entremise du barde de Mircești". Jusqu'à la preuve contraire, jusqu'à ce que les influences de Molière sur D. Voïnikov soient prouvées, je donne raison à M. Chelaru ; surtout qu'il n'y a plus de place pour une autre influence. Mais, que Dobri Voïnikov n'ait connu l'oeuvre de Molière que par l'entremise de Basile Alexandri, cela me paraît impossible. Celui qui, comme Voïnïkov, a passé trois ans dans un collège français n'ignore pas Molière, que d'ailleurs il traduisit par la suite. M. Chelaru s'efforce vainement de démontrer (p. 112) que D. Voïnikov ne pouvait apprendre le français à Choumen ; ce qui intéresse, ce n'est pas quand, c'est qu'il l'ait appris et qu'il ait connu l'oeuvre entière de Molière dans la langue originale, avant même de connaître la Roumanie et la littérature roumaine. Par conséquent, si on voulait parler des rapports de Molière et du théâtre roumain avec notre dramaturge, on devrait les chercher dans une toute autre direction : c'est Molière qui forma le goût de Voïnikov pour le théâtre roumain.

Le dernier chapitre de l'étude de M. Valentin Chelaru est consacré aux „Eléments lexiques roumains dans la comedie de Dobri Voïnikov". Comme le reste de l'ouvrage, ce chapitre est étudié d'une manière méticuleuse et consciencieuse, M. Chelaru n'ayant négligé aucun moyen de contrôle pour rétablir les faits. Le langage de Voïnikov abonde parfois en néologismes (on les appelle barbarismes, en bulgare), adoptés du roumain. Cela provient de la nécessité de relever la préciosité des personnages, mais la cause réside souvent dans le fait que Voïnikov fut dépassé par ses modèles. Un grand nombre de ces néologismes ne furent conservés ni dans la langue littéraire bulgare, ni dans le langage populaire. Mais on en rencontre encore et leur phonétisme y fait découvrir un emprunt du roumain. Affirmer que „la forme *antage* est entrée dans la langue bulgare par une seule voie, par D. Voïnikov" (p. 167), c'est attribuer à D. Voïnikov et à sa comédie une circulation que n'ont connue ni l'auteur, ni son oeuvre. Voïnikov ne fut pas créateur de langue, il n'établit pas de coutumes. Si des mots pénétrèrent du roumain dans la langue bulgare, ce ne fut pas

uniquement par Voïnikov. M. Chelaru ne pouvait évidemment pas envisager d'autres voies de pénétration, du moment qu'il avait l'indication précise de la filière Voïnikov, mais il ne devait pas lui en attribuer l'exclusivité.

L'étude de M. Chelaru reste, somme toute, bien documentée. Les sources de Voïnikov y sont indiquées avec précision et clarté. L'auteur n'a pas toutefois tenu compte de ce qu'il pouvait y avoir d'original chez cet écrivain qui doit tant à la culture roumaine. Dans tout ce que l'auteur apporte de personnel à son oeuvre, dans toute déviation des modèles, M. Chelaru voit une imperfection de maniement de la technique dramatique. C'est justement là qu'il aurait pu découvrir en quoi Voïnikov différait de ses modèles. Le point de vue lexique est nouveau, intéressant, habilement manié par M. Chelaru et, en plus, très utile pour la chronologie et l'approfondissement de l'étude de l'influence roumaine sur la langue et la littérature bulgares.

Pirin Boiadjiev

VITA. S NDOR, *Balkáni Kérdések* (Problèmes Balkaniques) dans *Hitel*, Cluj mai 1943.

L'étude se rapporte à l'époque qui s'étend du Congrès de Vienne (1814—15) jusqu'à nos jours. L'auteur en tire des conclusions pour les relations futures entre la Hongrie et les Etats balkaniques.

En voici les idées principales : Le Congrès de Vienne (1814—1815) a solutionné les problèmes des Etats européens, mais a négligé les Balkans. Il s'en est suivi que les problèmes non solutionnés des Balkans ont constitué des points névralgiques de la politique européenne que ni le Congrès de Berlin (1878) ni les traités de paix de 1918 n'ont pu écarter.

Les causes de l'insuccès, selon l'auteur, seraient : *a*) l'impossibilité de tracer des frontières entre les états, qui coïncidassent avec les frontières ethniques ; *b*) le manque de tradition historique dans les états balkaniques, récemment créés ; *c*) l'absence d'unités économiques naturelles, bien constituées ; *d*) le fait que les états balkaniques ont été créés par la volonté des Grandes Puissances et non pas en tant que corollaire direct de la volonté interne.

Au Moyen-Age, les Hongrois avaient, de par leur situation géographique entre l'Occident et l'Orient, la mission de défendre l'Occident contre les invasions de l'Orient, et celle de répandre le christianisme et la culture occidentale du côté de l'Orient. Mais l'état magyar s'est écroulé, en 1526, à Mohács et „en même temps que lui sont également tombés les peuples libres des Balkans. Les petits états florissants disparaissent et c'est l'Empire Ottoman qui y fait la loi" (p. 290). Lorsque, plus tard, la décadence des Turcs fut déclarée, leur héritage fut disputé par deux grandes puissances : l'Empire des Habsbourgs et la Russie. Pierre le Grand s'affirma, en 1710, le protecteur des peuples chrétiens du Sud-Est de l'Europe. Les Habsbourg, ne saisissant pas à temps le danger pour leur propre expansion, eurent à l'égard de la Russie une attitude amicale.

Au début du XIX-e siècle, les idées libérales de la Révolution française éveillèrent parmi les peuples balkaniques, le désir de se constituer en états nationaux, et leurs efforts ont été envisagés avec sympathie et soutenus par les Puissances occidentales, ainsi que par la Russie et favorisés par l'incapacité des Turcs à se moderniser. Ce qui fut vraiment paradoxal, c'est que l'absolutisme russe soutenait les idées libérales des peuples des Balkans. Ce n'est qu'à ce moment que l'activité de la Russie dans les Balkans éveilla l'inquiétude de l'Em-

pire des Habsbourg qui était tourmenté, à l'intérieur, par l'antagonisme des divers peuples. Les Slaves, bien que divisés en peuples et religions différents et n'ayant pas les mêmes traditions historiques et culturelles, commencèrent à sentir qu'ils étaient membres d'une même famille, ce qui constituait un danger pour l'Autriche et pour la Hongrie, danger pressenti d'ailleurs par le Baron de Wesselényi dans sa brochure publiée en 1837, dans laquelle il proposait un rapprochement avec le germanisme. Il est vrai toutefois que dans l Congrès panslave tenu en mai 1848 à Prague, de grandes divergences entre les divers peuples slaves se manifestèrent. D'un côté, il y avait les Slaves d'Occident, possédant une culture européenne, de l'autre, les Russes avec leur conception messianique de l'orthodoxisme et désireux de réaliser le panslavisme sous leur direction et même par des moyens forts. Ces divergences n'eurent de suites sérieuses ni du point de vue historique, ni du point de vue de la politique extérieure et ceci du fait que la direction du mouvement panslave se deplaça insensiblement vers ce centre du mysticisme orthodoxe qu'était à ce temps Moscou.

En réagissant contre le panslavisme, le Gouvernement révolutionnaire hongrois de 1848 tenta un rapprochement avec les Slaves méridionaux. mais sans résultat pratique. C'est à la même époque que l'entente avec les Roumains, favorablement envisagée même par certains des chefs politiques roumains, échoua par suite des idées panroumaines des Roumains de Transylvanie. Le fait que la révolution hongroise de 1848—49 fut écrasée avec l'aide des Russes accrut énormément le prestige de la Russie aux yeux des autres peuples slaves.

Après la réalisation du dualisme entre l'Autriche et la Hongrie, l'homme d'état hongrois, Eötvös, se rendant compte qu'entre les Allemands en continuelle ascension et la puissance russe, la position de la Hongrie était en péril, chercha à écarter le danger par un rapprochement avec les Allemands contre les Russes. Le président du Conseil magyar, qui devint par la suite Ministre des Affaires Etrangères austro-hongrois, le comte Jules Andrássy, reprit, pour la même raison, la politique de jadis de la Hongrie, celle de l'époque de la dynastie arpadienne et des Huniady à l'égard des Balkans, dans le but d'assurer l'influence austro-hongroise du côté du Sud-Est en appuyant les tendances de libération des peuples balkaniques contre l'empire ottoman, avec l'appui de l'Allemagne et de l'Angleterre, mais en évitant tout motif de conflit entre l'Autriche-Hongrie et la Russie et en cherchant à créer de bons rapports entre l'Allemagne et la France pour disposer ainsi d'un puissant appui à l'extérieur.

A l'égard des Serbes, la politique d'Andrássy — politique de compréhension et d'assistance — ne réussit pas car les Serbes visaient entre autres, non seulement à l'incorporation de la Bosnie et de l'Herzégovine prises aux Turcs — ce qu'Andrássy aurait concédé —, mais de plus à celle d'autres territoires appartenant à la Couronne magyare, ce qu'Andrássy ne pouvait, bien entendu, pas admettre. A l'égard de la Roumanie, Andrássy observa une politique bienveillante, convaincu du fait que l'intérêt national et européen du Royaume de Roumanie, coïncidait avec les intérêts de la Monarchie austro-hongroise.

Kossuth fut, lui aussi, partisan de la libération des peuples balkaniques et de leur organisation en états nationaux indépendants, groupés en une confédération, assurant ainsi la position de la Hongrie, non pas dans le cadre de l'Autriche condamnée à une désagrégation, mais dans celui d'une confédération des peuples du Sud-Est, libérés des Turcs et du panslavisme moscovite. „Sans

cette confédération, la Hongrie ne pourrait que végéter comme une puissance de deuxième ou de troisième ordre . . . et serait obligée de graviter vers l'une ou l'autre des Grandes Puissances, rivales elles-mêmes en Orient ; si elle ne le faisait pas, elle en arriverait peut-être, tout en voulant sortir de l'embarras par une politique de neutralité, à avoir le sort de Venise". La différence entre Kossuth et Andrássy, c'est que le premier cherchait à se rapprocher de l'Orient contre l'Occident, tandis que le second tâchait de se rapprocher de l'Occident pour pouvoir s'affirmer en Orient, tous deux n'en étant pas moins d'accord en ce qui concernait la politique contre les Slaves. Andrássy était convaincu que l'instinct de conservation de la Roumanie et de la Serbie les contraindrait à une alliance à caractère défensif, avec une Hongrie indépendante. Les plans de Kossuth ne furent acceptés ni par les Roumains ni par les Serbes qui étaient tout aussi persuadés que la Hongrie acquérrait de ce fait, une prépondérance décisive qui les obligerait à renoncer à leurs idéals panroumains et panserbes. Par contre, Andrássy considérait l'Autriche-Hongrie suffisamment forte et ne cherchait pas, par conséquent, l'appui des petits états mais leur offrait même assistance et alliance.

La révolte de Bosnie, l'intervention de la Russie dans les Balkans (guerre de 1877—78), la paix de San-Stéphano, révisée à Berlin sous la pression de l'Angleterre qui poursuivait l'arrêt de l'expansion russe, eurent pour effets : *a*) l'entrave à l'expansion russe vers les Balkans ; *b*) l'accroissement de l'influence de l'Autriche-Hongrie dans les Balkans et l'occupation par celle-ci, de la Bosnie et de l'Herzégovine ; *c*) la sauvegarde des intérêts anglais ; *d*) la reconnaissance de l'indépendance de la Bulgarie, mais dans des frontières plus modestes que celles revendiquées et accordées à San-Stéphano ; *e*) l'indépendance de la Roumanie.

Malgré ces résultats positifs, les sujets de mécontentement ne manquaient pas ; la Roumanie se sentit lésée car, en dépit de tous ses succès militaires, elle n'agrandissait pas son territoire ; la Bulgarie était irritée par la réduction de ses frontières ; la Serbie était mécontente par suite de l'occupation, par l'Autriche-Hongrie, de la Bosnie et de l'Herzégovine ; la Grèce, parce qu'on n'avait pas récompensé sa neutralité. En réalité, seuls les Albanais étaient en droit d'être mécontents car, malgré tous leurs sacrifices, ils n'avaient rien obtenu. Le mécontentement de la Russie était, lui aussi, explicable. Aucun des effets bienfaisants escomptés ne s'était donc réalisé : la Turquie était incapable de se moderniser et les peuples balkaniques d'arriver à une entente.

Si les successeurs d'Andrássy, écrit l'auteur, avaient été capables d'affirmer l'influence de l'Autriche-Hongrie dans les Balkans, la politique russe n'aurait pas repris son cours et l'histoire des états au Sud-Est européen aurait été autrement écrite.

La guerre de 1912 se termina par la défaite de la Turquie qui provoqua l'accroissement du prestige russe et l'effondrement catastrophique de celui de la Monarchie. Chez les Roumains, la politique pour une Grande Roumanie s'accentue, chez les Serbes se pose le problème de la Grande Serbie, tandis que, dans l'ombre, la Russie soutient de toutes ses forces les aspirations serbes.

La fin de la guerre mondiale, en 1918, apporta la réalisation des aspirations des peuples balkaniques ; seule la Bulgarie resta mutilée et la Russie,

par suite de la Révolution, évincée. La Hongrie, enserrée dans l'anneau d'acier de la Petite Entente, perdit toute influence dans les Balkans. Mais les Etats balkaniques, agrandis par la seule volonté des Grandes Puissances ne furent pas viables, leur sort devant se régler sur celui de leurs créateurs et étant en fonction des mécontentements économiques et politiques. L'Allemagne, dans les dix années qui suivirent la conclusion de la paix, gagna 25 % de l'importation balkaniques et la position écouomique de l'Italie dans le Sud-Est européen se consolida elle aussi.

La structure des Etats de date récente, les courants chauvinistes, le problème des nationalités cohabitantes, resté sans solution, la modernisation précipitée et superficielle, les nouveaux courants politiques qu'aucune expérience politique, et aucune tradition historique ne freinait, tout contribuait à l'insuccès de la politique des nouvelles formations d'états balkaniques. En conclusion, l'auteur écrit : „Lorsque nous parlons de la solution du problème balkanique nous devons considérer, en plus de ce qui précède, qu'aujourd'hui, tout comme autrefois, ce problème est lié par d'innombrables fils, visibles et invisibles, à d'autres problèmes de la politique mondiale restés, eux aussi, en suspens. Il ne saurait donc être question d'une solution du problème avant que ne soient réglementés les grands problèmes de la politique internationale et la nouvelle organisation de l'Europe . . . .". „Il y a eu des siècles où l'ordre balkanique était déterminé par la Hongrie. Même si, aujourd'hui, nous n'aspirons plus à ce rôle, néanmoins, — liés aux peuples balkaniques tant par des milliers d'intérêts et de rapports communs que par des liens de sang et une commune destinée —, leur sort n'en continue pas moins à nous intéresser. Si, dans cet espace, les mécontentements absorbent toutes les forces, les peuples de ces régions resteront de plus en plus en arrière des peuples de l'Occident et d'autant plus exposés à leurs prétentions. Par conséquent, l'intérêt des peuples balkaniques reste le même que celui des Hongrois. C'est la mission commune des peuples de nationalités et d'idéals différents des Balkans de s'organiser dans un meilleur système pour résoudre leurs problèmes européens communs et ceux des peuples indépendants des Balkans et de devenir ainsi des facteurs solides pour le progrès et la paix européenne".

Cette étude contient, évidemment, une intéressante interprétation de l'histoire balkanique du siècle dernier en rapport avec les aspirations des hommes d'Etat magyars, et, pour justifier leur mission et ouvrir certaines perspectives d'avenir, elle exagère le rôle, soit disant missionnaire, de la Hongrie dans les Balkans, jusqu'en 1526. Il est vrai que la politique de conquête des rois de Hongrie a mainte fois déterminé les événements balkaniques, mais derrière ces actions, il n'y avait pas aucune trace d'un but missionnaire ou culturel, mais tout au plus un mobile de prosélitisme religieux. Pendant que le danger turc s'approchait du centre de l'Europe, les rois magyars (Charles Robert et Louis d'Anjou) faisaient la guerre aux princes chrétiens orthodoxes du Sud, contribuant ainsi à l'affaiblissement de la résistance chrétienne devant la vague envahissante des Musulmans. Et ce n'est pas l'écroulement de la Hongrie à Mohács en 1526 qui détermina l'effondrement des formations politiques du Sud, mais inversement, c'est l'écroulement de la Hongrie qui est venu le dernier dans l'ordre chronologique et il s'est produit, en grande partie, justement à cause de l'attitude dénuée de compréhension des rois de Hongrie à l'égard des états du Sud.

ainsi que de l'erreur de n'avoir pas reconnu à temps le péril turc. L'attitude de Louis d'Anjou est, à cet égard, concluante. Il semble bizarre qu'on veuille justifier, pour la Hongrie médiévale, une mission de prosélitisme chrétien, fut-il romain, parmi les peuples balkaniques dont certains étaient chrétiens déjà depuis plus d'un millénaire et d'autres depuis quelques siècles au moins, avant que les Hongrois soient christianisés. D'autant plus qu'ils étaient trop proches de l'époque où ils avaient été eux-mêmes baptisés par des missionnaires étrangers.

L'action de Kossuth de rapprocher les peuples du sud-est européen de la Hongrie, n'a pas été entravée par le panroumanisme ni par le panslavisme dans la mesure où elle le fut, par le souvenir même de l'action intolérante à l'égard des non-magyars de la Hongrie de ce même Kossuth, au temps de sa dictature. Ses projets confédératifs dataient de l'époque où il n'avait plus aucun rôle politique, ni les moyens de les réaliser. De plus, il ne faut pas oublier la vague de protestations issue du sein même des compatriotes de Kossuth quand, par des indiscrétions, ses projets furent connus. La confédération signifiait en même temps, la renonciation à la vie nationale d'un quart de la totalité du peuple roumain, d'un quart de la totalité des Slaves du sud, de la totalité des Slovaques et des Allemands de Hongrie, car, au-dessus de tout ce monde pendait l'épée menaçante de la formule : , la Hongrie avec 30.000.000 de Hongrois", et celà par des incorporations forcées au sein du peuple hongrois.

Et le rappel du ,,chauvinisme" d'autres peuples voisin de la Hongrie par un écrivain appartenant au pays le plus chauvin, comme une entrave à la collaboration des peuples balkaniques est, pour le moins, étrange. Il est évident que la politique des peuples balkaniques, depuis la création des nouveaux états de la Péninsule, ne peut pas être qualifiée de ,,brillante" ; ils ont été trop souvent les simples agents d'intérêts étrangers contradictoires, dans l'espoir d'un appui politique dont on leur offrait la perspective.

Cette étude, si on veut en comprendre le sens, doit être encadrée dans toute une série d'études historiques et politiques, publiées dans des revues de spécialité magyares (*Ungarn*, *Rassegna d'Ungheria*, *Hitel*, *Magyar Szemle*, *Szazadok*, etc.) dans lesquelles est affirmé, par une perpétuelle allusion à sa mission européenne, à son ancienneté et à sa supériorité sur ses voisins, le rôle futur de la Hongrie dans l'Europe, qui serait une sorte de ,,primus inter pares" parmi les peuples avoisinants. La Hongrie serait, en quelque sorte, le chancelier des Grandes Puissances dans la politique des Balkans lesquels auraient pour capitale Budapest . . . Et pour arriver à ce but, on rappelle les liens de sang entre les Hongrois et les peuples balkaniques. Oui, en effet, il existe certains liens de sang entre les Hongrois, les Bulgares et les Turcs, mais avec les autres peuples balkaniques? Derrière l'appel à la solidarité des peuples balkaniques, se cache l'aspiration de la Hongrie féodale au rôle de mentor, et ce que signifie ce rôle de mentor, l'histoire et les événements plus récents nous l'ont plus d'une fois apprise.

A. P. Todor

CHELCEA I., *Rudarii. Contribuţie la o enigmă etnografică* (Les Roudari. Contribution à une énigme ethnographique), Bucureşti, Casa Şcoalelor, 1944, p. 214, in 8°.

L'esquisse monographique de M. Chelcea sur le groupe ethnique des ,,Roudari" de Roumanie, mérite toute l'attention des ethnographes qui s'intéressent aux investigations se rapportant aux Tziganes de l'Europe.

Cet ouvrage ethnographique vient compléter toute une série de contributions plus anciennes (comme celles de T. Filipescu, Isid. Ieşanu, Ilie Gherghel) sur les „Roudari", qui ont commencé à être étudiés pour la première fois dans des régions qui se trouvent en dehors des frontières roumaines, quoiqu'il semble que la Roumanie soit leur principal centre d'expansion.

Habituellement, les „Roudari" étaient mentionnés — et dernièrement même étudiés — en tant que Tziganes, sans aucune distinction spéciale.

En présentant les „Roudari", M. Ch. aborde les problèmes les plus importants qui s'y rattachent :

1. La place qui leur est due parmi les autres catégories de Tziganes.
2. Leur origine.
3. Leur répartition géographique et numérique sur le territoire roumain et en dehors de nos frontières.
4. Leur détermination d'après l'occupation caractéristique.
5. Leur organisation sociale.
6. Leur vie spirituelle.

Tous ces problèmes, quoique traités de façon très inégale, présentent cependant un grand intérêt par les matériaux souvent nouveaux que fournit l'auteur.

En effet, l'ouvrage est illustré de plusieurs photographies et dessins représentant des types de „Roudari" ou des aspects de leur vie et de quelques cartogrammes et se termine par une série de textes folkloriques, recueillis par l'auteur sur le terrain même, dans la portion du centre de la Roumanie, qui s'étend sur les deux versants des Carpathes : le dép. de Muscel et le Pays-de-l'Olt („Ţara Oltului"). Cette dernière partie est peut-être, de tout l'ouvrage, la plus importante.

Dans le chapitre introductif, l'auteur s'occupe des différentes catégories de Tziganes de Roumanie et indique les critériums d'après lesquels différents investigateurs roumains ou étrangers ont divisé ce peuple. Si les cinq premiers critériums — historico-juridique (ou plutôt de l'appartenance des Tziganes esclaves à tel ou tel genre de maîtres), linguistique, le critérium de la stabilité, de la nation majoritaire au sein de laquelle ils vivent, de la profession spécifique — sont très clairs, le dernier, que l'auteur appelle le critérium organique et qu'il présente comme un point de vue personnel, apparaît tout à fait vague et confus. Quoique ce critérium ne soit pas défini avec précision par M. Ch., le lecteur — en s'orientant plutôt d'après ce que le terme „organique" lui suggère — est incliné dès le commencement à le préférer aux autres.

Il semble que ce soit un critérium qui veuille réunir la plupart des autres, rappelés antérieurement, et qui, pour définir un groupe ethnique de Tziganes, l'encadre dans la totalité des Tziganes et en même temps, tient compte de tous les éléments qui se raportent à la vie matérielle et spirituelle du groupe visé.

En ce qui concerne l'origine des „Roudari", — groupe tellement caractéristique entre les autres groupes de Tziganes — M. Ch. n'a pas une opinion catégorique.

Malgré leurs traits physiques qu'il reconnaît être véritablement tziganes' il hésite de les considérer comme des Tziganes. Si, dans „Roudari", il ne voit pas des Roumains purs, comme Filipescu, il croit qu'ils sont, parmi les Roumains, un groupe ayant un substratum très ancien, qui serait ni plus ni moins que dacique !

Cette longue et inutile discussion sur leur supposée origine dacique, que

M. Ch. fait en prétendant se baser sur les témoignages des „Roudari" eux-mêmes, qui diraient que leurs ancêtres sont les Daces ou qu'ils tirent leurs origines d'un ancêtre nommé „Dacea" (cf. p. 45, 59), est dépourvue de tout sérieux.

M. Ch. ne comprend-il pas qu'en ce cas, la conclusion logique que nous devrions tirer, serait que tous les Roumains sont des „Roudari" ? !

Pour soutenir une pareille origine des „Roudari", M. Ch. n'hésite pas d'invoquer aussi certaines fantaisies de Vaillant, qu'il déniche dans un de ses articles de 1857 ! (cf. p. 45). Si parmi les „Roudari", circule réellement une pareille tradition. orale, elle ne peut être que de provenance livresque, donc très récente.

La force d'une tradition orale si précise ne peut remonter que très rarement à plus de quelques siècles. Une seule exception existe : les toponymes.

Et si certains „Roudari" se disent „Români vechi" (= anciens Roumains), ceci n'est qu'une façon de se débarasser de leur nationalité tzigane, dont ils rougissent aujourd'hui. Martin Block montre aussi un certain doute en ce qui concerne leur origine et croit qu'ils sont — dans le Sud-Est de l'Europe — les vestiges d'un peuple ancien ; mais beaucoup plus prudent, il ne s'expose pas à préciser de quel peuple (cf. *Zigeuner*, p. 84, 110).

Nous n'aurions rien contre une telle hypothèse — vraisemblable en principe — s'il y avait quelque preuve plus sûre en ce sens. Mais, nous basant sur les données ethnographiques actuelles, nous pensons que nous n'avons pas le droit de les considérer autrement que ce qu'ils sont pour tout le monde paysan, au milieu duquel ils vivent, de même que pour la plupart des investigateurs, c'est-à-dire tout simplement des Tziganes ou plus exactement : des Tziganes roumanisés. D'ailleurs, ceci nous est indiqué clairement aussi par le facteur anthropologique, que nous croyons décisif dans cette question.

Le fait que les „Roudari" parlent seulement le roumain — et ne savent pas du tout la langue tzigane — et qu'ils portent le costume roumain, ne constitue pas pour nous un argument puissant contre leur origine tzigane. Grâce à à un concours complexe de circonstances, ce groupe ethnique tzigane est arrivé à une roumanisation complète.

Là est donc tout le mystère. Nous remarquons de nombreuses dénationalisations de ce genre tout le long de l'histoire et même de nos jours.

Quant aux noms ethniques que l'on donne aux „Roudari" et que très souvent ils se donnent eux-mêmes, au lieu de jeter quelque lumière sur leur origine, ils ne font que contribuer à l'obscurcir davantage.

En effet, le nom de „*Roudari*" (<sl. *ruda*=minerai), qui domine dans toute la Mounténie et l'Olténie et celui de „*Băieşi*" (roum. <*baie*=mine <hong. *banya* ; *banyas*=mineur), comme on les nomme en Transylvanie, nous indique qu'à l'origine, ils se seraient occupé de l'exploitation des mines et peut-être même du travail du minerai, tandis que nous savons que depuis des siècles, leur unique occupation c'est le travail du bois vert, dont ils font des auges, des cuillers.. etc. !

Nous devons donc supposer ou bien que, pour différents motifs, ils auraient abandonné leur ancienne profession de mineurs et métallurgistes, ou bien plutôt qu'autrefois, ils constituaient une espèce d'annexe d'un autre groupe plus grand dont la profession spécifique aurait été l'exploitation des mines et qu'à un moment donné, ils s'en seraient détachés, en gardant toutefois le nom du groupe dans lequel ils étaient intégrés autrefois.

Mais cet ancien groupe plus grand de mineurs primitifs ou de métallur-

gistes ne pouvait être constitué que toujours de Tziganes, comme nous le prouve jusqu'à nos jours l'existence de pareilles catégories professionnelles de Tziganes, telles que : les orpailleurs („Zlătarii"), les forgerons („Fierarii"), les maréchaux-ferrants („Potcovarii"), les rétameurs („Costorarii"), les chaudronniers („Căldărarii")...

Voilà donc, comment les noms professionnels et ethniques à la fois de „Roudari" et de „Băieşi" peuvent être invoqués eux-mêmes comme un sérieux argument pour soutenir l'origine tzigane de cette catégorie.

Nous considérons l'étymologie proposé par Tiktin, pour le mot „Roudari" (<sl. *ruda*=Holzstange, Deichsel — d'où *rudar*=Stangenmacher...), tout à fait erronnée, quoiqu'elle indiquerait une profession rattachée à l'industrie du bois.

En effet, tous les peuples sud-slaves possèdent aussi bien le mot *ruda* (=minerai), que celui de *rudar* (=mineur), qui est justement le nom donné par les Roumains aux Tziganes du groupe en question. (Voir : Serbo-cr. *rùdâr*=Bergmann, metallicus, fossor — cf. Iveković-Broz, Rječnik, II, 357 ; bulg. *roudar* = celui qui extrait et fond les minerais — cf. N. Ghérov, Rečnik na bl. jaz., V, 87 ; nsl. *rudâr*=Erzgräber, Bergarbeiter, Bergknappe — cf. Janezič, Slov.-nemški slovar, p. 634).

Et chez les mêmes Slaves, il n'existe pas un mot *rudar* avec le sens de fabricant de perches en bois ou de timons. D'autre part, il n'est pas du tout probable que le nom „Roudari" soit une formation propre au roumain, de l'autre mot *ruda* (=perche, timon), pour le simple motif que les „Roudari" ne fabriquent pas et certainement, n'ont jamais fabriqué ni des perches, ni des timons.

„Roudari" donc — vieux nom d'origine slave — nous fait penser à un étroit contact de ces Tziganes, dans un passé assez éloigné, avec les Slaves méridionaux. Mais, chose bizarre, ces Slaves ne les nomment plus aujourd'hui nulle part „Roudari", ce nom étant circonscrit exclusivement à certaines régions roumaines, où ils se sont établis. Les „Roudari" de Yougoslavie sont appelés aujourd'hui, là-bas, *Karavlaci* = „Roumains noirs") c.-à-d. comme nous appelaient nous-mêmes autrefois les Slaves méridionaux. C'est ce qui a déterminé encore plus Filipescu de considérer ces Tziganes — fabricants d'objets en bois, de Bosnie et des autres régions yougoslaves — comme des Roumains véritables. (Cf. *Karavlaška nasela y Bosni*, extrait de *Glasnik zem. Muz. y Bosni i Hercег.* XIX, Sarajevo 1907, p. 3 et suiv.)

Mais, c'était tout naturel que les Slaves méridionaux les confondent avec les Roumains et qu'ils les appellent Karavlaci, car, en jugeant selon toutes les apparences — et en premier lieu, d'après leur costume roumain, si caractéristique en comparaison de ceux des autres peuples balkaniques—puis d'après la langue roumaine que parlaient ces Tziganes, les peuples slaves ne pouvaient même pas les identifier autrement.

Cependant, ces même Yougoslaves les appellent dans plusieurs localités d'une façon encore plus précise : *Karavlaški Tzigane* — ce qui évite toute équivoque.

Mais le nom populaire le plus adéquat — pour définir ce groupe de Tziganes — est certainement celui qui émane de leur profession actuelle : „*Lingurari*" (=fabricants de cuillers), comme on leur dit dans toute la Moldavie historique ou bien dans certaines régions de la Transylvanie : „*Trocari*" (=fabricants d'auges) et qui correspond au nom de „*Koritari*" sous lequel ils sont connus,

à ce qu'il paraît, non seulement dans la province yougoslave Slavonija, mais presque partout chez les Slaves méridionaux, y compris chez les Bulgares, où il y a toute une terminologie : *koritar* m., *koritarka* f., *koritarcija* dim. (=celui [celle] qui fabrique et vend des auges. Cf. H. Gerov, *Rečnik na bălg. iaz.* II, 400).

En ce qui concerne la distribution géographique et numérique, l'auteur — en dépit de ses statistiques — nous la présente lui-même comme approximative, même pour les régions examinées par lui, ce qui signifie que pour les autres régions du pays, nous sommes dans une incertitude complète. Et cela d'autant plus qu'aussi le dernier recensement roumain englobe tous les Tziganes, sans tenir compte de leurs différentes catégories.

Nous nous serions attendu à ce que M. Ch., au lieu de nous donner des listes sur la répartition des „Roudari" de Yougoslavie par villages — d'après les données publiées par Filipescu, Ieşanu et Gherghel, que n'importe qui aurait pu trouver dans leurs ouvrages — nous ait donné un tableau similaire pour les régions explorées par lui.

Pour la plus grande partie du pays, ou bien les données manquent, ou bien elles sont très anciennes, comme par ex. celles concernant le Banat, la Crichana, la Transylvanie et le Maramouresh, qui se basent sur l'enquête hongroise de 1893.

Pour tout le reste de la Mounténie — excepté le dép. de Muscel — et pour l'Olténie, sauf quelques mentions faites d'après la contribution de Plopşor, puis pour toute la Moldavie et la Bucovine, les données concernant la répartition géographique, leur nombre et le genre de vie des „Roudari", manquent totalement. Nous pouvons dire la même chose aussi de la Bessarabie d'où — à l'exception d'une petite contribution locale, faite par M-lle D. Păun sur les „Lingurari" de Cornova — l'auteur n'a pas d'autre source que les constatations approximatives d'il y a un demi siècle, de Z. Arbore (cf. *Basarabia în sec. XIX*, Bucureşti, 1898).

Nous voyons donc, que la prétention de M. Ch. de parler de tous les „Roudari" de Roumanie ne semble nullement justifiée. Par conséquent, nous pensons que le titre le plus adéquat de son ouvrage — pour une orientation précise du lecteur — n'aurait pas dû être autre que :

„*Les Roudari de Muscel et de Ţara-Oltului*", les seuls qu'il connaît directement et pour lesquels il possède des données plus nombreuses et plus exactes.

Du point de vue anthropogéographique, les „Roudari" nous sont, à juste titre, présentés comme des habitants des bords des forêts (Block les appelle „Waldmenschen", cf. Zigeuner, p. 83 — ou „Waldbewohner", *ibid.*, p. 110) étant attirés là par la source du matériel brut, indispensable à leur métier.

M. Ch. cherche à expliquer la manière de s'établir des différentes catégories de Tziganes comme résultant de certaines tendances manifestées le plus souvent chez eux d'une façon instinctive. Ainsi, s'il voit avec raison dans l'établissement des Roudari auprès des forêts, une tendance de se trouver plus près de la source du bois, dans l'établissement des Tziganes „vătraşi" à la périphérie des villages ou des villes, il voit leur tendance de s'isoler (sic) ! Comme ils auraient envie de s'établir dans le centre même des villages ou des villes, si c'était d'après leur gré ! Mais non seulement leur condition misérable ne leur aurait pas permis d'acquérir des terrains pour y bâtir, mais aucune autorité d'état ne leur aurait jamais toléré de le faire.

M. Ch. ne tient donc pas compte d'un facteur décisif en matière d'établissement des Tziganes : *la contrainte* qui vient du dehors, par dessus leur volonté. Comme ils étaient pour la plupart des vagabonds indésirables ou des esclaves, on leur a imposé de s'établir seulement dans tel ou tel endroit. Ainsi, ceux qui étaient inclinés vers une vie plus sédentaire, ont été colonisé par force par les autorités administratives du pays, par les boïards ou encore par les supérieurs des monastères, tandis qu'aux nomades on indiquait aussi, pour leurs courts séjours, seulement certaines places à l'extrémité des villages ou des villes ou même en plein champs. Et si, en de très rares cas, les Tziganes sédentaires ont eu la liberté de choisir eux-mêmes l'emplacement de leurs maisons, ce n'était toujours que dans des endroits méprisés par les autochtones comme étant stériles, c.-à-d. pierreux, argileux ou sablonneux ou étant inondables ou exposés à l'écroulement, se trouvant au bord des ravins ou encore dans des vallées profondes auprès des torrents. Même dans le cas des Roudari — chez lesquels la tendance de s'établir auprès de la forêt, pour des raisons économiques, ayant un caractère vital, reste en dépit de n'importe quelle adversité, très claire — le facteur coercitif n'a pas moins decidé sur leurs établissements et leurs pérégrinations.

Nous pensons que si l'on examinait les archives des différents pays, à ce sujet, on pourrait découvrir toute une littérature historico-juridique des plus intéressantes, aussi bien pour l'ethnographie des différents groupes de Tziganes, que pour leur histoire.

Une autre question digne d'attention—toujours en liaison avec l'aspect anthropogéographique — c'est celle de l'habitation des Roudari, qu'on appelle ,,*bordeiu*".

M. Ch. soutient — en se basant sur des documents ethnographiques — que leur hutte n'est pas creusée dans la terre à l'intérieur (cf. les photos de Muscel, p. 117, 123).

D'autre part, Block — toujours en liaison avec les Roudari — ne nous parle, et encore d'une façon très précise, que de huttes dans la terre : ,,Bleiben diese wandernden Waldmenschen länger an einem Ort, so bauen sie sich *halbunterirdische Erdhütten*, die ohne Fenster sind und von weitem den Eindruck von kleinen zufälligen Hügelchen oder grösseren stehengebliebenen Baumstümpfen machen. Nur die anscheinend aus dem Erdboden aufsteigenden Rauchsäulen lassen erkennen dass es menschliche Siedlungen sind..." (cf. *Zig.* p. 83 ; *ibid.*, p. 84). Block indique aussi la profondeur de l'excavation intérieure, qui va de ¼ jusqu'à ½ m. Si les huttes examinées par M. Ch. n'ont réellement pas la moindre excavation à l'intérieur, c'est que probablement nous avons à faire à un type de hutte des plus évoluées. A l'origine cependant, la hutte nommée ,,bordeiu" était une habitation creusée à moitié dans la terre et dont le toit reposait directement sur le sol.

Ce genre de hutte a servi d'habitation, il n'y a pas trop longtemps, même à la population roumaine, dans certains villages avec des paysans appelés ,,clăcaşi", qui vivaient sur les terres des boïards dans un état de demi-esclavage.

Le ,,bordeiu" est encore en usage de nos jours, dans les fermes et dans les villages, lorsque notre paysan veut se faire un abri saisonnier, soit dans les champs, soit dans la forêt. Petit à petit, cette hutte a évolué et s'est perfectionnée, ayant comme modèle la maison. Puis, on est arrivé à donner, par extension, le nom de ,,bordeiu" à certaines petites maisons d'aspect misérable, ce qui est tout à fait impropre. Mais le type le plus authentique de ,,bordeiu" reste

la hutte creusée dans la terre. D'ailleurs, pour l'oeil attentif de l'ethnographe, la filiation génétique des huttes tziganes photographiées par M. Ch. dans le dép. de Muscel, à celles du vieux type, est claire.

Nous nous serions attendus de trouver — exceptées les deux photographies de hameaux des Roudari (p. 125, 127) — aussi des cartogrammes avec leurs plans. Il ne suffit pas de savoir que les huttes des Roudari sont placées dans des vallées ou au bord de la forêt, car au fond la situation de n'importe quel village ou ville est en fonction du terrain. Mais nous aurions voulu savoir si là — où la population des Rudari est plus dense — le groupement de leurs huttes arrive à former des types géometriques plus caractéristiques, comme l'on en remarque dans les villages roumains autour desquels gravitent les hameaux de ces Tziganes.

Nous apprécions tout particulièrement les figures qui illustrent les outils des Roudari et tout ce qui se rapporte à leur technique primitive. De même, les descriptions faits par les Roudari eux-mêmes, dans leur langage, — de la façon dont ils construisent leurs huttes et dont ils tressent leurs paniers en osier — sont des plus intéressantes du point de vue de l'exactitude de l'information (p. 151—154).

Nous nous demandons pourquoi M. Ch. ne nous a illustré — sauf le „tron" (=bahut, p. 103) — aussi d'autres objets ménagers, qui figurent dans un intérieur de Roudari, tels que : table, tabourets, salière, vaisselle, cuillers... qu'ils se confectionnent, probablement, eux-mêmes.

C'eût été intéressant de représenter, de façon plastique, tous les genres d'objets produits par eux. La photographie du dépôt d'auges exposées au marché (p. 105) ne suffit pas. Puis, nous avons, excepté pour le bahut, trop peu de détails sur les ornements des objets faits par les Roudari.

En ce qui concerne leurs costumes, empruntés aux Roumains, quoique ceux-ci n'expriment rien d'original ou de spécifique pour ce groupe de Tziganes, c'eût été bien de nous donner une série de photos ou de dessins détaillés, indiquant leur forme, leur coupe et leurs ornements surtout, pour illustrer le plus exactement le type régional.

Il n'y a que de cette façon — en les comparant aux costumes des habitants roumains auxquels les Roudari se sont joints — que nous aurions pu reconnaître si le costume roumain appartient réellement à cet endroit ou bien s'il a été apporté là de quelque autre région de la Roumanie, d'où seraient venus leurs prédécesseurs. D'autre part, il est très probable, que les Roudari eux-mêmes aient introduit certaines petites innovations ou simplifications aux costumes empruntés.

Ensuite, les informations relatives aux coutumes reliées aux événements cardinaux de leur vie — naissance, mariage, enterrement — sont tout à fait insuffisantes pour que nous puissions nous faire une idée, aussi vague soit-elle, sur le spécifique de ces moments chez les Roudari. Elles donnent l'impression de quelque chose de fragmentaire et recueilli au hasard. Cependant, nous trouvons aussi plus d'un élément folklorique intéressant dans le succint matériel présenté.

Pour ce qui est du mariage chez les Roudari de Muscel et du Pays-de-l'Olt, nous apprenons que différemment des autres catégories de Tziganes et de ceux des Roudari de Yougoslavie (Karavlasi), le marié n'achète pas la mariée. Cette tradition, de l'achat de la mariée, chez les Karavlasi, serait-elle une influence d'origine turque—venue par les Tziganes musulmans de Bosnie—ou bien

serait-ce un ancien caractère tzigane, en matière de moeurs, du moment que nous le retrouvons aussi chez les Tziganes les plus primitifs, chez les nomades?

Il est vraisemblable que les Roudari de chez nous — moins conservateurs que ceux du sud — aient quitté leur ancienne coutume et qu'ils aient imité là aussi, la tradition roumaine. Des aspects nuptiaux, tels que le rapt simulé ou la fuite de la mariée — dont parle M. Ch. — se retrouvent de même, très fréquemment, chez tous les Roumains.

Quant à la coutume appelée „*gurbane*", — que S. N. - Plopşor retrouve chez les Roudari de Mehedinţi — elle est certainement d'origine sud-danubienne ; car nous la rencontrons non seulement chez les Turcs, mais aussi chez presque tous les Slaves meridionaux de même que chez les Roumains de Macédoine (Cf. P. Papahagi, *Mat. Folkl.*, p. 849). Et non seulement son nom turc (Kurbán) nous indique son origine, mais aussi le fond même de la coutume. Chez les Roumains du Nord du Danube, si elle est attestée quelque part — surtout dans les milieux hétérogènes de la périphérie du pays — on la ressent comme quelque chose de tout à fait étranger, et nommément du turc ou du tartare.

La façon dont cette coutume s'est fixée chez les Roudari de Roumanie, nous fait songer aux éléments tziganes, qui ont circulé non seulement du Nord du Danube au Sud, mais aussi en sens inverse. Et, évidemment, ces derniers sont en même temps les plus anciens.

Quant aux relations étymologiques que M. Ch. semble vouloir établir entre le mot „*Kurbán*" et de noms ethnique d'Asie tels que Kurbad-Korbat ou le nom Gùrbet (et non pas Gurket !) — que les Serbo-croates donnent aux Tziganes nomades — elles sont tout simplement comiques. (Cf. pp. 140—1).

La série des textes commence par quelques récits sur les revenants („strigoĭ"), dans le langage des Rudari, de sorte qu'ils présentent aussi un intérêt d'ordre linguistique en plus de celui folklorique.

Les chants de Noël des Roudari, recueillis, malheureusement, sans mélodies, nous montrent — par la richesse et la variété des beaux thèmes traditionnelles — que ces Tziganes ont connu la coutume dans une région roumaine où elle était très en vogue. Serait-ce dans le dép. Muscel même ou, peut-être, beaucoup plus au sud?

Cependant—à en juger d'après leur forme fragmentaire et, souvent, ayant des contaminations de motifs différents, sans aucune liaison organique entr'eux— nous constatons, de façon tout à fait évidente, la décadence de cette coutume. Il est probable même, que la décadence soit encore plus grande que ne nous permettent pas de conclure les chants en question, si nous considérons que le sujet duquel ils ont été enregistrés avait 89 ans. Vraisemblablement, les plus jeunes ne connaissent plus aujourd'hui les „colinde", car, autrement, nous ne doutons pas que M. Ch. les aurait mis aussi à contribution, pour pouvoir confronter les textes. Il ne se serait pas borné seulement à ce nonagénaire qui ne pouvait plus s'en souvenir exactement.

Nous nous attendions à trouver aussi quelques informations relatives à l'ensemble des moments rituels, tout aussi importants, du point de vue folklorique que les „colinde", qui ne représentent au fond qu'un seul aspect de la coutume. Ce n'est qu'alors que nous auriors connu la situation réelle de cette coutume chez les Roudari de Gura-Bughii du dép. Muscel. Nous ne comprenons même pas ce procédé de la part d'un ethnographe.

Viennent ensuite une série de quatre contes et quelques légendes ayant un

caractère anecdotique, qui, avec les ,,colinde" déjà mentionnées, forment toute la collection de textes folkloriques, à contenu poétique, des régions des Roudari que M. Ch. a explorées. Les deux premiers contes de Muscel, qui sont les plus longs, sont racontés par le même vieillard dont nous tenons les ,,colinde". Les autres sont recueillis du Pays-de-l'Olt.

Le premier conte (p. 170—85), sans titre, est une variante du conte apuléen, ayant pour thème le mari — dragon, dont la peu a été mise au feu par sa femme, suivant le conseil de sa mère ; puis, l'ayant perdu, part à sa recherche.

Le deuxième conte (p. 186—200) — ,,Cu împăratu dă trei sute dă ani" (= ,,Avec l'empereur de trois cents ans") — raconte comme un empereur, étant devenu aveugle à un âge très avancé, recouvre la vue et rajeunit, grâce à un remède miraculeux apporté par son fils cadet.

Ce conte renferme quelques motifs accessoires communs à ceux de ,,Harap Alb", tels que : l'épisode du départ successif des trois fils, le retour honteux des deux aînés et la réussite du fils cadet. Ensuite, l'episode du choix du cheval merveilleux si laid et galeux, trouve aussi son correspondant dans le conte de Creangă.

Ce conte est intéressant surtout par le fait qu'il présente une riche infiltration d'éléments religieux, tels que : la construction de l'église, le personnage surnaturel de Marie Madeleine, qui detient le remède miraculeux... etc.

Quelques-uns de ces motifs ont une indubitable origine littéraire apocryphe ; ainsi :

1. Le motif des lettres tombées, à plusieurs reprises, du ciel et contenant des prophéties au sujet de l'empereur.

2. La demande du fils cadet, avant son départ dans l'expédition, qu'on lui emmène ,,44 prélats et prêtres et 44 confesseurs avec les grands livres (sic) de St. Basile — c.-à-d. 88 popes, qui entrent dans l'église et lisent..." (p. 198).

Il s'agit ici de la célèbre liturgie de St. Basile le Grand, à laquelle le peuple attribue une force et une efficacité toute exceptionnelle.

Ce même motif religieux-apocryphe se retrouve aussi dans le conte suivant, mais sous une forme un peu différente et mis au service d'un autre but : de délivrer les filles de l'empereur d'un serment qui leur a été imposé par violence.

Le troisième conte (p. 200—8) est une variante du type théséen, dont le thème est celui du dragon qui tient sous la terreur tout un pays et qui est sur le point de perdre la fille de l'empereur. Seulement, cette variante complique inutilement et sans aucune esthétique le thème ancien, en multipliant aussi bien le nombre des dragons et de leurs têtes (l'un en a 12, l'autre 16 et le troisième 23 !), que celui des filles de l'empereur.

Tous ces monstres sont tués l'un après l'autre par ,,Jupân Jagar", le héros principal, qui sauve ainsi les trois filles de l'empereur et en épouse une.

Parmi les personnages de ce conte, nous remarquons aussi le confident hypocrite et imposteur ,,Crezu, qui remplace le Tzigane des autres variantes, de même que le monstre à figure humaine, très original, appelé ,,Nac Coţofac", contre lequel doit lutter le héros et son frère.

Ce thème de conte apparaît contaminé avec un autre thème, de légende étiologique, qui veut expliquer l'origine de certaines bêtes sauvages : des loups, des ours et des renards.

Le quatrième conte (p. 210—4), qu'on doit intituler ,,Povestea lui Gro-

zăvitu" (et non pas „Grozavu"), raconte les exploits d'un vaillant géant, né dans des circonstances miraculeuses. Il sauve de la pendaison un fils d'empereur à condition que celui-ci épouse sa mère. Ce motif — si connu dans le folklore européen, non seulement dans les contes et les légendes, mais surtout dans les ballades populaires — est entré ici en combinaison avec d'autres. Partout où il se trouve tant dans le domaine épique que dans celui folklorique, ce motif est un reflet du droit coutumier.

Ces contes recueillis du milieu des Roudari, marquent une grande décadence à tous les points de vue. En premier lieu, nous observons une forte dégradation et en même temps une diminution de l'élément miraculeux, si caractéristique aux contes. D'autre part, nous constatons une infiltration extrêmement grande des éléments réalistes, tant dans les motifs, que dans l'expression. Nous avons affaire à une espèce d'adaptation du monde fantastique des contes à l'actualité, ce qui change l'atmosphère de miracle et de féérie en une prose plate, dépourvue d'attraction. Pour illustrer ceci, nous pourrions donner de nombreuses exemples ; nous nous bornerons cependant à un des plus caractéristiques :

le litige entre les deux femmes du héros-dragon, de même que la scène devant le juge, est d'un réalisme tellement prosaïque et banal, qu'il fait l'impression d'une querelle déguisée de Tziganes. Et c'est en vain que la fin du conte vient ensuite avec les traditionnelles noces impériales ; elle ne peut plus rien sauver !

Relevons en passant, comme un détail digne de remarque, le pittoresque particulièrement roumain des formules initiales et finales des contes, avec leurs pointes d'humour étincelant, tellement spécifique à nos paysans. (Cf. p. 170, 185, 186, 208...) Il n'y a que ces parties du conte qui, grâce à leur caractère stéréotype et à leur forme rythmique, se sont conservées un peu mieux, étant apprises par coeur comme si c'étaient des vers.

Nous constatons, qu'en général, M. Ch. n'est pas tombé sur de bons conteurs. En effet, à part les constatations mentionnés plus haut et qui se réfèrent au fond, les quatre contes sont en plus prolixes et confus, parfois présentant de grandes lacunes. Il ne peut pas même être question d'une contribution artistique personnelle au bien commun de la collectivité, si ce n'est dans le sens négatif de la dégradation.

C'est ce qui frappe le lecteur dès le premier contact c'est la langue du conte, qui loin d'être belle et parsemée d'expressions et de tournures archaïques, est pleine de néologismes, très souvent grotesques et mal employés, surtout quand il s'agit, dans le conte, de certains aspects de la vie, qui ont pu être plus fortement influencés par les relations des Roudari avec le monde urbain ou avec certains facteurs des villages. Alors, c'est un véritable torrent de néologismes et même de formes littéraires, naturellement mal tournées. Cependant, nous ne contesterons pas, d'une façon absolue, la valeur de ces textes car en tout cas, ils en ont une assez remarquable, non seulement pour les motifs folkloriques eux-mêmes, mais aussi pour le linguiste qui voudrait étudier l'aspect actuel du langage des Roudari. Evidemment, le langage de tous les jours de ces Roudari, doit être encore plus envahi de néologismes, du moment qu'ils ont pénétré en si grand nombre dans les contes, qui se caractérisent, habituellement, par un conservatisme très accentué, ce qui fait qu'en général, le conteur — en vertu de la tradition — évite les éléments trop nouveaux.

De sorte que nous ne comprenons pas du tout sur quoi se base, M. Ch. lorsqu'il relève comme un trait spécifique à l'âme des Roudari „leur inclina-

tion vers le conte et vers des thèmes anciens dans le jeu (sic !) de leurs chants, à Noël et au jour de l'An" (cf. p. 144)??

Notre conclusion, qui ressort des faits mentionnés, est toute contraire !

Ainsi, le passage dithyrambique qui suit celui cité, où les Roudari nous sont présentés comme des cultivateurs des contes par excellence, n'est nullement justifié.

Les éléments folkloriques anciens, attestés chez eux, étant empruntés de chez les Roumains, les Roudari n'ont fait que s'en servir, sans avoir au moins le mérite de les avoir bien conservés, à en juger d'après les textes publiés par M. Ch. Même le vieux Tălerariu, dont l'auteur parle avec un tel enthousiasme et une admiration sans réserves (p. 144), apparaît comme un conteur des plus médiocres. Une autre preuve, toute aussi étonnante de leur manque de conservatisme — en dehors des coutumes et de tous les produits spirituels d'emprunts, en usage chez eux, et en premier de la langue roumaine elle-même — nous est fournie par leur vie matérielle, qui est imitée pour la plupart de celle des Roumains du même milieu. Le seul aspect véritablement original et en même temps spécifique, dans la vie matterielle des Roudari, est constitué par leur métier et par tout ce qui en dépend.

Ce qui semble plus étrange, c'est la flagrante contradiction que nous remarquons chez M. Ch., lorque lui-même nous dit que les Roudari sont très peu conservateurs dans le domaine folklorique !

En effet, en un endroit, où il combat Şerboianu, il soutient que „les Roudari... ne pratiquent pas la sorcellerie" (p. 22) et ailleurs, que chez ces Tziganes, l'incantation est en usage seulement tout à fait exceptionnellement (p. 148), ce que d'ailleurs nous ne pouvons pas prendre à la lettre. Or, si nous nous basons sur des pareilles constatations, faites sur le terrain, nous devrions conclure logiquement, que ceux qui n'ont aucune prédilection pour la magie proprement dite, ne peuvent en avoir ni pour la magie du beau poétique — ou artistique en général — étant donné que chez les primitifs, ces magics s'entrecroisent très souvent et parfois même se confondent.

Dans le même ordre d'idées, nous ne pouvons être d'accord avec M. Ch. ni lorsqu'il affirme que les Roudari „de tous les Tziganes, vivent le plus près de l'état de nature" (p. 36). En effet, si nous nous guidons, non seulement d'après les informations fournies par les autres ethnographes tziganologues, mais même par celles que nous donne M. Ch. dans son ouvrage, il ressort clairement que ce groupe est bien plus évolué que d'autres groupes de Tziganes et que les plus primitifs sont, sans contredit, les Tziganes nomades, (les „Lăieşi" ou „corturari" et leurs différentes subdivisions).

Nous pensons que toutes ces exagérations de M. Ch. en liaison avec le conservatisme des Roudari sont dues à la néfaste idée préconçue, inspirée, semble-t-il, de Block, que les Roudari seraient les vestiges d'un peuple très ancien („ein Volkssplitter einer anderen Bevölkerung, vielleicht einer Urbevölkerung... cf. *Zigeuner*, p. 110), probablement même des Daces où d'une autre population autochtone.

M. Ch. avait besoin de preuves concrètes pour consolider cette hypothèse. Mais, peine inutile ! Tous les indices s'opposent nettement à l'hypothèse de l'autochtonisme des Roudari en Roumanie. Ils ne peuvent donc être que des aubains de la fin du moyen âge et leur histoire se rattache étroitement à celle des autres migrations tziganes dans le Sud-Est européen.

Enfin, pour revenir aux textes folkloriques, nous trouvons aussi, dans cette collection de M. Ch. toute une série de légendes satiriques (p. 209—10), dont quelques-unes sont des variantes du thème de l'église des Tziganes : comment les Tziganes ont mangé leur église aux murs de fromage, au toit de tarte... etc. ; comment, ensuite, à la commande de ,,Dada Hîrhăun'', leur chef, ils en ont bâtie une autre, dans le clocher de laquelle ils ont mis, en guise de cloche, ,,une tête de porc avec sa langue''.

Puis, viennent des variantes d'un autre thème, toujours comico-satirique sur les Tziganes, qui font leur service militaire.

Dans toutes ces anecdotes populaires, est ridiculisé la bêtise tzigane.

Un phénomène intéressant en liaison avec ces créations satiriques dues à l'humour roumain, est le fait que bien qu'elles se moquent sans merci des Tziganes, elles sont véhiculées aussi par les Tziganes eux-mêmes. Ceci prouve une fois de plus le caractère de réceptivité absolue de l'âme tzigane, dépourvue complètement de tout esprit critique et passive jusqu'au servilisme.

Cependant, parfois, dans ces légendes humoristiques on observe une légère adaptation au milieu folklorique des Roudari, en ce sens qu'on remarque une intention de réhabilitation des Tziganes :

Ainsi, l'église de fromage — d'après les dires du conteur roudar du Pays-de-l'Olt — avait été, à l'origine, roumaine ; tandis que l'église tzigane était en briques ! Plus tard cependant, les Roumains — rusés comme toujours — les ont mystifiés en leur proposant d'échanger les églises. Et les pauvres Tziganes, alléchés par le fromage, le lard et les friandises de l'église roumaine, ont accepté. Mais, par la suite, ne pouvant résister à la tentation, ils l'ont mangée. — Réhabilitation en effet tzigane !

Malgré toutes nos remarques critiques, concernant le fond de l'ouvrage, il a d'incontestables mérites. Dommage seulement qu'un sujet si intéressant par lui-même, est présenté par l'auteur sous une forme qui laisse tellement à désirer. En effet, le livre fourmille de fautes de toute espèce. On a parfois l'impression que ce ne sont que des notes que nous lisons et non pas un travail élaboré. La langue elle-même est horriblement mutilée aussi bien dans la syntaxe que dans le vocabulaire. Les incohérences et les non-sens ne manquent pas non plus, par ex :

,,Dealtfel, modul de evitare al unei maladii, Rudarii nu-l pot preîntâmpina prin medici, ci prin practici moştenite'' (p. 134).

A côté de fautes d'expression de ce genre, nous trouvons un grand nombre de fautes d'orthographe, vraiment impardonnables. Et ce qui est plus triste, c'est qu'on ne peut pas les mettre sur le compte des imprimeurs, comme on serait tenté de le faire. En voici un exemple, tiré du premier texte folklorique : ,,moşu-mi-o'', ,,tată-mi-o'', ,,fârtată-mi-o''...? (p. 150—1).

En plus, des inévitables fautes d'impression viennent s'ajouter.

En lisant ce livre, on croirait que l'auteur ne possède pas bien le roumain ou qu'il vient de l'apprendre depuis peu où encore qu'il s'est contagié du langage des Roudari !

Rappelons aussi les nombreuses répétitions inutiles. Souvent, la même chose est répétée dans plusieurs chapitres de suite, l'auteur ayant toujours l'air de la dire pour la première fois !

Pour illustrer la façon dont M. Ch. altère les textes recueillis, nous nous arrêterons à quelques exemples plus frappants, puisés dans les ,,colinde''.

Ainsi, le vers

,,De-a să salinda-re...''

(p. 161, v. 9 de bas en haut)

est une absurdité, au lieu de :

,,*Deasă sălindare...*''

,,Deasă'' est une forme dialectale du plus-que-parfait de l'ind. pour ,,dăduse'' et ,,sălindare'' est un autre aspect phonétique, provincial — connu aussi en Moldavie (cf. Tiktin, *Rum.-deut. Wb*, III, 1367) — du ,,Sărindare'' (sg. ,,sărindar'' <ngr. σαραντάρι < σαράντα), qui signifie : les sommes d'argent qu'on paye aux prêtres ou aux moines pour chanter des requiem pendant les 40 jours après la mort de quelqu'un — ou encore, les prières même qu'on dit. (Cf. aussi Marian, *Înmorm.*, p. 377 ; Burada, *Înmorm* p. 48).

Ceci est le sens originaire du mot, mais plus tard, ,,sărindar'' est arrivé, paraît-il à signifier, par extension, tout présent offert, à l'intention des morts, aux églises ou aux monastères, en argent, objets précieux, effets ecclésiastiques ou même des dons en nature.

Ce terme religieux d'origine grecque nous est venu, comme tant d'autres, par la filière slave. En effet, les Slaves méridionaux le connaissent bien et sous une forme plus proche de l'étymon. Chez les Bulgares, il y a toute une terminologie, ce qui prouve que, chez eux, la coutume religieuse, à laquelle se réfère ce mot, a été très cultivée. (*sarandár* = ,,prières pour le mort, lues dans l'église, chaque jour jusqu'au 40-ème jour après sa mort'' ; *sarandósvam* ou *sarandosuvám* — v.= accomplir les rites en question pour les morts ; faire lire des prières pour l'accouchée, le 40-ème jour après l'accouchement. Cf. *Rečnik*, V, 121). Les Bulgares connaissent le terme aussi sous un aspect similaire à celui attesté par la ,,colinda'' roumaine : *salandar* (cf. N. Gué ov, ibid. V, 110). Chez les Serbo-Croates ce terme — ayant toujours trait aux morts — se rapporte, toutefois, à l'époque de 40 jours, qui s'étend des Pâques jusqu'à l'Ascension. A ce qu'il semble, les Serbes et les Croates connaissent le mot en question exclusivement sous la forme qui présente la dissimilation de *r* en *e* : ,,*Salándâr*'' (cf. Broz-Ivekovic, *Rječnik hrv. jez*, II, 372 ; Vuk Karajié, *Crnski Rjepnik*, 682—3 ; cf. aussi Miklosich, *Lexicon*, p. 818).

Il est donc plus probable que le terme roumain soit emprunté, déjà de chez les Slaves, sous les deux aspects : l'un avec la dissimilation de *r*, l'autre, plus répandu, sans cette transformation.

En revenant à M. Ch., nous relatons une autre grave erreur, prise dans la ,,colinda'' au thème traditionnel du berger heureux, causant avec le bon Dieu :

,,Mare *răhat* (sic !) că s'ar dat...'

(p. 169, v. 14 de bas en haut).

Il y a ici une grossière et burlesque altération du mot ,,*ramăt*'', c.-à-d. grand bruit collectif, car il s'agit du mugissement d'un troupeau effrayé par le vent, qui a secoué les fleurs de l'arbre, où reposaient les moutons.

Il est probable que cette altération est dû au Roudar enquêté, qui, ne comprenant plus le mot, l'a déformé ; mais c'eût été très facile à M. Ch. de rétablir le texte en comparant cette ,,colinda'' à ses variantes des autres col-

lections. D'ailleurs toute la ,,colinda'' est altérée par de nombreuses interversions de passages, ce qui la rend inintelligible pour celui qui n'est pas familier avec le répertoire des thèmes des colindes roumaines.

Dans une autre ,,colinda'', au sujet d'un nom propre, du vers :

,,Să-mi judece pe *Salvarea* (sic !)...
(p. 168, v. 4 de haut en bas

M. Ch., hésitant, se demande en note, s'il ne s'agit pas là du nom *Salvina*.

Quelle erreur ! Car ceci n'est pas un nom de femme en liaison avec la fonction rituelle de souhait du chant respectif ; le nom de la maîtresse de maison est ,,Cătălina'' du vers antérieur. M. Ch. aurait dû transcrire :

,,Să-mi judece pe *Salvă*-re... (et non pas-rea !)

Le nom est donc ,,*Salva*'',-re n'étant qu'une simple addition paragogique, très caractéristique dans les ,,colinde'' pour des raisons rythmiques. (Nous rencontrons cette paragoge, fréquemment, même dans les colindes recueillies par M. Ch. Bien plus, nous la retrouvons aussi dans le même chant, dans le vers :

,,Şade Maica Precistare...'' (p. 167, v. 2 d'en bas),

qui aurait dû être transcris :

,,Şade Maica Precista-re...'').

Salva est ici un autre aspect phonétique de l'énigmatique nom folklorique — à résonnances mythologiques, semble-t-il — ,,Siva'', des autres variantes.

C'est étonnant que M. Ch. n'air pas reconnu dans ce chant la colinda qui se rattache à la coutume de ,,*Vasilca*'', qui est tellement typique ! C'est aussi le fait d'avoir ignoré les matériaux folkloriques roumains, qui est la cause qui a fait M. Ch. confondre le chant de la ,,Vasilca'' avec d'autres thèmes de colindes, appartenant à d'autres coutumes.

Il ne s'agit donc pas, ici, seulement de simples erreurs de langage. De tels enregistrements erronés, comme ceux que nous venons d'illustrer, ont une répercussion des plus importunes sur le contenu folklorique même, qu'il falsifie ou rend incompréhensible.

En ce qui concerne la transcription phonétique des textes folkloriques des Roudari, elle est tout aussi critiquable. Peut-être même, là, c'est encore plus grave ; car, le linguiste qui voudrait s'initier au langage des Roudari en se servant des textes publiés par M. Ch., non seulement qu'il ne peut être sûr de la prononciation exacte, mais il est même induit en erreur. Donnons en un seul exemple, mais des plus typiques. M. Ch. transcrit : şercuri, treşe, furşi, gâşi, gâşitoare, feşorii, şioban, şcapă, brîşeagu... etc. (cf. p. 150—4 ; 183 et suiv.). Toutes ces transcriptions faussent le texte dialectal. Il aurait dû transcrire : śercuri, treśe, furśi, gâśi, gâśitoare, feśiorii, śioban, śeapă, brîśeagu...

Si M. Ch. n'est pas familier avec les signes diacritiques de la transcription phonétique, il aurait dû renoncer de rendre des services à la dialectologie roumaine et se contenter de nous donner les textes seulement pour leur fond folklorique, dans la transcription habituelle de la langue littéraire : cercuri, trece, furci... Ç'aurait été beaucoup mieux, que de les noter inexactement.

En matière de terminologie ethnographique, nous remarquons que certains termes employés par M. Ch. sont discutables ou tout simplement érronés

et même falsifiés. Ainsi, il utilise fréquemment — influencé par les auteurs qu'il a consulté sur les Roudari de Yougoslavie — le nom de ,,Koritari'', que surtout les habitants de la Slavonie donnent à ces Tziganes, comme nous l'avons déjà rappelé. ,,Koritari'' (<serbo-cr. korito=auge) signifie fabriquant d'auges et trouve son équivalent parfait dans le roumain ,,Trocari'' (<troacă=auge), terme dénominatif des Roudari, que M. Ch. ne mentionne même pas dans son étude. Ce terme n'est donc qu'un simple nom appelatif, qui indique une occupation. Et comme la profession a toujours joué un rôle décisif dans la différenciation des Tziganes, le mot ,,Koritari'' a pu être employé aussi comme un terme ethnografique, qui définisse le groupe ethnique des Roudari. M. Ch. se permet de le transformer en ,,*Koriţari*'' et l'écrit tantôt avec un K majuscule, tantôt avec un k minuscule et tantôt avec c, mais toujours avec ţ au lieu de t. (cf. p. 17, 25, 34, 42, 63...). En même temps, il nous donne aussi une étymologie ad-hoc, en nous annonçant comme une découverte qu'il a faite, que les Roudari du Sud du Danube ont été nommés ainsi, d'après la localité Koriţa de Serbie? (cf. p. 17). Et, cette conclusion, selon son habitude, il la répète aussi ailleurs (p. 42).

Ensuite M. Ch. désirant établir différents types de Tziganes, nous parle du type ,,*speculativ*'' (p. 36, 37), c.-à.-d. exploiteur, trompeur.

Pour n'importe quel Roumain, familier avec les nuances sémantique de sa langue, le terme est inacceptable dans cet emploi. En effet, en roumain, comme d'ailleurs aussi en français (spéculatif), d'où on l'a emprunté, ce terme a un tout autre sens, beaucoup plus noble et se rattache plutôt à la terminologie philosophique. M. Ch. aurait pu dire : le type ,,*speculator*'' ou ,,speculant'' (=spéculateur), les seules épithètes qui auraient évité l'équivoque.

Parlant de certains déplacements des hameaux des Roudari d'une région forestière à une autre, M. Ch. hasarde le terme de ,,transhumance du bois'' (,,transhumanţa lemnului'' p. 56, 58).

Notre sens etymologique ne s'opposerait pas à cette initiative; mais là encore intervient la danger de l'équivoque et de la confusion. La transhumance est une expression consacrée dans la terminologie ethnographique se rapportant à la vie pastorale. Elle définit une migration périodique des bergers avec leurs troupeaux, de la montagne à la plaine et inversement. Cette migration apparaît —dans le cadre anthropogéographique de certaines régions — comme une sorte de flux et reflux, ce qui n'est pas du tout le cas pour les Roudari. En effet, si ceux-ci abandonnent un terrain du voisinage de la forêt, où ils ont épuisé la matière première nécessaire à leur métier, ils n'y retournent plus jamais. Nous aurions appelé cela plus simplement, mais plus clairement : ,,pribegia după codru'' (=pérégrination d'une forêt à l'autre).

Ce que nous réprouvons aussi, c'est cet emploi continuel, dans le texte roumain, de tous ces termes ethnologiques allemands tels que : Naturvolk, Naturalwirtschaft, Sammelwirtschaft... Comme si la langue roumaine n'était pas capable de rendre tous ces mots par ses propres moyens! Une pareille rédaction est inadmissible. Elle fait l'impression aussi bien d'une pédanterie inutile, que d'une attitude tout à fait servile vis-à-vis de la langue étrangère dans laquelle on s'est instruit. Nous devons toujours tâcher de trouver l'équivalent roumain pour tous ces termes étrangers, qui expriment des notions nouvelles nécessaires à notre spécialité. Et si l'on ne peut pas en trouver, il faut les créer. Nous n'allons pas jusqu'à l'absurde pour demander à ce qu'on rende tous les termes étrangers par des mots absolument autochtones, comme le font parfois les spé-

cialistes de certains peuples, guidés par des impulsions qui n'ont rien de commun avec la science. Au contraire, nous admettons non seulement la traduction fidèle des termes consacrés dans cette spécialité, mais même une légère adaptation au phonétisme de la langue roumaine, lorsqu'il s'agit des termes provenant des langues apparentées ou des langues classiques. L'ethnographie étant une discipline nouvelle — et chez nous encore plus nouvelle qu'ailleurs — il est nécessaire qu'on lui crée une terminologie en roumain.

Enfin, pour illustrer le souci de l'auteur pour son appareil scientifique, nous renvoyons le lecteur à la citation de la page 87, note 1, d'après Miklosich, où un mot slave est horriblement mutilé et un mot grec est écrit avec des caractères slaves et encore tout de travers.

Nous arrêtons ici notre critique.

Comment qualifier tant d'erreurs comme celles que nous avons relevées jusqu'ici et dont quelques-unes sont si graves? Est-ce négligence? ou hâte fébrile pour imprimer au plus vite, mais n'importe comment?

Nous craignons que ce ne soit plus que cela. Il est vrai que ce livre a a paru en pleine guerre, mais est-ce là une excuse suffisante?

En tous les cas, si nous tenons compte de certaines réalisations satisfaisantes et surtout des problèmes intéressants qui y sont discutés ou seulement suggérés, de même que des matériaux ethnographico-folkloriques présentés, nous pouvons dire que ceci est le premier ouvrage scientifique, par lequel M. Ch., maître des conférences d'ethnographie à la Faculté de Lettres de Yassy, s'est affirmé dans sa spécialité.

Cependant, le complexe des problèmes en liaison avec les Roudari est encore loin d'être épuisé par ce travail que nous n'avons pu recommander au public que comme une esquisse monographique d'une petite partie de la population des Roudari de Roumanie. Pour réaliser la monographie ethnographique complète, il y aurait bien des lacunes à combler et dans toutes les directions. Il faudrait ensuite revoir quantité de données et d'affirmations, après les avoir vérifiées sur le terrain et après avoir fait de nouvelles explorations, dans les régions encore inexplorées.

Il serait nécessaire surtout de déterminer, de la façon la plus précise, les aires ethnographiques des Roudari, par régions, tout en dresssant des cartes et en faisant des statistiques aussi exactes que possible.

M. Ch. semble particulièrement passionné lorsqu'il s'agit de connaître la vie de cette catégorie de Tziganes. Il va même jusqu'à dépasser, plus d'une fois, l'attitude strictement scientifique des constatations objectives et des explications, pour faire de chaleureux plaidoyer en faveur des Roudari (cf. p. 40).

Cette passion peut, certainement, être mise au service de leur étude impartiale. Comme l'auteur est au début de sa carrière, il pourra ambitionner, sitôt que la paix — seule propice aux recherches ethnographiques sur le terrain — sera restaurée, mener à bon terme son travail. *P. Caraman.*

BOBULESCU, C., *Lăutari şi hori în pictura bisericilor noastre* (Musiciens et danses dans la peinture de nos églises), Bucureşti, 1940, 80 p. [55 planches].

Cet intéressant ouvrage d'iconographie musicale roumaine a suscité beaucoup moins de discussions qu'il aurait mérité — tant par son originalité; que par la nouveauté des matériaux plastiques présentés — probablement à

cause des temps troubles par lesquels nous avons passé depuis son apparition jusqu'à présent. C'est d'ailleurs le second ouvrage du Père Bobulescu dans cette direction. Mais nous constatons que l'auteur de „Lăutarii noştri" de 1922 a réalisé un remarquable progrès. Là, il nous offrait des dates recueillies dans toutes sortes de sources — imprimées et même manuscrites — sur les aspects les plus divers du domaine de la musique et des musiciens ; ici, tout en retrécissant la sphère de ses recherches, il a réussi à les approfondir davantage. Il passe à l'étude des églises et des monastères pour continuer ses anciennes préoccupations sur la musique, d'après les fresques et les icônes.

Il nous révèle donc ainsi une nouvelle source d'investigations, non seulement pour notre musicologie en général, mais aussi pour l'ethnographie musicale roumaine en particulier.

En effet, le P. Bob. a détaché un des aspects les plus spécifiques de la vie roumaine des temps passés, reflétée dans l'iconographie : celui du chant et des divertissements populaires, animés par la musique instrumentale. Cela semblerait paradoxal, au premier abord, de trouver de pareils éléments laïques dans la peinture sacrée. Comment a-t-il été possible que des motifs si purement roumains et si profanes à la fois, comme ceux qui ont été rélevés par le P. Bob., s'infiltrent dans l'iconographie chrétienne, dominée par une tradition tyrannique, qui imposait aux peintres ses normes canoniques si strictes ?

Et cependant la musique étant un moyen — et encore des plus nobles — pour exprimer les sentiments d'adoration pour la divinité, le peintre religieux ne pouvait pas la laisser de côté, surtout quand il était stimulé à cela par les textes de l'Ecriture Sainte eux-mêmes.

Ainsi, l'artiste — désirant de rendre les formes concrètes les plus adéquates au sujet qu'il traitait — ne pouvait s'inspirer que de la vie qu'il connaissait le mieux : celle du milieu roumain, dans lequel il s'intégrait lui-même.

Il commence par indiquer tout une série de mentions sur la musique, prises dans de vieux livres et insiste surtout sur les passages de la Bible, dans lesquels les noms des instruments musicaux varient souvent selon l'époque et la région d'où proviennent les textes.

En même temps, il nous présente, de façon assez documentée, l'attitude hostile et pleine de mépris des anciens écrivains ecclésiastiques, de même que des auteurs de χρηστοήθεια (ex. Les Préceptes du Prince Neagoe) ou de lois profanes (ex. Le Code de Govora de 1640) vis-à-vis des divertissements avec de la musique et des musiciens. Selon la mentalité religieuse officielle des temps passés, le musicien („lăutar") était une espèce de serviteur de Satan, par le fait qu'il était le principal stimulant de tous les amusements et surtout de toutes les orgies. C'est pourquoi il est parfois identifié au diable lui-même, comme dans une scène à tendance moralisatrice, où l'ivrogne, une cruche de vin à la main, arrive en enfer accompagné par le diable qui joue du violon (cf. fig. XII, XIII). Et qui sait si ce diable, tout noir, ne serait pas une charge du musicien tzigane, car, dans les pays roumains — comme d'ailleurs aussi chez d'autres peuples du Sud-Est européen — le mépris, dont nous parlions, pour la musique est encore plus accentué par le fait que les musiciens de profession étaient habituellement des Tziganes, pour la plupart esclaves, c'est-à-dire faisant partie de la couche sociale de la plus basse extraction.

En tenant compte de cet état de choses, dans le monde chrétien de sous l'influence byzantine, il est facile à comprendre pourquoi la musique était tombée

tellement en disgrâce dans certains cercles dirigeants et pourquoi les auteurs de Ἑρμηνεία se désintéressaient des motifs musicaux.

Ce serait cependant une exagération, que de soutenir ceci d'une façon absolue ; car ils donnent, eux aussi, certaines indications concernant l'emploi de la musique comme moyen de glorification de Dieu, quoique sans y insister. Le P. Bob. lui-même cite un passage d'une ,,hermeneia'' se rapportant à la scène de la nativité de Christ, où l'on demande au peintre de faire jouer un des bergers de la flûte. Il cite ensuite plusieurs autres passages de l'Ancien Testament et de l'Apocalypse, où il s'agit de musique et de certains instruments mais non pas de musiciens proprement dits, ni d'amusements.

En se référant aux anciens auteurs de manuels d'iconographie, le P. Bob. nous dit, dans sa préface, que jamais ceux-ci n'ont donné — lorsqu'il était question de n'importe quelle scène biblique —.un conseil tel que celui-ci :

— Peintre, à cette endroit, mettez un groupe de ,,lăutari'' qui, par leur musique, incitent des jeunes filles à danser ! (p. 3).

Mais, il n'en est pas moins vrai que nous ne trouvons pas non plus d'interdictions catégoriques aux peintres telles que :

— Je vous défends de mettre dans cette scène des musiciens de votre pays avec des violons et des tympanons !

Et leur silence là-dessus est très important. En effet, cela suffit pour que le peintre puisse, sans crainte de pécher, prendre la liberté d'être, tant soit peu, l'interprète de son temps et de son pays. C'est ainsi que, lorsqu'il s'agira de la scène de la nativité de Notre Seigneur, le peintre donnera à tous les bergers de Bethléem le type anthropologique caractéristique à son peuple, de même que les bergers porteront les costumes des bergers de son pays et ils joueront de la flûte en usage par là.

Dans les images des peintres, se reflètera donc nécessairement le monde contemporain du milieu dans lequel il vit lui-même, le seul qu'il connaisse réellement. Et heureusement, car l'inspiration d'après nature donne toujours au tableau un souffle de vie que ne peut donner l'imitation servile d'un modèle.

Parmi les scènes bibliques, dans lesquels les peintres iconographes roumains ont utilisé des motifs musicaux, le P. Bob. rappelle les suivants : les noces de Cana (fig. III—IV), la danse de Salomée devant Hérode (fig. V—VIII, XXXIV), le pauvre Lazare regardant le repas du riche (fig. IX), la prise de Jésus (fig. XI), les débauches du fils perdu (fig. XXIV)...

Ensuite, le P. Bob. poursuit la façon dont est illustré, dans l'iconographie roumaine, un motif caractéristique dans le livre des psaumes : la glorification de Dieu par tout le genre humain. Il est pour ainsi dire le leit-motif qui se trouve à la base de beaucoup de ses hymnes. Mais dans quelques-uns de ses psaumes, le poète invite les fidèles à louer Dieu par des chants et même par la danse. Nulle part cette idée n'est exprimée d'une façon plus claire et plus colorée que dans la psaume 150, où sont énumérés toute une série d'instruments musicaux.

C'est justement ce psaume que le P. Bob. choisit, comme un fil conducteur dans l'iconographie de nos églises et de nos monastères, afin de dévoiler, en partie, les anciens instruments musicaux des Roumains. (cf. fig. XVIII — XXIII ; XXXVI—XL ; LV).

L'auteur trouve aussi, quoique dans un nombre beaucoup plus réduit, des scènes avec des éléments chorégraphiques ou même musicaux, inspirés du psaume 148, qui contient le même motif lyrique, mais sans aucune mention de musique.

Si cependant les éléments musicaux ne manquent pas non plus dans l'illustration plastique de ce psaume (cf. fig. XVI, XXXV, LIV), cela est dû seulement à l'influence des psaumes qui suivent immédiatement après et où il est aussi question de musique.

Ces psaumes — et surtout le psaume 150 — sont traduits sur les fresques de nos églises par une danse roumaine (,,*hora*''), d'un rare pittoresque. Les musiciens, qui composent souvent un véritable orchestre, sont arrangés symétriquement d'un côté et de l'autre de la ,,*hora*'' et jouent.

Les instruments, tout aussi roumains que les costumes des jeunes filles — les seules admises à ces danses — varient selon la localité où la région, où est située l'église et d'où était originaire le peintre lui-même. Ces danses, par leur cadence paisible et l'air grave des danseurs, qui gardent avec dignité leur taille droite — semblant remplir un rituel préétabli — ont un caractére presque hiératique.

Mais on a passé assez facilement de ce genre de danses — expression de la piété de l'artiste — à la danse de type profane, sautillante et pleine de mouvement, comme celle qui est peinte sur le mur de l'église de Covrestii-de-Sus, dép. de Vâlcea (cf. fig. LI).

Dans le but de compléter le répertoire de nos instruments de musique et d'offrir en même temps un matériel comparatif pour les motifs iconographiques relevés, le P. Bob. reproduit encore toute une série d'illustrations d'après les miniatures prises dans deux livres profanes, manuscrits, de la fin du XVIII-ème siècle : le roman d'Erotocrit, en traduction roumaine (cf. fig. XXVI, XXVIII, XXIX, XXX) et le roman d'Alexandre le Grand (cf. fig. XXXI, XXXII).

De même, les estampes plus récentes, du XIX-ème siècle — d'après le peintre Raffet (cf. surtout fig. XXV) et d'après un livre de mélodies nationales (cf. fig. XXXIII) — ne sont pas non plus dépourvues d'intérêt.

Après la présentation de ses matériaux, le P. Bob. procède à l'identification des instruments musicaux de notre iconographie.

En ce qui concerne la guzla sud-slave — pour laquelle l'auteur a des informations assez exactes — quoique nous la trouvions sur quelques fresques des églises roumaines, elle n'est jamais arrivée chez nous, dans quelque région que ce soit, à être un instrument de musique autochtone.

Sa présence dans notre peinture religieuse, comme simple motif iconographique, sans substratum réaliste, est motivée par des causes tellement multiples, que nous nous étonnons qu'elle apparaisse si sporadiquement. Il est probable que d'abord le motif de la guzla aura été répandu, chez les Roumains, par des peintres slaves ou même par des peintres roumains, qui imitaient des modèles slaves. Ensuite, les livres slavons — d'usage liturgique ou originaux des traductions roumaines — ont certainement contribué aussi à le fixer dans la tradition iconographique, car nous y trouvons assez souvent mentionné cet instrument musical, surtout dans maint passage de la Bible.

La guzla doit être considerée comme un instrument spécifique slave, remontant à l'époque slave commune. C'est ce que nous indique non seulement l'étymologie de son nom, mais aussi le fait qu'autrefois la guzla était généralement répandue chez les Slaves. En effet, il n'y a pas de langue slave moderne où le nom de cet instrument n'existe ; car, même si l'instrument a disparu depuis longtemps, chez certains peuples slaves, il a laissé des traces jusqu'à présent dans leur

vocabulaire, son nom ayant passé souvent à d'autres instruments, plus récents, surtout au violon. On ne saurait dire si c'est la guzla sud-slave qui représente exactement le plus ancien aspect de l'instrument vieux slave ; car sur celui ci, on jouait sans se servir d'archet.

Les Roumains ont connu le nom de cet instrument sous deux aspects phonétiques : „gâslă" et „guslă", qui montrent, les deux, une source d'emprunt sud-slave, le premier étant d'origine bulgare et le second plutôt serbe.

Les matériaux plastiques présentés par le P. Bob., quoiqu'assez riches et variés, ne nous permettent pas de tirer de conclusions, ni sur le moment où ces scènes à motifs musicaux — et spécialement les danses en rond — ont apparu pour la première fois dans notre peinture religieuse, ni sur leur origine. Et cela tout simplement parceque nous n'avons pas encore à notre disposition tous les éléments nécessaires. Nous sommes fermement convaincus que les planches publiées jusqu'à présent sur cet intéressant sujet ne représentent qu'une petite partie du matériel existant en Roumanie.

Quant à l'ancienneté de la tradition de ces motifs, chez nous, le P. Bob. avoue quelque part, qu'il ne peut rien dire de précis „sur l'année, où les peintres ont commencé à mettre des musiciens dans certaines scènes" (p. 30). Mais ailleurs, tenté par quelques apparences, il fait la supposition que les scènes avec des danses — inspirées des psaumes — auraient été apportées du Sud du Danube au temps de Brâncoveanu (p. 63).

Les motifs qui l'ont déterminé à affirmer ceci sont :

1. Les musiciens de sur les fresques de nos églises ne sont pas encore adaptés au milieu roumain, car ils portent des costumes étrangers à notre pays, ce qui serait un indice que ces motifs auraient été empruntés assez tard.

2. Les églises et les monastères les plus anciens, qui présentent ces motifs et en même temps sous une forme plus artistique, datent du temps de Brâncoveanu. Bien plus, il y en a même qui ont été érigés par ce prince.

3. Ces scènes manqueraient dans les provinces roumaines plus éloignées du Danube, en Moldavie par ex. et elles ne seraient répandues presque exclusivement qu'en Valachie.

Mais ces arguments peuvent être facilement combattus :

1. Si les musiciens semblent tellement étrangers, surtout par leur costumes — il y en a même qu'on prendrait plutôt pour des femmes — c'est que, probablement, la conservation de ce costume exotique, d'aspect féminin, aura été acceptée comme une tradition iconographique ayant un caractère presque canonique. En même temps, on aura considéré que ces costumes s'harmonisaient mieux avec ceux des jeunes filles, qui dansaient la „hora".

D'autre part, nous ne devons pas oublier que si les peintres s'étaient inspirés directement de la réalité, ils auraient dû mettre dans ces scènes — auxquelles on attribuait un sérieux tout particulier — des portraits de musiciens tziganes, ce qui aurait été un véritable sacrilège.

2. Le fait que les plus anciennes églises et monastères valaques — dans lesquelles le P. Bob. a trouvé la scène de la „hora" — ne vont pas au delà de l'époque du règne de Brâncoveanu, peut n'être qu'un pur hasard.

Est-ce que le P. Bob. a examiné minutieusement toutes les églises antérieurs à l'année 1688, pour avoir le droit de faire une pareille hypothèse ?

Et ne serait-ce pas possible que cette scène ait été peinte dans des églises plus anciennes et qu'ensuite elle ait été recouverte d'une nouvelle couche de peinture par quelque peintre qui n'était plus au courant de la tradition du motif en question ?

Et le fait que, dans les églises fondées par Brâncoveanu, la scène de la „hora" apparaît travaillée avec plus d'art que dans les autres églises et monastères, serait un argument de plus contre l'hypothèse du P. Bob. ; car, pour que les motifs iconographiques de la danse apparaissent sous une forme tellement soignée, au temps de Brâncoveanu, cela signifie que nous avons à faire à une tradition autochtone bien plus ancienne qui, à ce moment historique — fin du XVII-ème siècle —, avait déjà évolué vers son apogée.

3. En ce qui concerne l'affirmation que dans la peinture des églises et des monastères de Moldavie — qui recèle tant d'éléments profanes — les scènes avec des motifs chorégraphico-musicaux manqueraient totalement, elle ne nous semble pas irréfutable. En tout cas, elle nous semble prématurée. Le P. Bob. a-t-il examiné toutes les saintes demeures de la Moldavie historique entière ?

De la Transylvanie, il ne nous présente qu'une seule fresque d'Avrig ; mais il doit, certainement, en exister aussi d'autres dans cette province. Quant à la question de l'emprunt transdanubien, il faudrait savoir d'abord sous quelles formes ces motifs musicaux auront été illustrés chez les autres peuples balkaniques chrétiens. En tout cas, nous supposons qu'eux aussi connaissent ces motifs, car les éléments profanes et en général ceux d'inspiration réaliste abondent dans leur peinture religieuse.

Et pour savoir précisément ce qui nous est venu de la tradition iconographique des danses et des musiciens du Sud du Danube, il faudrait absolument examiner au préalable comparativement les scènes mentionnées de chez nous et les scènes similaires de l'iconographie des Slaves méridionaux, surtout des Bulgares et des Serbes, des Grecs et peut-être aussi des Albanais, principalement de la fraction orthodoxe.

Les planches représentant la scène du Tzigane avec son ours — peinte sur les parois extérieurs de quelques églises d'Olténie — sont aussi extrêmement intéressantes (cf. fig. LII, LIII). Quoique se trouvant à la périphérie, dirait-on, de l'iconographie musicale proprement dite, elle ne manque pas cependant de certains éléments musicaux primitifs. L'ours danse, habituellement, d'après le rythme d'un tambour de basque (et non pas d'un tambour, comme dit la P. Bob., p. 77) ou même, parfois, au son d'un instrument à cordes ou à vent.

Selon les informations du P. Bob., la tradition de peindre des Tziganes avec leurs ours sur les murs des églises serait due à la contribution pécunières offerte par eux lors de la construction de ces édifices sacrés (p. 19). Bien plus : ces Tziganes et leurs ours représentent des Tziganes et des ours authentiques, ayant posé devant le peintre comme récompense de leur offrande.

Et ce n'est pas l'orgueil d'être immortalisé par la fresque, qui les a poussés à poser et, évidemment, nous ne devons pas voir là non plus quelque manière originale d'exprimer ses sentiments d'adoration pour Dieu !

A la base de ces scènes, se trouve la même superstition qu'à la base des dons votifs, qui concrétisent un désir ardent par l'objet désiré. Ici, le désir est exprimé toujours par des formes concrètes — quoique moins palpables — par l'image des objets. En effet, la scène des Tziganes avec l'ours pris sur le vif, en plein exercice de leur profession — ayant les bourses bourrées de louis d'or

(comme on peut le voir dans la fig. LIII) — représente l'image de leur plus cher idéal.

Et ils sont fermement convaincus que grâce à cette illustration de leur idéal sur les murs d'une sainte demeure, ils se sont assuré le succès dans leur métier pour tout le reste de la vie.

Le caractère votif donc de ces scènes — d'une rare originalité — est hors de doute.

Mais outre cela, nous y devons voir aussi quelque chose du même mobile magico-religieux, qui fait que l'on peigne sur le mur intérieur de l'église ou du monastère, le portrait des fondateurs, dans la conviction qu'ainsi, ils bénéficieront de la bénédiction divine.

On ne pouvait trouver un témoignage plus éloquent de la profonde infiltration de l'élément profane, dans la peinture de nos églises, que cette scène du Tzigane avec l'ours !

Il est vrai que nous ne la trouvons peinte que sur les murs extérieurs des églises, où le peintre pouvait se permettre beaucoup plus de liberté que dans l'intérieur de l'église ou même sur les murs du parvis.

Le regretté prof. N. Cartojan nous relève aussi, toujours sur les murs extérieurs — de quelques églises du dép. de l'Olt — l'illustration de la fable, ayant pour sujet la mort et le vieillard avec son fagot (cf. *Cărţile pop. în literatura rom.* II, 265—6 ; *ibid.* pl. XI). Et ce thème n'a pas été pris directement du livre d'Esope pour être mis sur la fresque, mais bien de la tradition orale du peuple.

Comme on voit des scènes tout-à-fait profanes, telles que ces dernières, la musique populaire n'est pas le seul chapitre de la culture de notre passé, qui puisse être poursuivi sur les fresques et les icones de nos églises et de nos monastères. L'oeil scrutateur de celui qui recherche avec passion tout ce qui est autochtone roumain, pourra déchiffrer de nombreux autres éléments précieux. Nous pensons même que l'ancienne iconographie roumaine réserve encore assez de surprises aux spécialistes. Mais notamment l'*ethnographie* et le *folklore* roumain, qui ont si peu de sources d'informations pour le passé, pourront trouver ici une veine d'une remarquable importance. Ainsi, dans la représentation de l'enfer avec toutes ses peines ou du paradis avec ses récompenses ; des différentes étapes (ainsi nommées en roum. „Vămile Văzduhului"), par lesquelles doit passer l'âme après la mort ; du jugement dernier... puis, d'une série de scènes reliées à la vie et à la passion de notre Seigneur et dans de nombreuses autres scènes de l'Ancien ou du Nouveau Testament, ainsi que dans celles de la vie des différents saints... et même dans les portraits des fondateurs... on peut surprendre quantité de détails intéressants, parfois des thèmes de légendes populaires, de croyances, de traditions, de costumes, d'outils, de simples motifs décoratifs de provenance rustique... quelques-uns caractéristiques même pour la localité où est située l'église ou le monastère respectif.

Mais l'investigateur doit s'enquérir tout d'abord du saint ou de l'événement religieux sous la protection duquel la sainte demeure a été placée ; car le peintre montre toujours un zèle special d'illustrer de la façon la plus riche et la plus artistique l'événement ou la vie du saint en question.

Néanmoins, il faut que l'explorateur soit non seulement spécialiste en matière, mais aussi extrêmement prudent dans ses investigations iconographiques,

parcequ'autrement, il pourrait prendre pour autochtones des éléments qui ont une large circulation internationale ou bien qui sont caractéristiques pour le monde orthodoxe entier ou pour celui des Balkans.

M. V. Brătulescu a attiré tout particulièrement notre attention sur ce problème, par les intéressants matériaux iconographiques, qu'il a publiés (cf. *Buletinul Com. Ist.* An. 1934 sq.). C'est ainsi qu'entre autres, nous avons remarqué St. Elie traversant l'espace dans une charette roumaine... tellement roumaine, qu'on est tout étonné de ce que le saint n'est pas vêtu à la roumaine, en „itsari" et en „opinci" !

Naturellement, la charette n'est pas la même sur toutes les fresques, mais elle varie d'après les régions (cf. Brătulescu, *loc. cit.* XXVIII [1935], extr. p. 3, 5, 6). Nous ne serions pas du tout surpris de trouver les modèles vivants pour un bon nombre de ces charettes sur le terrain ethnographique même, dans les localités respectives !

Quelle difference entre Phaéton et son char de feu — la source mythologique du motif — et ce St. Elie roumain ! Et cependant, le char de Phaéton n'est pas non plus, à l'origine, une simple phantaisie, mais la reproduction d'un certain type de char antique, caractéristique à l'une des régions grecques.

Nous voyons donc, que l'observation réaliste introduit presque nécessairement dans l'oeuvre d'art des éléments puisés de l'expérience de l'artiste, même lorsque celui-ci est entravé par certaines lois.

C'est cette même observation réaliste qui se trouve à la base de la transposition en formes roumaines des motifs iconographiques musicaux :

En effet, si la Bible mentionne certains instruments d'origine orientale, comme la harpe par ex., d'où est-ce-que notre artiste pouvait les connaître et comment allait-il les représenter ? ?

Voilà pourquoi, lorsque le peintre moldave a dû faire le portrait de David, qui chantait ses psaumes en s'accompagnant de la harpe, il lui a mis entre les mains une „cobza" ! C'est ainsi que le roi-poète, qui a, il est vrai, dans notre iconographie aussi une couronne sur la tête et de luxueux vêtements correspondants à son rang, a cependant — surtout dans la fresque de Voroneț — la figure d'un vieux „lăutar", qui manie avec une rare dextérité la plus authentique „cobza" roumaine ! (cf. P. Bob. fig. I ; Brătulescu, *Frescele dela Voroneț*, Buc. 1938, p. 13 ; voir aussi les fresques avec le même portrait, moins réussi, des monastères Sucevița et Horez : P. Bob., fig. X, XLV.)

Et lorsque ce même peintre moldave de Voroneț, du XVI-e siècle, a voulu — selon le texte biblique — représenter l'archange réveillant les morts, pour les appeler au jugement dernier, il le fit sonner d'un „buciuin" roumain (une espèce de trompe longue et recourbée), identique à celui en usage encore aujourd'hui dans les montagnes de Bucovine et de Moldavie (cf. P. Bob. fig. II ; Brăt. *loc. cit.* p. 10).

Nous pourrions poursuivre, d'ailleurs, ce processus d'infiltration de l'élément réaliste dans l'iconographie, chez n'importe quel autre peuple.

Ainsi, nous avons gardé un souvenir ineffaçable de la visite faite au vieux monastère bulgare de Boiana, des environs de Sofia, non seulement à cause du magnifique portrait de la belle Dessislava — bien supérieur comme réalisation artistique à tous les autres portraits des personnages historiques qui y sont peints — mais aussi à cause de certains détails des fresques du XIII-e siècle, qui

trahissent un puissant écho de la vie nationale bulgare avec ce qu'elle a de plus caractéristique.

Parmi celles-ci, celle qui nous a impressionné plus particulièrement, est la fresque de la Cène, où, sur la table sainte, nous pouvons voir les produits du sol bulgare, tels que : radis, poireau, oignon... et d'autres légumes. Par là, transparaît une des principales occupations, dans laquelle a excellé depuis des temps immémoriaux, le peuple bulgare.

Donc, la scène biblique de sur la voûte du monastère de Boïana, peinte par des artistes autochtones — d'après les modèles byzantins du temps — représente un frugal repas bulgare du XIII-e siècle !

Par conséquent, en dépit des sujets venus du dehors, chez tel ou tel peuple balkanique et provenant d'une source commune qui nivèle et crée des clichés, la peinture religieuse de ces peuples est très riche en éléments réalistes.

En marge de la tradition canonique et défiant en quelque sorte les recommandations des manuels d'iconographie, les aspects les plus divers des réalités matérielles ou spirituelles de la vie nationale, — et surtout les motifs inspirés des croyances et légendes folkloriques — viennent s'entremêler habilement au schéma religieux officiel. Et nous ne pouvons pas dire que le nouveau produit, résulté de cette contamination, soit moins la religion du peuple. Au contraire, il a un caractère d'authenticité incomparablement supérieure, parce qu'il représente le dogme chrétien adapté au substratum, donc le spécifique ethnique des différentes nations en matière de foi.

Ainsi, l'idée biblique — quoique la même chez tous les chrétiens et répandue du centre de l'orthodoxie sous une forme unique — reçoit toujours plus d'aspect régionaux, souvent d'une variabilité protéique, au fur et à mesure qu'elle se fixe dans des provinces et des pays différents, en s'adaptant à des milieux ethnopsychiques spéciaux.

Il s'est passé dans l'iconographie chrétienne ce qui est arrivé aussi dans d'autres domaines de l'art, où la tradition s'était tracé ses normes rigides.

De même, par. ex., malgré la tyrannique mode classique, qui a obligé pendant des siècles les poètes d'imiter les anciens — en les faisant s'inspirer de l'histoire ou de la mythologie gréco-romaine et même traiter leurs sujets à la manière antique — beaucoup d'entr'eux ont réussi de mettre dans les formes conventionnelles du classicisme quelque chose de personnel et en même temps de caractéristique à leur peuple, c'est-à-dire une partie de l'âme de leur époque. Et cette jeune âme, la seule qu'ils pouvaient réellement connaître était aussi la seule capable de ranimer les thèmes froids, empruntés à un monde tout-à-fait étranger au leur et depuis longtemps disparu.

C'est à peu près la même chose pour l'art iconographique orthodoxe, où l'âme nationale contemporaine à l'artiste a pénétré de plus en plus les clichés byzantins. Chez les Roumains, on est arrivé, parfois, à une telle libération de l'influence iconographique byzantine, que dans notre peinture religieuse, on a créé même certaines traditions roumaines.

Une grande tâche, qui s'imposerait à nos spécialistes, serait de mettre en évidence le plus clairement possible ces traditions et de rechercher tous les éléments d'inspiration purement roumaine, infiltrés dans le canevas biblique commun. Pour cela, il faudrait parcourir tout le pays de long en large et examiner scrupuleusement toutes les icônes et les fresques de nos saintes demeures. Mais

il y a là, évidemment, toute une mine, offrant tant de branches différentes d'investigation...

C'est dans le domaine des recherches de ce genre, circonscrites exclusivement aux préoccupations musicologiques, que le P. Bob. a ouvert un nouveau chemin, qui devrait être fréquenté aussi par d'autres. De riches matériaux et d'intéressants problèmes concernant notre iconographie musicale, qui nous laissent entrevoir les perspectives les plus attrayantes, attendent leurs investigateurs passionnés. Qu'ils prennent comme point de départ la contribution presque révélatrice du P. Bobulescu![1].

P. Caraman

P. P. PANAITESCU, *Inceputurile literaturii în limba română* (Les débuts de la littérature en langue roumaine) dans *Revista Fundațiilor Regale*, sept. 1943, pp. 601—625; Id., *„Perioada slavonă" la Români și ruperea de cultura Apusului* (La „période slavonne" chez les Roumains et le détachement de la culture de l'Occident), *ibid.*, janv. 1944, pp. 126—151.

Le problème des origines de la littérature en langue roumaine semblait depuis longtemps tranché dans ses grandes lignes. Que l'on attribuât les premiers textes roumains au XV-e siècle, en les mettant au compte de l'influence exercée par le mouvement hussite, ou que l'on considérât ces mêmes textes comme le résultat d'une autre influence, celle de la réforme luthérienne du XVI-e siècle, pour ne rappeler que les thèses qui ont trouvé le plus d'adeptes, tous les érudits étaient d'accord que la langue slavonne avait été quittée en faveur du roumain grâce à l'intervention de l'Église, au sein de laquelle l'idiome national connaissait son succès définitif au XVII-e siècle, pour passer ensuite à la littérature profane et aux chancelleries. Ce problème du plus haut intérêt vient de trouver une solution nouvelle dans la brève mais concluante étude de M. Panaitescu, dont je voudrais dégager ici les principaux résultats.

Pour procéder à la revision du procès, M. Panaitescu commence en déblayant le terrain d'une opinion qui, pour être partagée par tout le monde, n'en était pas moins fausse, celle supposant une relation de filiation entre les premiers textes en roumain et la littérature religieuse du XVII-e siècle. Ces textes, — le Psautier et le code de Voronet, le Psautier de Scheia, le code Hurmuzaki, — que l'auteur incline à dater du XVI-e siècle en les attribuant à l'influence luthérienne, de même que les ouvrages imprimés par Coressi en Transylvanie dans la seconde moitié du même siècle, étaient des ouvrages hétérodoxes, qui justement pour ce motif, n'ont pu exercer aucune action sur l'église orthodoxe et sa langue liturgique. Les traductions en roumain, celles qui comptent, ne commencent donc qu'au XVII-e siècle et n'ont aucune relation avec les essais précédents.

Ce point acquis, — et il me semble bien acquis, — M. Panaitescu peut regarder d'un œil nouveau la chronologie des débuts de la littérature religieuse

[1] Nous n'insistons pas du tout sur les fautes que nous avons remarquées, surtout dans les notes, lorsque le P. Bob. reproduit un texte épigraphique grec ou lorsqu'il fait des citations de quelque langue slave, parce que ces fautes n'ont aucune liaison directe avec le sujet de l'étude.

D'ailleurs, la plupart de ces notes auraient pu complètement manquer, sans le moindre préjudice pour l'ouvrage.

et de la littérature historique en langue roumaine. Le résultat de cet examen est que, à l'encontre de ce qu'on croyait jusqu'à présent, c'est la littérature historique qui est la plus ancienne des deux, puisqu'elle apparaît vers 1600 (chronique des boïards Buzescu en Valachie ; en Moldavie, celle de Eustratie Logofătul, vers 1625—1630), tandis que la littérature religieuse, selon M. Panaitescu, ne fait ses débuts que dans la seconde moitié de ce siècle, les dates principales à considérer étant celles de 1679, année de la publication, par le métropolite de Moldavie Dosithée, de la liturgie en roumain, et celle de 1688, lorsque fut publiée en Valachie la première traduction complète de la Bible. Le triomphe de la langue roumaine dans l'Église ne sera d'ailleurs complet qu'au début du XVIII-e siècle, époque où la littérature historique avait déjà réalisé ses plus grandes œuvres.

Ces constatations permettent à M. Panaitescu de poser sous un jour tout à fait nouveau le problème des origines mêmes de la littérature en roumain. L'explication qu'il propose de ce phénomène est tellement simple et claire, qu'elle vous donne l'impression qu'on devait la connaître depuis toujours, ce qui est, il me semble, le propre de toutes les grandes découvertes en histoire.

La littérature roumaine des XV-e et XVI-e siècles, qui connut surtout les deux genres religieux et historique, est écrite en slavon, langue de la Cour et de l'État. La littérature historique est même une littérature officielle, écrite par des membres du clergé, sur l'ordre du prince, et pour transmettre à la postérité ses hauts faits et gestes. La littérature appartient à une culture qui vit sous la protection du prince, créateur et maître de l'État, dont les ressources économiques, étendues pour l'époque, assurent l'ascendant du voévode sur la classe noble. C'est l'époque voévodale de l'histoire roumaine. De profonds changements d'ordre économique et social surviennent au XVI-e siècle, dus surtout à la mainmise des Turcs sur la mer Noire, qui fait disparaître les voies de commerce internationales qui traversaient jusqu'alors les Principautés. À la disparition des anciennes dynasties princières correspond le passage de la réalité du pouvoir entre les mains de la noblesse, détentrice de la seule fortune qui restait, la fortune terrienne. Grâce à ce processus, commencé dès le XVI-e siècle, les pays roumains vont traverser aux XVII-e et XVIII-e siècles une époque nommée à juste titre par M. Panaitescu époque aristocratique, où le facteur dominant est la noblesse.

C'est à la pénétration de la noblesse au premier plan de la vie publique que nous devons aussi le renoncement au slavon en faveur du roumain. La nouvelle littérature en roumain correspondait aux besoins de cette nouvelle classe dirigeante.

La démonstration de M. Panaitescu est riche, simple, solidement bâtie. Nicolas Iorga, qui a eu toutes les intuitions, l'avait déjà pressentie lorsqu'il affirmait dans une conférence faite en 1939, mais restée inédite jusqu'en 1943 (*Elementele economice în cultura românească* (Les élements économiques dans la culture roumaine), dans *Conferințe și Prelegeri*, I, p. 54), que „l'ascension d'une aristocratie nombreuse, qui ne connaissait pas le slavon, amena avec elle la langue que celle-ci employait dans sa vie quotidienne". Grâce à l'étude de M. Panaitescu, cette intuition de l'illustre maître est devenue maintenant une vérité historique, dont il faudra tenir compte dans les recherches futures sur l'ancienne culture roumaine.

Nous tenons, donc, pour acquis deux faits : 1) l'antériorité de l'apparition, dans les Principautés roumaines, de la littérature historique par rapport

à la littérature religieuse et 2) l'influence des changements survenus au XVI-e siècle dans la structure économique et sociale des pays roumains en ce qui concerne le choix de la langue employée par les chroniqueurs.

Un peu plus compliqué m'apparaît, par contre, le problème de l'introduction du roumain dans l'Eglise.

Il est certain que les transformations subies par toute la société roumaine au XVI-e et au XVII-e siècles devaient atteindre aussi cette institution si liée à la vie générale du pays. Et je ne crois pas qu'il ne s'y agissait que de l'influence directe exercée sur l'Église par les transformations économiques et sociales, — même en s'y ajoutant l'exemple de la littérature historique, — mais d'une situation d'un caractère bien plus général. Dès la fin du XVI-e siècle, il y a une vraie invasion (comme l'appelait une fois N. Iorga) de la langue nationale dans tous les domaines : chancellerie princière (sous Pierre le Boiteux, en Moldavie ; sous Michel le Brave, en Valachie), correspondance entre particuliers et même princière (Pierre le Boiteux), épitaphes (tombeau de Ştroe Buzescu à Stăneşti, pierre tombale de Dealul), actes de droit privé (Moldavie, 1575) et différentes traductions du slavon, du grec et même de l'italien. Parmi les livres roumains que Pierre le Boiteux avait emporté dans son exil au Tyrol, il y en avait un qui traitait „de la manière dont il faut se comporter avec les grands personnages" et une „Prière à la Vierge". Vers la fin du siècle, Gherman le Valaque avait déjà traduit de l'italien en roumain *Fiore di Virtù*, qu'on retraduisait en 1592 du roumain en russe. La traduction de „la vie d'Alexandre le Grand" date au plus tard de 1620.

Dans ces conditions, il était naturel que l'Église fût elle aussi entraînée dans ce mouvement. D'autre part, il était tout aussi naturel que l'introduction du roumain dans l'Église se fasse par étapes et que le processus ne soit accompli que plus tard, au début du XVIII-e siècle. Mais, à force de vouloir démontrer l'antériorité de la littérature historique par rapport à celle religieuse, — démonstration qui était simple à faire si l'on acceptait comme point de départ le manque de rapports entre les textes du XVI-e siècle et ceux du XVII-e, — il me semble que M. Panaitescu descend un peu trop bas dans le courant du XVII-e siecle, à la recherche des dates d'une importance capitale — 1679 et 1688. Ce qui importe surtout, à mon avis, ce n'est pas le moment des grands triomphes, mais, au contraire, celui où l'on a commencé à sentir le besoin d'avoir des livres religieux dans sa propre langue, comme aussi celui où l'on a osé faire entendre pour la première fois cette langue sous les voûtes d'une église. En ce sens, les chants liturgiques entendus par Paul d'Alep à Iassy en 1653, sont peut-être tout aussi importants que l'ouvrage célèbre du métropolite Dosithée. Quant à l'autre date invoquée par M. Panaitescu, celle de 1688, il est à remarquer que la Bible de Şerban Cantacuzène n'est pas elle non-plus un livre liturgique, mais un livre de lecture. Or, s'il s'agit de livres de lecture, on peut préférer à cette édition monumentale, pour le problème qui nous préoccupe, la *Carte românească de învățătură* (explication des Evangiles), où dans le titre même est accentué le caractère roumain de l'ouvrage, ou bien la *Pravila* de Govora, de 1640, où nous lisons dans la préface : „J'ai jugé que tous les peuples ont des livres dans leur langue ; alors moi, le serf de N. S. Jésus Christ, je pensai aussi de faire paraître ce livre, c'est-à-dire cette *pravila* en roumain à l'usage de vos saintetés les frères confesseurs roumains, qui êtes les pasteurs des brebis du troupeau de Jésus. Lequel livre contient de nombreux moyens de guérir les âmes chrétiennes, lorsqu'elles sont blessées par les péchés,

et surtout la voie qui mène vers le ciel". D'ailleurs, si l'on accepte cette manière de voir, la distinction entre livres de culte et livres de lecture perd presque tout intérêt.

Si nous passons à la Transylvanie, il est difficile d'être d'accord avec M. Panaitescu, lorsqu'il conclue que là-bas l'introduction du roumain était due à l'influence exercée par l'Église roumaine d'outre-monts. Si l'on peut accepter le manque d'écho des ouvrages imprimés par Coressi, dans les Principautés, les choses se présentent d'une manière différente en Transylvanie, où la pression calviniste surtout ne pouvait pas rester sans résultats. D'ailleurs, il faut faire remarquer même pour Coressi, que justement pour ne pas susciter de défiance parmi les orthodoxes, le texte de „L'explication des Évangiles" de 1581 avait été établi par les prêtres de St. Nicolas de Şcheii Braşovului.

Dès 1567, les prêtres orthodoxes de Transylvanie sont obligés de dire la messe en roumain, obligation que nous retrouverons au siècle suivant, parmi les points imposés aux métropolites lors de leur confirmation. L'activité typographique, interrompue depuis la fin du XVI-e siècle, est reprise sous le règne de Georges I-er Rakoczy. Cette activité présente un parallélisme surprenant avec celle developpée à la même époque en Moldavie et en Valachie, sous Basile Lupu et Mathieu Basarab. Une nouvelle édition de „L'explication des Evangiles" de 1581, imprimée en 1641, précède de peu la *Evanghelie învățătoare* de Govora, 1642, celle de Varlaam, de 1643, et celle de Dealul, de 1644. La *Pravila* de Govora a même une édition pour la Transylvanie, où l'on n'a fait que remplacer le nom de Théophile par celui du métropolite Genuadios. Quelque années plus tard, en 1648, le métropolite Siméon Ştefan faisait imprimer la traduction roumaine du Nouveau Testament, traduction qui précède, donc, de 40 ans l'une des dates considérées par M. Panaitescu comme essentielles. Que Siméon Ştefan ait dû personnellement faire des concessions au calvinisme, je ne crois pas que cela puisse avoir beaucoup d'importance en ce qui nous concerne, car, d'un côté, il était le chef reconnu de l'Église roumaine, telle qu'elle se trouvait à cette époque-là, et de l'autre, la traduction même, faite surtout d'après l'original grec, commencée par un moine de Valachie et menée à termie par les efforts combinés de plusieurs personnes, n'avait de calviniste que le désir initial de mettre le texte sacré à la portée de tous. Trois ans plus tard, en 1651, paraissait toujours à Alba-Iulia une traduction des Psaumes.

Il est donc superflu — surtout si l'on renonce à attacher de l'importance à la différence entre livres de culte et livres de lecture — de recourir à une influence venue du Sud et de l'Est, pour expliquer l'introduction du roumain dans l'Église transylvaine. Il faut peut-être ajouter encore, que là aussi cette introduction avait quelque chose de fatal, si l'on pense, d'une part, que dès la fin du XVI-e siècle la Trausylvanie avait déjà des écoles où l'on enseignait en roumain, et, d'autre part, que la première œuvre roumaine de l'historiographie transylvaine — la chronique du protopope Basile de Braşov, environ 1633 — est en somme contemporaine des premières réalisations du même genre au delà des monts. Étant donné l'état social de l'auteur de cette chronique et, en général, la situation différente des Roumains de Transylvanie, il faut bien, à ce qu'il me semble, remplacer pour cette région, le rôle des transformations économiques et sociales, par le contact et l'influence des Hongrois calvinistes et des Saxons luthériens.

Quelques mois plus tard, M. Panaitescu reprenait dans la même revue le problème de l'emploi du slavon comme langue de culture dans les Principau-

tés roumaines. Cette fois-ci, il ne s'agisait plus de la question du passage d'une langue à l'autre ,mais bien du sens et de la valeur d'une époque entière de l'histoire de la culture roumaine, l'époque dite ,,slavonne''. Doit-on continuer à voir dans l'emploi du slavon le facteur qui empêcha les Roumains de maintenir le contact avec les civilisations de l'Occident et de réaliser des créations du même niveau que celles qu'on produisait à la même époque en Europe occidentale ? Ou bien, les caractères de l'ancienne culture roumaine s'expliquent-ils par d'autres raisons ?

L'intérêt de l'étude de M. Panaitescu réside justement dans le courage de rompre avec une explication trop commode et de chercher les raisons qui pourraient rendre mieux compte de ce phénomène. Son argumentation dérive de la manière d'envisager le passé roumain, propre à cet historien si attentif aux facteurs économiques et sociaux. Pour lui, et je crois qu'il a tout à fait raison, les Roumains sont restés si longtemps attachés à leurs vieilles formes de culture parce qu'elles correspondaient parfaitement à leur degré de civilisation économique et sociale.

La société roumaine n'a connu jusqu'au seuil du XIX-e siècle que deux classes sociales d'une importance réelle : la classe des boïards, qui étaient une aristocratie terrienne, et la classe paysanne. Même lorsqu'au XV-e siècle d'importantes routes de commerce traversaient les deux pays, elles ne réussirent pas à créer une forte bourgeoisie nationale. À cette structure sociale réduite presque aux deux classes sus-mentionnées, et à un régime économique basé surtout sur l'exploitation de la terre, convenait très bien la culture slavonne, d'allure patriarcale, qui avait à sa base des emprunts faits par les Slaves méridionaux à la culture byzantine. Cette culture, comme le fait justement remarquer M. Panaitescu, ne subit pas de profonds changements, dans ce qu'elle a d'essentiel, même après avoir quitté le slavon pour le roumain, ce qui prouve que ce n'était pas l'inaptitude du slavon aux grandes créations littéraires ou philosophiques qui explique le peu d'ampleur de la production roumaine de l'époque, mais les caractères mêmes de la civilisation matérielle, qui décidaient des formes de la culture. Une nouvelle preuve est facile à trouver dans le fait que c'est justement au XIX-e siècle, lorsque les pays roumains furent changés dans leur structure économique et sociale par leur entrée dans la sphère d'influence des pays capitalistes occidentaux, c'est alors seulement que l'ancienne culture roumaine sombre, pour faire place à une culture nouvelle, fortement colorée d'influence française.

Je crois que M. Panaitescu complique un peu les choses en faisant intervenir dans son explication deux autres facteurs encore : le manque d'unité nationale et la race.

M. Panaitescu est d'avis que ,,les peuples qui ont réussi à développer au maximum leur culture, à réaliser leurs possibilités de création, sont ceux qui ont réussi tout d'abord à obtenir, sous une certaine forme, une unité politique'' (p. 132). Et il cite à l'appui le cas de la France de Louis XIV, celui de l'Espagne de Charles-Quint, de Rome sous Auguste. L'objection qu'on pourrait lui faire en relevant le cas de la Grèce du V-e siècle ou de l'Italie de la Renaissance est rejetée d'avance, sous le motif que ,,la Grèce avait été unifiée sous l'égide d'Athènes pendant la lutte nationale contre les Perses, et l'Italie sous celle du pape Jules II, par la lutte contre l'envahisseur français''. Non seulement que je ne suis par trop convaincu de l'existence d'une unité grecque après les guerres médiques différente de celle qui avait existé avant celles-ci,

et encore moins d'une Italie unifiée par la lutte contre les Français, mais je ne crois pas les créations du XVI-e siècle italien supérieures à celles du XIV-e, ni celles du siècle de Louis XIV, à celles de l'autre grand siècle français, le XIII-e. Elles peuvent être de nature différente, avoir d'autres qualités, représenter une mentalité plus proche de la nôtre, mais elles ne sont pas pour cela supérieures.

Le fait est, pour en revenir aux Roumains, que dans certains arts, leur création a pu être supérieure pendant l'ancien régime à celle de l'époque qui a suivi l'unification politique. Aucune bâtisse du Royaume, par ex., ne peut soutenir la comparaison avec les églises d'Étienne le Grand. Elles sont plus grandes, certes, mais jamais plus belles. Et cela justement parce qu'un art comme l'architecture peut réaliser des œuvres très grandes — d'une beauté différente, certainement — même dans un régime comme celui des pays roumains du XV-e siècle. Si la petite Moldavie d'Étienne le Grand avait voulu avoir aussi une Université, ce n'étaient point les moyens financiers qui lui auraient manqué. Si elle ne l'a pas eue, c'est qu'elle n'en sentait pas le besoin, justement à cause de son organisation économique et sociale et de la mentalité qui lui correspondait, si bien décrites par M. Panaitescu.

Le second facteur invoqué par le savant historien, la race, est encore plus insaisissable dans ses effets, que le manque ou la réalisation de l'unité nationale." ...Nous sommes, nous dit-il, les descendants d'une race orientale, à l'esprit statique, traditionaliste, possédant l'esprit de collectivité, aimant les formes plastiques et non les abstractions" (p. 137). L'esprit de la culture occidentale nous serait donc congénitalement étranger.

Je n'irai pas jusqu'à nier l'esprit particulier de chaque peuple, le colorit spécial de chaque culture. Il est évident aussi que la race compte pour quelque chose là-dedans. Mais n'est-il pas tout aussi vrai que les caractères attribués par M. Panaitescu au peuple roumain (sauf le manque de goût pour l'abstraction, qui me semble contredit par le caractère abstrait de toute une partie de l'art populaire), sont issus de l'examen soit de l'ancienne culture roumaine, soit de celui de la culture paysanne contemporaine, c'est-à-dire la culture d'une classe qui justement n'a pas subi les transformations amenées par le XIX-e siècle. La production culturelle du siècle dernier et du notre est ainsi écartée, lors de l'établisssement de ce jugement, étant considérée étrangère à l'esprit national, parce que formée sous l'influence de l'Occident.

Il me semble qu'il y a une certaine inconséquence dans cette manière d'envisager le développement historique. On ne peut pas réhabiliter une culture en démontrant d'une manière tout à fait convaincante qu'elle correspondait parfaitement bien aux besoins d'une certaine société et plaider en même temps pour le traditionalisme, lorsque les besoins de cette société ont changé. Mais le problème a trop de contingences avec le présent, pour y insister encore dans une revue dédiée à l'étude du passé.

Retenons de la belle étude de M. Panaitescu sa claire vision des rapports nécessaires entre le développement économique et social des Principautés et les formes de l'ancienne culture roumaine, et sachons-lui gré d'avoir si bien relevé les caractères de cette époque.

Juillet, 1944. *M. Berza.*

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

1. *INFORMATIONS BIBLIOGRAPHIQUES*

CAPIDAN TH., *Christea Geagea*, dans „*Revista Fundaţiilor Regale*", XI (1944) 3, pp. 520—21.

L'auteur fait un court résumé de la vie et l'activité du professeur macédo-roumain à l'occasion de sa mort (20 octobre 1943).

On cite deux de ses travaux :

1. *Erweichu g und Erhärtung im Rumänischen*, publié dans les „17. u. 18. Iahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig, (1911) hrsg. v. Prof. Dr. G. Weigand.

2. *Elementul grec în dialectul aromân*, publié dans le „Codrul Cosminului" VII (1931). *M. V.*

Dans le *Leipziger Vierteljahrsschrift für Südosteuropa*, Band VII, Jahrgang 1943, Heft 1 — Otto Harrassowitz, Leipzig — p. 90—91, FR. TAESCHNER présente un compte rendu critique de l'ouvrage posthume de l'orientaliste de Kiel, Th. Menzel († 10 mars 1939), publié par son fils : Theodor Menzel, Meddah, Schattentheater und Orta Ojunu, Eine critische Übersicht über die Ergebnisse der jüngeren Forschung nebst neuen Beiträgen. Aus dem Nachlass herausgegeben von Ottokar Menzel (Monographien des Archiv Orientální, Untersuchungen, Texte und Ubersetzungen, herausgegeben von J. Rypka, Band X), Prag, Orientalisches Institut 1941. XX, 100 p.

Ce livre fut écrit, apprenons-nous, par suite de l'apparition de l'ouvrage de Selim Nüzhet, *Türk Temaşâsı, Meddah-Karag z Orkoyunu* (Le théâtre turc, Meddah etc.) Istanbul 1930. *M.A.D.*

Le *Leipziger Vierteljahrsschrift für Südosteuropa*, Band VI, Jahrgang 1942, Heft 1—3, p. 196, contient de précieuses informations bibliographiques portant sur des documents ayant trait aux guerres turques en Hongrie (1687—88, 1717—1718), aux expéditions turques en Croatie (1493, 1578), à la croisade d'Innocent VIII (1490), aux expéditions turques de 1502, 1510, au siège de Vienne (1529), à la célèbre bataille de Lépante (1571) et à la prise de Sainte-Maure (1571). Ajoutons aussi les rapports sur les expéditions turques de 1593, 1596, 1687, 1691. 1716—1718.

Tous ces documents se trouvent au département des archives secrètes de la Maison Impériale (Résidence de Münich). *M. A. D.*

BABINGER, FRANZ *Die osmanischen Quellen D. Kantemir's*, dans *Omagiu lui Ioan Lupaș*, pp. 37—46+1 pl., Bucarest, Cartea Românească, 1943.

L'orientaliste bien connu, M. Franz Babinger, fait une analyse des sources turques, utilisées par Démètre Cantemir dans ,,L'Histoire de l'Empire Ottoman'' et arrive à la conclusion que bon nombre de ces sources ne peuvent pas encore être identifiées. M. Fr. Babinger croit que Démètre Cantemir a ,,inventé'' certaines sources et qu'il en a cité d'autres de mémoire, ce qui rend difficile leur identification.

L'avenir démontrera — à mesure que les historiens approfondiront l'étude des problèmes orientalistes — la solidité et le sérieux de la documentation du premier historien roumain. *Al. I.*

TURDEANU, EMIL, *Problèmes sud-est européens dans l'oeuvre d'histoire littéraire du Prof. N. Cartojan*, dans *Buletinul Institutului Român din Sofia*, I, 1, 1941, pp. 259—271. Bucarest, Cartea Românească, 1941.

L'auteur analyse l'oeuvre du professeur N. Cartojan sous le rapport de la contribution apportée à l'histoire littéraire comparée du Sud-Est européen. *A. I.*

PETROVA, STELA A. H., *Südosteuropäische Probleme im Werke prof. Dr. M. Arnaudovs*, dans *Buletinul Institutului Român din Sofia*, I, 1, 1941 pp. 217—278. Bucarest, Cartea Românească.

Présentation succincte des problèmes sud-est européens dans l'oeuvre du professeur bulgare M. Arnaudov. *Al. I.*

2. *BIOGRAPHIES ET MÉMOIRES*

OBRETENOV, NICOLAS T., *Spomeni za bălgarskiě văstanija*, 1942 (Mémoires sur les révoltes bulgares. Introduction et rédaction par le Professeur M. Arnaudov), Sofia, Le Livre Bulgare, (1942), 19×13, p. 323.

L'histoire des mouvements révolutionnaires bulgares et surtout ceux de la décade précédant la libération ne peut être écrite sans mentionner presque à chaque pas la Roumanie. Les comités révolutionnaires centraux, cerveau des organisations intérieures secrètes, avaient leur siège à Bucarest ou à Giurgiu. C'est de Bucarest que fut dirigée l'agitation à l'intérieur de la Bulgarie. La liaison se faisait par Roustchouk. L'agent de liaison était le fils de la légendaire ,,Baba Tonka'', mère de la Révolution bulgare et c'est lui, l'auteur des présents mémoires.

Nicolas Obretenov mourut en 1939, à l'age de 90 ans. Il commença à écrire des mémoires vers la fin de sa vie. Elles devaient paraître pour l'anniversaire de ses 90 ans, mais la mort le surprit et le livre retarda son apparition. L'auteur trace les portraits de ses aïeux et de ses parents, ce qui nous permet d'établir l'hérédité de ténacité, de maîtrise et de patriotisme toujours prêts à se sacrifier de ,,Baba Tonka'', qualités qu'elle transmettra à tous ses enfants cinq garçons et deux filles. Deux d'entr'eux furent tués au cours des luttes entre les bandes de Hadji Dimitar et Christo Botev, deux autres furent condamnés à travaux forcés à perpétuité après la dispersion des bandes et emmenés à S.-Jean d'Acre.

A partir de 1871 Nicolas Obretenov fut l'agent de liaison entre le Comité central de Bucarest et les organisations de Bulgarie et en même temps président du Comité révolutionnaire de Roustchouk. A la fin de 1875, au moment où il allait être arrêté, il réussit à s'enfuir en Roumanie, où il était déjà venu à plusieurs reprises, soit à Giurgiu soit à Bucarest, en qualité d'agent de liaison. Il faisait partie des organisateurs du Comité de Giurgiu et aussi de la bande de Botev. Il s'embarqua sur le bateau qui devait conduire Botev à sa mort et lui-même à la prison de Bechet.

L'auteur apporte de nombreux témoignages de valeur pour l'histoire des révolutions bulgares. Il est toujours documenté. Leur maison de Roustchouk ayant une cachette souterraine, il put garder intacte son archive — une des rares archives révolutionnaires qui ait pu être conservée. Son intérêt historique est d'autant plus grand qu'on n'a pas pu conserver l'archive de Bucarest. Modeste, il parle peu de sa propre personne. Ses mémoires abondent en relations sur l'attitude bienveillante du peuple et des autorités roumaines envers l'émigration bulgare. Aux pages 181—182 nous trouvons un exemple suggestif à cet égard. Le préfet de police de Bucarest prend des mesures fictives pour l'évacuation de Liuben Karavélov. Des mesures similaires furent prises par le procureur de Giurgiu (p. 249). Il nous raconte (page 268) qu'en 1875 il était allé avec Stambolov chez Jean Bratianu, qui leur promit deux mille fusils pour la troupe qu'ils voulaient organiser, à la condition inacceptable et irréalisable, de les passer en Bulgarie en une seule nuit. A Bechet, la bande reçut l'aide du maire, du douanier et du chef de police.

Le second volume des Mémoires de Obretenov, s'occupe de son activité postérieure à 1878. L'intérêt suscité par le premier volume, nous fait supposer que le second paraîtra bientôt. *P. B.*

JOZSA, I., *Impresiile unui călător ungur în Țara Românească acum o sută de ani* (Les impressions d'un voyageur hongrois en Valachie d'il y a cent ans), dans *Apulum. Buletinul Muzeului Regional Alba Iulia*, I, 1939—1942, pp. 339—347.

Considérations sur les notes de deux voyages que Alexandre Urmösy, collaborateur du journal hongrois *Kolosvári Hetilap*, fit en Valachie en 1841 et 1843, notes publiés dans le livre *Az ellmjadosot magyarok Olahórszagban. Utazása utan irta* Urmösy Sandor, Koloszvart 1844. Le voyageur hongrois note les progrès faits par les Roumains sous l'influence des réformes introduites par le général Kisselef. Il raconte surtout les progrès faits par l'armée roumaine, dont l'armement était uniformes français pris aux prisonniers des guerres napoléoniennes qui avaient été données toujours par les Russes.

L. R.

BABINGER F., *Die Vita (menāqibnāme) des Schêjch Bedr ed-Dîn Mahmūd, geb. Ibn Qādi Samauna von Chalil b. Ismâ'îl b. Schejch Bedr ed-Dîn Mahmûd* I. Teil : Urtext nach der einzig erhaltenen Handschrift im Revolutions-Museum zu Istanbul (Sammlung Muallim Cevdet Nr. 228). [Universitatea Mihăileană din Iași. Publicațiunile Institutului de Turcologie. Vol. II, Partea I], Leipzig, Otto Harrassowitz, 1943, 124 pp.

Au célèbre historien du grand mystique de l'Islâm que fut, au début du XV-ème siècle, le Sheikh Bedr ed-Dîn, nous devons aujourd'hui, une très belle édition du „*menākibnāme*" composé en vers par le petit-fils du réformateur,

Kh 11 b. Ismā'īl b. Sheikh Bedr ed-Dīn. Mr. Babinger s'est servi de l'unique manuscrit qui soit arrivé jusqu'à nous et qui avait été longtemps enfoui dans les archives du monastère Kādirī de Serès avant de parvenir en la possession du grand collectioneur mu'allim Dievdet (Cevdet) qui en fit don à l'Inkılap Müzesi (Musée de la Révolution) d'Istanbul où il est conservé sous le No. 228.

C'est là une mine de renseignements du plus grand intérêt concernant non seulement la vie du grand agitateur des Balkans, mais aussi touchant l'histoire de la Péninsule tout entière que Bedr ed-Dīn voulait doter d'une nouvelle organisation politique et sociale, en complète opposition avec la tradition ottomane que représentait le sultān Muhammed I. C'est, donc, une base indispensable à toute étude de détail sur la période qui va de la prise d'Andrinople (1361) à l'exécution de Bedr ed-Dīn (819 Heg = 1416). Signalons enfin maints renseignements précieux pour l'histoire de la civilisation musulmane ayant trait, entre autres, aux problèmes philosophique et théologiques que soulevaient, à cette époque, les savants de l'école du Caire. *M. A. D,*

Mr. FRANZ BABINGER dans sa récente communication *Geburtsort und Sterbjahr des Schejch Bedr ed-Dīn Mahmūd*, dans *Südost-Forschungen*, München VIII, 1—2 (Août 1943) p. 259—261 apporte de nouvelles précisions sur deux circonstances importantes de la vie du célèbre réformateur de l'Islam, auquel l'auteur avait, vingt-deux ans plus tôt, consacré une étude détaillée (*Der Islam* XI, Berlin et Leipzig 1921, pp. 1—106; XII, 1922 p. 103 et suiv., p. 231; XVII, 1927, pp. 100—102).

A l'aide de sa récente publication „*Die Vita* (*menāqībnāme*) *des Schejch Bedr ed-Dīn Mahmūd, geb. Ibnqādī Samauna von Chalīl b. Ismā'īl b. Schejch Bedr ed-Dīn Mahmūd, I.* Teil [Universitatea Mihăileană din Iași. Publicațiunile Institutului de Turcologie. Vol. II, Partea 1], Leipzig, Otto Harrassowitz, 1943, l'auteur éclaircit la question de l'origine du grand réformateur qui vit le jour, non pas à Simaco en Anatolie, mais à Samávona, Samauna, Samóna (la byzantine Ammóvounon) de Roumélie, près de Demotika, au sud-ouest d'Andrinople, dans le territoire cédé à la Grèce par le traité de Sèvres. Cette mise au point, appuyée sur une documentation de première main, justifie les différentes appellations de Johs. Löwenklau : Samabune, Samobuna ou Samobunogli, appliquées au Sheik.

Quand à la date de sa mort, Mr. F. Babinger croit qu'il faut la placer en 819 Heg. (1416 A. D.) suivant le chronogramme du *Men kibnāme* (p. 115, l. 8 v).

M. A. D.

3. *GÉOGRAPHIE ET ETHNOGRAPHIE.*

ANDREI, A., *Ceva din viața economică a Românilor Timoceni* (Quelques indications sur la vie économique des Roumains du Timoc), dans *Timocul* X, Cahier I, pp. 27—31, Bucarest, Tiparul Românesc, 1943.

A l'exception de la chaîne de montagnes où les Roumains du Timoc s'occupent de l'élevage du bétail, de l'exploitation du bois et du travail dans les mines, dans tout le reste de la région ils travaillent dans les différentes branches de l'agriculture.

La viticulture occupe également une place importante dans l'économie des Roumains du Timoc.

Les produits de ces agriculteurs laborieux servent à alimenter de nombreux marchés intérieurs de la Bulgarie et de la Serbie. *Al. I.*

DUMITRESCO-JIPA A. et METEA OCTAVIAN, *Timocul*, Bucarest, Universul, 1943, 70 p.

Les auteurs présentent une monographie du Timoc, exposant sa situation géographique, ethnique, économique, sociale, politique, culturelle et religieuse. On y trouve également des informations sur la présence de l'élément roumain dans le Timoc, ainsi qu'un bref exposé folklorique. L'ouvrage présente un caractère de vulgarisation. Les auteurs ont cueilli leurs informations dans diverses études et statistiques roumaines et étrangères. *Al. I.*

GIUGLEA, C., *De la Românii din Serbia* (Des Roumains de Serbie), dans *Timocul* X, 1, 1943, pp. 23—26. Bucarest, Tiparul Românesc.

Un fragment de souvenirs d'un voyage d'études, fait en 1912, chez les Roumains de Serbie, en compagnie de G. Vâlsan.

Relations intéressantes sur la vie de ce groupe de Roumains.

Al. I.

FLORESCU, FLOREA, *Românii din Bulgaria după recensămintele oficiale. Extrase pe localități din recensământul anului 1920* (Les Roumains de Bulgarie, d'après les recensements officiels. Extraits, par localités, du recensement de 1920), dans *Timocul* X, Cahier IV, pp. 1—20. Bucarest, Tiparul Românesc, 1943.

Il y a trois ans, l'auteur avait publié l'ouvrage : *Românii din Bulgaria. Evoluția lor demografică* (Les Roumains de Bulgarie : Leur évolution démographique), en se fondant sur les résultats auxquels en étaient arrivés divers investigateurs étrangers. L'ouvrage actuel est destiné à compléter le précédent, l'auteur s'étant servi pour l'établir des données du recensement bulgare de 1920.

Après avoir relevé quelques discordances de ce recensement, comme c'est le cas pour le nombre des Roumains, indiqué par trois chiffres différents : 66.944 (à la page 16), 55.312 (à la page 170) et, d'après la langue maternelle, 75.065, l'auteur souligne „le drame de la population roumaine de Bulgarie, dispersée en des centaines de villages, ce qui signifie qu'elle est en grand danger de dénationalisation".

Edifiantes et très utiles données statistiques par localités.

Al. I.

ROMANSKY, ST., *Macedoromânii* (Les Macédo-Roumains), en roumain par C. Constante, dans *Timocul*, X, Cahier IV, pp. 34—55. Bucarest, Tiparul Românesc, 1943.

En publiant cette traduction, C. Constante met à la portée du public roumain qui ne connaît pas la langue bulgare, l'opinion quasi officielle de l'historiographie bulgare au sujet des Macédo-Roumains.

Les données que publie l'historien bulgare sur les établissements des Aroumains dans les différents villages et villes de Macédoine, sont d'un intérêt particulier.

Il convient de faire remarquer que le problème est considéré du point de vue bulgare, et que, partant, des rectifications et des mises au point des réalités sont souvent nécessaires. *Al. I.*

CHRISTU, VASILE, *A românii din Giumaia de Sus. Date privitoare la Şcoala Română* (Les Aroumains de Giumaia de Sus. Données concernant l'école roumaine), dans *Buletinul Institutului Român din Sofia*, I, 1941, pp. 183—202. Bucarest, Cartea Românească.

En dehors de la monographie de l'école roumaine de Giumaia de Sus, l'auteur apporte aussi quelques informations sur la vie même de ce centre roumain. *Al. I.*

CAPIDAN, T., *Românii din peninsula Balcanică* (Les Roumains de la Péninsule Balkanique), Bucarest, Impr. Națională, 1941, pp. 375—392, + 1 carte dans *Revista Fundațiilor Regale*, No. 11, novembre 1941.

L'auteur présente dans un bref raccourci les plus importantes informations concernant l'histoire, la géographie et les lignes de séparation des deux grandes branches de la romanité orientale. Dès l'époque romaine, l'on constate des différences phonétiques entre le parler de la population latine balkanique et celui de la population de la Dacie. Mais cette différence phonétique n'a plus été efficiente à l'époque de la pénétration slave qui s'est interposée entre les deux branches et a provoqué leur dislocation. Elles constituaient cependant à cette époque une unité roumaine.

La branche balkanique se trouvait à l'est de la péninsule, loin de l'élément albanais situé plus au nord et était en contact étroit avec la population située à la frontière méridionale de la Dacie. C'est ainsi que s'explique par exemple le rhotacisme et la nasalisation des éléments d'origine latine, phénomène qui n'apparaît que dans le dialecte daco-roumain et en albanais. Les Valaques de la Serbie médiévale sont des Roumains du nord du Danube qui ont introduit chez les Macédo-Roumains d'Albanie certaines particularités daco-roumaines.

Les influences paléoslaves (de la branche qui donnera naissance au bulgare), ainsi que les éléments slaves chez les Roumains du nord du Danube et des Balkans de provenance bulgare) confirment l'hypothèse selon laquelle les Roumains des Balkans ont vécu dans la Bulgarie orientale, avant de descendre vers le sud. *P. B.*

OBERBITNER, WOLFGANG von, *Die Rumänen auf dem Balkan. Die Mazedorumänen*, dans *Nation und Staat*, XVI 1943, fasc. 9—10, juin—juillet, pp. 261—267.

L'auteur donne un bref raccourci sur les Macédo-Roumains, utilisant aussi l'oeuvre de Th. Capidan. Il montre les centres les plus importants de l'Albanie, de l'Épire, de la Thessalie (ou Grande Vlachie) et de la Macédoine qui sont habités par les Aroumains. Il insiste surtout sur la ville de Moscopoli, mentionnant les écrivains C. Ucuta et Th. Cavallioti, ainsi que les personnalités d'origine moscopolitaine qui ont participé au développement de la vie culturelle et économique au nord du Danube, le métropolite André Şaguna, Valaori, Mocioni, etc. Dans la dernière partie de l'ouvrage, l'auteur insiste sur la diffusion des Aroumains dans tous les états balkaniques. *M. V.*

POPP, NICOLAE M. Dr., *Populația Banatului în a doua jumătate a sec. XVIII* (La population du Banat dans la seconde moitié du XVIII-ième siècle), dans *Timocul* X, Cahier I, pp. 49—55. Bucarest, Tiparul Românesc, 1943.

L'auteur publie un fragment de l'ouvrage portant le même titre qui est en voie d'être imprimé à Timişoara dans le programme des publications de l'Institut de Géographie de l'Université de Cluj.

Les conclusions en sont :

La population des 653 communes du Banat était répartie de façon inégale ; la plus grande densité se trouvait dans la région des collines ; la population était plus rare dans les montagnes et encore plus rare dans la plaine.

Les Roumains constituaient un groupe ethnique plus nombreux que tous les autres groupes ensemble, formant la majorité absolue du Banat.

Les villages les plus grands et les plus rares se trouvaient dans la plaine ; les petits, nombreux et plus rapporchés, dans les montagnes.

Jusqu'aux temps actuels, la population du Banat s'est triplée, à la suite, notamment, des colonisations faites par les soins de l'empereur Joseph II.

De cet empereur sont restées deux cartes du Banat : l'une, militaire et cadastrale, établie jusqu'en 1772, et la seconde, fiscale, de 1786.

A la fin de l'article l'auteur publie deux cartes : l'une concernant la population du Banat en 1762—1772, l'autre ayant trait aux colonisations effectuées de 1718 a 1792. *Al. I.*

POPOV, DOBRI, *Gărci li sŭ kariotitë?* (Les Cariotes sont-ils Grecs?), Sofia 1941, 152 p., 8°.

La première partie de cette étude représente le sujet (pp. 3—49) d'une conférence tenue à la Société ethnographique de Sofia, en 1938, sur „Les Grecs de la région d'Elchovo", et publiée dans la revue „Archives pour l'étude des établissements humains". I-ère année, III-e cahier.

Il s'agit des Cariotes, un groupe peu nombreux qui a vécu dans le Sud-Est de la Bulgarie, dans la région d'Elhovo (Kazîlagač) et Topolovgrad (Kavakli). L'auteur prouve que cette population est constituée de Bulgares hellénisés de date récente (il y a à peu près un siècle, d'après les statistiques). Nous trouvons dans cette région un nombre croissant de Grecs, se distinguant par leur folklore et leurs coutumes. L'on peut trouver des descendants de ces Cariotes parmi les colons bulgares de Bessarabie, refugiés en 1829 des régions d'Jambol et d'Elchovo. D'ailleurs cette région a toujours été dépeuplée, car elle a été autrefois le théâtre des guerres entre les Byzantins et les Bulgares. L'hellénisation des Cariotes n'était pas accomplie à l'époque de la création de l'Exarchat, car nous ne les trouvons pas mentionnés parmi les îlots de villes, d'églises et de monastères qui restaient sous l'autorité du Patriarche œcuménique. Il reste à établir comment et de quelle manière commença leur hellénisation, car les hypothèses de l'auteur ne sont pas convaincantes.

La deuxième partie de l'étude est constituée par une polémique avec le Dr. Mirtilis Apostolidès, qui, dans un compte rendu publié dans la revue grecque *Thracica* (XIII, 1940), avait opposé ses doutes aux conclusions de l'auteur. C'est une polémique violente par endroits, qu'explique l'intérêt politique du problème. Cela d'autant plus que les Cariotes, qui se considéraient grecs, avaient depuis longtemps gagné la Grèce.

Plusieurs aspects de l'ethnographie historique de la Péninsule balkanique sont discutés, en liaison avec les relations gréco-bulgares et byzantino-slaves. Mr. Apostolidès avait cherché à prouver que les Cariotes sont les descendants

des Grecs, établis en Bulgarie depuis des siècles, tandis que Mr. Popov soutient que cette région a toujours été dépeuplée et que la population actuelle est formée de colons venus au plus tard au XII-e s. *P. B.*

PETROVICI, EMILE, *La population de la Transylvanie au XI-e siècle* (À propos du livre de M. István Kniezsa, *Ungarns Völkerschaften im XI. Jahrhundert. Mit einer Kartenbeilage*, Budapest, 1938, 172 p. Ostmitteleuropäische Bibliothek, nr. 16), dans la *Revue de Transylvanie*, X (1944) nr. 1—2 janvier — juin, pp. 71+98+1 carte.

Partant de la critique de la méthode de I. Kniezsa — élève de J. Melich — qui omet certaines preuves d'ordre linguistique, capables de nous faire trouver la juste conclusion concernant la population de la Transylvanie du XI-e siècle (le savant hongrois affirme qu'il n'a trouvé aucune preuve pour l'existence des Roumains en Transylvanie à cette epoque), M. Emile Petrovici, professeur à l'Université de Cluj, présente un très grand nombre de toponymes et hydronymes roumains empruntés directement aux Slaves, en nous prouvant, pour certaines régions, l'existence d'une symbiose slavo-roumaine et par conséquent l'existence des Roumains avant l'invasion hongroise. La population roumaine ancienne a été refoulée par les nouveaux venus dans les montagnes. C'est là qu'a eu lieu l'assimilation des Slaves avant le XIII-e siècle et la formation des parlers daco-roumains. *M. V.*

R. R. T., *Evoluția teritoriului și populației Bulgariei : minoritățile etnice*, (L'évolution du territoire et de la population de la Bulgarie ; les minorités ethniques), dans *Timocul* X, Cahier I, pp. 35—47, Bucarest, Tiparul Românesc, 1943.

Bref exposé, fondé sur des données statistiques, montrant l'évolution du territoire et de la population de la Bulgarie : après sa libération en 1878 ; après la guerre balkanique ; après l'entente turco-bulgare de 1915 ; après le traité de paix de Neuilly (1919) ; après le traité de Craiova (1940) et en 1941.

Des 62.776 kilomètres carrés qu'avait la Bulgarie en 1878, elle est arrivée à en avoir 165.842 en 1941. *Al. I.*

ATANASOV P., *Bălgarite vă Krima* (Les Bulgares en Crimée), dans Otec Pasij, Sofia, XV 1942, 2—3, pp. 75—87.

Se basant sur différents ouvrages russes, l'auteur étudie les établissements bulgares en Crimée. D'après les statistiques officielles russes de 1934, les Bulgares habitant la Crimée étaient au nombre de 22.834 âmes.

Al. I.

MAZALIĆ, DJ., *Borać, bosanski dvor srednjeka veka*, dans *Glasnik Hrvatskih Zemaljskih Muzeja Sarajevu*, pp. 31—94. Sarajevo 1942.

Le passé de la Bosnie est lié à une série de familles nobles qui ont joué des rôles importants au cours de son histoire. La famille Pavlovici de Boraci en est une. Boraci était une cité, propriété de la famille Pavlovici que Jireček, *Die Handelstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien während des Mittelalters*, p. 81 et Jireček-Radonić, *Istorija Srba*, IV, p. 96 situent à Vlasenica, sur la rivière Pracea au croisement de la „route bosniaque" qui venait de Raguse et passait par Boraci vers le Nord, et d'une autre route en direction E. O. Une plaine fertile faisait de Boraci une riche région et le salitre, qui se trouvait

en abondance près de la ville, détermina les marchands et les fabricants d'explosifs à s'établir dans cette région en vue de son exploitation.

La date de la fondation de la cité n'a pas pu être établie. Des recherches de l'auteur, il ressort que la première mention documentaire remonte à 1282, mais l'existence de nombreuses nécropoles et tumulus le détermine à en reporter l'origine à une époque plus éloignée et à l'attribuer aux Illyriens. Mais c'est la famille Pavlovici qui a élevé la cité à une grande importance. Ce sont surtout Pavle et son fils Radoslav qui s'attribuent — et à juste raison — la gloire d'avoir fait de Boraci — et plutôt par esprit commercial que par bravoure — un des centres les plus importants de la Bosnie à l'époque médiévale. En dehors de Boraci, la famille Pavlovici avait encore un grand nombre de possessions parmi lesquelles les plus importantes sont : Novigrad, Brodari et Dobrun, d'où on extrayait le salitre. En 1463, la cité de Boraci a été conquise et détruite par les Turcs.

Des recherches de l'auteur, il ressort qu'il existait à Boraci une vie de cour rivalisant avec celle des autres cours princières. Les voévodes, cnez, (princes) pisari (chargés d'écritures), paharnici (échansons), protovestiaires, castelani (châtelains) et d'autres hommes de la cour sont mentionnés dans les documents de la famille Pavlovici. La cité elle même est dénommée „grandiose" (Fr. Miklosich, *Monumenta Serbica*, p. 405). Parmi les nobles, nous n'en relèverons qu'un seul, Radici Dragul, dont le suffixe du nom trahit une origine roumaine. L'auteur, cependant ne mentionne rien sur l'existence d'une population roumaine dans cette région. La présence de quelques villages ou localités suburbaines à noms tels que : Sub Boraz, Sub Visoca, Sub Cuciulat, le village de Dragulilor et le nom même du ruisseau Vlasenitza, sont des preuves éloquentes en ce sens. Ce qui est encore plus édifiant que ces quelques preuves topographiques, c'est l'étude de M. M. J. Dinić, *Dubrovačka srednjevekovna karavanska trgovina*, pp. 119—146, d'où l'on peut constater que tout le commerce entre Raguse et Boraci, ainsi que ses environs, étaient exclusivement entre les mains des Valaques. Tous portent des noms slaves, mais les documents au nombre approximatif de 300, sur la base desquels est fondée l'étude de M. Dinić, mentionnent leur origine roumaine et les hameaux d'où ils viennent. *Th. N. T.*

Handkarte der Türkei 1 : 200.000, bearbeitet von Professor Faik Sabri Duran, Istanbul. Geographisches Institut, ed. Hölzel, Wien, 1940.

Cette carte imposante de la Turquie (80× 45 cm.) élaborée par le professeur Faik Sabri Duran porte la marque du grand mouvement d'émancipation nationale dirigé par Kemāl Atāturk. Les localités sont, pour la plupart, désignées par leurs nouveaux noms transcrits d'après le nouvel orthographe.

M. A. D.

KLEIN, RICHARD VON, *Die Umsiedlung des Deutschtums Bosniens*, dans *Nation und Staat*, XVI-e année, fasc. 4—5, janvier—février, 1943, pp. 120—123.

L'auteur fait un bref historique de la colonisation allemande en Bosnie. Elle commence dans la seconde moitié du XIX-e siècle. On peut y distinguer quatre étapes :

I. *a*) Les moines trappistes du Rhin, en 1869.

b) Ouvriers et paysans de l'Allemagne entre 1838 et 1887.

II. Souabes du Banat, depuis 1884.

III. Allemands du sud de la Hongrie, de la Galicie et de la Russie, appelés officiellement en Bosnie, entre 1891—1905.

IV. Petits groupes de travailleurs et paysans allemands de la Bukovine, de la Galicie et de la Russie, arrivés entre 1894—1914. *M. V.*

PETRI, HANS, *Die ersten Einwanderungen deutscher Bauern aus Bessarabien und Südrüssland in die Dobrudscha. Ein Stück deutscher Schicksals im 19. Jahrhundert*, dans *Südost-Forschungen*, Munich, VII 1—2, (1942) pp. 137—163.

Faisant état de documents conservés aux archives des églises evangéliques de Bucarest (1843—1845), Jassy, Ploeşti et Iakobsonsthal (près de Braïla), du régistre de la communauté baptiste allemande de Catalin, des rapports du consulat prussien de Galatz (qui se trouvent à présent aux Archives secretes d'Etat de Berlin) ainsi que de certaines chroniques des Allemands de Bessarabie, Petri s'attache à prouver que la population allemande venue après 1812 dans le sud de la Russie, commence à immigrer dans la Dobroudja vers 1841.

Les causes de l'émigration sont les suivantes 1) le manque progressif de terre par suite de l'augmentation de la population, 2) une série d'années de mauvaises récoltes. L'émigration ne se produit pas suivant un plan préétabli, mais elle a un caractère fortuit, ce qui fait qu'on ne peut suivre que fort difficilement le chemin des émigrants partis à la recherche de nouvelles terres. On ne peut faire le compte des groupes d'émigrants qui ont abandonné la Bessarabie et le sud de la Russie, quoique n us connaissions le chemin poursuivi par quelques-uns d'entre eux. *M. V.*

DUZINCHEVICI, GHEORGHE, *Ein deutscher Kolonisierungsversuch in der Moldau im Jahre 1834*, dans *Südost-Forschungen*, Munich, VII 1—2 (1942), pp. 270—273.

En 1834, suivant les dates contenues dans certains documents découverts aux Archives d'État de Jassy, plusieurs Allemands de l'étranger demandaient au prince Michel Sturdza de leur permettre de fonder une colonie aux environs de la capitale. Le prince leur demandait une série d'informations concernant le nombre de colons, leur occupations, les sommes d'argent qu'ils désiraient emprunter ainsi que les garanties qu'ils offraient et les conditions sous lesquelles ils voulaient occuper des terres. Pour les attirer, il enumère en même temps les privilèges qu'il leur accorderaient, tels qu'une suppression d'impôts pour une période de cinq ans, la liberté de pratiquer leurs métiers et de s'administrer tout seuls.

L'empressement qu'on mit à répondre affirmativement à cette requête, démontre selon l'opinion de Duzinchevici, l'intérêt que portait il y a un siècle le prince de Moldavie pour la colonisation d'éléments occidentaux.

Les informations s'arrêtent là. Le lieu d'origine de ces Allemands ainsi que les motifs qui les poussaient à chercher ailleurs des terres, nous restent inconnus.

Les documents sont publiés dans l'annexe. *M. V.*

BATAKLIEV, IVAN, *Die Entwicklung der bulgarischen Geographie von 1918 bis 1940 mit besonderer Berücksichtigung der landerkundlich-anthropogeographischen Richtung*, dans *Südost-Forschungen*, tom. VIII-ème (1943) 1—2, pp. 211—227.

4 HISTOIRE. ÉPOQUE ANCIENNE.

NIŢU, A. *Originea orientală şi sensul religios al motivului antropomorf cucutenian dela Petreni (Basarabia)* (L'origine orientale et le sens religieux du motif a thropomorphe cucutenien de Petreni — Bessarabie), Iaşi 1943, 12 pp.; tirage à part de *Studii şi cercetări istorice*, I (1943).

Il s'agit du motif anthropomorphe peint sur un tesson néolithique de Petreni (Bessarabie), du type Cucuteni B, représentant une silhouette humaine composée de trois triangles superposés et pourvue de quatre membres striés en guise d'échelles (cf. C. Schuchhardt, *Alteuropa*, IIIe éd., p. 178, fig. 92). Des simulacres analogues se retrouvent dans la céramique peinte de Moussian, dans la Perse occidentale (cf. G. Contenau, *Manuel d'archéol. orientale*, I, p. 318, fig. 222—223). Partant de cette analogie, l'auteur attribue au motif de Petreni une origine orientale, ce qui va d'accord avec de nombreux autres éléments de la civilisation Cucuteni B. Mais sa contribution inattendue consiste dans l'ingénieuse explication de ce motif comme la manifestation symbolique d'un concept religieux concernant le rapport entre la terre des mortels et le ciel des dieux. Dans les documents littéraires ou archéologiques à contenu religieux de l'ancien Orient, l'idée de ce rapport est exprimée en premier rang par une *échelle*. C'est l'échelle représentée sur la stèle élamite d'Our-Nammou ou l'échelle reproduite dans les tombes égyptiennes. C'est le *ziggourat* mésopotamien à terrasses superposées ou la pyramide à étages de Saqqarah. C'est aussi l'échelle biblique de Jacob, de même que les marches employées par les chamans de l'Asie centrale dans leurs travaux de magie. Par cette interprétation judicieuse, le bref article de M. A. Niţu donne de la matière à penser également aux historiens des religions et aux archéologues. *R. V.*

MIKOV, V. *Razkopki iz Rodopite* (Les découvertes de Rhodope), dans *Godišnik na Plovdiskata narodna Biblioteka* (*Annuaire de la Bibliothèque Nationale de Plovdiv*), 1940—1941, Sofia 1942, pp. 19—34.

L'auteur a fouillé 13 tumulus aux environs des villages Progled et Pavlovsco, dans le département de Plovdiv. Le résultat de ses recherches est le suivant : tous les tumulus sont uniformes et de la même époque (VI—IV-e siècles av. J.-C). Ce sont les Thraces qui les ont construits. Les objets qui y ont été trouvés, tels que fibules de bronze et d'argent, différents autres objets de parure et pointes de lances sont de la même facture que ceux de la même époque trouvés sur d'autres parties du territoire bulgare. Le nombre extrêmement élevé de tumulus, surtout aux environs du village de Pavelsco est l'indice de l'existence d'un centre de civilisation dans la Vallée du Ceplar d'où des objets de parure et d'art se sont répandus dans des régions plus éloignées. D'autre part, le grand nombre de fibules et d'autres objets d'argent et de bronze, est l'indice qu'il devait exister, dans le voisinage de ce centre, des mines d'argent et de cuivre d'où l'on a extrait le minéral nécessaire ; mais à quel endroit exactement, à Lăcavitza, Pavelsco ou Dobarlăc, l'auteur ne peut le préciser.

Aux alentours du village de Pavlovsco, sur un terrain accidenté, l'auteur a découvert également une nécropole comprenant 12 tombes ayant appartenu à une popu'ation thrace, de la fin du IV-e et commencement du V-e siècle après J.-C. La popu'ation était chrétienne, comme il en appert du rite d'ensevelissement, mais elle conservait des traditions païennes, telles que l'introduction dans la tombe de vases d'argile ou même de verre. *Th. N. T.*

TZONCEV, D. *Le sanctuaire thrace des environs du village de Varvara et ses antiquités* (en bulgare), dans la même revue, pp. 61-89.

Aux environs du village de Varvara, dans le département de Pazargic, sur une colline, l'auteur a découvert un sanctuaire du dieu Asclepios, identifié comme Héros Thrace.

Le sanctuaire était long de 15 m. et large de 14 m. et était construit en pierres de différentes dimensions, rattachées par de l'argile. A cause d'un glissement de terrain, de l'incendie qui a consumé tout le matériel ligneux du sanctuaire, à cause aussi des profanateurs de tombes et des habitants du voisinage du sanctuaire, qui ont employé les monuments de marbre pour la chaux, ces monuments ont beaucoup souffert, de sorte qu'à peine une seule plaque votive est restée intacte. Celle-ci représente le Héros Thrace.

Autour du sanctuaire on a trouvé des objets, tels que fibules, divers ustensiles de fer, de verre, des vases d'argile (d'origine locale et romaine), des monnaies de bronze (au nombre de 62 pièces) et beaucoup de squelettes d'animaux sacrifiés.

L'auteur fixe l'existence de ce sanctuaire thrace à la fin de IV-e siècle.

Th. N. T.

RUSU, I., *Granița etnică între Traci și Illyri. Cercetări epigrafice și onomastice* (La frontière ethnique entre les Thraces et les Illyres. Recherches épigraphiques et onomastiques), dans *Anuarul Institutului de Studii Clasice din Cluj*, IV, 1941—1943, pp. 72—142+1 carte.

Les nombreux matériaux publiés depuis vingt ans ont permis à Mr. I. Rusu de reprendre un des problèmes les plus difficiles de l'ethnographie balkanique à l'époque ancienne, à savoir la frontière ethnique entre les Thraces et les Illyres. Cette étude qui constitue un chapitre d'une thèse pour le doctorat ès Lettres, mériterait sans doute une place beaucoup plus grande que nous ne pouvons lui accorder dans ces brèves informations bibliographiques.

Selon Mateescu qui s'est occupé du même problème il y a vingt ans (*Anuarul Institutului de Istorie Națională a Universității din Cluj*, III, 1924—25, pp. 377—492), cette frontière ethnique aurait suivi à peu près la vallée de la Morava. G. Weigand dans son étude *Die Ethnographie von Makedonien* (pp. 6—7) supposait une autre ligne de démarcation qui, passant par Ochrida et Nisch, aurait abouti à Milanowatz, sur le Danube.

Les matériaux beaucoup plus riches dont disposait Mr. I. Rusu lui ont permis de conclure que cette frontière ethnique doit être cherchée plus à l'ouest qu'on ne le croyait jusqu'à présent. Cette ligne aurait commencé dans les environs de Singidunum (à l'embouchure de la Kolubara), pour aboutir à l'embouchure de l'Axios. Le territoire thrace était donc beaucoup plus étendu qu'on ne l'admettait jusqu'ici. Il comprenait donc la Thrace proprement dite, les deux Mésies et la Macédoine orientale. C'est sur ce substratum ethnique homogène que s'est constituée l'unité de la romanité orientale.

Em. C.

TZONCEV, D., *Les antiquités des environs de Cernagora* (en bulgare), dans *Godišnik* de la Bibliothèque Nationale de Plovdiv, pp. 107—118.

A la lisière du village de Cernagora (département de Carlovo) existent 42 tumulus dont la plus grande partie a été exhumée par les paysans en labourant, ou par des chercheurs de trésors. Les objets (fibules et autres ornements

d'or, d'argent et de fer), trouvés à l'intérieur de ces tumulus et récupérés par les instituteurs du village, prouvent l'existence d'un centre de civilisation thrace, datant du V—IV-e siècles av. J.-C.

Les tumulus avaient généralement la direction N-S et étaient construits en pierre, apportée d'ailleurs. Les pierres étaient jointes au moyen d'un matériel inconnu aujourd'hui, semblable au plâtre (?).

A l'est du village se trouvait une cité thrace, qui a été reconstruite à l'époque romaine (par une triple ceinture en briques) et qui a servi de refuge à la population aux temps troubles.

TZONCEV, D., *Les antiquités de la côte sud-ouest de Cernena Gora* (en bulgare), dans la même revue, pp. 128—133.

Cernena Gora et les contrées fertiles des champs de Gorna Trakia de son voisinage immédiat, ont été l'objet de recherches spéciales, de la part des archéologues bulgares. L'auteur fait la description de nombreux tumulus se trouvant dans cette région, description qui constitue une précieuse contribution à l'établissement de la carte archéologique de la Bulgarie, commencée en 1911

DECEV, D., *Antični pamenitzi ot bălgarskite zemi* (Monuments antiques sur le territoire bulgare), dans la même revue, pp. 34—40.

L'auteur analyse les diverses inscriptions touvées sur des fragments de marbre conservés au Musée de Plovdiv, et en tire certaines conclusions :

Ainsi, dans le village de Serbanova on a trouvé la moitié d'une plaque de marbre sur laquelle étaient représentées une femme avec sa fille, auprès desquelles se trouvent un oiseau et un serpent enroulé autour d'un arbre. Ces derniers prouvent l'existence du culte d'Aphrodite Uranie. D'après une autre inscription relevée sur un autel, trouvé à Novae (Sištov), il ressort que, dans cette région était répandu le culte du dieu syrien Baal de Dolichè.

Sur trois fragments de marbre est représenté le Héros thrace dans sa posture habituelle, à cheval avec sa chlamyde flottante, le chiton parfois court, d'autre fois long, allant à la chasse ou en revenant.

La déesse Artémis est, elle aussi, représentée sur deux fragments de marbre.

D MITROVA, D. P., *Portrait de l homme de Stara Zagora, d'une époque ancienne* (en bulgar.), dans la même revue, pp. 88—93.

Au musée de Stara Zagora il existe une tête d'homme barbue et chevelue. Selon l'auteur, l'époque à laquelle appartient la figure indiquée est le IV-e siècle. A partir de l'empereur Philippe Arabe (235—238), les sculpteurs romains introduisent un nouvel élément réaliste : les cheveaux, élément qui aide l'auteur à déterminer l'époque de cette sculpture.

GHERASIMOV, T., *Le trésor de monnaies d'argent d'Alexandre III le Grand, Lisim que et Scostoc de Plovdiv* (en bulgar.), dans la même revue, pp. 93—105.

Les mounaies des souverains ci-dessus indiqués ont été trouvées à Plovdiv ; elles sont réparties ainsi : 13 tétradrachmes d'Alexandre, 10 de Lisimaque et 14 tétradrachmes et 1 drachme de Scostoc. Cette dernière pièce est d'un très grand intérêt, puisqu'elle prouve l'existence, par ailleurs inconnue, de ce prince.

Th. N. T.

TZONCEV, D., *La route de Philippolis-Crassura et sa biffurcation à Ranilum* (en bulgare), dans la même revue, pp. 40—61.

Cette route est une portion de l'ancienne route Belgrade-Constantinople. Sa description détaillée et exacte manquait jusqu'à présent et les études existentes se basaient exclusivement sur les sources écrites. C'est pourquoi les études présentent des lacunes ou des erreurs. L'auteur a entrepris, entre 1938—1940, plusieurs voyages, suivant pas à pas la route romaine indiquée, l'identifiant là où elle ne paraissait plus ou lorsqu'elle se confondait avec d'autres routes, tout en complètant les lacunes et rectifiant les erreurs commises par des historiens qui l'ont décrite (C. Jireček, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Konstantinopel* et G. Seure, *Voyage en Thrace*). L'auteur a établi que la biffurcation de la route se trouvait à Ranilum, identifiée jusqu'à présent par Cillae ; en même temps l'auteur a fixé d'une façon précise la distance et l'endroit de chaque *mansio* de la route indiquée. *Th. N. T.*

KAPOŠINA S. I., *Skorčennye pogrebenija Olbii i Herson'a—Squelettes à posture ramassée dans les sépultures d'Olbie et de Chersonèse*, dans *Sovetskaja Arheologija*, VII (1941), pp. 161—173.

Dans les plus anciennes tombes des villes helléniques d'Olbia et de Chersonèse, sur les côtes septentrionales du Pont Euxin, on a constaté des squelettes accroupis. Ces tombes appartiennent aux VIe— Ve siècles av. J.-C. et contiennent un mobilier grec, parfois associé à des objets de caractère indigène. L'auteur attribue les squelettes à une population locale, qui a vécu en bonne compagnie avec les colonistes grecs. Il pense aux Scythes. Nous inclinons plutôt pour les populations que les Scythes avaient soumises, les Taures, les Callipides (=Carpides), les Cimmériens, etc., qui étaient plus indiqués pour conserver une tradition si vieille. Car le rite funéraire du cadavre accroupi est très ancien. Constaté depuis le paléolithique, il devient général au néolithique et persiste encore à l'âge du bronze. Par contre, il devient très rare à l'âge du fer, quand on le rencontre seulement dans des endroits isolés du Picénum, en Dalmatie ou maintenant au Nord de la Mer Noire. À une époque si tardive, ce rite apparaît comme une survivance des âges préhistoriques reculés.

R. V.

REPNIKOV, N. I., *O karaktere rimskoj okkupacii južnogo berega Kryma—Sur le caractère de l'occupation romaine du littoral Sud de la Crimée*, dans *Sovetskaja Arheologija*, VII (1941), pp. 121—128.

Les troupes romaines, détachées de l'armée de la Mésie Inférieure (*vexillationes* des Légions *I Italica*, *V Macedonica*, *XI Claudia*, ainsi que les *Cohortes I Bracaraugustanorum*, *I Cilicum*, *II Lucensium* et la flotte danubienne : *classis Flavia Moesica*), séjournèrent en Crimée en trois étapes : la première au cours du Ier siècle de notre ère, la seconde après Trajan, la troisième au IVe siècle. Les interruptions de cette occupation sont dues, à la fin du Ier siècle aux guerres daciques et au début du IIIe siècle aux invasions des Goths. Le principal camp des troupes romaines se trouvait sur le cap Aï-Todor à l'Ouest d'Yalta. Ce camp avait le rôle de protéger la côte méridionale de la Crimée contre les pirates. Des restes de murs cyclopéens prouvent que les Romains y trouvèrent les traces d'une fortification indigène plus ancienne, „probablement taurique". Sans se lever contre l'identification de *Charax* de Ptolémée avec le camp d'Aï-

Todor, jadis proposée par V. Latyšev, soutenue par M. Rostovtzeff et généralement acceptée aujourd'hui, l'auteur la considère comme très peu sûre, faute de preuves épigraphiques. *R. V.*

CANTACUZINO G., *Trois sceaux thasiens inédits de Callatis concernant les cultes de Thasos*, dans *Dacia*, VII—VIII (1937—1940), pp. 283—291.

Il s'agit d'un timbre amphorique à l'inscription Θασίων Πόλυον et à l'emblème d'un *kantharos* et d'un personnage tenant le bras droit tendu en avant. Cet emblème se rapporterait, selon l'auteur, au culte de Dionysos-Sabazios, qui, après celui d'Héraclès, était le plus répandu dans l'île de Thasos. *R. V.*

RUSU, I., *Onomasticon Daciae. Numele de persoane în inscripțiile Daciei* (Onomasticon Daciae. Le nom des personnes dans les inscriptions de la Dacie), dans *Anuarul Institutului de Studii Clasice din Cluj*, IV, 1941—1943, pp. 188—233.

Riche commentaire et de nombreuses mises au point de l'étude de Mr. Kerényi András, *A Dáciai személynevek* (*Die Personennamen von Dazien*), Dissertationes Pannonicae, I, fasc. 9, Budapest, 1941. *L. R.*

LAURENT, V., *Une alliance en or d'époque romaine*, Ac. Roum., *Bull. de la Sect. Hist.*, T. XXIV, Bucarest, 1944.

L'objet des recherches du Rév. P. Laurent est une pièce en or particulièrement rare qui fut acquise ces derniers temps par feu l'ingénieur C. Orghidan, dont la riche collection a passé à l'Académie Roumaine.

Il s'agit d'un ornement féminin — une bague appartenant au groupe des celles que les anciens appelaient σφενδόνη ou *funda* à cause de leur forme rappelant un arc. Elle peut être datée du IIe—Ve siècle après J.-C. et porte l'inscription suivante :

ADIUTO
A
CUSTOD

Le Rév. P. Laurent propose deux lectures de cette inscription :

Adiuto<r> a custod<ia> — custod<iis>

et

Adiuto<r> a custod<e> ou *a Custod<e>*

Le sens serait le suivant : *Je suis défendue par Custos* ou *mon aide est au Custos*. Selon le Rév. P. Laurent cette bague n'est qu'une „alliance" semblable à celles de nos jours.

Quoique le nom *Custos* ne figure pas dans la „Prosopographia imperii romani" éditée par Edm. Groag et Art. Stein en 1936, le Rév. P. Laurent croit que cette absence ne doit pas obligatoirement mener à la conclusion que le nom Custos n'était pas en circulation, surtout pendant l'époque impériale.

La formule gravée sur la bague de la collection Orghidan apparaît comme une exception en comparaison à celles usitées en ces temps-là. *Al. I.*

DAICOVICIU, C., *Neue Mitteilungen aus Dazien* (*Funde und Einzeluntersuchungen*), dans *Dacia*, VII—VIII (1937—1940), pp. 299—336.

Compte-rendu précieux par les nombreuses et importantes nouveautés archéologiques et épigraphiques qu'il contient. Il s'agit, en premier rang, d'en-

viron soixante-dix inscriptions de l'époque romaine, inédites ou émendées, provenant de différentes localités de la Transylvanie. Parmi les inscriptions inédites, il faut remarquer : celle d'un Ζεύς Κιμιστηνός, adoré par un mineur probablement bithyne de la région d'Abrud ; celle au nom illyrien *Panes Epicadi qui et Suttius*, appartenant à un mineur de la même région ; un autel d'*Alburnus Maior* (Roşia Montană), élevé par un collège des adorateurs d'un Ζεύς Σαρδηνδηνός originaire d'Asie Mineure ; deux épigraphes de la même localité contenant le nom de Ζεύς Ναρηνός (*Nara* en Galatie), adoré par des mineurs d'origine orientale ; une inscription au nom de Ζεύς Σιτταχωμικός, toujours d'origine orientale ; une autre au nom illyrien *Seneca Bisonis*, d'un mineur d'*Alburnus Maior*, faisant partie du *collegium Baridustarum* (*Bariduum*, ville en Dalmatie) ; celle d'un *Augustalis coloniae Apulensis*, trouvée à *Ampelum* (Zlatna). Non moins de dix-sept inscriptions proviennent de l'importante colonie d'*Apulum* (Alba Iulia) ; à remarquer un autel daté du 24 août 154 et élevé par un *centurio Legionis XIII Geminae* ; deux dédicaces faites par *T. Flavius Italicus Primus, quattuorvir Municipii Aurelii Apulensis* ; une inscription au surnom d'origine gauloise *Sol Bussurigius*, ajouté à *Jupiter Optimus Maximus* ; celle d'un *veteranus ex centurione cohortis I Britannicae milliariae Civium Romanorum equitatae*, originaire de *Virunum* en Norique ; une autre au nom *Mestrius*, d'origine peut-être thrace. De *Sarmizegetusa*, la capitale de la province de Dacie, on a un autel, conservé à Orăştie et portant une dédicace à la divinité orientale *Men*, attestée pour la première fois avec le surnom de *Cilvastianus*. Parmi les trois inscriptions de *Napoca* (Cluj), il y a deux dédicaces faites par la *res publica coloniae Napocensis* à l'empereur Philippe l'Arabe et à son épouse *Marcia Otacilia Severa*. De *Potaissa* (Turda) on a un autel dédié à *Silvanus Domesticus*. Dans le camp de Hoghiz (distr. de Târnava Mare), sur l'Olt, on a trouvé un autel dédié à Marc-Aurèle et à son fils Commode par la *cohors III Gallorum*. Un *quattuorvir Municipii Apuli* fut découvert à Benic dans le district d'Alba. Une inscription funéraire de Păuleni (distr. d'Odorhei) fait mention d'un *veteranus*. De *Porolissum* (Moigrad) on a onze inscriptions, dont plusieurs stèles funéraires, une plaque commémorative posée par ordre de Caracalla sur un édifice local, malheureusement inconnu, trois dédicaces faites par la *res publica Municipii Septimii Porolissensis* en honneur de Philippe l'Arabe et de sa famille ; une dédicace faite au même empereur par la *cohors V Lingonum* (*Philippiana*), une dédicace du *numerus Palmyrenorum Porolissensium sagittariorum Civium Romanorum Dacianus* en honneur d'Etruscille, la femme de Dèce. Dans la même localité on a découvert, en 1939, deux diplômes militaires de l'époque de Trajan, dont l'un, daté du 11 août 106, appartient à un *M. Ulpius, Adcobrovati filius, Novantico* (nom breton : *Novantae*), originaire de *Ratae* en Bretagne, qui a fait son service dans la *cohors I Brittonum milliaria Ulpia torquata pia fidelis civium Romanorum*, en participant aux guerres contre Décébale. L'autre, daté du 2 juillet 110, fut conféré à un fantassin de la même unité, *M. Ulpius, Sacci filius, Longinus*, dont l'origine celtique est désignée par le datif *Belgo*. Ce second diplôme fait mention de quattre *alae* et dix-huit *cohortes* qui stationnaient en Dacie, en 110 et apporte de nouvelles précisions aux enseig e ents qu'on avait jusqu'à présent sur la garnison de cette province dans les premières années après sa conquête.

R. V.

DAICOVICIU, C. *Daker und Rumänen*, Bucarest 1943 ; tirage à part du volume collectif *Siebenbürgen*, pp. 175—186. Avec une planche hors-texte.

L'auteur passe en revue le sort de la Transylvanie à travers les âges, depuis le paléolithique jusqu'aux temps historiques, en concluant à la continuité d'une population dans ce pays, malgré toutes les vicissitudes qu'elle a subies. Même entre le paléolithique et le néolithique, quand de considérables changements physiques se produisent en Europe : modification du climat et de la flore, migrations des espèces animales et de l'homme, on ne saurait parler d'une complète solution de continuité de la vie humaine en Dacie. Les restes des modestes civilisations mésolithiques sont, à ce point de vue, décisifs. D'autant moins possible serait un *hiatus* semblable aux époques ultérieures, quand, en lignes générales, on constate des formes de vie qui se prolongent depuis le néolithique jusqu'aujourd'hui. La population antique qui représente cette continuité, par excellence, est celle des Géto-Daces. Ce sont ces Indoeuropéens, de souche thrace, qui, fortement romanisés après la conquête de la Dacie par Trajan, constituent la base ethnique de l'actuel peuple roumain. Les preuves que M. C. Daicoviciu apporte en faveur de cette filiation, présentent une incontestable valeur démonstrative et, parfois, sont d'une nouveauté saisissante. *R. V.*

FLOCA, O., *Monumenti romani inediti del distretto di Hunedoara*, dans *Dacia*, VII—VIII (1937—1940), pp. 337—344.

Étude de cinq sculptures romaines, la plupart funéraires, trouvées à *Micia* (Veţel) et à *Germisara* (Geoagiu-Băi), dont un pilastre à sommet pyramidal, décoré de figures en relief un médaillon représentant les portraits de la famille du défunt, une stèle à médaillon, un autel votif surmonté des statues d'Esculape et d'Hygie. *R. V.*

POPESCU, DORIN, *Sciţii în Transilvania* (Les Scythes en Transylvanie), dans *Transilvania*, 74, mars—avril 1943, pp. 205—222.

Considérations sur les découvertes archéologiques qui démontrent la présence des Scythes en Transylvanie. Le dernier ouvrage sur le problème scythe (M. Roska, *Der Bestand der skythischen Altertümer Siebenbürgens* dans *Eurasia Septentrionalis Antiqua*, XI 1937, pp. 167—203) est complété par quelques découvertes publiées en 1937 et 1939 dans les revues roumaines. L'auteur souligne la pauvreté des objets scythiques en Transylvanie et s'arrête sur le problème de l'origine des Scythes dont l'élément le plus important en Transylvanie est constitué par les Agathyrses mentionnés pa Hérodote. L'auteur incline pour l'origine iranienne des Scythes, confirmée aussi par un des ouvrages les plus récents (Maria Gibellino-Krasceninicowa, *Gli Sciti*, Roma 1942). *Em. C.*

POPESCU, DORIN, *Celţii în Transilvania* (Les Celtes en Transylvanie), dans *Transilvania*, 75, août—septembre 1944, pp. 639—666.

Bon article de vulgarisation sur un des plus intéressants problèmes de la préhistoire roumaine. Les conclusions auxquelles s'était arrêté à cet égard V. Pârvan dans ses *Getica* ont été en partie démenties. On ne saurait plus parler à l'heure actuelle d'une forte influence celtique en Transylvanie et surtout d'une puissante invasion des Celtes dans cette région. L'auteur arrive à la conclusion qu'une synthèse à caractère plutôt dace eut lieu à l'occasion de la pénétration des premiers éléments de l'influence celtique. Par ailleurs, V. Pârvan lui-même mon-

trait une certaine réserve sur la pénétration d'une population celtique en Transylvanie. Les fouilles ainsi que les divers objets appartenant à l'époque de cette influence celtique prouvent deux groupes de découvertes bien distinctes. L'auteur est, à cet égard, d'accord avec les conclusions de son collègue du Musée National des Antiquités de Bucarest, Mr. I. Nestor, qui avait établi en Transylvanie deux courants celtiques : un premier courant méridional, qui est en même temps le plus ancien, pénétrant par la vallée du Mureş, s'étend jusqu'aux Carpates méridionales dans les environs de Braşov ; le second, plus récent, pénétrant plus au nord, par la vallée du Someş.

Bonne bibliographie hongroise et roumaine. Le problème des monnaies daces est toutefois à peine indiqué, bien qu'il offre un des aspects les plus intéressants des rapports établis entre les Celtes d'une part et les Géto-Daces de l'autre. *Em. C.*

SAUCIUC-SĂVEANU, TH., *Callatis ; VIIe rapport préliminaire : fouilles et recherches des années 1932—1936*, dans *Dacia*, VII-VIII (1937—1940), pp. 223—281.

Les fouilles dirigées par l'auteur à Mangalia, en Dobroudja, sur l'ancien site de la colonie dorienne de *Callatis*, dans l'intervalle de 1932 à 1936, ont abouti au déblayement d'un tumulus à Techea, dans la banlieue Ouest de Mangalia, caractérisé par un plancher de maçonnerie liée par du mortier, à la découverte, dans la même région, d'un tombeau à pierres équarries, malheureusement détruit par les paysans, à l'exploration partielle du mur d'enceinte de la ville de Callatis, ainsi qu'à la découverte, du côté de la mer, de trois socles de monuments d'une construction soignée, en blocs calcaires liés par des crampons de fer recouverts de plomb. Parmi les débris architecturaux trouvés à cette occasion, il faut remarquer plusieurs chapiteaux corinthiens et le fronton d'un édicule, dont la frise est décorée de rosettes, de bucrânes et de guirlandes en relief. On a découvert aussi plusieurs fragments de statues et de bas-reliefs en marbre et en calcaire. Le rapport de M. Sauciuc-Săveanu contient, en outre, 24 fragments épigraphiques en langue grecque, dont celui d'un décret honorifique de l'an 300 av. J.-C. env., écrit en στοιχηδόν et conférant la πολιτεία à un personnage qui s'était acquis la reconnaissance de la cité de Callatis. Un autre fragment appartient à un décret de proxénie en honneur, probablement, d'un certain [Σε]κούνδος. Parmi les autres inscriptions, il y a le fragment d'un décret écrit en beaux caractères, que nous avions signalé à M. Sauciuc-Săveanu en 1930 et qui concerne un ἀρχιερεύς honoré par βουλὴ δῆμος Καλλατιανῶν. Quant à l'inscription d' Εὐπόλεμ[ος] Ἡροδότου, que nous avions trouvé en 1935 (pas en 1931), elle est d'un caractère funéraire évident (cf. *Analele Dobrogei*, XVI, 1935, p. 188). Il faut remarquer aussi le fragment d'un monument funéraire, probablement en vers, qui fait mention du nom de Callatis au génitif Καλλατίδος, puis un fragment qui paraît mentionner la magistrature éponyme de la ville : [ἐ]πὶ βα[σιλέως], un fragment de l'époque impériale romaine concernant la ville de Tomi (Τομειτῶν) et dont on ne précise pas la provenance, ainsi qu'un fragment faisant mention d'un Τ. Φλάουιος et d'un ποντάρχης τῆς Ἑξαπόλεως. Il y a aussi une émendation à l'inscription des thiasites publiée dans *Dacia*, III--IV (1927—1932), p. 450. Le rapport est complété par 89 timbres amphoriques, dont la plupart appartiennent à la catégorie à ἀστυνόμος, ainsi que par de nombreux objets d'art mineur, dont plu-

sieurs fragments de belles terres-cuites du IVe siècle av. J.-C. À la fin du mémoire, on fait mention de quelques morceaux de crânes d'éléphants qu'on a trouvé fixés dans les murailles de Callatis, détail curieux qu'il faut expliquer par des scrupules magiques. *R. V.*

FLORESCU, GR., *Capidava*, dans le volume commémoratif *In amintirea lui Constantin Giurescu la douăzeci şi cinci ani de la moartea lui* (1875—1918), Bucarest, 1944, pp. 249—261.

Mr. Gr. Florescu nous donne dans cette étude un précieux aperçu sur l'histoire du camp et du village romains de Capidava. Les fouilles qu'il dirige depuis vingt ans dans cette forteresse qui domine le Danube entre Axiopolis et Carsium, ont été des plus fructueuses. Grâce aux résultats de ces fouilles, publiés dans quelques numéros consécutifs de la *Dacia*, nous connaissons aujourd'hui beaucoup mieux le système de défense dans ce coin du monde romain. Quelques inscriptions découvertes par l'auteur apportent une importante contribution à l'étude de l'organisation des villages romains en Dobroudja.

Elevée selon toute probabilité au temps de Trajan, la forteresse de Capidava fut détruite une première fois, en 249, par les Goths. Elle fut reconstruite au début du IVe siècle. Les dernières couches des fouilles permettent à l'auteur d'ajouter quelques mots sur le sort de Capidava à la fin du Bas Empire et au cours du Moyen Age byzantin. *Em. C.*

FLORESCU, GR., *Fouilles archéologiques de Capidava : 1937—1940*, dans *Dacia*, VII—VIII (1937—1940), pp. 345—351.

Il s'agit du camp romain de *Capidava*, sur le Danube, en Dobroudja. Détails intéressants sur les fossés et les remparts qui complètent les ouvrages de fortification de la place. Le rapport contient, en outre, six inscriptions latines inédites, dont une stèle funéraire d'un certain *M. Ulpius*, un autel élevé par une famille de *Cocceii*, un fragment d'autel qui fait mention d'un (*vilicus*) *vectigalis*, une stèle funéraire concernant une *Ulpia Flavia*. *R. V.*

FLORESCU, GR. *Monumenti inediti del Museo regionale della Dobrogea*, dans *Dacia*, VII—VIII (1937—1940), pp. 293—297.

L'auteur s'occupe de deux frises en marbre provenant de *Tomi* (Constantza) et présentant une série de figures en relief. Ces figures, semblables à celles qui décorent la célèbre base praxitélienne de Mantinée, représentent des divinités olympiennes, parmi lesquelles il faut remarquer, par son effet artistique, le groupe d'Apollon accompagné par les neuf Muses. La date approximative attribuée par M. Gr. Florescu aux marbres de Tomi serait le IIIe ou le IIe siècle av. J.-C. *R. V.*

ŞTEFAN, GH. *Dinogetia I. Risultati della prima campagna di scavi* (1939), dans *Dacia*, VII—VIII (1937—1940), pp. 401—425.

L'auteur a déblayé les murs d'enceinte de cette forteresse romaine située dans l'île de Bisericuţa, au milieu de la zone marécageuse du Danube, au coin Nord-Ouest de la Dobroudja, vis-à-vis de la ville de Galatz. Les constructions se rapportent à une époque basse, à partir de la fin du IIIe siècle. Parmi les objets, nombreux et importants, trouvés au cours des fouilles, il faut distinguer, en premier rang, les tuiles portant le timbre de la *Legio I Iovia*

Scythica, mentionnée dans la *Notitia dignitatum* et maintenant attestée pour la première fois dans les inscriptions. Les émendations au texte de la *Notitia dign.*, proposées par l'auteur au sujet de cette légion, sont parfaitement justifiées. Céramique romaine abondante, dont plusieurs vases et tessons fins en *terra sigillata*, des vases à émail vert ou brun, des vases grisâtres du IVe siècle, ainsi que plusieurs tessons à graffiti et à lettres peintes ont été trouvés au cours de la même campagne. Parmi les nombreux objets en os, à relever un manche d'objet de toilette sculpté, représentant la déesse Vénus. Tête de Minerve en bronze. Deux croix-reliquires de l'époque byzantine, dont une trouvée à *Dinogetia*, l'autre provenant d'*Arrubium* (Măcin). Fibules du IIIe et du IVe siècles. Un abraxas en pierre du IIIe siècle. Les monnaies trouvées au cours des fouilles se rapportent aux Ier—IVe siècles, au VIe siècle et aux Xe — XIe siècles. Mais la découverte numismatique la plus importante que l'auteur fit à *Dinogetia* consiste en un trésor de 106 pièces d'or, des Xe — XIe siècles, dont 103 datent du règne de Basile II le Bulgaroctone. Les autres trois portent les effigies de Constantin VIII, de Romain III et de Constantin IX le Monomaque. Les résultats des fouilles faites par M. Gh. Ştefan à *Dinogetia* sont d'une particulière importance pour le progrès de nos connaissances sur la défense romaine et byzantine sur le Danube inférieur. *R. V.*

TUDOR, D. *Quelques découvertes archéologiques de la Dacie inférieure*, dans *Dacia*, VII—VIII (1937—1940), pp. 353—357.

Inscription funéraire de *Drobeta* (Turnu-Severin), dédiée par un *augustalis coloniae Drubetae* à la mémoire de sa femme et à celle de deux de ses amis, dont un s'appelle *Iulius Daciscus*. Fragment d'autel de *Romula* (Reşca), publié dans le CIL III 8025, contenant probablement les noms celtiques d'*Ioncutus* et *Ionus*. Petit buste en bronze de *Romula* représentant peut-être Bacchus. Quatre gemmes trouvées à *Sucidava* (Celei) et figurant Léda et le cygne, un Triton et une déesse, l'effigie probable d'un empereur romain et Mars assis tenant en sa main une Victoire. Lampe en argile d'Orlea (distr. de Romanaţi), pourvue de l'inscription *vale*. Figurine de bronze, de la même localité, représentant un dieu *Lar*. Brique de Slăveni (distr. de Romanaţi) portant l'inscription *A(la) (I) H(ispanorum)*. Tuile de Vârtop (distr. de Dolj) représentant Thanatos entre deux lions. *R. V.*

TUDOR, D. *Sucidava II. Seconde (1937) et troisième (1940) campagne de fouilles et recherches archéologiques dans la forteresse de Celei, département de Romanaţi*, dans *Dacia*, VII—VIII (1937—1940), pp. 359—400.

Exploration de l'angle Nord-Ouest de la cité de *Sucidava* (Celei), en Olténie, sur le Danube, concernant le mur d'enceinte construit à l'époque de Constantin le Grand. Le matériel calcaire provient en grande partie de la région de Vratza en Bulgarie. On y a trouvé aussi des restes du VIe siècle, quand on sait que Justinien avait rebâti l'angle Sud-Est de la cité. L'auteur présente un riche inventaire des objets mis au jour par ses fouilles : quelques débris d'inscriptions, des fragments architectoniques de basse époque, divers objets en os, en verre, en métal, de la céramique. Parmi les briques, il y a plusieurs aux estampilles de la *Legio X Gemina*, de la *Legio V Macedonica cohors III* (du IVe siècle), de l'*al(a) M(aurorum?)*. Une anse d'amphore porte le timbre CTPATONEIKOY. Parmi les objets céramiques, on distingue une lampe à croix byzan-

tine et un fragment de moule à l'image négative d'Hécate. De nombreux tessons byzantins portent des monogrammes et des inscriptions incisés ou peints en rouge. Dans un tumulus, appelé Măgura Mare, près de Celei, M. D. Tudor a trouvé une tombe romaine, à incinération, du IIe siècle après J.-C., avec deux pommes de pin calcinées mêlées aux cendres du défunt. Le rapport finit avec la description de 122 monnaies, la plupart en bronze, dont 48 datant depuis Faustine la jeune jusqu'à Justin II, découvertes au cours des fouilles dans la cité, 14 datant depuis Caligula jusqu'à Constance II et peut-être jusqu'à Phocas, trouvées dans l'établissement civil de *Sucidava* et 60 autres monnaies datant de l'époque de Constance II César jusqu'à celle de Théodose II, qui font partie d'un trésor de 700 pièces qu'on a découvert en 1937 dans la cité. En dehors des 60 monnaies décrites, les autres pièces de ce trésor sont illisibles à cause de leur mauvais état de conservation. *R. V.*

LAMMERT, FRIEDRICH, *Zum Kampfe der Goten bei Abrittus im. J. 251*, dans *Klio, Beiträge zur alten Geschichte*, XXXIV Band, Heft 1/2 1941, pp. 125—126.

Partant d'une étude de H. Grundel publiée dans *Zeitschrift für Antike und deutsche Bildung* (1940), l'auteur, se basant sur un passage de *Problemata Leonis*, cherche à apporter un éclaircissement non seulement sur la lutte dans laquelle Decius perdit la vie, mais aussi sur la tactique générale des anciens Germains.

I. M.

DAICOVICIU, C., *Bănatul şi Iazygii* (Le Banat et les Iazyges), dans *Apulum, Buletinul Muzeului Regional din Alba Iulia*, I, 1939—1942, pp. 98—108+ 1 carte.

Le Banat fut-il occupé par les Iazyges même après la conquête de la Dacie romaine, comme s'est attaché à le prouver l'école archéologique magyare, M. A. Alföldi en tête de ligne? Les textes et surtout les découvertes archéologiques viennent toutefois à l'appui de la thèse de M. Daicoviciu : le Banat a toujours fait partie de l'Empire. Malgré la présence de quelques éléments iazyges dans le Banat préromain, on ne saurait douter que cette région, où se déroulèrent les premiers épisodes de la première guerre dacique, ait été englobée par Trajan dans sa nouvelle province. Une domination iazyge dans le Banat romain ne peut avoir commencé avant la seconde moitié du III-e siècle, c'est-à-dire à l'époque de l'évacuation de la Dacie par Aurélien.

L. R.

ALTHEIM FR., *Originea vestmântului regesc gotic* (L'origine du vêtement royal gothique), Sibiu 1943, 15 pp. et 11 planches hors-texte ; tirage à part d'*Anuarul Institutului de studii clasice*, Université de Cluj-Sibiu, IV (1941—1942), pp. 148—162.

Dans cet article, le distingué historien allemand étudie un problème qu'il exposera plus minutieusement dans son ouvrage *Die Krise der alten Welt*, I, qui vient de paraître. Il explique le vêtement des rois gothiques par des influences iraniennes, que les Goths avaient rencontrées dès leur migration à l'Est de la Baltique et qu'ils ont copieusement reçues à la suite de leur contact avec les Sarmates et surtout avec les Alains.

R. V.

HOREDT, KURT, *Eine lateinische Inschrift des 4. Jahrhunderts aus Siebenbürgen*, dans *Anuarul Institutului de Studii Clasice din Cluj*, IV (1941—1943) pp. 10—16+1 planche.

Découverte d'un *ex-voto* chrétien provenant de Biertan et conservé depuis longtemps dans le Musée Bruckenthal de Sibiu. C'est la première preuve irréfutable de la présence d'un élément chrétien en Dacie après l'évacuation de l'empereur Aurélien. Le monogramme ainsi que l'inscription : *Ego Zenovius hic votum posui*, peuvent être datés du début du IV-e siècle. Vue la rareté des monuments chrétiens en Dacie, on ne saurait exagérer l'importance de cet *ex-voto* dont l'intérêt pour l'histoire de la Dacie et de la population romaine demeurée au nord du Danube après l'évacuation d'Aurélien, ne pourra échapper à personne.

L. R.

5. *HISTOIRE. LE MOYEN ÂGE*

HOREDT, KURT, *Funde der Völkerwanderungszeit aus Siebenbürgen*, dans *Anuarul Institutului de Studii Clasice din Cluj*, IV, 1941—1943, pp. 163—179.

L'auteur présente 14 inventaires archéologiques découverts en Transylvanie et qui appartiennent à l'époque des migrations. La plupart des objets de ces inventaires est conservée au Musée Bruckenthal de Sibiu.

R. L.

BARNEA, I., *Lămpi creştine din Scythia Minor (colecţia Dr. Horia Slobozianu)* (Lampes chrétiennes de Scythia Minor (collection Dr. H. S.) dans *Revista Istorică Română*, XIV, fasc. II, 1944, pp. 167—179. Bucarest. Impr. Nationale.

L'auteur présente sept lampes chrétiennes dont six découvertes à Tomis et une à Callatis. Comparant ces exemplaires avec d'autres, mis à jour par les fouilles d'Ephèse, de Dobroudja, d'Olténie et de Bulgarie, I. Barnea considère les lampes de Tomis et de Callatis comme étant d'origine chrétienne.

La ressemblance de certaines d'entre elles avec les lampes trouvées en Egypte le fait hésiter à les considérer toutes comme provénant d'Asie Mineure. Comme époque, il place trois de celles provenant de Tomis dans la seconde moitié du IV-ième siècle et les trois autres au Ve siècle.

Al. I.

PETROVIĆ, JOZO Dr., *Olovni pečat Grgura, nadbiskupa Justinianae Prime i cieke Bugarske*, dans *Glasnik Hrvatskih Zemaljskih Muzeija u Sarajevu*, pp. 25—30, Sarajevo, 1942.

Une contribution importante à l'identification de la Justiniana Prima est apportée par M. J. P. grâce à la découverte, à Ochrida, d'un sceau en plomb de l'archevêque Grégoire.

On connaît les deux thèses plus importantes concernant le siège de la Justiniana Prima : la première est la thèse N. Vulić-Zeiler selon laquelle Justiniana Prima doit avoir été à Skoplje ; selon le Dr. V. R. Petković le siège de cet évêché doit être cherché à Caričin Grad.

A la suite de la découverte faite, M. J. Petrović croit que la Justiniana Prima se trouvait à Ochrida. A l'appui de cette hypothèse, il invoque le fait que les évêques d'Ochrida jusqu'au XVI-ième siècle, et ensuite les patriarches de Peć, avaient parmi leurs titres aussi celui de l'évêché de Justiniana Prima.

Th. N. T.

MOTOGNA, VICTOR, *Banatul românesc în epoca migraţiunii popoarelor barbare* (271—1300), (Le Banat roumain à l'époque de la migration des peuples barbares (271—1300), dans *Revista Institutului Social*, XI (1943), juillet-août, pp. 31—68.

Étude de synthèse sur le Banat à l'époque des migrations, se basant tant sur les recherches personnelles de l'auteur dans ce domaine que sur les études publiées ces derniers temps par les historiens et les philologues roumains. Il est vrai que la plupart de ces études concernent plus spécialement la Transylvanie.

Th. N. T.

NISTOR, ION, I., *Bizantinii în luptă pentru recucerirea Daciei şi Transdanuviei* (La lutte des Byzantins pour la reconquête de la Dacie et de la Transdanubie), *An. Ac. Rom.*, Mem. Sect. Inst., III-e s., t. XXV, Mem. 15, Bucarest 1943, 33 p.

L'auteur prouve, s'appuyant sur une riche documentation, les relations permanentes politiques, économiques et spirituelles qui ont existé entre l'empire byzantin et ses anciennes provinces danubiennes.

Al. I.

BĂNESCU N., *Patriarhul Athanasios I şi Andronic II Paleologul. Situaţia religioasă, politică şi socială a Imperiului* (Le patriarche Athanase et Andronic II Paléologue. La situation religieuse, politique et sociale de l'Empire), Bucureşti, Impr. Naţională, 1942, 27 p. (Tirage à part de *Analele Academiei Române, Mem. Sect. Ist. S. III. T. XXIV, Mém.* 14).

En examinant la correspondance entre le Patriarche Athanase et Andronic II Paléologue (1282—1328), Mr. Bănescu présente l'état de décadence de l'empire byzantin, la figure grandiose du Patriarche et ,,le règne effacé et impuissant d'Andronic II''.

Al. I.

LAURENT, V., *Argyros Karatzas, protokuropalates şi duce de Philippopoli*, (Argyros Karatzas, protocouropalates et duc de Philippopoli), dans *Revista Istorică*, XXIX, 1944, 7—12, pp. 203—210. Bucarest, Cartea Românească.

En s'occupant d'Argyros Karatzas, le Rév. P. V. Laurent apporte une nouvelle contribution aux résultats obtenus et consignés dans ses études sur l'histoire de la famille Karadja.

Il s'agit de la nomination de Karatzas comme duc de Philippopoli, nomination déduite d'un sceau qui porte la légende : ,,Seigneur, assiste ton serf Argyros Karatzas, protocouropalates et duc de Philippopoli''. En cette nouvelle qualité, Karatzas avait la mission d'arrêter la vague des croisés qui déferlait de la vallée du Danube.

Les Grecs ont réussi, grâce à une grande habileté, à éviter que les Occidentaux ,,pleins de mauvaise foi'' n'assaillissent Constantinople. Dans ces circonstances, affirme le Rév. P. V. Laurent, ,,il ne fait guère de doute que le duc Karatzas a témoigné de cette souplesse d'esprit et de cette loyauté qu'Anne Comnène admirait chez lui. Etant le premier grand chef byzantin appelé à traiter avec les barons puissants et défiants, il aura servi ainsi tout particulièrement son pays d'adoption, par son habileté et par ses armes''. *Al. I.*

LASCARIS, M., *La rivalité bulgaro-byzantine en Serbie et la mission de Léon Rhabdouchos* (917), (Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.*, chap. 32) dans *Revue Historique du Sud-Est Européen*, XX (1943) pp. 202—207.

Dans son étude, l'eminent spécialiste met en doute la date de 917, à laquelle Constantin Porphyrogénète place la mission de Léon Rhabdouchos — le stratège de Durazzo — chez les Serbes. D'après une lettre de Léon Choerosphactès „il faut conclure que l'envoi du Rhabdouchos chez les Serbes a eu lieu avant 911, probablement à une date assez rapprochée de l'année 880", parce que trois chroniques byzantines mentionnent sa présence à Durazzo, en 880. Les conclusions de Mr. M. L. rendront nécessaire un nouvel examen de la chronologie du règne de Pierre Gojniković et de ses prédécesseurs. *M. V.*

BRĂTIANU, GHEORGHE I., „*Bulgaria de dincolo de Dunăre*" *în izvoarele bizantine*" (La Bulgarie d'au delà du Danube dans les sources byzantines), dans *Omagiul lui Ioan Lupaş la împlinirea vârstei de 60 ani*", Bucarest, 1943, pp. 127—132.

L'auteur présente brièvement, dans leur ordre chronologique, les différentes mentions concernant la „Bulgarie Transdanubienne" dans les sources byzantines aussi que les interprétations qu'ont peut leur donner. La conclusion relève que „la Bulgarie transdanubienne représente une simple tradition historique dont le contenu réel a trop rarement et pour un temps très bref répondu à une réalité historique". *M. V.*

LASCARIS, M., *Vagenitia*, dans *Revue Historique du Sud-Est Européen*, XIX, 2, Bucarest 1942, pp. 423—437.

Rassemblant toute une série d'informations éparpillées un peu partout, Mr. Lascaris nous donne une fois de plus, avec l'acuité de l'interprétation et la richesse de l'information, la solution d'un problème de géographie historique de la Grèce byzantine. La région connue par les sources byzantines sous le nom de *Vagenitia*, se trouve sur le littoral de l'Epire situé en face de l'île de Corfou. Son nom dérive du nom de la tribu slave des Vagenites, mentionnés pour la première fois au VII-e siècle par les Actes de St. Démétrius. L'auteur parcourt toutes les sources qui mentionnent cette région depuis le VII-e jusqu'au XV-e siècle. *L. R.*

BĂNESCU, N., *Precizări istorice cu privire la ducatele bizantine Paristrion (Paradunavon) şi Bulgaria* (Précisions historiques sur les duchés byzantins de Paristrion (Paradunavon) et de Bulgarie), *An. Ac. Rom.*, Mem. Sect. Inst., III-e s., t. XXVI, Mem. III, Bucarest, 1943, 23 p.

A la suite de la destruction répétée de l'état bulgare — en 1018 par Basile II et en 1071 par Tzimiscès — furent constitués deux thèmes byzantins : *Paristrion* ou *Paradunavon* au Nord-Est de la Péninsule des Balkans, dont la capitale était Dorostolon ou Dristra (aujourd'hui Silistrie) et le thème de Bulgarie dans les régions occidentales ayant la capitale à Skoplje.

Paristrion, créé par nécéssité militaire, constituait le poste le plus avancé de Byzance contre les attaques des nomades touraniens des steppes orientales. C'est par ce thème que fut assurée la défense du Bas Danube aux XI-e—XII-e siècles. Le thème de *Bulgarie* fut constitué pour assurer l'autorité de l'empire dans la région récemment conquise dont la population très variée (Grecs, Vla-

ques, Turcs du Vardar, Pétchénegues, Uzes, Coumans, Serbes et, bien entendu, Bulgares) était assez rebelle.

Pour cette raison, le thème dut être occupé par d'importantes forces militaires. Le gouverneur était assisté par des stratèges, qui commandaient de petites garnisons établies dans tous les grands centres de la province. Le rôle militaire du thème était d'arrêter les attaques de l'ennemi sur la ligne du Danube occidental et de la Save. Pendant un siècle et demi ce thème constitua une des forteresses de l'Empire byzantin en Europe. *Al. I.*

BĂNESCU, N., *O problemă de istorie medievală: Crearea şi caracterul statului Asăneştilor (1185).* (Un problème d'histoire médiévale : La création et le caractère de l'état des Assénides (1185), *An. Ac. Rom.*, Mem. Secţ. Ist., III-e s., t. XXV, Mem. 12, Bucarest 1943, 48 p.

Au sujet de ce problème tant discuté l'auteur, qui commence par rétablir la primauté des sources historiques vis-à-vis des hypothèses fantaisistes et des assertions mal échafaudées, essaie de prouver que : *a*) le second empire bulgare fut créé par les Roumains des Balkans avec l'aide des Coumans et celle, beaucoup moins importante, des Bulgares. Cet acte était fait dans l'esprit des anciennes tendances impérialistes des Bulgares, *b*) la dynastie qui est à l'origine de ce mouvement et qui a mis les fondements du nouvel état et lui a fait atteindre sa grandeur, était roumaine. *Al. I.*

•

VELICHI, CONSTANTIN N., *Intinderea imperiului româno-bulgar la Nordul Dunării. Comentarii asupra sintezei Prof. V. Zlatarski* (L'étendue de l'empire roumano-bulgare au Nord du Danube. Commentaires sur la synthèse du prof. V. Zlatarski), dans *Buletinul Institutului Român din Sofia*, I, 1, 1941, pp. 283—290. Bucarest, Cartea Românească.

Critique judicieuse sur le chapitre concernant l'étendue de l'empire roumano-bulgare au nord du Danube. *Al. I.*

CONSTANTINESCU, A. N., *Din istoria Timocenilor* (De l'histoire des Roumains du Timoc) dans *Timocul* X, Cahier IV, p. 21—26. Bucarest, Tiparul Românesc, 1943.

L'auteur a consacré ces dernières années plusieurs ouvrages au problème des Roumains du Timoc, le plus ample, intitulé „*La question du Timoc*", ayant paru en 1941.

L'article dont nous nous occupons constitue un résumé de ces écrits. Il contient un exposé succinct des points suivants : Le pays et le peuple ; La frontière naturelle vers la Serbie de la région du Timoc ; Bref historique des Roumains du Timoc ; Leur situation sous les Turcs et les Serbes ; Leur situation actuelle ; Problèmes à résoudre. *Al. I.*

DUJCEV, IV., *Innocentii III epistolae ad Bulgariae historiam spectantes* dans l'*Annuaire de l'Université de Sofia*, Faculté historico-philologique, XXXVII, 1941—42. Compte rendu avec d'intéressantes interprétations et mises au point du Professeur M. Lascaris dans *Revue Historique du Sud-Est Européen*, XIX, 2, Bucarest 1942, pp. 621—623. *L. R.*

BRĂTESCU, C., *Vlahia Albă, Vlahia lui Asan. Românii din Bulgaria de est a Evului Mediu (sec. XII şi XIII)* (La Vlachie Blanche, la Vlachie d'Assan. Les Roumains de la Bulgarie orientale du Moyen Age (XII-ème et XIII-ème siècles), Craiova, Ed. Ramuri, 1942.

L'auteur, se basant sur les sources contemporaines, les relations des temoins oculaires et la toponymie, prouve — en controverse avec certains érudits étrangers — que dans la Vlachie Blanche ou la Vlachie d'Assan, vivait une masse compacte de Roumains dont les chefs avaient la même origine.

L. D.

SIRUNI, H. DJ., *Istoricii armeni şi vechimea poporului român* (Les historiens arméniens et l'ancienneté du peuple roumain), dans *Ani, Anuar de Cultură Armeană*, I. Bucarest 1941.

Partant de l'étude de Mr. A. Decei: Les Roumains du IX-e au XIII-e siècle à la lumière des sources historiques armeniennes, Mr. H. Dj. Siruni apporte de nouvelles précisions et de nouveaux détails tirés des sources armeniennes concernant l'histoire des Roumains. *Al. I.*

SIRUNI, H. DJ., *Ţara voevodului Ştefan. Pe marginea unui manuscris armenesc scris în 1460 la Cetatea Albă* (Le pays du voévode Etienne. Notes sur un manuscrit arménien rédigé en 1460 à Cetatea Albă), dans *Ani, Anuar de Cultură Armeană*, I, Bucarest 1941.

Etude sur un très intéressaut manuscrit relatant un voyage à travers la Moldavie, qui mentionne l'important centre de l'émigration armenienne à Cetatea Albă (l'Asprocastron byzantin) au temps d'Etienne le Grand, prince de Moldavie (1457—1504). *Al. I.*

VERLINDEN, CHARLES, *Esclaves du Sud-Est et de l'Est européen en Espagne orientale à la fin du Moyen Age*, dans *Revue Historique du Sud-Est Européen*, XIX, 2, Bucarest 1942, pp. 371—408.

Dans ce chapitre d'un ouvrage de plus amples proportions, l'auteur apporte de nouvelles et très intéressantes informations documentaires, puisées dans les archives espagnoles au sujet des esclaves chrétiens d'origine balkanique ou orientale transférés à la fin du Moyen Age en Espagne. Grecs, Albanais, Bosniaques, Bulgares — surtout des Bogomiles, — Roumains, Russes, etc., sont mentionnés par nombre de documents espagnols dont l'auteur fait une riche moisson.

L. R.

ATIYA, AZIZ SURYAL, *The Crusade in the later Middle Age*, Londres 1934.

Ample et minutieux compte rendu avec de nombreuses mises au point de Fr. Pall, maître des conférences à l'Université de Cluj, dans *Revue Historique du Sud-Est Européen*, XIX, 2, Bucarest 1942, pp. 529—583. *L. R.*

PALL, FR., *Die Geschichte Skanderbegs im Lichte der neuren Forschung*, dans *Leipziger Vierteljahrschrift für Südosteuropa*, 6, 1942, pp. 85—98.

L'auteur présente avec de nombreuses mises au point les dernières publications sur Georges Castriota-Skanderbeg. Les relations fort anciennes avec l'Italie ainsi que le fait que les sources historiques albanaises se trouvent, pour la plupart, dans les archives italiennes, expliquent pourquoi les dernières publications au sujet de l'héros albanais ont paru surtout en Italie. *M. V.*

FLORESCU, G. Dr., *Românii în hrisovul lui Ştefan Duşan* (Les Roumains dans le diplôme d'Etienne Dušan) dans *Timocul*, X, 1, pp. 71—72, Bucarest 1943.

L'auteur y analyse le passage du diplôme d'Etienne Dušan concernant les Roumains, d'où il ressort qu'en 1348 ils étaient depuis longtemps établis en Serbie et possédaient des terres à titre de propriété héréditaire.

Al. I.

PANAITESCU, P. P., *Mircea l'Ancien et les Tatares*, dans *Revue Historique du Sud-Est Européen*, XIX, 2, Bucarest 1942, pp. 438—448.

Considérations sur quelques aspects encore méconnus de l'histoire roumaine au début du XIV-e siècle. L'auteur s'attache à prouver l'existence, entre Mircea l'Ancien (1386—1418) et les Tatares de la Horde d'Or, de rapports beaucoup plus étroits qu'on ne le croyait jusqu'à présent. *L. R.*

DAN, MIHAIL P., *Două mărturii slave despre originea română a lui Ioan Huniade* (Deux témoignages slaves sur l'origine roumaine de Jean de Hunyadi), dans *Transilvania*, 74, juillet—août 1943, pp. 590—595.

Note extrêmement intéressante sur l'origine roumaine du grand capitaine transylvain, père du roi Mathias Corvin et chef des campagnes pour la défense de la chrétienté au milieu du XV-e siècle. Le premier de ces témoignages surtout, plus ancien que ceux du pape Pie II (Aeneas Sylvius Piccolomini) et de l'annaliste slovaque Thurocz, est une inscription gravée sur le parois d'une caverne de Jasov en Slovaquie, cinq mois après la défaite de Jean de Hunyadi à Losoncz (7 septembre 1451). L'inscription, publiée plus récemment par Václav Chaloupecky (*Stredovké listy ze Slovenska* — Documents médievaux de la Slovaquie), dans *Slovensky archiv* I, Bratislave-Prague 1937, p. 57) ne permet plus aucun doute sur l'origine roumaine, bien connue comme telle par tous ses contemporains : „toho Walacha u Luczencze porazili" („ils ont vaincu ce Valaque à Losoncz"). L'auteur tchèque de cette inscription était un partisan du fameux Giskra qui connaissait bien l'origine roumaine de l'adversaire, que l'historiographie hongroise tente en vain de nier.

Le second témoignage mentionné par l'auteur, apparaît beaucoup plus tard dans les annales de Dubravius (*Historia regni Bohemiae de rebus memoriae dignis*, 1552) : „Hungaris, bello Turcico occupatis ac saepius in illo, ductore Huniade, victoribus quam victis. *Dacus hic* (*nunc Valachos appelant*) natione fuit, haud claro genere ortus, sed factis per arma clarissimus". *Em. C.*

PÂCLIŞANU, Z., *Ungaria şi acţiunea catolică în Orient* (La Hongrie et l'action catholique en Orient), dans *Revista Istorică Română*, XIV, fasc. II, 1944, pp. 180—197, Bucarest, Impr. Nationale.

L'auteur, apportant quelques rectifications à l'article „La mission occidentale médiévale et les Roumains", publié par l'écrivain hongrois Juhasz István, démontre, à l'appui de documents, que les tentatives des Hongrois de convertir les Roumains au catholicisme aux XI—XIV-e siècles, n'ont pas réussi, non parce que les Roumains auraient mené une vie de nomades, comme l'affirme l'auteur hongrois, mais parce que les Hongrois étaient, à cette époque, préoccupés par d'autres problèmes : l'invasion des Bulgares et des Tatares.

Le premier des rois hongrois qui ait suivi une politique constante et consciente de propagande catholique, fut Louis d'Anjou (1342—1382), mais il y fut déterminé, non par des convictions purement religieuses, mais par sa conception politique. Devant le danger turc, toujours plus menaçant, il voulait créer, par la conversion des Serbes, Bulgares, Roumains et Ruthènes, un mur de défense de la Hongrie.

Lorsqu'en 1305, Louis conquit Vidin, il amena des moines minorites pour convertir les Bulgares au catholicisme. On affirme qu'ils auraient converti 200.000 Bulgares en 50 jours. A Byzance, la propagande catholique fit également des progrès Jean Paléologue fait des concessions au catholicisme, espérant une aide de la part des Occidentaux pour consolider son empire. Le catholicisme fit de nombreux prosélytes en Bosnie et en Serbie. Mais dans les principautés roumaines, le catholicisme rencontra une résistance particulière dans les rangs du peuple, grâce à l'organisation religieuse et à l'opposition des chefs de l'Eglise, de la taille d'un Hyacinthe ou d'un Nicodème. La situation chez les Roumains de Transylvanie était presque similaire.

A partir du XVI-e siècle, les progrès de la Réforme obligèrent les catholiques à défendre leurs propres fidèles contre le danger d'être convertis, de sorte que leur action, tendant à faire des prosélytes, a diminué encore davantage.

Al. I.

CIUREA, D., *Problema originii şi sensului lui IO din intitulaţia şi subscripţia documentelor româneşti* (Le problème de l'origine et du sens de l'IO dans l'intitulation et la souscription des documents roumains) dans *An. Ac. Rom.*, Mem. Sect. Hist., III-e S., Tome XXVI, Mem. 7, 22 p.+1 pl., Bucarest, 1943.

Reprenant le problème de l'origine et du sens de l'IO, Mr. D. Ciurea fait d'abord un exposé analytique des opinions des historiens : Venelin, Bogdan, Vostokov, Xenopol, Onciul, Iorga, Lascaris, Damian Bogdan et D. Ionesco, qui se sont occupés spécialement, ou seulement incidemment, de cette question, pour analyser ensuite le mode dont l'IO apparaît dans les documents roumains. Selon l'avis de l'auteur, IO est un élément byzantin qui s'est introduit dans la diplomatique bulgare du temps du tsar Alexandre, lorsqu'eut lieu probablement une réorganisation de la chancellerie bulgare, selon le modèle de la chancellerie byzantine. L'intitulation du tsar Alexandre imite fidèlement l'intitulation impériale byzantine de Jean V Paléologue. A son tour, le formulaire du document bulgare a été imité en Valachie sous Nicolas Alexandre. La souscription byzantine est devenue intitulation dans les documents valaques en y ajoutant aussi la formule de dévotion occidentale ,,Dei gracia'', traduite en langue slave. En Valachie et en Moldavie, IO a été considéré comme un attribut en plus de la souveraineté et légitimité au règne. A partir de la seconde moitié du XVII-e siècle, IO se confond, à cause de la graphie ressemblante en cyrilliques, avec ,,NOUS'' ou acquiert le sens de ,,MOI''.

Il semble toutefois que, à l'époque phanariote, les copistes grecs des chancelleries roumaines connaissaient son origine byzantine, puisqu'ils l'employaient dans la forme de ,,Ioannes''.

Al. I.

6. *HISTOIRE. ÉPOQUE MODERNE*

SIRUNI, H. DJ., *Domnii români la Poartă* (Les princes roumains à la Porte), Academia Română, *Studii şi Cercetări*, LV, Bucarest, 1941.

L'auteur présente avec un riche commentaire, un manuscrit relatant les cérémonies et les réceptions du Palais impérial d'Istamboul, rédigé entre 1698—1782. Il relève les détails intéressant l'histoire roumaine. *Al. I.*

MIATEV, P., *Quelques documents turcs de notre passé récent* (en bulgare), dans *Godišnik de la Bibliothèque Nationale de Plovdiv*, pp. 133—141.

Dans la seconde moitié du XIX-e siècle, le sentiment national chez les Bulgares se manifesta principalement sous forme de révolte contre la domination turque. Ce qui est le plus remarquable dans les documents publiés par l'auteur, c'est que l'on ne parle plus de chrétiens révoltés, mais, pour la première fois, de „bulgar ehalisi" ou „eškija", c'est-à-dire du peuple bulgare ou des guerriers bulgares.

Certains des documents cités apportent une nouvelle lumière sur le héros national Hristo Botev. *Th. T.*

BABINGER, FR. *Histria (Istros) aux XVII-e siècle*, dans *Revue Historique du Sud-Est Européen*, XIX, 2, Bucarest 1942, pp. 449-50.

Mr. Fr. Babinger attire l'attention sur une information du voyageur turque Evliya Tchélébi, qui mentionne dans les notes des voyages faits en Dobroudja en 1652 et 1657 une localité nommée *Isterabad*. Il ne s'agirait, selon l'auteur, que de l'ancienne *Histria* dont le nom s'était conservé jusqu'au milieu du XVII-e siècle. *L. R.*

HADROVICS, LADISLAS, *L'église nationale serbe aux XVI-e et XVII-e siècles*, dans *Revue d'histoire comparée. Etudes hongroises*, XXI (1943), nouvelle série, tome I, nos. 1—2, pp. 116—166.

L'auteur montre que la restauration du patriarcat serbe à Ipek eut lieu en 1557, ayant comme premier patriarche Macarius. Tous les territoires habités par les Serbes, mais sous la domination turque, passèrent sous la juridiction de ce patriarche. L'auteur décrit minutieusement l'organisation du patriarcat selon le modèle du patriarcat de Constantinople, le mode d'élection des patriarches et des métropolites qui formaient le Saint-Synode et énumère les droits des patriarches. Le patriarche serbe ainsi que le patriarche grec de Constantinople, jouissaient de droits de nature ecclésiastique et profane. Le patriarcat a joué un important rôle national. L'église autonome était une institution qui pouvait continuer en partie les fonctions de l'État. Elle entretenait les sentiments de solidarité et la nationalité du peuple serbe et organisait ses révoltes pour l'indépendance. Au XVI-e et au XVII-e siècles, dès que l'empire turc subit un échec, l'église serbe entra en contact avec le vainqueur. Dans la seconde moitié du XVI-e siècle, lorsque l'empire turc commence à donner des signes de faiblesse, l'église serbe reprend son activité politique. Dès lors, elle commence à établir des relations politiques avec tous les peuples qui étaient hostiles à l'empire turc.

A. C.

RADU, ANDREI, *Mănăstirea Kremikovski, ctitorie a lui Radu cel Mare* (Le monastère de Kremikovski, fondation de Radu le Grand), dans *Buletinul Institutului Român din Sofia* I, 2, 1942, pp 477—491. Bucarest, Cartea Românească.

Non loin de Sofia se trouve le monastère de Kremikovski, fondé à la fin du XV-ième siècle. Dans la peinture de l'Eglise il y a des preuves irréfutables qui montrent que c'est au prince valaque Radu le Grand qu'est due cette fondation. Ce fait a été constaté aussi bien par les savants bulgares que par feu Nicolas Iorga.

L'auteur, reprenant le fil des recherches, étudie une fois de plus le tableau votif qui représente le fondateur bulgar. Il commente aussi les données historiques et la tradition locale, pour conclure que le voévode valaque est le fondateur du couvent de Kremikovski, érigé en souvenir de ses fils Théodore et Dragana. L'auteur mentionne sommairement les liens probables entre le prince valaque et le métropolite Kalevit de Sofia.

Le problème doit être soumis à un examen plus approfondi. Il ne serait pas surprenant que l'on arrivât à prouver des liens similaires à ceux que j'ai mis en evidence dans l'étude sur le métropolite Ignace de Ungrovlachie et le prince valaque Mathieu Basarab au XVII-e siècle. *Al. I.*

VELICHI, CONSTANTIN, N., *Documente moldovenești (1607—1673) din arhiva metohului Sf. Mormânt din Constantinopole* (Documents moldaves (1607—1673) des archives du „metoc" du Saint Sépulcre à Constantinople), dans *Buletinul Institutului Român din Sofia*, I, 1, 1941, pp. 211—258, București, Cartea Românească.

Après une brève introduction, l'auteur présente 21 documents datant des années 1607—1616. Les documents émanent des princes : Constantin Movilă, Mihai Movilă, Ștefan Tomșa, Alexandru Movilă et Radu Mihnea. *Al. I.*

VELICHI, CONSTANTIN, N., *Documente moldovenești (1607—1673) din arhiva metohului Sf. Mormânt din Constantinopole.* (Documents moldaves (1617—1673) des archives du „metoc" du Saint Sépulcre à Constantinople), dans *Buletinul Institutului Român din Sofia*, I, 2, 1942, pp. 493—556. București, Cartea Românească.

Une série de quarante autres documents — s'étendant sur les années 1617—1673 — constituent la suite du groupe de 21 documents édités dans le No. 1 du Bulletin de l'Institut Roumain de Sofia.

La nouvelle contribution du prof. Const. Velichi met au jour des actes émanant des princes : Radu Mihnea, Gaspar Graziani, Alexandru Iliaș, Ștefan Tomșa, Miron Barnovski, Moise Movilă et Basile Lupu. *Al. I.*

POPESCU, NICOLAE M. Preotul, *Pomenirea de trei sute de ani a sinodului de la Iași, 15 Septemvrie până la 27 Octomvrie 1642* (Commémoration du tricentenaire du synode de Jassy, 15 sept. — 27 oct. 1642), Monitorul Oficial și Imprimeriile Statului, Bucarest 1943, in 8° ,19 p. (Extrait de *An. Ac. Rom.*, Mem. Secț. Inst., III-e s., t. XXV, Mem. 8).

A l'occasion de cet anniversaire, le Rév. P. N. Popescu a fait une communication sur cet important événement dans le cadre d'une séance publique de l'Académie Roumaine.

L'auteur présente les circonstances dans lesquelles le savant métropolite de Kiew d'origine moldave, Pierre Movilă, a rédigé son oeuvre célèbre ,,La confession orthodoxe''. Quand l'ouvrage fut terminé, l'auteur invita à Kiew des évêques et des érudits pour le discuter dans un concile.

Le concile se réunit le 8 septembre 1640. Les participants ayant la complète liberté de leur opinion soumirent l'oeuvre à un examen des plus sévères. Ensuite ils décidèrent de demander l'opinion du patriarche oecuménique. Dans l'impossibilité de se réunir à Constantinople ou en Pologne, ils choisirent la Moldavie, pays orthodoxe et très hospitalier où régnait Basile Lupu, grand protecteur de l'orthodoxie et de l'église. A la requête des délégués, Basile Lupu accepta que le synode se tînt à Jassy.

Le Rév. P. Popescu mentionne ensuite les participants au synode de Iassy, qui commença le 15 septembre 1642, et rappelle les discussions qui eurent lieu. Mélétius Syrigos, le délégué de la patriarchie oecuménique, demanda au synode de lui confier la Confession Orthodoxe de Pierre Movilă pour la traduire en langue grecque parlée. Au fur et à mesure que Syrigos traduisait, le texte était commenté dans les séances. Le synode de Jassy dura 43 jours. Quand il eut pris fin, les textes latin et grec furent envoyés à Constantinople. En mars de l'année 1643 le patriarche oecuménique Parthénius, d'accord avec son synode, auquel participaient les trois autres patriarches de l'Orient et nombreux autres métropolites, acceptèrent la version grecque de la ,,Confession Orthodoxe'' de Pierre Movilă comme ,,confession orthodoxe de l'église synodale et apostolique de l'Orient''.

Quoiqu' approuvée officiellement en 1643, la Confession ne fut imprimée qu'en 1667 par les soins de Panaiotis Nicusios, grand drogman de l'empire ottoman. *A. C.*

LUPAŞ, I., *Sfârşitul suzeranităţii otomane şi începutul regimului habsburgic în Transilvania* (La fin de la suzeraineté ottomane et le début du régime des Habsbourg en Transylvanie), *An. Ac. Rom.*, Mem. Secţ. Ist., III-e s., t. XXV, Mem. 19, Bucarest 1943, 30 p.

La domination des Habsbourg en Transylvanie se fait sentir assez faiblement dans la première moitié du XV-e siècle. Ce n'est qu'un siècle plus tard, à l'avènement de Ferdinand, que la Transylvanie devient un objectif constant de la politique orientale des Habsbourg.

La seconde moitié de ce siècle, surtout vers sa fin, est pour la principauté transylvaine l'époque de son agonie sous la suzeraineté turque, qui cesse virtuellement en 1683 à la suite de la défaite des Ottomans devant Vienne. Mais la liberté tant attendue par la principauté de Transylvanie n'est pas instaurée après ces événements militaires, car un nouvel asservissement commence pour elle, encore plus oppressif et qui durera beaucoup plus longtemps : la domination des Habsbourg.

Le professeur Lupaş, qui est un spécialiste connu des problèmes trasylvains, dévoile, s'appuyant sur les documents du temps, toutes les machinations des Habsbourg et les pressions qu'ils ont exercé pour instaurer leur domination en Transylvanie. La paix de Karlowitz (26 janvier 1699) consacra cet état des choses. Le lourd *joug de bois* (la domination turque) fut échangé contre *le joug de fer encore plus pesant* (la domination des Habsbourg) pour employer les mots d'un contemporain, le chroniqueur transylvain Michel Cserei. *Al. I.*

LAURENT, V., *Une donation du Prince Alexandre Mavrocordato à la Skyte Athonite de Kavsokalyvi*, Ac. Rom., *Bull. de la Sect. Hist.*, t. XXIV, Bucarest 1944, 13 p.

Dans cete étude le Rév. P. V. Laurent analyse le diplôme accordé par le monastère Kavsokalyvi au donateur roumain.

Des nombreux documents connus jusqu'ici on sait qu'après la chute de Constantinople les princes roumains étaient les plus généreux protecteurs de la colonie monacale du Mont Athos, à laquelle ils firent don, en dehors d'importantes sommes s'argent, de vastes domaines dans les Principautés.

La donation du prince Alexandre Mavrocordato n'est ni en argent ni en terres. Le pieux donateur confie au monastère Kavsokalyvi quelques reliques de différents saints et martyrs. La donation fut faite en octobre 1768. Le document original se trouve au monastère Xenophon, où le moine Paisios, un des épistates du monastère Kavsokalyvi, auquel Mavrocordato avait confié les reliques, devint higoumène en 1784.

Al. I.

ROSETTI, RADU, GÉNÉRAL., *Documente privitoare la misiunea lui Dimitrie Brătianu la Constantinopole, în toamna 1876 şi alte documente din arhiva D-lui G. G. Cantacuzino*, (Documents concernant la mission de Dimitrie Brătianu à Constantinople, en l'automne de 1876 et autres documents des archives de M. G. G. Cantacuzino), *An. Ac. Rom.*, Mem. Secţ. Inst., III-e s., t. XXV, Mem. 24, Bucarest 1943, 55 p.

A l'occasion de la conférence des Grandes Puissances, qui devait résoudre le conflit serbo-turc, en l'automne de 1876, furent discutés aussi d'autres problèmes qui concernaient les nations de la Péninsule Balkanique.

L'importance spéciale que présentait cette conférence détermina le gouvernement roumain à envoyer un représentant avec la mission d'obtenir la reconnaissance permanente ou même temporaire de la Roumanie, la cession à la Roumanie des bouches du Danube et l'indépendance de l'état.

Ce fut Dimitrie Brătianu qu'on chargea de cette mission ; Gh. C. Cantacuzino était son secrétaire.

Le Général Rosetti reproduit, d'après les copies du secrétaire, les lettres qu'écrivit à cette occasion Brătianu. Cette correspondance reflète les démarches qu'a dû entreprendre le délégué roumain ainsi que l'opposition à laquelle il s'est heurté dans sa mission de la part des membres de la conférence.

Al. I.

ZANE, G., *Ion Ghica către N. Bălcescu — Scrisori inedite din vremea pribegiei* (I. Ghica à N. Bălcescu — Lettres inédites de l'époque de l'exil), *An. Ac. Rom.*, Mem. Secţ. Ist., II-e s., t. 25, Mem. 26, Bucarest 1943, 60 p.

Le professeur Zane complète avec 19 lettres la correspondance qu'eut Ion Ghica avec l'historien Bălcescu pendant son exil et son séjour à Constantinople.

Outre les informations très précieuses concernant les émigrés roumains, on trouve dans ces lettres datées de 1849—1850 de détails intéressants sur les événements de l'époque et en particulier sur ce qui se passait dans les coulisses politiques de Constantinople.

La lettre du 14 novembre 1849 contient des informations concernant les déplacements de la flotte anglo-française, la réponse faite par la Turquie à la Russie et l'Autriche dans la question des réfugiés, l'évolution de la situation politique à Constantinople, etc.

Le 24 novembre Ghica informe Bălcescu sur l'attitude de l'Angleterre et de la France — c'est-à-dire de leurs ambassadeurs à Constantinople — vis-à-vis des Principautés Roumaines, ainsi que de la démarche faite par l'Amérique à la Porte relativement aux émigrés.

La sixième letttre, celle du 12 décembre, parle des préoccupations des Roumains émigrés à Brousse et de l'action roumaine en Dobroudja.

Une importance toute particulière ont les lettres du 18 décembre 1849 et du 6 mars 1850 pour les relations qu'elles fournissent sur la tension turco-russe, ainsi que celle du 14 février 1850 renfermant de précieuses informations sur l'activité diplomatique qui se déroulait dans la capitale de la Turquie.

Une place spéciale est réservée dans cette correspondance à l'ambassadeur autrichien Stürmer.

Al. I.

7. *HISTOIRE DU DROIT ET DES INSTITUTIONS.*

OSTROGORSKY, GEORG, *Bemerkungen zum byzantinischen Staatsrecht der Komnenenzeit*, dans *Südost-Forschungen*. VIII. Bd. (1943) 1—2, pp. 216—270.

Le byzantinologue bien connu s'arrête sur un texte de l'époque des Comnènes, publié et insuffisamment commenté par A. Pavlov dans le *Viz. Vremenik* 2 (1895), 388—393, texte qui offre d'importantes informations concernant certains problèmes du droit public byzantin.

Le texte en question date du 24 mars, IV-ème indiction de l'année 6679, c'est-à-dire de 1171 et contient un procès verbal. Les prélats de l'église byzantine ayant à leur tête le patriarche Michel Anchialos prêtent serment au basileus autocrator Manuel Comnène le Porphyrogénète et à son fils mineur le Porphyrogénète Basileus Alexis qu'ils reconnaissent comme Βασιλεὺς αὐτοκράτωρ en cas de décès de l'Empereur et lors de l'accomplissement de sa majorité.

Le texte montre ensuite que l'Empreur prévoit toutes les éventualités, lorsqu'il règle la succession au trône (régence, mort du fils, naissance d'un second fils etc.). L'Empereur Manuel étant resté longtemps sans héritier mâle, avait désigné en 1165 comme successeur au trône le prince hongrois Béla, qu'il avait marié à sa fille Marie, en lui donnant le titre de despote. Tous les chefs byzantins, à l'exception d'Andronic I Comnène, s'étaient soumis à la volonté de l'Empereur en prêtant le serment voulu qu'ils remplacèrent par la suite, en 1171, par un autre en faveur du fils de l'Empereur. Dans ce nouveau serment par lequel Alexis est reconnu en tant qu'héritier, on prévoit en cas de mort prématurée de ce dernier, le droit de succession au trône de Béla et de Marie. La succession au trône byzantin est donc conditionné d'abord par l'appartenance à la dynastie et ensuite par la désignation formelle de l'Empereur régnant. Le consentement de l'armée, du sénat et du peuple sont de simples formalités. En comparant les différents textes qui traitent des circonstances du règne d'Alexis (Pseudo-Codinos, Nicetas Choniatès et le procès verbal publié par A. Pavlov), Ostrogorski établit les données suivantes : 1) Alexis a reçu le 24 mars 1171 le serment de sujets en qualité d'héritier présomptif de Manuel. 2) Ce n'est qu'à la V-ème indiction de l'année 6980, donc 1171-2, qu'il est associé et couronné par son père. Il ne peut être question de la mort de son père, comme croyait Dölger qui se basait sur Choniatès. 3) En 1182, à la demande d'Andronic, il fut donc couronné pour la seconde fois comme Empereur.

En étudiant dans le texte discuté les titres donnés à l'Empereur et à son fils, Ostrogorski conclut qu'à l'époque des Comnènes l'Empereur était désigné sous le titre de Βασιλεὺς αὐτοκράτωρ et son associé sous le simple titre de Βασιλεύς. Ce n'est qu'à l'époque des Paléologues que ce dernier reçoit le droit d'être désigné lui aussi, par le titre d'autocrator avant d'accéder seul au pouvoir. Une dernière observation intéresante clôt la brève communication d'Ostrogorsky. Parmi les prélats de l'église orthodoxe qui prêtèrent en 1171 serment à l'empereur Manuel I et à son fils Alexis II, il y a aussi le métropolite Michel de Russie. L'empereur byzantin étant considéré chef suprême du monde chrétien, il ne faut pas nous étonner si, en cette qualité, il reçoit le serment du métropolite russe. *M. V.*

NISTOR, ION I., *Temeiurile romano-bizantine ale începuturilor organizației noastre de stat* (Les fondements romano-byzantins des débuts de notre organisation d'état), *An. Ac. Rom.*, Mem. Sect. Ist., III-e s., t. XXV, Mem. 21, Bucarest 1943, 41 p.

L'influence romano-byzantine sur les débuts de notre organisation d'état est examinée par l'auteur sous les aspects suivants : *les duchés daces* (de Menumorut, de Gelu et de Glad), où il insiste particulièrement sur le Banat (duché de Glad) ; *les duchés transdanubiens* ; *l'armée* ; *les classes sociales* ; *les dignitaires* ; *l'église.*

La conclusion de l'auteur est que les débuts de notre vie d'état ont des fondements très anciens romano-byzantins. Les anciennes institutions voévodales, militaires, administratives, ecclésiastiques, artistiques etc. ainsi que les titres des princes et des hauts dignitaires de l'état et de la cour sont issus des institutions romano-byzantines. Leur développement s'est accompli dans le milieu propice des „Vlaquies" carpatiques qui n'étaient que des noyaux politiques détachés de la *Romania.*

SPULBER, C. A., *Le code d'Alexandre le Bon et les Basiliques dans les Principautés Roumaines*, Ac. Roum., *Bull. de la Sect. Hist.*, t. XXIV, Bucarest 1944, 65 p.

A l'encontre des chercheurs qui ont étudié ce problème jusqu'à présent, le professeur C. A. Spulber affirme que les basiliques de Léon avaient déjà pénétré en Moldavie au début du XV-e siècle et que, s'il a existé un code d'Alexandre le Bon, il ne pouvait renfermer que „le droit civil". *Al. I.*

TAESCHNER FRANZ, *Das islamische Rittertum im Mittelalter* dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, Band 96 — Heft 3 (Neue Folge Band 21), Leipzig 1942, pp. 1—30—31 — (Bericht über die Arbeitstagung der deutschen Orientalisten).

Dans sa communication du 1 octobre 1942 au congrès des orientalistes allemands, M. F. Taeschner présente des indications pénétrantes sur l'origine et les formes islamiques de cette institution si curieuse du moyen-âge qu'est la chevalerie.

L'analyse du terme arabe Futūwwa (jeunesse, association de jeunes gens) désignant à la fois et l'esprit chevaleresque musulman et l'ordre de la jeunesse ou des jeunes gens qui s'épanouissait, des siècles durant, au sein du monde islamique, fait supposer à l'auteur que l'origine doit en être cherchée dans l'ancienne

Arabie. Le mot Fatā (jeune homme chevaleresque) ne révèle-t-il pas à lui seul l'existence du type idéal de l'homme noble faisant montre d'une bravoure à toute épreuve pour protéger les siens et possédant en outre toutes les vertus découlant de la plus large conception de l'hospitalité alliée à la générosité (karam, sakhā') ? Au IX-e et au X-e siècle, époque de la renaissance politique iranienne, la noblesse de ce pays insère le nouvel idéal en élargissant sa sphère, dans son code moral qui, notons-le, précède de plus d'un siècle celui de l'Occident. Grâce à l'action des mystiques musulmans, les Ṣūfīs, l'idéal de la Futūwwa se transforme en une synthèse de valeurs dont l'essence même est constituée par un altruisme (īthār) immanent. Notons en passant, que cet aspect de l'éthique sūfī qui comporte le problème des rapports de l'homme avec ses semblables en plaçant les autres au-dessus de soi-même, mériterait à lui seul une analyse plus poussée.

Mais, pour en revenir à notre sujet, il est bon de remarquer que M. Taeschner ne se borne point à indiquer l'évolution purement spirituelle de son concept. Il le suit, et c'est son grand mérite, sur le terrain sociologique en s'attachant à ses différentes formes.

En effet, qu'il s'agisse de l'association des jeunes gens dits Fityān (pl. de Fatā) développée dans les centres islamiques sous l'influence de traditions anciennes, qu'il s'agisse des guerriers de la Foi qui faisaient la guerre sainte (djihād) sur les marches de l'Islām, ou même des associations secrètes dénommées 'ayyārūn (vagabonds, voleurs) qui poursuivaient par la force l'établissement de l'égalité dans le partage des biens — tous ces ordres se retranchent sous le couvert de la Futūwwa. C'est dans la fusion de ces deux lignes d'évolution spirituelle et sociologique qui se produisait du fait de la réforme du khalife Abasside Naṣir (1182) que la Futūwwa connaît un nouvel essort parmi les princes et les chevaliers de l'Islām. M. Taeschner croit que cette Futūwwa de cour dont l'organisation et le contenu spirituel s'apparentait au derwīshisme alors que ses manifestations avaient un caractère mondain et sportif, s'encadrait dans la politique de restauration du pouvoir temporel du khalife.

Après la conquête de Baghdad par Hulagu (1258), la Futūwwa se réfugia à la cour des sultāns Mamlūks du Caire, où elle sombra bientôt dans l'oubli ; puis, en Anatolie turque (XIII—XV-e siècle) où le célèbre Ibn Baṭṭūṭā profitait largement en 1330 de l'hospitalité des couvents (zāwiya) de fityān groupés autour de leur chef, l'akhī. A partir de l'année 1500, les communautés de fityān dont les membres exerçaient en grande partie la même profession, s'englobèrent dans les corporations. C'est la fin de la Futūwwa.

La conclusion qui s'impose c'est que M. Taeschner apporte — sans pouvoir sans doute épuiser un aussi vaste sujet — une importante contribution à l'histoire de l'idée de chevalerie dans le monde de l'Islām.

M. A. D.

C'est avec un vif plaisir que nous saluons l'apparition du premier volume de la traduction turque de l'Encyclopédie de 'Islam : ISLÂM ANSIKLOPEDISI : Islâm Âlemi, Tarih, Co rafya, Etno rafya ve Biyografya Lugati. Maarif Vekilliğinin kararı üzerine Istanbul Üniversitesi Edebiyat Fakültesinde kurulan bir heyet tarafından tercüme tâdil, ikmâl ve telif sureti ile neşredilmiştir, 1—8. Cüz. Istanbul : Maarif Matbaasi, 1941—1942.

Suivant à de nombreuses années de distance les éditions allemande, anglaise et française, l'édition turque est à même de mettre à profit les derniers résultats de la turcologie dont l'évolution est retracée dans ses premières pages d'introduction. C'est dire que maints articles intéressant à la fois l'histoire et la civilisation de l'Empire Ottoman ou de la Turquie moderne, sont tour à tour examinés, développés ou même abordés pour la première fois à l'aide d'une érudition sûre. En effet, qu'il s'agisse de reprendre d'anciens articles comme ceux de Barthold sur l'Am Darya ou l'Arrān, ou d'en introduire de nouveaux sur 'Alī Shīr, Arras ou Aksundjur, et les meilleurs dons de A. Z. V. Togan trouvent à s'employer dans un domaine qui lui est particulièrement familier. Qu'il soit ensuite question de refaire les biographies des trois sultans ottomans du nom d'Ahmed, et M. C. Baysun et E. Z. Karal sont prêts à en trancher toutes les difficultés. Citons encore, dans le même ordre d'idées, le remarquable développement donné par M. H. Yınanç à l'article de Cl. Huart sur la dynastie musulmane du Mouton Blanc (Ak Koyūnlu) ou encore celui de A. H. Tanpinar sur Ahmed Vefīk Pasha.

Quand au domaine de la littérature turque, il est illustré par M. Fuad Köprülü Zade avec ses articles sur le poète Ahmedī, trop sommairement traité par K. Sussheim, sur Ahmed Yesewī etc.

Signalons enfin les progrès dont la topographie anatolienne est redevable à B. Darkot du fait de ses importantes contributions sur les villes principales d'Asie Mineure (Ankara, Adana, Antalya).

Tout compte fait, cette nouvelle édition constitue un sérieux instrument de travail qui répond non seulement aux besoins de l'historiographie turque mais aussi les dépasse en ce qui concerne l'Orient islamique. Il est donc à présumer que cette oeuvre qui fait le plus grand honneur au développement des sciences historiques en Turquie rendra de grands services aux orientalistes occidentaux. Il faut en remercier le Comité de publication composé par les membres les plus érudits de la Faculté des Lettres d'Istanbul.

M. A. D.

DEYANOWA, MILKA, *Die Alterspensionierung der bulgarischen Landwirte*, dans *Leipziger Vierteljahrsschrift für Südosteuropa*, Tom. VII-ème (1943), 1, pp. 52—59.

GEORGIEFF, KONSTANTIN, *Wirtschaftsprobleme der Vardarbanschaft (zugleich eine Untersuchung zur Problematik Mazedoniens)*, dans *Leipziger Vierteljahrsschrift für Südosteuropa*, Tom. VII-ème (1943) 1, pp. 34—52.

GIANNINI, AMEDEO, *Un concordato mancato (il concordato Yougoslavo del 1935)* dans *l'Europa orientale* XXII (1942). Fasc. XI—XII, pp. 245—269—287.

Voici le sommaire de cet article intéressant les dernières tratatives entre le Saint-Siège et le Gouvernement Yougoslave : 1. La situation des catholiques en Yougoslavie. 2. Négociations et stipulations du concordat de 1935. 3. La lutte contre le Concordat. 4. Les précédents des concordats monténégrin et serbe. 5. Les principes fondamentaux et la question de la langue. 6. Circonscriptions des ecclésiastiques. 7. Les évêques. 8. Paroisses et curés. 9. Situation du clergé. 10. Ordres et congrégations religieuses. 11. Personnalité juridique de l'église et

questions économiques. 12. L'enseignement. 13. L'assistance des catholiques 14. Le mariage. 15. L'action catholique. 16. Questions générales. 17. Principes constitutionnels. 18. Causes intrinsèques et extrinsèques de l'échec de la ratification du concordat.

Dans l'annexe, le projet du concordat rédigé par le cardinal Pacelli, le pape actuel. *I. M.*

8. *LITTÉRATURES ET ARTS BALKANIQUES*

LUDWIG FORRER, *Handschriften osmanischer Historiker in Istanbul* (Der Islam, Band 26, Heft 3, 1942, Walter de Gruyter, Berlin, pp. 173—220).

Marchant sur les traces du Professeur F. Babinger, M. L. Forrer nous présente de précieuses informations bibliographiques portant sur 126 manuscrits des bibliothèques constantinopolitaines ne possédant pas encore des inventaires imprimés.

Signalons, parmi les manuscrits les plus importants, le Karamān Ta'rīkhī (Histoire de Karamān) dans les deux versions de la Bibliothèque de l'Université (ms. T. 812 = Forrer No. 3) et T. 646 = F. No. 4 (p. 175—176) ; l'Histoire du Sultān Bāyazīd II (Ta'rikh-i Sultān Bāyazīd, Revan Köşku ms. 1272 = F. No. 8, p. 177—8 et ms. 1273 = F. No. 9) ; la cronique anonyme ottomane (Fatih ms. 4206, Ali Emiri ms. T. 144 et T. 1159 = F. No. 41, p. 180—181) qui prend position pour Bāyazīd II ; le Tewārikh-i āl-i 'Osmān de Kemālpashazāde (Ali Emiri mss. T. 25, T. 26, T. 28, T. 29, T. 30, T. 31, T. 32 ; Fatih mss. 4205, 4221, Revan Köşku ms. 1278, Nuru Osmaniye ms. 3078, Hoca Kemankeş ms. 384 ; cf. F. No. 21 pp. 184—187) dont la partie dédiée à l'époque ancienne mériterait une étude des plus poussée. Notons aussi le Gazawāt-i Khair ed-Dīn Pasha de Seiyid Murād dans la première version originelle de la Bibliothèque de l'Université (mss. T 2639, T 2490 = F. No. 28 pp. 189—190) qui serait digne d'être intégralement publiée.

Pour l'époque plus récente notons entre autres, le Kitāb-i müsteṭāb (Hamidiye ms. 983 = F. 73 p. 205—206) contenant un tableau de la situation précaire de l'Empire Ottoman vers 1660 ; le Wāki'āt-i sefer-i Sulṭān Süleymān sānī de 'Abdallāh b. Ibrāhīm el-Usküdārī (Revan Köşkü ms. 1223—25 = F. No. 80 pp. 207—208), manuscrit autographe comprenant la période qui va de 1688 à 1692 ; l'histoire de Van (Ali Emiri ms. T 630—F. No. 91 p. 210) ; le Zabṭ-i veka'i'-i Shehriyārī (Bibl. de l'Université ms. T. 2518 = F. No. 98 p. 213) de Şalāhī, une description de la vie journalière du Sulṭān depuis le 1 Muharrem 1148 (24 mai 1735) au 25 Djumādā' l-ūlā 1151. (10 septembre 1738) ; l'oeuvre analogue de 'Omer Efendi (Ali Emiri ms. T. 423 = F. No. 101, p. 214) comprenant l'interval de 1153 H. (1740) à 1156 H. (1743) ; le Sefārctnāme-i Irān, relation du voyage de l'ambassadeur Muṣṭafā Rahmī en Irān (Bibl. de l'Université ms. T. 887 = F. No. 102, p. 214) ; une collection de documents ayant trait à la politique ottomane durant la période de 1212 H. à 1213 H. (1797—1798) (Bibl. de l'Université ms. T. 886 = F. No 114, p. 217) et comprenant entre autres, un khaṭṭ-i humāyūn délivré aux princes de Valachie et de Moldavie le 19 Şafar 1213 H. (27 juillet 1798). Enfin un plan de réformes pour Selīm III de 'Abdallāh Efendi (Bibl. de l'Université ms. T. 3377 = F. No. 117, p. 218) s'attaquant à l'armée, aux 'ülema, aux mewālī, aux kādī', aux grands vizirs et aux beylerbeys et aussi

au perfectionnement des monnaies, à la réforme de l'Arsenal, des finances et de la djezie.

Par ces seules mentions on peut se rendre compte de l'intéret de ces manuscrits pour l'histoire ottomane. Les spécialistes seront ravis d'avoir à leur disposition ce nouvel instrument de travail qui, complétant le magnifique ouvrage du Professur F. Babinger, Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke (Leipzig, 1927) leur permettra de s'orienter dans des dépôts, les séries et les fonds des bibliothèques d'Istanbul où ils auront à opérer des investigations.

M. A. D.

WENSINCK A. J., *La pensée de Ghazzālī*, Paris 1940.

L'étude de M. A. J. Wensinck sur la pensée de Ghazzālī s'attache à mettre en lumière la position de celui qui fut le penseur le plus original et le théologien le dlus profond de l'Islām, par rapport aux trois grands systèmes de son époque : l'islamisme, le christianisme et le neo-platonisme.

Nous ne suivrons pas M. Wensinck dans son exposé bref et nourri de la philosophie de Ghazzālī. Qu'il nous suffise de dire qu'après les savantes contributions de Boer, Goldziher et Horton, M. Wensinck réussit à nous donner une synthèse documentée et fidèle des idées de Ghazz l ayant trait aux pr blèmes fondamentaux de toute théologie. Et la tache n'était point des plus facile.

La conclusion de l'auteur est que Ghazzāl est en théologie un musulman, en science et en philosophie un néoplatoniciem, en mystique et en morale, un chrétien. M. Wensinck n'accorde-t-il pas trop d'importance à certains éléments de provenance néoplatonicienne ou chrétienne tels que l'agnosticisme philosophique, l'extase, connaissance directe que Dieu met dans l'âme des croyants, comme fondement de toute connaissance religieuse ou encore l'amour pour Allāh et la terreur du Jugement dernier ? Nous croyons que malgré ces emprunts si brillament soulignés par l'auteur qui n'aboutit toutefois pas à en découvrir les sources — et nous ne saurions lui en faire grief, — Ghazzālī reste à tous points de vue un penseur profondément musulman. *M. A. D.*

TURDEANU, E., *Manuscrise slave din timpul lui Ştefan cel Mare* (Manuscrits slaves de l'époque d'Etienne le Grand), dans *Cercetări Literare*, V, 1943, pp. 101—240+XIII planches.

L'étude de Mr. Turdeanu, qui nous a donné quelques-unes des meilleurs contributions dans le domaine de la culture slavo-roumaine, représente un chapitre d'un ouvrage de plus amples proportions dans lequel l'auteur se propose de soumettre à un examen d'ensemble les nombreux manuscrits slaves de provenance roumaine. Il y présente un nombre de 47 manuscrits qui proviennent de Moldavie et datent du règne d'Etienne le Grand (1457—1504). Maigre moisson d'une production artistique et littéraire sans doute beaucoup plus riche. L'auteur est toutefois à même de tirer certaines conclusions du plus grand intérêt au sujet de la culture roumaine pendant le règne d'un de ses plus grands princes. Les monastères de Neamț, Bistrița et surtout de Poutna jouèrent sans doute un très grand rôle dans cette riche activité artistique et littéraire que Mr. Turdeanu souligne dans les conclusions de son beau travail.

Em. C.

ECONOMIDIS V. DIMITRIE, *Nicodim Aghioritul* (1748—1809), Bucureşti, Tipografia Cărţilor Bisericeşti, 1941, 21 p., 18,5× 11. (Tirage à part de *Biserica ortodoxă Română*, LIX (1941) N-os 1—2).

Mr. Economidis, professeur à l'école grecque de Bucarest, nous a donné en quelques pages une monographie complète et documentée du moine Nicodème, auteur des nombreux écrits théologiques. De la page 3 à la page 13, l'auteur nous fait sa biographie détaillée, et de la p. 13 à la page 20, il nous donne la liste de ses oeuvres.

Nicolas Callivartzis, ayant pris en religion le nom de Nicodème, est le type achevé du moine athonite, qui a rendu de grands services à l'église et à la théologie orthodoxes. Il fait partie du petit nombre de moines, qui ont consacré toute leur vie à l'activité spirituelle. Ses oeuvres ont beaucoup circulé dans les Principautés Roumaines. La bibliothèque de l'Académie Roumaine possède presque toutes ses oeuvres ainsi que plusieurs copies manuscrites. Certains de ses ouvrages ont été traduits en roumain et ont été publiés au milieu du siècle passé avec l'aide du metropolite moldave Benjamin Costake.

A. C.

DOROBANŢU, PR. I., *Insemnarea din „Sbornicul Lovcean" şi aducerea moaştelor Sfintei Filofteia la Argeş* (L'information du „Sbornic Lovcean" et le transfert des reliques de S-te Philothée à Argeş), Bucureşti, Tip. Cartea Românească, 1941, pp. 85—105; 25 × 18. Tirage à part du *Buletinul Institutului român din Sofia* I-e Année (1941) No. 1.

La vie de Sainte Philothée d'Argeş, ainsi que les événements ayant trait aux pérégrinations de ses reliques, regardent de près l'histoire des origines de la Valachie. La lecture superficielle des textes bulgares a donné lieu à des conclusions hâtives.

Dans la monographie qu'il a consacrée à Sainte Philothée d'Argeş, Mr. Mazilu cherche à établir la date du transfert de ses reliques dans la capitale de la Valachie. Il dispose de deux sources : 1) une inscription sépulcrale, prouvée apocryphe, sur la mort du Patriarche Euthymios ; 2) une note du „Sbornic Lovcean". Stoica Nicolaescu ne connaissait pas le première source, et Mr. Mazilu ne savait pas qu'elle était apocryphe.

Il nous reste seulement l'information du „Sbornic" et c'est à elle que se refèrent les trois historiens. Un passage de la fin du „Sbornic" nous intéresse particulièrement. Il s'agit du grand écrivain Constantin Kostenecki, qui venait faire son apprentissage auprès du patriarche Euthymios, qu'il ne trouva d'ailleurs plus en vie. C'est ici que l'auteur du „Sbornic" trouve bon de parler des oeuvres du patriarche Euthymios, parmi lesquelles il mentionne la vie de Sainte Philothée d'Argeş.

Convaincu que ce texte est contemporain des événements, Mr. Mazilu croyait que les reliques de Sainte Philothée avaient été transferées de Vidin entre 1395 (afin de leur permettre de rester quelque temps à Vidin, après la chute de Târnovo) et 1404, date de la mort du patriarche Euthymios.

Mr. Dorobanţu démontre que les témoignages du „Sbornic" sont postérieurs aux événements. 1) S'il s'agit du jeune Constantin, qui venait faire son apprentissage chez Euthymios, on ne peut l'appeler dès lors „le Philosophe" ; 2) l'auteur anonyme nous dit lui-même, „au sujet de Constantin, dont nous avons parlé plus haut, nous allons mentionner ce que nous avons entendu par la tradition de ses parents", ce qui suppose quelques générations après la mort de

Kostenecki ; 3) Dans le ,,Sbornic" l'on parle aussi de la fusion du monastère de Bačkovo avec celui de Troian, qui fut fondé vers 1600. Mr. Dorobanțu s'arrête ici pour le moment. Fort circonspect, il veut encore attendre ,,d'éventuelles découvertes plus concluantes", ou, au moins, vérifier encore une fois ses recherches concernant la date et les circonstances dans lesquelles les reliques de S-te Philothée ont été transférées à Argeș. *P. B.*

ORTIZ R. — CARTOJAN N., *Un grande erudito romeno a Padova : lo ,,stolnic'' Constantin Cantacuzino*, Bucarest 1943, 87 p.

Dans une élégante plaquette due à ces deux spécialistes de l'ancienne culture roumaine, la figure du grand érudit roumain, dont la mort tragique coupa, en 1716, une si riche activité, est mise en pleine lumière. A N. Cartojan appartiennent le premier et le troisième chapitre : ,,Lo stolnic Constantin Cantacuzino'' (pp. 7—29) et „L'attività dello stolnic Constantin Cantacuzino'' (pp. 69—87) ; à R. Ortiz appartient le deuxième chapitre : ,,Lo stolnic Constantin Cantacuzino all'Università di Padova'' (pp. 29—69).

Bien connu par son étude *Per la storia della cultura italiana in Romenia*, publiée il y a une trentaine d'années, R. Ortiz était indiqué en premier lieu pour tracer encore une fois l'histoire des études faites par Constantin Cantacuzino à Padoue, dans cette même université dont l'auteur est, à l'heure actuelle, le maître et qui fut illustrée par tant d'érudits réputés non seulement en Italie, mais aussi à Constantinople et dans les deux Principautés Roumaines. L'auteur ajoute de nombreux détails concernant l'enseignement philosophique au XVII-e siècle à Padoue, connus après la publication de sa première étude.

Le dernier chapitre, dû à la plume de N.Cartojan dont la perte imprévue sera difficilement comblée, est remarquable à la fois par la richésse de l'information que par le large horizon qu'il dévoile. *Em. C.*

COSTIN, MIRON, *Letopisețul Țării Moldovei dela Aron Vodă încoace* (Chronique du Pays de Moldavie depuis le Voévode Aron), édition critique de P. P. Panaitescu, Fundația Regală pentru Literatură și Artă, Bucarest 1944, in 8°, LXX+6 planches+232 p.

Ce volume, le premier de la collection des écrits de Miron Costin, publié par la Fondation Royale pour l'Art et la Littérature, contient la plus importante oeuvre du chroniqueur moldave, qui vécut au XVII-e siècle. La chronique de Miron Costin comprend une période assez brève de l'histoire de Moldavie, 66 ans en tout, mais qui représente une des plus importantes époques de l'histoire des Pays Roumains. Intéressante par son sujet, elle l'est autant par sa valeur historique et littéraire qui la situe à un niveau dépassant de beaucoup les autres chroniques moldaves.

Miron Costin ne possède pour l'époque dont il s'occupe aucune source interne. Pour une part réduite de sa chronique il a recours aux sources étrangères. Une grande partie est rédigée d'après la tradition orale. C'est la plus faible, comme nous avertit M. Panaitescu, et qui contient de fréquentes et assez graves erreurs. L'historien devra soumettre à un contrôle rigoureux les informations contenues dans cette partie de la chronique. La partie la mieux documentée est celle qui comprend les événements auxquels l'auteur a été témoin.

Dans sa longue introduction, si nécessaire pour la connaissance critique de l'oeuvre, M. Panaitescu mentionne les sources du chroniqueur : la chronique

latine de l'évêque polonais Paul Piasecki, la chronique d'Alexandre Guanigni, la chronique versifiée de Samuel Twardowski, la Sainte Écriture, les Vies Parallèles de Plutarque.

La chronique a été écrite à Jassy en 1675, à l'époque où Miron Costin était gouverneur (grand ,,vornic'') de la Basse Moldavie. L'auteur de cette édition critique trouve ces données explicatives dans le titre du ms A^2 (ms 36 de l'Acad. Roum.).

M. Panaitescu cite dans son introduction aussi les traductions de la chronique de Miron Costin. L'historien polonais E. Barwinski a publié une traduction latine à Bucarest en 1912, d'après un manuscrit de la fin du XVII-e siècle ou du début du siècle suivant. Barwinski a essayé d'identifier le traducteur avec Miron Costin lui-même. Cette affirmation a été combattue en d'autres occasions par M. Panaitescu qui ajoute cette fois de nouveaux arguments en ce sens.

Une traduction en langue grecque de la chronique de M. C. fut faite par Alexandre Amiras à Jassy en 1729, sur le conseil du prince Grigore Ghica. Le manuscrit de la version grecque est conservé à la Bibliotheque Nationale. Pour l'étude de la chronique cette traduction a une valeur moindre que la version latine, parce qu'elle dérive d'une rédaction tardive et très déformée de la chronique de M. C.

Une traduction française de la chronique fut faite par Nicolas Génier, qui utilisa la même version grecque. De ce fait elle non plus ne présente aucun intérêt pour l'historien qui s'occupe de la chronique de M. C.

Comme presque toutes les chroniques roumaines, celle de Miron Costin n'est pas conservée dans un manuscrit autographe, mais seulement en copies et compilations. Pour classifier les 49 manuscrits anciens contenant la chronique, M. P. Panaitescu les divise en plusieurs groupes. Comme texte fondamental il choisit le ms A^1 (ms 2601 de l'Acad. Roum.). C'est une des plus anciennes copies, qui n'a pas subi les déformations des compilateurs. Le manuscrit est écrit en 1710. Il a appartenu à la bibliothèque des Mavrocordat et ensuite à la bibliotheque du Collège St. Sabbas de Jassy. D'après l'écriture, l'éditeur croit que le texte a été copié par Axinte Uricarul.

L'auteur de cette édition n'a pas cru nécessaire de reproduire des variantes de chaque copie. Il a choisi pour l'appareil critique seulement le manuscrit caractéristique pour chaque groupe des compilations qui contiennent la chronique de Miron Costin et, en plus, les quatre manuscrits qui dérivent plus directement de la forme primitive. L'auteur de l'édition adopte un appareil négatif, c'est-à-dire qu'il ne cite dans les notes que les variantes qui ne se trouvent pas dans le ms A^1 ou qui diffèrent de celles de ce manuscrit. Pour la publication du texte M. Panaitescu a préféré une transcription phonétique à celle graphique.

Malgré les documents internes et externes publiés les derniers temps, l'historien ne peut se dispenser de la chronique de Miron Costin pour l'étude de l'histoire de Moldavie du début et du milieu du XVII-e siècle. Celle-ci reste une source de tout premier ordre. *A. C.*

GOUILLARD, J., *La version roumaine de la ,,Légende d'Aphroditianos''*, Ac. Roum., *Bull. de la Sect. Hist.*, t. XXV, 1, Bucarest 1944, 24 p.

En 1942 a paru une plaquette contenant ,,La légende d'Aphroditianos'' éditée par le professeur Dan Simonescu, qui signe aussi l'introduction.

Le Rév. P. J. Gouillard reprend dans son étude le problème de la collation des textes des versions roumaines pour démontrer la place qu'ils occuppent dans la tradition manuscrite.

De l'analyse détaillée que fait le Rév. P. Gouillard en corroborant la version roumaine par le texte grec, il résulte des conclusions d'un grand intérêt. La version roumaine ne contribue en rien à la reconstitution du texte primitif. En échange elle présente une forme inédite dans l'évolution de la légende et confirme avec encore plus de précision qu'aucune autre version une intention pratique et théologique de la lecture liturgique.

Le version roumaine semble dériver d'un texte assez ancien, grec ou slave.

Al. I.

ECONOMIDES, D. V., *Ioan Avramie*, Tipografia Cărţilor Bisericeşti, Bucarest 1944, in 8°, 21 p. (Extrait de „Biserica Ortodoxă Română", LXII (1944) no. 4—6).

Une étude très documentée sur le prêtre Ioan Avramie, qui fut le prédicateur de la cour princière pendant les règnes de Brâncoveanu et de Nicolas Mavrocordat. Dans la première partie l'auteur décrit sa vie, dans la seconde il analyse son oeuvre.

L'oeuvre originale du prêtre grec est constituée par les sermons prononcés dans l'église princière. Quelques-uns de ses beaux sermons ont été conservés dans le ms 212 (fond grec) de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine. Des titres des sermons cités par Economidès, nous constatons qu'il y en a quatre — le ms de l'Académie comprend en tout sept — qui n'ont pas été connus jusqu'ici d'une autre source.

Avramie s'est distingué aussi comme traducteur. Sur le conseil du prince Brâncoveanu il traduisit en grec l'oeuvre française „Sentences de quelques philosophes anciens", d'après la version italienne de Del Chiaro. La traduction de Avramie fut publiée à Târgovişte en 1713. Cette même année cet ouvrage était traduit du grec en roumain par Antim Ivireanul et imprimé toujours à Târgovişte. Avramie a traduit aussi, du latin en grec, le Théâtre politique de Marlianus.

Pendant son séjour à Venise, le prêtre Avramie a surveillé la publication de plusieures oeuvres grecques qui sortirent des imprimeries vénitiennes.

A. C.

PONTANI, FILIPPO MARIA, *Le poesie italiane di Dionisio Solomos* dans *Giornale Storico della Letteratura italiana*, Torino, LIX 1941, vol. CXVIII, fasc. 353—354, pp. 93—108.

L'auteur insiste sur la formation spirituelle et artistique de Solomos à l'école des maîtres italiens ; il énumère les éditions de poésies—écrites en italien—parues en Grece et nous donne à la fin de son étude une analyse critique de ces oeuvres. Il montre que ces improvisations lyriques font preuve d'une extraordinaire aisance pour la composition, d'une maîtrise presque parfaite de la langue et de la metrique italiennes, qualités qui font oublier d'autres défauts de son oeuvre poétique.

L. D.

MISTAKIDE, ANTOINE, Μιχαὴλ Ἐμινέσκου, ὁ μεγαλοφυὴς ῥουμανικὸς ποιητής (Michel Eminesco, le génial poète roumain), Thessalonique, 1942, 29 p.

Dans une plaquette artistiquement présentée et parue en 30 exemplaires, l'auteur présente brièvement au public grec le poète roumain Michel Eminesco. Dès le début, il reconnaît que, dans l'espace limité de quelques pages, il ne peut approfondir la vie et l'activité de celui qui représente non seulement le point culminant de la poésie lyrique roumaine, mais la base même de cette poésie. Son but est de faire connaître aux Grecs les traits caractéristiques de la personnalité du poète et de montrer la place qu'il occupe dans la littérature roumaine.

Il donne les principales dates biographiquues, relève les difficultés qu'il a surmontées, sa modestie — il n'a jamais recherché ni la gloire ni la richesse — son caractère rêveur et idéaliste, son amour pour la nature. Il souligne le rôle joué par Maioresco dans la vie d'Eminesco, l'appui moral et matériel que celui-ci lui a accordé lorsque presque toute la société ne lui témoignait que peu d'attention. Mais peu de temps après sa mort prématurée, l'on a reconnu la valeur et la beauté de ses strophes et un nombre croissant d'investigateurs a étudié son oeuvre. L'auteur montre aussi le rôle important joué par le poète dans la formation de la langue poétique. Il analyse et traduit les poésies suivantes : *Crăiasa din poveşti*, *De-or trece anii*, le sonnet *Venetia* et des fragments de *Mortua est* et de *Luceafărul*.

Antoine Mistakidé est un poète et un traducteur plein d'expérience (nous savons qu'il a beaucoup traduit, quoiqu'il n'ait pas publié toutes ses traductions), qui connaît tout aussi bien le grec que le roumain, qui a pénétré les subtilités de ces deux langues et qui a réussi à rendre, dans la traduction grecque, le lyrisme et la beauté de l'original. Nous espérons que d'autres traductions de sa riche collection de poésies et de nouvelles feront leur apparition.

En ce qui concerne la langue qu'il emploie, Mistakide se montre un adepte de ceux qui recommandent une simplification de l'orthographe grec si compliqué. Parmi d'autres innovations il supprime les esprits et les accents de l'ancienne grammaire et n'emploie qu'un accent aigu sur la syllabe accentuée des mots polysyllabiques. L'étude de Mistakide, quoique succinte est substantielle, contient, en grandes lignes, ce que le public grec devrait savoir sur le plus grand poète roumain. *A. C.*

IORDAN AL., *Contribuţii la istoricul tipografiilor muntene. Activitatea tipografiilor bulgăreşti* (Contributions à l'histoire des imprimeries valaques. L'activité des imprimeries bulgares) dans *Timocul*, IX 1942, fasc. 3, pp. 17—26.

L'auteur étudie l'activité des imprimeries bulgares de Bucarest et de Brăila. L'auteur conclut que la Roumanie a été le berceau du développement spirituel de nos voisins du Sud du Danube. *N. B.*

POPOVICI, D., *Difuzarea ideilor „luminării" în Ţările Române* (La diffusion des idées des „lumières" dans les Pays Roumains), dans *Studii Literare* III (1944), p. 80—146.

Dans son étude qui constitue un des chapitres d'un ouvrage en langue française en cours d'impression, „La littérature roumaine à l'époque des lumières", l'auteur indique les voies directes et indirectes par lesquelles les idées du XVIII-e siècle ont pénétré dans les Principautés et insiste surtout sur les traductions des oeuvres occidentales en langues grecque et roumaine. S'il s'occupe plus des traductions grecques c'est que „si en 1816 c'était exagéré d'affirmer que la langue grecque était la seconde langue des Roumains, elle occu-

pait toutefois cette place aux environs de 1800. Pour cette raison il est absolument nécessaire, si l'on veut comprendre l'influence que les idées du XVIII-e siècle ont exercée sur la société roumaine, de se rapporter à la littérature et à la langue grecques".

M. Popovici relève aussi le fait que les traductions grecques étaient imprimés aux typographies de Venise et de Vienne, tandis que des versions roumaines seul un nombre réduit était publié, la plus grande partie des textes circulant en manuscrit, à cause des possibilités limitées des typographies roumaines.

L'étude de M. Popovici est caractérisée, comme tous ses articles, par une riche information. Quoique écrite pour le grand public elle est d'une grande utilité aussi aux spécialistes. Nous attendons avec impatience l'apparition de l'histoire de la littérature dont fait partie le chapitre que nous venons de commenter. *A. C.*

TURDEANU, EMIL, *Oscar of Alva de Lord Byron. Izvoare apusene şi reflexe româneşti* (Oscar of Alva par Lord Byron. Sources occidentales et reflets roumains), dans *Studii Literare*, III (1944), pp. 1—76.

Dans cette très intéressante étude de littérature comparée, l'auteur rapproche le poème de Byron, dont le thème est les frères ennemis, du roman de Schiller „Der Geisterseher" et de sa tragédie „Die Braut von Messina", ainsi que du roman de Lewis „Ambrosio or the Monk" et en particulier de la ballade „Alonzo the brave and the fair Imagine" intercalée dans ce roman. La partie finale de la ballade contient le même thème qui constitue le dénouement du poème byronien. M. Turdeanu rapproche le thème de „Oscar of Alva" aussi de la mythologie grecque et du cycle épique d'Oedipe et de la Thébaide de même que des „Phéniciennes" de Sénèque.

Dans la seconde partie de son étude l'auteur cite les traductions du poème de Byron en roumain. En 1834 fut publiée une traduction en prose faite par I. Eliade Rădulescu. En 1841 parut une traduction en vers de C. Negruzzi et plus tard une adaptation due à Al. Sihleanu. L'auteur cite quelques poésies roumaines qui présentent des ressemblances plus ou moins grandes avec le poème de Byron „Oscar of Alva". *A. C.*

CHELARU, VALENTIN GR., *Iorgu Caragiale şi Bulgarii*, (I. C. et les Bulgares), dans *Buletinul Institutului Român din Sofia*, I, 1, 1941, pp. 278—282, Bucarest Cartea Românească.

Présentation succincte des rapports littéraires de Iorgu Caragiale avec les Bulgares. *Al. I.*

HENNING, PANTEL, HANS, *Die Geschichte der griechischen Presse von ihren Anfängen bis 1940*, dans *Leipziger Viertel jahrschrift für Südosteuropa* VII, (1943), 1 pp. 1—23.

On publie sous ce titre un résumé de la thèse de doctorat „Presse, Rundfunk und Film in Griechenland" soutenue par Hans Henning Pantel le 6 octobre 1941 à la Faculté de Lettre de Leipzig.

L'auteur signale une nouvelle époque dans le développement de la presse grecque qu'il nous présente tout au long, en donnant de très utiles précisions sur son évolution. Les débuts de la presse périodique grecque se trouvent à Vienne où paraissait le 31 décembre 1790 le premier journal grec nommé „Ephi-

meris". Les îles ioniennes donnaient asile pendant un certain temps à la presse grecque qui servait le mouvement de résurrection nationale. L'action révolutionnaire de libération nationale transplanta la presse en terre grecque. C'est le prince Alexandre Ipsilanti de Moldavie qui par ses insistances et son appui matériel fit transférer dans la principauté danubienne le journal „Hermis o Logios" de Vienne dont le premier numéro fut publié à Jassy sous la direction de Théoklitos Pharmakidès.

En 1861, 41 journaux parurent en Grèce, dont 26 à Athènes. Dans l'intervale de 1863 a 1900, la presse grecque atteignait le point culminant de son évolution. Le nombre des journaux monte de 41 à 77 entre 1861 et 1867, dix d'entre eux paraissent à l'étranger. Cette époque de liberté complète de la presse sera illustrée par les plus grands journalistes grecs : Trikoupis, Kanellidis şi Koromilas. Le premier cotidien paraît à Athènes le 1 octobre 1873 sous la direction de Koromilas : c'est l'Ephimeris. C'est en même temps le premier journal qui paraît sous un grand format. De 1912 à 1922, la presse se ressent des suites de la guerre. Signalons, en passant, l'apparition à Athènes d'une feuille très serieuse „Eleptheron Vima" sous la direction de Lamvrakis. Durant toute la période d'après guerre la presse décline comme niveau tout en s'élevant à l'apogé quant au nombre des publications. En 1927, 442 périodiques sont publiés en Grèce dont 262 journaux et 180 revues. *M. V.*

TURDEANU, EMILE, *La broderie religieuse en Roumanie. Les étoles des XV-ième et XVI-ième siècles*, dans *Buletinul Institutului Român din Sofia*, I, pp. 5—62+6 pl., Bucarest, Cartea Românească, 1941.

Nous sommes en présence du second chapitre de l'étude de Mr. Turdeanu sur la broderie religieuse en Roumanie. Le commencement, il l'a fait en 1940 lorsqu'il publia dans *Cercetări literare*, la partie concernant les épitaphes moldaves.

De même que dans l'étude précédente, Mr. Turdeanu présente, cette fois encore, un travail très documenté, se fondant tant sur le matériel roumain que, surtout, sur les résultats auxquels en sont arrivés les savants étrangers.

En comparant les épitaphes et les étoles des XV-ième et XVI-ième siècles, se trouvant en Moldavie, Mr. Turdeanu conclue que „toutes les fois qu'a été trouvée une épitaphe, elle a révélé l'existence d'une école de broderie autour de laquelle ont été exécutées aussi d'autres pièces d'art somptuaire".

Les témoignages, si rares qu'ils soient pour cette époque, prouvent l'existence, dans l'art moldave, d'un style propre pour la broderie religieuse, qui s'est développé pendant tout le cours des XV-ième et XVI-ième siècles. Le XVII-ième siècle est marqué par la pénétration de l'influence russe et néo-grecque, ainsi qu'on peut le constater en examinant l'étole valaque de l'année 1606, exécutée par Sima Buzesco et celle du monastère de Dragomirna.

Mr. Turdeanu clôt ses intéressantes constatations par cette affirmation : „Avec l'épitaphe de Jérémie Movilă (1597) et avec celle que le grand boyard Nestor Ureche a commandée à Constantinople d'après un modèle moldave (1608), l'étole de la princesse Marghita nous conduit à une nouvelle époque de la broderie roumaine qui s'étend aux XVIII-ième et XVIII-ième siècles".

Al. I.

TURDEANU, EMILE, *Miniatura bulgară şi începuturile miniaturii româneşti* (La miniature bulgare et les origines de la miniature roumaine), dans *Buletinul Institutului Român din Sofia*, I, No. 2, pp. 395—452. Bucarest, Cartea Românească, 1942.

Mr. Turdeanu ajoute, par cette étude, une nouvelle et précieuse contribution aux recherches sur les rapports culturels bulgaro-roumains. Se fondant sur ses recherches antérieures, aussi bien que sur l'analyse qu'il fait dans cet ouvrage, il arrive à une conclusion aussi juste qu'intéressante.

En opposition aux affirmations d'autres investigateurs, Mr. Turdeanu, sans méconnaître l'importance de l'influence sud-danubienne sur la formation de l'ancienne culture roumaine, prouve que le rôle des émigrants bulgares, aux commencements culturels et artistiques des pays roumains, a été beaucoup plus réduit qu'on ne l'a affirmé jusqu'à présent.

Les oeuvres d'art de la cour du tsar de Târnovo n'ont pas pris le chemin vers le nord du Danube, après la chute de l'Etat bulgare sous les Turcs, mais ont été dispersées ailleurs, et un seul Tétraévangile a été racheté „du gage" par Alexandre Lăpuşneanu et est arrivé à Athos, après avoir passé par la Valachie.

La miniature moldave du XV-ième siècle, — écrit Mr. Turdeanu — se maintient dans le cadre de la tradition inaugurée, d'après un modèle byzantin, par le premier peintre de Neamtzu. Le peintre auquel se réfère Mr. Turdeanu, est le moine Gavril.

Ce moine serait-il vraiment d'origine roumaine? Ne pourrait-on pas faire un rapprochement entre lui et Grégoire Tzamblac dont on sait aujourd'hui que, pendant son séjour à Neamtz, il signait parfois ses „oeuvres" du nom monacal de Gavril le moine?

Précieuses sont les informations données par l'auteur au sujet de l'„archiprêtre" Jean, originaire de Kratova, qui a déployé une belle activité de miniaturiste à Craiova, vers l'an 1580. *Al. I.*

MIATEV, KR., *Une épitaphe tarnovienne de 1569* (en bulgare), dans *Godišnik de la Bibliothèque Nationale de Plovdiv*, pp. 118—127.

Epitaphe découverte par l'auteur dans l'église de la Résurrection de la Vierge de Târnovo. Elle représente la scène de la mort de Jésus, autour duquel sont assis Marie, Joseph, quelques femmes qui pleurent et des anges. Toutes les figures sont placées dans une parfaite symétrie. L'épitaphe est travaillée d'un atlas fin, en couleurs expressives et bien choisies, travaillées avec des fils d'or et d'argent. La valeur esthétique de cette épitaphe est inégalable. L'élément religieux et l'élément historique s'unissent harmonieusement dans cette épitaphe.

L'auteur croit que l'épitaphe n'est pas de provenance moldave, mais plus probablement de provenance byzantine, peut-être balkanique, ou même de Târnovo. Le nom de l'artiste ne nous est pas connu. Par contre on sait qu'elle a été offerte en 1569 au métropolite de Târnovo, Arsène.

Th. T.

KARADJA, CONSTANTIN J., *Portretul şi stema lui Grigorie Ţamblac şi misiunea sa la Conciliul din Constanţa* (Portrait et armoiries de Grégoire Tzamblac et sa mission au Concile de Constance) dans *An. Ac. Rom., Mem. Sect. Hist.*, S. III, Tome XXVI, Mem. 6. 10. p. + 10 pl.

Continuant ses recherches commencées en 1926, M. Const. Karadja nous apporte une nouvelle contribution à l'histoire de l'ancien archevêque de Kiev et facteur de grande importance de la vie spirituelle roumaine au XV-ième siècle.

La source principale dont se sert Const. Karadja en faisant une nouvelle présentation de Grégoire Tzamblac, est la chronique de Ulrich von Richental (*Codex Aulendorf* et *Codex Pragensis*).

La miniature reproduite d'après la chronique de Richental présente Grégoire Tzamblac portant une dalmatique. Il a, à sa droite, un moine qui tient dans la main une croix grecque, probablement en argent. A sa gauche, un laïque porte la mitre liturgique.

Selon l'opinion de l'auteur, nous aurions „le droit de croire que nous possédons ici un portrait authentique de ce prélat''.

En dehors de l'analyse du portrait et des armoiries de Tzamblac, l'auteur apporte également quelques précisions sur la date de l'arrivée de l'archevêque orthodoxe et de sa suite à Constance, à savoir le 18 février 1418; sur le lieu où il prit résidence, sur l'activité qu'il déploya pour le rapprochement des églises orthodoxe et catholique. L'auteur conclut par l'affirmation que „l'archevêque de Kiev ne pouvait représenter toute l'église orthodoxe ou conduire quelque mission moldave, et encore moins valaque, au concile de Constance''. Il y aura représenté l'église ruthène de Kiev et les orthodoxes de Pologne et de Lithuanie.

Al. I.

BRĂTULESCU, VICTOR, *Frescele din biserica lui Neagoe de la Argeş* (Les fresques de l'église de Neagoe de Argeş), Bucarest 1942, 96 p.+XXX pl., in 4°.

Mr. Victor Brătulescu, directeur du Musée d'Art religieux de Bucarest et de la Commission des Monuments Historiques de Roumanie, réussit à combler par l'ouvrage qu'il dédie aux fresques de la célèbre fondation de Neagoe Basarab une lacune depuis longtemps ressentie. Les magnifiques reproductions en couleurs qui accompagnent son étude seront d'une très grande utilité pour tous les historiens de l'art byzantin et balkanique.

Les planches sont précédées par une introduction sur l'activité artistique déployée en Valachie sous l'impulsion du prince Neagoe Basarab (1512—1521). Les inscriptions des pierres tombales découvertes dans l'église permettent à l'auteur de tirer certaines conclusions au sujet du fameux maître Manole, auquel une des plus belles légendes roumaines attribuent le mérite d'avoir construit le pompeux édifice de Neagoe.

La seconde partie de l'ouvrage contient une description détaillée de ces fresques qui décoraient autrefois le monument et qui furent sacrifiées par la restauration pour le moins excessive de Lecomte de Nouÿ. L'ouvrage de Mr. Brătulescu mérite sans doute une attention particulière de la part des spécialistes dont elle sera de la plus grande utilité. Dans l'état actuel de nos connaissances, nombre de problèmes attendent encore leur solution. Les rapports entre les peintures de l'Eglise Princière de Curtea de Argeş, dont on ne saurait exagérer ni la beauté du coloris ni la qualité du dessin et les fresques de l'église de Neagoe Basarab en constituent un — et sans doute des plus importants. L'étude de Mr. Brătulescu et surtout les belles planches qui l'accompagnent seront à même d'offrir à tous les spécialistes la possibilité de faire nombre d'autres rapprochements du plus grand intérêt.

Em. C.

LAURENT, V., *La prétendue croix byzantine du trésor de Putna*, Ac. Roum. *Bull. de la Sect. Hist.*, t. XXV, 1, Bucarest 1944, 24 p. + 2 pl.

Le Rév. P. V. Laurent s'occupe de l'authenticité de la croix byzantine du monastère de Putna, découverte il y a presque quarante années par E. Kozak. L'inscription qu'elle porte fut traduite et publiée avec un commentaire par V. Gheorghiu, en 1908, dans la revue ,,Candela'' qui paraissait à Cernăuți.

Après une présentation des diverses opinions concernant l'origine de cette croix, le Rév. P. Laurent analyse les deux lettres de Dapontès adressées au logothète Pârvu Măguranu Cantacuzino et au ,,clucer'' Const. Ghindescu. Dans ces lettres Dapontès écrit au sujet des croix que ceux-ci avaient reçues de lui : ,,Cette copie que tu as fait peindre'' et ,,Souviens-toi que tu as sa copie'' (de la croix du monastère Xerapotamos).

La conclusion du Rév. P. Laurent est que la croix de Putna n'est qu'une pièce moderne exécutée en 1759—1760 et donnée au monastère par une des ces familles à un moment où cet objet avait cessé d'être vénéré. Quant à l'ancien possesseur de la croix, le Rév. P. Laurent croit pouvoir affirmer que ce n'était pas Const. Ghindescu mais plutôt Pârvu Cantacuzino. *Al. I.*

9. *PHILOLOGIE ET FOLKLORE.*

GRØNBECH, KAARE, *Komanisches Wörterbuch, Türkischer Wortindex zum Kodex Kumanicus. Monumenta Linguarum Asiae Majoris.* Subsidia I, Kopenhagen, Einar Munksgaard, 315 p.

La dernière en date des contributions de M. Grønbech, suivant de près la splendide édition en facsimilés du *Codex Cumanicus*, est de celles qui répondent aux besoins les plus pressants de la turcologie.

L'auteur nous présente sous une forme accessible bien que strictement scientifique, tout le trésor linguistique du célèbre Codex dont la reconstruction phonétique est des plus prudentes en accord avec ses principes (cf. pp. 19—21). Le vocabulaire (pp. 21—26) que les philologues sauront apprécier et les index détaillés de noms propres, de glosses latines et allemandes ainsi que la liste méthodique des principales citations qui terminent le volume, rendront de grands services. *M. A. D.*

CAPIDAN, TH., *Noms de localités connus des Roumains de la Péninsule Balkanique*, dans *Langue et Littérature*, Bulletin de la Section Littéraire de l'Acad. Roum. II (1943) 1,2 pp. 249—264.

L'auteur publie, classés par ordre alphabétique, les noms de lieux, d'origine roumaine et d'origine étrangère, connus par les Roumains des Balkans. Cette liste qui comprend seulement les noms qui commencent avec les trois premières lettres de l'alphabet, est précédée d'une courte introduction.

M. V.

CAPIDAN, TH., *Un mot préroman en langue roumaine*, dans *Langue et Littérature*, Bulletin de la Section Littéraire de l'Acad. Roum. II (1943) 1, 2, pp. 224—227.

L'auteur cherche à établir l'origine du mot roumain *carámb* (bois, barre ou bâton). Il met ce mot en relation avec une glosse de Hésychius : καράμβας, citée par P. Kretschmer. Selon l'auteur, καράμβας (bâton de berger), qui n'est

pas un mot grec, pourrait être d'origine thrace. Comme le mot roumain *carámb* s'identifie, tant par la forme que par le fond, avec la glosse de Hésychius, l'auteur croit „qu'étant donné qu'il appartient à la série des termes de pâturage, qui ne peuvent s'expliquer à partir du latin ou des autres langues balkaniques , son origine doit être rattachée au fond préromain, qui ne peut être que l'élément thrace".

M. V.

MLADENOV, ŞTEFAN, prof. Dr., *Etimologiceski i pravopisen rečnik na bălgarskija knižoven ezik, kn. Xristo Danev*, Sofija (1941), compte rendu par C. Racoviţă dans *Revista Istorică Română*, XIV (1944) fasc. II p. 279.

Le compte rendu critique l'absence d'une traduction dans une langue de grande circulation scientifique ou du moins l'explication dans la langue bulgare pour chaque mot. Mr. C. R. nous montre que certains mots dérivés d'une langue moderne sont expliqués par le latin ou le grec. De même, il observe que S. M. évite systématiquement de mentionner l'origine roumaine pour certains mots bulgares. Cf. aussi le compte rendu de G. Stadtmüller dans *Leipziger Vierteljahrsschrift für Südosteuropa*, VI (1942) 1—3, pp. 175—76.

M. V.

PETROVICI EM. *Note Slavo-Române* (Notes Slavo-Roumaines) dans *Dacoromania*, X-ième volume, première partie (1941), pp. 26—28.

L'auteur s'occupe de l'origine de quelques mots roumains. Il combat les affirmations de ceux qui soutiennent que le mot *cir* derive du ruthène *cyr* ou du russe *cirŭ*. Il montre à l'aide de l'*Atlas linguistique roumain* que l'aire de ce mot comprend toute la Moldavie, toute la Transylvanie et une partie de la petite Valachie (l'Olténie) et du Banat. L'aire du mot *cir* ne coïncide pas avec l'aire des éléments d'origine ruthène. Ces derniers mots ne s'étendent pas jusqu'en Banat et Olténie. Tandis que chez les Roumains, le mot *cir* est presque généralement daco-roumain, chez les Ruthènes il n'est que dialectal. Le mot *cyr* est un des nombreux éléments roumains répandus en Galicie, jusqu'au loin vers l'ouest. L'auteur arrive à la conclusion que ce mot n'a pas été emprunté par les Roumains des Ruthènes, mais au contraire, le mot *cyr* ruthène est d'origine roumaine. Il met en liaison le roumain *cir* avec le grec.

L'auteur combat les affirmations de ceux qui considèrent le mot *splina* comme un élément slave ou néo-grec parvenu chez les Roumains à travers la filière bulgare. Si cet élément avait suivi cette filière, on ne le trouverait pas sur tout le territoire daco-roumain, même en istro-roumain ; comme tout emprunt balkanique récent, il se serait à peine répandu en Valachie et Moldavie. Ce mot présente aussi chez les „Motzi" et les Istro-roumains le rhotacisme de l'*n*. La forme rhotacisée des Istro-roumains est un indice certain que cet élément est d'origine ancienne. L'auteur adopte donc la thèse de Puşcariu et de Meyer-Lübke qui soutiennent que le mot *splina* est un des représentants romans du latin *splen*.

Il combat aussi l'opinion de S. Agrell qui soutient que le mot *garda* serbe, vient de la langue bulgare et admet l'affirmation de Miklosich, reconnue par tous les investigateurs des relations slavo-roumaines, que le serbe *garda* est d'origine roumaine.

En ce qui concerne l'origine serbe ou bulgare du mot *tigva*, l'auteur affirme que la forme *tigva* employée en Valachie, Moldavie, Bessarabie et Buco-

vine doit être dérivée du bulgare *tikva*, tandis que la forme *ticta* employée dans le Banat yougoslave vient du sanscrit *tikva*.

L'auteur finit l'article par quelques observations sur la façon dont on accentue en roumain les mots d'origine slave. *A. C.*

PETROVICI EMIL, *Daco-Slava*, tirage à part de *Dacoromania* X, II-e partie, Sibiu, 1943, 45 p.

Cette étude peut être considérée comme une synthèse des différents articles concernant la symbiose slavo-roumaine sur le territoire de l'ancienne Dacie, articles publiés par le slaviste de l'Université de Cluj dans la revue *Transilvania* de Sibiu (1941).

Partant de l'étude de Max Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*, publiée dans les *Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, phil.-hist. Kl., 12, Berlin, 1941, Mr. Petrovici entreprend l'examen de la toponymie slave de Transylvanie, afin de pouvoir tracer la physionomie de l'idiome slave parlé au nord des Carpathes. De l'étude phonétique d'un grand nombre d'éléments toponymiques transylvains, l'auteur conclut que les Slaves qui ont vécu avec les ancêtres des Roumains en Transylvanie, étaient les aïeux des Bulgares actuels. La phonétique bulgare de la toponymie slave de Transylvanie justifie, en tous points, une pareille conclusion. L'aspect phonétique de la toponymie slave de Transylvanie a préoccupé quelques philologues de tout premier ordre. L'auteur rappelle (pp. 6—7) les études de Weigand, Scheiner, Melich, Kniezsa, tout en combattant plusieurs de leurs assertions. Mr. Petrovici oublie cependant de mentionner les recherches du Dr. Antoni Kalina. L'étude phonétique de la toponymie slave de Transylvanie et de Valachie, a permis à Kalina d'affirmer que les Slaves ayant vécu en Transylvanie sont ceux qui, passant e Danube vers le Sud, se sont maintenus jusqu'à présent au milieu du peuple bulgare. (Voyez *Studyja nad historyja jazykabulgarskiego.* Napisat Dr. Antoni Kalina. *Kozprawy wyaziatu filoloziezneg Akademii umiejetnosci.* Tom. XIV, pp. 163—547; XV pp. 396—592, Krakow 1891).

L'extraordinaire richesse et la grande variété des dénominations toponymiques analysées dans l'étude de Mr. Petrovici est toutefois impressionante. Ce qui augmente l'importance de son étude c'est toute la série de conclusions d'ordre historique que l'on peut tirer de ses prémisses d'ordre linguistique. Là où les sources historiques restent muettes, l'auteur réussit, grâce à son excellente méthode d'investigation à établir à partir du VI-e siècle, une continuité ininterrompue slavo-roumaine en Transylvanie. La symbiose slavo-roumaine a existé sans doute en Transylvanie, avant l'arrivée des Hongrois. Si les Roumains étaient venus seulement au XII-e et au XIII-e siècles comme l'affirme l'historiographie hongroise, ils auraient pris leurs dénominations toponymiques des Hongrois, qui jouissaient d'un prestige particulier, en qualité de peuple dominateur et non des Slaves disséminés et en voie de disparition, dépourvus de tout ascendant. C'est alors que nous aurions eu, par exemple, *chichilen*, du hongrois *kikülo*, ou *Ti ioara* du hongrois *Tehézvar*, au lieu de *Târnava* et *Bălgrad*, toponymies à l'aspect slave (p. 44). *M. P. D.*

PUŞCARIU, S., *Bulgarisme in graiurile carpato-ruse*? (Bulgarismes dans les parlers carpatho-russes ?), dans *Dacoromania*, vol. X, première partie (1941), pp. 69—70.

Le XXIX-ème volume des publications de la Faculté de Philosophie de Bratislava contient les études carpatho-russes de V. Pogoriela qui s'occupe de certains bulgarismes dans les dialectes carpatho-russes. L'auteur ar ive à la conclusion que ces bulgarismes, inexistants dans d'autres dialectes ,,russes'' ne peuvent s'expliquer que comme des emprunts effectués au moment où les populations bulgares arrivées au nord jusqu'au Theiss, s'étaient ainsi rapprochées des tribus carpatho-russes. En examinant de près les cinq exemples de ,,bulgarismes'' fournis par Pogoriela, Mr. Puşcariu constate qu'au moins quatre d'entre eux peuvent être expliqués autrement que par emprunt fait aux Bulgares. Certains éléments lexiques font partie des nombreuses influences roumaines chez les Ruthènes des Carpathes septentrionales. *A. C.*

ROSETTI, AL., *Grammaire de la langue roumaine*, Bucarest 1944, 216 p.

L'auteur, professeur à la Faculté des Lettres de Bucarest, établit une grammaire de la langue roumaine avec toutes ses règles et toutes ses exceptions.

Il est inutile d'insister sur les difficultés sans nombre d'un pareil ouvrage destiné à devenir un des meilleurs instruments de travail. En les affrontant et en les surmontant avec succès, l'auteur a réalisé l'oeuvre nécessaire à tous les étrangers, étudiants ou linguistes, désireux de s'initier aux secrets de la grammaire de la langue roumaine.

L'ouvrage est divisé en quatre parties : 1) la phonétique, 2) la morphologie, 3) la syntaxe et 4) le style.

Le livre est enrichi de deux tableaux de classification, l'un destiné aux voyelles et l'autre réservé aux consonnes.

Après avoir donné une large définition à chacun de ses chapitres, l'auteur souligne les règles de la grammaire et entre, à cet effet, dans des détails. *L. D.*

CARTOJAN, N., *Poezia populară a Românilor din Valea Timocului* (La poésie populaire des Roumains de la vallée du Timoc), dans *Timocul* X, Cahier IV, 1943, pp. 59—65.

C'est la reproduction de l'étude introductive que le professeur Cartojan a écrite pour le volume ,,Poésies populaires des Roumains de la Vallée du Timoc'', recueillies par C. Sandu-Timoc.

Cette étude commence par un bref exposé des relations serbo-roumaines, après quoi l'auteur passe à une analyse des matériaux recueillis par C. Sandu-Timoc, motrant la circulation des motifs folkloriques aussi au Nord du Danube. *Al. I.*

GOROVEI, ARTUR, *Legenda arborilor îmbrăţişaţi. Cercetări de folklor* (La legende des arbres entrelacés. Recherches de folklore). Bucureşti. Impr. Naţională, 1942, 20 p. (*Analele Academiei Române*, Mem. Secţ. Lit. S. II, T. XI, 6).

Après avoir exposé et analysé les différentes variantes roumaines du motif des arbres entrelacés, Arthur Gorovei fait certaines incursions dans la littérature populaire des Balkans. *Al. I.*

GOROVEI, ARTUR, *Popoarele balcanice în folklorul românesc* (Les peuples balkaniques dans le folklore roumain). Bucureşti, Impr. Naţională, 1942, 31 p. (*Analele Academiei Române*, Mem. Secţ. Lit. S. III, T. XI, 4).

Le chercheur roumain bien connu, Artur Gorovei, glanant dans le folklore roumain quelques exemples intéressants de réminiscences que les différents peuples balkaniques ont laissé dans la production populaire roumaine, en fait ressortir leurs caractéristiques. *Al. I.*

ARBATSKY, JURY, *Proben aus der albanischen Volksmusikkultur*, dans *Südost-Forschungen*, tom. VIII-ème (1943), pp. 228—255.

GRABNER, HERMANN, *Ueber albanische Musik*, dans *Südost-Forschungen*, tom. VIII-ème (1943) 1—2, pp. 256—258.

PETROVICI EMIL, *Note de Folklor de la Românii din Valea Mlavei (Serbia)*, (Notes sur le folklore des Roumains de la vallée de la Mlava (Serbie), tirage à part de *Anuarul Arhivei de Folklor*, VI, Bucarest 1942, 33 p. + 1 carte.

L'auteur nous expose les résultats d'un voyage de recherches folkloriques entrepris en septembre 1937, pour le second volume de l'Atlas Linguistique Roumain, dans la Serbie orientale. La région étudiée a été le village de Ydrela dans la vallée de la Mlava. Après quelques pages concernant l'origine, les occupations, la nourriture, l'habitation, les costumes, la vie religieuse et spirituelle, la langue des Roumains de la Serbie orientale, qui est une ramification du parler du Banat du Sud (dont M. E. Petrovici s'est occupé dans son étude : *Folklor din valea Almajului* (Le folklore de la vallée de l'Almaj, Banat), dans *Anuarul Arhivei de Folklor*, III 1935), l'auteur passe en revue les différentes productions du folklore de la région de Mlava, poésie populaire, pratiques de magie, formules d'incantation, contes, coutumes et diverses superstitions. L'étude est complétée par d'intéressants textes, reproduits dans une rigoureuse transcription phonétique et finit par un glossaire détaillé, où nous rencontrons beaucoup d'éléments lexicaux empruntés aux Serbes par les Roumains de la vallée de la Mlava. *M. P. D.*

PISAROV, B., *Moartea lui Marko Kralievici* (La mort de Marko Kralievici), dans *Revista Fundaţiilor Regale*, Bucureşti, IX (1942), pp. 170—174.

Mr. Pisarov publie en traduction roumaine, une ballade serbe, sur la mort du héros des poésies populaires serbes Marko Kralievici, connu dans la ballade roumaine sous la nom de Marcu Crăişorul. *A. C.*

IORDAN, AL., *Voevozi români în balade bulgăreşti* (Princes roumains dans les ballades bulgares), dans *Revista Fundaţiilor Regale*, Bucureşti VIII (1941), 12 pp. 639—652.

Mr. Iordan, qui a déjà publié l'étude : *Les relations culturelles entre les Roumains et les Slaves du Sud. Traces des voïvodes roumains dans le folklore balkanique*, publie en roumain une ballade bulgare, rappelant le conflit entre Dan Basarab et son frère Mircea l'Ancien, ainsi que l'incursion des armées valaques au sud du Danube, ou le voïvode Dan trouva la mort dans la lutte avec le tsar bulgare Chichman. *A. C.*

CONSTANTE C., *Obiceiurile de Crăciun la Românii din Macedonia şi Timocul sârbesc* (Les coutumes de Noël chez les Roumains de Macédoine et du Timoc serbe), dans *Timocul*, IX-e Année, III-e Cahier, 1942, pp. 43—44.

MILATOVIC, LJUTOVID, *Zwei Lieder aus der serbischen Heldendichtung*, dans *Leipziger Vierteljahrsschrift für Südosteuropa*, Tom. VII-ème (1943) 1, pp. 23—34. *M. V.*

I 87

BALCANIA

VII, 2

BUCAREST
MCMXLIV

www.cimec.ro

BALCANIA

VII, 2

BUCAREST
MCMXLIV

BIBLIOTECA
INSTITUTULUI
STUDII SUD-EST

www.cimec.ro

BALCANIA

REVUE DE L'INSTITUT D'ÉTUDES ET RECHERCHES BALKANIQUES

DIRECTEUR :
VICTOR PAPACOSTEA
Professeur à l'Université de Bucarest

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION :
E M. CONDURACHI
Professeur à l'École Supérieure des Archives

www.cimec.ro

L'ARCHEVÊQUE DE PEĆ ET LE TITRE DE PATRIARCHE APRÈS L'UNION DE 1375

En 1375 un accord [1] passé entre le prince Lazare et Constantinople mit fin au schisme qu'avait créé le coup de tête d'Etienne Douchan érigeant en patriarcat l'archevêché autocéphale de Peć. Auparavant les relations entre les deux Eglises s'étaient sensiblement améliorées, le jour de mai 1371 [2] où Uglješa avait restitué à leur juridiction d'origine les métropoles grecques de ses Etats. Cette réparation permit de se réconcilier dans une atmosphère de détente et de mutuelle compréhension que le péril turc grandissant améliorait encore.

La question est de savoir si, dans ces conditions, l'Eglise byzantine reconnut à l'Eglise serbe le titre de Patriarcat ou si elle maintint sur ce point sa position traditionnelle selon laquelle Peć, mise au rang de l'île de Chypre, jouissait de l'autocéphalie mais ne pouvait prétendre à plus.

Le problème se pose d'autant que d'une part les Byzantins avaient fait de l'usurpation de ce titre une des raisons fondamentales de l'excommunication majeure qui frappa Douchan et son peuple et que d'autre part les chefs de l'Eglise serbe n'ont jamais cessé, à partir de 1375 jusqu'après la conquête turque [3], de se prévaloir dans la signature de leurs actes officiels du titre de patriarche. Le faisaient-ils à l'insu

[1] L'acte est perdu, la partie des registres patriarcaux couvrant les années 1375—1379 ne s'étant pas conservé. Les sources qui nous informent sur ce mémorable événement sont de caractère historique. Relevé dans l'étude de M. Lascaris signalée ci-dessous.

[2] MM I, 553—555 et 558—564.

[3] La question de savoir quand exactement l'Eglise de Peć fut soumise au patriarcat d'Achrida n'est pas encore tranchée. Position du problème dans M. Lascaris, *op.* et *loc. cit.*, 153—157.

www.cimec.ro

prouvé que l'ordination s'était réellement faite par le métropolite de Halicz, rattaché à Byzance, la question prit un tout autre aspect et l'on en vint vite à un arrangement qui condamnait toute l'attitude passée.

Ce faisant, l'Eglise byzantine reconnaissait donc l'existence d'une autre Eglise en voie possible d'expansion, d'une rivale dont l'action pouvait gêner la sienne dans les régions danubiennes. Elle interdisait ses agents ou ceux que l'on supposait tels, mais ne portait, n'osait porter aucune censure directe contre elle. En second lieu, en recevant la version de l'évêque serbe, Byzance reconnaissait à Peć le droit de nommer à une métropole. Or seuls les patriarcats ont la prérogative d'en créer et d'y promouvoir. Le nom de patriarche n'est certes pas prononcé mais l'attitude de Constantinople le suppose.

Il n'y a pas jusqu'au texte même dont s'est prévalu le professeur Lascaris qui ne puisse se retourner contre sa thèse.

Un manuel de chancellerie byzantine, exactement daté de septembre 1386, une décade à peine après l'Union, ne donne au pasteur de Peć et de toute la Serbie que le titre d'archevêque. Cette constatation devrait être dirimante mais risque de ne pas l'être pour qui sait avec quelle routine et quelle négligence ces sortes de formulaires étaient tenues à jour. La Νέα Ἔκθεσις de 1386 est surtout nouvelle par certaines remarques personnelles ou maintes allusions directes à des faits du jour et à des personnes contemporaines. Il est à craindre en revanche que le rédacteur n'ait emprunté en bloc, sans les reviser de plus près, des parties de l'*Ecthesis* traditionnelle qui n'appelait pas spécialement son attention. De ce nombre me paraît devoir être le début tout stéréotypé du document où précisément se trouve l'adresse qui nous intéresse ici. La preuve qu'il en fut bien ainsi me semble fournie par ce fait que le texte original portait en marge une note qui eût dû être mise à la suite du paragraphe intéressant Peć, comme maints autres détails d'actualité introduits dans la dernière partie.

Au reste, la manière dont en parle un prélat byzantin écrivant entre 1405 et 1409 me confirme dans cette opinion. Voici en effet ce que Macaire d'Ancyre consigne dans son volumineux dossier canonique dirigé contre le patriarche Mathieu (1397—1410).

Paris. gr. 1379, f. 114 v:

Καὶ τί δεῖ τὰ παλαιὰ λέγειν; Πρὸ χρόνων ὀλίγων καινοτομηθὲν τὸ τρισεπίσκοπον ἐν τῇ Σερβίᾳ, ἐν ἀνθρώποις βαρβάροις, ἐν τῷ θρόνῳ Πε-

[1] MM II, p. 528.

www.cimec.ro

κίου ἀπεβλήθη ὑπὸ τῆς ὧδε ἐν Κωνσταντινουπόλει θείας συνόδου ἐν ταῖς ἡμέραις τοῦ ἁγιωτάτου πατριάρχου κῦρ Φιλοθέου [1] ὡς διέξεισι καὶ τὸ τακτικὸν τῆς ἁγιωτάτης τοῦ Θεοῦ Ἐκκλησίας προτάσσον· Ἁγιώτατε ἀρχιεπίσκοπε Πεκίου καὶ πάσης Σερβίας ἐν ἁγίῳ Πνεύματι ἀγαπητέ, εἶτα ἐπιφέρον· Ἰστέον τοῦτον ὡς τρισεπίσκοπον οὐ γράφουσιν νῦν συλλειτουργὸν τὸν ὄντα Πεκίου νῦν κῦρ Σπυρίδωνα, ὃς μετὰ μικρὸν καὶ τοῦ θρόνου ἐξεβλήθη. Καὶ περὶ μὲν τούτων ἅλις.

Avant toute observation remarquons que l'épithète de τρισεπίσκοπος censure de façon absolument certaine la situation anticanonique où s'était mis Spyridon en montant sur le siège de Peć: c'était son troisième évêché, délit passible de déposition et de suspense *a divinis*, celui-là même que Macaire d'Ancyre imputait à Mathieu I-er, élu pour Chalcédoine, transféré successivement à Cyzique (1387—1397), puis à Constantinople. L'hypothèse selon laquelle Spyridon eut administré à la fois trois évêchés est donc absolument controuvée et au reste n'aurait pas dû être formulée, puisque il n'y aurait eu là rien que de régulier. Un dossier d'actes inédits auquel il va être fait appel nous révèle le second évêché du prélat délinquant: Melnik ou Mélénicos, où il siégeait certainement encore en octobre 1377 [2].

Le relevé de Macaire ne parle non plus que d'archevêque, mais il contient une expression: ἐν τῷ θρόνῳ Πεκίου qui est un précieux correctif en ce sens que, dans le style des *Notitiae episcopatuum*, celle-ci s'applique très spécialement aux Patriarcats. Eux seuls sont éminemment des *trônes* et jamais les archevêchés de Chypre et de Bulgarie, qui figurent sur les mêmes rôles, ne reçoivent cette qualification.

Enfin il existe au moins un texte byzantin où le titre de patriarche est expressément donné à l'archevêque de Peć. C'est un acte ou jugement [3] délivré en août 1386, le mois qui précéda la publication de la Νέα Ἔκθεσις. Ce document reconfirme les droits de propriété du couvent du Spélaion à Melnik sur des moulins qu'un aventurier du nom de Macaire lui avait ravis grâce à des faux mis sous le nom

[1] Macaire fait erreur; ce ne put être que Calliste.

[2] Le dossier susdit contient deux actes de Spyridon portant cette date. Ils font actuellement partie des Archives du couvent athonite de Batopédi, mais ne se trouvent pas signalés dans l'inventaire qu'a dressé Mgr. Eustratiadès dans la revue athénienne Ἑλληνικά, III, 1930, p. 45—68, sans doute parce qu'ils n'intéressent pas le couvent dépositaire.

[3] Egalement conservé au couvent précité de Batopédi. Comme le lot important de pièces auquel il se rattache il est resté inédit.

www.cimec.ro

du métropolite de Mélénicos Cyrille et que Spyridon, ὁ νῦν πατριάρχης Πεκίου — c'est froidement dit mais sans équivoque — avait signé dans la meilleure bonne foi, les croyant authentiques.

On objectera sans doute que le notaire, en rédigeant la pièce, s'est tout bonnement conformé à l'usage du pays serbe dont Melnik, quoique ayant son dynaste propre Constantin Dragaș, faisait en quelque manière partie. Que les relations même ecclésiastiques fussent suivies entre la Serbie proprement dite et ces principautés orientales on ne saurait d'autant moins le nier que le chef de l'Eglise nationale venait de cette région. Bien que le clergé des états de Dragaș fut obligatoirement grec depuis 1371 on pourrait admettre que le titre ait été concédé à Spyridon, un ancien de Mélénicos soit par manière de courtoisie soit plutôt par entraînement, en se conformant à une coutume que l'on n'avait pas désapprise.

Ce raisonnement aurait gardé tout son poids si la présence d'un émissaire patriarcal [1], envoyé nommément pour instruire l'affaire n'avait obligé l'officialité de Melnik à plus de circonspection. Nulle part en effet l'usurpation du titre de patriarche ne pouvait avoir plus d'effet que dans ces régions fraîchement exemptes de la juridiction de Peć. L'occasion était bonne de rappeler que l'Eglise voisine n'était qu'un archevêché s'il faut donner au terme de la Νέα Ἔκθεσις son sens strictement canonique. Si le délégué patriarcal n'éleva pas d'objection c'est donc que l'usage s'était conservé, dans les milieux spécialement intéressés à le proscrire, du titre de patriarche de Peć. Si le clergé byzantin en prenait si peu ombrage qu'il l'introduisait à l'occasion spontanément dans ses actes, c'est qu'il devait de quelque manière être reçu à Constantinople, en sorte que c'est exagérer, ce me semble, que de baser sur un texte conventionnel la conclusion selon laquelle Constantinople aurait contesté au chef del'Eglise serbe le titre de patriarche.

Ce dernier l'avait usurpé. L'arrangement de 1375 le lui laissa [2] pour le bien de la paix et de la bonne entente. Ce faisant, le patriarcat

[1] Voici le signalement qu'en donne notre acte: ἐνώπιον τοῦ ἐν διακόνοις εὐλαβεστάτου ὑπομνηματογράφου Σερρῶν καὶ τὰ δίκαια διέποντες τοῦ παναγιωτάτου ἡμῶν αὐθέντου καὶ δεσπότου τοῦ οἰκουμενικοῦ τοῦ ἐπικεκλημένου κυροῦ Μανουὴλ τοῦ Ξενοφῶντος. En plus d'une affaire du même dossier l'Eglise de Constantinople est présente par un délégué qui juge en dernière instance les cas litigieux. On doit y voir un dessein de réhabituer ces officialités de province à l'obédience byzantine.

[2] On peut au reste concéder que cette concession ne fit l'objet d'aucune déclaration officielle. La question put simplement ne pas être soulevée et la pratique suivit son cours. Consentement tacite où il y a néanmoins plus que de la tolérance.

www.cimec.ro

byzantin qui avait obtenu réparation sur le point essentiel (restitution des territoires grecs rattachés arbitrairement à Peć) ne sacrifiait pas grand'chose. Pour apprécier l'état d'esprit dans lequel cette concession dut être faite, il n'est que de relire une lettre [1] envoyée par Calliste I-er au clergé de Tirnovo en décembre 1355. Il y avait plus d'un siècle [2] que ce siège jouissait du privilège usurpé tardivement par Peć et néanmoins le langage que le chef de l'Eglise byzantine tient au « patriarche » bulgare laisse entendre expressément qu'il n'était qu'un patriarche mineur.

A la date susmentionnée ce personnage omettait de faire mémoire du patriarche œcuménique, sous le prétexte que ce dernier ne le commémorait pas, alors qu'il commémorait les autres patriarches. Calliste répond que l'archevêque de Tirnovo, ancien suffragant de Constantinople, n'est patriarche que de titre, un titre de condescendance (λόγῳ τῆς συγκαταβάσεως) et que partant il ne saurait être mis sur le même pied que les quatre Grands ni prétendre à être inscrit aux diptyques. La preuve en est que Germain II, qui le lui a conféré, prévoit expressément que l'Eglise bulgare ne devait pas jouir d'une indépendance complète et Calliste rappelle que, n'étaient les excellents sentiments du tsar Jean Asen pour l'Eglise-Mère et sa personne, il serait porté à évoquer à son tribunal et devant son synode les affaires ecclésiastiques de son royaume, d'autant qu'en matière essentielle, le rite du baptême, Tirnovo se sépare étrangement de la pratique commune. Et Calliste de conclure que le trône de Constantinople qui a conféré le titre pourrait bien le retirer à l'occasion.

Concédé avec des réserves aussi expresses et aussi restrictives, le titre de patriarche n'était plus en droit qu'une étiquette [3]. Il y avait certes danger à l'accorder mais ce fut toujours le triste sort de l'Eglise [4]

[1] Texte dans MM I, p. 436.—442.

[2] Depuis 1235. Littérature intéressant cet événement dans M. Lascaris *Le patriarcat*... p. 174, No. 2. On trouvera un dossier plus complet dans le quatrième fascicule (à paraître) des *Regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople* en cours de publication.

[3] Il faut du reste noter que l'emploi du titre d'archevêque n'inclut nullement de soi la négation de celui de patriarche. Le chef de l'Eglise serbe, comme celui de l'Eglise byzantine ou bulgare, pouvait porter l'un et l'autre, sans que les Grecs dussent nécessairement s'en formaliser.

[4] Et de l'Etat. M. Ostrogorski, qui lui même révoque en doute la thèse de M. Lascaris (voir Seminarium Kondakovianum, V, 1932, p. 325, 326), rappelle opportunément quelques précédents historiques caractéristiques de la routine ou du mauvais vouloir avec lesquels Byzance procédait en manière

www.cimec.ro

byzantine de devoir tolérér au nom de l'*économie*, pour éviter des schismes, ce qu'elle n'aurait jamais spontanément offert.

Il faut aussi noter qu'en cette époque tragique où les Balkans succombent progressivement à la conquète turque la conjoncture politique pèse lourdement sur les décisions de caractère ecclésiastique. Derrière le patriarche œcuménique, le basileus se tient qui conseille et décide. L'union des forces chrétiennes rejette au second plan les querelles protocolaires. Byzance devait sur tous les terrains résister à Douchan dont les plans impérialistes menaçaient, trente ans plus tôt, l'existence même de l'Etat et qui, au surplus, en érigeant chez lui le patriarcat, lui agrégeait des métropoles grecques sans autre droit que celui du plus fort. Cette procédure condamnable ne pouvait rencontrer qu'obstination. Les Serbes de 1375 n'étaient pas les seuls aux abois [1]; s'ils avaient besoin de Constantinople, Constantinople avait un égal besoin d'eux. C'est pourquoi je n'hésite pas à croire que, une fois achevée la rétrocession des métropoles enlevées par Douchan et une fois faite bonne et juste amende honorable, l'Eglise byzantine, mère condescendante (λόγῳ συγκαταβάσεως), laissa à l'Eglise réconciliée de Peć le titre de patriarcat aux mêmes conditions que l'avait obtenu celle de Tirnovo plus d'un siècle auparavant. Il put, il dut n'y avoir pas sur le sujet de déclaration expresse. Mais dans ce domaine aussi l'adage est vrai qui dit: Qui se tait consent. L'usage d'une part, la tolérance de l'autre suffirent à créer le droit don jouirent Spyridon et ses successeurs jusqu'au milieu du XV^e^ ou aut début du XVI^e^ siècle.

V. LAURENT

d'étiquette. Bien après que le titre de basileus (imperator) eût été dûment reconnu à l'empereur d'Allemagne et au tsar de Bulgarie la chancellerie byzantine n'en continuait pas moins à faire usage des anciens titres (roi et archonte).

[1] M. Lascaris se demande pourquoi les Byzantins qui se refusèrent même au dernier moment au moindre compromis avec le puissant Douchan, auraient pu céder aux Serbes affaiblis de 1375. En dehors de la raison d'ordre politique que nous invoquons, on peut encore ici avec M. Ostrogorski faire état d'un autre précédent, celui de l'empereur byzantin refusant le titre de basileus au redoutable Syméon et l'accordant à Pierre son fils dégénéré. On peut au reste expliquer d'autre manière la lenteur par Byzance à mettre au point son protocole. Quand fut compilée la Nea Ecthesis le titulaire de Peć, Spyridon, était irrégulier. Une action du synode oecuménique condamna ce délit de transfert à un troisième évêché. L'Eglise serbe entière en étant solidaire, et se refusant à composition, l'on comprend que la chancellerie patriarcale n'ait rien changé à la titulature traditionnelle, au premier moment, dans ces circonstances.

www.cimec.ro

DATE NOUĂ DESPRE VIAȚA ȘI OPERA LUI DIONISIE FOTINO

Am vorbit cu alt prilej despre activitatea multilaterală și despre talentele lui Dionisie Fotino [1]. Istoric erudit, scriitor satiric, muzicant de talent, pictor și poet în ceasurile de recreație, el a stârnit admirația și iubirea comtemporanilor săi și numai moartea prematură l-a împiedecat să lase culturii românești, alături de *Istoria generală a Daciei*, atâtea alte lucrări, unele numai începute, iar altele abia în stare de proect [2].

Dacă însă activitatea sa de istoric și literat a făcut în vremea din urmă obiectul unor cercetări mai atente [3], lucrările sale muzicale au rămas încă în umbră. Deși a creat, se pare, în muzica bisericească un adevărat curent pentru expresie și interpretare, care își trimite

[1] Victor Papacostea, *Viețile Sultanilor, scriere inedită a lui Dionisie Fotino*, București, 1935, p. 8, 9, 35.

[2] N. Iorga, *Contribuțiuni la istoria literaturii române la începutul sec. al XIX-lea*, *Analele Academiei Române*, seria II, tom. XXIX, p. 7, unde se arată, după o scrisoare a sa către Zenovie Pop, că în anul 1819 lucra la o « amuzantă comedie ». Neîncheiată a rămas și *Viețile Sultanilor* (ἡ γενικὴ ἐπιτομὴ ὀθωμανικῆς ἱστορίας ...), vezi V. Papacostea, *op. cit.*, p. 8. Moartea l-a surprins pregătind cronica revoluției din 1821. Acest material a servit mai târziu nepotului său Ilie Fotino la redactarea unor importante capitole din a sa *Tudor Vladimirescu și Al. Ipsilante în revoluția din 1821*. Prin 1819 mai pregătea o traducere a romanului *El Criterion*, al scriitorului spaniol Balthazar Gracian, sub titlul *Teatrul cel mare al Lumii*. Cf. V. Papacostea, *op. cit.*, p. 36—37.

[3] Intre altele: N. Cartojan, *Poema cretană Erotocrit în literatura românească și izvorul ei necunoscut*, București, 1935; Vasile Grecu, *Erotocritul lui Cornaro în literatura românească*, extras din *Dacoromania*, I, Cluj, 1920; Ariadna Camariano, *Influența poeziei lirice neogrecești asupra celei românești; Ienăchiță, Alecu, Iancu, Văcărescu, Anton Pann și modelele lor grecești*, București, « Cartea Românească », 1938. (Instit. de ist. literară și folklor); pentru activitatea de istoriograf a lui D. Fotino, vezi Victor Papacostea, *op. cit.*, și *Iliè Fotino. Contribuțiuni biografice și precizări asupra operei istorice*, extras din *Revista Istorică Română*, tom. IX (1939).

www.cimec.ro

influențele prin Anton Pann și Ștefănache Popescu [1] până în zilele noastre, totuși aceasta latură din activitatea lui Dionisie Fotino n'a făcut încă obiectul unui studiu special. Imprejurarea fericită de a fi găsit [2] o parte din manuscrisele originale ale compozițiilor sale muzicale, ne dă prilejul acestor note, în speranța că alții mai indicați vor preciza cândva locul pe care îl ocupă autorul Istoriei Daciei în acest sector de muncă și creație artistică.

1. *Manuscrisele de muzică bisericească ale lui Dionisie Fotino.* Lucrările manuscrise la care ne referim mai sus, le-am găsit în arhiva familiei Fotino, alături de alte scrieri rămase dela Dionisie și dela nepotul său Ilie, autorul cronicei privitoare la revoluția din 1821. Sunt legate într'un singur volum, admirabil păstrat într'o teacă de carton. Acest volum are un total de 491 pagini, din care 54 nescrise (I—VIII; 329—343 și 464—491); legătura deosebit de elegantă, este în piele fină de coloare roșie, cu chenar de aur bogat ornamentat. In centrul chenarului se văd inițialele D. N., iar pe verso F. Pe cotorul volumului în locul titlului este scris *Livre de musique*. Hârtia, albă și fină, are o discretă liniatură de presă. Scrierea arată același neîntrecut meșteșug caligrafic, caracteristic manuscriselor lui Dionisie Fotino [3]. Titlurile și inițialele fiecărui început de capitol sunt frumos împodobite cu flori în cerneală roșie, cu reflexe aurii.

După opt pagini albe urmează prima lucrare Δοξαστικάριον Νέον (Noul Doxasticar). Paginile XI—XIII cuprind o prefață dedicată marelui vistier Constantin Filipescu.

Τῷ

ΠΑΝΕΥΓΕΝΕΣΤΑΤΩ ΤΕ ΚΑΙ ΠΕΡΙΦΑΝΕΣΤΑΤΩ ΑΡΧΟΝΤΙ ΜΕΓΑΛΩ ΒΕΣΤΙΑΡΙΩ ΚΥΡΙΩ ΜΟΙ ΚΥΡΙΩ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΩ ΦΙΛΙΠΠΕΣΚΩ

Εὐμενέστατέ μοι εὐεργέτα! Ἀφιερόνωντας τόδε τὸ παρ' ἐμοῦ φιλοπονηθὲν μουσικὸν βιβλίον τῶν δοξαστικῶν ὅλου τοῦ ἐνιαυτοῦ εἰς τὸ πανευγενέστατον αὐτῆς ὄνομα ἔκρινα περιττὸν νὰ ἐκτανθῶ μὲ λόγους

[1] Ștefan Popescu a fost elevul și continuatorul lui Anton Pann și la rândul său profesorul regretatului I. Popescu-Pasărea. Acesta din urmă era și el un mare admirator al lui Dionisie Fotino și imitator.

[2] Toate manuscrisele descrise aici se găsesc în proprietatea d-lui dr. Elie Fotino, str. Caragiale, 10, București.

[3] Nu am siguranța absolută că este pretutindeni mâna scriitorului (în deosebi la textele muzicale).

www.cimec.ro

www.cimec.ro

«Eu mor — spune el către cartea cântărilor de slavă — și din câte stihii sunt alcătuit, mă voiu desface, dar tu rămâi în viață și ca o privighetoare cu variate tonuri vei cânta sub sfintele cupole ale Dumnezeului nostru...».

Iată dialogul autorului cu cartea:

Ὁ ποιητὴς πρὸς τὴν βίβλον

Βίβλε ποθητή! αὐτὸς μὲν ὡς μόχθοις, νοός μου τε
τύρβῃ ὅσῃ ἐτόνισά σε, καὶ σώματος μεγίστοις
ἱδρῶσιν σ' εἰς κάλλος ἔγραψα, θνήσκω, ἐξ ὧν περ
στοιχείων συντέθειμαι λελυμένος.σὺ δ' ἐπίμεινον,
καὶ ὡς ἀηδὼν ποικιλλόφθογγος μελῴδει
ἱεροῖς ἐν ναοῖς τὰ Θεοῦ ἡμῶν μεγαλεῖα.
Ἀλλ' ὦ φίλη Βίβλε! ὅρα μὴ ἔλθῃς ἐπὶ χεῖρας
ἀνδρῶν ἀμαθῶν κακοφώνων καὶ ψεξόντων σε
βασκάνων. Ἀεὶ δὲ πρόστρεχε, ἔμμενε κόλποις
φιλούντων σε νόων ἥδ' εὐμαθῶν καλοφώνων.
Ἥ γάρ σου οὗτοι τὸ ἔντεχνον ὁρῶντες ἐναργῶς
τηρήσουσι πολλοῦ ὡς ἄξιον ἔρμαιον ἀεί.

Ἡ Βίβλος πρὸς τὸν ποιητήν.

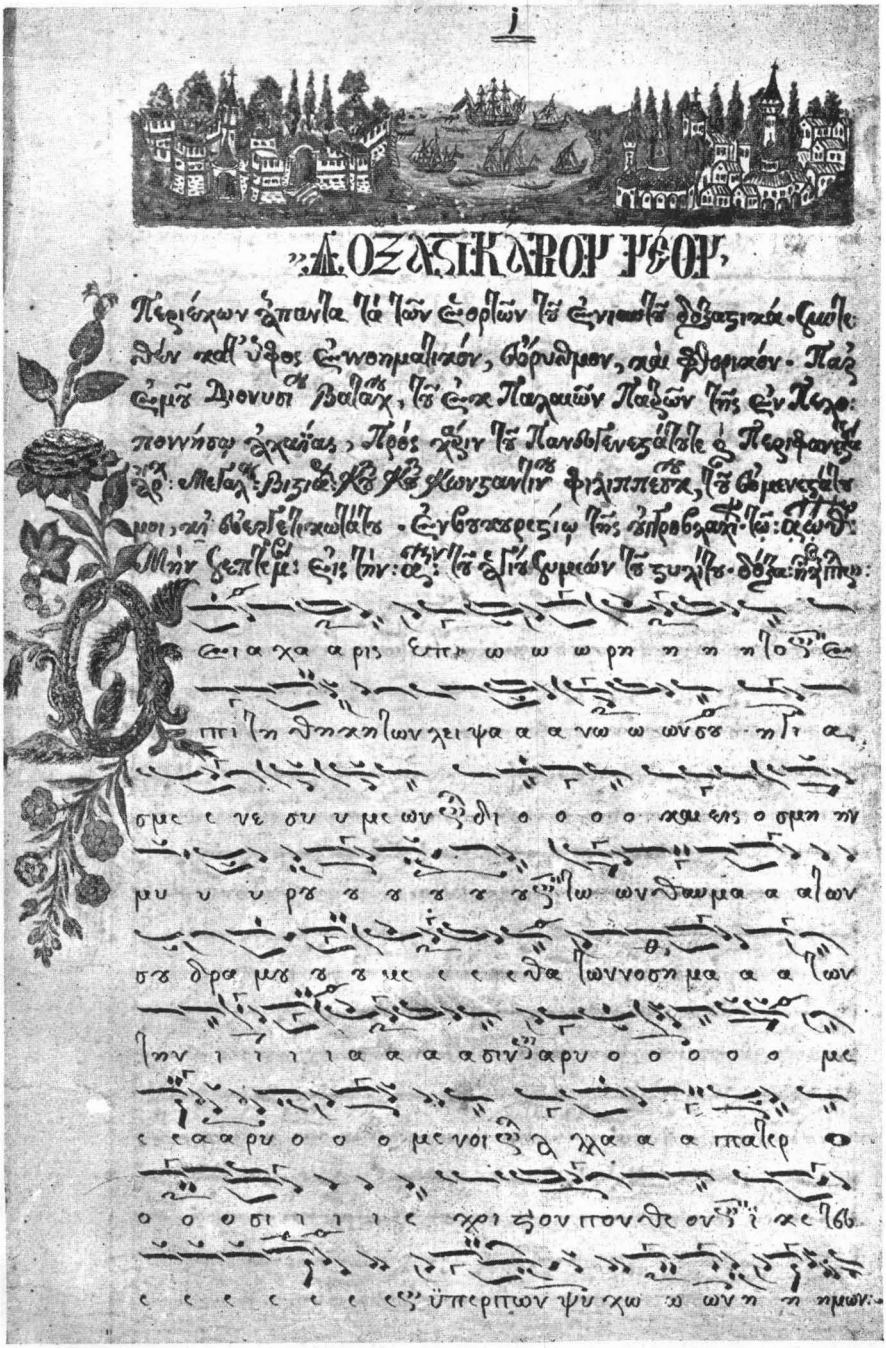
Χεῖρα μὲν σὴν λίθος τὶς κρύψει: κόνις σώματος σοῦτε
τῇ γῇ συγκερνᾶται. Ἐγὼ δὲ ἐνώπιον κτίστου
ὑψίστου τε Θεοῦ τοὺς σοὺς φθόγγους διὰ παντὸς
ἄσω, ᾧπερ πᾶσαι δυνάμεις ἔμφοβοι πάνυ
τῶν οὐρανῶν, ψυχαί τε δικαίων παρέζονται,
οὗ τε πανάγνου μητρὸς πρεσβείαις, ἣ δὲ συμπάντων
τῶν ἁγίων, τὸν νοῦν τῆς ψυχῆς τῆς ἀΰλου σου
εἰσαεὶ μεθέξει τέρψεως πλείστης. ὅ Γένοιτο.

După versurile de mai sus, urmează prima pagină a *Noului Doxasticar*. In frontispiciu o miniatură în colori, cu reflexe aurii, înfățișează pe toată lățimea paginei — după toate aparențele — Constantinopolul, Galata și Fanarul. Pe valurile albastre ale Bosforului, alunecă corăbii elegante, cu pânzele întinse.

Δοξαστικάριον νέον.

Περιέχων ἅπαντα τὰ τῶν ἑορτῶν τοῦ ἐνιαυτοῦ δοξαστικά. Συντεθὲν κατ' ὕφος ἐννοηματικόν, εὔρυθμον, καὶ φθορικόν. Παρ' ἐμοῦ Διονυσίου Βατάχου, τοῦ ἐκ Παλαιῶν Πατρῶν τῆς ἐν Πελοποννήσῳ Ἀχαΐας, πρὸς

www.cimec.ro



Prima pagină din Noul Doxasticar

www.cimec.ro

Cu aceste versuri se sfârșește volumul de compoziții muzicale ale lui Dionisie Fotino; ultimele 16 pagini sunt albe.

2. *Când s'a născut Dionisie Fotino. Rectificare biografică.*

Între însemnările găsite pe manuscrisele descrise mai sus, două sunt deosebit de importante, căci ne ajută să precizăm, în sfârșit, data nașterii lui Dionisie Fotino. Știam din memoriile lui Ilie Fotino [1] că Dionisie a murit *în vârstă de 52 de ani, în anul 1821, 10 Octomvrie, ziua lui*, și că *a fost îngropat cu un alai însemnat în biserica numită a Sfinților din București.* Intemeiați pe această informațiune eronată, am dedus că istoricul s'a născut la 1769. Iată însă că la pagina 234 a Doxasticarului (alcătuit cum se vede din titlu, la anul 1809), compozitorul scrie: Τῷ λϐ ἔτος τῆς ἐμῆς ἡλικίας (în al 32-lea an al vieții mele). De unde rezultă deci că Dionisie Fotino nu s'a născut la anul 1769, cum am socoti după informațiunea transcrisă de nepotul său Ilie Fotino, ci la anul 1777. A murit deci, nu la 52 de ani, ci la 44, în plină putere creatoare.

3. *Despre activitatea lui Dionisie Fotino în domeniul muzicei răsăritene: profesor și compozitor.*

Dionisie Fotino a avut incontestabil, o pregătire și o cultură muzicală deosebită, întemeiată pe o puternică vocațiune; ne-o spune Anton Pann [2] și nu mai puțin calitatea scrierilor ce a lăsat. Era de asemenea un talentat cunoscător al muzicei instrumentale, obișnuită în societatea orientală, dar cunoștea și pianul, la data aceea încă puțin introdus în țările noastre. Anton Pann scrie într'o notă: « La Tambur și Keman avea desăvârșită iscusință, cunoștea încă și Fortopianul ».

Cu aceste talente de muzicant și compozitor, cu cultura sa istorică, cu farmecul său de povestitor oriental, cu darul de a improviza anecdote picante și epigrame politice, Dionisie Fotino cuceri repede simpatia cercurilor bucureștene [3]. Intre cele dintâi însărcinări pe care le-a avut la noi — foarte probabil prima — a fost aceea de a preda un curs de muzică răsăriteană tinerilor teologi și psalți din Țara

[1] Victor Papacostea, *Ilie Fotino...*, p. 28.

[2] Anton Pann, *Bazul teoretic și practic al muzicei bisericești sau gramatica melodică.* Predat în seminarul Sfintei Mitropolii în zilele Inalt Prea Sfințitului Mitropolit al Ungrovlahiei, D. D. Neofit, București, 1845, vezi introducerea, p. XXV—XXVII.

[3] Vezi pentru aceste caracteristice Victor Papacostea, *op. cit.*, p. 6, 8, 37.

www.cimec.ro

Românească [1] A avut elevi distinși cari s'au relevat în rosturi și demnități înalte, cum au fost de pildă scriitorul Anton Pann, Episcopul Chezarie al Buzăului și alții.

Se pune acum întebarea: când începe la București activitatea sa de profesor pentru muzica bisericească Dionisie Fotino? Singura informație pe care o avem în această privință, este aceea din prefața lui Anton Pann la Noul Anastasimar [2] prelucrat în 1854, după acela al fostului său profesor. Acolo Anton Pann spune: «Acest Anastasimar fiind compus în sistema veche de Serdarul Dionisie Fotino, pe la anul 1809, și îmbrățișat fiind autorul de cei dup' atunci nobili fii ai Patriei, s'a predat tinerilor până la anul 1816».

Expresiunea «pe la anul 1809» arată că Anton Pann — deși fost elev al lui Dionisie Fotino — nu poate preciza data când începe acesta a preda muzica răsăriteană la București. Acestă datare aproximativă («pe la anul 1809») a trecut și în istoriografia noastră mai nouă. In frumoasa lucrare închinată lui Macarie [3] Pr. N. Popescu amintind de Dionisie Fotino în două rânduri, spune, prima oară la pag. 12: «*Dionisie Fotino da lecții în București pe la 1809*» și a doua oară la pag. 67: «*Dionisie Fotino da lecții pe la 1809 și încetează când vine Efesiu*». Această dată este luată de Anton Pann din titlurile scrierilor muzicale compuse de Fotino și care i-au servit pentru cursurile de muzică răsăriteană ce preda. Anul 1809 este indicat de compozitor și în titlul Noului Doxasticar și în acelea al Noului Anastasimar și pe alte manuscrise muzicale rămase dela el. Dar este foarte probabil că Dionisie Fotino să fi predat și mai înainte de această dată. Astfel în manuscrisul grecesc 767 din Bibilioteca Academiei Române, cuprinzând diferite cântări alcătuite tot de Dionisie Fotino, găsim una care poartă data de 18 Noemvrie 1804, iar la fol. 8 a aceluiași manuscris aflăm un polieleu compus în Decemvrie 1800, tot de Dionisie Fotino la mănăstirea, Căldărușani. Iată dar că s'ar putea spune,

[1] Vezi mai departe discuțiunea asupra datei când începe să predea Dionisie Fotino.

[2] *Noul Anastasimatar, tradus și compus după sistema cea veche a serdarului Dionisie Fotino și dedicat preasfințitului și de Dumnezeu alesului episcop D. D. Filotei Buzăul*, de Anton Pann, București, 1854. In tipografia lui Anton Pann.

[3] Nic. M. Popescu, *Viața și activitatea dascălului de cântări Macarie Ieromonahul*, București, 1908.

www.cimec.ro

cu aceeași îndreptățire, că Fotino preda «și pe la 1804» și chiar «pe la 1800», adică aproape îndată după sosirea în țară.

Originar din Peloponez, ca și vestitul Petru Lambadarie [1], Dionisie Fotino moștenea pentru muzica răsăriteană, talentul și tragerea de inimă a tatălui său — doctorul Atanasie Fotino — el însuși unul dintre psalții remarcabili ai Fanarului din a doua jumătate a secolului al XVIII-lea [2]. (Atanasie Fotino a mai avut un frate, mitropolitul Grigore Fotino al Derculuí și încă un fiu, ambii uciși de Turci prin spânzurătoare după isbucnirea răscoalei din 1821).

In introducerea sa la *Bazul teoretic și practic al muzicei bisericești*, Anton Pann, după ce vorbește de marii dascăli și psalți ai Bisericii răsăritene, ajungând la vremurile mai noui îl prenumără printre aceștia și pe Dionisie Fotino [3], punându-l ca valoare chiar înaintea lui Iacob Protopsaltul, Petru Vizantie și alți înaintași ai săi. Iată cuvintele lui Anton Pann: «Până aici am vorbit pentru scriitorii muzicei pe care numai după poemele lor îi cunosc, iar acum vine rândul de a vorbi și de cei ce i-am apucat cu vieața, și mai întâiu de bunul meu dascăl, serdarul Dionisie Fotino, care din orașul Poloponezului Palea Patras și venise de se statornicise în București, unde a scris Istoria Țării-Românești în trei tonuri, a versificat pe Erotocrit, a făcut și alte versuri originale, care îl vădesc că a fost un bun Istoric, Poet și Ritor. Iar în știința muzicei bisericești mărturisește singur că a fost școlar dascălilor săi Iacob Protopsaltul [4] și Petru Vizantie [5] cărora a fost și imitator;

[1] *Petru Peloponeziąnul Lambadarie* (1730—1777), muzicant grec de mare renume. Vezi pentru cariera și activitatea lui Γεώργιος Ι. Παπαδόπουλος, Ἱστορική ἐπισκόπησις τῆς βυζαντινῆς ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς, Atena, 1904. Cf. Nic. M. Popescu, *op. cit.*, p. 11 și nota 1.

[2] Victor Papacostea, *op. cit.*, p. 11. Avea și porecla de *psaltakis*.

[3] Ilie Fotino, *op. cit.*, p. 199. Intre mitropoliții și episcopii uciși prin spânzurătoare de către Turci la 1821, odată cu *Patriarhul Ecumenic Grigorie*, Ilie Fotino citează și pe *Mitropolitul Dercului*, adăugând în notă: *Unchiu lui Dionisie Fotino*. La pag. 200 adaugă: Cu alte moduri felurite de moarte, prin țeapă etc., își sfârșiră vieața fiul doctorului Fotino... după care urmează o nouă listă; în notă adaugă pentru cel din listă: frate cu Dionisie Fotino și unchiu alu autorului.

[4] *Iacob Protopsaltul* a fost unul dintre profesorii de muzică orientală foarte apreciați la Constantinopol. Doi dintre reformatorii sistemului de notație, Grigorie Levitul și Hurmuz Hartofilax, au fost elevii săi. Cf. Nic. M. Popescu, *op. cit.*, p. 12—13.

[5] *Petru Vizantie* a fost profesorul lui Chrisant din Madit, principalul reformator al sistemului de notație.

www.cimec.ro

însă făcând cineva băgare de seamă, va cunoaște că natura l-a fost înzestrat a covârși pe cei mai înainte de dânsul [1] ».

Fotino a grupat cursurile ținute la școala de psaltichie din București într'o lucrare « de gramatică muzicală » — cum se zicea atunci — carte de care nu avem nicio cunoștință, care a rămas de sigur în manuscris și s'a pierdut după moartea autorului, așa cum s'au pierdut și alte lucrări ale sale. Despre existența ei știm doar din *Introducerea* lui Anton Pann, care la pag. XXI, enumerând lucrările muzicale ale fostului său profesor, începe cu așa numita *Didascalia teoretică și practica muzicei Bisericești* (osebit pentru instrumentul tambur și keman). Anton Pann, admirator și imitator al lui Fotino, urmaș zelos, căruia i-a plăcut să prelucreze unele dintre compozițiile acestuia în sistemul cel nou de notație, imită de sigur tot pe Fotino, atunci când scrie și el *Bazul teoretic și practic al muzicei Bisericești*. (Nu este exclus ca rădăcinile acesteia să se găsească în aceea a lui Fotino). In continuare autorul spune: « Cărțile muzicei ce le-a alcătuit (în afară de Didascalia amintită mai sus) sunt: Anastasimar, Doxiasticar, Antologhie, Heruviko-Kinonikar și altele, de a căror floare plăcută se bucură astăzi și Românul văzându-le în limba sa » [2]. Manuscrisele găsite de noi sunt tocmai originalele unora dintre lucrările enumerate mai sus, în primul rând ale Anastimarului (cel adaptat de Anton Pann la noul metod) și al Doxasticarului.

De ce au plăcut compozițiile lui Dionisie Fotino atât de mult lui Anton Pann și evlavioșilor clerici și boieri din vremea sa? In ce stă valoarea acestor cântări pe care autorul spune că le-a întocmit cu mari chinuri sufletești și trupești? Ce aduceau ele nou în muzica bisericească a Bucureștilor de altădată? Iată întrebări la care numai un specialist va putea răspunde, după o cercetare atentă asemenea aceleia pe care Pr. N. Popescu a făcut-o pentru opera Ieromonahului Macarie. Aci ne mărginim a aminti doar scurta caracterizare a lui Anton Pann. Acesta explica într'o formă foarte reușită — pentru posibilitățile pe care i le oferea limba română la 1846 — metoda descriptivă retorică folosită de Dionisie Fotino în creațiunile sale muzicale. Iată această caracterizare [3]: « Căci în elegantul

[1] Anton Pann, *op. cit.*, p. XXII.

[2] Episcopul Chezarie al Buzăului are merite deosebite în privința încurajării traducerilor și tipăriturilor în românește a scrierilor muzicale.

[3] Anton Pann, *op. cit.*, Introducerea.

www.cimec.ro

său stil vede cineva patimile sufletești descrise după meșteșugul retoric; îl vede zic, în cele Anastasime (într'ale învierii) revărsând melodie felurită: cu simpatie cântă patimile și înmormântarea Mântuitorului, cu întunecare pogoară în cele de jos ale pământului, din cămările Iadului rădică pre strămoșul Adam în desfătările Raiului și laudă cu glas triumfător biruința atotputernicului; cu care ațâța patimile sufletești ale auditorilor, le strămuta duhul din gânditor în întărător, din umilit în desfătător și c. l.

In cele umilitoare iarăși, în Polielee, Doxologie, Heruvice și Kinonice, băgând de seamă la a lor melodie meșteșugită și trăgătoare, vede că a avut cunoștință și în deosebite Muzico-instrumente; căci a lor iscusită alcătuire plină de dulceață și mângâiere liniștește și adoarme duhurile auditorilor și tot d'odată își deșteaptă ca dintr'un somn spre luare aminte al laudelor dumnezeești; și în scurt toată propoziția și toată zicerea cea mai mică, după înțelesul ei își are și melodia potrivit descrisă ».

In sfârșit, cercetarea unui specialist va trebui să lămurească de asemenea, cum se situează Dionisie Fotino în raport cu vechea și noua sistemă de notație.

Anton Pann afirmă în prefața Noului Anastasimar, că această scriere a fost compusă de Dionisie *în sistema cea veche*. Iar Pr. N. Popescu scrie în monografia asupra Ieromonahului Macarie că « Dionisie Fotino nici nu știa noua sistemă a muzicei »[1]. Noi credem că modul de a se exprima al lui Anton Pann în amintita prefață, ca și acela al Pr. N. Popescu, este poate cam sumar.

Luând bine seama la textele compuse de Fotino, observăm că nu sunt scrise după regulile clasice ale adevăratului vechiu metod[2]. Ele cuprind atâtea simplificări, încât se poate spune că reprezintă deja un pas însemnat spre metodul nou. Este adevărat că reforma[3] oficială acceptată de Patriarhie, s'a făcut abia pe la anul 1816, de către Chrisant Arhimandritul, Grigore Lambadarul și Hurmuz Hartofilax — dar aceștia consacră și desăvârșesc o sumă de sforțări mai vechi, făcute în această direcție de marii lor înaintași ca Petru Peloponezianul Lamabadarie și mai ales Gheorghe Cretanul[4].

[1] Nic. M. Popescu, *op. cit.*, p. 67.

[2] Am consultat în această privință pe Pr. Petrescu-Visarion, căruia îi aduc aci mulțumirile mele.

[3] Nic. M. Popescu, *op. cit.*, p. 10—12.

[4] *Gheorghe Cretanul* este socotit ca antemergător al reformei sistemului de notație. Cf. Nic. M. Popescu, *op. cit.*, p. 12—13.

www.cimec.ro

Dionisie Fotino, care a cunoscut la Constantinopole pe principalii premergători ai reformei și a avut aceeași dascăli pe cari i-au avut și cei trei alcătuitori ai noului metod, nu putea rămâne străin de aceste tendințe. Cu spiritul său liberal și înnoitor (compozițiile sale muzicale abundă, cum am văzut, de procedee descriptive și retorice), el nu putea rămâne în afara curentului de simpatie pentru o reformă atât de cerută și atât de necesară. Comparând sistemul de notație folosit de Fotino, cu lucrări compuse în adevăratul vechiu metod, se poate vedea la Fotino importante deosebiri în spiritul aceloraș tendințe de simplificare. Ne luăm permisiunea de a opina deci că Dionisie Fotino aparține și el, din acest punct de vedere, acelei categorii de premergători, cari au făcut tranziția dela vechiul la noul metod.

Nu mai puțin, afirmațiunea că « Dionisie Fotino nici nu știa noua sistemă a muzicei », ne apare de asemenea nepotrivită. Căci noul sistem de notație reprezintă doar un extras din vechiul sistem obținut printr'o masivă reducere de semne. Conformându-ne principiului că « cine poate mai mult, poate și mai puțin », nu vedem cum s'ar putea susține că un om de talentul și erudiția lui Fotino — creatorul unei gramatici muzicale — « nu știa » noul metod, atât de simplificat, și pe care elevii seminariilor noastre îl deprind după primele lecțiuni încă din clasa I.

4. *Despre răspândirea și influența operei muzicale a lui Dionisie Fotino.*

Din cele spuse până aci, rezultă că atât ideile, cât și tehnica compozițiilor lui Dionisie Fotino — îmbogățite prin superioritatea pe care i-o dădea o cultură muzicală deosebită, întemeiată pe cunoașterea mai multor instrumente — au însemnat o ridicare a nivelului în acest sector al culturii românești. El nu mai este un simplu copist al vechilor metode sau un imitator servil al înaintașilor săi imediați. Are o operă proprie, a cărei originalitate a fost cu entuziasm și în mod insistent elogiată de elevii și contemporanii săi. Numai excesele reacțiunii antigrecești din secolul trecut explică faptul ciudat de a nu avea până astăzi un studiu menit a ridica umbra în care un moment obscurantist al culturii noastre a aruncat figura acestui creator de valori artistice. Cel care va întreprinde acest studiu, va avea, între altele, sarcina să stabilească: 1. Locul pe care îl ocupă Dionisie Fotino în evoluția muzicei răsăritene în Țara Românească și a învățământului ei. 2. Până unde s'a întins în timp și spațiu, influența activității și operei sale muzicale. Aici ne mărginim la

www.cimec.ro

câteva observațiuni care vor putea alcătui doar punctul de plecare al unei atare cercetări.

Dionisie Fotino a avut în elevii săi admiratori entuziaști și imitatori, ale căror cuvinte de admirație singure ajung pentru a atrage luarea aminte a cercetătorilor competenți și cu iubire pentru problemele muzicei răsăritene în țara noastră. Acești elevi au păstrat un adevărat cult finului cărturar și muzicant, care era în București dela începutul veacului trecut, « dascălul Dionisachi ». Ajunși la vârsta maturității și la situațiuni importante, ei au căutat să dea o cât mai largă răspândire compozițiilor profesorului lor. Intre aceștia ne este cunoscută în primul rând strădania lui Anton Pann și a Episcopului Chezarie al Buzăului. Iată ce ne spune în această privință Anton Pann, în legătură cu meritele lui Chezarie al Buzăului la reeditarea în românește a operei lui Dionisie Fotino: « ...alegându-se și puindu-se în scaunul păstoresc Chezarie Buzăului și văzând că cu totul a rămas în uitare acest Anastasimatar, cunoscând și meșteșugita compunere și duioasa melodie ce se coprindea într'însul, și foarte dorind a se cânta de cântăreții săi, am fost chemat și îndemnat ca mai întâiu să-l traduc în origina sa limbă grecească, apoi și în limba românească, vrând să-l tipărească și să-l dea la lumină... ».

De sigur Chezarie al Buzăului dorea o ridicare de nivel în domeniul muzicei bisericești (urmărind în general « rumânirea » modelelor grecești vestite), căci mai jos Anton Pann adaugă, vorbind de alte lucrări pe care episcopul a dorit să le adapteze la metodele și procedeele lui Fotino: « ...poruncindu-mi să mă apuc și de prosoniile sau Asemănândele serilor și ale Dimineților din toate Mineele, *să le regulez după rituri și tonuri, întocmai ca cele grecești, după cum este și Prohodul Domnului nostru Is<us> Hr<istos> și după cum sunt Asemănândele în acest Anastasimatar* ».

Se pare că, încă de pe la 1846, dorința ca scrierile lui Dionisie Fotino să fie « românite » era destul de vie. Luând hotărîrea să împlinească această lipsă, Anton Pann n'a făcut decât să dea urmare unor cereri insistente, ce-i veneau din lumea bisericii noastre, în frunte cu Chezarie al Buzăului. Iată într'adevăr cum motivează prelucrarea în românește a Noului Doxasticar al lui Dionisie Fotino în prefața *Către cei ce îmbrățișează această carte cu dragoste*: « Câți iubiți podoaba sfintelor lui D-zeu biserici și doriți a auzi cuvântul lui D-zeu în cântare bine întocmită; câți flămânzeați a glăsui dumnezeeștele laude alcătuite cu meșteșugire și *însetați a vedea dat la lumină*

www.cimec.ro

acel Doxastar, pentru care mă îndemnați totdeauna, bucurați-vă: Iată-l, primiți-l!».

Dar cartea aceasta a cântărilor de slavă n'a fost «rumânită» numai pentru folosul clerului și al cântăreților; ea trebuia să servească mai ales la formarea și îndrumarea noilor generații către formele cultivate ale acestui gen expresionist și «ritoricesc» care pretinde cântărețului o mare concentrare asupra textului. Plecând dela ideea că muzica bisericească propagă cuvântul lui Dumnezeu și al întemeetorilor credinței, ea trebue realizată în condițiuni de tehnică și devoțiune, care se obțin numai printr'o severă educație artistică, muzicală, a viitorului cântăreț. In toate versurile, în introducerile și încheierile scrierilor sale, Dionisie Fotino arată o adevărată exasperare împotriva «impostorilor», care atacă cu ușurință un gen atât de greu (care pretinde și chemarea artei și puterea credinței și sforțarea muncii). Iată într'adevăr recomandările pe care Anton Pann le face profesorilor de muzică orientală cu acest prilej: «Acest *Doxastar* este de neapărată trebuință să se predea școlarilor îndată după Anastasimatar. Intr'însul iubitorul de muzică întâmpină tot felul de thesuri, precum: de umilință, de rugăciune, de plângere, de bucurie și altele; într'însul învață cum să glăsuiască întrebătoarea, minunătoarea, și ce săvârșiri se întrebuințează la toată punctuația; va ști cum să păzească, tonul de Ligusa, Paraligusa și la Proparaligusa; va cunoaște diapazonul, dis-diapazonul a fiecăruia glas în înălțarea peste înălțare și în pogorîre până sub coborîre; va vedea în ce fel se glăsuesc zicerile cerești și cele ce cer suire; cum și zicerile pământești și câte cer josire, și cu un cuvânt va dobândi ideea ca să știe rosti cu buna întocmire și zicerea cea mai măruntă, în fiecare opt glasuri...».

Mai departe, sfătuind pe cei ce vor să învețe după această carte să observe cu meticulozitate toate indicațiunile date, Anton Pann adaugă: «...ascultați cu băgare de seamă toate lucrările, ca să le deprindeți și cu ifosul Ior, adică liniștit, cucernic, mângâios și dulce, ușor suind și ușor coborînd, neavântându-vă în niscaiva adausuri și afărături schimonosite, care sunt urîte lui Dumnezeu și oamenilor. Sârguiți-vă din toate mai mult, ca să învățați buna purtare a glasului; căci nu e învățat cel ce știe numai să cânte și are glas lăudat, ci acela ce știe a-și purta și glasul ca un Instrumentar iscusit și meșteșugit la degete».

Opera de «rumânire» și răspândire a compozițiilor lui Dionisie Fotino, începută de Anton Pann din îndemnul și cu ajutorul

www.cimec.ro

lui Chezarie al Buzăului, a fost continuată după moartea acestuia de urmașul său în scaunul episcopiei de Buzău, Filotei Anastasimatarul lui Dionisie Fotino tradus de Anton Pann a fost tipărit datorită acestuia. Interesant de remarcat este faptul că și această a doua lucrare mai importantă a « dascălului Dionisachi » s'a tradus și tipărit cu aceeași recomandație: *binevoiți a-l primi și da în predarea tinerilor în seminar...*

Din cele de mai sus rezultă că scrierile muzicale ale lui Dionisie Fotino cuprinse în manuscrisele aflate de noi, au căpătat o largă răspândire datorită acestor trei factori determinanți în problemele culturii noastre bisericești din prima jumătate a veacului trecut: Anton Pann și episcopii Chesarie și Filotei ai Buzăului. Aceștia au făcut din compozițiile muzicantului peloponezian adevărate pârghii pentru ridicarea învățământului muzicei orientale în școala noastră clericală și în Biserică în general. Introducându-le în seminarii, ei au împlinit profeția autorului, în dialogii săi cu cartea, citată mai sus; sute și poate mii de elevi au învățat în decursul veacului trecut pe aceste compoziții și le-au cântat sub cupolele bisericilor Țării Românești. Dintre continuatorii « genului » muzical al « dascălului Dionisachi », amintim pe elevul lui Anton Pann, Ștefanache Popescu și pe elevul acestuia I. Popescu-Pasărea, prin opera și activitatea cărora acest gen trăiește — firește nu fără modificări — și astăzi.

5. *Legăturile lui Dionisie Fotino cu Constantin Filipescu și cu mișcarea națională.*

Manuscrisele de față aduc însă oarecare lumină și asupra unui alt capitol din biografia istoricului Dionisie Fotino, neatins până astăzi de cercetări și anume: ideile și activitatea sa politică; fiindcă, deși dedat cu tot sufletul activității sale artistice și istoriografice, totuși Fotino nu putea rămâne cu totul străin de marea frământare prin care trecea societatea noastră în ultimele două decade ale epocii fanariote [1].

[1] In N. Σβορώνου, Ὁ Διονύσιος Φωτεινὸς καὶ τὸ ἱστορικὸν αὐτοῦ ἔργον (Ἑλληνικά, ἐκ τοῦ τόμου I, 1938. σελ. 133—78), s'au făcut unele aprecieri asupra activității politice a serdarului Dionisie Fotino, pe care eu le-am socotit exagerate (cf. Ilie Fotino, *op. cit.*, p. 11, nota 1). Pe când Svoronos credea că Dionisie a murit « în plină activitate politică » (Απέθανεν ἐν πλήρει συγγραφικῇ καὶ πολιτικῇ δράσει), eu socoteam că singura manifestare politică a scriitorului a fost semnătura lui pe *cartea de adeverire*, dată de boierii din partida națională a lui Tudor Vladimirescu. Astăzi sunt mult mai aproape de părerea exprimată de autorul grec; după cum arăt în acest capitol, se poate spune că Fotino a avut și oarecare activitate politică, mai ales în culise. Rămân la părerea

www.cimec.ro

In *Istoria Românilor*, vol. VIII, pag. 219, N. Iorga vorbind de Dionisie Fotino și opera sa istorică, este surprins de faptul că autorul Istoriei Daciei, pomenind pe Constantin Filipescu, părăsește stilul său obișnuit « sec, scurt și stăpânit », pentru a folosi la adresa marelui vistiernic « un potop de epitete glorificatoare » la care adaugă și « întreaga genealogie » a Filipeștilor. Iată termenii în care Fotino înfățișează pe Constantin Filipescu la capitolul consacrat domniei lui Caragea : « Neuitatul marele Ban Constantin Filipescu..., a fost un bărbat demn, de vârstă înaintată, corpolent, reprezentativ și respectabil. Cu toate acestea foarte frumos, foarte grațios, extrem de politicos și afabil, prin urmare smerit, comunicativ, ospitalier și milostiv cum nu este altul, pe scurt, pentru săraci protector și prieten tuturor și al patriei sale apărător înfocat și stâlp neclintit; a trăit în mod strălucit, ca nimeni altul, a trecut prin toate demnitățile patriei sale, a fost mare vistiernic și mare ban în ultimul timp, a trăit în lume 66 de ani și a plecat la cele veșnice în anul 1817 Noemvrie 20 ». Fără a ne însuși cu totul rezerva lui N. Iorga, trebue să recunoaștem că Fotino acordă lui Constantin Filipescu și neamului său, un tratament special [1]. Este adevărat că cine încearcă să se documenteze asupra acestui personaj [2], se simte copleșit de mulțimea informațiunilor ostile (omul era, se pare, foarte ambițios

exprimată și atunci că n'a fost însă eterist. Cf. B. Γ. Μέξα, Οἱ φιλικοί. Κατάλογος τῶν μελῶν τῆς φιλικῆς Ἑταιρείας ἐκ τοῦ ἀρχείου Σέκερη, Ἀθῆναι, 1937.

[1] Pentru neamul Filipeștilor, vezi, în afară de genealogia dată de Dionisie Fotino în *Istoria Daciei*, p. 581 și N. Iorga, *Studii și documente*, vol. V, p. 181; XX, p. 81; C. Giurescu, *Despre rumâni*, p. 15; D. Furtună, *Documentele moșiei Ceptura* (Prahova), 1934; C. G. Mano, *Documente privitoare la familia Mano*, p. 470—471; N. Iorga, *Două hrisoave pentru Mărgineni*, p. 27; G. D. Florescu, *Boierii Mărgineni*, p. 87; același, *Un sfetnic al lui Matei Basarab*; cf. Tabela genealogică a Filipeștilor la I. C. Filitti, *Arhiva G. Gr. Cantacuzino*, București, 1919, anexe.

[2] Constantin (Dinu) Filipescu a făcut o carieră strălucită, cum foarte bine observă Dionisie Fotino; v. comis. în 1776, v. postelnic, 1786, v. logofăt 1795, v. dvornic 1798, v. vistiernic 1799, v. ban 1813, v. vistier 1814, baș boier 1814, + 1817. A fost al doilea ctitor al bisericii din Bucov-Prahova (1804) și într'adevăr — așa cum spune Fotino — s'a distins prin acte de filantropie. Constantin Filipescu a fost fiul lui Pană Filipescu, care de asemenea urcase toate treptele boieriei și al Anei Câmpineanu. A fost căsătorit cu Zoe Ghica, fiica marelui ban D. Ghica și a Mariei Barbu Văcărescu și soră a domnitorilor Ghica (1822—8) și Alexandru Ghica (1834—1842). Din această căsătorie au rezultat șase copii; cel din urmă dintre ei, Nicolae (1784—1846) a fost bunicul lui Nicolae Gr. Filipescu, marele patriot român decedat în 1916 (notă biografică dela d. M. Romanescu, lucrare inedită).

www.cimec.ro

a dat o mare bătălie în cursul întregei vieți pentru țara sa și pentru sine poate, și a avut adversari foarte puternici). Disprețuind însă informațiile și caracterizările transmise de Dionisie Fotino, ar însemna să ne lăsăm sub înrâurirea unei singure categorii de izvoare: cele rămase dela adversari [1]. Spusele unui contemporan de valoarea morală și intelectuală a lui Fotino vor trebui considerate și cercetate deci cu toată atențiunea, fiindcă privesc o personalitate care a stat decenii în centrul evenimentelor care au deschis lupta pentru constituirea statului român modern.

Prefața lui Dionisie Fotino la Noul Doxasticar, ne lămurește însă pe deplin asupra portretului atât de elogios din *Istoria Daciei*. Ea ne descoperă că între scriitorul grec și bătrânul patriot muntean au fost legături *foarte strânse*. Intr'adevăr, în această scurtă prefață, Fotino mărturisește că a lucrat *din îndemnul* lui Filipescu. Ni-l înfățișează ca pe un Mecena, care încurajează și sprijină *orice lucrare de artă*. Adaugă că munca depusă de el este un palid semn de recunoștință *pentru nenumăratele binefaceri* și *nesfârșita bunăvoință pe care zilnic o revarsă asupra sa*. Apoi înfățișează pe șeful opoziției muntene ca *om de fapte, nu vorbe*, generos față de toată lumea în suferință; îi admiră *combativitatea pentru patrie* și *înainte de orice, calda lui venerație pentru Dumnezeu*. Spune că ar fi scris mai mult cu acest prilej, dar *astupata sa gură la tăcere*, îl *constrânge* să-și limiteze spusele. Această plângere ne arată că încă din 1809 Dionisie Fotino era și el între «opoziționiști», alături politicește de marele vistier Constantin Filipescu, șeful adevărat al opoziției muntene. Să ne oprim puțin asupra acestui

[1] Astfel Zilot Românul, vorbind de lupta lui Filipescu cu Varlam pentru vistierie, spune: «...spre a se lupta unul cu altul, aceste ipohimene, adică Filipescu și Varlam, trebuiau și căderi după slujbă și stare, dar și pungă nu puțin. Drept aceia urmau și dumnealor a se sili spre dobândire de bani și aceasta se spărgea în capul ticălosului norod...»; în continuare Zilot arată însă că acești bani se cheltuiau cu *balurile și alte ceremonii, ce necontenit trebuiau a se face tuturor generalilor și până la cei mai mici ofițeri ai armatei pentru ca să-i câștige prieteni...*». Cf. Hurmuzaki, *Documente*, p. 849. Ledoulx c. Champagny, 1810. Dar atacurile cele mai violente împotriva lui Filipescu sunt cuprinse în memoriile lui Langeron, Hurmuzaki, *Documente*, Supl. I, p. 134. Chiar legăturile fiicei lui Filipescu cu generalul Miloradovici, sunt prezentate ca pornite din calculele politice ale tatălui: «...*il s'enflamma pour elle, sans s'inquieter si elle appartenait à nos amis ou à nos ennemis*. Pentru lupta lui Filipescu contra lui Const. Ipsilanti vezi P. P. Panaitescu, *Corespondența lui Const. Ipsilanti cu guvernul rusesc*, 1806—1810, București, 1933, p. 7, 10—12, 64, 65, 67, 103.

www.cimec.ro

personaj pe care Fotino îl arată în prefață ca protector și sprijinitor al său.

Constantin Filipescu a fost, incontestabil, una dintre cele mai de seamă figuri politice din Țara Românească dela finele epocii fanariote. Este greu de evocat în spațiul mărginit al acestei comunicări, viața și cariera sbuciumată a acestui puternic agitator și intrigant politic; va trebui întocmit cândva un studiu monografic, indispensabil de altfel celor care vor voi să scrie asupra originilor României contemporane. Șef al unei familii care atingea la începutul veacului trecut culmile măririi și puterii ei, Constantin Filipescu — oricâte umbre proiectează asupra-i intriga și patimile contemporane — este totuși, peste toate defectele, unul dintre precursorii renașterii politice și naționale românești; șef al opoziției împotriva lui Constantin Ipsilanti și Caragea, el este în realitate un mare animator al reacțiunii pământene împotriva domniilor fanariote. Adversar hotărît al « politicei de aventură », care urmărea să arunce pe Români împotriva Turcilor, el ne apare ca un dârz continuator al politicei tradiționale, de conservațiune în sistemul păcii otomane, singura după părerea lui, în stare a prezerva statul român de neajunsuri încă și mai grave. A trăit în luptă continuă, din tinerețe și până în ultimele zile ale vieții, împins mereu înainte de un temperament vijelios, în care se simțea trecutul militar al neamului său.

In primăvara anului 1817 se punea în sarcina lui Constantin Filipescu — bătrân la această dată — o întreagă acțiune conspirativă contra Domnului și unele ieșiri violente împotriva tendințelor de răscoală « elenică » pe pământul Țării [1]. *Facă Grecii și Bulgarii ce vor vroi în pământul lor, ca să scape de jugul Turcului* — ar fi strigat într'o adunare Filipescu — *iară noi Românii vom face ce om putea ca să ne mântuim de relele ce ne apasă, că ele vin numai pentru că avem domni străini, nu pământeni, dela Mavrocordat* [2]. In aceste cuvinte găsim exprimat punctul de vedere al partidei naționale, formulat și mai târziu în timpul revoluției din 1821; către acesta va fi canalizată însăși gândirea și acțiunea lui Tudor Vladimirescu. Dar iată că pe la sfârșitul lui Martie 1817 — deci tocmai în momentul însemnat de mărturia de mai sus — Filipescu este arestat și surghiunit de Caragea la moșia sa din Bucov. Plecarea bătrânului șef al boierimei

[1] N. Iorga, *Istoria Românilor*, vol. VIII, p. 234; se împărțiseră și manifeste. Filipescu sabotează proiectele lui Constantin Ipsilanti.

[2] *Ibid.*

www.cimec.ro

de țară — povestită de Dionisie Fotino — a oferit Bucureștenilor un spectacol trist dar măreț în același timp: « ... cu toată casa sa, fii, surori și nepoți ai lui, al căror număr, cu dascălii împreună, cu supraveghetorii și slugile se ridica aproape la o sută patruzeci [1] ». Acesta este de sigur surghiunul la care a fost părtaș — după o tradiție familială pe care am discutat-o cu alt prilej — și Dionisie Fotino. După câteva luni de surghiun Constantin Filipescu s'a îmbolnăvit și a fost rechemat la București, unde, abia întors, moare în vârstă de șaizeci și șase de ani (20 Noemvrie 1817).

Moartea șefului mișcării naționale muntene n'a folosit însă lui Caragea, căci atmosfera zi de zi mai ostilă, îl determină să fugă din țară. Acum partida națională se reface și reîncepe acțiunea pentru domnia pământeană. Dionisie Fotino respiră și el liber. Era și timpul, căci după întoarcerea lui din surghiun și mai ales după moartea protectorului său, Dionisie Fotino se văzuse silit să abandoneze lupta politică pentru a evita noui persecuții. Invitat la curte, incomodul cronicar și epigramist s'a împăcat cu « tiranul », care l-a ridicat la rangul de mare serdar și l-a cinstit — de altfel ca și mai înainte — ca pe un cărturar de seamă. Insă, după cum povestește însuși Fotino, împăcarea ca și distincțiunea acordată de Caragea n'au fost sincere, ci pornite din teama pe care i-o inspira scrisul său: «N'au fost pentru vreun gând bun al său, ci a fost tot răutate și aceea, ca nu cumva să scriu împotriva lui în Istorie [2] ». Pentru un om mândru, cum se pare că era Dionisie Fotino, jertfa a fost într'adevăr dureroasă. Nu numai că a trebuit să-și stăpânească satira contra lui Caragea, dar de teamă l-a și lăudat în primul volum din *Istoria Daciei*. Iată de ce, după fuga « tiranului » el isbucnește cu violență în scrisorile către Zenovie Pop, care îngrijea la Viena tipărirea Istoriei. « Am scăpat și eu de rușinoasa lingușire », exclamă el, grăbindu-se să ceară prietenului său o nouă corectură cu rândurile închinate domnului fugar, « pentru a le economisi [3] ». Fotino își regăsește acum vechea lui dispoziție polemică împotriva lui Caragea și, mai târziu, împotriva acoliților săi, « cari cu machiavelismele, trădările, cursele și pândirile lor, gata pentru cruzimea și nesățioasa lăcomie a tiranului, s'au ridicat din gunoi și s'au numărat în rându

[1] N. Iorga, *Contribuțiuni la Istoria Literaturii Române la începutul secolului al XIX-lea*, *Analele Academiei Române*, Seria II, tom. XXIX, p. 7

[2] *Ibid.*

[3] Dionisie Fotino, *op. cit.*, p. 512.

www.cimec.ro

oamenilor [1]». Teama de compromitere pentru actul de slăbiciune săvârșit, îl face să anunțe în mod sgomotos o critică severă împotriva domniei lui Caragea: «ci eu o să urmez și mai departe Istoria Romano-Moldovenească și vă veți înfiora în volumul următor de nelegiuirile, faptele rele și nedreptățile lui».

In sfârșit, adeziunea lui Fotino la mișcarea națională condusă de Constantin Filipescu — mișcare care urmărea înlăturarea domniilor fanariote și reintroducerea domniilor pământene — explică într'o măsură și unele atitudini categoric antifanariote ale scriitorului grec. In această privință s'au făcut însă la noi unele confuziuni, care trebue înlăturate. Astfel, Gheorghe Sion, traducătorul *Istoriei Daciei*, spune în prefața traducerii că Fotino «a călcat pe inima sa și pentru ca să fie veridic, a descris cu nepărtinire și cu compătimire de inimă românească, calamitățile câte au suferit țările române din cauza consângenilor săi». Aci avem de semnalat un lucru a cărui semnificație a scăpat lui Sion.

In atacul său Dionisie Fotino ține să deosebească cele două categorii de greci: cei din Elada și cei din Fanar. El spune: «oameni ticăloși (Greci din Fanar), destrămați și fără sațiu, necugetând decât numai cum să se îmbogățească cu desbrăcarea săracilor» [2] Adevărul este că aproape în toate vremurile, grecul din eparhiile vechei Elade a nutrit un viu resentiment împotriva grecului constantinopolitan, adică fanariotului. Incă din vremurile strălucirii bizantine acest resentiment — amestec de veche mândrie elenică, de invidie provincială și de ură împotriva unei lumi care își întemeia materialmente splendoarea pe spoliațiunea eparhiilor — a separat cele două lumi grecești. Cu atât mai adânci devin aceste resentimente în timpul stăpânirii turcești. Acum grecul din vechile cetăți ale Greciei propriu zise, vede în fanarioți niște instrumente deplorabile ale regimului otoman; uneori, adevărați trădători. Cu deosebire în regiunile unde rămășițele feudalității grecești duceau de veacuri «guerilla» [3] contra «păgânului», promiscuitatea greco-mahomedană dela Constantinopol era judecată cu toată asprimea. Una din regiunile acestea, celebră prin vechiul ei spirit de frondă (influențată mult, firește, și de contactul cu Occidentul), era tocmai Moreia, de unde venea scriitorul

[1] *Ibid.*

[2] Dionisie Fotino, *Istoria generală a Daciei sau a Transilvaniei Țării Muntenești și a Moldovei*, tom. I, p. 186.

[3] Golubev, *Petru Movilă*, Kiev, 1858, p. 171-181 apud P. P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, București 1935, p. 50

www.cimec.ro

nostru. Tatăl lui, doctorul Fotino, încercase și el, ca atâția peloponezieni, să facă carieră la Constantinopol, reușise chiar să fie recomandat ca medic al sultanului. Nu s'a putut menține însă și — din ce motive nu putem preciza — s'a reîntors și a murit acasă, în Ahaia. Dionisie Fotino era produsul acestui mediu de veche frondă anticonstantinopolitană; resentimentele lui erau însoțite poate și de unele împrejurări speciale (personale sau de familie). Venind în Țara Românească, era firesc deci ca el să se atașeze «frondei» muntene; caracterul ei antifanariot nu-l speria. De altfel acest spirit va fi, curând, foarte răspândit în lumea grecească revoluționară; izvoare de întâia mână îl semnalează în rândurile Eteriei[1]. Iată dar că Fotino nu avea nevoie «să-și calce pe inimă» pentru a putea face critica «consângenilor săi» — cum spune Sion. N'o făcea nici pentru a complace cuiva. Prezența lui alături de șeful opoziției antifanariote, în mijlocul frondei muntene, era urmarea acestor afinități. El le va rămâne credincios *chiar după moartea lui Filipescu* și îl vom vedea la 1821 alături de partida națională, alături și de Tudor Vladimirescu. Intr'adevăr, cum semnalasem și altădată, găsim semnătura lui Dionisie Fotino pe *cartea de adeverire* dată de boierii din partida națională lui Tudor Vladimirescu în 23 Martie 1821, prin care se arată că «*pornirea Domnului Slugerul Tudor Vladimirescu, nu este rea și vătămătoare, nici în parte fiecăruia, nici patriei, ci folositoare și isbăvitoare și norodului spre ușurință.*»

Concluziuni

Din cercetarea de mai sus stabilim câteva fapte și date nouă în legătură cu vieața și activitatea lui Dionisie Fotino.

1. Dionisie Fotino nu s'a născut la 1769, cum s'a crezut după o informație eronată transmisă de Ilie Fotino, ci la 1777.

2. Prima îndeletnicire a lui Dionisie Fotino la venirea în Țara-Românească n'a fost aceea de istoric, ci de profesor de muzică orientală, în domeniul căreia avea o pregătire deosebită și un remarcabil talent creator.

3. Activitatea lui Dionisie Fotino pe acest teren nu începe, cum s'a crezut, «pe la 1809», ci încă din 1800 și nu la București, ci la Căldărușani.

[1] Pentru acuzațiile de «*fanariotism*» ce se aduc de către eteriști lui Ipsilante la Târgoviște, v. Ilie Fotino, *Op. cit.*, p. 152, nota 1.

www.cimec.ro

4. Dionisie Fotino a compus pentru uzul școalei noastre de cântări bisericești, o gramatică muzicală — care a servit poate ca model lui Anton Pann la întocmirea Bazului — și o serie de compoziții, apreciate de cunoscătorii timpului, între cari amintim în deosebi Noul Doxasticar și Noul Anastasimatar, a căror originale sunt manuscrisele găsite de noi. Traduse și transcrise în noul sistem de notație prin îngrijirea lui Anton Pann și a episcopilor Chezarie și Filotei ai Buzăului, aceste compoziții au găsit apoi o largă răspândire în lumea bisericească a Țării-Românești.

5. Operele muzicale ale lui Dionisie Fotino arată că autorul lor s'a silit și a reușit să iasă din tiparele, uneori prea șterse, ale vechii cântări orientale și prin anume procedee de « retorică muzicală », să dea relief și o expresiune mai vie vechilor motive. Aceste procedee au câștigat teren în muzica bisericească din țara noastră. Ele au fost continuate de elevii lui Dionisie Fotino, în frunte cu Anton Pann și prin acesta transmise generației următoare — nu fără unele exagerări, astăzi desconsiderate.

6. S'a exagerat afirmându-se că Dionisie Fotino a scris în vechiul metod de notație; Dionisie Fotino folosește un sistem destul de simplificat față de cel cu adevărat vechi, astfel că *îl putem socoti între compozitorii cari fac tranziție spre sistema introdusă prin reforma din 1817*. Față de erudiția lui în domeniul muzicei orientale, ar fi exagerat să afirmăm că « nu știe noul metod ». Noul metod reprezintă doar un extras foarte simplificat al vechiului metod.

7. Dionisie Fotino a fost un apropiat al lui Constantin Filipescu, șeful partidei naționale, care luptă pentru înlăturarea regimului fanariot și revenirea la domniile pământene. Figura lui Const. Filipescu — atât de criticată de unii contemporani — ne apare, din referințele date de Dionisie Fotino, ca a unui mare patriot, temperament combativ și generos în slujba unor cauze mari. Legăturile cu Filipescu și cu boierimea din partida națională explică într'o mare măsură ideile și sentimentele atât de românești ale istoricului, atitudinea sa antifanariotă, precum și poziția favorabilă lui Tudor Vladimirescu, pe care o ia în primăvara anului 1821.

VICTOR PAPACOSTEA.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

ASSISES PRÊHISTORIQUES DE L'UNITÉ CARPATHO-BALKANIQUE[1]

On a parlé, on parle et l'on parlera certainement longtemps encore de l'unité de vie, de culture et de destinée historique des régions carpatho-balkaniques. A plusieurs reprises, des historiens, plus autorisés à formuler de telles idées générales que nous ne le sommes nous-mêmes, ont insisté sur les éléments qui constituent le fondement de cette unité. Dernièrement, le directeur de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques, M. Victor Papacostea, lors de l'inauguration des conférences publiques de l'Institut [2], en a fait un exposé appelé à satisfaire aux plus exigeantes prétentions de netteté et de large compréhension. Si nous parvenons à bien choisir nos termes, nous sommes d'avis que l'unité carpatho-balkanique se manifeste, aux temps historiques et à la base des phénomènes apparents superposés, sous l'aspect d'un régime et d'un style unitaire de vie économique populaire, sous celui d'un vaste fond commun de très anciennes traditions de civilisation et de culture et, enfin, sous l'aspect d'une évidente solidarité de destinées historiques. Cette solidarité a ses fondements dans ce même fond commun de traditions des hommes qui habitent la région — et qui ont toujours déterminé une attitude concordante envers certaines sollicitations de la destinée historique —, dans les conditions géographiques de l'espace en discussion et dans la manière identique, ou presque identique, dans laquelle la pulsation du devenir historique a affecté cette partie du continent.

Le temps est certes depuis longtemps dépassé, où les époques qui précèdent la tradition historique écrite — mais qui n'en sont

[1] Communication faite à l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques.

[2] Préface au VI[e] volume de *Balcania*.

www.cimec.ro

pas pour cela moins historiques elles-aussi — étaient encore considérées comme des simples antichambres, obscures et de négligeable importance, de la vraie vie historique, elle seule créatrice de destinées humaines.

Les grands progrès réalisés par la Préhistoire et la Protohistoire pendant les premières décades de ce siècle, et surtout le fait qu'ils ont déterminé les historiens à se rendre compte, chaque jour plus clairement, de l'importance qu'a l'étude des époques mentionnées, non seulement pour l'élargissement de l'histoire proprement dite, mais aussi pour sa juste intelligence, ont donné aux problèmes de Préhistoire une signification toujours plus accusée et ont établi en première ligne la conviction que les plus profondes assises de beaucoup de formes et de phénomènes de la vie historique se sont constituées en des temps dont seulement les recherches minutieuses du préhistorien tentent à éclairer les ténèbres. Il est de cette manière devenue chose courante et qui ne surprend plus personne, — chez nous à partir surtout de Vasile Pârvan, — de voir les préhistoriens collaborer avec les historiens dans la poursuite des grands problèmes des origines, et qu'un thème comme celui qu'un préhistorien cherche à esquisser dans ces pages, paraisse tout-à-fait à propos dans le cadre de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques.

Il est évident, qu'un phénomène historique d'un contour si net et d'une si indestructible persistance, tel que l'unité carpatho-balkanique, ne peut aucunement être le résultat d'un fait historique unique déterminé et ne peut surtout être l'effet d'une cristallisation récente. Nous avons tous le sentiment qu'à la base de cette unité gisent nécessairement certaines réalités historiques précises, quoique complexes, dont les échos traversent des millénaires, réalités que la marche du développement de la vie humaine n'a pas oblitérées, mais qu'elle a, au contraire, ménagées et même, parfois, accentuées.

Nous voici donc mis face à face avec le problème des plus anciennes assises de l'unité carpatho-balkanique. Hâtons-nous d'ajouter que ce n'est pas seulement maintenant et à nous que ce problème se pose pour la première fois. Qui se rappelle les noms et l'activité scientifique de V. Pârvan et I. Andrieșescu, — pour ne mentionner que ces deux représentants qualifiés de la Préhistoire roumaine, — se rend immédiatement compte que nous ne pénétrons point dans un domaine, dont nous devrions initier le défrichement. Nous sommes toutefois d'avis qu'il est toujours utile de reprendre de telles questions, même si un nouvel examen ne pouvait arriver à

www.cimec.ro

d'autres résultats que celui de souligner encore une fois des faits déjà depuis longtemps entrevus. Les données nouvelles des recherches archéologiques prêteront chaque fois un nouveau relief et une plus vive couleur aux anciennes théories. Il est bien entendu que nous n'avons pas l'intention d'entrer dans des détails archéologiques; ce sont seulement quelques idées générales que nous nous proposons plutôt de dégager.

La première apparition *documentée* de l'homme dans les régions qui composent l'espace carpatho-balkanique se place, — d'après nos connaissances actuelles, — à la fin du Pléistocène, vers le commencement de la dernière des grandes glaciations (Würm). En ce temps là, — c'est l'époque de l'homme de Neanderthal, *homo primigenius*, — tout le continent eurasiatique, pour autant qu'il n'était pas recouvert de glaces, constituait encore une unité tenant de l'aurore de l'humanité, lancée sur la voie de l'accomplissement de sa destinée terrestre. Les dernières découvertes signalées dans l'Union Soviétique, jusque dans ses contrées asiatiques les plus orientales, ne laissent subsister aucun doute à ce sujet. Il s'agit là surtout des restes de squelettes de l'homme de Neanderthal, découverts en 1938—1939 dans la grotte de Tešik-taš, dans le Sud de l'Usbekistan, sur les pentes Nord du Tien-Chan et représentant pour le moment la plus orientale trouvaille de restes de l'*homo primigenius*; la plus orientale station *européenne* de l'homme moustérien, et aussi la plus Septentrionale (par 56° latitude Est Greenwich et 58° longitude), a été identifiée près de la ville de Molotov, dans le gouvernement de Perm, et publiée en 1940. L'homme de Neanderthal signale ainsi sa présence et celle de son industrie d'un bout à l'autre du continent eurasiatique. Mais, dans l'impossibilité d'identifier et de fixer pour cette époque, des *différenciations* plus profondes et absolument certaines, il est bien entendu que nous ne sommes pas à même — et ne le serons jamais, semble-t-il, — de faire remonter si loin dans les temps passés, aucun des éléments qui résident à la base de l'unité carpatho-balkanique.

L'homme de Neanderthal disparaît, du reste, d'une façon qui reste encore assez mystérieuse et sujette à controverses, pour être substitué, à l'époque plus récente du Paléolithique (Paléolithique supérieur), par une race nouvelle, celle de l'*homo sapiens fossilis* (Crô-Magnon et ses variantes). Il s'agit de l'intervale qui comprend les quelques 50.000 années qui se sont écoulées entre la phase maximum de la dernière glaciation et l'ère chrétienne. L'*homo sapiens*

www.cimec.ro

fossilis est le créateur d'une culture supérieure, quoique de caractère primitif, et qui transmet aux temps ultérieurs, par des voies pas encore suffisamment claires, bon nombre d'éléments qui la caractérisaient. Dans l'espace carpatho-balkanique, cette race semble présenter, à en juger d'après les découvertes connues jusqu'à présent, quelques caractères spécifiques, qu'elle partage du reste avec de plus vastes régions de l'Europe centrale et orientale. Il est juste, en effet, que l'on remarque à cette époque — disons entre 50.000 et les environs de l'an 10.000 av. J.-C. —, à travers le continent eurasiatique, certaines différenciations régionales de vie et de culture matérielle et spirituelle; rien de tout cela ne se manifeste toutefois sous la forme d'une restriction spécifique, d'une différenciation caractéristique quant à l'espace qui nous intéresse. Néanmoins, si nous tenons compte de quelques évolutions ultérieures, — dans l'*holocène*, — nous sommes obligés de retenir, quoique seulement à titre de simple soupçon, certains éléments du Paléolithique supérieur, qui semblent esquisser l'un ou l'autre des premiers traits distinctifs de l'unité dont nous nous occupons. Il s'agit là, pour préciser, — en dehors de quelques autres détails qui ne se détachent pas encore avec assez de netteté, — de l'apparition de l'ornementation spiralo-méandrique et des sculptures en forme d' « idoles » féminines. Il importe toutefois de souligner que, — à notre avis du moins, — la transmission *locale*, du Paléolithique au Néolitique, de ces éléments, n'est en aucune manière bien établie.

Nous sommes, malheureusement, très faiblement renseignés en ce qui concerne l'époque suivante, celle qui fait la transition entre le Paléolithique et le Néolithique. Malheureusement, parce que les quelques faits dont nous disposons, nous permettent de soupçonner qu'il s'agit là d'une époque de grande importance pour la constitution de l'unité carpatho-balkanique. Le temps qui s'est écoulé à peu près entre l'année 10.000 av. J.-C. — date approximative de la clôture du cicle glaciaire et du Paléolithique — et l'an 3.000—2.500 av. J.-C. environ, — quand, dans nos régions, nous rencontrons partout la civilisation néolithique définitivement constituée, — ce laps de temps pendant lequel la vie de l'homme est passée, dans cette partie du monde, du degré d'existence instable que marquent la chasse et la cueillette, aux formes stables, différenciées et de beaucoup enrichies du Néolithique, la période enfin, pendant laquelle prend naissance, d'une façon qui n'est pas encore pleinement claire, le *Néolithique*, — représente, à n'en pas douter, l'une des époques

www.cimec.ro

les plus décisives de l'histoire de l'espace carpatho-balkanique et de celle de l'Europe en général. C'est, en effet, l'époque pendant laquelle se forment les assises des premières grandes et persistantes différenciations. Exprimé par une formule absolue, le phénomène pourrait être défini comme la *constitution du substratum permanent* de ces régions, — et l'on comprendra facilement que cela veut dire la cristallisation de la première assise profonde, très ancienne, de l'unité carpatho-balkanique. Pendant ce temps, — c'est, si l'on se le rappelle, l'ancien *hiatus* qui hantait la Préhistoire européenne au siècle dernier, — des chasseurs épi-paléolithiques, métissés de nouveaux venus, évoluent vers les formes de la vie néolithique. Les traits fondamentaux de cette nouvelle vie, — la stabilité des établissements, l'agriculture, l'élévation du bétail, etc., — tout le capital de formes de vie, au fond, qui a caractérisé après, pendant plus de 4.000 ans, la vie ethnographique des masses populaires de ces régions, — peuvent être interprétés comme représentant la première grande cristallisation — dans des formes strictement différenciées et persistantes — qu'a subie la vie humaine dans ces régions. Ce sont les premiers *paysans* et les premiers *pasteurs* qui naissent dans l'espace carpatho-balkanique, — paysans et pasteurs que la superstructure urbaine, à culture speculative, n'affectera qu'assez tard et dans des époques et degrés différents selon la région.

L'époque et les diverses civilisations néolithiques locales ont été éclairées par la documentation archéologique — de jour en jour plus riche, quoique d'importantes lacunes subsistent encore — d'une manière si intense, que nous sommes parfois enclins à les considérer comme des phénomènes relativement très rapprochés de notre époque et tout-à-fait limpides du point de vue historique.

L'espace carpatho-balkanique se manifeste, à cette époque, sous ce double aspect, qui ne cessera jamais de le caractériser jusqu'à nos jours: unité fondamentale dans l'ensemble, articulée en des différenciations régionales. Nous estimons inutile d'insister sur l'unité de l'aire carpatho-balkanique à l'époque néolithique. Les conceptions analysées ou militées chez nous par feu I. Andrieșescu ont rendu familières, nous le pensons, les données de ce problème. Ce qui nous semble plus intéressant à mentionner, c'est plutôt la manière dont les différenciations régionales accentuent, de jour en jour plus nettement, au fur et à mesure que notre documentation archéologique s'enrichit, leurs contours au-dedans de cette unité d'ensemble, et aussi, ensuite, la façon dont les divers aspects ré-

www.cimec.ro

gionaux se développent à travers les époques pré- et proto-historiques ultérieures. L'espace compris entre le Dnjepr (avec la Desna), la Galicie et la Transylvanie du Sud-Est forme le bloc nord-oriental de cette unité néolitique, caractérisé par la céramique peinte du type Tripolje-Cucuteni-Ariușd. L'évolution de ce bloc a été influencée, de très bonne heure, par les mouvements et les restratifications produites dans les steppes de la Russie du Sud (conditionnées elles-mêmes, à leur tour, par des phénomènes plus lointains encore).

Le reste de la Transylvanie, jusqu'à la Tisa, de même qu'une partie de l'espace danubien et morave, en Serbie, forment un bloc occidental, à l'intérieur duquel certaines instabilités périphériques préfigurent des glissements ultérieurs le long de la ligne de fracture thraco-illyrienne, — en soulignant en même temps l'empreinte que les facteurs géographiques ont toujours apposée aux réalités ethniques et historiques de cet espace.

Presque toute la Bulgarie, avec l'Olténie, la Valachie et la Dobroudja — l'aire balkano-danubienne dans un sens plus restreint — constituent un bloc méridional de civilisations néolithiques, qui par la Thrace, la Grèce avec les îles de l'Égée et la Crète, — fenêtres largement ouvertes vers le monde anatolien et oriental, — établit avec l'Orient, ce contact qui s'est avéré indestructible et l'est resté.

Pourtant il ne faut pas à aucun moment perdre de vue, que ces blocs de l'unité néolithique de l'espace carpatho-balkanique n'ont jamais eu, pendant ces temps-là, un caractère rigide, de fixité permanente. Au contraire, ce dont est frappé quiconque s'occupe de plus près avec ces réalités historiques, c'est justement le fait que, à l'intérieur du grand espace carpatho-balkanique, les déplacements de peuples et les transmissions d'éléments de culture constituent un phénomène permanent. Même dans les périodes pendant lesquelles tout indiquerait par ailleurs un développement paisible, stable et sans trouble, l'oeil attentif du préhistorien arrive à déceler de continuels déplacements, pressions et restratifications, qui dénotent dans leur totalité, et sous l'apparente placidité de l'évolution néolithique, un rythme vivace, presque inquiet, qui la traverse et qui reçoit son impulsion d'une part des forces internes mêmes, agissant dans les différents blocs, de l'autre, des pressions qui s'exerçaient du dehors, tout autour de notre aire.

L'unité néolithique spécifique du Sud-Est de l'Europe (qui trouve son expression archéologique la plus manifeste dans la céramique à bandes spiralo-méandriques et dans la tendance vers la

www.cimec.ro

peinture des vases) est la première grande assise originaire de l'unité carpatho-balkanique, qui soit documenté historiquement. Sur elle va se greffer toute l'évolution ultérieure, et précisément dans le sens que cette unité va continuellement être morcelée et continuellement refaite. Vue de cet angle, l'unité de vie, de culture et de destinée historique de l'aire carpatho-balkanique n'est pas un phénomène fixe, constitué une fois pour toutes et définitivement, mais plutôt un processus historique continu, une réalité à laquelle le devenir historique, — en détruisant et en refaisant sans relâche, — travaille incessamment jusqu'à nos jours.

On pourrait naturellement poursuivre, à travers les époques préhistoriques, ce processus de désagrégation et de réfection, d'éliminations et d'additions succesives. Ce serait toutefois donner à cet exposé des proportions mal ajustées à son caractère. Nous nous bornerons à attirer l'attention sur le deuxième grand processus historique qui a mené à la constitution de l'unité carpatho-balkanique, le seul, de tous ceux qui ont suivi, qui égalât en importance celui que nous avons vu se consumer pendant l'époque de formation du Néolithique. Il s'agit de l'indo-européenisation de l'espace en question. Aucun événement historique, parmi tous ceux qui ont dans la suite affecté cet espace (à l'exception peut-être de la descente tardive de la branche *slave* des peuples indo-européens) n'a plus influencé si profondément et de manière si générale la vie du substratum biologique et culturel permanent de l'espace carpatho-balkanique, comme l'a fait celui qui, — à l'époque de transition entre le Néolithique et l'âge du bronze, — a eu comme résultat l'indo-européenisation de ce substratum.

On pourrait démontrer avec aisance, croyons-nous, que ni les invasions cimmériennes, ni celles des Scythes — l'« épisode scythique », d'après la formule géniale de N. Iorga — et d'autant plus ni celles celtique et romaine n'ont eu des effets qui aient pu modifier de manière essentielle la structure déjà existante de l'unité carpatho-balkanique.

Tout autrement se présentent les choses quant aux mouvements de peuples et aux bouleversements, parfois catastrophiques, survenus vers la fin du Néolithique, après l'an 2.000 av. J.-C. à peu près, et qui ont préludé à l'âge du bronze dans l'aire carpatho-balkanique. Car il nous semble, en effet, que toutes les tentatives, se produisant avec une périodicité presque calculable, de démontrer le caractère indo-européen des civilisations néolithiques anciennes

www.cimec.ro

de notre espace, et aussi celles qui tendent à faire remonter la séparation des divers indo-européens du tronc commun jusque dans le Mésolithique, partent de prémisses erronnées et s'appuient sur des arguments qui font impression seulement par suite du fait que, périodiquement, le monde scientifique se fatigue à examiner ce passionant problème toujours sur les mêmes bases et sent le besoin d'un nouveau « renversement des idoles », des conclusions devenues quasi-certaines.

Il n'est, d'autre part pas moins vrai que c'est presque un nonsens que de créer un contraste frappant entre un prétendu esprit « nordique » et un esprit « sudique », lui aussi non moins supposé. Autant que des altérations si profondes de l'âme et des cristallisations culturelles humaines, comme celle que cherchent à mettre en formule les épithètes mentionnées de « nordique » et « sudique », sont réellement arrivées, elles se manifestent sur la scène de l'histoire seulement sous la forme d'une transition lente, de sorte qu'on pourrait opposer éventuellement, et de certains points de vue seulement, tout au plus le Nord germanique, — germanique à partir seulement de l'âge du bronze, — à l'Orient mésopotamien. Considérée de ce point de vue là, l'unité carpatho-balkanique se présente, tant à l'époque néolithique, que pendant l'âge du bronze également, comme participant dans des proportions variables à la vie européenne et en même temps aussi à celle de l'Orient. Mais avec cet Orient même, notre espace n'a jamais eu un contact direct, il ne s'agit pas là d'une unité *européenne* distancée de façon abrupte par rapport à une unité *orientale ;* au contraire, le monde égéen, d'une part, et le Caucase — la seconde voie de communication avec l'Orient et dont l'on ne tient pas toujours suffisamment compte, — de l'autre, établissent une liaison à lentes transitions.

Nous estimons par conséquent, que l'indo-européenisation des régions carpatho-balkanique ne peut être en aucune façon conçue comme l'application d'un cachet *nordique* sur un monde sud-oriental, mais seulement comme un processus de restratification et de renforcement d'un monde qui n'avait jamais cessé d'être européen, — même s'il avait reçu plus d'éléments orientaux que d'autres contrées européennes. Il n'est d'ailleurs point du tout exclu que l'indo-européenisation ait eu son point de départ dans des régions plus proches de notre aire, que ne l'est le Nord germanique.

Il nous semble encore nécessaire d'attirer l'attention sur un détail : en ce qui concerne le caractère européen ou oriental, *Est* ne

www.cimec.ro

signifie pas par définition *Orient* et, par exemple, dans les steppes de la Russie du Sud, l'Orient commence naturellement sur des lignes variables, selon les époques, mais, en tout cas, jamais plus à l'Ouest du Dnjepr, — et maintes fois assez loin à l'Est de ce fleuve.

Il nous semble, enfin, indiqué de mentionner aussi la conception du regretté Vasile Pârvan, qui a exagéré d'une part, pour l'époque hellénique et hellénistique, la différence entre les Thraces du Nord et ceux du Sud, et a tenté de l'autre de démontrer, pour l'époque de l'an 1.000 av. J.-C. environ, un supposé *occidentalisme* des régions carpatho-danubiennes. Cette dernière construction nous apparaît aujourd'hui évidemment comme une naïveté, en première ligne parce que la théorie opère avec un occidentalisme « d'avant la lettre », et ensuite parce que le supposé occidentalisme des civilisations du bronze tardif à l'intérieur de l'arc carpathique (et aussi plus loin vers l'Est et le Sud) n'a existé pas même sous la forme conçue par Pârvan. On peut tout au plus dire que la civilisation du bronze et du fer de l'Italie, qui servait comme point de départ à la théorie de Pârvan, était, comme origine et caractère fondamental, tout aussi européenne, que celle de nos régions.

L'indo-européenisation des régions carpatho-balkaniques ne signifie du reste aucunément la suppression absolue de l'ancien fond local, ou l'établissement de bases tout-à-fait nouvelles de vie historique. Son importance est certes grande, mais ceci surtout dans le sens d'une fixation définitive des formes et du contenu du substratum autochtone. Ainsi que cela est prouvé chaque jour plus clairement en Asie Mineure, — et, par ailleurs, en Grèce également, — la pénétration et l'assimilation des Indoeuropéens n'ont pas affecté les assises profondes de la vie locale. La même chose peut être constatée partout dans l'aire de l'unité carpatho-balkanique. Un rôle important dans la réfection de l'unité brisée et de l'équilibre dérangé est celui joué par l'articulation et la différenciation régionales, pendant le Néolithique, de l'aire carpatho-balkanique, que nous avons signalées au début. Le processus de l'indo-européenisation n'a pas atteint de manière égale et uniforme toute la vaste région qui nous intéresse. Si l'on peut dès lors admettre que dans certains endroits le substratum néolitique a été éliminé presque complètement, en d'autres endroits, proches ou même voisins des premiers, il s'est en échange maintenu, en continuant à être actif dans le sens d'un retour presque fatal à l'ancien comportement. Pour ne citer que quelques exemples seulement, nous rappelerons que l'on pour-

www.cimec.ro

rait démontrer une véritable *récolonisation*, à l'époque du bronze, de certaines régions dans lesquelles le fondement néolithique avait été oblitéré, — récolonisation dont le point de départ doit être cherché dans l'aire de certains groupes voisins, nés à la suite de la nouvelle synthèse et où le substratum néolithique parvient presque à prédominer. L'effet d'un tel mouvement ne pouvait être, naturellement, que la reintégration de la région colonisée dans l'unité générale.

On peut signaler, ensuite, le caractère plus traditionnel, plus fortement ancré dans l'assise néolitique, du bronze moyen dans le Sud et l'Ouest de l'Olténie et dans les régions serbes avoisinantes, comme de celui de la Transylvanie centrale et occidentale également, — phénomènes qui manifestent, avec toute la clarté requise, la réactivation du substratum néolithique, après la clôture du processus d'indo-européénisation des régions respectives. C'est en partant de ces centres, et par des déplacements qui n'ont eu rien d'uniforme et rien de très manifeste, mais qui ont été régis par le développement organique de la vie historique, que va se refaire ensuite, toujours de nouveau, l'unité de l'aire carpatho-balkanique.

Nous avons tenté de suggérer, pendant cette dernière dizaine d'années, et en partant toujours des indices tirés de l'étude des matériaux archéologiques dont nous disposions, que ni les migrations des Cimmériens, autour de l'an 800 av. J.-C. environ, ni celles des Scythes, vers 600 av. J.-C. et, enfin, ni celles des Celtes, peu avant l'an 300 av. J.-C., non pas affecté trop profondément l'espace carpatho-balkanique. Au fond, tous ces déplacements de peuples et de formes de civilisation peuvent être considérés, si on les regarde du point de vue de leur effet sur le substratum, comme de simples questions internes. Aucun n'apportait, d'ailleurs, des éléments essentiellement différents de ceux qui figuraient déjà, fortement cimentés, dans la structure de l'unité carpatho-balkanique. Les Scythes eux-mêmes, par exemple, qu'on est enclin à considérer comme un élément moins homogène, étaient plus européens, dans le fond, qu'ils ne sont présentés par le goût pour le sensationnel et l'exotique que manifestent les quelques écrivains grecs qui les signalent ou les dépeignent.

Pour clôre ce rapide exposé, nous serions heureux, si nous avions réussi à rendre vraisemblables quelques idées, que nous estimons devoir être prises nécessairement en considération, chaque fois que l'on se pose la question des plus anciennes assises de l'unité carpatho-balkanique. Il s'agit là, notamment, de l'idée que, d'après

www.cimec.ro

notre documentation actuelle, le premier fondement certain de cette unité a été posé à l'époque néolithique, c'est-à-dire pendant le III^e^ millénaire av. J.-C., et cela non pas à la suite d'un événement unique et définitif, mais plutôt comme résultat d'une évolution plus ancienne, que nous ne connaissons pas assez bien pour le moment. Et, ensuite, comme un phénomène en continuelle croissance, comme un processus historique vivant, d'incessante pulsation, — processus qui dure encore de nos jours. Après l'époque néolitique, et du point de vue historique large, l'événement le plus important a été celui qui, pendant la transition vers l'âge du bronze, a eu comme résultat l'indo-européenisation du riche et puissant substratum néolithique des régions carpatho-balkaniques. C'est alors que se sont cimentées de manière définitive, dans cet espace, les formes de vie historique, qui l'ont caractérisé ensuite. Les troubles et les intrusions de dehors qui ont suivi ensuite, jusqu'à la conquête romaine inclusivement, furent loin d'avoir le même écho profond, qu'avait suscité l'indoeuropéenisation. Ceci, naturellement, en ce qui concerne le fondement structural de la vie de ces régions, et non pas quant aux changements produits dans le domaine de la superstructure politique et économique. La position de l'unité carpatho-balkanique entre l'Europe et l'Asie, enfin, est une position de transition graduée, elle-même comprise dans une série de dégradations lentes, sans contrastes abruptes.

En partant de ces quelques idées générales — et pour les vérifier — on pourra examiner l'une ou l'autre des époques préhistoriques des régions carpatho-balkaniques et établir, à cette occasion, toute une série de détails, que nous avons été obligés, dans notre exposé, de laisser de côté, sans les avoir toutefois oubliés.

ION NESTOR

www.cimec.ro

SCYTICA

A PROPOS D'UN PASSAGE DE L'ITINERARIUM ANTONINI 225, 3

L'*Itinerarium Antonini*, rédigé, comme il est bien connu, au début du IV^e^ siècle apr. J.-C., contient aux Nos. 225—226 la série suivante de localités et les distances qui les séparent exprimées en milles:

225, 1. Biroe, m. p. XIIII (de Cius)
2. *Trosmis* leg. *I. Jovia*, m. p. XVIII
3. *Scytica*
4. Arrubio, m. p. VIIII
5. Diniguttia, m. p. VIIII

226, 1. Novioduno leg. II.
Herculea m. p. XX

Les archéologues ont identifié et fixé sur les cartes la plupart des localités plus haut mentionnées [1]. Nous savons aujourd'hui que Biroe (ou Beroe) se trouve près d'Ostrov, Trosmis (plus correctement Troesmis) au point Igliţa, Arrubio (Arrubium) à la lisière du Măcin actuel, etc. Scytica est la seule localité dont la position demeurait inconnue. Selon l'*Itinerarium Antonini* nous devions la chercher quelque part entre Troesmis et Arrubium. Il est vrai qu'il existe à Carcaliu, situé entre ces deux localités, les vestiges d'un castrum dont nous ne connaissons pas le nom antique. Il faut toutefois observer que sur tout le *limes* danubien, comme ailleurs, il y avait entre les grandes cités des castra intermédiaires établis pour renforcer la défense de la frontière, que les itinéraires n'avaient aucun motif de rappeler, et, en effet, ils ne le font pas. D'ailleurs le

[1] R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, publiée par l'Académie Roumaine, Bucarest, 1938, avec la plus récente carte de la Dobroudja romaine.

www.cimec.ro

castrum de Carcaliu a été construit plus tard, entre 337—340 apr. J.-C.

Une autre circonstance — qui pourrait être interprétée comme une omission du copiste de l'*Itinerarium* — rend encore plus difficile l'identification de l'énigmatique Scytica avec le castrum de Carcaliu: c'est que l'Itinerarium ne donne pas la distance de cette localité de celles des villes voisines Troesmis et Arrubium.

Enfin, aucun des itinéraires antiques, en dehors de l'*Itinerarium Antonini*, ne mentionne une localité Scytica.

D'autre part, en examinant la distance qui sépare Troesmis d'Arrubium, distance notée dans l'Itinerarium par m. p. VIIII et tenant compte du fait que vue la configuration du sol, le tracé de la route antique de frontière a dû suivre approximativement le tracé de la route actuelle, nous voyons qu'elle correspond à la distance qui sépare Iglitza de Măcin.

Nous constatons donc que les distances de l'Itinerarium sont correctement enregistrées et ceci nous amène à conclure qu'il n'y à pas moyen d'intercaler Scytica entre les deux centres romains Troesmis et Arrubium. Et pourtant, tous les manuscrits de l'Itinerarium conservent ce nom, au même endroit, parfois sous des formes altérées. C'est ainsi que dans le manuscrit P. nous le retrouvons sous la forme *Scitia*, dans D. *Sitica* ainsi que la distance qui le sépare de Troesmis, m. p. VIII [1], voulant, paraît-il, compléter la lacune que nous avons signalée plus haut. Otto Cuntz dans son excellente édition de l'Itinérarium [2] explique le mot Scytica par sa note « Scytia sc. provincia ».

Reproduisant à la page LX. 225 de ses *Itineraria Romana* [3] le texte de l'Itinerarium, Konrad Miller met le mot Scytica entre parenthèses, considérant qu'il a peut-être été interpolé, et le mentionne à la colonne 509 avec l'observation suivante « von jetzt ab Scytica », supposant probablement que, à partir de l'Itinerarium, Troesmis aurait été denommée Scytica.

Deux motifs rendent insoutenables les explications de Miller et Cuntz. En premier lieu, on doit remarquer que l'auteur de l'Itinerarium n'a pas groupé les localités par provinces. En second lieu,

[1] Otto Cuntz, *Itineraria Romana*, I: *Itineraria Antonini Augusti et Burdigalense*, ed. Teubner, Leipzig, 1929, p. 32, l'appareil critique.

[2] *Ibid.*

[3] K. Miller, *Itineraria Romana*, Stuttgart, 1916.

www.cimec.ro

s'il avait eu l'intention de spécifier où commence la série de localités de la province Scytia Minor, il aurait dû commencer par Axiopolis.

Étant donné les faits précédents, il fallait une nouvelle information étrangère au texte de l'Itinerarium pour expliquer le texte dont nous nous occupons. Cette information, nous l'avons obtenue en 1939, au cours des fouilles archéologiques entreprises dans la cité romaine de Bisericuţa — fort probablement la Dinogetia du géographe Ptolémée — située sur un ilot, au coude que fait le Danube en face de la ville de Galatzi [1].

Lorsque, dans les premières années de son règne, l'empereur Dioclétien réorganisa la défense de la frontière danubienne, il créa dans la Dobroudja du Nord la nouvelle province de *Scytia Minor*. Pour la défense de cette nouvelle province, il créa aussi deux nouvelles légions — les premières créées par lui — *legio prima Jovia* et *legio secunda Herculea*. Il fortifia de nouveau les cités de ce *limes* qui était le plus menacé par les invasions d'au delà du Danube. Les travaux de fortification furent exécutés par les soldats des légions nouvellements créées.

Parmi les briques et les tuiles employées aux travaux de maçonnerie, j'ai découvert une série d'exemplaires, portant le timbre de la légion prima Jovia [2], sous la forme suivante:

Leg(ionis) I Joviae Scy(ticae).

Ces briques sont d'autant plus importantes qu'elles sont les premiers documents épigraphiques certains ayant trait à la légion prima Jovia [3]. Elles nous montrent que le nom entier de la légion, à une certaine date était de *legio prima Jovia Scytica*.

[1] Cf. Gh. Ştefan, *Dinogetia I* dans *Dacia, Recherches et découvertes archéologiques en Roumanie*, VII—VIII (1937—1940), pp. 401—425.

[2] *Ibid.*, p. 409, fig. 12, 1—5.

[3] L'inscription de Cius (*CIL.*, III, 7494) nous donne une forme *primani* mais, en général, ce mot est interprété comme ayant trait aux soldats de la légion *prima Italica*.

www.cimec.ro

La découverte de ces documents résout le problème du mot Scytica de l'Itinerarium Antonini. Si nous relions ce mot (225, 3) à la ligne précédente (225, 2) nous obtenons la lecture suivante: « Trosmis leg. I. Jovia Scytica ». Transférons une rangée plus bas le chiffre qui indique la distance et modifions l'énumération des localités. Le mot Scytica a été écrit une rangée plus bas parce qu'il n'y avait pas de place dans la ligne précédente (225, 2). C'est aussi ce qui a eu lieu au No. 226,1).

Selon notre correction, le texte aurait l'aspect suivant:

225, 1. Biroe,		m. p. XIII
2. *Trosmis*	leg. *I. Iovia Scytica,*	m. p. XVIII
3. Arrubio,		m. p. VIIII
4. Diniguttia,		m. p. VIIII
226, 1. Novioduno	leg. II. Herculea,	m. p. XX

En ce qui concerne les deux epithètes de la légion prima Jovia Scytica, il n'y a que le deuxième qui comporte certaines discussions. En effet, le cognomen Jovius est l'epithète sacrée adoptée par Dioclétien tandis qu'on accorde à Maximien celui de Herculeus. Elles montrent que dans la tétrarchie créée par Dioclétien, lui-même et Maximien sont *Augustes*, mais Dioclétien est pourtant le premier des deux Augustes tout comme Jupiter est le roi des Dieux. Plusieurs légions reçurent l'épithète de *Iovia*, comme il arriva aussi avec l'épithète de *Herculea*.

Le cognomen « Scytica » paraît toutefois un peu étrange car à cette époque tardive, on ne connaît aucun cas de deux cognomens attribués à une seule légion. Ceci a été remarqué et m'a été communiqué par M. le Prof. R. Egger de l'Université de Vienne qui a vu les briques originales et a été d'accord avec ma lecture. Nous trouvons cependant dans *Notitia Dignitatum Occ. V, 264*, une *legio I Flavia Gallicana Constantia* [1]. Un seul exemple n'est pas sans doute suffisant mais il nous aide à établir au moins une analogie. D'autre part dans l'inscription *CIL, VI, 2759* qui date justement de l'époque qui nous intéresse, on nous parle d'un Val. Tertius qui « militabit legione M(o)esiaca ». Ritterling croit que cette *legio Moesiaca* est la *legio I Italica* [2]. On peut donc constater au début du quatrième

[1] R i t t e r l i n g, *legio* dans *R. E.*, 1405, V.
[2] *Ibid.*, 1415, 4.

www.cimec.ro

quart du III^e siècle une tendance à dénommer les légions avec un cognomen, d'après le nom de la province où elles siègent.

La légion I Jovia a peut-être été nommée Scytica pour éviter toute confusion entre cette nouvelle *legio prima* et celle dont les *vexilationes* avaient veillé à la défense de la province jusqu'à Dioclétien, à savoir la *legio prima Italica*. Le cognomen de Scytica attribué à cette nouvelle légion accentue le sentiment de sécurité de la nouvelle province appelée Scytia. Ses habitants pouvaient ajouter à ce sentiment de sécurité l'orgueil d'une légion propre qui porte le nom-même de la province. C'est un élément psychologique qui ne manque pas d'importance dans cette période dangereuse pour la Dobroudja du Nord. Les soldats de cette légion ainsi que ceux de la II-e légion *Herculea* sont des troupes de frontières (*milites limitanei* ou *ripenses*), étroitements liés à la province qu'elles défendent.

Pour finir, nous pouvons donc conclure au sujet du mot Scytica de l'Itinerarium Antonini ce qui suit:

1. Scytica n'est pas le nom d'une localité; 2. Ce n'est pas non plus un adjectif associé au substantif « provincia »; 3. C'est un second cognomen de la légion I. Jovia; 4. Le passage en question de l'Itinerarium Antonini est fort exact et ne nécessite que la correction proposée plus haut.

GH. ŞTEFAN

www.cimec.ro

LA CHRONIQUE DE LA MORÉE SUR LES COMBATS DE JEAN ASSEN AVEC LES LATINS

La Chronique de la Morée, qui raconte l'histoire de la Principauté fondée dans le Péloponnèse, après la quatrième Croisade, par les Français, nous fut conservée en quatre versions écrites en quatre langues différentes: en grec populaire, en français, en italien et en aragonais. Toutes les quatre versions ont à la base un prototype commun, qui, jusqu'à ce jour, n'a pas été découvert. De la version grecque, écrite en vers politiques, alors que les autres sont en prose, il nous est resté trois manuscrits, dont l'un se trouve à Copenhague (*Codex Havniensis*, 57), le second à Turin (*Codex Taurinensis*, B. II. I) et le troisième à Paris (*Codex Parisinus*, 2998). De ce dernier, il nous a été conservé aussi deux copies plus modernes, dont l'une se trouve à Paris (2753) et l'autre à Berne (509 grec). Des trois autres versions: française, italienne et aragonaise, nous ne possédons qu'un seul manuscrit. Le manuscrit français se trouve à la Bibliothèque royale de Bruxelles (N°. 15.702), celui italien, à la Bibliothèque Marcienne de Venise (*Append. Ital.*, Cl. VIII, No. 712), tandis que le manuscrit aragonais se trouvait à la Bibliothèque du duc d'Ossuna et fut acheté, plus tard, par le gouvernement espagnol.

Toutes les quatre versions de la Chronique de la Morée ont été publiées. La version grecque a eu le plus grand nombre d'éditions. En 1825, J. A. Buchon a fait paraître, après le Parisinus, la première partie seulement de la Chronique, l'accompagnant en plus d'une traduction française [1]. En 1841, Buchon a publié une

[1] Le titre de cette édition est: *Chronique de la conquête de Constantinople et de l'établissement des Français en Morée, écrite en vers politiques par un auteur*

www.cimec.ro

nouvelle édition, qui, cette fois, contenait toute la chronique comprise dans le Codex Parisinus, accompagnée de la traduction française [1]. C'est encore Buchon qui a publié, en 1845, la version grecque aussi du *Codex Havniensis* 57, qui est plus ancien et plus complet par rapport au *Codex Parisinus* [2]. Le professeur J. Schmitt de l'Université de Leipzig a fait paraître, en 1904, une édition critique, en publiant parallèlement les deux principaux manuscrits grecs de Copenhague et de Paris, et donnant les variantes du *Codex Taurinensis* [3]. La dernière édition de la version grecque est celle de Kalonaris, qui fut publiée il y a cinq ans à Athènes [4]. C'est une

anonyme dans les premières années du XIV-ème siècle et traduite pour la première fois d'après le manuscrit grec inédit par J. A. Buchon, Paris, 1825. C'est le volume quatre de la *Collection des Chroniques nationales françaises*. Buchon a dédié cette édition « à la princesse Soutzo, à Ovidiopol sur les rives du Dniester », dont il dit, dans sa dédicace, que « familière avec la langue des chroniqueurs byzantins qu'avec celle d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon, et avec l'histoire de l'Occident qu'avec celle de l'Orient, vous verrez avec plaisir dans ce vieux monument, si longtemps oublié, les descendants de vos frères Spartiates refuser de courber la tête devant les conquérants, et, après avoir bravé avec leur tunique légère et leur flèche rapide l'épaisse cotte de mailles et la longue lance des chevaliers français, finir par les repousser des plaines et des châteaux forts et par y extirper les derniers germes et de la féodalité qu'ils avaient voulu y transplanter, et du jargon par lequel ils avaient déjà commencé à corrompre la belle langue d'Homère ».

[1] Cette édition a été publiée dans la collection *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIII-e siècle publiées pour la première fois, élucidées et traduites par J. A. C. Buchon*, Paris, 1841, pp. I—XLIII et 1—216. D'après cette édition de Buchon, Ioan Grubea a publié en langue roumaine un résumé dans sa thèse: *Cronica anonimă a Romaniei şi Moreei. Un document de viaţă franceză în Orient în sec. XIII*, Bucarest 1932, pp. 11—57, où il analyse surtout la vie française en Orient et notamment celle de Morée.

[2] Publiée dans les *Recherches historiques sur la Principauté française de Morée et ses hautes baronnies*, vol. 2, Paris, 1845, sous le titre: Βιβλίον τῆς Κουγκέστας, et autre poème grec inédit.

[3] L'édition de Schmitt a été publiée sous le titre: *The Chronicle of Morea*, Τὸ χρονικὸν τοῦ Μορέως. *A history in political verse, relating the establishement of feudalism in Greece by the Franks in the thirteenth century. Edited in two parallel texts from the mss of Copenhagen and Paris, with introduction, critical notes and indices by John Schmitt, Ph. D. professor extraordinary at the University of Leipzig*, London, 1904.

[4] Le titre de l'édition de Kalonaris est: Τὸ χρονικὸν τοῦ Μορέως. Τὸ ἑλληνικὸν κείμενον κατὰ τὸν κώδικα τῆς Κοπεγχάγης μετὰ συμπληρώσεων καὶ παραλλαγῶν ἐκ τοῦ Παρισινοῦ. Εἰσαγωγή, ὑποσημειώσεις καὶ ἐπεξεργασία ὑπὸ Πέτρου Π. Καλονάρου, διπλωματούχου τοῦ γαλλικοῦ Πανεπιστημίου Aix, καθηγητοῦ παρὰ τῇ Στρατ. Σχολῇ τῶν Εὐελπίδων, Athènes 1940.

www.cimec.ro

édition critique et l'on y trouve publié le manuscrit de Copenhague, qui, quoique le plus complet, présente quelques lacunes. C'est pourquoi, afin de rétablir le texte, l'éditeur y a introduit des vers du Parisinus, qui manquent dans le Havniensis. Ces vers ont été néanmoins imprimés en caractères cursifs, de sorte que le lecteur se rend de suite compte de ces intercalations. Dans l'annotation, se trouvent mentionnées les variantes et les lectures tirées de Parisinus, qui présentent aussi un intérêt linguistique.

La version française a été publiée deux fois: la première fois par J. A. Buchon et la seconde par Jean Lognon[1]. La version italienne a été publiée par Karl Hopf dans les *Chroniques gréco-romaines inédites ou peu connues* (Berlin, 1873). La version aragonaise a été publiée par Alfred Morel-Fatio, avec la traduction française en regard[2]. Presque toutes les éditions susmentionnées sont accompagnées d'introductions et de nombreuses notes.

Si nous faisons abstraction de la version italienne, qui est une paraphrase en prose de la version grecque, les trois autres versions se complètent, vu que dans chacune nous trouvons certaines informations qui ne sont point mentionnées dans les autres, alors que les versions écrites postérieurement continuent le récit. Ainsi, la version grecque s'arrête à l'année 1292, la version française va jusqu'à l'année 1305, la version aragonaise jusqu'en 1377. La date où furent écrites les versions grecque et française n'est pas exactement connue. De nombreuses discussions eurent lieu à ce sujet et diverses opinions furent exprimées. L'on croit que la version grecque fut écrite vers l'an 1388, la version française entre 1332—1346. Par contre, pour la version aragonaise, il nous est resté un précieux document qui nous montre quel fut le compilateur de la Chronique

[1] La première édition a été publiée dans le premier volume des *Recherches historiques sur la Principauté française de la Morée et des hautes baronnies*, sous le titre: *Le livre de la Conqueste de la Princée de la Morée. Publiée pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque des Ducs de Bourgogne à Bruxelles avec notes et éclaircissements par Buchon*, Paris, 1845, et la seconde édition porte le titre: *Livre de la Conqueste de la Princée de l'Amorée. Chronique de Morée (1204 — 1305), publiée pour la Société de l'Histoire de France par Jean Lougnon*, Paris, 1911.

[2] Le titre de cette édition est: *Libro de los fechos et conquistas del Principado de la Morea, compilado por comandamento de Don Fray Johan Ferrandez de Heredia, maestro del Hospital de S. Johan de Jerusalem. Chronique de Morée aux XIII-e et XIV-e siècle, publiée et traduite pour la première fois pour la Société de l'Orient Latin par Alfred Morel-Fatio*, Genève 1885.

www.cimec.ro

et quand fut-elle achevée. La notice qui se trouve à la fin de la Chronique est ainsi rédigée en traduction française: « Ce livre des faits et conquêtes de la principauté de Morée fut fait et compilé par commandement du très révérand en Christ, père et seigneur, don Fr. Johan Ferrandez de Heredia, par la grâce de Dieu maître de l'hôpital de Saint Jean de Jérusalem. Et il fut terminé et achevé d'écrire jeudi, 24e jour du mois d'octobre de l'année de Notre Seigneur mil trois cent quatre-vingt-trois. Celui qui l'a écrit est dit Bernard. Qu'il soit béni ! Celui qui l'a écrit est nommé De Jaca. Qu'il soit béni ! Amen » [1].

La Chronique de la Morée a circulé en manuscrit et parmi ceux qui l'ont utilisée comme source linguistique ou historique, l'on trouve le lexicographe Du Cange, dans son *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis*, ainsi que l'historien Dorothée de Monembasie, dans son *Chronographe*, qui a été tiré en plusieurs éditions, fort répandues dans notre pays, étant traduit en roumain aussi [2]. Dorothée a donné à la fin de son *Chronographe* un résumé de la Chronique de la Morée, sous le titre Πότε ἐπείραν οἱ Φράγκοι τὸν Μωρέαν [3], de sorte que nous pouvons affirmer que la Chronique de la Morée a été connue et lue, de manière indirecte, en Roumanie aussi. Goethe, à son tour, a tiré toujours du Chronographe de Dorothée plusieurs détails concernant la conquête de la Morée par les Français, qu'il a introduits dans *Faust*, 2-ème partie, acte II, dans la scène avec Hélène [4].

Quoique l'on trouve dans la Chronique certaines données et quelques informations erronées, les savants qui se sont occupés d'elle ont reconnu sa valeur historique. Jean Lougnon, qui a publié la version française nous dit dans son introduction: « Ce n'est pas seulement sous les rapports des faits, qu'il faut considérer la valeur historique de la Chronique de la Morée. Pour les insti-

[1] *Libro de los fechos* etc., publiée par Alfred Morel-Fatio, Genève 1885, p. 160.

[2] Voir D. Russo, *Studii istorice greco-române* (Études historiques gréco-roumaines), Bucarest, 1939, p. 95 et Julian Ştefănescu <*Cronografele româneşti: tipul Danovici*, partea I> dans *Revista Istorică Română*, IX (1939), p. 17 et suiv.

[3] En ce qui concerne les rapports entre le Chronographe de Dorothée de Monembasie et la Chronique de la Morée, A. Adamantiou s'en occupe au chapitre III de son étude Τὰ χρονικὰ τοῦ Μορέως, voir Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος VI (1901), pp. 550—573.

[4] Voir D. Russo, *ouvr. cit.*, p. 83.

www.cimec.ro

tutions, la vie publique et privée, comme pour la géographie de la Morée franque, elle est pleine de renseignements précieux. Toute l'organisation politique de la principauté s'y présente à nos yeux avec sa hiérarchie féodale et son administration militaire: le prince, les barons de conquête, les chevaliers et les sergents possédant fiefs reliés entre eux par le lien féodal; et d'un autre côté, les capitaines de provinces et les châtelains des forteresses gouvernant les différentes régions de la Morée au point de vue militaire; les villes avec leur bourgeoisie, le peuple des campagnes avec ses franchises; l'organisation ecclésiastique du pays et le rôle des ordres militaires; la cour avec les grands officiers: sénéchal, maréchal, chancelier: les jugements du Parlement de Morée dans plusieurs procès célèbres; les assises ou coutumes du pays »[1].

Dans la Chronique de la Morée, il est souvent parlé de la Valachie, de Thessalie et de l'Epire, où sont amplement décrits les combats que Jean Assen a mené avec les Latins[2]. On y raconte la manière dont il a récruté son armée, quel était son armement, sa lutte contre Boniface et Baudouin, etc.

Les historiens roumains, A. D. Xenopol[3], G. Murnu[4], N. Iorga[5], C. Brătescu[6], Const. C. Giurescu[7], I. Nistor[8], N. Bă-

[1] *Chronique de la Morée*, édit. Jean Lougnon, Paris, 1911, pp. XL—XLI.

[2] Dans la version grecque, le chroniqueur confond Jean Assen avec l'ἀφέντης τῆς Βλαχίας καὶ ὅλης τῆς 'Ελλάδος, τῆς "Αρτας καὶ τῶν 'Ιωαννίνων καὶ ὅλου τοῦ Δεσποτάτου qui n'était pas Jean Vatatzès, ainsi que prétend le chroniqueur, mais bien Michel I-er, le fils illégitime de Jean Comnène le Sébastocrator.

[3] A. D. Xenopol, *L'Empire valacho-bulgare*, dans *Revue historique*, (Paris), XL (1891), pp. 277—308.

[4] G. Murnu, *Istoria Românilor din Pind. Vlahia Mare* (980—1259). *Studiu istoric după izvoare bizantine* (L'histoire des Roumains du Pind. « La Grande Vlachie » (980—1259). Étude historique d'après les sources byzantines), Bucarest 1913, 231 p.

[5] N. Iorga, *Istoria Românilor din Peninsula Balcanică* (L'histoire des Roumains de la Péninsule Balkanique), Bucarest, 1919, 75 p.

[6] C. Brătescu, *Nume vechi a Dobrogei: Vlahia lui Assan, Vlahia Albă* (1180—sec. XIII) (Anciens noms de la Dobroudja: La Vlachie d'Assan, La Vlachie Blanche), dans *Analele Dobrogei*, II (1919), pp. 18—31.

[7] Constantin C. Giurescu, *Despre Vlahia Asăneștilor* (Autour de la Vlachie des Assénides), extrait des *Lucrările Institutului de Geografie al Universității din Cluj*, vol. IV, Cluj 1931, 18 p.

[8] Ion Nistor, *Transdanubia*, dans *Anal. Acad. Rom.*, mém. sect. hist., sér. III, tome XXIV (1942), pp. 517—552.

www.cimec.ro

nescu [1], G. Popa-Lisseanu [2] qui se sont occupés des Roumains de la Péninsule Balkanique, ont largement utilisé les écrivains byzantins, les chroniques françaises et d'autres sources étrangères, mais, d'après ce que nous savons, n'ont pas eu recours à la Chronique de la Morée.

Vu l'intérêt que présente pour l'histoire roumaine cette source dont les informations n'ont pas encore été mises à contribution par l'historiographie roumaine [3], nous reproduirons le passage de la version grecque de la Chronique de la Morée, se référant aux luttes de Jean Assen avec les Latins. Par rapport aux autres versions, ce passage est plus développé. Nous reproduisons aussi la traduction du passage aragonais, qui est dépourvu des confusions auxquelles nous nous heurtons dans les autres versions.

VERSION GRECQUE

(§ 69) Λοιπὸν ἐτότε ὅπου λαλῶ, εἰς τὸν καιρὸν ἐκεῖνον
ἦτον ἀφέντης τῆς Βλαχίας καὶ ὅλης τῆς Ἑλλάδος
τῆς Ἄρτας καὶ τῶν Γιαννινῶν κι' ὅλου τοῦ Δεσποτάτου,
κὺρ Ἰωάννην τὸν ὠνόμαζον, Βατάτσης εἶχεν τὸ ἐπίκλη.
Κι' ὡς ἤκουσεν καὶ ἔμαθεν καὶ ἐπληροφορέθη
τὸ πῶς οἱ Φράγκοι ἀπήρασιν τὴν ἀφεντίαν τῆς Πόλης,
κ' ἐστέψασιν καὶ βασιλέαν, ἀπήρασιν τὸ κάστρη,
τὲς χῶρες ἐμερίσασιν ὅλης τῆς Ρωμανίας·
εὐθέως, σπουδαίως ἀπέστειλεν ἐκεῖ εἰς τὴν Κουμανίαν·
δέκα χιλιάδες ἤλθασιν, ὅλοι ἐκλεχτοὶ Κουμᾶνοι
μὲ Τουρκουμάνους ἐκλεχτούς, ὅλοι ἐκαβαλλικεῦαν.

[1] N. Bănescu, *O problemă de istorie medievală: crearea şi caracterul statului Asăneştilor* (1185) (Un problème d'histoire médiévale: la création et le caractère de l'État des Assénides), dans *Anal. Acad. Rom.*, mém. sect. hist., sér. III, tome XXV (1943), pp. 543—590).

[2] G. Popa Lisseanu, *Dacia în autorii clasici. Autorii greci şi bizantini* (La Dacie chez les auteurs classiques. Les auteurs grecs et byzantins), dans « Academia Română, *Studii şi Cercetări*, LXV », Bucarest 1943, 191 p.

[3] Dans son étude: *Bizantino-turcica*, I. *Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker*, Budapest 1942 (publiée dans la collection « Études hungaro-grecques » no. 20, à la page 120—121, le professeur G. Moravčsik s'occupe de la Chronique de la Morée: « Auch über die Türkvölker enthält die Chronik von Morea einige wichtige Angaben ». L'historien magyar nous montre que dans la Chronique de la Morée se trouvent des références concernant les Bulgares, les Coumans, les Turcomans, les Seldjoucides, les Hongrois, mais ne dit mot des Valaques, qui, par contre, sont mentionnés dans la Chronique.

www.cimec.ro

"Αρματα εἴχασιν καλά, διαρίχια ἐφοροῦσαν·
οἱ μὲν κοντάρια ἐβάσταιναν κ' οἱ ἕτεροι βεργίτες.
'Εσώρεψεν καὶ τὸν λαὸν ὅλης τῆς ἀφεντίας του,
φουσσᾶτα ἐπεριεσώρεψεν μεγάλα κι' ἀντρειωμένα
κι' ἄρχισε μάχην δυνατὴν νὰ πολεμῇ τοὺς Φράγκους·
οὐχὶ γὰρ εἰς πρόσωπον, νὰ πολεμήσῃ εἰς κάμπον,
ἀλλὰ μὲ τρόπον μηχανίας ὡσὰν τὸ κάμνουν οἱ Τοῦρκοι.
Διαβόντα γὰρ ἕνας καιρός, ἐγύρισεν ὁ ἄλλος·
μὲ πονηρίαν ἀπόστελνεν τοὺς καταπατητᾶδες
τοῦ νὰ μαθαίνῃ ἀδιάλειπτα τὲς τῶν Φραγκῶν γὰρ πρᾶξες.
(§ 70) Κι' ὡς ἔμαθεν πληροφορίαν τὸ ποῦ ἦτο ὁ Μπονοφάτσιος [1]
ὁ ρῆγας τοῦ Σαλονικίου, οὕτως τὸν ὠνομάζαν,
τὲς νύχτες ἐπερπάτησεν ἕως οὗ νὰ ἐφτάσῃ ἐκεῖθεν.
Τὰ ἐγκρύμματά του ἔβαλεν εἰς ἐπιδέξιους τόπους·
καὶ ὅσον ἐξημέρωσεν κ' ἐπλάτυνεν ἡ ἡμέρα,
διακόσιους γὰρ ἐδιόρθωσεν ὅπου ἦσαν τὰ λαφρά τους
κ' ἐδράμασιν κ' ἐκούρσεψαν γῦρον τοῦ κάστρου ἐκείνου·
τὸ κοῦρσο ἐπεριμάζωξαν, ἀπήρασι, ὑπαγαίνουν.
Τὸ ἰδεῖ οἱ Λουμπάρδοι ὅπου ἤσασι ἐκεῖσε μὲ τὸν ρῆγαν,
σπουδαίως ἀπῆραν τ' ἄρματα, πηδοῦν, καβαλλικεύουν·
ἀτός του ὁ ρῆγας μετ' αὐτοὺς ἐξέβηκεν ὁμοίως
ὡς ἄνθρωποι ἀπαίδευτοι τῆς μάχης τῶν Ρωμαίων.
'Ομπρὸς ὀπίσω ἐξέβαιναν πρὸς εἴκοσι καὶ τριάντα·
κ' ἐκεῖνοι ὅπου ἐκουρσέψασιν κ' ἐφεῦγαν μὲ τὸ κοῦρσο
ἕως οὗ νὰ τοὺς προσφέγουσιν ἀπέσω εἰς τὰς χωσίας .
'Ενταῦθα ἀπεχωσιάσασιν γύρωθεν οἱ χωσίες
καὶ τοὺς Λουμπάρδους ἄρχασαν νὰ τοὺς θέλουν τοξεύει·
ἐδεῖχναν ὅτι φεύγουσιν ἐκεῖνοι οἱ Κουμᾶνοι
κ' ἐγύριζαν ὀπίσω τους καὶ τὰ φαρία ἐδοξεῦαν.
Οἱ δὲ Λουμπάρδοι ὡς εἴδασιν μετὰ τὸν Μπονοφάτσιον,
ἐκεῖνον τὸν ἀφέντην τους, τοῦ Σαλονικίου τὸν ρῆγα,
τὸ πῶς τοὺς ἐτριγύρισαν κ' ἐκατεδόξευάν τους,
ὅλοι ἐνομοῦ ἐσωρεύτησαν, νὰ ζήσουν κι' ἀποθάνουν.
Τὸ δὲ Κουμᾶνοι κ' οἱ Ρωμαῖοι οὐκ ἐζυγώνανέ τους·
μὲ τὰς σαγίττας ἀπὸ μακρὰ τοὺς ἐκατεδοξεῦαν
κι' οὕτως τοὺς ἀποκτείνασιν κ' ἐθανατώσανέ τους

[1] Il s'agit ici d'une inversion chronologique des événements, que nous trouvons aussi dans les autres versions, exceptée celle aragonaise. En effet, Jean Assen partit en guerre d'abord contre Baudouin (1205) ensuite contre Boniface (1207).

www.cimec.ro

'Απαύτου δὲ καὶ ἔμπροστεν, καθὼς σὲ τὸ ἀφηγοῦμαι,
μὲ πονηρίαν καὶ μηχανίαν, ὡς τὸ ἔχουν οἱ Ρωμαῖοι,
τοὺς Φράγκους ἐμαχόντησαν, ἐπαῖρναν τους καὶ ἐδίδαν,
καθὼς τὸ ἔχουν πανταχοῦ οἱ μάχες καὶ οἱ στρατεῖες,
ἕως ὅτου ἐπεράσασιν τῶν τριῶν χρονῶν τὸ τέλος.
(§ 71) Κι' ἀφότου ἐπληρώθησαν οἱ τρεῖς χρόνοι κι' ἀπάνω, [1]
ὁ Βαλτουβὴς ὁ βασιλεὺς ὠρέχτηκεν νὰ ἀπέλθῃ
ἐκεῖ εἰς τὴν 'Ανδριανόπολιν, χώρα μεγάλη ὑπάρχει.
Κι' ὡσὰν ἐδιέβηκεν ἐκεῖ, καθὼς σὲ τὸ ἀφηγοῦμαι,
ὁκάποιος τοῦ τὸ ἐμηνύτεψεν ἐκεινοῦ τοῦ δεσπότη
τοῦ Καλοϊωάννη, σὲ λαλῶ, τοῦ ἀφέντου τῆς Βλαχίας·
κ' ἐκεῖνος, ὡς τὸ ἤκουσεν κι' ὡς τὸ ἐπληροφορέθη,
γοργόν, σπουδαίως, καὶ σύντομα, μὲ προθυμίαν μεγάλην,
καταπαντόθε ἐσώρεψεν ὅλα του τὰ φουσσᾶτα·
ἐκεῖ εἰς τὴν 'Ανδριανούπολιν σπουδαίως ἐκατεφτάσεν.
Τί νὰ σὲ λέγω τὰ πολλὰ πολλάκις νὰ βαρειέσαι;
ἐπεὶ κ' ἐγὼ ὡσὰν κ' ἐσὲν βαρειῶμαι νὰ τὰ γράφω·
ἀλλὰ διὰ συντομώτερον καὶ διὰ κοντοὺς τοὺς λόγους,
σὲ λέγω καὶ πληροφορῶ, μὲ ἀλήθειαν σὲ τὸ γράφω,
ὅτι, ὡσὰν τὸ ἔποικεν ἐκείνου τοῦ μαρκέση,
τοῦ ρῆγα τοῦ Σαλονικίου, καθὼς σὲ τὸ ἀφηγήθην,
τὸ ἐποίησαν καὶ Μπαλτουῆ, τοῦ βασιλέως τῆς Πόλης·
μετὰ χωσίες καὶ μηχανίες οὕτω τοὺς ἐπλανέσαν,
κ' ἐξέβησαν εἰς τὴν φωνὴν καὶ ταραχὴν ἐκείνην
ποῦ ἐλάλησαν καὶ εἴπασιν ὅτι ἦλθαν τὰ φουσσᾶτα
τοῦ Καλοϊωάννη, σὲ λαλῶ, ἐκεινοῦ τοῦ δεσπότη.
Πεντακοσίους ἀπέστειλεν ἐκεῖνος ὁ δεσπότης,
ὅπου ἔδραμαν κ' ἐκούρσεψάν τοὺς κάμπους καὶ τοὺς τόπους
ἐκεῖ εἰς τὴν 'Αδριανόπολιν ποῦ ἦτον ὁ βασιλέας.
Ὥρισεν γὰρ ὁ βασιλέας τὸν πρωτοστράτοράν του
Καὶ τὰ σαλπίγγια ἐλάλησαν, πηδοῦν καβαλλικεύουν·
Φλαμέγκους εἶχε ἑξακοσίους καὶ τριακοσίους Φράγκους
ὅπου ἦσαν ὅλοι ἐκλεχτοί, φαρία ἐκαβαλλικεῦαν,
ἅρματα εἴχασιν λαμπρὰ ὡς τὰ ἔχουσιν οἱ Φράγκοι.
'Αϊλλοὶ ζημία ὅπου ἐγένετον ἐκείνην τὴν ἡμέραν

[1] La lutte de Jean Assen avec Baudouin eut lieu deux années avant la mort de Boniface et non pas trois années après sa mort, comme l'affirme la Chronique Cf. Villehardouin, *La Conquête de Constantinople*, § 354—358, 360—343, 439, apud P. Kalonaris, Τὸ χρονικὸν τοῦ Μορέως, p. 47.

www.cimec.ro

'ς τέτοιους ἀνθρώπους ϐγενικοὺς ἀπ' τὸ ἄνθος τῆς Φραγκίας,
τὸ πῶς ἐκαταλύθησαν κι' ἀδίκως ἀποθάναν,
διατὶ οὐκ ἔξευραν κἄμ ποσῶς τὴν μάχην τῶν Ρωμαίων.
Ἦλθασιν γὰρ οἱ ἄρχοντες οἱ 'Ανδριανοπολῖτες
Καὶ λέγουσιν τοῦ ϐασιλέως· « — 'Αφέντη μας, δεσπότη,
« κράτησον τὰ φουσσᾶτα σου μηδὲν ἔϐγουσιν ἔξω·
« ἐπεὶ αὐτοί, ὅπου ϑεωρεῖς, ὅτι ἦλθαν καὶ κουρσεύουν,
« ὡς πλάνοι ἦλθασι κλεφτῶς νὰ μᾶς ἐξεμαυλίσουν·
« τὰ δὲ φουσσᾶτα ὅπου ἔχουσιν, ὅλοι εἶναι χωσιασμένοι
« καὶ ἀναμένουν ὡς διὰ ἐμᾶς νὰ μᾶς ὑπάουσι ἐκεῖσε.
« Αὐτοῦνοι γὰρ οὐ πολεμοῦν ὡσὰν ἐσεῖς οἱ Φράγκοι,
« εἰς κάμπον ν' ἀναμείνουσιν νὰ δώσουν κονταρέας,
« ἀλλὰ μὲ τὰ δοξάριά τους φεύγοντα πολεμοῦσιν.
« Καὶ πρόσεχε, ἀφέντη μας καλέ, μηδὲν ἐϐγῇς εἰς αὔτους·
« ἂν μᾶς ἀπῆραν πρόϐατα, ἄλογά τε καὶ ϐοΐδια,
« ὡς δανεικὰ ἂς τὰ ἐπάρουσιν, ἂν τύχῃ νὰ τὰ στρέψουν ».
'Ακούσων τοῦτο ὁ ϐασιλεὺς ἐκατηγόρησέ το,
χολιαστικὰ τοὺς ὥρισε πλέον νὰ μὴ τὸ εἰποῦσιν,
διότι πρᾶγμα λέγουσιν, κατηγορίαν μεγάλην.
« Νὰ ἐϐλέπω μὲ τὰ ὀμμάτιά μου ἐμπρός μου τοὺς ἐχτρούς μου
« ὅπου ζημιώνουν, καταλοῦν, τοὺς τόπους μου κουρσεύουν,
« κ' ἐγὼ νὰ στήκω ὡσὰν νεκρὸς καὶ νὰ τοὺς ὑπομένω;
« κάλλιον τὸ ἔχω, ϑάνατον σήμερον ν' ἀποθάνω
« περὶ νὰ εἰποῦσιν ἀλλαχοῦ νὰ μὲ κατηγορήσουν ».
Ὥρισεν ἐλαλήσασιν, καὶ εἶπαν τὰ σαλπίγγια·
εἰς τρία ἀλλάγια ἐχώρισε τοὺς Φράγκους ὅπου εἶχεν,
κὶ τοὺς Ρωμαίους εἰς ἄλλα τρία κ' ἐξέϐησαν στὸν κάμπον.
Τὸ ἰδεῖ τους γὰρ οἱ Κούμανοι, ἐκεῖνοι ὅπου ἐκουρσεῦαν,
τὸ πῶς ἐξέϐησαν 'ς αὐτοὺς, ἐχάρησαν μεγάλως,
ἔδοξαν ὅτι φεύγουσιν μὲ τὸ κοῦρσο ὅπου εἶχαν·
κ' οἱ Φράγκοι, ὡς ἀπαίδευτοι τῆς μάχης γὰρ ἐκείνης,
ἀρχίσαν νὰ τοὺς διώκουσιν διὰ νὰ τοὺς ἔχουν σώσει·
κ' ἐκεῖνοι πάλε φεύγοντα τοὺς ἐκατεδοξεῦαν
τὰ ἄλογα καὶ τὰ φαρία ὅπου ἐκαϐαλλικεῦαν.
Τόσον τοὺς ἐπαράσυραν κ' ἐξεμαυλίσανέ τους,
ὅτι τοὺς ἀπεσώσασιν ἐκεῖσε εἰς τὴν χωσίαν·
εὐθέως ἐχωσιάσασιν οἱ Τοῦρκοι κ' οἱ Κουμᾶνοι,
ἄρχισαν νὰ δοξεύουσιν τῶν Φραγκῶν τὰ φαρία.
Οἱ Φράγκοι γὰρ ἐλόγιασαν πόλεμον νὰ τοὺς ποιήσουν
μὲ τὰ κοντάρια καὶ σπαθία, ὡς ἦσαν μαθημένοι.

www.cimec.ro

Οἱ δὲ Κουμᾶνοι ἐφεύγασιν κι' οὐδὲν τοὺς ἐπλησίαζαν,
μόνο μὲ τὰ δοξάρια τους τοὺς ἐκατεδοξεῦαν
καὶ τόσα ἐκατεδόξεψαν ὅτι ἀπεκτείνανέ τους·
ἐψόφησαν γὰρ τὰ φαρία, οἱ καβαλλάροι ἐπέσαν.
Σαλίβες εἶχαν τούρκικες ὁμοίως καὶ ἀπελατίκια·
μὲ ἐκεῖνα τοὺς ἐσύχνασαν ἀπάνω εἰς τὰ κασσίδια
κι' ἀπέκτειναν τὸν βασιλέαν κι ὅλα του τὰ φουσσᾶτα,
Ἔδε ζημίχ ὅπου ἐγίνετον ἐκείνην τὴν ἡμέραν·
πᾶσα στρατιώτης εὐγενὴς πρέπει νὰ τοὺς λυπᾶται
διατὸ ἀπέθαναν ἄδικα δίχως νὰ πολεμήσουν.
Οἱ δὲ Ρωμαῖοι ὅπου ἦσασιν μετὰ τὸν βασιλέα
ἐκεῖ ἐκ τὴν Ἀνδριανόπολιν, ὀλίγους γὰρ ἐλάβαν,
ἐπεῖν τὸ ἰδεῖ τὸν βασιλέα τὸ πῶς τὸν ἀπεκτεῖναν,
ἔφυγαν, ὀπίσω ἐστράφησαν, ἐσέβησαν στὴν χώραν·
μαντᾶτα ἐσυνεβγάλασιν στὴν Κωνσταντίνου πόλιν,
τὸ πῶς ἐκαταλύσασιν τὸν βασιλέαν οἱ Τοῦρκοι [1].

Traduction du texte grec [2]

« Donc à l'époque dont nous parlons, toute la Valachie, la Grèce, « Arta, Ianina et tout le Despotat se trouvaient sous la domination « du Jean, surnommé Vatatzès. Et comme il avait entendu et « appris et ouï la nouvelle que les Français ont conquis Constanti- « nople, qu'ils ont couronné un empereur, qu'ils ont pris des cités « et ont partagé entre eux toutes les régions de la Romanie en- « tière, aussitôt il envoya un émissaire là-bas en Coumanie; dix « mille hommes sont venus, tous des Coumans et des Turcomans « choisis. Ils étaient tous à cheval et possédaient de bonnes armes; « les uns tenaient à la main de longues lances, et d'autres des petites. « Il réunit le peuple entier de tout le pays et forma une grande et « brave armée et commença une lutte acharnée contre les Français. « Il ne les attaquait pas de front et en rare campagne, mais par ruse, « à la manière des Turcs. De temps à autre il envoyait insidieuse- « ment des espions pour s'informer au sujet de ce que faisaient les « Français.

[1] Τὸ χρονικὸν τοῦ Μορέως, éd. P. Kalonaris, Athènes 1940, pp. 46—50.
[2] Dans la traduction qui suit j'ai essayé à ne pas m'éloigner du texte original.

www.cimec.ro

« Lorsqu'il apprit où se trouvait Boniface, l'empereur de Sa-« lonique (comme ils l'appelaient), il marcha des nuits entières pour « y parvenir. Il plaça ses troupes d'élite dans des endroits favora-« bles, et, à la pointe du jour, lorsque le soleil se levait, deux cents « hommes de ses troupes légères se sont précipités et ont pillé les « alentours de cette cité; après avoir ramassé leur butin, ils s'en « retournèrent. Les Longobards, qui se trouvaient là-bas avec l'Em-« pereur, aussitôt qu'ils les virent, prirent aussitôt les armes, sau-« tèrent à cheval, et partirent avec le Roi en personne, étant des « hommes inexpérimentés dans la tactique des Grecs. A l'avant et « à l'arrière, marchaient de vingt à trente hommes, et ceux qui avaient « pillé fuyaient avec leur proie, jusqu'à ce qu'ils les eussent pris « au piège. Une fois l'ennemi pris au piège, ils commencèrent à « lancer leurs flèches contre les Longobards; cependant, les Cou-« mans faisant semblant de fuir, revenaient brusquement sur leurs « pas et transperçaient leurs chevaux. Alors les Longobards, lors-« qu'ils virent, avec leur souverain Boniface, roi de Salonique, com-« ment ils étaient encerclés et attaqués avec leurs flèches, ils se grou-« pèrent et prirent la décision de vivre ou de mourir.

« Or, les Coumans et les Romées ne s'approchaient point et, « de loin, ils les attaquent de leurs flèches et, de la sorte, les tuent. « Ainsi que je le raconte, les Romées combattaient les Français par « ruse et avec adresse, tantôt gagnant, tantôt perdant, comme il « arrive toujours aux armées qui sont en lutte, et cela durant trois ans.

« Lorsque trois années et plus même furent révolues, l'envie « lui vint au roi Baudouin de se rendre à la grande ville d'Andri-« nople. Une fois parvenu là, ainsi que je le raconte, quelqu'un « avertit ce despote Calojanis, autrement dit le souverain de la Va-« lachie, qui, aussitôt qu'il apprit et qu'il sut, réunit, en grande hâte, « avec beaucoup de zèle, de partout, toutes ses armées et rapide-« ment se rendit à Andrinople. Mais pourquoi prolonger cet an-« tretien et t'ennuyer? D'ailleurs, moi aussi, ainsi que toi, je m'en-« nuie à écrire tout cela. Bref, et en peu de mots, je te dis et je t'in-« forme et je t'écris la vérité, à savoir que ce qu'ils ont fait avec le « marquis, Roi de Salonique, ainsi que je te l'ai raconté, ils ont « fait tout pareillement avec Baudouin, empereur de Constantinople. « Ainsi, il les a trompés avec des pièges et des ruses et ceux-ci sont « sortis troublés, disant et criant que les armées du despote Calo-« janis sont arrivées. Ce despote a envoyé cinq cents hommes qui « pillèrent les champs et les alentours d'Andrinople, où se

www.cimec.ro

« trouvait l'Empereur. Alors l'Empereur donna ses ordres à son « général et les trompettes sonnèrent, cependant que les soldats « montaient à cheval. Il disposait de six cents Flamands et de trois « cents Français, tous cavaliers de choix, avec des armes merveil- « leuses, comme celles des Français. Hélas, quelles pertes durent « subir, ce jour-là, ces nobles gens, la fleur de la France; ils furent « exterminés et ils moururent injustement, car ils ignoraient complè- « tement le mode de combattre des Romées. Les notabilités d'An- « drinople vinrent alors dire à l'Empereur: « Seigneur et maître, « arrête tes troupes et ne les fais plus sortir, car ceux-là, qui, ainsi « que tu le crois, sont venus pour piller, comme des gens rusés sont « venus en voleurs nous leurrer, car toutes leurs troupes sont à « l'affût et attendent de nous attirer de leur côté. Ceux-là ne com- « battent pas comme nous, les Français; ils ne s'arrêtent pas, en « rase campagne, pour frapper de la lance, mais, en fuyant, lancent « leurs flèches. Sois, donc, attentif, notre bon maître, et ne sors « pas à leur rencontre. S'ils nous ont pris nos moutons, nos che- « vaux et nos boeufs, nous disons qu'ils nous les ont empruntés, « et que, peut-être, ils nous les rendront ».

« En entendant ces paroles, l'Empereur les a désapprouvées et « fort en colère ordonna qu'elles ne soient plus répétées: « Comment, « voir de mes propres yeux mes ennemis préjudicier, détruire et « piller mon territoire et que je demeure comme un mort et que « je supporte tout cela? Je préfère mourir aujourd'hui même que « me savoir diffamé ailleurs ».

« Aussitôt, à son ordre, les trompettes sonnèrent. Il répartit en « trois groupes les Français qu'il commandait, et en trois autres « groupes les Romées, et, à leur tête, il gagna la campagne.

« Aussitôt que les Coumans, qui étaient pour le pillage, les vi- « rent s'avancer contre eux, ils se réjouirent fort, simulant la fuite « avec le butin amassé. Les Français, inexpérimentés dans ce genre « de combat, se mirent à courir pour les rejoindre, alors que les « Coumans, pendant qu'ils fuyaient, frappaient de leurs flèches les « chevaux que montaient les Français. De la sorte ils les attirèrent « et les leurrèrent, en sorte qu'ils tombèrent au piège. À cet in- « stant, les Turcs et les Coumans qui se tenaient cachés, sortirent « et se mirent à tirer contre les chevaux des Français. Ceux-ci ju- « gèrent qu'ils devaient lutter contre eux à la lance et à l'épée comme « ils étaient habitués. Cependant les Coumans fuyaient, sans s'ap- « procher de leurs adversaires, se contentant de leur décocher des

www.cimec.ro

« flèches, en les tuant de la sorte. Les chevaux tombaient percés « à mort, et leurs cavaliers avec eux. Les premiers étaient, en plus, « armés de piques turques ainsi que de massues, avec lesquelles « ils frappaient le casque de leurs ennemis. Ainsi, tuèrent-ils l'Em- « pereur et toutes ses troupes. Il fallait voir quel désastre, tout « soldat devait avoir pitié d'eux, parce qu'ils étaient morts injus- « tement, sans combattre. Le peu de Romées qui s'étaient rendus « avec leur Empereur à Andrinople et qui avaient vu comment il « était mort, ont pris la fuite à travers champs pour rentrer chez « eux, d'où ils envoyèrent la nouvelle à Constantinople, relatant la « manière dont les Turcs avaient tué l'Empereur ».

Voici, maintenant, le passage de la version aragonaise dans la traduction française de Alfred Morel-Fatio, passage qui est plus bref et sans confusions par rapport à la version grecque:

VERSION ARAGONAISE

« L'Empereur Baudouin ayant conquis tout l'empire, et le mar- « quis tout le royaume de Salonique et la plus grande partie de la « Valachie, un empereur de Bulgarie, nommé Jean Assan, qui pos- « sédait de grands trésors et commandait à une grande quantité de « gens, craignant que l'empereur Baudouin, qui se trouvait sur les « frontières de ses terres, n'y entrât et ne prit son empire, comme « il avait pris celui des Grecs, fit venir des Alains et en prit bien « vingt-trois mille à sa solde.

« Et il alla de là vers Andrinople avec grand nombre de ces « soldats et de gens de sa terre. Et l'empereur Baudouin ayant su « cela, il réunit beaucoup de gens et s'en vint à Andrinople pour « défendre la ville et rencontrer ledit empereur de Bulgarie.

« Et ledit Baudouin étant à Andrinople avec ses gens, ledit « empereur de Bulgarie sortit à la campagne et demanda bataille « à l'empereur Baudouin. Et ledit Baudouin qui était très courageux « sortit dehors et combattit avec ledit empereur de Bulgarie. Et « Baudouin fut battu et toute son armée, et mourut avec une grande « partie de ses gens.

« Et l'empereur Baudouin étant mort, l'empereur de Bulgarie « chevaucha par toute la terre et dévasta beaucoup de terres et de « châteaux et ensuite s'en retourna à Salonique.

www.cimec.ro

« Et, étant à Salonique, il combattit avec le marquis, et par des « embûches qu'il lui rendit, il tua le marquis, et en même temps que « les gens du marquis qui fuyait à la ville il entra avec ses gens dans « la ville et la prit. Et Salonique ayant été ainsi perdue par les Francs, « le despote d'Arta recouvra la Valachie pour les Grecs, et l'em- « pereur de Bulgarie ayant pris Salonique, la laissa aux Grecs de « la terre et lui retourna en son pays de Bulgarie »[1].

NESTOR CAMARIANO

[1] *Libro de los fechos et conquistas des Principado de la Morea, compilado por comandamiento de Don Fray Johan Ferrandez de Heredia, maestro del Hospital de S. Johan de Jerusalem. Chronique de Morée aux XIII-e et XIV-e siècles*, publiée et traduite par Alfred Morel-Fatio, Genève 1885, pp. 16—17.

www.cimec.ro

A PROPOS D'UN FIRMAN DU SULTAN MUSTAFA III

I. *Contribution à l'étude des rapports d'économie dirigée turco-roumains au XVIII^e siècle*

Le document que nous publions ci-dessous fait partie d'une liasse de minutes qui se trouvaient dans les archives de la légation royale de Roumanie à Constantinople. Des circonstances imprévues les avaient fait reléguer au grenier où M. Iurașco, ministre plénipotentiaire, avait le bonheur de les découvrir lors de la réouverture de notre légation après la première guerre mondiale. Grâce à son obligente entremise, ces documents, transportés à Bucarest, ont été mis à notre disposition en vue d'une étude détaillée. Nous en détachons celui qui présente des données intéressant les rapports d'économie dirigée turco-roumains dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Les études de MM. Hahn [1] et Brătianu [2] ont prouvé que la Constantinople des successeurs du Fātiḥ, en digne héritière de la Byzance des Basileis, imposait à ses maîtres ottomans une politique alimentaire centralisée à base de prohibitions et de monopoles. La pieuvre ottomane — pour employer en lui donnant une autre localisation le célèbre mot de Duruy repris par M. Brătianu — pesait de tout son poids sur les provinces de l'empire dont elle ne se lassait point d'accaparer les ressources. Elle pesait surtout, à partir du XVI^e siècle, sur les Principautés Danubiennes dans le commerce desquelles les Sulṭāns s'arrogeaient le droit d'in-

[1] W. Hahn, *Die Verpflegung Konstantinopels durch staatliche Zwangswirtschaft, nach türkischen Urkunden aus dem 16. Jahrhundert*, Stuttgart, 1926 (*Beihefte zur Vierteljahrschrift f. Sozial u. Wirtschaftsgeschichte*, VIII).

[2] G. Brătianu, *Études sur l'approvisionnement de Constantinople et le monopole du blé à l'époque byzantine et ottomane*, dans *Études byzantines*, Paris, 1938, pp. 129—181.

www.cimec.ro

tervenir et finalement de décider. Car il est de toute évidence que la Moldavie et la Valachie faisaient partie de l'espace économique de l'Empire Ottoman avec mission principale d'assurer l'approvisionnement de Constantinople.

Le firman adressé conjointement aux princes Étienne Racovitza de Valachie (7 février 1764—29 août 1765) et Grégoire Alexandre Ghica de Moldavie (29 mars 1764 — février 1767) durant la dernière décade de Dhu'l-ḥidjdje 1177 H. (21 juin 1764 — 1 juillet 1764) fournit un exemple frappant du régime de contrainte imposé aux principautés par les besoins alimentaires d'une capitale surpeuplée et improductive d'une part, et de l'autre par la nécessité de soutenir pour des raisons fiscales [1] les privilèges octroyés aux corporations commerciales (eṣnāf) de cette même capitale.

Pour assurer l'approvisionnement forcé de Constantinople qui subit les affres de la faim en 1751 [2], 1756 [3], 1758 [4], 1761 [5] et 1764 [6] du fait du détournement de certains produits alimentaires valaques et moldaves — miel, cire, beurre, graisse, laine, peaux, viandes salées, séchées et bétail — qui sont exportées à l'étranger par des marchands grecs, arméniens et juifs [7], les Sulṭāns Maḥmūd I (1730—1754), ʿOsmān III (1754—1757) et Muṣṭafā III (1757—1773) interviennent à coups de décrets pour en raffermir le monopole (mubāyʿaa). Notre firman contient tous les détails de la procédure employée en pareil cas.

En 1751 (1164 H.) sous le règne de Maḥmūd I, le Grand Douanier (Gümrük Emīnī) Isḥaḳ Agha présentait au Ḳādī d'Istanbul un rapport basé sur les attestations de quarante-huit musulmans de Constantinople et de Galata «faisant souvent pour affaires de

[1] N. Iorga, *Documentele familiei Callimachi*, tomes I — II, Bucarest, 1902—1903, II, p. 417. Doc. no. 42 (16 mai 1761).

[2] Cf. le firman de Dhu'l-ḥidjdje 1177 H. plus bas p. 359.

[3] Dépêche de G. Ludolf du 24 janvier 1756 dans A. Oţetea, *Contributions à la question d'Orient*, Bucarest, 1930, p. 168 no. XXI.

[4] Dépêche de Ludolf du 11 mars 1758, *ibid.*, p. 170, no. XXVI; N. Iorga, *Documents Callimachi*, II, p. 399 note 1, d'après une information de l'internonce Schwachheim du 17 novembre 1758.

[5] *Ibid.*, pp. 413—414, doc. no. 36 (Ordonnance du Grand-Vizir, fin de Shaʿbān 1174 H. = fin mars—début d'avril 1761); *Documents Hurmuzaki*, IX, p. 53, no. XLVIII (rapport de Francesco Foscari du 17 septembre 1761).

[6] Firman du Dhu'l-ḥidjdje 1177 H. *l. c.*

[7] *Ibid.*

www.cimec.ro

commerce le voyage de Valachie, de Moldavie et des provinces sises sur le cours du Danube», signalant l'irrégularité de l'arrivage des approvisionnements. Le Grand Juge faisant droit à la demande, étaya son avis sur: *a*) l'ancien usage suivant lequel les produits précédemment cités étaient achetés par des marchands ottomans qui les embarquaient à destination de Constantinople; b) l'accaparement de ces produits avec une hausse sensible des prix par des marchands étrangers: vénitiens, ragusains, arméniens et juifs de Pologne et *c*) la pénurie de vivres à Constantinople qui en découlait pour en réclamer, dans ses conclusions, la promulgation d'une Ordonnance Impériale destinée à renforcer les moyens d'approvisionnement de la capitale ottomane. Le firman portant le sceau (tughra) du Sulṭān Maḥmūd I vint à frapper d'interdiction l'exportation libre des produits roumains, le bétail notamment [1]. Les céréales n'entraient pas en ligne de compte, car sous le régime du monopole absolu d'un seul acheteur — l'État Ottoman — à un prix fixe imposé par ses agents, l'agriculture languissait par rapport à l'élevage dont les produits, d'une valeur plus grande, étaient en même temps plus faciles à dissimuler.

Partant, le firman de Maḥmūd I lésait non seulement les intérêts des grands propriétaires et même des paysans roumains, mais aussi ceux, autrement puissants, des marchands polonais qui se portaient acheteurs du bétail roumain et le faisait paître dans les provinces Danubiennes moyennant certaines redevances versées aux princes. Le gouverneur (*castellan*) de Cracovie, J. Potocki, se saisissant de cette restriction, intervint auprès du Grand Vizir Meḥmed Emīn Dīwītdār [2] pour en demander la levée [3]. Sur les suggestions du même personnage, le chargé d'affaire à Constantinople Frédéric Hübsch rappelait à son tour les services assez récents rendus à la Sublime Porte à l'aide des blés polonais [4] dans la question si ardue de son approvisionnement.

[1] Contrairement à ce que soutient N. Iorga, *Documents Hurmuzaki*, X, p. XVII.

[2] Grand Vizir du 23 Muḥarrem 1163 H. (= 3 janvier 1750) au 17 Sha'ban 1165 H. (= 30 juin 1752). Joh. von Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, II-e édition, XV, pp. 199, 22).

[3] Hurmuzaki, VII, p. 3, no. I (lettre du gouverneur (castellan) de Cracovie à Hübsch, le 25 mars 1751). N. Iorga, *Ştiri despre veacul al XVIII în ţările noastre II*, dans les *Annales de l'Académie roumaine, Mémoires historiques*, 1999—1610 p. 572.

[4] *Ibid.*

www.cimec.ro

Ce fut ainsi que l'intérêt croissant de la Sublime Porte de s'assurer de nouvelles possibilités d'aprovisionnement par les blés étrangers, vu la ruine de ses provinces agricoles [1], tout comme son rapprochement de la Pologne [2], ouvrait une brêche dans la tentative de Maḥmūd I de conserver à sa capitale le monopole des produits d'élevage roumains. Car il est évident qu'à la suite des démarches du Grand Général Potocki, de Hübsch et du comte Branicki, les Polonais obtinrent une licence de commerce [3] malgré les conséquences qu'elle pouvait entraîner pour l'approvisionnement de Constantinople. En effet, un agent turc de Hotin (Khočin) note à cette époque que les exportations totales de la Valachie auraient pu à elles seules recouvrir la totalité des besoins de la capitale ottomane, n'était l'exportation à l'étranger, en Pologne notamment [4]. Car pour la Valachie aussi les interventions de l'internonce impérial, du général Braun et des Ḳapū-kehaya de Grégoire Ghica soulevant la question du kharādj, remportaient gain de cause. Il en découle un bref délai de liberté relative dans la longue série des rapports d'économie dirigée turco-roumains.

Il est connu que la première moitié du XVIII[e] siècle avait été marquée par le déploiement d'une activité commerciale turque des plus intenses. Non contents d'accaparer le commerce des principautés, les marchands turcs, les Lazes notamment, cherchaient à s'établir dans leurs villes les plus importantes (Bucarest, Târgoviște, Jassy, Botoșani, Roman, Huși, Bârlad, Focșani, Dorohoi, etc.) pour exercer à coté de leurs fructueuses missions d'intermédiaires de l'approvisionnement de Constantinople, aussi une activité commerciale pour leur propre compte. Bénéficiant, d'une part, des prix d'achat imposés pour les denrées dont ils assuraient l'exportation en Turquie, ils plaçaient leurs capitaux et faisaient valoir leur ac-

[1] Dépêche de G. Ludolf du 10 avril 1752, *ibid.*, p. 165.

[2] Hurmuzaki VII, p. 5, no. III (26 avril 1752); p. 13, no. XIV (29 juin-10 juillet 1754); cf. aussi le rapport du comte de Broglie aux Affaires étrangères, le 15 septembre 1754 dans I. Filitti, *Relations des Principautés Roumaines avec la France*, 1728—1810, Bucarest, 1915, p. 116, no. LXXXVI; p. 118—119, no. LXXXVII (lettre du comte Branicki du 18 septembre 1754).

[3] N. Iorga, ibid. p. 573 (rapport de Giuliani du 4 mai 1751). Hurmuzaki, Suppl. I[1], p. 607, Doc. DCCCLXXX (lettre du Grand Vizir au comte Branicki d'octobre 1751); p. 602 doc. DCCCLXXIV (lettre de Desalleurs, le 21 août 1751).

[4] Relation sur les Principautés par un anonyme turc (en roumain) dans « Revista Nouă », III, p. 21.

www.cimec.ro

tivité commerciale aux dépens des marchands roumains, juifs et arméniens [1] qui y perdaient parfois leur vie. Les Lazes pénétraient jusque dans les villages, forçaient les paysans à se reconnaître leurs débiteurs à des taux usuraires (4 paras par leu pour la durée d'un mois) [2] et les obligeaient à leur céder à la première échéance leurs produits — miel et bétail [3] — à des prix très modiques fixés par eux. Souvent ils s'en emparaient de vive force, surtout lorsqu'il s'agissait de moutons, fussent-ils même propriété des sujets transylvains du Saint-Empire [4]. Enfin ils affermaient des terres en Moldavie pour garder pendant l'hiver les nombreux troupeaux qu'ils embarquaient au printemps pour Constantinople [5].

De même, en Valachie, les Lazes de concert avec certains Turcs des sandjaks de Ozu et de Nikopolis avaient poussé l'audace jusqu'à établir des quartiers d'hiver pour leur bétail dans la région danubienne à proximité de la frontière turque sur les propriétés des boyards et des paysans, notamment sur les terres voisines de la cité de Silistrie et à Zimnicea [6]. Leur refus de payer au prince Constantin Mavrocordat (24 octobre 1731—16 avril 1733) le montant des taxes sur le bétail qu'ils extorquaient de force aux raʿāyā

[1] A Roman, les Turcs non contents de s'occuper de l'important commerce du miel, ouvraient des épiceries en y faisant une forte concurence aux marchands moldaves et arméniens de la ville (N. Iorga, *Studii şi documente*, VI, p. 244 (61), 25 janvier 7250 = 1742). A Jassy (*ibid.*, p. 290 (578), décembre 1742), à Dorohoi (*ibid.*, p. 357 (1081), 22 avril 1742), à Bârlad (*ibid.*, p. 289 (573), 1742) et à Focşani (*ibid.*, p. 244 (300), les Turcs possédaient des magasins (dugheni).

[2] Chronique de Ienachi Cogălniceanu (1733—1774), ed. M. Cogălniceanu, *Cronicele României sau Letopiseţele Moldaviei şi Valahiei*, ed. II, Bucureşti 1874, vol. III, pp. 215—216.

[3] N. Iorga, *Studii şi Documente*, p. 244 (302); pp. 355—356 (897), 9 février 1742; p. 359 (1098) d'après la « Condica de trebile Visterii din anul d'intăiu a domnii Mării Sale domnului Constantin Necolae Voevoda ».

[4] Hurmuzaki, XV², p. 1682, no. MMMCVII (11 mars v. st. 1749); cf. aussi le no. MMMCVIII.

[5] Suleimān Pasha de Diiu (Viddin) avait affermé la terre de Toma Poenariul (N. Iorga, *Studii şi Documente*, VI, p. 327 (118), 28 janvier 1760) pour 250 thalers. Un autre turc Chiurd (Khiḍr ?) ʿOsmān affermait une terre ecclésiastique (*ibid.*, p. 289 (574). Les terres du monastère de Saint Sava à Soroca étaient, elles aussi, affermées aux Turcs (*ibid.*, l. c.).

[6] Firman adressé au Prince Grégoire II Ghica de Valachie dans la seconde décade du mois de Muḥarrem 1146 H. (3—13 juillet 1733), Académie Roumaine, Firmans Turcs, I, no. 8.

www.cimec.ro

étant de nature à porter atteinte aux anciens réglements (nizm-iā ḳadim) du pays et partant au payement du kharādj, entraînait bientôt la promulgation du firman d'expulsion de Redjeb 1145 H. (18 décembre 1732—17 janvier 1733). Ḥusein Čāush était chargé de détruire les quartiers d'hiver des Lazes et de mettre fin à leurs empiètements et à leurs agressions injustes. Il fallu cependant un second firman adressé au successeur de Constantin Mavrocordat, Grégoire II Ghica (17 avril 1733—27 novembre 1735) dans la seconde décade de Muḥarrem 1146 H. (3—13 juillet 1733) lui enjoignant formellement de ne laisser désormais aucun d'entre eux « mettre le pied dans la province de Valachie » [1], pour venir à bout des Lazes revenus à Zimnicea.

Quand à la Moldavie, ce fut toujours sous les règnes de Constantin Mavrocordat (septembre 1741—29 juin 1743; avril 1748—31 août 1749) et ensuite de Constantin Racovitza (31 août 1749—3 juillet 1753) que les marchands turcs devenus les créditeurs [2] des boyards [3] et surtout des paysans, [4] par suite de leurs déprédations et de leurs excès [5], furent chassés du pays.

Se saisissant des plaintes (ʿarḍ) du prince, des évêques, des boyards et des mazils moldaves, des lettres du Pasha de Hotin et des arguments sonnants des Ḳapū-kehayā (Ḳapū Ketkhudā), Maḥmūd I interdissait par khaṭṭ-i humāyūn l'établissement des Lazes en Moldavie [6], conformément d'ailleurs aux prescriptions de la Loi. Un firman envoyé au pasha de Babadag, ʿAlī Hekim-oghlu — ami du prince Constantin Mavrocordat — lui ordonnait de les chasser du pays, vu qu'ils avaient transgressé les commandements de la re-

[1] *Ibid.*

[2] On connaît les noms de quelques-uns d'entre eux: Küčük Murteḍā (Murtazi) (*ibid.*, p. 53 (242), 7 novembre 7232), Ḥasan Khiḍr oghlu (Kiurolu (*ibid.*, p. 40 (95); Ḥādjdjī Emeneh *(sic)*, *ibid.*, p. 133 (65), 20 juin 7224 = 1716; Maḥmūd, *ibid.*, p. 229 (72). Notons aussi les marchands Ḥādjdjī Ismāʿīl de Candie, *ibid.*, pp. 50—51 (234), 1719; Ḥādjdjī ʿOsmān de Yeñi Kioi, *ibid.*, p. 52 (240), 11 octobre 7231 (1722).

[3] *Ibid.*, p. 133 (65), 20 juin 7224 = 1716; *ibid.*, p. 53 (242), 7 novembre 7232 = 1723; p. 229 (72).

[4] N. Iorga, *Studii şi Documente*, V, p. 61 (278), 23 juin 7267 = 1759; N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, p. 131.

[5] Ch. Peyssonnel, *Traité sur le commerce de la Mer Noire*, Paris, 1787, II, pp.203—204.

[6] Chronique de Ienachi Cogălniceanu, *ibid.*, p. 216.

www.cimec.ro

ligion et de l'honneur, en se rendant coupables des trois graves péchés de l'homicide, de l'usure et du vol (sārika), sans compter la profanation de la pureté du sang musulman.

A l'échéance du délai fixé pour leur départ, les 40 delībāshi du pasha de Babadag conduits par un mūbashir et accompagnés du boyard Antioh Caragea, détruisaient de fond en comble les « kasaba » de Vaslui, Bârlad, Focșani, Adjud, Tecuci et Galatz, vendaient les céréales et le bétail pour le compte du « miri » et emmenaient les Lazes à Jassy où ils étaient emprisonnés jusqu'à la complète restitution des biens volés.

Le même procédé était appliqué à Trotuș, Bacău, Roman, Piatra Neamț, Suceava, Câmpu-Lung et Siret ce qui entraînait bientôt le départ des Lazes de Hârlău, Cernauți et Dorohoi dans le serhadd de Hotin. D'autres Lazes se réfugiaient à Tomorova (Reni), Ismā'il ou Kīlī (Chilia) ou bien dans les districts de Lăpușna, Orhei et Soroca ou encore à Huși [1].

Toutefois, la menace laze n'en demeurait pas moins inquiétante. Aussi le nouveau prince Constantin Racovitza jugea-t-il opportun de mettre un frein à leur nouvelle extention dans les districts du nord de la Moldavie, Hârlau, Dorohoi et Botoșani [2]. Par suite d'un nouveau firman obtenu sur les instances des Kapū-kehayā et à grand renfort d'argent, l'agha des janissaires de Hotin, Kāsim, les faisait mettre aux fers ou même les massacrait. De son coté, le Prince ordonnait la destruction des enclôs pour bétail (oda) que les Turcs de Bender possédaient dans les districts de Orhei, Lăpușna et Soroca [3]. Les conséquences ne devaient pas tarder à se faire sentir : les Lazes des villes de Huși, Lăpușna, Chișinău et Soroca quittaient pour toujours le sol de la Roumanie « curățându-se țara ca de mare râie ce avea ».

Depuis lors, faute d'autohtones abiles, d'autres marchands étrangers, juifs et arméniens de Pologne, transylvains, ragusains, albanais ou même, à un certain moment, français, se partageront le commerce des principautés. Citons, à titre d'exemple, qu'après le départ des Lazes, des marchands français, les frères Linchou aidés par leurs compatriotes, les sieurs Couturier, Berlhié, Trulhier et

[1] Chronique de Ienachi Cogălniceanu, *ibid.*, p. 217.
[2] *Ibid.*, p. 220.
[3] *Ibid.*, p. 223.

www.cimec.ro

Barbier [1] et des Transylvains tels que Georges de Făgăraș (Gheorghe Făgărășanul) et Luca Pop [2] en Moldavie ou des Ragusains [3] en Valachie accaparent l'important commerce du miel et de la cire.

Ces derniers, « gens pauvres, laborieux, infatigables, vivant de peu, exercés par l'apprentisage le plus dur, accoutumés à ne retirer pour de longs et pénibles travaux qu'un profit modique » [4], partaient chaque année de Raguse aux mois d'août et septembre, avec un fond de 5000 à 6000 piastres chacun, placé en sequins vénitiens sur lesquels ils gagnaient au change 5 à 6 pour cent. A Viddin ou à Rūshčūk, ils donnaient des arrhes pour les peaux, la laine et la belle cire valaque qu'ils exportaient par Trieste, à Venise [5].

Quand aux Aroumains de Janina et de Moscopole et aux Albanais de Scutari qui s'étaient portés acheteurs de ces produits dès le XVII[e] siècle, ils continuaient à les diriger pendant la première moitié du XVIII-e, par Durazzo et Scutari, toujours vers la cité des lagunes [6]. Mais le manque de cire dont souffrait à partir de 1744 la capitale des Habsbourgs qui en imposaient l'arrêt en Transylvanie afin de la diriger sur Vienne [7], ainsi que la hausse des taxes de transport exigées par les armateurs vénitiens, décidaient bientôt les marchands aroumains à abandonner Durazzo pour Belgrad et le marché vénitien pour celui hongrois, autrichien et allemand. L'appauvrissement du marché vénitien et la hausse des prix qui en découlait ne firent qu'encourager les Ragusains et les Albanais à

[1] Filitti, *op. cit.*, p. 90, no. LXVI, 4/15 juin 1753; p. 44, 3 février 1752., Cf. V. Mihordea, *Politica orientală franceză și țările române în sec. XVIII* București, 1837, pp. 161—164.

[2] N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, p. 405, 27 septembre 1759; p. 466, no. 88, 17 octobre 1762.

[3] Hurmuzaki, *Supplément* I[1], p. 609, no. DCCCLXXXIII, 1751. Cf. plus bas, p. 387 note 2.

[4] Cf. le *Mémoire sur le commerce des Ragusains en Valachie*, dans Hurmuzaki, *Suppl.*, I[1], p. 611, no. MCCCLXXV, Constantinople, 1751.

[5] Hurmuzaki, IX, p. 685, no. DCCXCIX, 18 mars 1744; *Suppl.*, I[1], p. 609, no. DCCCLXXXIII, 1751.

[6] Cf. le rapport du consul français Comte à Durazzo, le 8 février 1699 (Archives des Affaires Étrangères, Correspondance consulaire, Durazzo (1700—1712) publié par Valeriu Papahagi, *Contribuții la istoria comerțului cu Peninsula Balcanică*, « Revista Istorică » (1933), p. 123.

[7] Hurmuzaki, IX[1], p. 688, no. DCCCIII, 23 mai 1744. Cf. sur la mission de l'ambassadeur Contarini à Vienne, p. 685, no. DCCC, 18 avril 1744; p. 687, no. DCCCII, 9 mai 1744; pp. 688—689, no. DCCCIV.

www.cimec.ro

persévérer dans leurs efforts de monopoliser la cire valaque [1]. Remarquons que, dans ces circonstances, l'ouverture de nouveaux débouchés allant de pair avec une sensible diminution de la production par suite des effets des rigoureux hivers de 1741, 1749—1750, justifie pleinement les clauses du firman de 1164 H. (1751) décrétant l'obligativité de ne vendre qu'à Constantinople la totalité de la récolte de cire des principautés [2].

A leur tour, les juifs polonais, surtout ceux de Sniatyn qui avaient commencé, dès 1701, à acheter du miel moldave [3], puis à s'associer aux marchands de Botoșani [4] en attendant de s'y installer à demeure [5], s'adonnaient aux commerce de boeufs, de chevaux ou de moutons qui promettait de devenir un des plus lucratifs [6].

Cependant les plus sérieux concurents des Turcs restaient toujours, en Moldavie, les marchands arméniens de Pologne.

Rappelons que le prince Constantin Mavrocordat leur avait concédé, lors de son premier règne (16 avril 1733—27 novembre 1735), le droit de pratiquer le commerce des bestiaux [7] qu'ils revendaient en Pologne après les avoir achetés et élévés en territoire moldave. Désireux d'attirer ces marchands en plus grand nombre afin d'augmenter la prospérité économique du pays, ce prince les exemptait de toutes « hârtii » et « angarii », ne les soumettant dorénavant qu'au paiement de la douane, du « cornărit » et de la « cunița » (16 juin 1734) [8]. Son successeur, Grégoire Ghica (27 novembre 1735—24 septembre 1741) les affranchissait des taxes dûes au staroste de Cernovitz pour les chevaux provenant de leurs propres haras (14 avril 1737) [9]. Il précisait même dans les stipulations du privilège octroyé le 11 avril 1739, le montant de leurs

[1] Rapport d'Antonio Bartolovich, consul vénitien à Durazzo, le 8 février 1761, *ibid.*, p. 124.

[2] Hurmuzaki, *Suppl.*, I[1], pp. 609, no. DCCCLXXXIII.

[3] N. Iorga, *Studii și Doc.*, VI, p. 268 (473).

[4] *Ibid.*, p. 345, p. 249.

[5] *Ibid.*, pp. 248 (337), p. 246 (316).

[6] *Ibid.*, VI, pp. 335—336.

[7] Doc. du 1 novembre 1733, 16 juin 1734, mars 1735, 11 avril 1739 (cf. I. Bianu, *Catalogul manuscriptelor românești*, București, 1907, I, pp. 502—508).

[8] N. Iorga, *Studii și Documente*, V, pp. 271—272, doc. du 16 juin 1734 (7245).

[9] T. Bălan, *Documente bucovinene*, Cernăuți 1933—42, IV, pp. 129—130, doc. du 14 avril 1737; III, p. 142, doc. du 13 avril 1737; N. Iorga, *op. cit.*, VI, p. 436, no. 1641; I. Bianu, *op. cit.*, I, p. 509.

www.cimec.ro

contributions [1], afin de les mettre à l'abri des exigences du staroste, du grand capitaine de Coţmani et des douaniers des gués de la frontière. De concert avec les Polonais, il s'évertuait à donner un nouvel essor au commerce des confins, en rouvrant la foire de Horodenka et en instituant une autre à Colacin [2]. Constantin Mavrocordat qui lui succédait (septembre 1741—29 juin 1743), y ajoutait un nouveau privilège portant sur l'exemption de fournir des chevaux de poste [3].

L'ensemble de ces privilèges, confirmés successivement par les princes Jean Mavrocordat (29 juin 1743—mai 1747) et Constantin Racovitza (31 août 1743—3 juillet 1753; 19 février 1756—13 mars 1757), était finalement sanctionné par le Sulţān en personne. Nous signalons à ce sujet les interventions réitérées du comte George Auguste de Mniszech, ambassadeur de Pologne à Constantinople (1755—1756) [4]), en faveur des marchands arméniens ressortissant des terres de son frère, le Palatin Constantin, et « des autres qui commercent depuis bien longtemps avec des chevaux, des boeufs et d'autres bétails, possédant des haras et des troupeaux en Moldavie » [5]. Les dits marchands qui faisaient appel à la protection de la Pologne pour assurer leur fructueux commerce, obtenaient ainsi la consécration officielle de leurs anciens privilèges portant sur le droit de pâturage et de commerce en Moldavie, sous forme de firman Impérial et à la suite des patentes délivrées

[1] Le « cornărit » était à un leu et à un potronic par tête de gros bétail et un leu de douane. La « cuniţa » était fixée à 40 bani par tête de jument (doc. du 11 avril 1739 dans N. Iorga, *op. cit.*, VI, pp. 438—439; T. Bălan, *op. cit.*, VI, pp. 153—154) et à 60 bani par tête de mouton; la « desetina » à un leu pour dix ruches (doc. du 9 juin 1742; N. Iorga, *ibid.*, p. 355).

[2] T. Bălan, *op. cit.*, III, p. 142, no. 5; N. Iorga, *ibid.*, VI, pp. 239—240, no. 252; T. Bălan, III, p. 143, no. 8 (1741—1742).

[3] N. Iorga, VI, p. 236.

[4] Cf. sur ce personnage le VII-e tome des publications de la Fondation Krasinski (pp. 15, 37, 40, 57 ss). Les actes se rapportant à son ambassade se trouvaient aux archives de Dresde (*Des litthanischen Kronkammerherrn, Grafen von Mniszech Verschickung nach Constantinopel, 1755—1756*, paquet 2956). Ses notes de voyage rédigées sous forme de journal par son fils ont été publiées par V. A. Urechiă, *Ateneul Român*, 1869, pp. 3—9; N. Iorga publie une autre version dûe à la plume de son secrétaire (*Călători, ambasadori şi misionari în ţările noastre şi asupra ţărilor noastre*, Bucureşti, 1899, pp. 33—42).

[5] N. Iorga, *Doc. Callimachi*, II, p. 242 (15 novembre 7268).

www.cimec.ro

par le prince Constantin Racovitza [1]. La clef de ce surprenant succès résidait de nouveau dans l'obligation de recourir aux blés polonais pour parer à la misère croissante de Constantinople vu que les principautés danubiennes se trouvaient dans l'impossibilité de fournir les immenses quantités requises [2]. Notons en passant que ce fait ne fut pas étranger à l'introduction du nouveau système de la «zaherea».

D'autre part, si l'on tient compte des inconvénients qu'entrainait l'application du système du monopole du blé — tels que l'altération des grains emmagasinés par ordre du Sulṭān [3], les malversations de ses agents et la mauvaise qualité du pain — si l'on y ajoute certains accidents fortuits — une mauvaise récolte ou une invasion tartare en Moldavie — on comprend aisément que la Sublime Porte soit réduite, au cas où le blé viendrait à manquer, de recourir à des procédés souvent en opposition directe avec son propre système économique. Ces faits, intervenant à une époque de crise dans la production et de fléchissement du commerce ottoman, expliquent dans une large mesure les concessions accordées aux Polonais [4]. Quand aux intérêts de la Moldavie, ils comptaient assez peu en comparaison de l'impérieuse nécessité de parer à la terrible hausse du prix de la vie à Constantinople par de massifs achats de céréales en Pologne [5].

Le fait devint évident lorsque le nouveau prince de Moldavie Jean Théodore Callimaki (août 1758—juin 1761) se mit en devoir de porter atteinte aux privilèges des marchands de Pologne en doublant l'impôt sur le bétail et l'exercice du négoce, en vue d'assurer

[1] Dépêche de Ludolf du 11 septembre 1756 dans A. Oţetea, *op. cit.*, p. 169, no. XXIV; N. Iorga, *Doc. Callimachi*, II, p. 250, no. 43 (lettre du Grand Vizir du 15 avril 1760).

[2] G. Ludolf assure qu'on demandait en 1756 à la Valachie 300.000 kila (chili) de blé et 200.000 kila d'orge et à la Moldavie 200.000 kila de blé et 100.000 kila d'orge (*ibid.*, p. 118, no. XXIX, 24 janvier 1756).

[3] Dépêche de G. Ludolf du 11 novembre 1758 dans A. Oţetea, *op. cit.*, p. 171, no. XXIX.

[4] Du point de vue des intérêts polonais nous signalons les propositions faites à la Sublime Porte en vue d'utiliser le cours du Dniestr et la navigation sur la Mer Noire comme voie régulière pour le transport des blés polonais. Cf. Peyssonnel, *op. cit.*, II, p. 201.

[5] Le grand Vizir chargea le Prince de Moldavie, Scarlat Ghica (13 novembre 1757—début d'août 1758) de conclure l'affaire (cf. E. Hurmuzaki, *Fragmente zur Geschichte der Rumänen*, t. V, Bucarest, 1886, pp. 205—206).

www.cimec.ro

le paiement régulier du kharādj, après l'invasion tartare de 1758. Forts de la bienveillance de la Sublime Porte, les marchands arméniens de Pologne sollicitaient par l'entremise des grands propriétaires de la frontière moldavo-polonaise — le Palatin de Mniszech [1], le Palatin Ignace Potocki [2] et la Castellane de Cracovie [2] — un ordre d'Auguste III à l'ambassadeur de la République à Constantinople lui intimant d'obtenir du Sulṭān la suprême garantie politique de leur privilège sous forme de khaṭṭ-i sherif. Grâce aux efforts réitérés de l'ambassadeur Joseph Potocki « kuchinistrz » de Lituanie et de l'interprète Francesco Crescente Giuliani, les Polonais obtenaient finalement gain de cause sur presque tous les points [3], à l'encontre des intérêts évidents de la capitale ottomane et de la trésorerie moldave.

N. Iorga publie dans ses *Études et Documents* [4] la rédaction latine du firman du Sulṭān Muṣṭafā III promulgué à cet effet, dans la seconde décade du mois de Shawwāl 1173 H. qui correspond à la période placée entre le 28 mai et le 5 juin 1760, et non 1762 comme le croyait N. Iorga. Le prince de Moldavie y recevait l'ordre de dédommager les juifs et les arméniens molestés par quelques uns de ses boyards: le vornic de Câmpulung Toader Giurgiuvanu, Gafenko et Kalmuski [5]. Un firman antérieur du début de Shawwāl 1173 H. (mai 1760) lui enjoignait de protéger les marchands polonais et arméniens conformément aux capitulations [6]. Le grand vizir Rāghib Pasha lui-même écrivait en ce sens au prince.

Enfin, grâce aux efforts de l'interprète Giuliani, les marchands polonais de Stanisławow, de Tyśmienica et de Sniatyn obtenaient un privilège pour la foire de Mohilew et l'assurance que leurs éven-

[1] N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, pp. 245—246, no. 32.

[2] *Ibid.*, II, p. 248, no. 35 (Constantinople, 1760); p. 249, no. 39 (14 mai 1760).

[3] Louise de Mniszeck, femme du Grand Général de la Courcnne Potocki (doc. arménien de Lemberg publié par H. Dj. Siruni, *Legăturile seculare între armenii din Polonia şi cei din Moldova*, dans *Ani*, Bucarest, 1942—1943, p. 194). N. Iorga, *ibid.*, II, pp. 245—246, no. 32 (mémoire pour Potocki).

[3] *Ibid.*, p. 251, no. 46.

[4] N. Iorga, *Studii şi Documente*, I—II, p. 438.

[5] N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, pp. 246—247, no. 33 (1759). Sur Giurgevano cf. « Condica de venituri şi cheltuieli a domnului Moldovei pe 1764 » dans N. Iorga, *Documente şi cercetări asupra istoriei financiare şi economice a principatelor române*, Bucureşti, 1902, p. 32, no. XXI.

[6] N. Iorga, *Studii şi Documente*, l. c.

www.cimec.ro

tuels différends avec les Moldaves et les Lazes de Hotin seraient jugés par des tribunaux mixtes siégeant à Mohilew même et à Hotin [1]. Quand au célèbre khaṭṭ-i sherīf sur le droit de libre paturâge en Moldavie des marchands polonais, il était — selon la pittoresque expression de Giuliani — « arraché de la bouche du lion ». Pour des raisons fiscales, les résidents du prince de Moldavie, Nicolas Suțu, Antioh et Manolaki Geanetul, s'y étaient opposés par tous les moyens possibles et avaient inutilement dépensé en présents jusqu'à 10000 écus pour y mettre obstacle [2].

Nous ne nous arrêterons pas sur les autres points de la mission de Potocki portant sur le commerce du bois [3] et sur les taxes abusives des douanes de Galatz, d'Iṣḥāḳče, d'Ismā'īl ou de Kīlī frappant l'exercise du commerce polonais avec le célèbre vin de Monastir et la morue [4] car ils dépassent le cadre de notre sujet.

Qu'il nous suffise de remarquer qu'à la suite de ces privilèges, l'élevage du bétail, sollicité par la demande de ses produits, s'orientait de plus en plus en Moldavie vers l'exportation. D'autant plus que le rachat des terres affermées aux Turcs — rachat qui était formellement ordonné en 1760 par la Sublime Porte [5] — tournait à l'avantage des marchands arméniens et juifs de Pologne qui continuaient à se prévaloir sans autres concurents du privilège dorénavent refusé aux Turcs. Aussi voit-on bientôt les produits d'élevage : miel, cire, beurre, suif, laine, viandes salées et séchées passer aisément en Pologne, en Hongrie, en Allemagne, à Venise et à Ra-

[1] N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, p. 250, no. 42 (lettre de K. Iwanoski à Giuliani du 11 avril 1760; *ibid.*, no. 43 (rapport de Giuliani du 3 mai 1760, adressé au premier ministre Brühl); cf. aussi I-er tome, p. 416 note 1.

[2] Cf. le rapport de Giuliani au maréchal de Pologne le 3 juillet 1760 dans N. Iorga; op. cit. II, p. 254—5 no. 52; p. 255 no. 53 (lettre de Giuliani à Brühl du 14 juillet 1760).

[3] *Ibid.*, p. 251, no. 46; p. 250, no. 43 (lettre du comte Potocki au Grand vizir Rāghib Pasha du 15 avril 1760).

[4] *Ibid.*, pp. 252—253, no. 49. Le kharādj se montait pour les marchands à 6 ou 7 piastres et pour les cochers à 3 piastres. Le cadeau obligatoire du mütevelli était de 50 à 60 ducats, celui du ṣubāshi, de 12 ducats. Les douanes tartares allaient jusqu'à 50 piastres et celles valaques à 2 ou 3 paras de mesure ou vadră).

[5] N. Iorga, *Studii și Documente*, VI, p. 327 (118), 28 janvier 1760; p. 289 (574).

www.cimec.ro

guse [1] contre des prix sensiblement plus élevés à ceux imposés et artificiellement maintenus par les marchands turcs. Le bétail : chevaux, poulains, vaches, taureaux et brebis qu'on pouvait, à la rigueur, facilement leur dissimuler, prenait la même destination par les sentiers de montagnes [2]. Il passait par le bourg de Séreth (Siret) et le sentier de Vicov [3] en Hongrie; par le sentier de Berhomet qui longe le Séreth, en Pologne [4] ou gagnait — par Hotin, Kamieniec, Okappi, Milnitz, Grodek et Horodenka — l'Allemagne [5], la Russie, l'Autriche, la Bohême, la Silésie, la Bosnie et même Rome (sic) à ce qu'assure un agent turc de Hotin [6].

Mettant à profit la crise de production déclenchée par la guerre de sept ans (1756—1763), des négociants grecs tels que Jean Kasaklis, Pascal Nicolau, Theodosio et bien d'autres [7] ravitaillaient l'armée autrichienne avec du bétail moldave qu'ils menaient jusqu'à Prague et Ölmütz [8]. Forts de la protection de la Cour d'Allemagne, ils arrivaient dans les Principautés « munis des plus beaux firmans du monde » [9] ce qui leur facilitait grandement les affaires. Ils ne se faisaient pas faute non plus de rendre les mêmes services à l'armée prussienne opérant en Silésie. C'est du moins ce qui résulte de l'examen attentif des rapports de l'internonce Schwachheim au ministre autrichien Kaunitz [10] et des mémoires remis au Grand Vizir

[1] N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, pp. 413—414, no. 36 (sened du Grand Vizir Rāghib Pasha, fin de Shaʿbān 1174 H.=fin mars—début d'avril 1759). Peyssonnel, *op. cit.* II p. 198.

[2] *Ibid.*, I, p. 416, note 1; Anonyme turc, *ibid.*, pp. 20—21.

[3] N. Iorga, *Documentele Callimachi*, I, p. 434 (5 février 1759). T. Bălan *op. cit.* V p. 197.

[4] *Ibid.* p. 195. Pour les chevaux envoyés à Léopol via Cernowitz (Cernăuți)— cf. N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, pp. 302—303, no. 159 (18 octobre 1762, no. 162, p. 303 (8 novembre 1762); no. 166, p. 304 (29 novembre 1762); no. 174, p. 307.

[5] Relation de Wenzel von Brognard dans G. Netta, *Expansiunea economică a Austriei și explorările ei orientale*, București, 1931, p. 150.

[6] Anonyme turc, *ibid.*, p. 21.

[7] Pascal Teudori, Ioan Anton, Nicola Sawa, Nicola Abrahamo, Tibodos Sava, Anton Avram et Juvan Nicola (N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, p. 343; p. 439.

[8] *Ibid.*, pp. 414—415 (rapport de Schwachheim à Kaunitz du 16 avril 1761).

[9] I. C. Filitti, *op. cit.*, p. 153.

[10] N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, p. 412, no. 33 (18 juin 1760); p. 414, no. 37 (4 avril 1761), *l. c.*, no. 38 (16 avril 1761); pp. 416—417, no. 40 (2 mai 1761); p. 417, no. 41 (16 mai); rapport à la Cour de Vienne, pp. 419—420,

www.cimec.ro

concernant la confiscation par les Impériaux des boeufs moldaves destinés au ravitaillement de l'armée prusienne bloquée près de Rosemberg et de Brieg [1]. Le prix de la vente, réglée en monnaie prusienne d'une valeur égale à cel e polonaise, était converti à Leipzig en marchandises à destination de la Moldavie [2].

On peut juger de l'importance de ce commerce favorisé par l'état de guerre, d'après le nombre des nouveaux ponts crées sur le Dniester et les conflits qui en découlèrent bientôt. Citons à titre d'exemple, la tentative du chapitre de Kamieniec en vue de monopoliser le passage de fleuve entre Huście et Horoszcza et de s'approprier le bac de Cantacuzino-Pașcanu (Paszchan) du village de Sămușeni construit par le père de ce dernier, Iordaki, 34 ans auparavant [3].

Ou encore les quatre ponts bâtis par les Polonais en face de Svinitza pour desservir une foire et une ville nouvellement créés et déjà très fréquentées [4]. Un document contemporain de Grégoire Callimaki ordonnant la construction dans les mêmes parages de quatre autres ponts pour les Moldaves, établit aussi le montant du péage (brudina): 6 potroniks pour un char à huit boeufs ou chevaux chargé de marchandises et 12 dinards pour le battelier; 3 pour un char à deux boeufs et 7½ pour un char chargé [5].

Il y avait là certainement un trafic important qui étendait au loin son rayonnement. Si l'on y ajoute que les marchands grec et juifs de l'Empire Ottoman continuaient à vendre à l'étranger les produits originaires de Roumélie, des raʿāyās du Danube et d'Oczakow, on comprend aisément la pénurie de vivres qui sévissait dans

no. 44 (4 juin); p. 423, no. 48 (4 juin); p. 423—424, no. 49 (15 juillet; pp. 427—428, no. 51 (1 août 1761); pp. 433—434, no. 53 (17 août 1761); pp. 438—439, no. 58 (17 octobre 1761); pp. 439—441, no. 59 (3 novembre 1761); pp. 442, no. 61 (4 novembre); pp. 442—443, no. 62 (17 novembre 1761).

[1] *Ibid.*, pp. 415—416, no. 29 (30 avril 1761); pp. 425—427 (3 août 1761) Cf. aussi le rapport de Vergennes aux Affaires Étrangères dans Hurmuzaki *Suppl.*, I[1], pp. 720—721, no. MXVIII (31 octobre 1761), et des doc. MXIX (16 novembre), MXX (1 février), MXXII (4 mars 1762), *ibid.*, pp. 422—424.

[2] N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, pp. 425—426 (3 août 1761).

[3] *Ibid.*, pp. 246—247, no. 32. Le Pasha de Brăila (Ibrāʿīl) reçu, vers la fin de Dhu'l-ḥidjdje 1173 H. (fin juillet 1760) l'ordre d'établir une enquête. Cf. le résumé du rapport de Numma Mollā Meidanī-zāde, ḳāḍī de Ibrāʿīl (*ibid.*, p. 260, no. 64).

[4] *Ibid.*, p. 188, no. 76 (14 juin 1763).

[5] *Ibid.*, l. c.

www.cimec.ro

la capitale du Sulṭān. En effet, l'efflorescence du commerce grec, juif et arménien est tellement puissante à cette époque, qu'on voit, dès 1761, un an à peine après la fameuse mission de Potocki, la famine se déclarer à Constantinople [1]. Même le pain et le riz se font rares, chers et sont de mauvaises qualité.

Le peuple et les grands dignitaires de l'Empire qui avaient accaparé les branches les plus importantes du commerce, s'en plaignent. Le grand douanier Isḥaḳ Agha, saisi de la diminution de ses revenus, s'en émeut et demande avec insistance la suppression du régime de libre exportation des denrées alimentaires roumaines qui seraient dorénavent uniquement dirigées sur Constantinople. Plus de vingt marchands d'Istanbul et de Galata y ajoutant leurs instances, renchérissaient sur les mesures vexatoires des trafiquants grecs, arméniens et juifs à l'égard des marchands chargés de l'approvisionnement de la capitale. Le ḳāḍī ul-ʿasker d'Anatolie, Ibrāhīm, exigeait, lui aussi, le rétablissement du monopole absolu de l'état. Aussi le Grand Vizir Rāghib Pasha se vit-il contraint de décréter l'interdiction absolue d'exporter dorénavant à l'étranger — en Po-'ogne, en Hongrie, en Allemagne, à Venise et à Raguse — des produits d'élevage originaires des Principautés Danubiennes, de Roumélie (Rūm-Elī), des rives du Danube, d'Oczakow et des régions de l'Adriatique [2]. C'était là, tout comme dans le firman de Muṣṭafā III [3] un renforcement du régime protectioniste ayant comme but une véritable concentration des denrées sur le marché d'Istanbul. Les conséquences en furent immédiates. En Moldavie, le prince Jean Théodore Callimaki s'empressait d'interdire la sortie du gros bétail [4] tandis que le prince de Valachie, Scarlat Ghica (août 1758—16 juin 1761) faisait confisquer les troupeaux transylvains hivernant dans sa principauté [5].

[1] Cf. le rapport du baille vénitien à Constantinople (Hurmuzaki, IX, p. 53 no. XLVIII, 17 septembre 1761).

[2] N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, pp. 413—414, no. 36 (fin de Shaʿbān 1174 = fin mars—début avril 1761).

[3] Cf. le rapport de Schwachheim à Kaunitz le 16 mai 1761 (*ibid.*, p. 417, no. 42).

[4] Cf. la lettre de l'abbé Betanski à Gerault du 6 avril 1761 dans V. Mihordea, *Raporturile lui Ioan Vodă Callimachi cu Polonii* (1758—1761), extras din « Revista Istorică », anul XXIII, no. 10—12, Vălenii de Munte, 1937, p. 21, anexa no. 8. Il y est dit que l'ordre arriva à Jassy le 9 mars.

[5] Hurmuzaki, VII, pp. 26—27, no. XXV.

www.cimec.ro

Cependant ni Rāghib, ni Muṣṭafā III n'avaient plus les moyens de maintenir longtemps le monopole exclusif de l'état alors que l'interdiction de l'exportation entravait non seulement le commerce moldavo-polonais mais aussi, fait plus grave, l'exercice du négoce des sujets ottomans et des sujets ressortissant des pays tributaires de la Porte avec l'Autriche. Car l'application stricte du monopole d'un seul acheteur à prix fixe qui frappait dans leurs intérêts deux importantes catégories économiques — les marchands étrangers représentant les exigences du commerce international et les grands propriétaires moldaves et valaques — risquaient de soulever des difficultés diplomatiques. D'autant plus que l'Autriche et sa rivale la Prusse avaient besoin de chevaux valaques et moldaves pour remonter leur cavalerie [1] et de bétail pour ravitailler leurs armées sur les champs de bataille.

Notons enfin que le renforcement du régime d'exclusivité commerciale constituait un obstacle à l'assainissement des finances des Principautés et partant, au paiement régulier du kharādj.

Ce fut grâce à cet argument soutenu par le prince de Moldavie [2] et sur les instances de l'envoyé du roi de Prusse, fort du récent traité d'amitié conclu avec la Porte (29 mars 1761 = 22 sha'bān 1174 H.), qu'on revint à l'ancien ordre de chose. Ce fait se produit en octobre 1762, moins d'un an et demi après la promulgation du firman de Muṣṭafā III et du sened de Rāghib [3]. Le gros bétail et les denrées moldaves [4] reprirent de nouveau le chemin de l'étranger, de Pologne notamment. D'après les informations de Ludolf et de Boškovič, on y exportait annuellement jusqu'à 40.000 boeufs à 10 ducats la pièce et 10.000 chevaux moldaves à 20-30 ducats [5]. Quand aux moutons, ils continuaient à passer à Constantinople en nombre de 200.000 jusqu'à 300.000.

Bien plus, les Prussiens obtenaient, après bien des démarches, la faveur insigne d'acheter officiellement des chevaux en Moldavie

[1] H u r m u z a k i, XV², no. MMMCCXIX, p. 1719, 20 février 1762.

[2] N. I o r g a, *Documentele Callimachi*, II, pp. 443—444, no. 63 (rapport de Schwachheim à Kaunitz du 5 décembre 1761); *ibid.*, p. 302, no. 158 (18 octobre 1762).

[3] *Ibid.*,

[4] *Ibid.*, II, pp. 302—303, no. 159 (18 octobre 1762); p. 303 (29 novembre 1762), p. 304, no. 166; p. 307, no. 174, pour les chevaux moldaves exportés à Léopol, via Cernowitz.

[5] A. O t e t e a, *op. cit.* no. CCCXLII p. 342; B o š k o v i ć, *Voyage* Lausanne 1772 p. 249.

www.cimec.ro

et en Valachie [1]. Il est bon de rappeler à ce sujet que depuis longtemps le serment que devait prêter tous les grands vizirs à leur entrée en charge prévoyait la promesse de ne jamais autoriser l'achat et l'exportation des chevaux des Principautés [2]. Pourtant les nécessités politiques de la deuxième moitié du XVIII-e siècle vinrent à briser le cadre de cette garantie suprême et d'ordre sacré.

A son tour, le nouvel internonce, Penkler obtenait un firman pour l'importation en Transylvanie des produits turcs et roumains qui seraient dorénavent soumis au même tarif douanier de 3% clause en vigueur pour les Français, la nation la plus favorisée [3]. A la demande du général Buccov, l'internonce, invoquant l'article 11 du traité de Belgrade et le précédent hollandais, se faisait aussi accorder des firmans autorisant l'achat de la cire — produit prohibé — dans les Principautés Danubiennes pour le compte du gouvernement de Transylvanie [4]. Les marchands Pierre Lucas et Constantin Bub en recevait la licence à la fin de Redjeb 1176 H. (5—15 janvier 1763) [5]. Enfin, d'autres marchands transylvains « Ioannes Dimitri, Michael Dimitri et Costa » l'obtiennent au millieu de Ramaḍān 1176 H. (entre le 25 mars—3 avril 1763) [6].

A la même époque se précisait une dérivation du commerce valaque qui, s'étant à plusieurs reprises heurté à la fermeture pour raisons sanitaires des frontières de Transylvanie [7], suivait le grand flux de l'approvisionnement des armées maneuvrant en Silésie. En dehors de l'important trafic de bétail, on signale à Zaleszczik [8] l'ac-

[1] N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, pp. 444—445, no. 73 (rapport de Penkler à Kaunitz du 1 décembre 1762).

[2] N. Iorga, *Acte și Fragmente*, I, p. 395, rapport de Von Zegelin à Frédéric II du 1 août 1767).

[3] Hurmuzaki, VII, pp. 28—30, no. XXVII (firman de la fin de Redjeb 1176 H. adressé aux pashas de Viddin et de Belgrad, aux agents de Varna, Zechnovi, Rushčuk, Yerköḳü, Silistrie et aux princes de Valachie et de Moldavie); Hurmuzaki, XV[1], p. 1721, no. MMMCCXXVII; p. 1764, no. MMMCCLVIII (24 mai 1769).

[4] N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, pp. 454—455, no. 79 (rapport de Penkler à Kaunitz du 16 avril 1763).

[5] Hurmuzaki, VII, pp. 28—30, no. XXVII.

[6] Hurmuzaki, VII, pp. 31—32, no. XXIX (milieu de Ramaḍān 1176 H.).

[7] En 1759, 1760, 1761 il y eut en Valachie des épidémies de peste et des épizooties (Hurmuzaki, XV[2], p. 1712, no. MMMCCXXXIII, 15 juin 1759; p. 1714, no. MMMCXCIV, 20 mars 1760; p. 1718, no. MMMCCXI, 23 janvier 1761).

[8] N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, p. 335, no. 237 (27 septembre 1763).

www.cimec.ro

tivité incessante de nombreux marchands de Bucarest, de Galatz, de Jassy et même d'Istanbul attirés par la conjoncture favorable qui venait de s'ouvrir dans les relations économiques avec la Pologne [1].

On semblait bien loin des Ordonnances de Maḥmūd I et de Muṣṭafā III. Et pourtant la gêne et la pénurie en matière alimentaire dont souffrait la population de la métropole [2] imposait de nouveau, un an plus tard, le retour à l'ancienne politique alimentaire étatiste. Mais, dorénavant, il ne s'agit plus seulement d'encourager les marchands de Constantinople à se porter acheteurs des denrées des provinces danubiennes comme l'avait ordonné précédemment Muṣṭafā III. Il s'agit surtout, à une époque où le problème de l'élection d'un nouveau roi de Pologne, l'affaire de la Courlande et l'ancien différend turco-russe survenu au sujet des forteresses de la Petite Serbie créait une certaine tension à Constantinople, d'empêcher la fuite de ces denrées dans les pays étrangers qui pouvaient, d'un jour à l'autre, entrer en conflit avec la Sublime Porte.

Aussi le firman de la dernière décade de Dhu'l-ḥidjdje 1177 H. (20 juin—1 juillet 1764) prescrit-il aux princes Étienne Racovitza et Grégoire Alexandre Ghica de supprimer le commerce avec l'étranger, qualifié à présent d'illicite ; d'arrêter aux ports, aux défilés et aux confins du pays « les commerçants contrevenants des puissances étrangères ; de leur confisquer les marchandises et de marquer les bêtes au fer de l'état ; d'écrouer enfin en prison les vendeurs et les acheteurs et de les envoyer à Constantinople munis d'un relevé détaillé des taxes perçues et du genre et de la qualité des marchandises saisies » [3].

Nous assistons ainsi aux soubressauts de l'étatisme le plus intransigeant, soutenant l'interventionisme économique dans sa lutte avec le commerce clandestin derrière lequel se cachent la contrebande de guerre, les intérêts des puissances étrangères et aussi ceux particuliers des Principautés Danubiennes.

Il y a lieu de faire une remarque. L'ensemble des faits exposés dans cette étude et résumés par le firman de 1177 H. montre que les différentes tentatives de monopole des produits d'élevage imposées aux Principautés Danubiennes par le gouvernement centralisateur d'Istanbul échouaient rapidement les unes après les au-

[1] *Ibid.*, p. 337, no. 240 (lettre de Ottyker à Giuliani, reçue le 6 octobre 1763); pp. 338—339, no. 244, Varsovie, 19 octobre 1763.

[2] Cf. plus bas, p. 391.

[3] *Ibid.*

www.cimec.ro

tres. Nous avons essayé d'en dégager les causes accidentelles liées aux expédients économiques, diplomatiques ou financiers de la Sublime Porte. Il est temps de se demander à présent si la façade de ces menus faits ne cache point une réalité plus profonde qui condamnait à l'avance toute tentative d'économie dirigée.

En effet, si l'on y regarde de près, on constate que les Principautés Danubiennes se trouvaient, sous le rapport des exigences de l'économie complémentaire turque, dans le stade de l'économie pastorale. Alors que la production des céréales s'y bornait presque exclusivement à satisfaire les besoins du marché local sans pouvoir subvenir à toutes les exigences de Constantinople, l'élevage des animaux et l'exploitation des matières premières qui en découlait dominaient par contre la vie économique des Principautés.

N'oublions pas que les demandes du marché de Constantinople avaient beaucoup contribué à les maintenir dans cette catégorie économique. En effet, durant la période qui va de la seconde moitié du XVI-e siècle jusqu'à l'époque des Phanariotes, pendant laquelle la théorie du monopole (mubāya'a) des denrées n'avait pas encore apparu dans les rapports économiques turco-roumains, les Principautés Danubiennes exportaient contre des prix rémunérateurs de grandes quantités de bétail — des moutons surtout — dans la Capitale ottomane. Citons à titre d'exemple qu'en 1591, sous le règne de Pierre le Boiteux, les djellāb et les ḳaṣṣāb n'en achetaient pas moins de 94.262 moutons sur les marchés de Moldavie dont 41.486 moutons et 300 boeufs sortaient seulement par les douannes d'Iṣhāḳče et de Focṣani [1].

Tandis qu'au XVIII-e siècle où les nouveaux rapports d'économie obligatoire étaient en vigueur, la situation était profondément changée quand aux conditions de la vente et au nombre exigé [2]. Car les ḳaṣṣāb bāshi (bouchers en chef du Palais Impérial) achetaient à eux seuls en Valachie, par l'entremise d'agents turcs et de sā'idji,

[1] Nous avons établi ces chiffres d'après les informations contenues dans la « Socoteala pentru goştină a oilor din Moldova cu lista cumpărătorilor gelepi » (*Hurmuzaki*, XI, pp. 221—230, no. CCCLIV, 12 (22) mai 1591). Signalons que les sommes globales mentionnées aux pages 229 et 230 ne sont pas exactes. Aussi avons-nous été obligé de refaire les calculs.

[2] En 1785, Hauterive notait qu'on vendait 300.000 moutons moldaves en Turquie (« La Moldavie en 1785 » dans Hauterive, *Mémoire sur l'état ancien et actuel de la Moldavie*, Bucarest, 1902, p. 975). Raicevich (*Osservazioni*, pp. 120, 115, 122) comptait de 5 à 600.000 pour les deux Principautés.

www.cimec.ro

40.000 moutons par an « destinés à l'approvisionnement tant du nouveau Palais impérial que de l'ancien, ainsi que de Galata Serai, des corps (odjāḳ) des janissaires, de la garde impériale, des djebedjī, des artilleurs et d'autres services »[1]. Mais ce qui agravait à présent la situation des principautés, c'était l'anarchie administrative qui affectait profondément la vie économique de l'Empire Ottoman.

En effet, à l'époque où l'Égypte cessait de fournir la subsistence de la Capitale et où la disette se faisait fréquemment sentir, cause de misère, les autorités établissaient des prix fixes, calculés au taux le plus modique et d'une manière arbitraire, afin d'enrayer la hausse croissante du prix de la vie et de prévenir ainsi les émeutes dans la Ville.

Le montant du prix des moutons était payé par traite aux Ḳapūkehayā du prince qui devait les livrer à des termes fixes. Les djeleb ou les sā'idji délégués par le Ḳaṣṣāb bāshi les rassemblaient et les faisaient parquer dans des quartiers d'hiver tel que celui de Wk. Metschka (Vely Meshe) d'où ils étaient expédiés dans la capitale afin d'être remis aux bouchers[2]. Ce n'est que lorsque les exigences de l'état venaient à être satisfaites que le reste pouvaient être librement vendu à la population d'Istanbul.

Ajoutons ensuite que le rituel musulman prescrivant le sacrifice pascal (ou l'immolation d'agneaux et de moutons le jour de la fête de l'*Id-āḍha ou Ḳurbān Bayrām, le 10 du mois de Dhu'l-ḥidjdje), ainsi que l'obligation d'en livrer un certain nombre au Ḳādī ou au Čāush ou encore la tradition qui imposait le sacrifice de moutons pour la célébration des événements publics (victoires, début de siège, construction de mosquées, etc.) expliquent les grandes exigences ottomanes. Il en résultait une très forte demande sur la place de Constantinople[3].

D'autre part, pour les Principautés, la production en masse du grand bétail et des produits d'élevage était sollicitée, on l'a vu, par les débouchés rémunérateurs se trouvant à sa portée en Europe

[1] Firman adressé au Prince de Valachie dans la dernière décade du mois de Dhu'-ḥidjdje 1201 H. (3—13 octobre 1787), Académie Roumaine. Firmans turcs, Doc. no. 27.

[2] *Ibid.*

[3] Ewliya Čelebi *Siyāḥetnāme* ed. Nedīb 'Asim, Istambul, 1314—1315, I, p. 561) soutient que la consommation normale de la capitale montait à 38.000 têtes de moutons par jour. Pour le Ḳurbān Bayrām il indique le chiffre de 80.000 qui nous parait exagéré.

www.cimec.ro

centrale, notamment à l'époque des licences d'importation accordées par le Grand Seigneur aux Polonais et aux Autrichiens [1].

D'ailleurs et d'une manière permanente, l'élevage du grand bétail restait toujours intéressant vu que ses produits pouvaient facilement passer la frontière en pays chrétien sans être astreints à suivre des routes connues et que leur valeur était, par rapport à l'unité et au poids, de beaucoup supérieure à celle des céréales et des produits végétaux. Dans ce cas, l'interventionisme économique ottoman se voyait placé dans l'impossibilité d'exercer un controle rigoureux du commerce d'exportation roumain.

Nous trouvons ici la clef du problème que posaient les échecs réitérés de toutes les tentatives d'économie dirigée que nous avons analysées jusqu'à présent. Car c'est dans la structure et la souplesse de cette économie pastorale qui répondait si bien aux intérêts des classes productives valaques et moldaves que réside la raison dernière qui permit aux principautés de se soustraire partiellement aux exigences fiscales et administratives de l'économie dirigée imposée par Constantinople.

C'est du moins la conclusion qui nous semble devoir se dégager de l'ensemble des faits qui imposèrent la promulgation du firman de 1177 H. (1764).

[1] Voir aussi sur les différents articles et quantités de la production agricole roumaine exportés au cours du XVIII[e] siècle, l'ouvrage actuellement sous prese de M. C. C. Giurescu, «*Istoria Românilor*», tome III.

www.cimec.ro

II. *Notice explicative*

Dans les pages qui suivent nous présenterons une traduction française de ce firman établie d'après la copie levée par le fonctionnaire ottoman Karacash et le premier drogman de la Légation de Roumanie A. Lahaille [1] sur un des registres de firmans et autres ordonnances (ewāmir) provenant du bureau du Beylik de la Chancellerie Impériale (Dīwān-i hümāyūm). La copie turque porte au haut de la page la mention : « Emr 'ali ṣuret dir» qui veut dire « copie de l'Ordre impérial ». Elle est marquée à gauche du cachet à la cire rouge de la Légation de Roumanie. Du côté droit se trouve gravé le sceau officiel de la Sublime Porte dans la teneur suivante : Bāb-i 'Ali, Dā'ire-i Ṣadāret 'uẓma, Diwān-i Humāyiūn, c'est à dire « Sublime Porte, Grand vizirat, Divan impérial ». La signature du ministre de Roumanie à Constantinople, T. Juvara, apposée le 26 novembre—8 décembre 1898 en certifie l'authenticité. Une note écrite sur le revers précise que le document fut traduit le 26 novembre—8 décembre 1898 sous le numéro 4357. Ce fait est confirmé par une note apposée à la minute appartenant à la collection de M. Iurasco et à la traduction officielle dressée par l'adjoint des Conseillers Légistes de la Sublime Porte, Nichan Djivanian, revue par le premier drogman de la légation de Roumanie.

Cette traduction officielle en langue française portant en plus des signatures de Djivanian, de T. Juvara et de A. Lahaille aussi le cachet de la Légation de Roumanie, était envoyée avec la copie turque au Ministère des Affaires Etrangères de Roumanie qui les faisait remettre en dépôt à la Bibliothèque de l'Académie roumaine avec d'autres documents de même provenance.

[1] Cf. la copie de la Note no. 1182 du 31 octobre 1898 de la Légation de Roumanie à Constantinople, adressée au Ministère des Affaires Étrangères (Académie Roumaine, Firmans turcs, I).

www.cimec.ro

Ajoutons que nous nous sommes permis de compléter la traduction de Nichan Djivanian en y ajoutant la traduction de la première ligne du texte turc ainsi que celle de la date, que le traducteur s'était contenté d'insérer dans le titre ajouté au firman et qui n'existe pas dans l'original turc.

Signalons aussi que le calcul des dates de l'Hégire, la transcription des noms propres turcs ainsi que l'introduction, dans la traduction, de termes turcs pour l'éclaircissement du texte, nous appartiennent en propre.

* * *

III. *Firman adressé aux princes Étienne Racovitza de Valachie* [1] *et Grégoire Alexandre Ghica* [2] *de Moldavie dans le dernière décade de Dhu'l-hidjdje 1177 H.* (21 *juin*—1 *juillet* 1764).

Ordre au Prince de Valachie (Eflāk Woïwodasi) Etienne Istefān) fils de Michel [3] (Mikhal) et au prince de Moldavie ((Boghdān Woiwodasi) Grégoire (Lighor), fils de Scarlat [4] (Iskerlet), et aux capitaines (kapūdān) et aux chefs (bashluyan) des confins (sinur) de Valachie et de Moldavie: le miel [5], la cire [6], le beurre [7], la graisse [8], la laine [9], les viandes salées et séchées [10]

[1] Étienne Racovitza, prince de Valachie du 7 février 1764 au 29 août 1765.

[2] Grégoire Alexandre Ghica, prince de Moldavie du 29 mars 1764 jusqu'au début de février 1767.

[3] Michel Racovitza (Racoviță), prince de Moldavie (septembre 1703—23 juillet 1705; 23 juillet 1707—28 octobre 1709; 27 janvier 1716—6 octobre 1726) et prince de Valachie (17 octobre 1730—24 octobre 1731).

[4] Scarlat Ghica, prince de Moldavie (13 mars 1757—début d'août 1758).

[5] Peyssonnel (*op. cit.*, II, p. 186) note que le miel moldave, de beaucoup supérieur à celui valaque qui ne cotait que 5 piastres par quintal, se vendait de 5½ à 6 piastres. La « Condica de venituri și cheltuieli a domnului Moldovei pe anul 1764 » (N. Iorga, *Documente și cercetări asupra istoriei financiare și economice a principatelor române*, p. 38) relate par contre que quatre ocques de miel coûtait 1 leu et 12 paras.

[6] Peyssonnel considère la cire comme l'article le plus important du commerce moldave et indique comme prix 40 à 45 paras l'ocque (*op. cit.*, II, pp. 197, 185) alors que la « Condica de venituri » pour l'année 1764 la cote à 52 paras *(ibid.)*. Les prix notés dans un mémoire français de 1751 (50 ou 1 paras la « vadră ») ne paraissent pas exacts Hurmuzaki, Suppl. I[1], p. 608, no. DCCCXXXII).

[7] Le beurre moldave était réputé pour le plus délicat de l'Empire Ottoman (Peyssonnel, *op. cit.*, p. 198). La « Condica de venituri » *(ibid)*, note l'ocque de beurre moldave à 40 bani. Peyssonnel soutient que son prix était, dans es villages, de 18 à 20 aspres pouvant monter jusqu'à huit paras dans les mar-.

www.cimec.ro

(pāsṭurma) les peaux [1], et autres produits similaires provenant de la Valachie, de la Moldavie et des environs ainsi que les bourgs et villages sis sur les deux rives du Danube (Ṭuna [2]) et de toutes les provinces (elayet) de la Roumélie (Rūm-Elī) étaient achetés jadis par les négociants [3] se livrant au commerce d'importation de Constantinople et étaient transportés en cette ville. Mais depuis quelques années, certains mécréants [4] ou juifs avaient réussi — grâce à des appuis ou par la corruption (irtisha) — à accaparer des mains des commerçants de Ma Capitale (āsitāne-i sa'adet) les pro-

chés tandis que le beurre valaque se vendait 8 et 10 paras l'ocque. Ces informations ne nous semblent pas fondées, par rapport à celles des rôles moldaves.

[8] Ce produit à base de graisse de chèvre mélangée avec du suif de boeuf et de la graisse de mouton se vendait dans les principautés danubiennes à 7 ou 8 paras l'ocque (Peyssonnel, *op. cit.*, II, pp. 186—187, 198).

[9] La laine valaque, coutant 9 à 10 paras l'ocque, était exportée en Allemagne et en Roumélie (Peyssonnel, *ibid.*, p. 186); celle moldave, de qualité inférieure, était employée dans les manufactures de Roumélie pour la fabrication des 'aba et des couvertures (*ibid.*, p. 197).

[10] Le commerce des pasturma de boeuf, de mouton et de chèvre était très répandu dans « toute l'étendue de la Mer Noire ». Les frères Linchou voulaient en organiser l'exportation en France et faire venir des saleurs de Marseille, lorsque la mort de Linchou aîné fit tomber ce projet.

[1] Peyssonnel note que les cuirs de boeufs moldaves étaient plus recherchés que ceux de Valachie. Ils pesaient jusqu'à 40 ocques et se vendaient de 3½ à 4 piastres, alors que les cuirs valaques pesant de 25 à 30 ocques coutaient de 2¾ à 3 piastres la pièce (II, p. 185). Les Ragusains les achetaient en concurrence avec les Hongrois et les Polonais (Hurmuzaki, *Suppl.* I[1], p. 611, doc. DCCCLXXXV, mémoire de 1751).

[2] Signalons parmi les localités les plus importantes des rives du Danube: Viddīn et Feth ul-Islām (Cladovo) dans le sandjāḳ de Pelwine (Plevna); Nikopolis, Zishtow (Ṣiştov), Rūshčiūk, Yerkökü (Giurgiu), Raḥowo dans le sandjāḳ de Nikopolis; Silīstria, Hirsowo (Hârşova), Ibrā'il (Brăila), Māčīn (Măcin), Isḥākče (Isaccea), Ṭūlče, Ismā'īl (Ismail) et Kīlī (Chilia) dans le sandjāḳ de Ozu.

[3] Surtout des Ḳapānlī, mélange de Turcs et de Grecs d'après Raicevich. « Costoro pure vengano con lettere del Grand vizir, e comprano il formaggio, burro, sego, cera, carne affumicata ec., al prezzo che piu loro aggrada (Raicevich, *Osservazioni storiche, naturali e politiche intorno la Valachia e Moldavia*, Milan 1822, p. 88).

[4] Les marchands grecs se rendaient par Galatz et Jassy en Pologne et de là à Vassilikova, à Kiev et à Nisna sur le Dniéper; ou bien ils suivaient l'itinéraire des juifs pour se rendre à Hotin, aux frontières de la Pologne (Hurmuzaki, *Supplement*,, I[1], p. 607, n. DCCCLXXXII, 1751). Quand aux Ragusains qui jouissaient du privilège de ne payer la douane qu'à Constantinople, Andrinople et Brousse, ils venaient en août ou en septembre à Viddīn et à Rūshčūk pour donner des arrhes pour le caviar, la laine, la cire et les cuirs qu'ils

www.cimec.ro

duits dont il s'agit, qu'ils exportaient en Pologne, en Hongrie, en Autriche, en Vénétie [1] et en Dobra Vénétie [2].

De plus, moyennant cinq à six pièces d'or par tête de gros bétail [3], ils auraient transporté et vendu, par an, aux pays beligérants (dar ül-harb) [4] une quantité innombrables d'animaux [5], de sorte que les abatoirs de Valachie et de Moldavie, ainsi que ceux des rives du Danube, étaient depuis lors condamnés presque au chomage. De là, la rareté des produits en question dans Constantinople, notamment celle de la cire [6], si nécessaire pour l'éclairage d'un grand

portaient à Trieste et à Venise (Hurmuzaki, *Supplément* I[1], p. 607, no. DCCCLXXXIII, 1751; p. 611, no. DCCCLXXXV, 1751). L'ambassadeur français Castellane ateste qu'en 1747 la Bulgarie était « remplie de Ragusains qui y faisaient un commerce très considérable » (*ibid.*, p. 582, DCCCXLVI, 10 Février 1947) tout comme en Valachie (ibid, p. 609, no. DCCCLXXXIII).

[1] L'anonyme turc (*ibid.*, pp. 20—21) précise qu'on exportait le bétail valaque en Russie, en Pologne, en Hongrie, à Dantzig, en Bohême, en Silésie, en Autriche, en Bosnie et même à Rome. Cf. aussi Peyssonnel, *op. cit.*, II, p. 198.

[2] C'est avec la république de Raguse que les Turcs avaient conclu leur premier traité de commerce (Abesci, *État actuel de l'Empire Ottoman*, Paris, 1792, II, pp. 99—100).

[3] En 1762, G. Ludolf note que les boeufs engraissés se vendaient à 10 ducats la pièce et les chevaux de 20 à 30 ducats la pièce (le ducat Ps 3, paras 37), A. Oţetea, *op. cit.*, no. CCCXLII, p. 342. Peyssonnel donne pour les boeufs le prix de 10—13 piastres (*ibid.*, II, p. 198).

[4] Djivanian traduit l'expresion « dar ül-harb » « pays se trouvant en hostilité avec l'empire » car il croyait qu'à cette une époque la la Sublime Porte était en guerre avec la Russie, apuyée par l'Autriche (cf. la note ajoutee à sa traduction) En réalite, l'expression dar ül-harb qui signifie littéralement » « théâtre de la guerre », se rapporte à la guerre de Sept Ans pendant laquelle les armées autrichiennes et prussiennes avaient été ravitaillées avec du bétail moldave (cf. plus haut p. 346 n. 10).

[5] G. Ludolf note que la Moldavie à elle seule, exportait 40.000 boeufs engraissés et 10.000 chevaux (*ibid.*, p. 342, no. CCCXLII) en 1762. Bošković, *ibid.*

[6] Un mémoire français rédigé à Constantinople en 1751 signale qu'en 1750 la cire roumaine avait monté au double « parce que la récolte a été médiocre l'année passée ». Une lettre de Linchou à l'ambassadeur français Desalleurs (I. C. Filitti, *op. cit.*, p. 23, no. XVIII, 1 octobre 1750) souligne qu'en 1750 la cire était très rare et très chère. En Valachie elle était enlevée par les Ragusains « qui la porte à Trieste, d'où elle passe à Venise » (Hurmuzaki, *Suppl.* I[1], p. 609, no. DCCCLXXXIII, mémoire de 1751, ainsi que par les arroumains de Moscopole et Janina et les albanais de Scutari. Ajoutons que quelques années auparavant, en 1744 notamment, la cire valaque faisait l'objet des interventions diplomatiques de l'ambassadeur vénitien Contarini auprès de la Cour de Vienne qui avait fait arrêter ce produit en Transylvanie pour le diriger sur la capitale

www.cimec.ro

nombre de mosquées et de chapelles musulmanes (mesdjid)[1], du nouveau Palais Impérial (sarāi djedīd-i asīr) et de l'ancien (sarāi 'atīḳ) de l'Amirauté (tersane) et pour les besoins des particuliers. Cet état de choses faisaient souffrir la population en même temps qu'il diminuait la recette de la douane (gümrük mal).

C'est pourquoi, sur un rapport du Grand Douanier (Gümrük Emīnī)[2] d'alors et sur l'attestation de plus de quarante huit musulmans (nefer) bien connus, habitant Constantinople et Galata et faisant souvent — pour affaires de commerce — le voyage de la Valachie (Eflāḳ), de la Moldavie (Boghdān) et des provinces sises sur le cours du Danube, le Ḳādī de Constantinople[3] avait rendu à cette époque une sentence constatant les faits ci-haut relatés, à savoir: 1) l'ancien usage d'après lequel les divers produits de la Valachie et de la Moldavie et des bourgs et villages sis sur les deux rives du Danube tels que miel, cire, beurre, boeufs, vaches, bouvillons, moutons et troupeaux de poulains étaient achetés par les négociants ottomans aux prix courants; les animaux de boucherie étaient livrés aux abattoirs et les peaux, la laine, la graisse, le suif, la viande salée et séchée, le beurre et la graisse de chèvre en provenant, étaient embarqués dans les ports du Danube en destination de Constantinople où ils étaient vendus et rendaient ainsi un grand service à l'entretien de la population; 2) l'apparition dans les dernières années sur les marchés de la Valachie et de la Moldavie de certains mécréants, négociants accapareurs trafiquant sur le théatre de la guerre (dar ül-ḥarb) tels

(Hurmuzaki, IX, p. 685, no. DCCXCIX, 18 mars 1744; no. DCCC, 18 avril 1744; p. 686, no. DCCC, 2 mai; p. 687, no. DCCCII, 9 mai; p. 688, no. DCCCIII, 23 mai 1744; pp. 688—689, no. DCCCIV, 1 août 1744). Quand à la cire moldave, c'était la nation française de Constantinople qui voulait l'acheter (V. Mihordea, *Politica orientală franceză şi ţările române în secolul al XVIII-lea*, p. 161, note 4).

[1] Les mesdjid, temples musulmans de troisième ordre, se distinguaient des mosquées par l'interdiction d'y célébrer l'office du vendredi et des deux fêtes de Bayrām (l'ʿId-i fiṭr et le ʿId-i āḍḥa ou Ḳurbān Bayrām) et aussi pour le fait qu'ils n'ont qu'un seul minaret. Dès qu'on leur ordonne un kiātib, ils sont convertis en djāmiʿ. Cf. d'Ohsson, *Tableau général de l'Empire Ottoman*, Paris, 1788—1824, II, pp. 454—455.

[2] Ishaḳ agha qui mourut le 23 février 1763 (N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, pp. 453—454, no. 78, rapport de Penkler à Kaunitz du 2 avril 1763). Il fut remplacé par son gendre.

[3] Il était du ressort du Ḳāḍī de Constantinople de controler le prix du pain et des denrées et d'empêcher la spéculation dans la ville (d'Ohsson, *op. cit.*, IV, p. 43).

www.cimec.ro

que Vénitiens [1], Bosniaques, Arméniens et Juifs de Pologne qui avaient réussi à enlever en partie ou en entier ces denrées aux commerçants de Ma Capitale en renchérissant le prix et grâce à l'appui prêté par les princes (woïwodler [2]); 3) enfin les souffrances et la pénurie qui en étaient résultées pour la population de la capitale. Invoquant en même temps des précédents ordres souverains interdissant aux accapareurs l'exportation aux pays des bélligérants (dar ül-ḥarb) des produits dont il s'agit et en s'appuyant sur le rapport précité du Grand Douanier, la sentence concluait pour la nécessité de la promulgation d'une Ordonnance Impériale (emr-i sherif) frappant d'interdiction le commerce illicite des accapareurs susdits, tout en écartant absolument les obstacles apportés à celui des négociants de Constantinople. A la suite de cette sentence une Ordonnance Impériale [3] a été, en effet, promulguée dans l'année 1164 de l'Hégire [4].

Toute fois, avec le cours du temps, cette réglementation utile et avantageuse a été complètement oubliée et il est devenu patent et notoire que le commerce illicite auquel se livrent les mécréants et les juifs en question est cause de la gêne et de la pénurie en matière alimentaire dont souffre actuellement la population de la métropole [5]. Il devient, donc, urgent et nécessaire de l'interdire et de le supprimer encore une fois, comme par le passé.

Je l'avais déjà fait précédemment [6] et j'avais ordonné qu'on laissât libres les commerçants de Constantinople se porter acheteurs de denrées précitées. Je réitère et je confirme par la présente ce commandement.

[1] L'ambassadeur français à Constantinople, le comte Desalleurs confirme, dans sa lettre du 4 janvier 1754 adressée à St. Contest, que « les Allemands, les Venitiens, les Ragusais détournent avec avantage le commerce de la Valachie » (cf. V. Mihordea, *op. cit.* p. 155 note 1),

[2] La traduction de cette phrase a été rectifiée avce la collaboration de M. Abdurahman qui a d'ailleurs bien voulu contrôler avec nous le texte de Nichan Djivanian. Nous lui en exprimons nos remerciements les plus vifs.

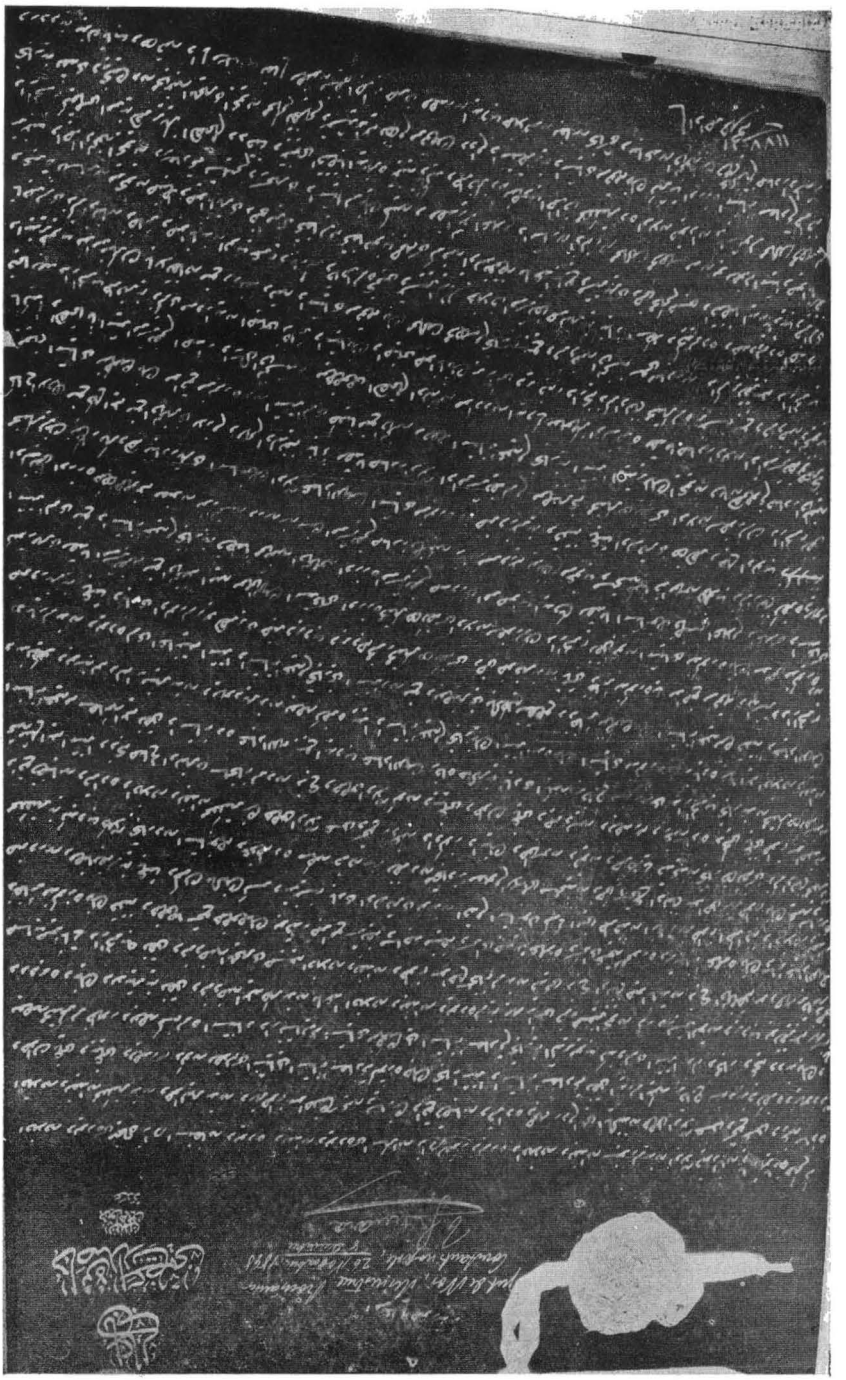
[3] Cette ordonnance est confirmée par la lettre de J. Potocki (Hurmuzaki, VII, p. 3, no. 1, 25 mars 1751), par celle de Desalleurs (Hurmuzaki, Supp., I[1], p. 602, no. DCCCLXXIV, 21 avril 1751) et par un mémoire français de 1751 (*ibid.*, p. 609, no. DCCCLXXXIII).

[4] 30 novembre 1750—20 novembre 1751.

[5] Cf. les dépêches de G. Ludolf du 24 janvier 1756 (A. Oţetea, *op. cit.*, p. 168, no. XXI), du 21 mars 1758 (*ibid.*, p. 170, no. XXVI) et du 11 novembre 1758 (*ibid.*, p. 171, no. XXIX). Cf. aussi N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, p. 399 note 1 (17 novembre 1758), pp. 413—414 no. 36 (fin de Shaʿbān 1174 H.), Hurmuzaki, IX, p. 53, no. XLVIII (17 septembre 1761).

[6] Cf. N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, p. 417, no. 42 (16 mars 1761).

www.cimec.ro



Firman de Muṣṭafā Dhu'l-hididje 1177 H.

(Acad. Roumaine).

www.cimec.ro

UNE DÉCOUVERTE D'ORFÈVRERIE ANCIENNE DANS L'ANTIQUE CALLATIS

Pendant les fouilles et études archéologiques que nous avons executées en 1930 à Mangalia, l'antique Callatis, furent découverts, à 2,40 m de profondeur, des objets en or, à l'exterieur et près du mur d'enceinte ouest de l'acropole de Callatis.

Le terrain à bâtir, ancienne propriété de feu docteur Buteresco, se trouve derrière l'auberge Stamatopol.

La trouvaille [1] consiste en plusieurs fragments de pièces rondes, creuses, en argent plaqué d'or, en une tige d'or lisse et en une tige creusée de sillons perlés, qui depuis ont été déposés au Musée National d'Antiquités de Bucarest.

Grâce à l'amabilité de l'ancien directeur, Mr. Vladimir Dumitrescu, le Musée nous a confié, en vue d'une étude plus détaillée, 4 des 17 fragments constituant la trouvaille. (Voir la figure No. 1).

La partie la plus intéressante de ce trésor est constituée par une tige ronde, lisse et souple, en or titrant 24 carats, longue de 623 mm, épaisse de 3 mm. A l'une des extrémités de cette tige se trouve soudé un manchon creux de 14 mm de long et de 15 mm de diamètre.

A premiere vue, on a l'impression que ce manchon présente, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, les cannelures d'une vis. Un examen plus attentif montre pourtant qu'il est constitué par trois anneaux de 5 mm, 3,5 mm et 6,5 mm de largeur et de 2,2—3 mm d'épaisseur.

L'épaisseur de la paroi du manchon est de 2,2 mm à l'une de ses extrémités; l'épaisseur de l'autre extrémité a été diminuée, de l'extérieur, de sorte que de 3 mm elle y est réduite à moins de 1 mm.

[1] Nous reviendrons plus longuement, une autre fois, sur les circonstances de la découverte.

www.cimec.ro

Les trois anneaux sont solidaires et montrent une mauvaise soudure rectiligne suivant la génératrice de cylindre où baille une assez grande fissure. Une fissure du même genre se remarque aussi entre l'un des anneaux terminaux et l'anneau central.

Les deux anneaux terminaux du manchon présentent dans leur milieu une rainure lisse et convexe, tandis que l'anneau central a une surface convexe unie.

L'une des extrémités de la tige d'or de 10 mm de longueur est fixée à l'intérieur du cylindre, sur la ligne de soudure de celui-ci.

L'autre extrémité possède une mince (0,5 mm) tôle d'or, de forme trapézoïdale, dont les côtés opposés ont 2 mm et 6 mm de longueur d'une part, 9 mm et 11 mm de l'autre.

L'extrémité qui porte la tôle d'or était probablement reliée à la partie inférieure, à part cela lisse, du manchon, car nous y constatons la présence de restes soudés d'une tôle d'or rompue; mais aujourd'hui nous ne pouvons plus savoir si le contact avait lieu par, ou sous, l'intermédiaire d'une autre pièce.

Une autre tige d'or, mais plus rigide, dont nous possédons 9 fragments de 3 mm d'épaisseur et de 115 mm de longueur totale, a la même épaisseur que la tige d'or plus souple décrite ci-dessus.

Ces 9 fragments sont ornés d'une sorte de sillons circulaires et constituent une tige creusée de sillons circulaires « perlés ».

Cette tige d'or a peut-être eu, en liaison avec la tige d'or lisse déjà décrite, la mission de rehausser l'effet de cette parure d'or par l'interposition alternante de tiges d'or à surface unie et de tiges ornées de sillons circulaires.

Le fragment no. 3 de la gravure a une longueur de 44,5 mm; il présente une cassure à chaque bout et montre à l'une de ses extrémités des restes de chlorure d'argent.

En plus de la tige unie et de celle qui est ornée de sillons circulaires, nous possédons 4 fragments courbes plus épais.

Ces morceaux qui ont une épaisseur de 9 mm et qui ont respectivement 114,5 mm, 155,1 mm et 50 mm de longueur, sont constitués par une enveloppe d'or mince, de 0,2 mm d'épaisseur, renfermant un noyau métalique qui à première vue paraissait être du plomb.

A l'endroit où se joignent les bords, qui en se touchant ont donné naissance au rouleau, endroit où court aussi la ligne de soudure qui n'est pas toujours impeccable, cette enveloppe d'or montre des nervures: une série de quelques petits plis obliques et parallèles

www.cimec.ro

qui courent assez serrés les uns à côté des autres. Cette sorte de petits plis nous font penser à la gravure 4 a de l'étude de A. Kalitinsky concernant *Les fibulae* du Caucase, parue dans le *Recueil d'Etudes dédiées à la memoire de N. P. Kondakov*, Prague 1926 *(Seminarium Kondakovianum)*.

Ces nervures, qu'on les regarde comme un enjolivement voulu ou comme une suite inhérente au pliage, servent, en tout cas, à l'ornementation, accompagnées qu'elles sont, à des intervalles donnés, de lignes de points repoussés qui courent parallèlement aux nervures et qui, ayant une teinte plus foncée, tranchent sur la couleur de l'or.

Si cet enjolivement à nervures s'explique par une légère torsion de l'enveloppe d'or, nous devons penser que les fragments que nous venons de décrire, étaient utilisés comme torques-torquis, qui passaient chez les Grecs, ainsi que chez les Romains, pour une parure de Barbares, et qui étaient portés surtout par les Perses et les Scythes du Bosphore cimmérien; d'ailleurs on en trouve encore aujourd'hui, dans ces contrées, sous le nom de grivna [1], mais il y en a également au-delà des frontières scythes et jusqu'en Irlande. D'origine barbare, le torques a joui d'une grande vogue chez les tribus celtiques, tout comme chez les tribus celtisés établies dans la région du Danube; c'était encore un signe distinctif chez les Gaulois et il a fini par devenir une décoration romaine, accordée d'abord seulement aux troupes auxilaires non-romaines, et plus tard, au temps des empereurs romains, même aux nobles romains.

Quant à se parer le cou d'un collier, c'est à la mode chez la plupart des races et des peuples [2].

Nous avons remis à l'Institut de Chimie anorganique de la Faculté des Sciences de notre Université de Bucarest, dirigé par le professeur G. Spacu, un petit morceau du noyau métallique contenu dans l'enveloppe d'or, numérotée 1, à fin d'examen. Le résultat de cet examen fut que le métal, enrobé dans cette enveloppe d'or, contenait 97% d'argent, environ 2% de fer et environ 1% de cuivre et pas la moindre trace de plomb. La conclusion qu'il s'agissait d'argent nous a été communiquée par Mr. Théodore Pirtea,

[1] S. Reinach, dans Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, V, p. 375 et suiv.

[2] M. Rostovtzeff, *Iranians and Grecks in south Russia*, Oxford 1922, p. 124, planche XXIV, nr. 2 et 3.

www.cimec.ro

chef de travaux à l'Institut de Chimie anorganique, dès avant analyse chimique, car, disait-il, le brillant de l'une des extrémités, du fragment liné par lui, ne permettait aucun doute à cet égard.

L'extrémité presque noire de l'autre morceau du torques, munie d'un renflement, se compose, d'après les résultats de l'analyse chimique, d'environ 99,5% de chlorure d'argent fondu et d'environ 0,5% de cuivre et de soufre comptés ensemble.

Je profite de l'occasion pour présenter ici à Mr. G. Spacu, ainsi qu'à Mr. Th. Pirtea, mes bien vifs remerciements pour la bonne grâce avec laquelle ils se sont prêtés à ma demande, car leur analyse nous a donné la possibilité de constater clairement, que de l'argent a été plaqué d'or afin d'économiser le métal précieux qu'est l'or [1].

Le fragment no. 4 a une longueur de 50 mm et présente à l'un de ses bouts, sur une longueur de 20 mm, un renflement de 15 mm à l'endroit le plus épais. L'enveloppe d'or manque à cet endroit et on peut y reconnaître l'ébauche d'une tête d'un d'animal.

Les extrémités de telles parures antiques ont, le plus souvent, lorsqu'elles ne sont pas épaissies ou lorsqu'elles sont en forme de revers, la forme d'une tête de lion, cerf, antilope, bélier, sanglier ou serpent [2]. A l'extrémité de notre fragment nous avons problablement l'ébauche d'une tête de bélier [3]. La matière dont est constituée cette tête a la couleur du plomb, mais les recherches faites par l'Institut ci-dessus mentionné ont montré que dans notre cas il s'agissait de chlorure d'argent.

Nous avons trouvé des traces de la même substance également sur l'enveloppe en or de l'autre extrémité du même fragment, ainsi que sur plusieurs autres fragments.

Ces fragments ont une longueur totale de 403,5 mm, longueur à peine suffisante pour entourer un cou de moyenne grosseur.

Aujourd'hui, il ne nous est plus possible de déterminer si quelque chose, et combien, manque de cette parure d'or; nous ne savons pas davantage qu'elle était sa forme initiale.

[1] Au sujet du cuivre plaqué d'argent, v. M. Rostowzew, *Skythien und der Bosporus*, I, 1931, p. 594.

[2] M. Rostowzew, *Skythien u. der Bosporus*, I, 1931, p. 242, 247 s. 266, 342, 362, 532 s., 553, 561, 577, 581.

[3] M. Rostovtzeff, *Iranians and Grecks in south Russia*, Oxford 1922, montre un bracelet scythe en argent, avec têtes de bélier aux extrémités, trouvé dans la presqu'île de Taman, datant des V^e—IV^e s. av. J.-C., se trouvant aujourd'hui au musée de l'Ermitage, t. XV, no. 2.

www.cimec.ro

En tout cas nous devons admettre, qu'il s'agisse ici d'un torques-collier ou que nous ayons affaire à des fragments d'un ou de plusieurs bracelets, que cette parure d'or a dû avoir, en plus de l'extrémité conservée qui porte une tête d'animal, une autre extrémité correspondant à la première. Nous ne voudrions pas nous laisser entraîner à des suppositions au sujet du fermoir de ces deux extrémités, mais probablement que ce collier avait à ses deux extrémités de légers plis, des torsades, dont les spirales couraient en sens contraire à chaque extrémité.

Pour une détermination plus précise de la nature de cette parure d'or on devrait disposer de matériaux archéologiques plus riches que ceux trouvés chez nous[1].

Des découvertes plus importantes dans cette direction ont été faites dans de nombreuses nécropoles de différents districts russes de la Mer Noire. Celles-ci ont été partiellement publiées dans les « Otcetia imp. arch. Comis. »

Il ne nous a été possible de feuilleter que les années 1907 (découvertes de l'année 1904), 1912 (découvertes de 1908) et 1914 (découvertes de 1911), de cette publication de la Commission archéologique russe de St.-Petersbourg, et notre attention a été attirée par le bracelet de Chersonèse, décrit dans l'Otcetia de 1912 (découvertes de 1908), St. Petersbourg, p. 104, gravure 113 et p. 185, gravure 248; v. aussi Otcetia 1914 (découvertes de 1911), p. 79, gravure 124 [2].

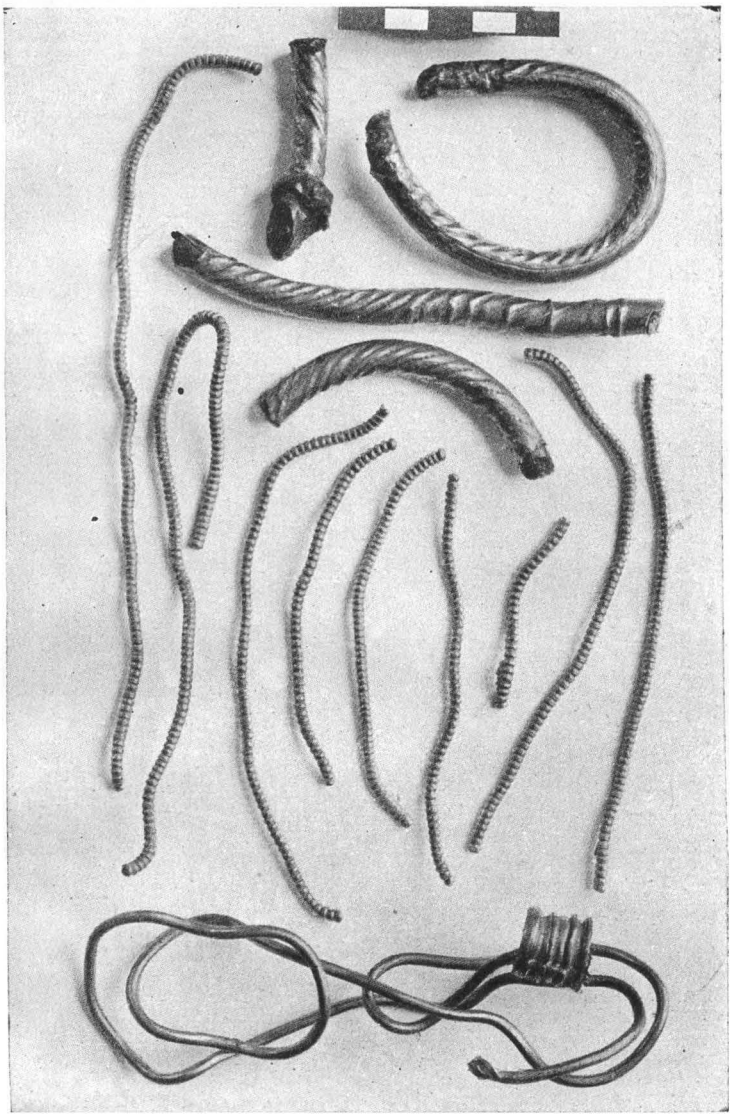
Nous laissons à de plus qualifiés que nous, le soin de juger avec plus de compétence cette découverte d'orfèvrerie et pensons avoir rempli notre devoir en rendant publique, quoique avec quelque retard, cette découverte.

THÉOPHILE SAUCIUC-SĂVEANU
Professeur à l'Université de Bucarest.

[1] N. Kondakov, I. Tolstoy et S. Reinach, *Antiquités de la Russie Méridionale*, Paris 1891; S. Reinach, *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, Paris 1892; Ellis H. Minns, *Scythians and Greeks*, Cambridge 1913; M. Rostovtzeff, *The Greeks and the Iranians in South Russia*, Petrograd 1918; M. Ebert, *Südrussland im Altertum*, 1921; M. Rostovtzeff, *Iranians and Greeks in South Russia*, Oxford 1922; M. Rostowzew, *Skythien und der Bosporus*, I, Berlin, 1931.

[2] V. aussi M. Abramić, *Führer durch Poetovio* (oesterr. arch. Institut), p. 124. gravure 85.

www.cimec.ro



www.cimec.ro

Sur la cavité du couvercle, ressort très en relief, une belle *croix byzantine*, décorée de pois et d'entrelacs (Fig. 2). Les bras de la croix (longs de 4,4 cm et 3,3 cm) s'entrecoupent sur l'orifice d'approvisionnement *qui les perfore* sans les séparer complètement. L'or-

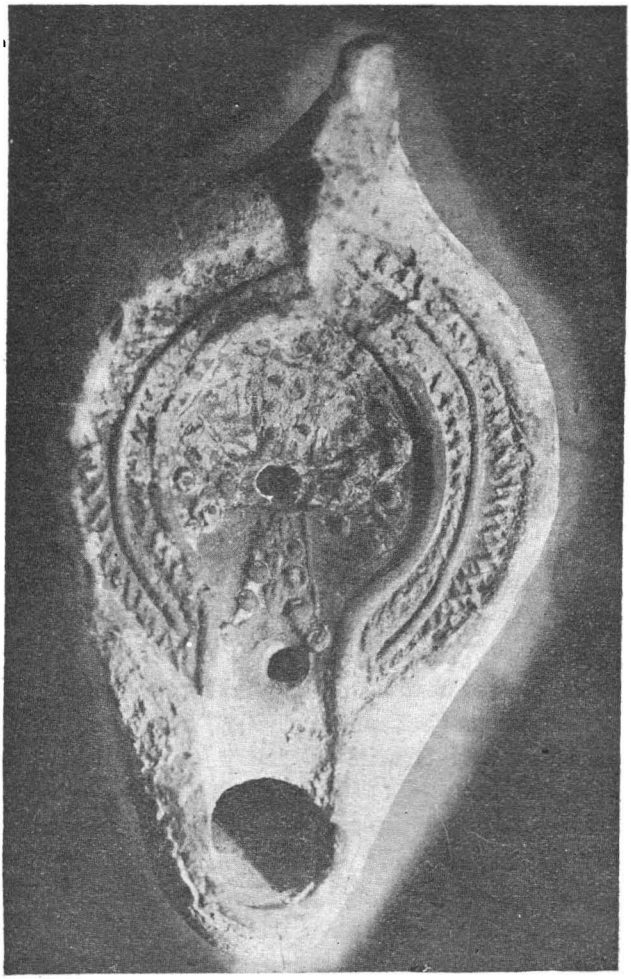


Fig. 1 — *Constantinople*

nementation de la croix est formée de pois marginaux imitant des perles. Sur chacun des bras longs se trouvent 8 pois et sur chacun des courts, 6 pois. Dans l'encoche des extrémités des bras se trouve également une perle. Au milieu des bras de la croix se voient des nervures en relief cherchant à imiter un entrelacs. En général, la dis-

www.cimec.ro

position des perles et des entrelacs est asymétrique. L'anse *(ansa)* de la lampe est moulée, pleine et fait corps commun avec le bassin dont elle se détache.

Sur la lampe décrite ci-dessus, il n'a été donné, jusqu'ici, que des indications sommaires [1]. Une publication systématique de cet objet, intéresse non seulement à titre de monument chrétien, mais aussi pour la clarification de certaines controverses, en rapport avec la représentation des croix sur les lampes des IV^e—VI^e siècles apr. J.-C.

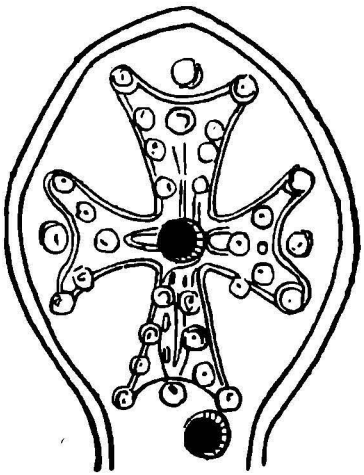


Fig. 2.

Comme forme, la lampe constantinopolitaine n'offre rien de nouveau. Elle est spécifique à l'époque à laquelle elle appartient, époque où la plupart des lampes sont moulées avec une silhouette allongée. Cependant, on rencontre aussi des types arrondis (voir plus bas). Celle-ci est une lampe allongée, en forme de poire et plus utilisée au V^e siècle apr. J.-C [2]. Ce type de lampe est caractéristique par la décoration du couvercle où nous trouvons un champ circulaire au centre, réservé à l'iconographie ou au symbolisme chrétien et circonscrit de deux bandes arquées en forme de fer à cheval. La plupart du temps, la lampe est garnie

[1] D. Tudor, dans *Arh. Olt.*, XII (1933), p. 212, note 3 et J. Barnea, dans *Rev. Ist. Rom.*, XIV, 2 (1944), p. 169. Une photographie ou un dessin de la lampe n'a pas été publié.

[2] Delattre R. P., *Lampes chrétiennes de Carthage*, dans *Rev. de l'Art chrét.*, II (1891), p. 29 et suiv., nos. 137, 138, 150, 155, 199, 334; p. 296, nos. 346, 446, 458 et 493 (Tome I — 1890 — nous manque); J. Toutain s. v. *Lucerna* dans Daremberg et Saglio, *Dict. d. Ant.*, III, 2, p. 1323 et fig. 45; C. M. Kaufmann, *Handbuch der christlichen Archäologie*, Paderborn, 1913, pp. 323, 329, 600 et fig. 242, a; V. Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, II, 1. p. 311 et pl. XXXI, 1 (*An. Ac. Rom.*, Mem. Sect. Ist., Tome XXXVI, 1913); Fr. J. Dölger, IXΘYΣ, V, 2, Münster in Westf., 1937, p. 145 et suiv., avec pl. 298; Dora Iványi, *Die pannonischen Lampen*, Budapest, 1935, type XII, pl. XXXIX—XL (*Dissertationes Pannonicae*, no. 2); D. Tudor, dans *Dacia*, VII—VIII (1937—1940), p. 381 avec fig. 21, et aussi J. Barnea, *Opaițe creștine din Scythia Minor* (Lampes chrétiennes de la Scythie Mineure), dans *Rev. Ist. Rom.*, XIV, 2 (1944), p. 173 avec fig. 2, et p. 176 avec fig. 7.

www.cimec.ro

de deux-trois orifices sur le disque et une rigole qui conduit près de l'endroit de la flamme. La fabrication en masse de ces lampes est liée au triomphe du christianisme et est spécifique au début de l'Empire byzantin (V^e—VI^e siècles apr. J.-C.). L'aire de diffusion des formes plus caractéristiques, reste en général l'Orient et l'Afrique du nord.

Si la forme de la lampe ne présente pas d'éléments pour permettre de la dater d'une façon plus précise, par contre, la croix sur le couvercle nous amène, par ses éléments décoratifs, à des analogies de la première moitié du VI^e siècle apr. J.-C. Le meilleur rapprochement peut être fait avec une croix bien connue, la *Crux Vaticana*, offerte au Pape par l'Empereur Justin [1]. La forme et la richesse des perles sont communes à ces deux croix. Les mêmes caractéristiques décoratives et la silhouette donnée au signe chrétien se voient également sur la croix de Caire du V^e—VI^e_d siècle, confectionnée pur le repos de l'âme du défunt Didyn [2]. La croix de Didyn porte, elle aussi, une perle fixée sur l'angle des bras avec la pointe concave de la croix.

Les bandes des entrelacs qui remplissent les bras de la croix sur la lampe constantinopolitaine, nous n'avons pas pu les trouver sur le signe chrétien d'autres lampes. Mais une telle ornementation est spécifique au décor des croix appelées *croix lombardes*, datées jusque vers la fin du V^e siècle apr. J.-C. [3].

De l'analyse et des analogies faites. ci-dessus, il résulte que la lampe conservée à Turnu-Severin a été moulée probablement à Constantinople (en tout cas en Orient) dans les premières décades du V^e siècle apr. J.-C.

La contribution importante de notre lampe reste en liaison avec la perforation de la croix sur le couvercle. On a affirmé, relativement à une lampe chrétienne de Romula (à ce sujet, voir plus bas) que «*jamais l'ornement d'importance chrétienne* (croix, monogramme ou

[1] H. Leclercq, s. v. *croix*, dans *Dict. arch. chrét. et Liturg.*, XII, 2 col. 3110 et suiv. avec fig. 3411. Relativement à l'identification de l'empereur (Justin I, 518—527 ou Justin II, 565—578) les avis sont partagés. Cf. aussi Kaufmann, *ouvr. cit.*, p. 559 et suiv.

[2] Leclercq, *art. cit.* col. 3125 avec fig. 3421. Pour d'autres croix perlées de lampes, cf. le même s. v. *Lampes*, dans *Dict. arch. chrét.*, VIII, 1, col. 1125, fig. 6607 (2) et 6613 (3); et Delattre, *ouvr. cit.*, II (1891), nos. 493, 499, 598, 600, 693, et IV (1893), no. 28.

[3] Leclercq, *ouvr. cit.* (III, 2), col. 3097 avec fig. 3394—3396, etc.

www.cimec.ro

autres figures symboliques chrétiennes) *n'est troué par l'orifice de versement de l'huile* »[1].

Un examen sérieux de cette théorie catégorique, montre par des exemples archéologiques qu'elle ne correspond pas à la vérité. Son manque de fondement a été recemment démontré par M. Barnea[2] qui indique de nombreux monuments chrétiens sur lesquels la croix apparaît perforée. Tout aussi inexacte est également l'affirmation qu'aucun autre symbole ou figures chrétiennes n'étaient troués par l'orifice de versement de l'huile. Pour cela il suffit seulement d'indiquer deux exemples ayant les principaux symboles chrétiens perforés:

a) Une lampe chrétienne de Koptos a le couvercle décoré d'un monogramme chrétien perforé[3].

b) Sur une lampe chrétienne d'Athènes, nous trouvons le dessin d'un poisson troué par l'orifice d'aération[4].

Par conséquent, le percement des symboles chrétiens, ne constitue pas un *sacrilège* de la part des fabricants de lampes. Ils évitaient de les perforer, seulement pour ne pas défigurer l'esthétique du symbole ou de la scène chrétienne sur la lampe. Mais alors quand la bouche d'alimentation de combustible pouvait percer la représentation sainte, ils l'exécutaient sans pensée d'impiété. La meilleure preuve, dans ce sens, nous est donnée par la lampe de Constanti-

[1] C. Daicoviciu, dans *An. Inst. Studii Clasice, Cluj*, IV, 1941—1943, p. 299. Les passages soulignés de la citation sont de M. Daicoviciu. On peut citer de nombreux exemples de lampes chrétiennes ornées avec une croix perforée, tous inconnus à M. Daicoviciu: N. Pokrovschi, *Tzarkovno-arh. Muzei St. Petersburg*, St. Petersburg, 1909, p. 2, pl. I, 7; ΑΡΧ. ΔΕΛΤΙΟΝ, III (1917), p. 105, fig. 76, Nos 1, 3, 4, 5, 6; p. 106, No. 1, fig. 77 (Thèbe) et I. Welkow, dans *Germania*, XIX (1935), pl. XX, 5 et 9 (Sadowetz en Bulgarie).

[2] *Art. cit.*, p. 166 et suiv. Une lampe de Berzdorf a, au centre de la croix, sur le couvercle une anse. Cf. Dölger, *ouvr. cit.*, p. 177 et suiv. et pl. 245, 1.

[3] Kaufmann, *ouvr. cit.*, p. 600 avec fig. 242, *a*. Cf. aussi Barnea, *Art. cit.*, p. 169.

[4] Dölger, *ouvr. cit.*, p. 145 et suiv. avec pl. 298. Une lampe chrétienne de Ulmetum (cf. Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, III, p. 284, no. 1 avec pl. VI) n'a pas « quatre rhombes » autour de l'orifice de versement de l'huile. M. Barnea voit dans ces rhombes « les bras originaux d'une croix du temps de Justinien » (*Art. cit.*, p. 169). En examinant l'original du Musée National des Antiquités de Bucarest, nous avons constaté que nous avons en réalité quatre A qui forment une croix autour de l'orifice, perforée à l'endroit de liaison de la pointe aigüe des lettres.

www.cimec.ro

nople où l'orifice de versement d'huile est harmonieusement fixé dans le centre de la croix. Observons que pour les dimensions qui sont données à cet orifice, il y aurait eu suffisamment de place sur n'importe lequel des quatre champs angulaires et lisses, situés entre les bras de la croix. Cependant la place de l'orifice a été choisie au centre de la croix.

La croix perforée dans le centre par l'orifice de combustible se rencontre aussi sur des lampes plus anciennes que celle de Constantinople. On en connaît jusqu'à présent trois exemplaires découverts dans le bassin inférieur du Danube et un quatrième d'Ephèse, tous appartenant au IV^e siècle apr. J.-C.

En 1931, on a découvert à Romula (Reșca, départ. de Romanați) une lampe portant sur le couvercle, une *crux gemmata*, trouée au centre par l'orifice de l'huile (Fig. 3). Le signe saint a les bras formés chacun de trois raies (celle du centre est plus épaisse), les bords avec une ligne de pois, imitant des perles. Un double cercle en relief enferme la croix. Près de l'orifice de la flamme on voit un ornement formé d'une entaille bordée de deux petits cercles concentriques. La lampe représente une découverte fortuite, car suivant l'affirmation de celui qui l'a découverte, elle se serait trouvée dans un tombeau avec plusieurs objets de bronze, trois vases d'argile, un miroir de zinc et quatre monnaies de bronze [1]. L'enquête sur ces découvertes n'a pas permis de savoir exactement comment les objets ont été trouvés [2]. Avant d'établir la chronologie du matériel funéraire et d'identifier ces quatre monnaies, nous affirmions dans la première notice que nous avons donnée, que la lampe avec croix appartenait au IV^e siècle apr. J.-C. et nous l'avons mise en liaison avec les réannexions faites en Dacie par Constantin le Grand [3]. D'après l'identification du matériel numismatique et tenant compte de la forme ronde très répandue dans les II^e et III^e siècles apr.

[1] La description avec illustration au moyen de dessins ou de photographies de ce matériel a été publiée dans *Arh. Olt.*, XII (1933), p. 214 et suiv., fig. 3—5 et *Bul. Comis. Monum. Ist.*, XXVI (1933), p. 81, fig. 7.

[2] T u d o r, *Arh. Olt.*, 1933, p. 214. Nous avons communiqué l'incertitude de la découverte dans une lettre du 24.I.1937 à F r. J. D ö l g e r, cf. IXΘYC, V, 2, p. 177, n. 23; T u d o r, *Dacia*, VII—VIII, p. 381, n. 2 et *Oltenia romană*, Bucarest, 1942, p. 317 n. 1.

[3] T u d o r, *Cetatea Romula*, Craiova, 1932, p. 19 avec fig. 6. Pour les annexions constantiniennes dans la plaine d'Olténie, cf. T u d o r, dans *Rev. Ist. Rom.*, XI—XIII (1941—1942), p. 134 et suiv.

www.cimec.ro

J.-C. nous croyons pouvoir en faire remonter la date jusqu'au milieu du IIIe siècle apr. J.-C. [1]. Nous présentions cependant cette hypothèse sous toute réserve parce que «la lampe, elle non plus, ne peut rien nous préciser étant donné que jusqu'à présent [1933], nous ne savons pas s'il existe une étude détaillée sur les lampes chrétiennes. C'est pourquoi toute hypothèse ou considération générale serait risquée» [2]. En réalité, toute l'incertitude provient du manque de connaissances précises sur la manière dont la lampe a été découverte. Le paysan duquel on a acquis ce matériel, nous a donné des indications erronées et la découverte des monnaies mentionnées, près de la lampe, ne correspond pas à la vérité. C'est pourquoi, faire remonter la lampe au IIIe siècle était trop prématuré [3], étant donné que la croix n'apparaît sur les lampes qu'au siècle suivant [4].

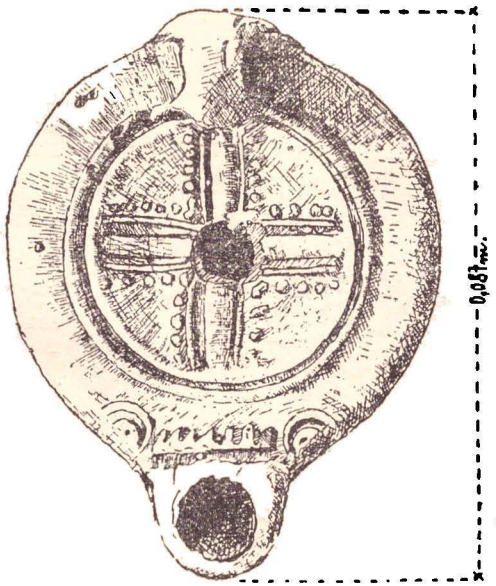


Fig. 3. — *Romula*

Mais nous n'avons pas pu accepter l'opinion que, sur la lampe de Romula, la croix ne serait pas un symbole chrétien, mais «un ornement cruciforme» [5]. Comme il n'a pas été fait, jusqu'ici, de découvertes similaires, nous nous sommes contentés de la dater postérieure au IIIe siècle apr. J.-C. [6], et nous nous

[1] *Arh. Olt.*, 1933, p. 217 et *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1933, p. 79.

[2] *Arh. Olt.*, 1933, p. 219.

[3] Daicoviciu, dans *An. Inst. Studii Clasice*, II (1933—1935), p. 201 et suiv.

[4] M. Schultzberger, dans *Byzantion*, II (1925), p. 386; Hug s. v. *lucerna* dans *RE.*, XIII, col. 1577 et Leclercq, *ouvr. cit.*, VIII, 1, col. 1089.

[5] Daicoviciu, *lieu cit.*

[6] *Arh. Olt.*, 1940, p. 22, no. 83; *Dacia*, VII—VIII, p. 381, no. 2 et *Oltenia romană*, p. 317, no. 1.

www.cimec.ro

sommes adressés à Fr. J. Dölger, l'un des plus grands connaisseurs des antiquités chrétiennes. Le savant allemand a eu à sa disposition, envoyés par nous, une description détaillée, une photographie et un dessin de la lampe. Se rendant compte de l'importance qu'elle présentait, il lui a réservé une page dans son grand ouvrage dédié au symbole du poisson, et a donné la conclusion suivante en ce qui concerne le caractère chrétien et la chronologie :

« Jedenfalls haben wir einmal eine völlig echte Lampe mit einer Kreuzform, die dem Kreuz auf der Lampe von Berzdorf entspricht. Der Form nach wird man die Lampe von Romula kaum später aussetzen dürfen als Ende des vierten oder Anfang der fünften Jahrhundert » [1].

Fig. 4. — *Butovo.*

En 1935, la découverte d'une lampe similaire, à Butovo, en Bulgarie, remettait en discussion le caractère de celle de Romula. L'éditeur de la lampe de Butovo (Fig. 4) la présente comme une découverte faite par hasard, à l'occasion du piochement d'une route. Elle pouvait être issue d'un tombeau de pierre et de brique, avec quelques monnaies, fragments de parures en or, lampes de terre, vases, petits vases en forme de buste féminin et une lampe avec une rosette et des petites étoiles sur le couvercle [2]. La diversité de ce matériel semble inacoutumée pour un tombeau et il est regrettable qu'il soit, aujourd'hui, perdu en grande partie. La lampe de Butovo porte sur le couvercle une croix perforée au centre et avec les bras composés de trois raies parallèles, celle du milieu étant plus épaisse (de même que sur la lampe de Romula !). Entre les bras de la croix, se trouve une perle formée de deux cercles concentriques. Le cadre de la croix est fermé par deux cercles concen-

[1] Dölger, *ouvr. cit.*, p. 178 (ce travail est resté inconnu à Mr. Daicoviciu). Le caractère chretien de notre lampe est admis aussi par M. Em. Condurachi, *Monumenti cristiani nell' Illirico*, Roma 1940, p. 39 (extr. de l'*Eph. Daco-rom.* IX).

[2] D. Tzoncev, dans *Izvestija. Bul. Inst. Arch. Bulg.*, VIII (1934), p. 456.

www.cimec.ro

triques incisés. Les bords du couvercle sont décorés d'une ligne en zigzag, accompagnée de pois imitant une vrille de vigne [1]. Ce qui est digne d'être retenu, c'est l'enfilade des pois et des anneaux placés près de l'orifice de la flamme qui, par sa disposition et son esquissement, rappelle l'ornement en crénelures flanqué d'anneaux de la lampe de Romula.

Bien qu'entre la lampe de Romula et celle de Butovo existent de visibles similitudes, qu'elles possèdent assez d'indices pour être considérées comme lampes chrétiennes, M. Daicoviciu s'est empressé de les repousser [2].

Aux découvertes de Romula et de Butovo, s'en est ajouté récemment une autre, celle de Tomi, qui apporte une nouvelle lumière. Il s'agit d'une lampe, qui a la même forme (collection du Dr. Slobozianu) [3].

La lampe de Tomis possède, elle aussi, sur le couvercle une croix perforée au centre avec les bras formés de deux raies parallèles terminées à l'extrémité par des pois. Quatre autres pois restent entre les bras de la croix (Pl. 5). Au fond, la lampe de Tomi possède une seconde croix à bras égaux et enfermée dans un cercle à côté duquel se trouvent les lettres EI [4]. On ne saurait nier que nous avons affaire à une lampe chrétienne et de *forme parfaitement ronde*, comme celles de Romula et de Butovo !

[1] Élément décoratif rencontré sur les lampes de basse époque. Cf. P â r v a n, *ouvr. cit.*, II, pl. XXX, 8.

[2] *An. Inst. Studii Clasice, II*, p. 201 et *IV*, p. 299.

[3] B a r n e a, *Art. cit.*, p. 167 et suiv. La lampe a été signalée pour la première fois par nous; cf. *Arh. Olt.*, 1940, p. 22; *Dacia*, VI—VIII, p. 381 et *Oltenia romană*, p. 317. Sur cet objet Mr. D a i c o v i c i u (*ouvr. cit.*, p. 299) affirme catégoriquement: « Mais je sais que le Dr. Slobozianu *ne possède pas* une telle lampe dans sa collection », pour revenir, dans le même ouvrage (p. 315), écrivant qu'elle existe et est « en vérité vraiment chrétienne et qu'elle a sur le disque *un ornement à peu près identique* à celui qui orne la lampe de Romula». Que croire ? La description de la lampe, de même que les observations sur l'ornement du disque sont erronées, d'autant plus que M. D. n'a pas vu cette lampe, pas même d'après une photographie. Pour documentation, comparer avec la présentation faite par M. B a r n e a (*Art. cit.*).

[4] B a r n e a, *lieu cit.* Les lettres EI, pourraient être une marque du fabricant, mais en aucun cas un numéro inversé, parce qu'il aurait été imprimé inversement: ∃I. Nous croyons que l'inscription pourrait rendre, en abrégé, la formule bien connue ἐν εἰρήνῃ, rédigée aussi sous la forme EN IPHNH, cf. K a u f m a n n, *ouvr. cit.*, pp. 489 et 688 (avec fig. 187); O. M a r u c c h i, *Manuale di archeologia cristiana*, ed. IV, Rome, 1933, pp. 258 et 342, et le même, *Epigrafia cristiana*, Milano, 1910, p. 52.

www.cimec.ro

Le cercle de ces trois lampes: Romula-Butovo-Tomi a été élargi par M. Barnea, par l'addition d'une lampe identique à celle de Tomi, découverte à Ephèse [1]. Le caractère sûrement chrétien de ces lampes, prouvé par la croix qu'elles portent sur le couvercle, a été montré avec des arguments catégoriques, par Fr. J. Dölger [2] et ensuite par M. Barnea [3]. C'est pourquoi nous n'ajouterons que quelques compléments à cette thèse déjà gagnée.

Il s'agit tout d'abord de la *forme ronde* de ces lampes, sur laquelle on a écrit que « ce type de lampe est le type oriental bien connu des lucernes qui ne remontent pas plus tard qu'au IIIe siècle et forment le type X et XI des lampes publiées par Dora Iványi, *Die pann. Lampen* » [4]. En premier lieu, la lampe de Tomis infirme cette affirmation. La lampe ronde a été conservée jusqu'au VIIe siècle apr. J.-C. [5]. Cette forme, nous la rencontrons dans le nord de l'Afrique [6], à Sucidava en Dacie [7], à Tomi [8], Ulmetum [9], etc. et a été largement utilisée dans la fabrication des lampes chrétiennes du IVe—VIe siècles apr. J.-C. [10]. Sans doute, c'est le type X et XI (pl. XXXIV—XXXIX) de Pannonie, d'après la classification que leur a donnée Dora Jványi, qui montre clairement qu'elles ont évolué du Ie—IVe siècles apr. J.-C. [11]. Donc la forme ronde des lampes de Romula, Tomi, Butovo et Ephèse n'apporte au-

[1] *Art. cit.*, p. 171 et suiv.

[2] *Art. cit.*, p. 178.

[3] *Art. cit.*, p. 172.

[4] Daicoviciu, *ouvr. cit.*, p. 299 (les mots en italiques sont de M. Daicoviciu).

[5] Barnea, *art. cit.*, p. 168.

[6] Delattre, *ouvr. cit.*, III (1892) nos. 9, 19, 21, 668, 669, 702, etc.

[7] Tudor, *Dacia*, V—VI, fig. 14, 5—6; 19, 7; VII—VIII, fig. 12, *a—d*, *j* et *k*. Celles découvertes de 1942 à 1945 sont inédites au Musée National des Antiquités de Bucarest.

[8] Tudor, *An. Dobrogiei*, XVI (1935), nos. 5—6.

[9] Pârvan, *ouvr, cit*, II, 1, pl. XXIX, 7; XXX, 11 et XXXI, 5.

[10] Leclercq, *ouvr. cit.*, VIII, 1, fig. 6674 (3); 6675 (7); 6676 (6), etc., le même, *Manuel d'Archéologie chrétienne*, Paris, 1907, vol. II, p. 509 (t. 2, fig. 339); Toutain, *ouvr. cit.*, p. 1323 (typ. B., fig. 4573); d'autres exemples chez Barnea, *art. cit.*, p. 168. Pour multiplier ces exemples, nous n'avons pas eu en main les travaux de O. Wulff.

[11] Dora Iványi, *ouvr. cit.*, p. 14 (typ. X): « Aber schon in antoninischer Zeit also in der 2. Hälfte des II. Jahrh. beginnt ein Degenerations-Prozess, der durch das III. und IV. Jahrhund. hindurch andauernd eine lange Reihe von Varianten, darunter auch die folgende erzeugt ». Typus XI: « Darnach war die Form also im III. eventuell auch im IV. Jahrh. verbreitet » Mr. Daicoviciu n'a

www.cimec.ro

cune entrave pour qu'elles soient estimées comme chrétiennes. On ne saurait donc accepter l'opinion de Mr. Daicoviciu selon lequel l'ornement qui décore les couvercles de ces lampes, ne doit pas être considéré comme des croix, mais comme « un simple ornement, une rosette simplifiée » [1]. Ce que nous demandons c'est qu'on nous indique des exemples de lampes païennes des I^e—III^e siècles apr. J.-C. où apparaissent des ornements cruciformes semblables à ceux-ci. C'est seulement avec la bibliographie que nous avons eue sous la main, que nous avons pu trouver quelque chose à ce sujet. Par contre, les rosettes qui ornent les couvercles des lampes païennes ou chrétiennes ne prennent jamais une forme comme celle trouvée sur les lampes de Romula, Butovo et Tomi. La rosette n'est pas formée de pétales composées de raies (2—3) parallèles et terminées en entailles ou avec des pois à l'extrémité. Les pétales des rosettes sur les lampes païennes sont tracées élipsoïdalement, n'ont pas de perles sur les bords ou dans le champ libre entre les bras [1]. Au sujet de la croix sur le disque de la lampe de Romula, Dölger s'est prononcé catégoriquement, attirant l'attention sur les raies (Balken) des bras, bordés de « perlenartige Gebilde, die kaum etwas anderes als den Perlen-oder Edelsteinbesatz des Kreuzes kennzeichnen sollen» [3]. Le motif décoratif des perles est fréquent dans les lampes avec croix des IV^e—VI^e siècles apr. J.-C.

Les lampes de Romula, Butovo, Tomi et Ephèse, sont toutes des lampes chrétiennes. Elles forment, en ce qui concerne la forme et le signe de la croix sur le couvercle, un type qui entre dans le cercle oriental de la production des lampes. Comme date, elles appartiennent à la fin du IV^e siècle apr. J.-C. De plus amples considérations pourront être faites seulement lorsque s'élargira et se complètera le cercle de diffusion de ces lampes, qui jusqu'ici sont parmi les plus anciennes lampes chrétiennes.

D. TUDOR.

pas lu avec attention ce passage. Pour des autres lampes rondes chrétienes, voir: Leclercq, *Dict. arch. chrét.* I, 2, col. 2228 fig. 758—759 (Le Bon Pasteur); col 3010, fig. 1040; II, 2, col. 1802, fig. 1981 (le sacrifice d'Abraham), etc.

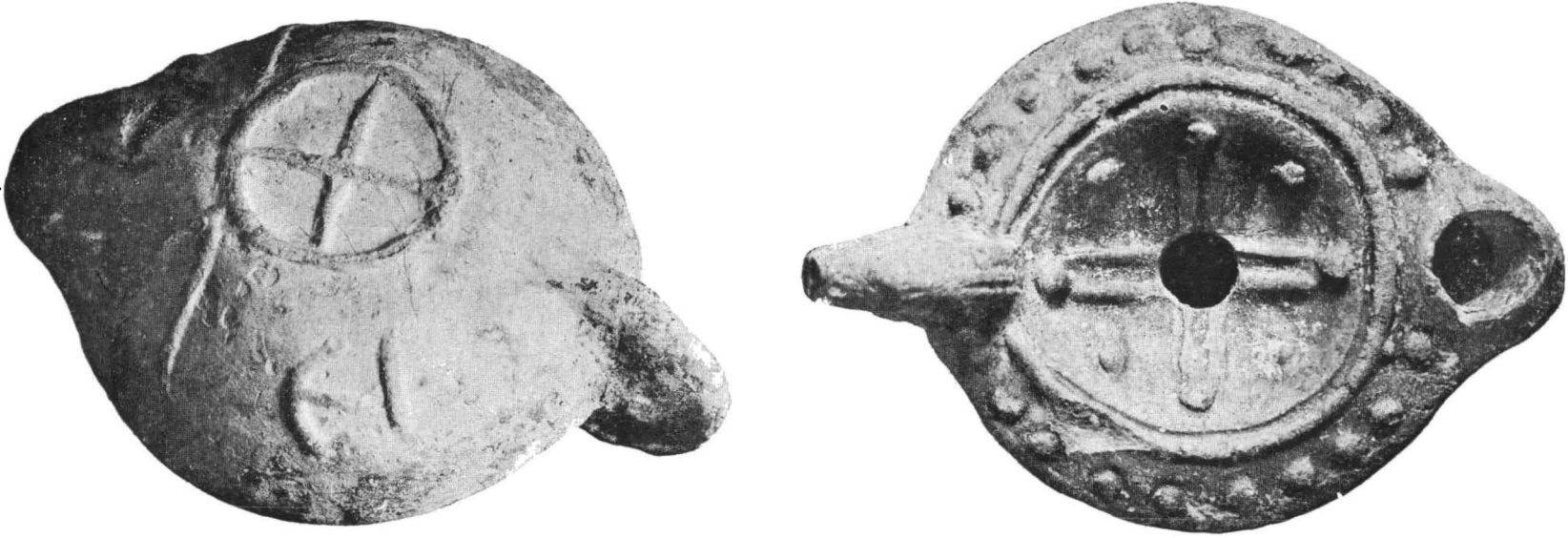
[1] *Ouvr. cit.*, pp. 229, 315 et suiv.

[2] H. B. Walters, *Catalogue of the greek and roman lamps in the British Museum*, London, 1914, pl. XXXVII, 810, et Dora Iványi, *ouvr. cit.*, pl. XIV, 2-4 et 6.

[3] *Ouvr. cit.*p. 178.

www.cimec.ro

www.cimec.ro



Tami (collection Dr. H. Slobozeanu).

CHAPITEAUX À PROTOMES DE BÉLIERS DE LA SCYTHIE MINEURE

Nous nous proposons, à la lumière des dernières études et découvertes, d'examiner ici un chapiteau trouvé à Mangalia (ancienne Callatis) et publié par O. Tafrali dans la revue *Arta şi Arheologia* I (1927), pp. 54—55, ainsi que d'autres fragments de chapiteaux trouvés en 1904 et 1907 à Adamclissi (ancien Tropaeum Trajani) et publiés par G. Murnu dans *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, VI (1913), pp. 117—118. Ceux-ci aussi bien que celui-la nous évoquent d'une manière concrète les rapports intimes unissant Constantinople et Salonique aussi que leurs environs avec la florissante Scythie Mineure de la seconde moitié du V^e^ siècle après J.-C. et de la première moitié du VI^e^.

Le chapiteau de Mangalia (fig. 1—5), aujourd'hui au Musée National d'Antiquités de Bucarest [1], appartient au groupe de chapiteaux à deux étages ou zones superposées, dont la rangée supérieure de feuilles d'acanthe, caractéristique au chapiteau théodosien [2], se trouve remplacée ici par des figures d'animaux et des motifs végétaux, dus, semble-t-il, au contact toujours plus accentué du monde

[1] Nous nous faisons un devoir de remercier ici le directeur du Musée, M. Th. Sauciuc-Săveanu qui a bien voulu nous autoriser à étudier et publier ce chapiteau, ainsi que le professeur I. Nestor qui a mis à notre disposition les clichés des photographies que nous publions. En dehors de la publication de T a f r a l i, on trouve encore une photographie du chapiteau de Mangalia donnée par M. Th. S a u c i u c-S ă v e a n u dans son article sur *Callatis* (fig. 31), publié dans *L'Archéologie en Roumanie*, Bucarest, 1938 (Académie Roumaine).

[2] Pour ce type de chapiteaux voir G. d e J e r p h a n i o n S. J., *Le chapiteau théodosien* dans *La Voix des Monuments*, Paris, 1930, pp. 96—119, publié dans *Bessarione*, 38 (1922).

www.cimec.ro

byzantin avec le monde oriental. Il fut découvert dans les fouilles de Callatis, à l'endroit communément appelé les « thermes », et c'est le seul exemplaire qui nous soit parvenu dans un meilleur état de conservation, les proéminences exceptées, qui, trop fragiles, se sont cassées et perdues presque entièrement. L'hauteur est de 45 cm. Le diamètre de la base a 37 cm. et la longueur de chaque côté de l'abaque est de 55 cm. cependant que la diagonale allant d'un sommet de l'abaque à l'autre est de 70 cm. A la partie inférieure, l'astragale qui pour la première fois dans l'évolution du chapiteau théodosien quitte le sommet de la colonne proprement dite pour faire corps avec le chapiteau, se trouve remplacé par un tore de feuilles d'acanthe pointant en bas et penchées à gauche.

Au-dessus, la zone inférieure du corps du chapiteau est formée (exactement comme aux chapiteaux théodosiens) d'un couronnement de huit grandes feuilles d'acanthe disposées en sens vertical, à la pointe recourbée en dehors. La zone supérieure a quatre faces latérales. Aux quatre angles surgissent les têtes cornues, les portraits et les membres antérieurs de quatre béliers en saillie sur le pourtour, dont un seul demeure et encore sensiblement mutilé (fig. 5). Les béliers étaient agenouillés les genoux appuyés à la pointe d'une feuille d'acanthe. Un seul de ces genoux s'est conservé (fig. 4—5). Quant aux faces latérales, celles-ci présentent alternativement des aigles et des cornes d'abondance. En effet sur chacune des deux faces opposées se dresse un aigle aux ailes repliées, à la tête tournée à droite. L'un d'eux enfonce puissamment ses deux serres dans l'échine d'un bœuf deux fois plus petit que lui (fig. 1). L'autre tient dans ses serres un oiseau ou un animal, la nature de cette proie ne pouvant être trop bien déterminée (fig. 2). Sur les autres deux faces opposées figurent des cornes d'abondance dont l'une ornée sur sa marge supérieure d'une couronne de feuilles imbriquées. Son corps en relief est également décoré des mêmes feuilles, selon toute apparence, mais disposées en sens vertical. L'autre corne d'abondance, également ornée de feuilles d'acanthe, présente sur sa marge supérieure trois oves (fig. 4). L'abaque est simplement sillonné d'une légère rainure.

La qualité du marbre blanc et dur fait supposer qu'il fut apporté du Proconnèse. Nous inclinons même à croire qu'il fut importé tout sculpté. On sait que du Proconnèse s'exportaient partout des pièces de sculpture, ou même, lorsque des motifs d'économie imposaient

www.cimec.ro

l'emploi du marbre local, des modèles, d'après lesquels devaient être exécutées les sculptures voulues [1].

L'exécution du chapiteau de Mangalia relève en bonne partie de la technique impressionniste, en honneur dans la sculpture byzantine du V^e^ au VII^e^ siècle, dont le procédé consiste à suggérer le relief par un contraste de lumière [2]. Pourtant notre sculpteur n'a usé du trépan que dans une mesure infiniment plus réduite que tant d'autres sculpteurs de chapiteaux du temps de Théodose II, lorsque cet instrument était employé non seulement pour le contour dentelé des feuilles, comme ici, mais aussi pour marquer leurs nervures. En sorte que par ce procédé technique de l'emploi plus fréquent du ciseau que du trépan, le sculpteur du chapiteau de Mangalia se réclame plutôt du style classique dont il s'éloigne par contre par l'adoption des motifs animaux ou végétaux. La dureté du marbre n'a point permis au sculpteur de traiter trop aisément les détails: les têtes des deux aigles et du bélier, qui nous sont conservées, sont grossièrement exécutées. Les plumes des deux aigles ne comportent nul détail, on les croirait inachevées quoique l'on possède la preuve que ce chapiteau ait servi. Pourtant les stries transversales des cornes du bélier sont rendues de manière fort naturaliste. La feuille d'acanthe est assez habilement ciselée, pourtant le sculpteur a réalisé une acanthe pointue et rigide, et non mœlleuse et arrondie comme on en voit sur tant de chapiteaux théodosiens, et ceci toujours à cause de la dureté du marbre.

En même temps que le chapiteau de Mangalia, on découvrit, selon O. Tafrali, aussi d'autres fragments d'un chapiteau identique dont le sort ultérieur nous demeure inconnu.

A Adamclissi on découvrit cinq fragments de protomes de béliers en pierre calcaire d'Asarlîc (Cetatea = Civitas Ausdecensis). Tous furent mis au jour à l'occasion des fouilles de la « basilique-citerne », dont les colonnes sont faites d'une même matière. Parmi tous ces fragments un seul conservait encore un morceau d'abaque, révélant ainsi sa véritable destination de manière indubitable. « Sous l'angle de l'abaque (notre citation est empruntée à l'étude de Murnu, *o. c.*, p. 117) surgit de face la tête de bélier dont on conserve le front situé au même niveau que l'angle de l'abaque, les yeux, et une partie

[1] P. Lemerle, *Chapiteaux chrétiens à protomes de béliers*, dans 'Αρχαιολογικὴ 'Εφημερὶς 1937 (τόμος ἑκατονταετηρίδος) Athènes, 1938, pp. 298—299.

[2] L. Bréhier, *La sculpture et les arts mineurs byzantins*, Paris, 1936, p. 11.

www.cimec.ro

des cornes et des oreilles qui s'étendent parallèlement de part et d'autre, ainsi que des ailes vers les côtés de l'abaque ». En ce qui nous concerne, nous ne pouvons, faute de preuves plus précises, nous prononcer sur l'emploi des chapiteaux de Mangalia comme modèles de ceux d'Adamclissi, en raison de leur voisinage, ou s'il faut songer à des modèles venant d'ailleurs.

Des chapiteaux analogues à nos exemplaires de Mangalia et d'Adamclissi ont encore été découverts en nombre modéré, suffisant toutefois pour pouvoir établir leur origine. L'œuvre de synthèse de Rudolf Kautzsch sur les chapiteaux d'Orient aux IV^e^ — VII^e^ siècles [1] (où ne figure aucun chapiteau de la Dobroudja) et l'étude déjà citée de Paul Lemerle, comprenant la liste de tous les chapiteaux à protomes de bélier découverts en Grèce, nous fournissent tout le matériel de ce genre connu jusqu'ici, à l'exception toutefois des monuments de la Dobroudja, ainsi que d'un exemplaire parvenu au musée d'Arles et publié après la parution de ces études [2]. D'après celles-ci, la plupart des chapiteaux à protomes de béliers furent trouvés à Constantinople, à Salonique, et en Macédoine. Des exemplaires isolés se trouvent en Palestine (à Jerusalem), en Syrie, en Asie Mineure, en Egypte et à Carthage. Celui de Sant' Apollinare in Classe et les trois de Saint Marc de Venise sont, à n'en pas douter, venus d'Orient [3], mais d'un plus proche Orient que la Syrie ou la Palestine, à savoir Constantinople ou ses environs. A une plus grande proximité de nos régions, deux autres chapiteaux de ce genre furent trouvés en Bulgarie — l'un d'eux dans le temple de Jupiter de Kosjak, au nord de Mésembrie sur le littoral de la Mer Noire, l'autre dans les fouilles de la ville même de Sofia [4]. De tous les chapiteaux à protomes de bélier connus jusqu'ici, ceux qui rappellent le plus notre exemplaire de Mangalia sont les trois chapiteaux de la basilique

[1] *Kapitellstudien. Beiträge zu einer Geschichte des spätantiken Kapitells im Osten vom vierten bis ins siebente Jahrhundert* (Studien zur spätantiken Kunstgeschichte, 9), Berlin-Leipzig, 1936, pp. 156—158.

[2] Fern. Benoît, *Chapiteau byzantin à tête de bélier du musée d'Arles*, dans le *Bulletin Monumental*, 97 (1938), pp. 137—144.

[3] P. Lemerle, *ouvr. cit.*, p. 299. En parlant d'un chapiteau à protomes de bélier de Ravenne, Emmerich Schaffran le croit d'origine lombarde (!) : *Die Kunst der Langobarden in Italien*, Jena-Leipzig, 1941, p. 92; pl. 39 b.

[4] J. Strzygowski, *Ein Christusrelief und altchristliche Kapitelle in Moesien*, dans *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, I, (Berlin, 1920,) pp. 23—24, fig. 6.

www.cimec.ro

de Saint Démétrius de Salonique, celui de l'église Saint Grégoire Palamas provenant de cette même ville, aujourd'hui au Musée byzantin d'Athènes, puis un autre qui figure dans le catholicon du monastère d'Ivir au Mont Athos [1] et enfin deux chapiteaux de Constantinople [2]. Tous ceux-ci ont à leur base un tore de feuilles d'acanthe disposées obliquement et pointant en bas, surmonté d'une zone de huit feuilles d'acanthe verticales, celle-ci couronnée enfin d'une zone supérieure à décor animalo-végétal, constitué par les protomes de bélier des angles et par les aigles alternant avec les cornes d'abondance des quatre faces. Les aigles du chapiteau du monastère d'Ivir, ainsi que celui du Musée d'Istamboul tiennent leur proie dans leurs serres à l'instar de l'aigle de Mangalia. L'un des chapiteaux de Saint-Démétrius de Salonique a la corne d'abondance ornée sur sa marge supérieure de trois oves, exactement comme l'exemplaire de Mangalia (fig. 4). Quant aux membres antérieurs des béliers surgissant aux quatre angles, ceux-ci sont identiques à ceux du chapiteau d'Ivir. Les stries orizontales des cornes des béliers sont identiques aux chapiteaux de Philippes en Macédoine [3] et de Mangalia. Sur un seul chapiteau datant certainement du V^e^ siècle après J.-C., appartenant à la basilique de Sikyone, à l'ouest de Corinthe, la proie de l'un des aigles est toujours un bœuf [4] comme au chapiteau de Mangalia (fig. 1). Les autres éléments décoratifs, et spécialement les feuilles d'acanthe à la pointe renversée, mais verticales et non obliques comme à Mangalia, ornant le tore de la base, le différencient de notre exemplaire.

La technique employée dans la sculpture de ces derniers chapiteaux et le réalisme caractérisant les figures d'animaux, nous permettent d'y voir des exemplaires moins éloignés de la sculpture hellénistique, et de les considérer comme prototypes de tous les autres exemplaires du même genre qui se rapprochent encore plus de la sculpture byzantine proprement dite. Presque toutes ces œuvres datent de la seconde moitié du V^e^ siècle, et le chapiteau de Man-

[1] P. Lemerle, *ouvr. cit.*, pp. 293—294, fig. 1—2. Cf. Kautzsch, *ouvr. cit.*, p. 157.

[2] Kautzsch, *ouvr. cit.*, p. 156 (489) et 158 (499). Cf. aussi *ibid.*, p. 156 (490, pl. 30) et 157 (494, pl. 30).

[3] Lemerle, *ouvr. cit.*, pl. I en bas.

[4] A. Orlandos, dans Πρακτικὰ τῆς Ἀρχ. Ἑταιρείας 1933, p. 85, fig. 4; cité d'après Lemerle, *ouvr. cit.*, pp. 294-295.

www.cimec.ro

galia s'identifie avec elles comme décor et technique sculpturale, et conséquemment aussi comme date. Les données historiques confirment cette opinion, car durant la seconde moitié du Ve siècle, à l'exception des troubles causés par la révolte du général Vitalien, les cités de la Dobroudja en général et tout d'abord la cité de Callatis du littoral, suivie de près par la cité de Tropaeum Trajani de l'intérieur, jouirent d'une période de calme et de prospérité [1].

Dérivant du chapiteau théodosien par une évolution immédiate et doué d'une vie tout aussi brève (puisque ses premiers exemplaires datent de la seconde moitié du Ve siècle, et les derniers ne dépassent pas, semble-t-il, la date de la fondation de Sainte Sophie), le chapiteau à protomes de bélier dut naître, croyons-nous, à Constantinople ou dans ses environs, patrie du chapiteau théodosien. Ce type de chapiteau, ainsi que les autres chapiteaux à figures animales, est une reprise sous un aspect nouveau et donc non dépourvu d'originalité, d'un type existant auparavant en Orient, et depuis aussi en Occident.[2] En l'empruntant à l'art antique à côté d'autres éléments n'ayant point leur place ici, l'art paléochrétien avait employé la tête des béliers aux coins des sarcophages, à la place des têtes de lion. L'exemple le plus illustré nous est fourni par le sarcophage de la *via Salaria*, aujourd'hui au Musée du Latran (IIIe siècle après J.-C.).[3] Nous ne pouvons savoir si sous ce motif ornemental le sculpteur chrétien a entrevu une idée symbolique, c'est-à-dire si le bélier doit être considéré ici aussi comme un symbole du Christ, comme dans la scène du sacrifice d'Abraham, ou encore si les cornes doivent être comparés à la couronne d'épines, selon la comparaison

[1] Voir Radu Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, dans *La Dobroudja* (Académie Roumaine) Bucarest, 1938, pp. 324—326, 343. V. Pârvan plaçait la construction de la basilique-citerne également « vers la seconde moitié du Ve siècle ». *Cetatea Tropaeum*, dans *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, 4 (1911), p. 185.

[2] Le chapiteau à protomes de bélier du temple de la Concorde, aujourd'hui au Tabularium à Rome. Kautzsch, *ouvr. cit.*, p. 153, n. 3. À juger d'après leur composition moins simple et moins précise, les chapiteaux d'Égypte, cités par P. Lemerle (*ouvr. cité*, pp. 297—298), d'après J. Strzygowski et d'après Clédat, nous paraissent plutôt postérieurs au groupe de chapiteaux similaires de Constantinople et de Salonique (c'est le cas du chapiteau de Lavra; *ibidem*, p. 295).

[3] Voir Fr. Gerke, *Die christlichen Sarkophage der vorkonstantinischen Zeit* (Studien zur spätantiken Kunstgeschichte, 11), Berlin, 1940, pp. 295—300, pl. 51[5].

www.cimec.ro

de Tertullien.[1] Il nous suffit d'observer que les volutes ioniques sont admirablement remplacées par les cornes de cet animal. La seule différence consisterait dans le fait què les volutes s'enroulent vers l'intérieur du chapiteau, tandisque les cornes de bélier sont tournées vers l'extérieur. Dans certains cas toutefois, comme par exemple sur l'un des chapiteaux de Saint Marc de Venise, les cornes du bélier se recourbent vers l'intérieur du capiteau absolument comme des volutes.

Après ce rapprochement que nous voyons exister tout particulièrement entre les chapiteaux à protomes de bélier de la Scythie Mineure et ceux de Constantinople, de Salonique et du monastère d'Ivir (qui sans nul doute tire son origine de l'un de ces deux premiers centres d'art byzantin ou de leurs environs), un rapprochement entre les monuments de la Dobroudja en général et ceux de Callatis et du Tropaeum Trajani en particulier avec ceux de ces mêmes centres grecs ou de quelques autres centres avoisinants, nous éviterait, croyons-nous, la peine de chercher des ressemblances dans des endroits trop éloignés de nos monuments. Pourquoi donc courir jusqu'en Syrie ou même dans la Pisidie ou la Pamphylie d'Asie Mineure à la recherche de la basilique « à double transept », comme on s'est plu à désigner assez confusément, selon nous, la basilique « byzantine » de Tropaeum, quand ceux qui l'ont construite semblent bien avoir connu et imité la célèbre basilique de Saint Démétrius de Salonique ? [2] La crypte de sous l'autel de

[1] *Adversus Iudaeos*, XIII, dans M i g n e, *P. L.*, t. II, col. 676. Cf. L. B r é h i e r, *L'art chrétien, son développement iconographique des origines à nos jours*, [2], Paris, 1928, p. 65.

[2] V. P â r v a n, *ouvr. cit.*, pp. 182—183, fut le premier à trouver des ressemblances entre les basiliques d'Asie Mineure (Sagalassos, Begetjö-Kosu) et celle byzantine de Tropaeum Trajani. Cf. J. S t r z y g o w s k i, *Kleinasien, ein Neuland der Kunstgeschichte*, Leipzig, 1903, pp. 49—50, fig. 36—37, p. 177. Plus récemment, E m. C o n d u r a c h i a vu une influence des basiliques syriennes transmise en Dobroudja en passant par l'Asie Mineure: *Eléments syriens dans l'architecture chrétienne d'Illyrie*, dans *Atti del V Congresso Internazionale di studi bizantini*, II (Studi bizantini e neoellenici, vol. VI), Rome, 1940, pp. 78—86; v. tout particulièrement p. 84. Dans son récent manuel: Χριστιανικὴ καὶ βυζαντινὴ Ἀρχαιολογία, Athènes, 1942, p. 310, G. A. S o t i r i u établit un même rapprochement que V. P â r v a n entre la basilique de Saint Démétrius et celle de Tropaeum, dont il a déjà été question ci-dessus, mais il n'insiste pas, à l'exemple du savant roumain, lui trouvant plus de ressemblances avec une basilique de Perga en Pamphylie.

www.cimec.ro

cette dernière pouvait fort bien servir de modèle à la crypte de sous l'autel de la basilique « byzantine » de Tropaeum. Il se peut que les pastophoria (?) que l'on voit des deux côtés de l'abside de la « basilique de marbre » de Tropaeum [1] tirent leur origine de la Syrie, comme tant d'autres éléments architectoniques paléochrétiens, mais au VI^e siècle, date de la construction de notre basilique, ceux-ci s'étaient répandus aussi en Asie Mineure et en Grèce. Les pièces rectangulaires, à la gauche de la « basilique byzantine » et à la droite de la « basilique forensis ou simple (?) » [2], constituant peut-être dans le premier cas un baptistère, et dans le second un diaconicon, ne forment point exclusivement une caractéristique des basiliques syriennes, puisqu'on les trouve dans des centres beaucoup plus rapprochés de la Scythie Mineure [3].

Enfin un trait qui nous semble significatif c'est leur confusion avec les thermes de certains établissements chrétiens de Callatis, lieu de provenance de notre chapiteau [4]. Rappelons à ce sujet l'exemple de la basilique A de Nea Anchialos en Grèce, où en dehors de tout un ensemble de constructions aux alentours de la grande basilique

Sans nier l'existence de cette ressemblance entre les basiliques susdites d'Asie Mineure et celle byzantine de Tropaeum, nous constatons une plus grande analogie avec la basilique de Saint Démétrius de Salonique. (V^e et VII^e s.). En effet, ni dans la basilique de Sagalassos, ni dans celle de Perga, autant qu'on peut en juger, les colonnes de la nef longitudinale ne se prolongent point dans le transept ainsi que cela se passe à Tropaeum et à Saint Démétrius (de même que dans la basilique des *Saints Apôtres de Constantinople*, bâtie par Constantin le Grand, et dans la basilique d'Arcadius de Karm-Abu-Mina, en Égypte). Nous arrivons de la sorte à établir les rapports qui nous semblent plus naturels entre les monuments plus rapprochés, sans partager toutefois entièrement l'opinion que Hans Christ oppose à Strzygowski touchant l'origine de la basilique en forme de T, dans son étude: *Zur Erklärung des T-förmigen Grundrisses der Konstantinischen Peterskirche in Rom*, publié dans la *Rivista di archeologia cristiana*, XII (1935), 3—4, pp. 293—311. Pour les basiliques à transept de la Grèce, voir G. A. Sotiriu, *Die altchristlichen Ba iliken Griechenlands*, dans *Atti del IV Congresso internazionale di archeologia cristiana I* (Città del Vaticano, 1940) pp. 367-376

[1] *Ibid.*, fig. 28—29 (p. 182) et R. Netzhammer, *Die christlichen Altertümer der Dobrudscha*, Bucarest, 1918, pp. 190—192.

[2] Pârvan, *ouvr. cit.*, fig. 15 et 20 (pp. 176 et 178).

[3] Voir G. Sotiriu, Αἱ χριστιανικαὶ Θῆβαι τῆς Θεσσαλίας καὶ αἱ παλαιοχριστιανικαὶ βασιλικαὶ τῆς Ἑλλάδος, extrait de Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς, 1929, passim.

[4] O. Tafrali, *ouvr. cit.*, p. 48 et suiv. Cf. R. Vulpe, *ouvr. cit.*, pp. 343—344.

www.cimec.ro

on découvrit juste en face toute une installation de thermes avec des conduites de circulation, permettant d'envoyer l'eau chaude et l'eau froide jusqu'à la phiale (cantharus) de l'atrium et au baptistère situé à la gauche de la basilique [1].

Voici très brièvement quelques observations sur les monuments que nous présentons ici et sur les rapports qui semblent avoir existé dans la dernière période d'épanouissement et d'existence de la Scythie Mineure, entre cette province septentrionale de l'empire byzantin et les plus brillants centres de l'intérieur, à commencer par Constantinople et Salonique.

I. BARNEA

[1] Voir G. Sotiriu, Χριστιανικὴ καὶ βυζαντινὴ Ἀρχαιολογία, fig. 99.

www.cimec.ro

Fig. 1. Un aigle enfonce puissamment ses serres dans l'échine d'un boeuf.

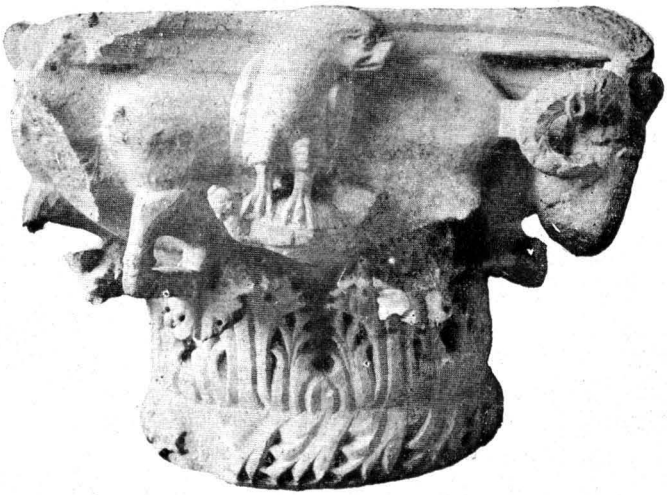


Fig. 2. Le second aigle tient dans ses serres la proie.

www.cimec.ro

Fig. 3. Sur l'une des faces laterales une corne d'abondance.

Fig. 4. Sur l'autre face laterale la seconde corne d'abondance.

www.cimec.ro

Fig. 5. Des quatre têtes de beliers il ne reste plus que celui-ci.

www.cimec.ro

LA TRAGÉDIE «*LA SOLTANE*» DE GABRIEL BOUNIN (1561) ET SES SOURCES

En 1553, la Porte ottomane fut témoin d'un tragique événement qui déchaîna au plus haut degré l'imagination des contemporains. Le fils aîné de Soliman le Magnifique, le jeune prince Mustapha Muklissi, pacha d'Amasie, fut appelé au camp de son père, alors que celui-ci se dirigeait avec son armée vers les frontières de la Perse, et il y fut étranglé par les sept esclaves muets du sultan, sous le regard impitoyable de ce dernier. Jeune homme de 23 ans, de nature chevaleresque, enclin à la poésie — car sous le pseudonyme de Muklissi (le Sincère), Mustapha a composé trois divanys ou collections de gazels et plusieurs commentaires et travaux grammaticaux — le prince héritier de l'immense empire de Soliman était aussi très aimé des janissaires. Une révolte particulièrement menaçante, provoquée par ces janissaires, s'esquissa d'ailleurs aussitôt que se répandit la nouvelle de cette exécution, et pour l'apaiser Soliman dut leur accorder certaines concessions dont la plus importante fut l'éloignement, tout au moins pour la forme, du G and Vizir Rustan, son gendre et le principal accusateur de Mustapha.

Bien que le monde fût habitué à ces sortes de disputes autour du trône turc et à leurs suites sanglantes, l'événement dépassait l'imagination, surtout par l'atmosphère dramatique des circonstances.

Il s'agissait tout d'abord d'un père qui tuait son fils et l'héritier, pour une raison d'état, qui supprimait donc ce que tout souverain désire le plus, l'assurance de sa propre continuité. Pareille chose ne s'était pas encore rencontrée jusque là, mais elle se répétera quelques années plus tard, lors de l'arrestation de don Carlos par son père — et nous croyons que dans cette sombre décision de Philippe II le souvenir de l'acte de Soliman s'est élevé comme une secrète justification.

www.cimec.ro

Ensuite, les dessous de cette exécution cachaient une intrigue courtisane que toute l'Europe allait très vite apprendre. Mustapha était le fils de Soliman et d'une esclave que le sultan avait ensuite abandonnée, selon l'usage. Mais par la suite il fut victime d'une violente passion pour une nouvelle favorite, une esclave russe, désignée de ce fait, par certains historiens occidentaux, sous le nom de *la Russe* ou *la Rossa* et plus tard, par corruption, *Roxelane*. A la Porte on la désignait simplement sous l'appellation de *Khasseki Khurram* ou la « Joyeuse Favorite ». Son pouvoir sur le Sultan fut si grand qu'elle arriva, à l'encontre de toutes les traditions de la Porte, à obtenir son mariage légal avec Soliman, par un stratagème non dénué d'ingéniosité.

Alors qu'elle n'était encore qu'une esclave du Sultan, elle désira élever une mosquée à la gloire d'Allah. Mais un moslem qu'elle interrogea lui répondit qu'étant donnée sa situation d'esclave, sa bonne action ne se reflètera pas sur elle-même mais sur son maître, qui seul aura droit ensuite à la suprême récompense. Affligée de cette prédiction, la favorite fit comprendre au Sultan la cause de ses tourments et celui-ci par amour pour elle, ne voulut pas la laisser souffrir plus longtemps et lui accorda la liberté. Mais à peine sortie du rang des esclaves, Rossa refusa toutes relations avec le Sultan et trouva, dans ce but, une excuse par la bouche du bienveillant moslem qui précisa qu'une femme libre commettrait un péché si elle répondait aux désirs du Sultan, autrement que dans les limites légitimes du mariage. Aveuglé par son amour pour Rossa, Suleiman la prit pour épouse et lui fit une dot de 5000 sultans d'or de revenu. Leurs quatre fils furent promus à de hauts postes et leur fille mariée à Rustan Pacha, frère du célèbre Sinan. Ainsi Rossa vit son rêve se réaliser, et devint la véritable souveraine de l'empire, disposant la destitution du Grand Vizir qu'elle ne voyait pas d'un bon oeil et qu'elle fit remplacer par Rustan; elle jouit jusqu'à sa mort de la plus grande faveur auprès de son époux.

Un seul désir lui restait encore à accomplir : évincer Mustapha de l'héritage du trône et assurer ce dernier à l'un de ses propres fils. Ce projet était difficile à réaliser. Mustapha se trouvait loin de la Porte, dans son gouvernement d'Amasie, et sa conduite ne laissait rien à désirer ; d'autre part il était difficile de supposer que Soliman pourrait se décider à prendre lui-même d'aussi sévères mesures contre son propre fils. Cependant après une tentative infructueuse d'empoisonner Mustapha, Rossa fut obligée de recourir à ce moyen

www.cimec.ro

pour éloigner le prince héritier de l'amour de son père, lui attribuant des plans et des complots dont on ne sait jusqu'à quel point ils étaient réels. Il est probable que ce travail secret d'ébranlement des sentiments de Soliman dura plusieurs années, pendant lesquelles nous voyons Mustapha presque continuellement éloigné de la Porte, mais en même temps presque unanimement considéré comme le successeur de son père. D'autre part Rossa avait peut-être effrayé le Sultan en lui rappelant le sort de son grand-père Bajazet II que Selim II détrôna avec l'aide des janissaires et qu'il finit par empoisonner. Quoiqu'il en soit, il est certain que, craignant d'être détrôné par son propre fils, Soliman préféra le supprimer le premier. Cette funeste décision fut prise alors que Rossa, d'accord avec Rustan, combinait une lettre dans laquelle étaient révélées les coupables relations entre Mustapha et la Perse, avec laquelle la Porte était continuellement en guerre. Cet acte d'accusation effaçait toute trace d'hésitation dans l'esprit soupçonneux du Sultan, qui, ainsi que nous l'avons vu, entendit être lui-même présent au meurtre de son fils.

Il semble cependant que quelque chose de l'esprit intrépide et chevaleresque du grand Soliman soit passé, non seulement dans l'âme de Mustapha, mais aussi dans celle des fils de Rossa. Loin de se réjouir de la mort de leur frère et de la perspective du trône qui s'ouvrait ainsi pour eux, l'annonce de la mort de Mustapha les remplit de douleur. L'un d'eux, Selim, qui était pacha en Caramanie, répondit à cette nouvelle en faisant pendre le courrier qui la lui apportait, pour montrer ainsi son chagrin. Le plus jeune des fils de Rossa, Zéangir, ou le Bossu, qui aimait beaucoup son frère, mourut de douleur, ou, selon une autre version, se suicida sur le corps de Mustapha.

La fin de ce dernier constitue un épisode tragique qui ne pouvait manquer d'éveiller l'intérêt et la curiosité des amateurs de sujets dramatiques. Il n'est donc pas surprenant que son histoire et celle des intrigues de Rossa ou Roxelane se retrouve plusieurs fois contée par les anciens auteurs dramatiques. Les pièces relatives à la triste fin de Mustapha sont très nombreuses dans la littérature française et pourraient faire l'objet d'une étude comparative. Parmi les premières se place la tragédie intitulée *Le Grand et dernier Soliman ou la mort de Mustapha*, de Jean Mairet. Jouée en 1630 et publiée en 1639, cette tragédie constitue cependant une violente déformation de l'histoire au profit de la littérature : Roxelane ourdit, comme en réalité,

www.cimec.ro

la perte de Mustapha, mais sans savoir qui il est, et n'apprend qu'après avoir obtenu sa mort, que Mustapha est son propre fils et celui de Soliman, qui leur a été ravi en bas âge. Semblable doit être le sujet de la tragicomédie *Roxelane* de Desmarres, jouée et imprimée en 1643[1]. Une piéce représentée en 1705, à Berlin, sous le titre de *Mustapha et Zéangir* et sous le nom de Belin, a eu d'autant plus de succès qu'elle a été attribuée à la collaboration de cet écrivain avec la duchesse de Bouillon. Son sujet et son titre ont été repris en 1777, dans la tragédie qui devait être le premier titre de gloire du célèbre Chamfort. Dans cette dernière, l'action historique se retrouve dans ses grandes lignes, simplifiée du fait que les quatre fils de Roxelane se réduisent à un seul, Zéangir, aussi désespéré de la mort de son frère, et en même temps elle se complique d'une intrigue sentimentale qui est la double passion des deux frères pour la princesse persane, leur prisonnière. Enfin en 1785, on représente à Paris une nouvelle tragédie, avec le même sujet, intitulée *Roxelane et Mustapha* et due à un certain Maisonneuve, qui semble avoir attendu une vingtaine d'années les honneurs de la scène.

En même temps, à côté de ces tragédies à caractère historique évident, fleurit une autre littérature, parallèle, alliant les réalités historiques à la fiction et ayant surtout à sa base le roman de Mlle de Scudéry, intitulé *Ibrahim ou l'Illustre Bassa*. Dans ce dernier l'auteur avait réalisé une sorte de fusion entre l'épisode de la fin de Mustapha et l'histoire de la belle carrière militaire d'Ibrahim Pacha, son contemporain; ne faisant de ces deux personnages qu'un seul et mettant au compte de son héros une rivalité sentimentale avec le Sultan, elle terminait son roman par la défaite de Roxelane. Ce roman a servi de point de départ d'abord à la tragicomédie de Georges de Scudéry, frère de l'auteur, et un peu plus tard aux tragédies de *Soliman ou l'Esclave généreuse* de Jacquelin (1652) et *Soliman* de l'abbé Abeille (1680) jouée sous le nom de l'acteur La Thuillerie et attribuée parfois au poète jésuite Larue.

On voit donc que l'histoire tragique de Mustapha est loin d'être restée sans écho dans la littérature dramatique française. Mais plus intéressante encore que cette production tardive, qui ne se sert des

[1] Dans La Vallière, *Bibliothèque du théâtre français*, Dresden 1768, III, p. 34, on donne pour *Roxelane* la date erronnée de 1613, d'autant plus impossible que Desmarres mourut en 1717. Du reste, la vraie date se trouve aussi dans Mouhy, *Abrégé d'histoire du théâtre françois*, Paris 1780, I, 423.

www.cimec.ro

réalités historiques que comme point de départ pour le développement du conflit passionnel, nous semble l'apparition, huit ans à peine après la mort de Mustapha, du même thème dans la tragédie si peu connue : *La Soltane* de Gabriel Bounin (1561).

De ce dernier écrivain nous savons qu'il a vécu vers 1530—1587, occupant successivement les postes d'avocat au Parlement de Paris, de bailli de Chateauroux et maître des requêtes du roi Charles IX. En dehors d'une traduction des *Économiques* d'Aristote qui peut être considérée comme une oeuvre de jeunesse, et de la pièce mentionnée, ses autres écrits ont en général un caractère politique ou de circonstance [1]. Nous ne savons donc pas sous quelle impulsion il a écrit cette tragédie. Les anciens bibliographes prétendent qu'elle a été représentée devant Catherine de Médicis, mais nous ne savons pas d'une manière certaine sur quelles bases repose une telle affirmation. Le texte même de la tragédie a été très peu étudié [2], bien qu'il ait fait, en 1888 et en Allemagne, le sujet d'une thèse du professeur Johannes Venema [3]. Ce professeur publia, la même

[1] La liste complète des oeuvres de Bounin n'a jamais été dressée. Elle devrait comprendre au moins les travaux suivants:

1. Aristote, *Les Oeconomiques*, Paris 1554 (d'après La Croix du Maine).
2. *La Soltane*, tragédie, Paris 1561.
3. *Harangue au Roy, à la Royne et aux hommes françois, sur l'entretenement et réconciliation de la Paix et entrée dudict Seigneur en ses villes*, Paris 1565.
4. *Les joies et allegresses pour le bienvieignement et entrée de Monseigneur, Filz de France et frère unique du Roy, en sa ville de Bourges*, Paris 1576 (autres éditions: Lyon 1576; Bourges 1576).
5. *Tragédie sur la défaite et occision de la Piaffe et la Picquorie et bannissement de Mars à l'introduction de la Paix et sainte Justice*, Paris 1579.
6. *Satyre au Roy, contre les Républicains. Avec l'Alectriomachie ou joutte des Coqs*, Paris 1586.
7. *Traité sur les cessions et banqueroutes et les causes qui ont meu le Sénat et Parlement de Paris de confirmer le jugement du juge de Laval sur ce qu'il auroit condamné un cedant aux biens à porter le bonnet verd, et savoir s'il se peut donner à tous cedans, et aux fermes*, Paris 1586.

[2] Il n'est pas mentionné par Faguet, *La Tragédie française au XVIe siècle*, Paris 1912. Quelques pages lui sont consacrées dans Adolf Ebert, *Entwicklungsgeschichte der französischen Tragödie*, Gotha 1856, pp. 134—136 et dans Karl Böhm, *Beiträge zur Kenntnis der Einflusses Senecas auf die in der Zeit von 1552 bis 1562 erschienenen französischen Tragödien*, Erlangen-Leipzig 1902, pp. 51—52.

[3] *Ueber die Soltane, Trauerspiel von Gabriel Bounin. Paris, 1561. Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doctorwürde bei der hohen Philosophischen Facultät der Universität Marburg.* Marburg 1888. Il ne s'agit en réalité que d'un extrait de la publication qui suit.

www.cimec.ro

année, une nouvelle édition complète de la tragédie *La Soltane* [1], qui peut être considérée comme un modèle de médiocrité et un exemple de ce qu'un éditeur ne devrait jamais faire [2]. Mais cependant la mauvaise édition de Venema est très utile, car le texte de l'édition originale est d'une extrême rareté, même dans les grandes bibliothèque parisiennes.

La pièce aurait mérité cependant plus d'attention de la part des chercheurs, ne serait-ce seulement que pour la raison qu'elle est la première des tragédies qui ait choisi son sujet dans l'actualité immédiate et dans le monde pittoresque de l'Orient. Il est vrai qu'en dehors de ces mérites, le travail de Bounin n'en présente pas d'autres. Le développement de l'intrigue, de même que la versification, sont d'une platitude rare, même dans les tragédies contemporaines, et se résument à une froide déclamation complètement dénuée d'intérêt dramatique. Le premier acte contient les longues lamentations de Rossa relatives au mauvais sort qui fit de Mustapha un obstacle sur le chemin de ses fils; le second expose l'invention de Rustan pour compromettre Mustapha aux yeux de son père, c'est-à-dire la fausse lettre combinée comme venant de Mustapha par laquelle il demande en mariage la fille du roi de Perse. Le troisième acte est la scène dans laquelle Rossa dévoile au Sultan le complot présumé de son fils; le quatrième montre Mustapha indécis s'il doit ou non répondre à l'appel de son père, et le cinquième amène un rêve tragique de Mustapha, ressort ordinaire et presque obligatoire dans le théâtre contemporain ; ce rêve ne l'empêche pas d'obéir à la volonté paternelle et d'aller ainsi au-devant de la mort préparée par sa marâtre.

De ce bref examen du plan de la tragédie, on peut arriver immédiatement à deux conclusions. La première, qui nous intéresse moins ici, c'est que nous sommes en présence d'une pièce statique, sans action et faite seulement de tirades, comme cela se produit d'ail-

[1] *La Soltane. Trauerspiel von Gabriel Bounin. Paris, 1641. Neudruck besorgt von* E. Stengel *und* J. Venema, *mit einer literarischen Einleitung von* Johannes Venema, Marburg, 1888. *(Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie,* LXXXI).

[2] Les fautes d'impression commencent par le titre même, sur lequel la tragédie porte la date de 1641 au lieu de 1561. Les fautes d'impression de l'original ne sont jamais corrigées, mais signalées par des signes d'interrogation ou d'exclamation. Ainsi au v. 42: *eétranger* (!)? au lieu de *étranger*; v. 119: *euuoier* au lieu de *envoier*; etc.

www.cimec.ro

leurs dans tout le théâtre de la Renaissance où prédomine l'influence strictement rhétorique de Sénèque. La seconde, c'est que la marche des événements, tels qu'ils se présentent dans la tragédie, correspond aux données historiques. Il serait d'ailleurs difficile de supposer une déformation littéraire des faits, dans une pièce de théâtre venant si peu de temps après leur accomplissement, — 8 ans ou même 7 ans — s'il est vrai que la tragédie a été représentée déjà en 1560.

Ce qui nous intéresse maintenant, c'est de savoir quelle est la source historique de cette pièce de théâtre. Le problème ne manque pas d'intérêt en tant que la source historique a dû être sous la main de Bounin entre 1553, date du meurtre de Mustapha et 1561, date de l'impression de sa tragédie. Mais pendant tout cet intervalle, nous ne connaissons aucune relation imprimée sur la mort de Mustapha et sur les complots de Rossa. Bounin, par conséquent, n'a pas pu prendre d'information d'après une autre publication. Il paraîtrait donc que le problème de ses sources se complique. Mais en réalité il est très simple, car on peut aisément établir que les informations dont disposait l'écrivain français se retrouvent dans une des plus anciennes publications, postérieure cependant à sa tragédie.

Cette publication est la collection bien connue de Girolamo Ruscelli, intitulée *Lettres de Princes* dont il a paru des éditions en 1562, 1564, 1570 et 1581. Au fol. 169 de ce recueil se trouve une relation sur les complots de Rossa et la mort de Mustapha, écrite par Michel de Codignac, représentant de la France à la Porte, datée d'Andrinople, 3 octobre 1553 et adressée à l'évêque de Lodève, ambassadeur de France à Venise. La relation est certainement apocryphe, tout au moins en ce qui concerne la date. En effet, le 8 octobre 1553, Codignac ne se trouvait pas à Andrinople, mais à Venise, d'où il n'est parti que le 7 janvier suivant [1]. De plus, l'ambassadeur de France à Venise, à cette date, était Georges de Selve, évêque de Lavaur et non pas Dominique de Gabre, évêque de Lodève, qui n'a reçu cette charge qu'en 1555. D'autre part, à la fin de l'année 1553, G. de Selve fit, de Venise, un rapport au roi de France sur la mort de Mustapha, mais sans connaître aucun des détails mentionnés dans la lettre de Codignac, de sorte qu'il est incontestable que cette dernière est d'une date postérieure à celle qu'elle porte dans le recueil de Ruscelli.

[1] Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, II, 299.

www.cimec.ro

Il est probable que ce rapport, qui n'a pas un caractère d'actualité et semble plutôt un référé historique, prenant le problème à ses débuts, a été demandé par Selve à Codignac, au départ de celui-ci de Venise vers Constantinople, pour mettre toute la question en pleine lumière. Ceci se devine de la phrase contenue dans un des rapports de Selve à Henri II: «Par le séjour qu'il a fait en ceste ville, le sieur de Cottignac a eu ample information de l'estat où il trouvera les choses de là, qui le fera arriver plus instruit de ce qu'il aura à faire pour vostre service dès qu'il sera sur le lieu, où les choses semblent si perplexes et si troublées à cause des grandes et soubdaines mutations qui y sont survenues»[1]. Ces changements inattendus et récents à la date à laquelle écrivait Georges de Selve, ne peuvent être que ceux qu'avait provoqués la surprenante condamnation de l'héritier de l'empire ottoman. Codignac, arrivé à Constantinople, rédigea son rapport sur les faits sur lesquels on lui demandait de plus amples informations et le transmit au successeur de Selve à l'ambassade de Venise, Dominique de Gabre, d'où il n'est pas surprenant que ce rapport soit arrivé entre les mains de Ruscelli, entrant ainsi dans son recueil de lettres. La date la plus probable du rapport du Codignac doit être 1555, si l'on tient compte de la nécessité de mettre d'accord la présence de Codignac à la Porte, avec celle de Dominique de Gabre à Venise.

Quoiqu'il en soit, il est certain que le rapport de Codignac publié par Ruscelli en traduction italienne, reste à la base de la pièce de Gabriel Bounin. Les informations sont sensiblement identiques même lorsqu'il s'agit de détails de peu d'importance, qui ne se retrouvent pas dans d'autres sources contemporaines. Ainsi quand Rose, l'heroïne de Bounin, déclare recevoir de Soliman *cinq mille sultains* (v. 26), ce détail ne se retrouve que dans Codignac: «Volse per contratto matrimoniale farle contradotte di cinque mila sultanini d'entrata». Quand Rose parle de «mes chers fils» (v. 10) de «mes quatre fils» (v. 82), Bounin ne fait que répéter les informations de Codignac qui donne aussi les noms de ces fils, mais il n'a pas remarqué que l'un d'entre eux, Mehmet, était mort à l'époque où se situe l'action, de sorte qu'en réalité Rose n'avait plus que trois fils. Quand Rose conjure Rustan:

pour cest amour fealle
Que tu porte à leur seur, ton épouse loyalle (v. 319—20),

[1] Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, II, 294.

www.cimec.ro

l'information provient également de Codignac: « La femina fu data per moglie a Rustan Bassa, il quale fu fatto Visir ». L'humble origine de Mustapha, « filz-natif de la terre » (v. 11) « vulgaire-né » (v. 17), ainsi que le poste de gouverneur d'Amasie, qui lui avait été confié (v. 276—7), se retrouvent dans le rapport de Codignac.

Certaines phrases sont directement traduites de ce dernier. Ainsi lorsque Rose rappelle à son gendre le mécontentement qu'il a provoqué parmi les sandjaks et les janissaires par son administration,

souvin-toy de la haine chienine
Qui contre toy recuit dans sa sainte poitrine
Au prouffit de Soltan, dont tu voulus oser
Des Sangaces mutins les foudres rabaisser.
Oui, oui, dont tu voulus moindrir les foudres chères
Des hautains Sangachis et guerriers Janicheres (v. 307—12).

Tout n'est que la reprise des idées exprimées par Codignac: « Costui diminuendo le paghe ai Gianizzeri e le usate provisioni a'Sangiacchi... trasse grandemente l'animo del Signore ad amarlo, poco curandosi che a tutti altri si facesse odiosissimo ».

L'idée suggérée à Rustan par Rose, qu'il est préférable pour elle d'avoir comme empereur un beau-frère plutôt que Mustapha, est toujours une simple traduction:

Las dons ! S'il parvenoit un jour à estre Roy,
Ores penses, Rustan, mais penses à part toy
Quel moyen il auroit de ceste malveuillance
De prendre contre toy desirable vengeance.
Et puis, et puis, Rustan, n'aime-tu pas trop mieus
Voir les frères mes fils gouverneurs de ces lieus ? (v. 313—8).

Dans le texte italien de Codignac, l'idée est ainsi exprimée: « Per ogni debito di ragione era da credere che sempra più tosto desiderasse di vedere un cognato suo Imperatore, che Mustafa, appresso del quale si sapea certo essere odiosissimo et in sommo dispetto... et che quando fosse salito a quel grado sarebbe non solamente levato di Visir, ma di vita ancora ».

Comme nous l'avons dit plus haut, la cause de la perte de Mustapha a été une lettre par laquelle la Porte a été avisée qu'il pro-

www.cimec.ro

jetait d'épouser la fille du roi de Perse. Ce fait nous est exprimé par Rustan dans la tragédie, où nous le voyons en train de demander

> de son Bascha, son total gouverneur,
> Un cartel par lequel il donn'ra à entendre
> Que Moustapha hautain veut à épouse prendre
> Izabel, fill'uniq' du prince Persien (v. 392—5).

Les choses nous sont présentées de la même manière dans le rapport cité : « La Fortuna, volendo favorire i disegni della donna, fece nascere une lettera del Bassa che era al governo di Mustafa... nella qual lettera si conteneva che trattandosi di conchiuder le nozze fra Mustafa et una figliuola del re di Persia, esso Bassa haveva d'ogni cosa voluto riverentemente avisar la Porta ».

Courroucé, le Sultan convoque Mustapha à *Alape*, dans le texte français, à Aleppo, dans le texte italien. Mais un Ahmet Pacha avertit Mustapha, dans les deux versions, qu'il ne doit pas obéir aux ordres paternels, car il mettrait sa vie en danger. Ainsi prévenu, Mustapha hésite entre sa sécurité personnelle et son devoir de soumission filiale. Une discussion a lieu entre lui et un sage ami, discussion largement rendue par Codignac, et dramatisée par Bounin dans le sens qu'il oblige les deux interlocuteurs à prendre des positions antithétiques. Ensuite Mustapha fait un rêve dans lequel Mahomet lui montre le séjour des justes et des méchants; quelque curieux que nous paraisse le rêve lui-même, il est raconté avec beaucoup de sérieux par Codignac, en des termes exactement semblables à ceux employés après lui par Bounin. Tout aussi semblables sont les circonstances de l'exécution de Mustapha, à laquelle prennent part « li sette muti », dans la relation historique, « les muets » dans la tragédie.

De toute cette similitude de détails, on peut déduire en toute certitude la dette de l'écrivain français envers le rapport diplomatique de Codignac. Ceci n'a rien de surprenant, car en réalité ce rapport est le document le plus important concernant ce considérable événement historique. La forme la plus connue des relations sur le meurtre de Mustapha est certainement celle que donne Ascanio Centorio degli Hortensii[1]; or, celle-ci a paru pour la première fois en 1566, dans une chronique des événements de Transylvanie avec laquelle elle n'avait aucun rapport, y étant introduite

[1] *Commentarii della guerra di Transilvania*, 1566, pp. 253—265.

www.cimec.ro

d'une manière tout-à-fait artificielle. Ce récit de Centorio est lui-même la fidèle reproduction, presque sans modifications, du texte de Codignac. Les emprunts qu'y a fait le célèbre de Thou sont également importants et se sont retransmis par lui à tous les grands historiens des affaires de Turquie, jusqu'à Hammer et Ranke.

Ainsi le modeste rapport diplomatique de Codignac, fait du reste avec beaucoup d'habileté et dans une forme attrayante, a eu le mérite d'alimenter par ses informations, une des apparitions les plus curieuses de la tragédie française du XVI[e] siècle. De quelle manière arriva-t-il entre les mains de Bounin, avant d'avoir été imprimé, c'est ce qu'on ne saurait préciser maintenant; mais ceci n'a rien de surprenant, et des cas semblables sont assez connus. Par les relations diplomatiques entre la France et la Porte, par l'intérêt politique provoqué par la politique de François I-er pour les affaires d'Orient, on peut expliquer ainsi une apparition littéraire, qui peut sembler singulière à cette époque, mais qui ne restera pas sans suites, car elle suscitera toute une littérature qui atteindra son point culminant au siècle suivant avec *Bajazet* de Racine et *Mahomet* de Voltaire.

AL. CIORĂNESCU

www.cimec.ro

LA GENÈSE DU PSAUTIER DE DOSITHÉE

NOTES POUR SERVIR À L'ÉTUDE DE LA POÉSIE ROUMAINE AU XVII-e SIÈCLE

Lorsque Jan Kochanowski, le plus grand lyrique de la Pologne humaniste, se prit à traduire les psaumes, il avait dépassé la quarantaine, il avait acquis une complète maîtrise dans le maniement du vers, il était mûri par une riche expérience. À ce moment le grand poète épicurien n'était pas devenu tout à coup profondément religieux par l'effet de quelque conversion subite, comme voudrait nous le faire accroire Aleksander Brückner [1] — loin de là. Dans la lettre même où il annonce à Stanisław Fogelweder, secrétaire du roi, qu'il s'est mis à cette pieuse tâche (Czarnolas, 6 octobre 1571) [2], notre viveur couronné de lauriers n'hésite pas à invoquer le nom de Vénus. Peu après il va quitter son bénéfice ecclésiastique de Poznań (où il avait mené, nous semble-t-il, plutôt la vie d'un moine de l'abbaye de Thélème) et il va convoler en justes noces avec Dorota Podlodowska (1575). Tout en continuant la traduction du texte sacré, il écrit pour le théâtre, il se préoccupe de donner la forme définitive à son admirable « Odprawa posłów greckich », pur joyau du classicisme païen (1578), il prépare l'édition de son « Lyricorum Libellus » et de ses « Fraszki », parmi lesquelles on trouve les morceaux les plus franchement érotiques qu'il ait jamais écrits (1580) — et enfin, en 1584, il va publier quatre livres d'élégies. Le ton des poésies profanes qui furent composées dans l'intervalle de 1571 à 1579 (l'année de l'apparition des psaumes) est passablement leste; son existence dans sa propriété de Czarnolas, bien que paisible et modeste (car notre poète détestait

[1] Aleksander Brückner, Jan Kochanowski, *Pisma zbiorowe*, Warszawa, 1924, tome I, wstęp, p. 69.

[2] *Ibidem*, tome II, pp. 373—374.

www.cimec.ro

le bruit des grandes villes et l'éclat de la cour — les visites qu'il devait rendre à son protecteur par ailleurs si aimé, l'évêque Piotr Myszkowski, lui étaient une corvée), n'en était pas moins celle d'un joyeux vivant. Ce n'est pas le fait d'un converti, encore moins d'un mystique et ce ne fut pas — à notre avis — le sentiment religieux qui le détermina à traduire les psaumes.

Mais il avait intensément vécu, il avait accru son expérience dans ses voyages et enrichi sa sensibilité par ses malheurs; pendant les huit années qui séparent la date du message à Fogelweder de la publication du « Psałterz Dawidów », et pendant lesquelles il n'a cessé de parfaire, de ciseler, d'embellir cette œuvre capitale, il avait perdu un frère chéri (1577) [1], il avait perdu deux de ses filles, dont l'aînée, Orszulka, était, paraît-il, très douée, malgré son jeune âge — et bouleversé, écrasé, enfin douloureusement résigné, il mit le meilleur de son âme et de son talent à cette traduction qui devait lui assurer l'immortalité. D'autres que lui s'y étaient essayé auparavant en Pologne: le fameux Rej d'abord, son secrétaire Lubelczyk, puis Wojewódka, Trzecieski [2], mais aucun de ces écrivains n'avait rien d'un artiste, leur dessein était, avant tout, de servir le mouvement de la propagande religieuse. Pourtant, leurs tentatives plus ou moins réussies n'en avaient pas moins stimulé Kochanowski. D'ailleurs, le poète lui-même ne pouvait oublier les leçons littéraires de sa jeunesse: jadis, en France, il avait lu et admiré les psaumes de Clément Marot et de Théodore de Bèze [3]; son premier grand poème, le splendide « Hymn do Boga », est une brillante paraphrase — non pas chrétienne, il est vrai, mais panthéiste — du psaume 24. Absolument indifférent en matière de religion, esprit bien trop critique pour se laisser ravir par ce mysticisme fumeux qui était alors à la mode, tant du côté catholique que du côté protestant, il avait saisi tout de même quelle incomparable source d'inspiration pouvait être pour un vrai poète le « psautier de David ». Et lorsqu'il se crut maître de la forme et de l'expression, lorsqu'il se sentit arrivé au parfait équilibre intellectuel, il prit la résolution de créer une version polonaise, à la fois libre et fidèle, du psautier hébraïque

[1] Brückner, *ouvr. cité*, p. 79; ce frère se nommait Kasper et il était « pisar » de Sandomierz; v. son épitaphe écrite par Kochanowski dans *Pisma*, II, p. 27.

[2] Brückner, *ouvr. cité*, I, p. 65 et G. Korbut, *Literatura polska* ... Warszawa, 1929, I, p. 291.

[3] Brückner, *ouvr. cité*, pp. 64—69.

www.cimec.ro

— magnifique œuvre d'imagination, de sagesse et d'humanité. Il dédia cette version à son protecteur, à l'évêque de Cracovie, Myszkowski — et, la considérant comme son premier ouvrage important, il la présente au saint personnage par ces mots: « Żniwa swego pierwszy snop tobie ofiaruję » (= Je vous offre la première gerbe de mes moissons) [1].

Et cent ans plus tard, Dosithée, évêque de Roman, bien qu'il ne fût pas lui non plus un débutant dans le métier des lettres, en dédiant l'adaptation roumaine des psaumes au Voévode Georges Duca, emploie justement les mêmes paroles: « rugându-ne Măriei Tale... ca să o primești Măria Ta, ca snopul cel dintâi de grâu » [2]. Soit qu'en écrivant cette première préface de 1667 il eût sous les yeux le chef-d'œuvre de Kochanowski, et que, sans le vouloir, il eût imité cette expression de son modèle, soit que toujours à l'instar du maître de Czarnolas, il considérât « Psaltirea » comme son premier écrit d'incontestable valeur, il est clair que Dosithée était parfaitement conscient du mérite et de l'importance de son courageux essai. Car lui non plus n'avait pas traduit littéralement les psaumes, il ne s'était point proposé d'offrir à ses ouailles un livre d'heures ou de méditations religieuses: grand personnage et puissante personnalité, connaisseur du monde et des hommes, à quarante ans, comme Jan Kochanowski, il s'est dit que les psaumes constituaient le plus parfait accord littéraire de la pensée éternelle et de la fragile sensibilité — et dans ce moule classique, il coula ses vers, les premiers vers roumains; et parfois aux aspirations, aux élans du psalmiste, il a prêté l'accent de son sentiment personnel. Kochanowski avait senti et agi de même, naguère.

Que la lecture du « Psałterz Davidów » eût suggéré à Dosithée l'idée de réaliser une traduction libre et versifiée du texte biblique, cette hypothèse avait été à peu près admise par nos historiens littéraires, — à grand regret, toutefois, comme si d'avoir reconnu l'influence de Kochanowski, cela allait amoindrir la gloire du métropolite. Un rapide examen va nous montrer les différents points de vue sous lesquels on a étudié chez nous ce problème.

I. Bianu, d'abord, avoue que la facture des vers de Dosithée est celle du psautier kochanowskien, que surtout sous le rapport des rimes, notre poète a respecté son modèle en utilisant la rime

[1] *Pisma*, II, p. 101.

[2] *Psaltirea în versuri întocmită*... (ed. I. Bianu, București, 1887), p. 5.

www.cimec.ro

féminine [1], que la majorité des psaumes roumains sont écrits en vers décasyllabiques et que pour trente-huit autres le métropolite a employé le vers de douze syllabes — rythmes chers à Kochanowski [2]. Comme pour ne pas ternir le mérite d'originalité du disciple, Bianu s'empresse d'ajouter: « Dosithée a imité de près, sans traduire; il a suivi son modèle d'une façon très indépendante... » [3]. Autrement dit, entre les deux psautiers il n'y a d'autre analogie que celle de la forme, analogie que Bianu déplore d'ailleurs, parce que — prétend-il — l'exemple du vers polonais quantitatif a faussé la versification roumaine en lui imposant un caractère impropre et parce que Dosithée, en respectant l'égalité du nombre des syllabes, a méconnu la valeur de l'accent tonique [4]. Tout compte fait, la nature de l'influence de l'œuvre kochanowskienne n'a résidé que dans la forme; elle s'est trouvée plus nuisible qu'utile — et malgré toute son importance historique, « Psaltirea în versuri » est à peu près dénuée de beauté littéraire. Tel est du moins l'avis de Bianu.

Quant à notre vénéré et incomparable professeur N. Iorga, qui appréciait hautement « Psaltirea » [5] — la version dosithéenne du « Super flumina Babylonis » était un de ses morceaux favoris et qu'il citait le plus volontiers — il ne supposait même pas qu'on pût contester l'originalité de cette œuvre, il ne reconnaissait aucune influence étrangère qui en eût déterminé l'éclosion, tout au contraire; il la jugeait transformée par le génie personnel du métropolite, qui donna au cadre classique et biblique le fond de sa propre vie intérieure: dans beaucoup de psaumes traduits par Dosithée, le professeur aimait à découvrir un écho des sentiments, des réflexions du prélat sur les événements contemporains [6]. Et ses éloges les plus sincères vont aux psaumes écrits en rythme populaire [7].

Les jugements portés sur « Psaltirea în versuri ... » par d'autres de nos historiens, ne diffèrent pas des opinions citées plus haut. Sextil Puşcariu se met d'accord avec I. Bianu pour reconnaître l'in-

[1] *Ibidem*, pp. XXVIII—XXIX.

[2] *Ibidem*, pp. XX—XXI.

[3] *Ibidem*, pp. XXX—XXXI; v. aussi S t. Ł u k a s i k, *Pologne et Roumanie*, Paris-Cracovie, 1938, p. 117.

[4] *Psaltirea în versuri*, pp. XVI, XVIII—XIX.

[5] V. sur Dosithée son *Istoria Literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine), II-e éd., Bucureşti, 1925, vol. I, pp. 369—391.

[6] *Ibidem*, p. 378.

[7] *Ibidem*, pp. 375—377.

www.cimec.ro

fluence de la versification kochanowskienne (« même longueur de vers, même division par strophes et rimes identiques »), mais l'influence capitale, pense-t-il, reste celle du vers populaire [1]; voilà pourquoi il loue exagérément le psaume 46 [2]. D'ailleurs la courte étude consacrée à Dosithée par Sextil Puşcariu dans son « Istoria literaturii române » est plutôt superficielle: l'auteur nous semble s'être borné à relire la préface de Bianu, si solide, si bien informée, malgré quelques erreurs dont nous parlerons plus loin — sans vérifier par lui-même les deux textes.

Dans son « Histoire de la littérature roumaine ancienne », N. Cartojan reprend la même théorie presque dans les mêmes termes: on cite l'opinion de Bianu, on avoue — non sans un soupir — que Dosithée a imité la versification de Kochanowski — vers plats (1—2, 3—4) rimes féminines, etc. Et l'auteur conclue: « le fond de la traduction n'est pas contaminé par l'influence polonaise » [3]. D'ailleurs, le professeur Cartojan s'est montré un juge trop sévère — et injuste — à l'égard du chantre de Czarnolas, en l'accusant de ne pas avoir respecté la couleur orientale, l'éclat superbe de l'imagination mystique [4]. Le reproche n'est pas mérité: car bien que Jan Kochanowski ait mis beaucoup de son âme d'homme de la Renaissance dans ses versets immortels, il n'avait garde d'omettre cette parure du style imagé, ces nuances éblouissantes et chatoyantes, cette veine de mysticisme qui constituent une des beautés littéraires incontestées de l'original — et non des moindres. Il n'y a qu'à relire attentivement le « Psałterz Dawidów » et surtout les psaumes 45 et 76, pour se convaincre de la fausseté, de l'injustice de cette affirmation.

Enfin, dans les deux pages de son « Istoria Literaturii Române dela origini până în prezent », qui esquissent d'une façon assez sommaire le rôle de Dosithée et l'importance de « Psaltirea în versuri », le professeur G. Călinescu répète naturellement la tradition consacrée: la version kochanowskienne a servi plus ou moins d'exemple [5], mais le métropolite n'en est pas moins un véritable créateur

[1] Sextil Puşcariu, *Istoria literaturii române. Epoca veche* (Histoire de la littérature roumaine. L'époque ancienne), II-e éd., Sibiu, 1930, pp. 123—124; v. la bibliographie aux pp. 233—234.

[2] *Ibidem*, p. 126.

[3] N. Cartojan, *Istoria literaturii române vechi*, Bucureşti, 1942, II, p. 119.

[4] *Ibidem*.

[5] G. Călinescu, *Istoria literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine), Bucureşti, 1941, p. 53.

www.cimec.ro

par sa vision plastique, un innovateur par la variété des mètres [1]. Et la formule adoptée par l'auteur pour déterminer le caractère essentiel de l'œuvre est la suivante: «variation libre autour du texte» [2]. Nous verrons tout à l'heure que même dans cette apparente liberté, Dosithée est resté fidèle à son maître.

En un mot, ces diverses critiques littéraires ne diffèrent presque pas les unes des autres; sur un point au moins, tous les historiens que nous avons cités plus haut se sont trouvés d'accord: ils affirment la supériorité des psaumes écrits en rythme populaire sur tous les autres, ils louent avec chaleur cette *heureuse hardiesse* qui leur paraît unique parmi les œuvres poétiques antérieures et contemporaines: et que ce fût l'instinct personnel le plus intime, le plus profond qui ait inspiré à Dosithée l'emploi du vers octosyllabe, si vif et si souple à la fois, aucun n'en éprouve le doute le plus léger. Voilà pourquoi tous nos historiens citent avec beaucoup d'éloges — trop d'éloges — les psaumes 48, 94, 98 et naturellement, comme l'invention la plus rare, le psaume 46, construit en vers de six syllabes, dont on n'oublie jamais de mentionner l'introduction parmi les noëls populaires, comme si cela constituait un brevet de valeur littéraire.

Pourtant cette prétendue originalité, ce prétendu mérite d'innovateur attribués à Dosithée appartiennent en propre à Kochanowski et ce ne fut pas le moins du monde l'instinct poétique national qui poussa le métropolite à adopter la forme populaire. Au contraire, il a imité encore et toujours son modèle: des 150 psaumes qu'avait traduits Kochanowski, 24 sont écrits en vers de huit syllabes, les psaumes 43 et 97 en vers de 7 syllabes (comme le célèbre «Zegar» des «Pieśni», I, 24) et le vers du psaume 64 en a six, comme le trop souvent cité «Limbile să salte...»; Dosithée a dû être si charmé par la sonorité légère de ces petits poèmes qu'il en a imité le mètre dans 38 de ses psaumes et il a employé deux fois encore le vers de 6 syllabes dans les psaumes 47 et 53. Que maître Jan ait introduit cette forme nouvelle dans la littérature savante, il n'y a pas lieu de s'étonner: car le poète a vécu dans un parfait enchantement parmi les bois sauvages et les pittoresques clairières de Pologne, il a inauguré avec «Sobótka» le genre de la pastorale rustique, il s'est inspiré des chansons paysannes qu'il avait entendues à Czar-

[1] *Ibidem*, pp. 54—55.
[2] *Ibidem*, p. 54.

www.cimec.ro

nolas ou ailleurs [1]. Et puis, son œuvre n'était pas écrite seulement pour les érudits ou les amateurs de belles-lettres; son caractère si largement humain la destinait aussi aux lecteurs plus modestes, Kochanowski s'en était rendu compte — et voilà pourquoi il versifia 25 de ses psaumes dans une forme qui devait être plus familière aux masses. Mais Dosithée, homme des villes, ne connaissait pas la poésie rustique; de sa jeunesse à Lwów, il ne devait garder en matière de versification — sans parler de Kochanowski — d'autre souvenir que celui des alexandrins ronflants et passablement monotones des épopées alors à la mode, dont le genre fut illustré par Wacław Potocki. En lisant Kochanowski, il a dû saisir combien ce vers de huit ou de six syllabes offrait de possibilités, combien il était facile à manier par un véritable poète. Pourtant, d'employer cette forme avec désinvolture, Kochanowski, rompu aux mètres classiques les plus compliqués, pouvait s'en permettre la liberté; mais Dosithée, apprenti-poète, ne possédait pas l'aisance nécessaire pour donner aux psaumes ce rythme en apparence fort simple et si difficile en réalité. Ses vers, soi-disant populaires (par exemple, « Slobozi, Doamne, 'n urechi sfinte » — le psaume 5 — a exactement le même rythme dans Kochanowski: « Przypuść, Panie, w uszy swoje... »), sont beaucoup trop lourds comme expression, sans parler de la mesure forcée qui blesse l'ouïe. Bianu reproche à Dosithée de n'avoir eu la moindre idée de l'accent tonique et de son importance: ses vers sont écrits d'une manière automate, d'après le dénombrement mécanique des syllabes [2]. A notre avis, le prélat-poète possédait une conception très claire de la structure des vers tant classiques que populaires et s'il n'a pas toujours tenu compte de l'accent tonique, ce fut à cause des difficultés d'expression dans une langue qui n'était pas formée encore. Tout aussi injuste nous semble de la part de Bianu, l'accusation d'avoir fait rimer la même forme grammaticale de deux mots différents et d'avoir employé les assonnances [3], bien que ce défaut soit commun à Kochanowski, le modèle, qui était, lui, un poète d'une toute autre envergure que son

[1] D'ailleurs, la vie polonaise a eu surtout au XVI-e siècle ce trait patriarcal et campagnard, dont les poèmes de Kochanowski se firent le plus puissant écho (v. Wł. Łoziński, *Życie polskie w dawnyoh wiekach*, Kraków, 1912, pp. 49—50).

[2] *Psaltirea în versuri*, p. XVI; le jugement sèvère de Bianu est entièrement partagé par St. Łukasik, *ouvr. cit.*, p. 118.

[3] *Ibidem*, pp. XIX, XXII.

www.cimec.ro

disciple — et pour Dosithée il faudra user de quelque indulgence. Mais de ces qualités ou défauts purement stylistiques, nous allons reparler plus loin.

Tout compte fait, nos historiens littéraires — Bianu surtout et le professeur Cartojan — se sont plus à comparer les psaumes des deux auteurs; parfois à la versification classique dans Kochanowski, correspond une forme populaire dans « Psaltirea în versuri » ou réciproquement; voilà un argument sérieux — prétendent nos critiques — qui soutient la thèse de la non-imitation. Mais l'objection nous semble fragile et facile à réfuter: Dosithée n'était pas un imitateur vulgaire, il n'a jamais calqué ses vers sur ceux du poète polonais; il n'en a pas moins trouvé dans le « Psałterz Dawidów » la source de son inspiration intime, après que sa lecture eût constitué pour lui l'impulsion initiale. Que les rapports entre les deux psautiers sont beaucoup moins superficiels qu'on ne le remarque d'habitude, qu'ils ont une signification plus profonde et une importance plus accentuée, voilà ce que nous tâcherons de préciser au cours des pages suivantes.

Tout d'abord, il nous faut spécifier ce détail: le texte qui servit aux deux auteurs comme base essentielle de la traduction fut le même; il s'agit du fameux psautier slavon, texte classique de l'église orientale, que Dosithée dans ses préfaces dit avoir utilisé — ce qui était fort naturel de la part d'un prélat orthodoxe. Mais ce texte traduit avec une parfaite exactitude du grec en slavon et du slavon retraduit en polonais, connu en Pologne sous le nom de « Psałterz cerkiewny », a été mis par Jacques Uchański, l'hétérodoxe archevêque de Gniezno, à la disposition de Kochanowski; et c'est justement ce « Psałterz cerkiewny » qui servit au poète humaniste pour réaliser son adaptation [1]. Dosithée, en sa qualité d'homme d'église, avait toutes les possibilités de consulter les versions grecque et hébraïque, pourtant il gardait en permanence sous les yeux le chef-d'oeuvre de Kochanowski. Stanislas Łukasik prétend qu'un métropolite orthodoxe ne pouvait se permettre d'utiliser un psautier catholique [2], mais nous ne saurons prêter à Dosithée de ces scru-

[1] Brückner, I, pp. 66—67; Kochanowski a consulté pareillement la « Vulgate » et des versions partielles du texte hébraïque; il avait demandé un psautier protestant de Genève à St. Fogelweder, mais on ne sait pas si cet ouvrage lui parvint jamais (*Pisma*, II, p. 373).

[2] St. Łukasik, *ouvr. cit.*, p. 117.

www.cimec.ro

pules exagérés, d'autant plus que toujours à l'exemple de Kochanowski, il n'écrivit point un livre ecclésiastique, mais un livre littéraire: pour les besoins de l'église, il publia les psaumes dans une version en prose (Jassy, 1680) tandis que la paraphrase d'après le « Psałterz » lui fut un exercice littéraire d'une haute qualité. Kochanowski cite toujours au début les premiers mots du psaume de la Vulgate, Dosithée cite à son tour le « Psałterz cerkiewny »; après avoir donné cette marque de déférence aux vénérables traductions, les deux poètes s'accordent toute liberté envers le texte sacré. Et chaque fois que maître Jan s'éloigne de l'original, le métropolite suit la version kochanowskienne et non pas le texte slavon; en comparant les psaumes 2, 4, 5, 10 (—11 chez Kochanowski; le poète polonais avait adopté l'énumération hébraïque, usitée chez les protestants), 15 (—16 chez Kochanowski), 31 (—32), 50 (—51), 92 (—93), 97 (—98), 99 (—100), 112 (—113), 118 (—119), 130 (—131), 143 (—144), 146 (—147), il est facile de constater l'étroite dépendance qui unit « Psaltirea în versuri » au « Psałterz Dawidów ». Et même, nous avons parfois l'impression que Dosithée a parcouru fort négligement la version slavone; sa connaissance du polonais (admirable d'ailleurs: tous nos historiens sont d'accord là-dessus) [1] lui fit traduire d'une façon erronée beaucoup de termes slaves qu'il confondait avec des mots polonais presque identiques quant à la forme, mais d'un sens différent; par exemple, dans le premier verset du psaume 86, il rend le mot slavon « ОСНОВАНІЄ » (= fondement) par « urzături » (= trames), parce qu'il l'a confondu avec le polonais « osnowa ». On ne peut pas imputer à Dosithée de n'avoir connu le slavon, langue officielle de l'église, mais il faut bien qu'il ait considéré le psautier de maître Jan Kochanowski comme le vrai, le seul modèle à suivre, pour s'être permis de pareilles inadvertances dans la traduction du texte slavon, au risque d'en altérer complètement le fond.

Voyons maintenant si l'influence de Kochanowski sur « Psaltirea în versuri » se réduit simplement à ce rôle superficiel d'avoir offert au prélat moldave un type, une forme à imiter. On sait que la

[1] B i a n u, *ouvr. cité*, pp. VII, IX; C a r t o j a n, *ouvr. cit.*, pp. 116—117, etc.; le professeur Ş t. C i o b a n u a publié des vers polonais octosyllabes écrits par Dosithée sur le jugement dernier, dont la facture est tout à fait kochanowskienne et la langue parfaite *(Versuri necunoscute în opera Mitropolitului Moldovei Dosoftei)* (Vers inédits du métropolite de Moldavie, Dosithée), Bucarest, extrait des « Mélanges Drouhet », 1940, pp. 10—11.

www.cimec.ro

perfection de la forme des psaumes kochanowskiens est incontestable, que jamais le chantre de Czarnolas n'a déployé une pareille maîtrise, une pareille variété à manier tous les rythmes, et tant de raffinement dans les tournures d'expression [1]. Les mètres les plus fréquemment utilisés dans le psautier de 1579 sont les suivants: vers décasyllabes, hendécasyllabes, alexandrins de douze et de treize syllabes, une sorte d'alexandrin fort curieux de quatorze syllabes avec la césure placée après l'avant-dernier pied (psaumes 80 et 99) — vers que nous croyons tout à fait de l'invention du poète, imité par Dosithée dans le psaume 55; huit psaumes sont composés en strophes saphiques, enfin pour quelques autres, Kochanowski a combiné des alexandrins de treize syllabes avec des décasyllabes ou des asclépiades mineurs. Naturellement, Dosithée n'osa point braver de telles difficultés d'ordre technique, peut-être aussi les vers saphiques et les asclépiades lui semblèrent-ils d'un goût trop païen, toujours est-il qu'il employa le plus volontiers le vers décasyllabe; il adopta pour 38 psaumes l'alexandrin dodécasyllabe, pour cinq autres celui de 13 syllabes, enfin il a créé un rythme très singulier, que nous croyons unique dans la poésie roumaine, nous entendons parler du vers de seize syllabes (psaume 33) que Bianu prétend composé de deux octosyllabes — et dont nous allons nous occuper tout à l'heure. Un examen un peu plus détaillé au point de vue de la métrique, du style et de la conception artistique ainsi qu'une analyse comparée des deux psautiers, vont nous prouver qu'il ne s'agit point ici d'un plagiat ni d'une imitation simplement formale, mais au contraire d'un accord intérieur, nous dirons presque d'une parenté spirituelle entre les deux écrivains qui vécurent à un siècle de distance, — et qu'en lisant Kochanowski, Dosithée s'est découvert lui-même. Que la veine poétique du métropolite ait été soutenue par le rare talent de Kochanowski, que le sens esthétique du premier ait été stimulé par les dons du second, la preuve en est claire: à chaque psaume paraphrasé avec éclat par Kochanowski correspond dans « Psaltirea în versuri...» une adaptation correcte, solide, magnifique parfois, non point égale en beauté à la traduction polonaise, mais toujours supérieure aux psaumes dont le modèle kochanowskien est moins remarquable; qu'on ne nous dise pas que la raison de cette supé-

[1] On a prétendu — bien à tort — que ces diverses qualités du « Psałterz Dawidów » étaient dues à l'imitation très stricte de la « Paraphrasis Psalmorum » de George Buchanan (v. *Kwartalnik historyczny*, Lwów (1894,) t. VIII, pp. 101—102.

www.cimec.ro

riorité consiste dans la perfection des versets respectifs de l'original; nous n'avons qu'à citer le fameux psaume 50 (51 chez Kochanowski) « Miserere mei, Domine... », qui se pouvait prêter à un développement si riche, si expressif, et qui est tout à fait insignifiant dans nos deux psautiers (« Boże w miłosierdziu swojem nieprzebrany » = « Fie-ți milă, Doamne, de mă iartă... »). La même insignifiance serait à signaler dans les traductions du non moins fameux « De profundis » (psaume 129 chez Dosithée, 130 chez Kochanowski); le psaume polonais débute ainsi: « plongé dans de profonds soucis, je crie vers toi, mon Dieu... », ce qui affaiblit complètement la signification de l'original; la suite chez les deux poètes est encore plus fade et conventionnelle. Nous ne saurons partager le regret de certains critiques littéraires, que Dosithée ait utilisé le décasyllabe et le dodécasyllabe polonais jugés trop discordants en roumain: au contraire, les meilleurs vers du métropolite se trouvent justement être ceux écrits — moulés, dirons-nous — d'après ce modèle métrique classique et polonais par excellence. Sans conteste, les poèmes de Dosithée sont généralement un peu diffus, délayés dans une sorte de verbiage prolixe, tandis que la pensée de Kochanowski est d'habitude plus concise, exprimée en quelques mots presque lapidaires, sertie dans de vers bien construits; ce défaut du premier et ce mérite du second apparaissent plus évidents surtout dans le psaume 10 (—11 chez Kochanowski) beaucoup trop amplifié chez Dosithée (26 vers, tandis que dans le « Psałterz » il n'y en a que 12), le psaume 73 (—74) excessivement long et confus dans « Psaltirea », et le psaume 75 (—76). Le développement de la pensée du psalmiste est presque toujours fidèlement suivi par Kochanowski; Dosithée, malheureusement, ayant le souffle trop court et l'expression poétique plus défaillante, se perd dans une prolixité incohérente et plate à la fois. Mais cela est rare.

Il n'y a qu'à relire le psaume 8 (« Doamne-Domnul nostru, cum ți-ai făcut nume... » = « Wszechmogący Panie, wiekuisty Boże... ») pour constater combien le sens musical était développé chez Dosithée: il s'est fort judicieusement rendu compte que de couper le dodécasyllabe en deux hémistiches égaux, cela donne au vers une oscillation régulière, grave et douce, tout à fait propre à la prière, et il adopta ce mètre essentiellement polonais sans dénaturer le moins du monde le caractère tonique du roumain. Dosithée nous semble avoir été obsédé par cette élégante symétrie rythmique du dodécasyllabe kochanowskien, qu'il reprit dans le psaume 23 (« A ta este,

www.cimec.ro

Doamne, lumea şi pămîntul...») dont certains accents de musique solennelle et de conception panthéiste nous font supposer que la brillante paraphrase du même psaume (« Czego chcesz od nas, Panie, za twe hojne dary...») œuvre de jeunesse du poète polonais, n'était pas inconnue de Dosithée. Ce n'est là d'ailleurs qu'une hypothèse.

Mais il y a d'autres poèmes où la mesure devient hésitante: voici le psaume 31 (« Ferice de cine-i slobod de păcate...» = « Szczęśliwy komu grzechy odpuszczono...»); notre poète a dû être dérouté par ce vers saphique coupé en trois parties égales d'après l'exemple du « Jam satis terris nivis atque dirae...» (Horace, I, 2) si cher à Kochanowski — et il crut pouvoir combiner les deux mètres, l'hendécasyllabe et le dodécasyllabe, auxquels il gardait une prédilection particulière; la mesure est hésitante et forcée, nous l'avons dit; pourtant les césures se trouvent à leurs places normales, la résonnance est celle du psaume kochanowskien; on n'a qu'à supprimer une syllabe parasite et on s'aperçoit que Dosithée a introduit — sans le vouloir — le vers saphique dans la poésie roumaine.

Il a été moins heureux lorsqu'il voulut adopter l'alexandrin de treize syllabes (psaumes 12: « Pînă când, milostive, nu-ţi aduci aminte...» = « Dokąd mię chcesz zapomnieć? Dokąd swiętą swoję...» et 28: « Aduceţi pominoace şi veniţi la Domnul...» = « Nieście chvaę, mocarze, Panu mocniejszemu...»). Ici l'effort est évident; si le début du psaume 12 supporte la lecture grâce à sa vigueur d'expression — Dosithée a très bien rendu ce ton d'interrogation pathétique — le reste est illisible; quant au psaume 28, il est d'un bout à l'autre une pure monstruosité; car l'alexandrin de treize syllabes en roumain doit normalement finir par une syllabe accentuée (— rime masculine), tandis qu'en polonais c'est le contraire qui arrive; ainsi Dosithée, en essayant de créer un vers roumain de treize syllabes terminé par une rime féminine, selon le type kochanowskien, a réalisé un véritable record de contre-sens rythmique.

Mais combien de fois son instinct poétique l'a beaucoup mieux servi! Même lorsqu'à l'hendécasyllabe saphique de Kochanowski Dosithée fait correspondre son bien-aimé dodécasyllabe régulier, dont il appréciait le balancement symétrique, on saisit l'écho particulier du modèle; tels sont les psaumes 36 (« Să nu rîvneşti sporul a om fără lege...» = « Nie obruszaj się że kto niewstydliwie...», 41 (« In ce chip doreşte cerbul de fîntînă...») admirables chez les deux poètes qui, au lieu de rendre exactement l'ardente nostalgie et l'exaltation mystique dont s'imprègne l'original, se sont plus à

www.cimec.ro

peindre leurs sentiments personnels, presque leurs impressions (lorsque maître Jan décrit la biche aux abois à travers les forêts solitaires: — « Jako na puszczy prędkiemi psy szczwana, — Strumienia szuka łani zmordowana...», on voit que c'est le chasseur qui parle, qui se rappelle un souvenir de passionnante chasse à courre) leurs élans purement contemplatifs, nuancés de mélancolie discrète, où chaque symbole devient une image sentie. L'adresse technique est naturellement plus grande chez Kochanowski, pourtant le psaume de Dosithée se trouve remarquablement rythmé et rimé lui aussi. Tel est le magnifique psaume 44 (« Inima mea scoate cuvîntul cel dulce...» = « Serce mi każe śpiewac Panu swemu...»); bien que le mètre soit différent, il y a dans les deux psaumes une cadence de badinerie caressante, comme un jeu d'eurythmie. Qu'on lise les vers 39—40 (Dosithée):

« Te 'ndrăgi 'mpăratul || pentru-a ta frumsețe,
« Că ți-i Domn || și lui te 'nchină || cu blândețe...»

L'auteur s'est donné la liberté de briser le vers 40 non pas à la place où devait tomber normalement la césure, mais après la troisième syllabe pour mieux accentuer les paroles solennelles: « Că ți-i Domn...»; tandis que l'autre césure (après la huitième syllabe) marque une sorte de pause musicale, comme une humble et gracieuse révérence: «...și lui te 'nchină || cu blândețe...». Nous trouvons chez Kochanowski le même procédé — double brisement d'un vers qui, régulièrement, ne devrait posséder que deux hémistiches — dans le même psaume (vers 49—50):

« Taka, o królu || wszechmożniejszy ||, żona
« Dnia dzisiejszego tobie || przyniesiona...».

Le mot déterminant « wszechmożniejszy », serti entre les deux césures irrégulières, réussit à accentuer encore le caractère grandiose de ces deux vers. D'ailleurs, l'atmosphère d'éblouissante sérénité, le coloris si franchement oriental, l'apparition de la fiancée « în veșmînt de aur, în scumpă podoabă, » splendide et fragile à la fois, tout nous semble également digne d'éloges chez le maître et chez son disciple. Quoi de plus beau en effet, de plus plastique et de plus classiquement construit que le vers 15: « Ți-i sprintenă mâna când slobozi săgeata...». Mais nous nous arrêtons — car ces deux psaumes seraient à citer en entier.

www.cimec.ro

À citer aussi le cantique du désespoir (psaume 68: « O, Dumnezeu sfinte, tu mă scoate... » = « Ratuj mię, Panie, bo zlych przygód nawalności... »). Mais l'exemple éclatant de l'influence kochanowskienne sur Dosithée, de l'habileté dont usa notre poète pour recréer la tonalité musicale de Kochanowski avec une mesure différente, c'est le psaume 75 (« Ştiut este Dumnezeu în jidovime... » = « Znaczny jest Bóg w żydowskiej krainie... ») où le maître et le disciple ont réalisé pleinement ce tempo de marche guerrière, cette cadence vigoureuse qui exprime l'ardeur du combat.

Dosithée se donna aussi la tâche d'adopter le décasyllabe kochanowskien formé de deux hémistiches égaux et souvent il l'employa pour les mêmes psaumes que le poète polonais: il obtint par ce moyen le même ton de plainte discrète qui s'élève peu à peu jusqu'à la plus poignante lamentation (psaume 16: « Ascultă-mi, Doamne, de dereptate... » = « Płacz sprawiedliwy i skargę moję... », psaume 126: « Că de nu va zidi casă Domnul... » = « Jeśli domu sam Pan nie zbuduje... »). Bien des fois il usa de ce même rythme lorsqu'il se rendit compte que l'accent de la plainte passionnée s'accordait mieux en roumain au décasyllabe qu'à l'hendécasyllabe ou l'alexandrin polonais; tels sont les psaumes 107 et 143 (« Să-mi asculți făgada, Doamne sfinte... » = « Wysłuchaj, wieczny Boże, prośby moje... »). Mais — surtout pour le premier de ces poèmes — la construction générale reste celle de Kochanowski; comparons le début du psaume 107:

« Ochotna myśl, ochotne serce w sobie czuję,
« Nowy psalm Panu swemu, nowy pieśń gotuję,
« Powstań, uciecho, powstań, lutni moja... »
« Inema mea mi-i, Doamne, gătată,
« Mi-i inema gata de te-așteaptă,
« Ca să-ți cânt într'a mea, Doamne, slavă,
« Scoală, slava mea, fără zăbavă,
« Scoală-te, psaltire și dulceață... ».

Cette gradation classique par excellence des anaphores, (qui n'existent pas dans l'original) est tout à fait dans le goût kochanowskien, comme pareillement ce « Powstań, uciecho, powstań, lutni moja... » rendu avec tant d'intime compréhension par: « Scoală-te, psaltire și dulceață... ». Ce dernier vers exprimant le sentiment du poète envers ses dons personnels qui constituent pour lui la meilleure consolation (« uciecha » = « dulceaţă »), on ne le trouve non plus

www.cimec.ro

dans le texte biblique; on voit que Dosithée a su rejoindre son maître par l'entière conscience qu'il avait de son talent.

Si Kochanowski a créé en polonais l'alexandrin de quatorze syllabes (psaumes 80 et 99), Dosithée a fidèlement suivi son exemple (psaume 55). La forme en est tout à fait curieuse et le son étrange; voici d'abord les deux poèmes polonais:

« Słysz, Pasterzu izraelski, nasz głos żałości || wy,
« Który, jako stado, wodzisz naród swój właści || wy...» (ps. 80)
« Pan króluje, który włada anioły lotne || mi:
« Łękajcie się, państwa wielkie, bój się, wszystka zie || mi...»(ps. 99)

Et maintenant le psaume 55 de Dosithée:

« Dintr'a ta milostivire mă rog, Doamne sfin || te,
« Milă să-ți fie de mine, să mă iai amin || te...»

Le développement uniforme du vers jusqu'à la treizième syllabe où les deux auteurs ont placé la césure qui tombe d'une allure glissante et sautillante à la fois, prête à ces poèmes un accent de rare monotonie; nous ne croyons pas qu'après Dosithée on ait utilisé cette forme en roumain, où l'alexandrin de quatorze syllabes possède une souplesse extraordinaire (« Măreț, adînc și luciu călătorește Rinul...»), (« Miroase-adormitoare văzduhul îl îngreun...»); en polonais elle a été reprise au siècle dernier par Kornel Ujejski, à cause de ses effets onomatopéïques. Il n'en est pas moins curieux de constater l'intérêt de Dosithée pour les innovations les plus hardies de son maître et ses tentatives de les transposer en roumain.

L'enjambement, si fréquemment employé par le poète de Czarnolas, a trouvé un manieur moins expert dans son émule, bien que celui-ci ait reconnu parfois l'importance de cet artifice, lorsqu'il fallait attirer l'attention du lecteur sur certain mot qui, de ce fait, prend une valeur particulière et détermine le sens d'un poème entier: qu'on relise le psaume 56, dont la tonalité de cantique glorieux est encore rehaussée par cet enjambement final qui met l'accent sur le mot « slavă...»:

« Și suind la cer, să-ți crească
« Slava || 'n țara creștinească ».
« Okaż swoję wielmożność; rozpostrzy szyroko
« Sławę swoję || niech będzie widoma na oko ».

Pour les strophes, notre poète a suivi également les types kochanowskiens — pas tous, car le « Psałterz » offrait des combinaisons

www.cimec.ro

trop variées pour les moyens plus modestes du métropolite; la forme du quatrain à rimes plates est la plus fréquente, puis le quatrain à rimes croisées, ou bien à rimes embrassées (le psaume 53 est particulièrement bien rimé) comme le psaume 2 chez Kochanowski et comme son illustre paraphrase d'après Horace « Patrzaj jako śnieg po góry się bieli...» des « Pieśni ». Et à ce propos, nous nous hasardons à faire observer que la rime de « Psaltirea în versuri » n'est pas si pauvre, ni tellement banale, qu'on s'est appliqué à le soutenir d'habitude, qu'elle est le plus souvent correcte, parfois heureuse et neuve même; sous ce rapport, le psaume 41 demanderait une étude spéciale. Le professeur G. Călinescu est le premier qui ait remarqué la richesse des rimes dosithéennes, mais il a cité les psaumes écrits en vers populaires [1], où il y a vraiment trop d'assonnances et dont la forme est par trop lourde. Dosithée, nous le répétons, ne nous semble pas avoir été doué pour le vers octosyllabique; s'il en a par hasard composé quelques-uns de très réussis (psaumes 92 et 103), combien plus nombreux sont d'autres vraiment pénibles à lire, surtout comparés aux octosyllabes vifs et ailés qui leur correspondent dans le « Psałterz Dawidów » (psaumes 5, 88 (—89), 95 (—96), 97 (—98), etc.). Nous professons la plus grande admiration à l'égard des vers populaires, mais lorsque nous lisons par exemple le début du psaume 47: « Domnul este mare || Lăudat și tare...», nous rendons grâce aux muses classiques de ce que notre poète ne se soit pas toujours laissé prendre à la tentation du génie pastoral. Pourtant, il les a très habilement combinés quelquefois avec les dodécasyllabes, dans les strophes de six vers du psaume 56 (« Fie-ți milă, Doamne sfinte, fie-ți milă...») dont le modèle semble avoir été offert par les psaumes 70 et 87 et peut-être aussi le psaume 108, déjà cité, de Kochanowski; mais ces strophes-là n'ont plus du tout le caractère de la poésie campagnarde, au contraire.

Enfin, Dosithée a tenté une création personnelle: il a inventé l'alexandrin de seize syllabes coupé par deux césures, après la huitième et la treizième syllabe (psaume 33, « Blagoslovi-voi pre Domnul || toată vremea || și 'n tot ceasul...»). En roumain la place normale des césures seraient après la troisième et la huitième syllabe (« De pe deal || răsare luna || ca o vatră de jeratec...»), toutefois l'invention du métropolite ne manque pas d'une certaine résonnance

[1] G. Călinescu, *ouvr. cit.*, p. 54.

www.cimec.ro

étrangement puissante; qu'on lise plutôt (nous avons choisi un des vers les plus solidement construits):

« Năzuit-am către Domnul ||, şi l-am cercatu-l || cu rugă...» (vers 7)

Ne dirait-on pas un long gémissement à peine étrouffé qui monte vers le ciel comme un élan nostalgique?

Nous avons à ajouter quelques mots sur le goût des métaphores chez Kochanowski et que son émule a traduit parfois avec une adresse — et même une hardiesse — incontestable: si l'auteur du « Psałterz », soutenu par sa vision plastique, écrit: «...odział się zaćnością, — Okrył się męstwem wszystek i dzielnością...», Dosithée transforme l'image en métaphore et la métaphore en allégorie et réalise ceci:

« Şi s'au îmbrăcat să-l vază
« Toată lumea 'n cuviinţă,
« Invăscut cu biruinţă,
« Şi cu brîu de 'mpărăţie,
« S'au încins — ţara să-şi ţie ». (psaume 92)

Cet accord entre l'image physique et la signification abstraite, ne nous donne-t-elle pas un avant-goût de la poésie hugolienne (« vêtu de probité candide et de lin blanc ») ?

Veut-on le souffle épique dans la description des forces naturelles, les images à la fois grandioses et familières de l'Iliade, non sans l'intervention des éléments du folklore autochtone? Qu'on lise le début du psaume 104 dans le « Psałterz » (« Duszo, śpiewaj Panu pieśń...»). Et cela devient chez Dosithée, dans le langage le mieux approprié à cette évocation féérique:

« Nourii ţi-ai pusŭ-ţi scară,
« Când vei să cobori în ţară,
« Caii îţi sînt iuţi ca vîntul,
« De mărg unde ţi-i cuvîntul,
« Şi ca gîndul mărg de tare
« Ingerii tăi cei călare ». (psaume 103, v. 13-18).

Veut-on de ces constructions rigoureusement cadencées dont les images se répondent d'une manière symétrique dans les deux hémistiches, selon la meilleure tradition des poètes rhéteurs du XVI-e siècle polonais? Kochanowski en fut l'initiateur; d'autres perfectionnèrent le procédé qui va devenir la note dominante du style

www.cimec.ro

rhétorique vers la fin du siècle. Quand Dosithée lit dans le « Psałterz Dawidów » de telles strophes:

«...Twój czyń jest niebo, Twoich rąk robota
« Gwiazdy jaśniejsze wybranego złota... » (psaume 8, v. 13-14)

ou bien:

«...Przedsię Bóg jest na niebie, a stamtąd wszystko widzi,
« Sprawiedliwych doświadcza, nieprawymi się hydzi...»
(psaume 11, vers 7-8)

il écrit à son tour:

« ...Când vii să cerci iadul, să legi pre vrăjmașul,
« Să-i culegi dobînda și să-i strici sălașul —
« Văz că-i făcut cerul de mânule tale
« Cu toată podoaba — și-i pornit cu cale.
« Ai tocmit și luna să crească, să scază,
« Să-și ia dela soare lucoare și rază,
« Stele luminate ce lucesc pre noapte...» (psaume 8, vers 5-11)

et aussi:

« ...Și iată păgânii încordară arce,
« Pun săgeți în tulbe, se grijesc de lance...» (psaume 10, v. 7-8).

Ce goût des symétries et des antithèses est dû à l'influence incontestable de Kochanowski, c'est tout à fait son style et ce sont ses procédés, que les poètes du baroque vont exploiter de leur mieux. Dosithée n'a-t-il connu aussi l'œuvre de Sęp Szarzyński? On serait tenté de le croire, après avoir lu des vers comme ceux que nous venons de citer.

* * *

Nous espérons que cette modeste contribution servira à élucider quelques points restés passablement obscurs dans l'histoire de la poésie roumaine au XVII-e siècle. Bien entendu, nous ne prétendons pas en avoir dit le dernier mot, mais peut-être, grâce aux détails que nous nous sommes permis de signaler, va-t-on étudier désormais l'œuvre dosithéenne d'une manière un peu plus large. Que nos remarques concernant les rapports d'étroite dépendance qui existent entre les deux psautiers ne soient pas considérées comme une atteinte portée à la gloire littéraire de nôtre poète, mais au contraire, que d'avoir choisi pour modèle un chef-d'oeuvre de la Pologne humaniste soit compté à Dosithée comme un impérissable mérite. Si Miron Costin, celui qu'on a nommé « le premier théori-

www.cimec.ro

cien de la versification roumaine » [1], a introduit en Moldavie le goût du baroque, dont la splendeur pathétique et surchargée imprègne tous ses ouvrages [2], l'auteur de « Psaltirea în versuri », grâce à Kochanowski, y « fit sentir la juste cadence » et la beauté classique d'un humanisme tardif, mais vivifiant encore. Et le mérite de Jan Kochanowski n'est pas moins grand, d'avoir été l'inspirateur du métropolite Dosithée.

R. CIOCAN

[1] St. Łukasik, *ouvr. cit.*, p. 116.

[2] Surtout l'*Hystorya polskimi rymami, Wołoskiej ziemi i Moltanskiej*, qui exigerait une nouvelle traduction et une analyse plus approfondie.

www.cimec.ro

LE LIVRE GREC EN ROUMANIE
(PROBLÈMES BIBLIOGRAPHIQUES)

Pour être bien comprise, notre communication [1] pourrait s'intituler: incertitudes bibliographiques concernant le livre grec en Roumanie entre les années 1642—1830, incertitudes qui nous sont continuellement apparues lors de la rédaction des deux derniers volumes de la *Bibliographie roumaine ancienne*.

Mais avant de discuter et de solutionner ces incertitudes, nous estimons nécessaire de faire un bref aperçu critique des bibliographies dans lesquelles nous pouvons trouver des informations concernant les livres grecs en Roumanie à l'époque ancienne.

On pourrait dire, sans exagérer, que la littérature et la culture grecques dans les pays roumains, constituent un important chapitre de l'histoire de la littérature néo-grecque en général. C'est pourquoi les premières informations relatives aux imprimés grecs dans notre pays, se trouvent dans les traités grecs consacrés à la littérature néo-grecque. Mais dans ces histoires littéraires, la partie bibliographique n'est pas nettement précisée et se réduit à de vagues énumérations de titres, parfois même incomplets. Il en est ainsi de la Νεοελληνικὴ Φιλολογία *(La littérature néo-grecque)* de Const. Sathas, publiée à Athènes en 1868, ouvrage qui entasse, avec une méthode dénuée de discernement critique, un riche matériel informatif relatif aux bibliographies et aux œuvres des auteurs grecs, à partir de la suppression de la puissance byzantine en 1453, jusqu'au réveil de la conscience nationale grecque en 1821.

Le livre de Georges Zaviras, Νέα Ἑλλὰς ἢ ἑλληνικὸν θέατρον *(La Grèce Nouvelle ou tableau hellénique)*, bien que paru à Athènes

[1] Communication faite à l'*Institut d'Études et Recherches Balkaniques*.

www.cimec.ro

(1872) quatre ans après l'ouvrage de Sathas, avait circulé cependant bien avant en manuscrit (Zaviras mourut en 1804), de sorte qu'il a été bien souvent utilisé par Sathas, sans que celui-ci en fasse mention; le matériel présenté est beaucoup plus pauvre, les fautes plus nombreuses, les affirmations moins documentées (à retenir que l'auteur a été négociant au XVIII[e] siècle), défauts dénoncés, sans ménagements mais cependant avec urbanité, par Emile Legrand. D'autres histoires littéraires connues, telles que celles de Nicolaï [1], Néroulos [2], Hesseling [3], Voutiéridis [4], Campanis [5], interprètent la littérature néo-grecque dans le cadre de son développement historique et au point de vue esthétique, de sorte que les données bibliographiques concernant la culture gréco-roumaine, sont de plus en plus sommaires et générales.

La seconde source d'informations est constituée par les œuvres d'intérêt strictement bibliographiques dont la plus ancienne, publiée à Athènes en 1854—1857, en 2 volumes, est d'André Papadopulos-Vrétos, Νεοελληνικὴ φιλολογία, ἤτοι κατάλογος τῆς ἀπὸ πτώσεως τῆς βυζαντινῆς αὐτοκρατορίας μέχρι ἐγκαθιδρύσεως τῆς ἐν Ἑλλάδι βασιλείας τυπωθέντων βιβλίων παρ' Ἑλλήνων εἰς τὴν ὁμιλουμένην ἢ εἰς τὴν ἀρχαίαν Ἑλληνικὴν γλῶσσαν *(Littérature néo-grecque ou catalogue des livres imprimés par des Grecs en langue grecque parlée ou en grec ancien, depuis la chute de la puissance byzantine jusqu'à l'instauration de la royauté en Grèce)*, c'est-à-dire entre les années 1476 — 1832. La *Bibliographie* de P.-Vrétos, réimpression avec additions, d'un plus ancien *Catalogue des livres imprimés en grec moderne et en grec ancien par des Grecs* (1854), contient la bibliographie de 1278 volumes. L'auteur divise tout ce matériel en deux parties: les livres à contenu religieux au nombre de 466 et ceux à contenu profane (littéraires, historiques, scientifiques) s'élevant à 812. Plus qu'une bibliographie, chaque partie est suivie d'une table alphabétique avec la biographie des auteurs, des tra-

[1] R. Nicolaï, *Geschichte der neugriechischen Literatur*, Leipzig, 1876.

[2] Rizos Néroulos, *Cours de littérature grecque moderne*, 2-ème édit. Paris, 1828.

[3] D. C. Hesseling, *Histoire de la littérature grecque moderne*, traduite du néerlandais par H. Pernot, Paris, 1924.

[4] Élie Voutiéridis, Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας 2 volumes, Athènes, 1927 et Σύντομη ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας 1000—1930, Athènes 1934.

[5] A. Campanis, Ἱστορία τῆς νέας ἑλληνικῆς λογοτεχνίας, Athènes, s. d.

www.cimec.ro

ducteurs et des éditeurs mentionnée aux différents titres et dans laquelle nous trouvons, de même que dans le traité de Const. Sathas, de nombreuses informations sur les écrivains grecs dont l'activité s'est déployée, au moins en partie, dans les pays roumains. Ainsi, pour le XVII^e siècle, nous trouvons des informations sur: Cyrille Lucaris, Théophile Corydalée, Mélétius Syrigos, Païsius Ligaridis, Nectarius et Dosithée, Patriarches de Jérusalem, Nicolas Kérameus, Jean Caryophyle, Jean Comnène et Alexandre Mavrocordat. Parmi les écrivains grecs et macédoniens du XVIII^e siècle, qui nous intéressent, sont cités: Nicolas Mavrocordat, Chrisant Notaras, Démètre Procopios, Th. Cavaliotis, César Dapontès, Neophyte le Causocalivite, Joseph Misiodax et Démètre Darvari.

Parmi les écrivains les plus importants du XIX^e siècle, et qui intéressent le livre imprimé, nous citerons: Jean Villara, Polyzoïs Contos, Neophyte Ducas, Daniël Philippide, Dionysios Fotino, Démètre Panaiotad Gobdéla, Athanase Christopulos et Constantin Vardalah. Dans la formation intelectuelle de chacun de ces auteurs, dans leur activité comme publicistes, les pays roumains ont joué un rôle important et c'est pourquoi la *Bibliographie* de P.-Vrétos est un précieux auxiliaire pour l'étude de la littérature gréco-roumaine. D'ailleurs cet intérêt se reflète sur d'autres pays de l'Ouest et de l'Est de l'Europe qui avaient offert l'hospitalité aux Grecs pendant la domination ottomane. Par exemple, en Russie, dans les séances du 8 et 22 février 1856, de la Section Historique, Philosophique et Politique de l'Académie Impériale des Sciences de St. Pétersbourg, on examine la première partie de la *Bibliographie* de P.-Vrétos, ainsi que le projet de l'auteur d'imprimer la deuxième partie à St. Pétersbourg. La commission des spécialistes, sous la présidence du conte Bludoff, constate «une importance spéciale à posséder une liste des ouvrages grecs publiés sur son territoire (de Russie), et qui, depuis l'incendie de Moscou, constituent une rareté bibliographique» [1].

Mais le livre de P.-Vrétos présente de nombreux défauts: la classification par livres religieux et livres profanes, discutable et malaisée lorsqu'on procède à l'examen chronologique des imprimés; les titres fantaisistes reconstitués d'après les catalogues dépourvus d'exactitude scientifique des libraires, comme par exemple le *Manuel du libraire* de Brunot; les descriptions absolument

[1] A. P. - V r é t o s, *ouvr. cité*, II-ème partie, pp. ιγ'—ιδ'

www.cimec.ro

incomplètes (sans indication des pages pour la plupart des publications), les dates et les lieux erronés (Nr. 79 et 101 de la I-ère partie, etc.) [1].

L'ouvrage bibliographique le plus scientifique et employé par tous les spécialistes, nous a été donné par Emile Legrand, sous le titre de *Bibliographie héllénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux XV-e et XVI-e siècles*, Vol 1—2 Paris 1885, vol. 3, Paris 1903 et vol. 4, Paris 1906. Comme on le peut voir, dans les volumes 1 et 2, le domaine est restreint uniquement aux ouvrages imprimés et publiés par des Grecs en langue grecque. Les œuvres latines de Visarion, Athanasie Calkéopulos, Georges de Trébizonde, Jean Argyropulos ont été omises par l'auteur, à regret, bien que dans sa préface il se soit rendu compte combien ce principe bibliographique était arbitraire. Legrand lui-même, dans les volumes 3 et 4, contenant des additions et rectifications relatives aux XV^e^ et XVI^e^ siècles, change de principe bibliographique et mentionne, comme nous le verrons, aussi les livres écrits en d'autres langues, mais par des auteurs grecs.

Legrand n'a pas conçu un ouvrage strictement bibliographique, c'est-à-dire un catalogue de titres, mais une bibliographie utile, indispensable pour les recherches sur la littérature néo-grecque. C'est pourquoi il entend reproduire intégralement les pages liminaires et finales qui, habituellement, contiennent les préfaces des auteurs, les notes des éditeurs, les épigrammes encomastiques adressées aux personnes ayant supporté les frais d'impression, en un mot, la partie la plus vivante des livres anciens qui sont, la plupart du temps, dans le restant de leurs pages, monotones et d'un scholasticisme rigide. Legrand plaint des Grecs qui, pour avoir des informations sur la vie et les œuvres de leurs devanciers au temps de la domination ottomane, compulsent leurs propres histoires littéraires et leurs bibliographies. Il qualifie ces histoires littéraires et ces bibliographies des Grecs, « d'indigestes compilations bâclées à la hâte, sans soin, sans méthode, sans critique; inextricable fouillis d'assertions hasardées, de contradictions flagrantes, d'erreurs chronologiques, de traductions fautives et parfois burlesques de textes latins, d'exagérations audacieuses et d'omissions calculées » [2]. Visant

[1] Émile Legrand, *Bibliographie hellénique aux XV-e et XVI-e siècles* Paris, 1885, vol. I, préface.

[2] Émile Legrand, *ouvr. cité*, p. I (préface).

www.cimec.ro

donc à ce que la bibliographie soit un important apport à l'histoire littéraire, Legrand, de même que Sathas et P.-Vrétos, accompagnent les volumes de la biographie des écrivains dont l'activité a déterminé des époques et des courants littéraires; de plus, il publie en regard, des documents et des lettres d'écrivains grecs. Ceci étant le point de vue historico-littéraire, il n'est pas surprenant que Legrand soit revenu dans les volumes III et IV, sur les livres grecs aux XV^e^ et XVI^e^ siècles, écrits en d'autres langues que le grec, parce que ces livres aussi complètent et expliquent le nouvel aspect de la littérature néo-grecque. Du reste, Legrand dans ses cinq volumes consacrés aux livres du XVIII^e^ siècle [1] étend le principe bibliographique, décrivant tous les livres publiés par des Grecs, quelle que soit la langue dans laquelle ils ont été écrits et le pays où ils ont été imprimés. Le principe est bon et appréciable surtout pour les bibliographies des peuples qui n'ont pas joui de la liberté d'écrire et d'imprimer. Les écrivains grecs, répandus dans différents pays d'Europe, ont entretenu durant des siècles, pendant la domination ottomane, une continuité de la tradition littéraire et culturelle, digne d'admiration. Leurs œuvres, même écrites en d'autres langues, en latin par exemple, font partie du patrimoine spirituel grec. Mais Legrand dépasse les limites admissibles et insère dans les bibliographies, « tout ouvrage ayant un grec pour auteur *ou éditeur*, tout ouvrage auquel le nom d'un Grec est attaché *d'une façon quelconque. Nous y avons même donné place aux ouvrages consacrés par des étrangers à l'étude du grec vulgaire* ». Ce point de vue n'est pas valable parce que dans le domaine intellectuel grec n'entre pas l'affaire strictement commerciale d'un imprimeur grec de Venise, par exemple, serait-il même Nicolas Glykis, quand celui-ci imprime des livres italiens d'un auteur italien. Ou alors, la science philologique des Grecs peut-elle s'énorgueillir des glossaires de Jean Meursius, Nicolas Rigault, Girolamo Germano, ou de ceux de Du Cange, figurant cependant dans la bibliographie d'Emile Legrand ?

L'œuvre de Legrand a été continuée dans le même esprit et avec la même haute tenue scientifique par Louis Petit et Hubert

[1] Émile Legrand, *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au dix-septième siècle*, vol. I et II, Paris, 1894; vol. III, 1895 et vol. IV, 1896, ce dernier n'ayant que des notices biographiques, Vol. V, Paris, 1903, avec additions.

www.cimec.ro

Pernot pour le XVIII^e siècle. Le dernier livre décrit par eux date de l'année 1790 [1].

Les livres présentés par Legrand-Petit-Pernot, sont, pour les XV^e et XVI^e siècles, au nombre de 1159 ; pour le XVII^e siècle, de 987, et pour les huit premières décades du XVIII^e siècle, de 1260, soit au total 3406 ouvrages représentant la production spirituelle grecque, imprimée entre les années 1467—1790. Quoique le matériel présenté soit immense, l'attention des auteurs n'a cependant pas faibli un moment, tout détail passant sous un contrôle sévère et toute affirmation s'appuyant sur un document authentique.

Une autre bibliographie dans laquelle le livre grec en Roumanie est amplement représenté est celle qui a été publiée sous les auspices de l'Académie grecque d'Athènes, par Démètre Ghinis et Valérie Mexas (+ 1937), conçue en 3 volumes, dont deux seulement ont paru: Ἑλληνικὴ βιβλιογραφία 1800—1863. Ἀναγραφὴ τῶν κατὰ τὴν χρονικὴν ταύτην περίοδον ὅπου δήποτε ἑλληνιστὶ ἐκδοθέντων βιβλίων καὶ ἐντύπων ἐν γένει μετὰ πίνακος τῶν ἐφημερίδων καὶ περιοδικῶν τῆς περιόδου ταύτης ὑπὸ... Βραβευθεῖσα ὑπὸ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν. Τόμος πρῶτος 1800—1839; [τόμ. δεύτερος 1840—1855]. Ἐν Ἀθήναις 1939 καὶ 1940. (*Bibliographie grecque 1800—1860. Description des livres et imprimés en général, qui ont été publiée en langue grecque dans ce laps de temps, avec un tableau des journaux et revues de cette période, composée par... Oeuvre couronnée par l'Académie d'Athènes*, Tome I, 1800—1839; (Tome II, 1840—1855), Athènes 1939 et 1940.

Leur œuvre se proposait d'englober tous les livres publiés entre 1800—1863, soit un total approximatif de 10.000 titres, mais dans les volumes parus jusqu'ici, nous n'avons que les livres imprimés entre 1800 et 1855. Conçue dans le genre d'un catalogue, elle n'enregistre que le titre des ouvrages. Malgré les moyens dont disposaient les auteurs qui avaient sous la main le dépôt de la Bibliothèque Nationale et d'autres bibliothèques d'Athènes et de Grèce, on y constate cependant de grandes lacunes. Nous ne connaissons pas d'une manière précise les additions apportées par Fanis Mihalopoulos et André Horváth, mais, pour nous faire une idée des dif-

[1] Mgr. Louis Petit et Hubert Pernot, *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au dix-huitième siècle par Emile Legrand*, œuvre posthume complétée et publiée par..., Paris, 1918 (vol. I), 1928 (vol. II).

www.cimec.ro

ficultés rencontrées dans la rédaction d'une bibliographie des livres grecs imprimés et répandus dans tant de pays, il suffit simplement de dire que M. Nestor Camariano, à lui seul, a apporté 94 titres de livres parus entre 1800—1855, la plupart d'entre eux se trouvant dans la bibliothèque particulière du regretté professeur Démosthène Russo [1].

Un livre grec très répandu parmi les Roumains, réimprimé souvent à Bucarest et à Jassy, constitue ce qu'on appelle les *Acolouthies* (du grec Ἀκολουθία <ἀκολουθεῖν = suivre). C'est un livre religieux comprenant l'ordonnance de la fête d'un saint avec l'ensemble des prières et des hymnes chantés ou récités dans la stalle. L'intérêt pratique des Acolouthies réside en ce qu'au lieu de rechercher l'office religieux dans le *Ménologue*, qui est un livre volumineux, on peut l'avoir dans ce petit résumé, aussi bien en ce qui concerne la partie hymnographique que le sinaxaire, c'est-à-dire le récit abrégé de la vie du saint respectif, placé entre la 6-ème et la 7-ème ode du Canon du saint. Une bibliographie des Acolouthies grecques a été publiée par Mgr. Louis Petit sous le titre de *Bibliographie des Acolouthies grecques*, Bruxelles 1926, modèle de bibliographie *spéciale*, parue sous les auspices de la Société des Bollandistes.

Parmi les Acolouthies imprimés dans notre pays, beaucoup ont un caractère spécifique, non rencontré dans les Ménologues, comme par exemple Ἀκολουθία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Γερασίμου *(Office de notre révérend Père Ghérasim)*, un nouveau saint du XVIII[e] siècle, de la petite ville de Macariotissa (imprimé à Jassy en 1820, ou Ἀκολουθίαι ἐπιτάφιοι δίγλωττοι (Jassy 1820), avec traduction roumaine du versificateur peu talentueux Ioan Prale, *Urmări pe mormânturi (Suites sur les tombeaux)*, qui n'est autre que l'office (prohode) de la mise au tombeau du Christ le Samedi-saint et l'office de l'Assomption de la Vierge (15 août).

Et maintenant, avant de passer à l'étude des bibliographies dressées par les Roumains pour les livres grecs, nous estimons nécessaire d'énumérer les constatations auxquelles nous avons abouti en étudiant les bibliographies étrangères concernant les livres grecs.

1. Il existe des bibliographies générales et des bibliographies spéciales. Lorsqu'un genre d'écrits est richement représenté, nous

[1] Voy. les compte-rendus de N e s t o r C a m a r i a n o, dans *Revista Istorică Română*, vol. X (1940), pp. 400—401 et vol. XIII (1943), pp. 99—101. Le même dans Τὸ νέον κράτος, vol. IV, fascicule 37, du 30 septembre 1940, pp. 879—897.

www.cimec.ro

pouvons préférer les bibliographies spéciales pour leur avantage pratique;

2. La classification par siècles est plus rationnelle et plus objective que par époques, courants ou même par matières, qui présente des difficultés pour les recherches chronologiques;

3. La bibliographie genre histoire littéraire avec reproduction in-extenso des pages liminaires et finales (préfaces et épilogues) doit être préférée à la bibliographie genre-catalogue qui n'enregistre que les titres, ce que nous trouvons aussi dans les fiches des bibliothèques.

4. Legrand lui-même, le plus important bibliographe des livres grecs a été indécis sur la manière de fixer le critérium de participation des écrivains grecs, car, si au début, il avait omis dans sa bibliographie des XV^e^ et XVI^e^ siècles, les Grecs qui ont écrit en d'autres langues que le grec, par contre, dans la bibliographie du XVII^e^ siècle, non seulement il les a englobés, mais encore il y a introduit aussi les écrivains étrangers qui ont fait imprimer chez des éditeurs grecs, ou qui ont écrit sur le dialecte populaire grec.

* * *

Quel a été, en Roumanie, le critérium de sélection et l'attitude des bibliographes roumains envers le livre grec?

Constantin Erbiceanu est le promoteur des études néo-helléniques en Roumanie, mais ses études ne pourraient pas trop bénéficier de notre confiance, car ses affirmations ne s'appuyent pas sur les documents indiqués. Il ne tire pas non plus les conclusions imposées par une méthode rigoureusement scientifique. Son ouvrage qui nous intéresse est la *Bibliografia greacă sau cărțile grecești imprimate în Principatele Române în epoca fanariotă și dedicate Domnitorilor și boierilor români. Studii literare.* (Bibliographie grecque, où les livres grecs imprimés dans les Principautés Roumaines à l'époque des Phanariotes et dédiés aux Princes et boyards roumains. Etudes littéraires), comme il l'appelle lui-même; se compose de plusieurs articles publiés d'abord dans la revue *Biserica ortodoxă română* et réunis ensuite en un volume, à Bucarest, en 1903.

Ce n'est pas une bibliographie dans le sens scientifique du mot. L'auteur reproduit les titres en grec et les traduit en roumain, rendant par ses traductions un immense service à ceux qui ne connaissent pas le grec. Le titre n'est pas toujours suivi de la description

www.cimec.ro

bibliographique, et même lorsqu'elle existe, elle est incomplète et inconséquente quant à la méthode. Parfois elle reproduit des préfaces, des annotations d'intérêt culturel, littéraire ou historique mais seulement en traduction roumaine, bien que les études d'autres spécialistes [1] montrent, à juste titre, quelques suspicions en ce qui concerne la connaissance de la langue grecque, de la part de l'auteur. Or, une vérification, absolument nécessaire, de la traduction par rapport à l'original n'est pas possible d'après sa *Bibliographie*. Dans d'autres cas, mais sans norme précise et conséquente, il résume les préfaces, les commente, donne des détails sur la vie des auteurs, des éditeurs, mais sans indiquer les sources sur lesquelles il fonde ses affirmations. Le but de l'ouvrage n'est pas strictement scientifique, mais plutôt rhétorique, tendant à nous convaincre (parfois sous une forme naïve et sentimentale qui compromet l'idée, bonne en elle-même), de l'utilité de la culture grecque en Roumanie: « Les fils des Roumains entendant de telles idées patriotiques qui jaillissent de milliers de cœurs de professeurs (grecs) étouffés par la tyrannie turque au-delà du Danube, ces fils des Roumains ne seront-ils pas enthousiasmés, eux aussi, par ce sentiment patriotique? Je me souviens de ce que j'ai ressenti à l'école, et mes collègues aussi, au temps de l'Union des Principautés, en écoutant certains de nos professeurs unionistes » (pag. V). C. Erbiceanu était membre de l'Académie Roumaine et le seul helléniste considéré comme autorité en la matière, lorsque Ion Bianu présenta le 20 février 1895, à l'Académie Roumaine, le rapport pour l'élaboration d'une bibliographie générale roumaine dont la première partie devait comprendre la *Bibliographie roumaine ancienne* entre 1508 et 1830 et être suivie d'une seconde partie la: Bibliographie Roumaine Moderne de 1831 à nos jours. Les conseils de C. Erbiceanu ont été certainement appréciés et mis en application par Ion Bianu et Nerva Hodoș, (conseils auxquels sont venus s'ajouter les modèles de bibliographies offerts par Legrand, et Emile Picot dans: *Notice biographique et bibliographique sur l'imprimeur Anthime d'Ivir*, Paris 1886), parce que, en ce qui concerne le principe selon lequel les livres grecs ont été englobés, il est le même dans la *Bibliographie grecque* de Erbiceanu que dans la *Bibliografia românească veche* (Bibliographie roumaine ancienne) 1508—1830 de Ion Bianu, Nerva Hodoș et Dan Simonescu

[1] D. Russo, *Studii istorice greco-române* (Études historiques gréco-roumaines), Bucarest, 1939, Tome II, pp. 482—483.

www.cimec.ro

(Bucarest, Vol. I, 1903; Vol. 2, 1910; Vol. 3, 1936 et Vol. 4, 1944).

D'après le plan des bibliographes de l'Académie Roumaine, le livre gréco-roumain à l'époque ancienne comprend le péride 1642—1830. En ce qui concerne la date de cette époque que nous connaissons mieux, nous ferons dès le début, certaines réserves. Si la première date s'explique d'elle-même, en marquant le commencement de l'activité typographique en langue grecque dans les Principautés Roumaines, puisqu'en 1642 parut à Jassy la première publication grecque: *Le Décret du Patriarche Parthénius à Constantinople, avec les décisions du Synode de Constantinople* (Mai 1642) *et les remerciements des participantes étrangers au Synode de Jassy*, — il faut reconnaître, par contre, l'arbitraire de la dernière date 1830, après laquelle suit la Bibliographie roumaine *moderne*. Elle a été choisie, comme nous l'avons dit, comme date ultime de la *Bibliographie roumaine ancienne* par Ion Bianu et Nerva Hodoș, mais nous, continuateur de leurs travaux bibliographiques à l'Académie Roumaine, nous avons dû nous soumettre dans le Vol. III, fasc. 3—8 et dans le Vol. IV, au plan initialement fixé. Cependant nous ne sommes pas convaincu que l'écrivain roumain se soit débarrassé avec le dernier sommeil de l'année 1830 de tout ce qui appartenait au long Moyen-Âge roumain et se soit réveillé le lendemain, au premier matin de l'année nouvelle, 1831, un homme nouveau, brusquement taillé selon l'esprit du « Siècle des lumières ».

Dès la seconde moitié du XVIII[e] siècle surgit, dans les pays roumains, un fort courant de modernisation selon l'esprit occidental et particulièrement l'esprit français[1]. Le livre grec passe outre les intérêts strictement ecclésiastiques, de sorte que les livres liturgiques et dogmatiques, nombreux jusque là, diminuent de plus en plus, pour céder la place aux livres grecs profanes écrits dans une langue populaire, accessible à tous. Des œuvres comme Σημειώσεις φυσιολογικαὶ *(Notes physiologiques)* imprimées par Joseph Misiodax, à Bucarest en 1684; Λόγος κατὰ νικοτιανῆς *(Discours contre la nicotine)*, œuvre du prince N. Mavrocordat, imprimée seulement en 1786, à Jassy; Περιγραφὴ τῆς Βλαχίας *(Description de la Valachie)*, la traduction des mémoires historiques et géographiques rédigés en français par le Général Bauer, ou le recueil de poésies encomastiques

[1] D. Popovici, *La litérature roumaine à l'époque des lumières*, Sibiu 1945, in 8°, VII + 516 p.

www.cimec.ro

dédié, à Bucarest en 1789, à Nicolas Pierre Mavrogheni, et dû à des écrivains tels que le grand Caminar Manolache Persiano, Filaret, évêque de Râmnic, le comise Alex. Calfoglu, Gheorghe et Scarlat Slatineanu, pour louer les faits du prince régnant (Συνοπτικὴ περίληψις τῶν ἡρωϊκῶν κατορθωμάτων τοῦ... Νικολάου Πέτρου Μαυρογένη Βοεβόδα) — tout ceci ne constitue que quelques exemples de livres auxquels on pourrait en ajouter d'autres, parus avant 1830 et qui, cependant font montre d'un esprit d'européenisation, plus moderne, différent de celui des anciens commentateurs et dogmatistes ecclésiastiques. Mais plus arbitraire encore nous paraît le choix de l'année 1830 comme point de démarcation entre l'ancien et le nouveau livre, si nous observons que cette année sépare les traductions patristiques faites du grec en roumain par le même auteur. En quoi les traductions faites après 1830, par le prolifique et talentueux métropolite Grégoire IV «Dascălul», telles que les paroles de saint Jean Chrysostome, connues sous le titre de «*Puțul*» (*la Fontaine*, Buzeu 1833), ou «*Împărțire de grâu*» (*Distribution du blé*, Buzeu 1833) sont-elles plus modernes que les traductions du même Grégoire IV «Dascălul» *Cuvintele*... (*les Paroles*) de Saint Basile-le-Grand et de Saint Grégoire-le-théologien, imprimées en 1826? L'œuvre de Véniamin Costache se trouve elle aussi, coupée en deux et séparée par cette date arbitraire, d'après laquelle nous devrions considérer comme vétuste *l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, parce que parue à Jassy en 1824 — et comme produit d'un courant de.. risorgimento, la traduction par ce même, de Sergio Macreu (+ 1816) *Iubitorul de înțelepciune* (l'*Amateur de sagesse*), parce que ce livre a paru, toujours à Jassy, non pas en 1830, mais en 1831 ! Voilà pourquoi le système de division bibliographique par siècles, adopté par Emile Legrand dans sa *Bibliographie hellénique*, nous parait infiniment plus rationnel et plus scientifique. La méthode de Legrand n'implique, pour les livres décrits, aucune distinction au point de vue de l'esprit, ancien ou moderne, dans lequel l'ouvrage est composé, distinction difficile à établir pour les ouvrages écrits à des époques de transition.

La *Bibliographie roumaine ancienne* a été très appréciée des savants étrangers dans les comptes-rendus publiés, aussi bien que dans un nombre important de lettres adressées aux auteurs et conservées par la Bibliothèque de l'Académie Roumaine. Nous les avons lues et nous pensons que *l'Institut d'études et recherches balkaniques*

www.cimec.ro

pourra y recueillir de nombreuses informations utiles, car on y trouve les opinions d'orientalistes renommés, tels que: H. Delehaye, A. Dirr, A. I. Iacimirski, Emile Legrand, W. Vondrak, Ch. V. Langlois, Henri Stein (bibliographe), concernant le rôle de la Roumanie dans le développement des études balkaniques. Les érudits grecs, M. G. Sotiriou (lettre adressée à moi-même d'Athènes, le 17 juin 1937), Dimitrie Ghinis (Ἑλληνικά, 10 (1937), pp. 182—185) et Cl. Tsurkas, directeur du journal Νέα Ἑλλάς de Bucarest, relèvent particulièrement la présence de livres grecs dans la *Bibliographie roumaine ancienne*:

Ἐνδιαφέρει ἀπὸ πάσης ἀπόψεως τὴν ἱστορίαν τῶν ἑλληνικῶν γραμμάτων, διότι περιλαμβάνει ὅλα τὰ βιβλία ποὺ ἐξεδόθησαν εἰς τὰ τυπογραφεῖα τῶν πριγκηπάτων ἑλληνιστὶ ἢ τὰ βιβλία ποὺ μεταφράσθησαν εἰς τὴν ρουμανικήν... (Κλ. Τσούρκας, dans Ἐλεύθερον Βῆμα, 9 avril 1939). (Ceci intéresse à tous points de vue l'histoire de la littérature hellénique, car elle comprend tous les livres édités en langue grecque dans les Principautés, ou les livres traduits en roumain).

C'est pourquoi nous croyons nécessaire de traiter aussi cette seconde incertitude: dans quelle mesure les œuvres éditées par des écrivains grecs, ou de langue grecque, peuvent-elles figurer dans le cadre de la bibliographie roumaine?

Erbiceanu, dans sa *Bibliographie grecque* va plus loin encore, il y introduit aussi les œuvres grecques imprimées à l'étranger, mais dédiées à des princes régnants ou à des boyards roumains, soit que ceux-ci aient supporté les frais d'impression, soit que leur haute situation politique et leur protection eventuelle leur aient valu ces témoignages administratifs. Par exemple: Ἡ Θεία Γραφὴ *(La Sainte Ecriture)*, Venise 1685, dédiée au Prince Şerban Cantacuzino, livre contenant une préface de grande importance pour les Roumains, parce qu'on leur y reconnaît le rôle de sauveur de «l'illustre nation des Grecs; tandis que d'autres peuples se sont humiliés, ton peuple illustre, est demeuré et demeurera éternellement au-dessus des tempêtes, des attaques et des tentations qui s'opposèrent à lui» (C. Erbiceanu, *ouvr. cité*, p. 11).

Mais Erbiceanu n'a pas été conséquent avec ce principe bibliographique, car il a omis d'autres livres grecs de la même catégorie, tels que: Βιβλίον ἱστορικὸν du Métropolite Dorothé de Monembasie, imprimé à Venise en 1631, dédié à Alexandre Coconul, Prince de Valachie (1623—1627), livre qui aurait eu plus de droit de figurer dans la bibliographie gréco-roumaine, parce que:

www.cimec.ro

a) Le manuscrit de cet ouvrage a été composé à la cour de Pierre le Boiteux, Prince de Moldavie (1574—1579 et 1582—1591) [1];

b) Les frais de cette œuvre ont été supportés par Zotu Tzigara, gendre de Pierre le Boiteux;

c) Apostol Tzigara, l'éditeur de 1631, était le frère de Zotu Tzigara;

d) Cette chronographie contient de nombreux récits concernant Pierre le Boiteux, la Moldavie et Jassy [1].

Erbiceanu a englobé aussi dans sa *Bibliographie* la Chronique de Mathieu d'Amyralithia (édition de Venise 1683), et la Chronique de Stavrinos (Venise 1683), probablement parce que, la première contient l'histoire de la Valachie de Radu Şerban à Gavril Movila (1602—1619), et la seconde, le récit des faits d'armes de Michel le Brave. Un motif supplémentaire a été, selon nous, le fait que ces deux auteurs ont vécu en Valachie.

Ion Bianu, Nerva Hodoş, Dan Simonescu ne font pas figurer dans leur *Bibliographie*, les livres grecs dédiés aux Voévodes et boyards roumains, lorsque ces livres sont écrits par des étrangers et imprimés en dehors du pays. Ils ont raison, parce que de tels livres ne sont pas le produit de l'esprit roumain et l'avoir intellectuel national ne peut ni s'accroître, ni se vanter des productions spirituelles des autres nations, même si par la suite l'humanité tout entière en bénéficiait. Ceci ne signifie pas que nous ne reconnaissons l'immense importance de cette catégorie d'ouvrages pour la culture et la littérature roumaine ancienne. *L'Institut d'Etudes et de Recherches balkaniques* pourrait même réaliser une bibliographie de haute valeur scientifique et très utile, en réunissant tous les livres grecs ayant exprimé l'hommage de leurs auteurs, dédiés, soit aux Princes régnants roumains pour leur magnanime libéralité comme c'est le cas des livres étrangers dédiés à Const. Brâncoveanu (1688—1714), soit aux boyards roumains pour leur sagesse (comme c'est le cas pour les livres étrangers dédiés au Stolnic Const. Cantacuzino (vers 1650—1716).

Ion Bianu, Nerva Hodoş, Dan Simonescu ne citent pas non plus, dans leur *Bibliographie* les œuvres genre-Stavrinos, Palamède, Mathieu d'Amyralithia, etc., parce que, d'après leur plan, publié dans

[1] Voir D. Russo, *Studii istorice greco-române*, Bucarest, 1939, vol. I, p. 69.

[2] Voir V. Grecu, *Cronograful lui Dorothei al Monembasiei. Probitatea ştirilor contemporane*, dans *Codrul Cosminului*, 2—3 (1925—1926), pp. 537—556.

www.cimec.ro

la *Bibliographie roumaine ancienne*, I, p. VII, celles-ci doivent figurer dans la troisième partie projetée de la *Bibliographie générale roumaine*, sous le tirre de: Livres étrangers concernant les Roumains. Ion Bianu et Nerva Hodoș, dans la préface explicative n'ont pas fixé les normes d'après lesquelles ils devaient introduire les imprimés grecs dans le cadre de la *Bibliographie roumaine ancienne*. De l'examen des volumes I et II, qu'ils ont publiés et des conseils oraux que nous a donnés le regretté Ion Bianu, lorsque nous avons entrepris la rédaction du Vol. 3, fasc. III—VIII, on peut cependant entrevoir les normes directives. Ils étaient d'avis que devaient y figurer:

1. Tout livre grec imprimé sur territoire roumain, indifféremment de la nationalité de l'auteur, par exemple, Nicolas Mavrocordat, Περὶ τῶν καθηκόντων βίβλος, Bucarest 1719; Ștefan Brâncoveanu, Λόγος πανηγυρικὸς εἰς τὸν Ἰσαπόστολον Μέγαν Κωνσταντῖνον, Bucarest, 1701. Ce point de vue absolument fondé, ne saurait plus être discuté.

2. Les livres grecs rédigés par des auteurs d'origine roumano-macédonienne, indifféremment du lieu d'impression, comme, par exemple, l'œuvre de Michel Partzula, (Γραμματικὴ γαλλική, Vienne 1814), de Darvari, (Σύντομος γενικὴ ἱστορία, Vienne 1817), de Constantin Ucuta (Νέα Παιδαγωγία, Vienne 1797) et de nombreux autres écrits de Gh. Roja, Th. Cavalliotis, Dim. Caracaș, Daniil Moscopoleanu, Zenobius Pop et Mihail Bojagi.

A ce point de vue également les auteurs ont procédé scientifiquement et avec discernement critique, de sorte que leur attitude ne peut donner lieu à aucune incertitude.

3. Tout livre grec, indifféremment du lieu d'impression, écrit par des Roumains. Par exemple: Ἀκολουθία τοῦ ἐν ἁγίοις Πατρὸς ἡμῶν Ἀλεξάνδρου Ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως, Venise 1711, livre qui semble n'avoir rien de commun avec la spiritualité roumaine, et qui cependant a été imprimé par les soins et le zèle (σπουδῇ καὶ ἐπιμελείᾳ) d'Ienăchiță Văcărescu. De tels cas sont rares et certainement les auteurs ont fait un choix judicieux.

4. Tout livre grec, indifféremment du lieu d'impression, écrit par des Grecs ayant occupé, dans les pays roumains, des dignités politiques ou spirituelles, tels que voévodes, administrateurs, clercs, précepteurs dans les écoles publiques ou dans des maisons particulières. Par exemple Constantin Vardalah, Φυσικὴ πειραματική (Physique expérimentale, Vienne 1812) ou, du même, Ῥητορικὴ τέχνη

www.cimec.ro

(L'art de la rhétorique, Vienne 1815); l'auteur était professeur à Bucarest. Athanase Christopulos, Λυρικά, Vienne 1818. L'auteur a été « căminar » (Fermier des impôts) et professeur à la Cour Princière de Moruzi. De même sont enregistrés les ouvrages dûs à Polyzoïs Condos (professeur à Bucarest et à Ploești), Panait Nitzoglu, qui devint professeur à Moscou, mais était né à Bucarest, où il avait fait ses études, Dionysios Fotino, Danièl Philippide, etc.

Dans l'application de ce critérium, les auteurs de la *Bibliographie* ont été très inconséquents et Ion Bianu, que nous avons interrogé, ne répondit que par des arguments très subjectifs et sans orientation précise. Et ni les conseils, ni les questions par écrit, fort judicieuses, du savant Démosthène Russo, n'ont réussi à lui faire préciser son attitude. Pourquoi, par exemple, les œuvres de Dimitrie Procopie, ont-elles été omises? Il a été cependant „dregător" (haut fonctionnaire), secrétaire et docteur de Nic. Mavrocordat. Pourquoi n'ont-ils mentionné aucune des œuvres de Neophyte Duca? Celui-ci (1760—1845) a été le successeur de Lambros Photiadès à l'École Princière de Bucarest, où il enseignait d'après ses manuels imprimés à Vienne. Pourquoi, nous demande D. Ghinis (Ἑλληνικά, 10 (1937), p. 182—185), si nous avons enregistré deux éditions de Λυρικά de Atanasie Christopulos (Vienne 1818 et 1821) n'avons nous pas mentionné également les éditions qui ont paru en 1811, 1814, 1817, 1825, 1826 et 1828, imprimées à Corfou, Vienne et Paris?

Les arguments de Bianu étaient d'ordre national: tous ces auteurs étaient des Grecs qui ont fait de longs séjours en Roumanie, s'y sont acclimatés, ont témoigné dans leurs œuvres une sympathie pour le peuple roumain, écrivant pour les Roumains soit des manuels didactiques, soit des livres ecclésiastiques, soit des hymnes dédiés à nos grands hommes. D'autres, par contre, sont restés peu de temps dans notre pays et leurs ouvrages ne présentent aucun contact avec l'âme roumaine à laquelle ils sont demeurés étrangers. Et a ce point de vue le vieux et vénérable bibliographe montrait un certain mépris pour l'œuvre de Neophyte Duca, qui, d'après son opinion, voulait gréciser l'enseignement roumain par des œuvres compilées, insipides et pédantes.

Quant à nous, nous pensons que les écrits de ces Grecs, obligés par les événements à vivre périodiquement en Valachie, et qui ont édité leurs œuvres en pays étrangers (à Budapest, Vienne, Leipzig, Moscou, Paris, Venise), par conséquent après avoir quitté notre pays, ne devaient pas figurer dans la *Bibliographie roumaine*

www.cimec.ro

ancienne; ils n'appartiennent à la culture grecque de Roumanie, que pendant la période où ils y ont activé comme professeurs, clercs, etc.

Leurs œuvres appartiennent, en premier lieu, au fond culturel grec qui les a créés, et en second lieu, au point de vue bibliographique, au pays qui leur a facilité et donné la possibilité matérielle et technique de réaliser ces idées et sentiments. Si ce critérium bibliographique était strictement appliqué, on éviterait les répétitions inutiles des bibliographies. Ainsi, pour ne prendre qu'un seul exemple, le livre de vers Βόσπορος ἐν Βορυσθένει (le Bosphore en Borysthène, Moscou 1810), figure tour à tour dans les bibliographies grecques, parce que l'auteur Alex. I. Mavrocordat, était Grec; dans les bibliographies roumaines, parce qu'il a été Prince de Moldavie, d'où il s'est enfui en Russie, et enfin dans les bibliographies russes parce qu'il a fait imprimer son livre à Moscou.

L'Institut d'Etudes et de Recherches balkaniques, acquerra un titre de gloire de plus quand il mettra scientifiquement en ordre le matériel spirituel resté à l'état chaotique par suite de l'interpénétration des peuples dans les Balkans.

En ce qui concerne le livre grec, imprimé en Roumanie, il est représenté, selon les données de la *Bibliographie roumaine ancienne* par 178 ouvrages, imprimés pendant une période de 188 années (1642—1830) et répartis comme suit : 18 au XVII^e^ siècle, 73 au XVIII^e^ siècle, 87 dans les trente premières années du XIX^e^ siècle.

Comme centres typographiques, nous citerons dans l'ordre de leur importance: Bucarest, Jassy, Snagov, Râmnicu-Vâlcea, Târgoviște, Sibiu et tout particulièrement Moscopoli.

Comme langue d'expression, en dehors du grec qui se retrouve dans la majorité des cas, nous trouvons des ouvrages bilingues, le grec étant associé au roumain, au slavon, à l'arabe, au georgien, au turc, au français et à l'allemand. Nous relevons des curiosités orthographiques, dans la série des *Catavasiare-s*, imprimées au XVIII^e^ à Râmnic et même au XIX^e^ siècle à Sibiu, où le texte grec est écrit en lettres cyrilliques.

Quant à leur contenu, il est très varié, toujours nouveau, vivant. Ces genres d'écrits peuvent être divisés, d'après leur ordre numérique en livres: religieux, didactiques (manuels) historiques, philosophiques, littéraires, philologiques, juridiques, médicaux, calendriers, politiques, administratifs et géographiques.

www.cimec.ro

Les livres grecs imprimés dans notre pays étaient distribués dans tout l'Orient orthodoxe. Pour ne citer qu'un exemple, rappelons que le premier livre grec imprimé à Bucarest en 1690, Ἐγχειρίδιον κατὰ τοῦ σχίσματος τῶν Παπιστῶν (Manuel contre le schisme des Papistes), rédigé par Maxime du Péloponèse, était devenu, en vingt années à peine, une rareté bibliographique, de sorte qu'Alex. Helladius, un grand connaisseur de l'Eglise Orientale, dit: «hic liber inter eruditos in Europa, albo corvo rarior est» [1]. Donc, même sur la table de travail des savants d'Europe, ce livre gréco-roumain était une rareté. Pour leur précieux contenu, ces livres grecs étaient traduits en roumain, comme par exemple ce livre de Maxime, traduit sous le titre de: *Carte sau lumină cu drepte dovediri din dogmele Răsăritului asupra dejghinării Papistaşilor* (Livre ou lumière sur les justes preuves des Dogmes de l'Orient sur les désaccords des Papistes) à Snagov, 1699.

Les livres grecs étaient très répandus dans nos pays. Le plus grand hellẽniste roumain, qui, à notre avis, n'a encore jamais été surpassé, le stolnic Const. Cantacuzino, a des paroles de profonde admiration pour la culture hellénique ancienne: «Je disais donc ce que ces Hellènes furent jadis...; et beaucoup plus nobles et plus dignes de louange ont été leurs œuvres et leurs actions, dont les restes qui sont parvenus jusqu'à nous, selon ce que disent toutes les histoires et tous les écrits faits par eux ou sur eux, les montrant plus éclatants que la lumière du soleil et prouvant ce qu'ils ont été et à quel point ils furent grands et savants... Jadis tous les enfants des grands hommes et les nobles de Rome allaient en Grèce, à Athènes pour apprendre le savoir des Grecs et c'est là qu'ils étudiaient toutes les sciences. Beaucoup de grands hommes et de grands seigneurs, comme Pompée-le-Grand et Cicéron et nombre d'autres et des empereurs, comme: Auguste, César, Trajan, Hadrien, étaient des savants en grec, c'est-à-dire dans la langue de Hellènes dans laquelle nous avons, jusqu'à ce jour [le XVII^e siècle], leurs livres» [2].

Dans cette débordante admiration qui dépasse jusqu'aux possibilités d'expression d'un lettré, tel que le Stolnic Cantacuzino, nous apercevons, non pas le snobisme de la xénophilie, mais la conviction

[1] Alexandre Helladius, *Status Praesens Ecclesiae graecae*, Impressus A. R. S., MDCCXIV, p. 81.

[2] Stolnicul Const. Cantacuzino, *Istoria Ţării Rumâneşti*, éd. par N. Cartojan et Dan Simonescu, Craiova, Scrisul Românesc, 1944, pp. 53—55.

www.cimec.ro

profonde qu'assimiler les éléments de la culture grecque, signifiait dans les principautés roumaines d'il y a deux siècles, gravir les degrés les plus élevés des aspirations intellectuelles. Voici pourquoi sur les listes des abonnés, « les payants » désireux d'acheter des livres grecs, étaient portés surtout les boyards et les lettrés roumains. Le livre grec avait son prestige transmis par une tradition culturelle millénaire.

DAN SIMONESCU
Professeur à l'Université de Iassy

www.cimec.ro

LES SLAVES EN GRÈCE ET EN DACIE

La théorie de Fallmerayer était évidemment erronée. Les descendants des Grecs anciens n'ont pas été exterminés. Ils constituent encore de nos jours le gros de la population grecque. Les Grecs modernes ne sont pas par conséquent tous des Slaves et des Albanais grécisés.

En revanche, la théorie de quelques chercheurs grecs qui ont essayé de nier la présence des Slaves dans la Grèce médiévale doit être rejetée aussi. A partir du VII^e siècle au plus tard il y a des Slaves partout en Grèce, même dans les régions les plus méridionales et dans les îles. Le nombre de ces Slaves a dû être considérable; les si nombreux noms de lieux de la Grèce d'origine slave en sont la preuve.

L'étude toponomastique consciencieuse, claire, méthodique et objective de M. Max Vasmer, *Die Slaven in Griechenland* (*Abhandlungen der Preuszischen Akademie der Wissenschaften*, Jahrgang 1941, Philosophisch-historische Klasse, Nr. 12), Berlin 1941, aboutit à des conclusions qui concordent avec celles qui se dégagent de l'étude des sources historiques. L'aspect phonétique archaïque des toponymes d'origine slave dans les régions méridionales de la Grèce (cf. Γαρδίκι < **Gordĭkĭ* = *Gradĭcĭ* en Arcadie, Messénie, Épire méridionale, etc., Ἀβαρῖνος < **Avorĭnŭ* en Messénie, Σαλμενῖκον < **Solmĭnikŭ* en Achaïe, Καροῦτες < **Koryto* en Phocide, Βελισκὸς < **Bělĭskŭ* en Attique, Ζόμπος < **Zǫbŭ* en Acarnanie-Étolie, Δερμποῦνι < **Terbyni* . **Trěbyni* en Arcadie, etc., etc., voir. p. 267 et suiv.) prouve que le grec a reconquis dans les régions méridionales assez tôt, peut-être déjà au VIII^e siècle, le terrain perdu pendant le siècle précédent. Ce n'est que dans le Nord que les Slaves ont pu se maintenir plus longtemps, fait prouvé par l'aspect phonétique plus moderne des toponymes slaves.

Le caractère archaïque de la toponymie slave de la Grèce peut-être mise en évidence surtout en le comparant à celui de la topo-

www.cimec.ro

nymie slave d'autres pays non slaves de l'Europe du Sud-Est, par ex. de la Roumanie. Les noms de lieux roumains d'origine slave ne présentent ni le traitement *a* de l'*o* slave, ni le traitement *u*, *i* des jers, ni celui de *u* du jery (y); en revanche, la métathèse des liquides, la troisième palatalisation des vélaires et la chute des jers en position faible n'offrent aucune exception dans la toponymie de la Roumanie [1]. Cela prouve que la dénationalisation des Slaves dans les pays roumains s'est accomplie après le IX^e^ siècle. D'autre part, comme les voyelles nasales ne sont pas dénasalisées dans les noms géographiques roumains d'origine slave (*Glîmboaca*, *Glîmboca*, *Glîmboceni*, *Lindina*, *Luncaviţa*, *Indol*, *Gîmbuţ*, *Pîncota* < sl. **Glǫboka*, **Glǫbočane*, **Jǫdolŭ*, **Lędina** Lǫkavica*, **Gǫbovičĭ*, **Pǫkota*, cf. Γλουμπουτσάριον, Λαγγαβίτσα, Λεντίνη, Λιαντίνα, Vasmer, p. 29, 83, 92, 169, 275) et comme la dénasalisation des voyelles nasales chez les Slaves assimilés par les Roumains (et les Hongrois) s'est faite peut-être au XI^e^ siècle[2], on peut conjecturer que c'est au cours de ce siècle que les Slaves de Dacie ont été romanisés [3].

[1] Des noms de lieux comme *Baltele*, en hongrois *Báltyele* (district d'Arad), *Balta* (disséminé dans tout le pays), *Bălţişul* (districts de Ialomiţa, Prahova, Râmnicul-Sărat), *Bălteni* (disséminé), *Bălţăria* (district de Botoşani) reposent sur les noms communs roumains *baltă* « étang, mare », *bălţiş* « marécage », *bălţărie* = *bălţiş* (voir Iorgu Iordan, *Rumänische Toponomastik*, Bonn-Leipzig 1924, pp. 19, 156, 198). Cf. les toponymes grecs Βάλτα (Vasmer, pp. 79, 146, 202, 310), Βάλτος (Vasmer, pp. 22, 66, 114, 124, 129, 174, 232, 310), Βάλτες (Vasmer, p. 79), Ξηρόβαλτος (Vasmer, p. 310), 'Ασπροβάλτα (Vasmer, pp. 202, 310), etc. qui reposent sur les noms communs grecs βάλτα, βάλτος « marécage ». Les noms communs roum. *baltă* et gr. βάλτα, βάλτος sont peut-être d'origine slave, mais les toponymes roumains et grecs mentionnées ci-dessus ont été créés par des Roumains et par des Grecs. Pour l'étymologie de *baltă* voir Al. Rosetti, *Bulletin linguistique*, VII, p. 118 et suiv.

M. At. T. Iliev, dans son travail intitulé *Românska toponimija ot slavjano-bălgarski proizhod*, paru dans *Sbornik na bălgarskata Akademija na naukitĕ*, kniga XVII, klon ist.-filolog. i filosof-obšt. 11, donne (s. v. *Balta*, p. 8) une trentaine de noms de lieux de la Valachie et de la Moldavie qui reposent sur le nom commun roumain *baltă* et même sur l'adjectif *bălţat* « bariolé »< lat. *balteatus*) et qu'il considère d'origine « slavo-bulgare ». Évidemment, c'est une grave erreur de méthode, même si l'on compte *baltă* parmi les éléments slaves du roumain. Cf. aussi Tagliavini, dans *Studi rumeni*, III, p. 161.

[2] I. Kniezsa, *Ungarns Völkerschaften im XI. Jahrhundert*, Budapest, 1938, p. 9 et suiv.

[3] E. Petrovici, *Daco-slava*, dans *Dacoromania*, X, p. 375 et suiv. Pour *Pîncota*, voir *Balcania*, VI, p. 504. Pour le problème des Slaves de Dacie, voir

www.cimec.ro

Des restes de ces Slaves ont pu se maintenir dans certaines régions même après le XI^e siècle par ex. dans le nord-est du Banat, ce qui se reflète dans le phonétisme plus récent de la toponymie slave de la région (cf. *Mîtnic* < sl. **Mǫtĭnikŭ*: *Glîmboaca* < sl. **Glǫboka*), tout comme en Grèce du Nord (cf. Μπόζετσ < sl. **Bŭzĭcĭ*: Γαρδίκι < sl. **Gordĭkĭ*, *Gradĭcĭ* [1].

On peut constater aussi d'autres concordances entre la toponymie slave de la Grèce et celle de la Roumanie. Ainsi, pour un Roumain, l'impression d'ensemble qui se dégage de la masse des noms de lieux slaves de la Grèce est que les mêmes toponymes se retrouvent dans les pays roumains: Κόζια - *Cozia* (distr. de Hunedoara, Argeș, Fălciu, Ilfov, Teleorman, Vâlcea), Λοσνά - *Lozna* (distr. de Someș, Severin, Dorohoi), Τσεροβᾶς - *Țărova* (distr. de Caraș), Χέρσοβα - *Hîrsova* [2] (distr. de Constanța), Βριάζα, Μπριάζα - *Breaza* (distr. de Făgăraș, Buzău, Neamțu, Prahova, Suceava, Vlașca), Δοβρᾶ, Ντοβρᾶ - *Dobra* (distr. de Hunedoara, Satu-Mare, Sibiu, etc.), Ζλάταινα, Σκλάταινα - *Slatina* (distr. de Maramureș, Arad, Severin, etc.), Γκουβόζδα, Καβόζδα - *Găvoșdia* (distr. de Severin, Arad, Hunedoara), *Govojdia* (distr. d'Arad), Πράδαλλα - *Predeal* (distr. de Brașov, Prahova), Πιστιανά, Πεστιανά - *Pești* (distr. de Hunedoara, Gorj, Mehedinți, Vâlcea), Τούρνοβον, Τέρνοβ - *Tîrnova* (distr. de Caraș, Arad, Neamțu, Vâlcea), Βλαχά - *Vlaha* (distr. de Cluj), Ῥάκοβα - *Racova* (distr. de Satu-Mare, Bacău, Mehedinți, Suceava, Tulcea, Vaslui), Βιστρίτσα - *Bistrița*, Βερζοβᾶ - *Breazova* [3], etc., etc. On rencontre parfois, en Grèce et en Roumanie, les mêmes toponymes slaves présentant les mêmes difficultés étymologiques. (Ainsi Οὔγγρα qui, d'après M. Vasmer, rappelle le s.-cr. *ugār*. En Roumanie *Ungra* (distr. de Târnava-Mare), ayant la même forme, doit

C. Daicoviciu, *Siebenburgen im Altertum*, Bucarest, p. 200; id., *Bemerkungen zur Frage der « Slavischen » Bodenfunde aus Dazien* (extrait de « Anuarul Institutului de Studii Clasice », vol. IV, 1941-42); H. Koch, *Die ältere Geschichte der Slaven*, dans « Neue Propyläenweltgeschichte », II, p. 505; E. Petrovici, *Simbioza româno-slavă în Transilvania*, dans « Transilvania », 73, p. 149 et suiv.; id., *Continuitatea daco-romană și Slavii*, dans « Transilvania », 73, p. 864 et suiv.

[1] *Dacoromania*, X, p. 247 et suiv.; Vasmer, p. 198, 278 et suiv.

[2] La forme officielle est *Hîrșova* qui s'oppose à la forme populaire *Hîrsova* < nom de personne *Hîrsu* + *ovo*, voir Iordan, *ouvr. cité*, p. 262.

[3] Les toponymes transylvains sont cités d'après Moldovan-Togan, *Dicționarul numirilor de localități cu poporațiune română din Ungaria*, Sibiiu, 1909,

www.cimec.ro

avoir la même étymologie en jugeant d'après la forme hongroise *Ugra* [1].

Une autre forme énigmatique de toponyme slave est celle de Πρεσλόπ. M. Vasmer (p. 228) croit pouvoir le comparer au s.-cr, *Preslap*. Il aurait été préférable de le comparer au roum. *Prislóp*, *Prislopul* (distr. de Năsăud, Satu-Mare, Argeș, Mușcel, Prahova, Vâlcea) [2] ou plutôt au vocable géographique s.-cr. *Preslop* qui est assez répandu dans les pays serbes et croates (voir le Dictionnaire de L'Acad. yougosl. s. v. *Preslop* et *Prijeslop*). En bulgare aussi il y a deux mots topographiques qui rapellent les noms de lieux grecs, roumains et serbo-croates cités ci-dessus, *preslab*, *preslap* et *preslop*, *preslom* [3] dont le sens est identique à celui de s.-cr. *preslap*, notamment « col, passage entre deux montagnes; ligne de faîte » [4].

Les ressemblances entre la toponymie slave de la Grèce et celle de la Roumanie ne sont pas seulement apparentes. La nomenclature géographique d'origine slave des deux pays présente des caractères dialectaux presque identiques, notamment des caractères

[1] Les Saxons de Transylvanie appellent le même village *Gelt* (forme littéraire *Galt*)< allemand *galt* « infertile ». Les deux noms du même village ont donc à l'origine à peu près le même sens. M. W. Scheiner, dans *Balkan-Archiv*, II (1926), p. 55, donne comme étymologie des formes *Ungra*, *Ugra* le nom commun hongrois *ugar* « jachère » (sl.**ugarŭ*). Si j'ai bien compris M. Scheiner, les Hongrois auraient traduit la forme allemande *Galt* en appelant le village **Ugar* et les Roumains auraient emprunté le toponyme hongrois en y ajoutant un *-a*. La forme roumaine **Ugra* (qui a été reprise par les Hongrois sous la forme *Ugra*) aurait ensuite subi l'attraction de *ungur* « hongrois » et serait devenue *Ungra*. J'avoue que je ne peux pas m'expliquer l'*a* final et la syncope de l'*a* de la deuxième syllabe du mot **ugarŭ* dans les formes Οὔγγρα, *Ungra* et *Ugra*. Si le roum. *Ungra* a éprouvé l'attraction de *ungur*, quel a été le mot dont l'attraction a pu avoir comme résultat la forme Οὔγγρα?

[2] Le traitement *i* du ě slave est dû au fait que le ě était en position atone (cf. sl. **prěsěka*< roum. *prisácă*, sl. **prěmŭždije*< roum. *priméjdie*), voir *Dacoromania* X, p. 270 et suiv. Cf. aussi Iordan, *ouvr. cité*, p. 216. Pour l'étymologie de **prěslopŭ*, voir Miklosich, *Die Bildung der slav. Personen- und Ortsnamen*, Heidelberg, 1927, p. 303 (221) et surtout le Dictionnaire de l'Académie yougoslave, s. v. *Preslop* et *Preslap*.

[3] Voir St. Mladenov, *Etimologičen i pravopisen rečnik na bălgarskija knižoven ezik*, Sofia, 1941, s. v.

[4] Pour l'extension de **prsĕlopŭ* dans les Carpathes voir Drăganu, *Românii în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și a onomasticei* (Les Roumains auxI X^e—XIV^e siècles d'après la toponymie et l'onomastique), Bucarest, 1933, p. 210, 394, 472; id., *Toponimie și istorie*, Cluj, 1928, p. 95 et D. Crânjală, *Rumunské vlivy v Karpatech*, Prague, 1938, pp. 89, 93, 94, 363.

www.cimec.ro

bulgares [1]. Cependant pour la Roumanie il faut tenir compte des colonisations plus récentes serbe (dans l'Ouest) et petite russe (dans l'Est) [2].

D'une grande importance pour la méthode me paraît la différence que fait M. Vasmer entre les toponymes de formation slave et les toponymes de formation grecque reposant sur des noms communs ou noms propres grecs d'origine slave [3]. En effet beaucoup de noms de lieux de la Grèce ont pu être formés par les Grecs à l'aide d'éléments tirés du stoc des mots d'origine slave des parlers grecs. Ainsi Βούζι, Γκουσταρίτσα, Γρανίτσα, Μπουστερή, Λογγός, Λογγίτσι, Μαγούλα, etc. ont à leur base les appellatifs grecs βούζι, γουστερίτσα, γρανίτσα, μπιστερή, λόγγος, μαγούλα, etc. < sl. **Bŭzŭ*, **guščerica*, bulg. *granica*, *peštera*, sl. **lǫgŭ*, **mogyla*, etc. [4]. J'y ajouterais aussi Μπρούφλιανη, (p. 107) qui n'est peut-être que le gr. μπρούσλιανη « lierre » < bulg. *brăšljan* « id. » (p. 251).

Comme le roumain a beaucoup plus d'éléments d'origine slave que le grec, le nombre des toponymes formés par les Roumains à l'aide de mots ou de noms propres roumains d'origine slave est beaucoup plus grand que celui des toponymes grecs d'apparence slave mais de formation grecque. Ainsi les noms de lieux roumains *Lunca*, *Dumbrava*, *Dumbrăviţa*, *Izvor*, *Poiana*, *Peştera*, *Slatina*, *Laz*, *Ponor*, *Vârtop*, *Ostrov*, *Topliţa*, etc., etc. qu'on trouve par dizaines dans les pays roumains, ont été créés par des Roumains. Naturellement, à l'exception des cas où le suffixe roumain ajouté à une base slave indique indubitablement l'origine roumaine du toponyme, on ne

[1] Vasmer, p. 319 et suiv.; E. Petrovici, *Daco-slava*, dans *Dacoromania*, X, p. 264 et suiv. M. A. M. Selišćev, dans *Slavjanskoe naselenie v Albanii*, Sofia, 1931, p. 245, donne le nom de « *slavjane dakijskomizijskie* » aux Slaves qui se sont établis — au VII^e siècle — en Dacie et en Mésie. C'est la même vague slave qui a déferlé aussi sur la Macédoine, l'Albanie et la Grèce.

[2] *Dacoromania*, X, 250 et suiv.

Si les toponymes slaves de Grèce présentent des caractères bulgares, on pourrait se demander pourquoi M. Vasmer compare les formes grecques d'habitude d'abord aux formes serbo-croates et seulement en deuxième lieu aux formes bulgares. Ainsi par exemple à la page 80, M. Vasmer fait précéder le s.-cr. *stôg* au bulg. *stog*, à la p. 92 le s.-cr. *Lukavica* au *Lŭkavica*, à la p. 120 le s.-cr. *topòla* au bulg. *topóla*, etc. etc. On devrait citer en premier lieu la forme bulgare, ensuite les formes serbo-croate, slovène, etc.

[3] Cf. p. 9: « Das durch Griechen verbreitete slavische Namengut muss von dem unmittelbar auf Slaven zurück gehenden geschieden werden ».

[4] Voir Vasmer, pp. 310—313.

www.cimec.ro

peut jamais exclure la possibilité qu'un pareil nom de lieu ait été donné par des Slaves [1].

Les noms de lieux en dernière analyse d'origine slave en Grèce peuvent être dus aussi à l'intermédiaire de la population albanaise ou roumaine. Pourquoi alors M. Vasmer ne croit pas que Βορτόπια, Βορτόπι aient été formés par des Vlaques? [2]. Il est vrai que le mot roumain *vîrtop* est d'origine slave, cela n'empêchera pas les Roumains de nommer un endroit quelconque *Vîrtop*. L'intermédiaire roumain est donc possible [3].

Pour les noms géographiques slaves de Roumanie aussi il faut souvent poser le problème par quelle filière a passé la forme actuelle d'un toponyme quelconque. Ainsi la forme roumaine *Orbou* (nom d'un village du distr. de Sălaj) ne dérive pas directement du slave **Vrĭbovo*; l'aspect phonétique de ce toponyme est dû à la filière hongroise: *Orbó*. Le sl. **Vrĭbovo* a donné en roumain, sans intermédiaire hongrois, *Gîrbova* (trois villages et cours d'eau dans les distr. de Sibiu et Alba) et *Gîrboviţa* (distr. d'Alba). Le *g* initial de ces formes est dû sans doute à une dissimilation (*v - v > g - v*) ou bien à l'attraction du mot *gîrbov* « voûté » < sl. **grŭbavŭ* [4].

En revanche, des formes hongroises comme hongr. *Glimboka* (distr. de Sibiu), hongr. *Gladna* (deux villages dans le distr. de Severin), hongr. *Lapusnik* (distr. de Caraş et de Severin) etc. sont empruntées au roumain: roum. *Glîmboaca*, *Gladna*, *Lăpuşnic* < sl. **Glǫboka*, **Gladĭna*, **Lapušĭnikŭ* [5]. Il est évident que la toponymie

[1] *Dacoromania*, X, p. 240 et suiv.

Il me semble tout à fait contraire à la bonne méthode de considérer les toponymes roumains de ce genre comme slaves sans faire la moindre allusion au fait que les noms communs qui sont à leur base existent dans les parlers roumains. Cf. ci-dessus, p. 2, la note concernant le travail de M. Iliev. L'erreur est encore plus évidente dans le cas des toponymes formés par des suffixes roumains: *Vîlcăneşti*, *Stăneasca*, *Siliştioara*, *Podişor*, *Osebiţi*, *Drăgăneasa*, *Colibaşi*, *Stejărei*, *Stoienoaia*, *Şipoţel*, *Gunoios*, *Gîrluţa*, etc. etc.

[2] Voir p. 24: « Es ist aber nicht glaubhaft, trotz Sulis, dass sie durch Vlachen vermittelt sind, da das entsprechende vlachische Wort selbst slavischer Herkunft sein muss ».

[3] M. Vasmer lui-même (p. 80) admet pour *Grebani* l'intermédiaire vénitien, quoique le mot vénitien soit à son tour d'origine slave.

[4] Voir *Balkan-Archiv*, I, p. 10. M. Scheiner (*Balkan-Archiv*, II, p. 151) suppose à tort que la forme roumaine *Gîrbova* a passé par la filière hongroise *Orbó*.

[5] Cf. le toponyme s.-cr. *Lapušnik* (*Rečnik Mesta*, Beograd, 1925, vol. II, p. 232).

www.cimec.ro

slave de Transylvanie prise par les Roumains directement aux Slaves (cf. roum. *Bălgrad* - hongr. *Gyulafehérvár*, roum. *Târnava* - hongr. *Küküllő*, etc., etc. prouve qu'il y a existé, avant l'arrivée des Hongrois, une symbiose slavo-roumaine [1].

Des noms de lieux d'origine slave peuvent être repris par une population slave colonisée plus tard dans une région où des Slaves disparus ont laissé des vestiges dans la toponymie. C'est le cas de quelques régions de la Macédoine (voir Vasmer, p. 178 et suiv.).

En Roumanie aussi il y a des colonies slaves plus récentes qui — naturellement — ont repris la nomenclature géographique slave des Roumains. Contentons-nous d'un seul exemple. Le nom de village roum. *Dolaț* < sl. **Dolĭcĭ* a un aspect phonétique serbo-croate à cause du traitement *ĭ* > s.cr. *a*. Je l'ai donc considéré d'origine serbe (voir *Dacoromania*, X, p. 259 et suiv.). Cependant le toponyme est attesté dès 1343 sous la forme *Dowch* (*Docz* en 1483, *Dolcz* en 1489) [2], par conséquent d'avant la colonisation serbe du Banat occidental qui n'a commencé qu'au XV^e siècle [3]. Les Serbes n'ont pu entendre lors de leur arrivée dans le Banat (XV^e—XVIII^e siècles) que la forme roumaine *Dolț* ou la forme hongroise *Dolcz*, *Dócz*. De la forme roumaine ou hongroise qui reposent sur les cas obliques de **Dolĭcĭ* (gén. **Dolca*, dat. **Dolcu*, etc.), ils ont refait la forme serbe moderne *Dolac* qui a été adopté par les officialités autrichienne, hongroise et roumaine.

Souvent un toponyme slave en Grèce en explique un de Roumanie et inversement. Ainsi M. Vasmer se demande (p. 90—91) si Ζγκάρι repose sur sl. *Sŭgarŭ* ou bien sur sl. **Izgarŭ*. Le nom de village *Izgar* du district de Severin fait pencher la balance pour ce dernier.

[1] Voir D r ă g a n u, *Rom. în v. IX—XIV*, *ouvr. cité*, pp. 435, 499, 506, 559; E. P e t r o v i c i, *Dacoromania*, X, 267, 276. Pour le district de Bihor, M. S c h w a r t z suppose, dans *Südost-Forschungen*, VII, p. 713, une colonisation roumaine plus ancienne que le XII^e siècle, époque à laquelle les Slaves ont disparu de la région, « denn sonst ist eine Übernahme der slawischen Orts- und Personennamen nicht zu erklären ».

[2] Voir C s á n k i D., *Magyarország történelmi földrajza*, Budapest, vol. II (1894), p. 34. La forme populaire de ce nom de lieu est *Dolț*. L'administration emploie *Dolaț* qui n'est que l'ancienne forme officielle hongroise *Dolácz* (changée en 1910 en *Docz*) < serbe *Dolac*.

[3] S. D r a g o m i r, *Vechimea elementului românesc și colonizările streine în Banat* (L'ancienneté de l'élément roumain et les colonisations étrangères dans le Banat), extrait de *Anuarul Inst. de Ist. Naț.*, Cluj, 1924, p. 8.

www.cimec.ro

M. Vasmer ne trouve pas de forme bulgare ou serbo-croate correspondante au slovène *drn*, russe *dërn*, qui doit être mise à la base de Δερνίτσα (p. 104). Dans le district de Bihor il y a deux villages, roum. *Derna* et *Dernişoara* (hongr. *Felsőderna*, *Alsóderna*) et un ruisseau, roum. hongr. *Derna*, dont le nom pourrait être considéré comme appartenant à un parler de caractère slave méridional [1].

La labialisation d'un *e* précédé de la mi-occlusive *č* dans Τζιουμέρκα, Τζουμέρνικον < sl. **Čemeriika*, **Čemerĭnikŭ* se retrouve aussi dans un toponyme roumain ayant la même étymologie, *Ciumărna* [2] (distr. de Sălaj (< sl. **Čemerĭna* . D'ailleurs la même forme avec labialisation de l'e existe aussi en Bulgarie [3]. Il est possible que les Grecs et les Roumains aient emprunté les formes déjà labialisées.

Pour Τοπάλοβον (p. 222), cf. les formes roumaines *Topal* (distr. de Tighina et *Topalu* (distr. de Constanța). Il s'agit sans doute d'un nom de personne et non pas de l'adj. sl. *toplŭ* comme l'enseigne M. I. Iordan [4].

Le problème des établissements slaves en Grèce et en Roumanie au moyen-âge ne présente pas cependant que des analogies. On sait par exemple que, malgré le nombre assez considérable des Slaves disparus au sein du peuple grec, l'influence slave sur la langue grecque est sans importance, En aucun cas elle ne peut pas être comparée à l'influence qu'à subie le roumain de la part des parlers slaves. L'explication de cette différence est facile à donner. En Grèce, les Slaves n'ont jamais pu prendre et occuper les villes où la civilisation byzantine a continué de fleurir. Il est tout naturel qu'une langue de grand prestige comme le grec — parlée par des citadins possédant une culture à laquelle ne peut pas être comparée la civilisation primitive et archaïque des conquérants venus du Nord — n'ait subi qu'en une faible mesure l'influence des parlers slaves. Le roumain au contraire était en état d'infériorité par rapport au slave; c'était la langue d'une population instable de bergers et d'agriculteurs [5], dépourvue de tout prestige, tandis que le slave était la langue des chefs, plus tard celle de l'État et de l'Église [6].

[1] Voir E. Moor, ZONF, VI, pp. 20, 122.
[2] Hongr. *Csömörlő*.
[3] Voir Čankov, *ouvr. cité*, p. 326 *Čumerna*.
[4] Voir Iordan, *ouvr. cité*, p. 40.
[5] Koch, *ouvr. cit., lieu cit.*
[6] *Dacoromania*, X, p. 130 et suiv.

www.cimec.ro

En Grèce, la dénationalisation des Slaves s'est faite en partant des villes de la côte orientale vers les régions montagneuses du centre et vers la côte occidentale dépourvue de villes importantes [1]. En Roumanie, la romanisation du pays s'est effectuée par la descente lente et irrésistible des montagnards roumains de leurs nids carpathiques vers les vallées et les dépressions du centre de la Transylvanie et vers les plateaux et les plaines qui entourent la couronne montagneuse de la Dacie [2].

ÉMILE PETROVICI
Professeur à l'Université de Cluj

[1] Vasmer, *ouvr. cit*,. p. 324 et suiv.

[2] E. Petrovici, *Siebenbürgen als Kernland der nordlich der Donau gesprochenen rumänischen Mundarten*, dans *Siebenbürgen*, Bucarest 1943.

www.cimec.ro

VESTIGES DES PARLERS SLAVES REMPLACÉS PAR LE ROUMAIN[1]

II

POJOGA

Le nom de village *Pojoga* (district de Severin) serait, d'après M. János Melich (*A honfoglaláskori Magyarország*, Budapest 1925, p. 96 et suiv.) d'origine slave méridionale. Ce toponyme aurait passé en roumain par la filière hongroise. Une forme slave méridionale non attestée **Pozĕga* (< **pozĕga* « endroit défriché par le feu ») aurait donné en hongrois *Poszoga* [2] et cette forme aurait été empruntée par les Roumains aux Hongrois.

Cependant la forme roumaine est passée directement du slave en roumain. Les toponymes *Pojorîta* des districts de Dâmbovița, Suceava et Tecuci et *Pojorîtele* du district de Teleorman, que M. Iorgu Iordan (*Rumänische Toponomastik*, Bonn - Leipzig 1924, p. 127, 230, 263 explique par le participe passé **pojorît* (du verbe disparu **pojorăsc* < **pojărăsc* « brûler, incendier », < *pojar* « feu, incendie » < sl. *požarŭ* « id. »), prouvent que le nom de lieu *Pojoga* doit sa forme à un développement phonétique roumain. Le *a* accentué du nom *pojar* en perdant l'accent est devenu *ă* (**pojărăsc*); cet *ă* s'est ensuite assimilé à l'*o* de la syllabe initiale qui portait un accent secondaire (*ȯ - ă* > *ȯ - o*). De même dans la forme **Pojega*, le *e* précédé d'une chuintante est devenu d'abord *ă*[3] (**Pojăga*) et

[1] Voir *Balcania*, VI, p. 489 et suiv.

[2] Voir Dezö Csánki, *Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak korában*, Budapest, 1890—1913, vol. I, p. 777 et vol. V, p. 129: *Posga*, *Posoga*, *Pasega* (1366, 1455, 1468).

[3] Cette « loi phonétique », d'après laquelle le *e* et le *i* passent à *ă* et à *î* après chuintante est valable dans la plupart des parlers daco-roumains et dans celui du Banat aussi. Cf. S. Pop, *Micul Atlas linguistic român*, partea I (ALRMI), vol. I, carte no. 93 et 205.

www.cimec.ro

ensuite *o* par l'action assimilatrice du *o* de la première syllabe. C'est plutôt la forme hongroise *Pozsoga* qui est empruntée au roumain et non inversement, car en hongrois on s'attendrait à une forme **Pazsaga* [1].

M. Melich suppose que la forme **požega* a existé dans les parlers slaves du Sud, car il y a un toponyme *Požega* en Slavonie et un autre en Serbie [2]. Les Slaves du Sud qui se seraient établis aux XIII^e^—XIV^e^ siècle dans le Nord du Banat auraient fondé le village de *Požega* et lui auraient donné le nom. Cependant les documents ne parlent d'aucune colonisation slave dans le Nord du Banat avant le XV^e^ siècle [3]. Le toponyme *Požega* [4] provient donc de cette population « daco-slave » du Nord du Banat dont le parler présentait des traits « bulgares ». Ainsi les noms de lieux roum. *Glîmboca* (< sl. **Glǫboka*), roum. *Mîtniç* (< sl. **Mǫtĭnikŭ*), roum. *Bucoveț* (< sl. **Bukovĭcĭ*), etc. situés non loin de Pojoga, par le traitement *ǫ* > *în*, *ĭ* et *ĭ* (jer mou) > *e*, sont nettement bulgares [5]. Dans ce parler « daco-slave » du Nord du Banat a dû donc exister l'appellatif **požega* au sens de « lieu défriché par le feu » [6]. M. Melich (*ouvr. cité*, p. 96) remarque que cet appellatif ne se rencontre aujourd'hui

[1] Le village de *Pojoga* se trouve entre les villages de *Căprioara* (hongr. *Kapriora*), attesté en 1337 sous la forme *Caprewar*, et *Sălciva* (hongr. *Szelcsova*), attesté en 1455 et 1468 sous les formes *Zacswa*, *Zalchwa*. Or ces deux noms de lieux sont de formation roumaine: *căprioară* « chevreuil », (apă) *sălcie* « (eau) ayant un goût saumâtre », cf. *Balkan-Archiv*, I, p. 24 et III, p. 67.

[2] Le dictionnaire de l'Académie yougoslave de Zagreb (*Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika na svijet izdaje Jugoslavenska Akademija Znanosti i Umjetnosti*) connaît cependant une forme *požega*, attestée d'ailleurs une seule fois, ayant le sens de « chaleur du soleil ». D'après *Rječnik Mjesta*, Beograd, 1925, vol. II, p. 326, il y a en Yougoslavie quatre localités du nom de *Požega* dans les districts d'Užice, Maribor, Čačak et Osijek, et une autre du nom de *Požegina*, dans le district d'Užice.

[3] Les « sclaui distrîctus de Lippua » (roum. *Lipova*, hongr. mod. *Lippa*) sont peut-être les descendants de l'ancienne population slave de la région roumainisée seulement au cours du XIV^e^ siècle. Cf. E. Petrovici, *Dacoromania*, X, p. 247 et suiv.

[4] Le nom de **Požega* a été appliqué d'abord à un lieu dit; ce n'est que plus tard qu'a été crée un village dans cette clairière défrichée par le feu.

[5] Cf. *Dacoromania*, X, p. 246 et suiv., p. 259 et suiv.

[6] En petit-russe *požéha* « incendie, feu », en grand-russe *požega* « id. », en polonais *pozoga* « action de mettre le feu, d'allumer un incendie, de détruire par le feu ».

www.cimec.ro

qu'en russe et en polonais [1]. Dans une époque reculée, l'aire du mot **požega* s'étendait sans doute, en couvrant la Transylvanie, le Bihor et le Banat aussi, jusqu'en Serbie, en Slavonie et en Slovénie où se trouvent les localités appelées *Požega* et *Požegina*. D'ailleurs, même si le mot ne se retrouvait pas dans les parlers slaves du Sud, il n'y aurait rien d'étonnant de trouver dans les parlers de caractère « bulgare » de la Dacie des faits qui nous rappellent tantôt les langues slaves de l'Est, tantôt celles de l'Ouest [2].

PAINJINĂ

Dans le village de Prundul-Bârgăului (district de Năsăud), j'ai noté la forme *paĭnjini* (pl.) [3] désignant les deux ou plusieurs paires de perches qui pendent du sommet de la meule de foin sur ses côtés pour retenir le foin. L'étymologie de ce mot est sans aucun doute le sl. **paǫzina* qui explique les formes s.-cr. *pȁuzina* (*ṕäuzina*) « perche qu'on met sur le foin qu'on transporte dans un char », slovène *pavozína* « bâton », ucr. *pauzyna* « perche », hongr. *pózna* « perche » [4].

Le mot est connu aussi dans d'autres régions de la Transylvanie et du Banat. Ainsi par ex. dans le Banat où il a la forme *păunjeni*, *panjăni* présentant le même sens [5] et dans le district d'Hunedoara, village de Clopotiva, sous la forme *păunji* [6] désignant les perches qui pendent sur le chaume des maisons.

---

[1] Le parler slave du district de Bihor a connu aussi ce mot. Dans un document de 1508, le nom d'un village — qui s'est confondu avec le village actuel de Ceișoara — est noté *Posga*. Voir ci-dessus p. 475 note 2.

[2] Jagić considérait le dialecte slave de Dacie comme un chaînon intermédiaire entre les parlers bulgares et les parlers petits-russes (*Die Kultur der Gegenwart*, Teil I, Abteilung IX, Berlin-Leipzig, 1908, p. 6): « Durch die allmähliche Rumänisierung der dakischen Slawen, die in Siebenbürgen, Bukowina und Walachei ansässig waren, war das Band zerissen, das einst die östlichen Südslawen, nach heutiger Benennung Bulgaren, mit den südlichen Ostslawen (den Stämmen wie Tiverci, Uliči) verknüpfte ».

[3] E. Petrovici, *Texte dialectale* (*ALRT.*, II), Sibiu-Leipzig, 1943, p. 98, ligne 8.

[4] Miklosich, *Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen*, Vienne, 1886, s. v. *enz.*

[5] Costin, *Graiul bănățean*, II, Turnu-Severin, 1934, p. 146, 148.

[6] *Clopotiva, un sat din Hațeg*, Bucarest, s. a., vol. I, fig. 18 et 91.

www.cimec.ro

Il a dû y avoir deux formes primitives roumaines: **păunzină* et **păinzină*. Le *j* (= *ž*) des formes actuelles est dû à l'influence de *painjină* « toile d'araignée » < sl. **pajǫžina* (cf. bulg. *pajažina*). Le traitement *in* de *ǫ* prouve que dans un des prototypes slaves du mot roumain la nasale a été précédée d'un élément palatal: cf. sl. **pajǫgŭ* > roum. *paing* « araignée », sl. **pajǫžina* (bulg. *pajažina*) > roum. *painjină* « toile d'araignée », sl. **Jǫdolŭ* > roum. *Indol* « nom de village [1]. L'un des prototypes « daco-slaves » du mot roumain a été par conséquent **pajǫzina*. Le slave de Dacie, d'ailleurs tout comme celui de Mésie, évitait l'hiatus entre *a* et *ǫ* par un *j*. Cf. **pajǫgu* [2], **pajǫžina*, bulg. *pajak*, *pajažina*. (Cf. aussi slovène *pajok*, *pajčina*, pol. *pająk*, *pajeczyma*). Au slovène *pavok*, *pavočina*, s.-cr. *pauk*, *paučina*, tchèque *pavouk*, *pavučina*, russe *pauk*, *pautina*, ucr. *pau.:*, *pavuk*, *paučyna*, *pavučyna* correspond l'autre prototype « daco-slave » **paǫzina* > roum. *păunjenă*.

L'aire de **paǫzina* (**pajǫzina*) a donc couvert les pays slovènes, serbo-croates, le Banat, la Transylvanie, peut-être aussi la plaine hongroise [3] et les territoires ucrainiens. Comme dans le cas de **požega* dont nous venons de nous occuper, là aussi le « daco-slave », tout en faisant partie du groupe des parlers slaves « daco-mésiques » auquel il est rattaché par un grand nombre de lignes d'isoglosse, représente le chaînon intermédiaire qui relie les parlers slaves du Sud aux parlers slaves de l'Est. Comme pour **požega*, pour **paǫzina* (**pajǫzina*) aussi la ligne d'isoglosse réunit les parlers serbo-croates « daco-slaves » et ucrainiens en laissant de côté les parlers bulgares.

ZADIE

Le tablier s'appelle, dans les régions nord-ouest du territoire linguistique roumain, *zădie*. Ce mot a été expliqué par N. Drăganu dans *Dacoromania*, I, pp. 306—307. Ce serait le russe (ru-

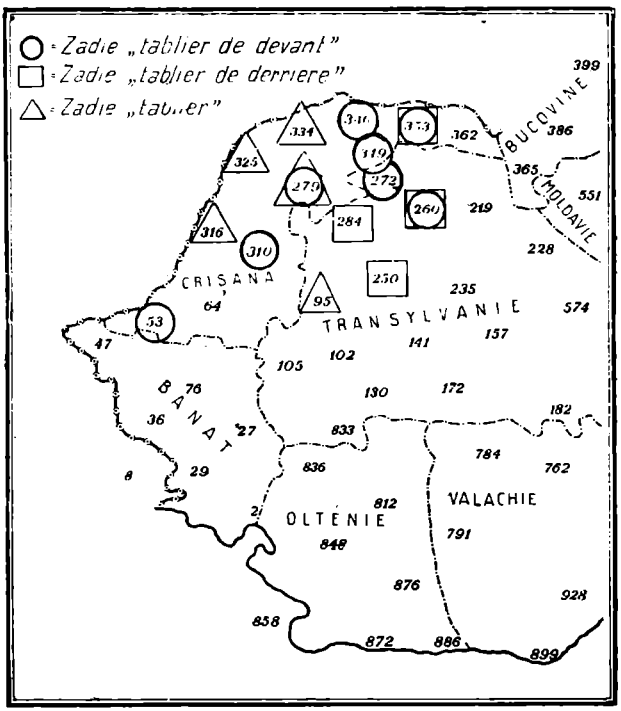
[1] Cf. *DR.*, X, p. 236.

[2] Les formes roumaines *paing*, *paingăn*, *painjin*, *păianjen*, *păiajen* « araignée », *painjină*, *painjiniş* «toile d'araignée » font supposer que la forme « daco-slave » du nom de l'araignée était **pajogŭ*. D'ailleurs le *ž* de la forme bulgare *pajažina* « toile d'araignée », en face de *pajačina*, montre aussi que dans le slave « daco-mésique » il y avait une forme à *g* de ce mot.

[3] D'après Miklosich (*ibid.* et *Die slavischen Elemente im Magyarischen*, IIe éd., Vienne-Teschen, 1884, p. 100) le hongr. *pózna* est un emprunt petit-russe. Il peut cependant reposer aussi sur **paǫzina*< (cf. sl. **paǫkŭ*< hongr. *pók* « araignée », *Rocznik Slawistyczny*, XI, p. 193). A. Horger, dans *Magyar Nyelv*, XXVI, p. 193.

www.cimec.ro

thène) *zadnij* adj. « de derrière ». *Zadie* a désigné d'abord — et désigne encore dans la région de Năsăud [1] et dans les parlers des points 250 (Petreștii-de-Jos, district de Turda), 260 (Beclean, district du Someș) et 284 (Sânmihaiul-Almașului, district de Cluj (de l'ALR [2] — le tablier de derrière que portent les paysannes roumaines dans la plupart des régions de la Roumanie. Ce n'est qu'ensuite qu'il a pris le sens de « tablier » en général [3]. D'ailleurs, comme l'a très justement remarqué N. Drăganu, en ucrainien il y a un nom dé-



rivé de *zadnij*, notamment *zádnyća*, qui a le même sens de « tablier de derrière » que le mot roumain *zadie* [4].

[1] Cf. Drăganu, *ibid.*

[2] Voir la carte ci-jointe no. 1.

[3] Cf. aussi Skok, dans *Slavia*, IV, p. 336; Candrea-Adamescu, *Dicționarul enciclopedic ilustrat*, s. v. et Scriban, *Dicționarul limbii românești*, s. v.

[4] La *zádnyća* s'oppose à la *poperédnyća* « tablier de devant » (cf. Hrinčenko, *Slovar ukrainskago jazyka*, Kiev, 1907, s. v. *zádnyća*).

www.cimec.ro

La carte ci-jointe No. 1 qui montre dans quelles régions s'emploie le mot *zadie* au sens de « tablier, tablier de derrière, tablier de devant » nous fait douter de l'origine « ruthène » de ce mot. En effet, l'aire des éléments ucrainiens recouvre d'habitude les régions orientales du territoire roumain: Bessarabie, Bucovine et Moldavie [1].

Parfois l'aire d'un élément petit-russe dépasse la frontière de la Transylvanie et s'étend aussi sur les régions orientales et septentrionales de cette province jusqu'à la frontière nord-ouest du territoire linguistique roumain, comme par ex. pour les mots *bortă* « trou, carie des dents » < ucr. *borta*, *bort* et *cori* « rougeole » < ucr. *kir*, *koru* (russe *kor'* (« id. ») [2]. D'habitude cependant un élément petit-russe ne s'est pas répandu à l'ouest des Carpathes [3]. Et même si ce cas se présente, d'ailleurs assez rarement, ce n'est que sur une aire relativement peu étendue en comparaison avec celle de l'est des Carpathes qui comprend le plus souvent la Moldavie, la Bucovine et la Bessarabie. Je ne connais pas un autre exemple d'un élément petit-russe dont l'aire soit réduite au coin nord-ouest du territoire linguistique roumain sans passer aussi à l'est des Carpathes. Tout au plus trouve-t-on des éléments ruthènes dans le parler roumain du Maramureș et de Țara Oașului mais l'aire de ceux-là ne dépasse pas les limites de ces régions. Ainsi l'aire du mot *cușăiesc* « je goûte » < ucr. *kúšaty*: ALRM I, vol. I, carte 125. (Cf. Ernst Gamillscheg, *Über die Herkunft der Rumänen*, Berlin 1940, p. 11, tirage à part de *Jahrbuch der Preusz. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1940).

[1] Cf. S. Puşcariu, *Limba română*, I, Bucarest, 1940, pp. 293—294 et les cartes 14 (pp. 200—201); E. Petrovici, dans *Siebenbürgen*, Bucarest, 1943, I, p. 313 et dans *Dacoromania*, X, p. 274.

[2] *ALRM.*, vol. I, carte 74 et *ALRM.*, I, vol. I, carte 160. Cf. G. Reichenkron, *Der rumänische Sprachatlas und seine Bedeutung für die Slavistik*, dans *Zeitschrift für slavische Philologie*, XVII, pp. 144, et 147 et suiv.

[3] Cf. *ALRM.*, I, vo. I, carte 68 (*plămâni albe*, *maierele albe*, « poumons », calqué sur ucr. *potrux bilyj* « id. »; carte 69 (*maiu negru*, *maieră neagră*, *plămâni negre* « foie », calqué sur ucr. *potrux čornyj* « id. », cf. B. Cazacu, *Les dénominations roumaines du foie et des poumons d'après l'ALR.*, dans *Bulletin Linguistique*, IX, p. 89); carte 184 (*lip*, *lep* « crasse » < ucr. *lip* « argile »); *ALRM.*, II, vol. I, carte 258 (*buhaiu* « instrument imitant le beuglement du boeuf » < ucr. buhaj « taureau »); *lănțuh* « chaine » ucr. *lancúh* « id. »); etc. Pour les éléments ucrainiens en roumain voir H. Brüske, dans *Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig*, XXVI—XXIX, p. 1 et suiv. et D. Scheludko, dans *Balkan-Archiv*, I, p. 153 et suiv.

www.cimec.ro

Le mot *zadie* ne peut pas être par conséquent d'origine ucrainienne (« ruthène »). Son aire correspond au territoire du sous-dialecte daco-roumain du Nord-Ouest dont le noyau a dû se trouver dans les montagnes qui séparent la Transylvanie de la plaine de la Tisa [1]. Ce sont les Slaves qui ont vécu, mélangés aux Roumains, dans cette région montagneuse du Nord-Ouest de la Transylvanie qui ont appelé le tablier de derrière *zadńa* (sc. *sukńa*) [2]. Ces Slaves, comme le montrent les noms de lieux qui proviennent d'eux (par ex. *Moigrad* < sl. **Mojigradŭ*, *Pocioveliște* < sl. **Počivalište*, *Indol* < sl. **Jędolŭ*, *Prislop* < sl. **Prěslopŭ*, *Măhaciu* < sl. **Mŭxači*, *Bozna* < sl. **Bŭzńa*, *Ciumărna* < sl. **Čemerńa*, etc., etc., cf. E. Petrovici, *Dacoromania*, X, p. 242 et suiv.) ont parlé un dialecte slave méridional présentant des caractères « bulgares ». C'est de ce parler « daco-slave » du Nord-Ouest de la Transylvanie que les Roumains ont emprunté le mot *zadie* < daco-slave **zadńa* [3].

PÎȘCĂV « (PAIN) MOISI »

Cet adjectif est répandu, comme le montre l'ALR, dans le Nord du Banat [4]. Je le connais de mon village natal, Toracul-Mic (district de Torontal dans le Banat yougoslave), où on dit *pită pîșcavă* « pain moisi ». Le dictionnaire de Candrea-Adamescu (*Dicționarul enciclopedic ilustrat « Cartea Românească »*) connaît un verbe *a se pășcăvi* « s'altérer (se dit dans le Banat du fromage quand il se couvre de moisissure ») [5].

Cet adjectif rappelle les radicaux slaves *pŭx-* et *pax-*, le premier au sens de « souffler » et le second au sens de « souffler, dégager une odeur » [6]. Le sens primitif des deux radicaux a été celui

[1] Cf. E. Petrovici, dans *Transilvania*, 72, pp. 102—106 et pp. 515—558; *Dacoromania*, X, p. 121 et suiv.; *Siebenbürgen, ouvr. cité*, p. 311.

[2] Cf. Skok, dans *Slavia*, IV, p. 336.

[3] Le groupe *d* + *ń*, inusité en roumain, a été réduit à *d* + *i*.

[4] *ALR.*, II, vol. I, p. 7, question (6847) et *ALRM.*, II, vol.1, carte 22, points 47, 76.

[5] Dans le parler de mon village natal on prononce *a să pîșcăvi*. Cf. aussi Lucian Costin, *Graiul bănățean*, I, Timișoara, 1926, p. 155: a se *păscăvi*, a se *împășcăvi*.

[6] Cf. bulg. *păham, păhvam, da păhna, păhnuvam* « respirer à peine », *păhtja* « haleter », *păškam* « respirer péniblement, gémir » (Miklosich, *Etym. Wörterb. d. sl. Spr.*, s. v. *pŭch-*),s.-cr. *pahati, paškati*, russe *paxnut'*, ucr. *pachaty*, tchèque *páchnouti*, pol. *pachnąć* « dégager une odeur ».

www.cimec.ro

de « souffler ». On peut supposer que dans le parler slave d'où provient le mot roumain *pîşcăv*, la base *pŭx-* a pris aussi le sens de « dégager une odeur », tout comme *pax-* (et comme *dŭx-*)[1]. Le prototype slave de l'adjectif roumain dont nous nous occupons a été **pŭšĭkavŭ* au sens de « puant, (aliment) altéré, moisi ».

Le traitement du jer dans les mots *pîşcăv*, *a se pîşcăvi*, *păşcăvi* est celui que l'on constate dans les autres éléments slaves du roumain[2]. L'aire des formes *pîşcăv*, *a se pîşcăvi* coïncide à peu près avec celle du mot *voreţ* « cour »[3]. Le traitement *ă*, *î* du jer dur (*ŭ*) et *e* du jer mou (*ĭ*) est un indice sûr que le parler « daco-slave » du Nord du Banat présentait des traits « bulgares »[4]. Ce n'est qu'à partir du XV^e^ siècle qu'y apparaissent des Slaves présentant dans leur parler des traits « serbes »[5].

OBREJA

Dans l'étude intitulée *Cheie pentru înţelegerea continuităţii noastre în Dacia, prin limbă şi toponimie* (Clef pour l'intelligence de notre continuité en Dacie, par la langue et la toponymie), parue dans *Geopolitica şi geoistoria*, Bucarest, III (1944), pp. 13 et suiv., M. G. Giuglea affirme (p. 62) que dans le Nord de la Transylvanie, notamment dans le district de Năsăud, la toponymie d'origine slave démontre qu'il n'y a pas eu de population slave agricole ou, du moins, qu'elle n'a pas laissé de traces dans la toponymie. L'argument qu'il invoque à l'appui de sa thèse est le manque, dans cette contrée, de la dénomination géographique *Obreja* qui signifierait, d'après l'auteur, « versant d'une montagne ou d'une colline exposé au soleil, adret », correspondant slave du roum. *faţă* (qui s'oppose à *dos* « versant d'une montagne tourné au Nord, ubac »). Comme l'insolation d'un flanc de montagne intéresse particulièrement l'agriculteur, le manque du toponyme *Obreja* dans la ré-

[1] Pour le développement sémantique « souffle » < « odeur, puanteur » cf. Berneker, *Sl. etym. Wörterb.*, s. v. *dŭchŭ*.

[2] Cf. *vŭzduxŭ* < *văzduh*, *sŭvrŭšiti* < *săvîrşi*, *bŭtŭ* < *bît*, *bîtă*, *rŭtŭ* < *rît*, Densuşianu, *Hist. de la langue roum.*, I, p. 275. (Le jer dur présente aussi le traitement *o*: *dobytŭkŭ* < *dobitoc*, Rosetti, *Ist. l. rom.*, III, p. 52).

[3] Cf. *Dacoromania*, X, p. 341 et suiv.

[4] Cf. *Dacoromania*, X, p. 247 et suiv., 259. Cf. aussi E. Mór, *ZONF.*, VI, pp. 137, 138.

[5] Cf. *Dacoromania*, X, pp. 250, 255, 260.

www.cimec.ro

gion mentionnée plus haut prouverait l'absence dans le passé d'agriculteurs slaves dans ces parages.

Cependant cette argumentation est inacceptable pour plusieurs raisons bien probantes. D'abord un toponyme *Obreja* — plusieurs villages, dans toute la Roumanie, portent ce nom, notamment dans les districts d'Alba, Severin, Gorj, Râmnicul-Sărat (*Obrejița*) — n'est pas une preuve pour l'existence, dans le passé, d'une population slave dans la région, car ce nom de lieu peut être de formation roumaine, cf. roum. *obrejă*, *obrejie*, *obreajă*, *obreajie* « pente abrupte au bord d'une rivière; faîte d'une colline formé par le contact d'un plateau et d'une pente abrupte, d'habitude près d'une rivière; plateau (plaine située sur une colline ou sur une montagne); plaine inondable, etc. [1]. En second lieu, le sens primitif de ce vocable géographique, comme on peut se rendre compte aussi d'après les significations qu'il a en roumain, n'est pas celui de « adret » mais bien celui de « littoral, région au bord d'une rivière » [2]. En effet, l'étymologie de l'appellatif et du toponyme roumains est sl. *obrěžije*, qui est un dérivé de *bregŭ* « rive » formé à l'aide de la préposition *o-* (*ob-*) et du suffixe *-ije* [3].

Le dictionnaire de Candrea - Adamescu [4] donne le nom commun *obreaje* comme étant un emprunt fait au serbe. Cependant la répartition géographique de ce vocable topographique sur tout le territoire linguistique daco-roumain nous fait penser plutôt à un

[1] Cf. les dictionnaires de Scriban, Candrea-Adamescu, Damé, Const. Șăineanu.

Les deux villages appelés *Obreja* que je connais, c'est-à-dire celui du district d'Alba et celui du district de Severin, sont situés chacun sur un plateau qui domine, l'un la rivière Târnava et l'autre la rivière Bistra. Les autres *Obreja* ont sans doute le même site.

[2] Miklosich, *Lexicon palaeoslovenico-graeco-latinum: obrěžije* « littus ».

[3] Cf. *ob* + *vrŭxŭ* + *ije* < * *obrŭsije* < roum. *obîrșie* « source d'une rivière, vallée, origine ». Pour l'étymologie de *obrejă* voir les dictionnaires de Scriban, de Candrea-Adamescu et de Cihac. Dans ce dernier (*Dictionnaire d'étymologie daco-romane, Elements slaves, magyars, turcs, grecs-moderne et albanais*, Frankfort s. M., 1876, p. 449), le mot roumain est considéré — à tort — comme étant un dérivé de *vrŭxŭ*.

M. Giuglea a cru sans doute reconnaître, dans le toponyme *Obreja* le mot sl. *obrazŭ* « forme, figure, image, etc. » (> roum. *obraz* « visage, figure, face »). C'est ce qui explique pourquoi il le considère comme étant le correspondant slave du roum. *față* « adret ».

[4] *Dicționarul enciclopedic ilustrat* « *Cartea Românească* », București, 1931, s. v. *obreaje*.

www.cimec.ro

prototype « daco-slave ». L'aire de **obrěžije* réunissait les parlers serbo-croates et les parlers slaves de Dacie en laissant de côté les parlers bulgares [1].

L'adret et l'ubac sont désignés en slave méridional, le premier, par le terme de **prisoje*, **prisojĭ* (cf. bulg. *prisóe*, *prisój*, *prisójka prisójna*, s.-cr. *prìsoj*, *prìsojelt* le second, par celui de **osoje*, **osojĭ* (cf. bulg. *osóe*, *osój*, *osója*, *usója*, s.-cr. *òsoj*, *òsoje*). Pour pouvoir conclure qu'il n'y a pas de toponyme slave, dans la région de Năsăud, ayant trait à l'insolation des versants, M. Giuglea aurait dû chercher des noms de lieux rappelant les deux appellatifs slaves **prisojĭ* et **osojĭ*. Dans l'article suivant nous nous occuperons justement de quelques noms de lieux de la région de Năsăud appartenant à cette catégorie de toponymes.

OSOIU

Dans la liste des noms géographiques de la région de Năsăud publiée par M. Giuglea dans *Geopolitica şi geoistoria*, III, p. 45 et suiv., nous rencontrons plusieurs fois la dénomination géographique *Osoiu* : *Coasta Osoiului* (p. 45), *In Osoiu cel Mare* (p. 49), *Intre Osoie* (p. 50). Ce toponyme se retrouve aussi dans d'autres régions roumaines. Ainsi il y a en Roumanie plusieurs villages du nom de *Osoiu* (districts de Someş [2], Baia, Iaşi : deux villages). Une multitude de montagnes ou de collines sont appelés *Osoiu*, *Usoiu*, *Osoie*, *Osoielul*, *Dealul Osoiului*, *Coasta Osoilor*, *Curtea Osoilor*, *Vârful Osoii*, *Osoiul Curat*, *Osoiul Lung*, *Osoiul Petricelii*, *Usoiul Butii* [3]. Les formes *Osoiu*, *Osoie*, *Usoiu* reposent sur sl. **Osojĭ*, **Osoja*,

[1] Cf. plus haut l'article *Painjină*.

[2] Le village *Osoiu* du district de Someş s'appelle en hongrois *Aszó*. C'est le roum. *Osoiu* rapproché, par étymologie populaire, de l'appellatif hongrois *aszó* « vallis arida » (v. Gombocz-Melich, *Lexicon critico-etymologicum linguae hungaricae*, Budapest, 1914, fasc. I, p. 159 et suiv.). Si la forme primitive de ce nom de lieu avait été *Aszó*, la forme roumaine aurait dû être **Asău* (cf. hongr. *Hosszúaszó*< roum. *Hususău*, nom de village, distr. de Bihor, hongr. *Szarvaszó*< roum. *Sarasău*, nom de village, distr. de Maramureş, hongr. **Aszó* < roum. *Asău* « village et cours d'eau dans le district de Bacău »).

[3] On peut se rendre compte de la fréquence de ce vocable géographique en consultant les cartes militaires autrichiennes et roumaines, de même que *Marele Dicţionar Geografic al României*, I—V, Bucarest, 1898—1902. J'en ai compté une cinquantaine.

www.cimec.ro

**Osojĭ*, ce que M. Giuglea aurait très bien pu apprendre de I. Iordan, *Rumänische Toponomastik*, Bonn-Leipzig 1924, p. 37, 213, 250[1].

L'aire des oronymes *Osoiu*, *Osoie* s'étend sur les districts de Bihor, Sălaj, Sătmar, Ugocea [2], Someș, Năsăud, Mureș, Câmpulung, Rădăuți, Suceava, Baia, Neamțu, Bacău, Iași, Fălciu. Evidemment c'est un emprunt fait au slave qui a été parlé dans le Nord et le Nord-Ouest de la Dacie et qui était sans aucun doute un parler slave méridional [3]. Comme le terme slave **Osojĭ* n'est représenté que dans le bulgare, le serbo-croate et le slovène [4], l'oronyme formé de cette base peut-être considéré lui aussi comme une nouvelle preuve pour le caractère slave méridional des parlers slaves de Dacie.

Cependant l'aire de **Osojĭ* s'étend aussi sur des territoires qui ont été ou sont encore ucrainiens [5]. A l'est des Carpathes en Moldavie, les toponymes ayant à leur base des mots savles à polnoglasie dénotent que la population slave qui les a créés était ucrainienne [6].

Comment expliquer les oronymes *Osoiu* (ucr. *Ósoj*) en Moldavie et en Bucovine? Faut-il supposer pour ces deux provinces aussi, comme pour le Nord de la Transylvanie [7], deux couches slaves: une plus ancienne, de caractère slave méridional et une autre plus récente, de caractère russe (ucrainien)? Dans ce cas les oronymes *Osoiu* dateraient du temps — VII[e]—XII[e] siècle — où la population slave qui habitait la région comprise entre les Carpathes et la rivière Prut n'était composée que de Slaves appartenant aux tribus qui ont peuplé la Péninsule balkanique et qui, en passant par les pays aujourd'hui roumains, y ont laissé des fragments de population disparus plus tard. Les Slaves de caractère russe (ucrainien)

[1] Cf. *Anuarul Arhivei de Folklor*, VI, pp. 128 et 274.

[2] Cf. E. Petrovici, *Daco-Slava*, dans *Dacoromania*, X, p. 269.

[3] Cf. Miklosich, *Etym. Wörterb. d. sl. Spr.*, s. v. *si'*.

[4] Dans le dictionnaire de *Želechowski* il y a un mot *Ósoj* glosé « Name eines Berges ». Il semble que la montagne appelée *Ósoj* se trouve en Bucovine, cf. Miklosich, *Die Bildung d. sl. Personen- und Ortsnamen*, p. 292 (210): *Osoj* « Berg in der Bukovina ».

[5] Cf. Margareta Ștefănescu, dans *Arhiva*, XXVIII, p. 76 et suiv., 218 et suiv.; Reichenkron, dans *Zeitschrift f. sl. Phil.*, XVII, p. 144 et suiv., p. 147 et suiv.

[6] Cf. *Dacoromania*, X, pp. 251, 269.

[7] Cf. Scheludko, dans *Balkan-Archiv*, I, p. 159.

www.cimec.ro

ne s'y sont établis qu'à partir du XII^e—XIII^e siècles [1]; c'est de ces derniers que proviennent les toponymes plus récents à polnoglasie.

D'autre part il n'est pas exclu qu'il ait existé, dans les parlers roumains du Nord de la Transylvanie et de la Crișana, de même que dans ceux de la Moldavie et de la Bucovine, un appellatif **osoiu* « ubac ». Dans ce cas les oronymes *Osoiu* peuvent tous être de formation roumaine, même dans les régions à population aujourd'hui ucrainienne. C'est par conséquent un élément roumain en ucrainien et non pas un emprunt ucrainien en roumain (I. Iordan, *ouvr. cité*, 37 et 250).

Comme l'oronyme *Osoiu* est peut-être de formation roumaine et comme, d'autre part, même s'il a été donné par des Slaves, il ne peut pas être considéré comme ayant un caractère agricole, car l'insolation en montagne intéresse plutôt les éleveurs et non pas les agriculteurs, il faut chercher s'il n'y a pas d'autre toponymes d'origine slave dans la région de Năsăud dont le caractère agricole est indubitable. Un tel toponyme est *Parina* dont nous nous occuperons dans l'article suivant.

PARINA

Avant d'affirmer que l'agriculteur slave n'a pas laissé de trace dans la toponymie de la région de Năsăud [2], M. Giuglea aurait dû se méfier de ses connaissances en matière de slavistique. Il aurait pu éviter les graves erreurs qu'il a commis en ce qui concerne le sens et l'étymologie de *obreją* (toponyme *Obreja*) et de *Osoiu*. De même il aurait pu facilement trouver au moins un toponyme slave d'origine agricole dans la liste des noms lieux de la région de Năsăud. Ainsi sur le territoire du village de Parva, un lieudit s'appelle *Parina* [3]. Evidemment c'est un toponyme d'origine slave, plus spécialement ucrainien: cf. ucr. *páryna* « jachère ». Étant donné que ce mot n'existe pas comme appellatif dans le parler de Năsăud, on peut considérer l'existence dans le passé d'une population ucrainienne agricole dans la région de Năsăud comme étant prouvée

[1] M. Giuglea semble suggérer que l'oronyme *Osoiu* a pour base l'appellatif roumain *osoi* = piatră verzuie « pierre verdâtre » (*ouvr. cité*, p. 45). Notons cependant que cet appellatif roumain n'est attesté nulle part.

[2] *Geopolitica și geoistoria*, III, p. 62.

[3] *Ibid.* p., 35.

www.cimec.ro

par la toponymie. Si dans le Nord-Est de la Bucovine, à Boian, village situé à la frontière septentrionale du territoire linguistique roumain, la jachère s'appelle *părină* [1], cela doit être un emprunt tout récent fait à l'ucrainien parlé dans le voisinage immédiat de Boian [2].

Il va sans dire que le toponyme *Parina* provient de la seconde couche de population slave qui s'est établie dans le Nord de la Dacie à partir du XII[e] siècle et qui était de caractère ucrainien.

ROZAVLEA

Un autre vestige de la population ucrainienne disparue dans la masse roumaine d'une région voisine de celle de Năsăud est le nom de village *Rozavlea* du district de Maramureș [3]. La plus ancienne attestation de ce nom de lieu est de 1390 : *Hrozawlea* [4]. C'est évidemment un dérivé ucrainien à suffixe *-ĭo-* (*-jĭ* masc., *-ja* fem., *je* neutre), un adjectif possessif tiré d'un nom de personne **Hrozav* < roum. *Grozav* [5].

La forme **Hrozavl'a* (entre la labiale et le yod, il s'est développé nécessairement un *l* épenthétique) correspond donc aux noms

[1] E. Petrovici, *Texte dialectale, ouvr. cité*, p. 170, ligne 16.

[2] Pour les colonies ruthènes (ucrainiennes) dans la région de Năsăud, cf. N. Drăganu, *Toponimie și istorie* (Universitatea Regele Ferdinand, I, Cluj, Biblioteca Institutului de Istorie Națională, I), Cluj, 1928, p. 74 et suiv., 86, 88, 94, 151; du même, *Românii în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și a onomasticei*, București, 1933, p. 455 et suiv.

Il est étonnant comment M. G. Giuglea a pu passer sous silence — dans l'article dont nous nous occupons — surtout le premier des deux ouvrages du regretté N. Drăganu qui traite justement de la toponymie de la région de Năsăud. La consultation assidue des oeuvres de toponomastique de Drăganu et de I. Iordan est indispensable à quiconque veut étudier la toponymie roumaine.

[3] Moldovan-Togan, *Dicționarul numirilor de localități cu poporațiune română din Ungaria* (Dictionnaire des noms des localités à population roumaine de Hongrie), Sibiiu, 1909, s. v.

[4] *Documenta historiam Valachorum in Hungaria illustrantia*, Budapest, 1941, p. 379. Csánki, *ouvr. cité*, I, p. 451 : 1390 *Hrozwla* (sic), 1411 *Rozaulay*, 1469 *Rozaullya*, 1473 *Horozlaulye*, XIX[e] siècle *Rozavlya*. La forme moderne hongroise *Rozália* n'est qu'une création officielle tout à fait récente due à une étymologie populaire (cf. *Rozália* « nom de sainte et nom de femme, fréquent chez les Hongrois = *Rosalie* »).

[5] Cf. *Grozavu*, nom d'un « hetman » d'Étienne-le-Grand, Iordan, *Rum. Topon.*, p. 54.

www.cimec.ro

de lieux roumains *Grozăveşti* (districts d'Ilfov, Romanaţi, Tecuciu, Vlaşca) [1].

A l'ouest de *Rozavlea*, dans le même district de Maramureş, en Ruthénie subcarpatique, dans la vallée de la Tisa, il y a une localité dont le nom est formé de la même manière. La forme ucrainienne qu'on trouve dans les cartes militaires autrichiennes en est *Bedevlya* (le *ly*, qui indique un *l* mouillé, est dû à la graphie hongroise). Les Roumains appellent ce village *Bedeu* et les Hongrois *Bedő*. En 1389 les autorités hongroises employaient la forme *Bedewhaza*, *Bedeuhaza* [2]. Là aussi nous sommes en présence d'un adjectif possessif dérivé d'un nom personnel **Bedev* (< hongr. *Bedő*, forme ancienne *Bedeu* [3] à l'aide du suffixe *-io-*.

ÉMILE PETROVICI
Professeur à l'Université de Cluj

[1] I. Iordan, *Rum. Topon.*, p. 54.

[2] Csánki, *ouvr. cité*, I, p. 451.

[3] Cf. le nom de village hongr. *Bedö* (roum. *Bedeu*) dans le district de Bihor, Moldovan-Togan, *ouvr. cit.*, s. v. D'après Gomboczy-Melich, *Lexicon critico-etymologicum linguae hungaricae*, fasc. III, pp. 354—355, la forme *Bedö (Bedeu)* n'est qu'un hypocoristique de *Benedek* < lat. d'église *Benedictus*.

www.cimec.ro

NICOLAE IORGA IN LUMINA STRĂINĂTĂȚII

Lecție de deschidere a cursului de Istorie Universală ținută la 3 Noembrie 1943

Acum douăzeci de ani, în această Facultate de Litere, un tânăr conferențiar universitar, sosit atunci din străinătate, era prezentat, cu ocazia unei lecții de deschidere, în termeni nemeritat de binevoitori, de fostul său maestru, profesorul Nicolae Iorga.

Să fie îngăduit conferențiarului de odinioară, profesorul vârstnic din fața Domniilor Voastre, ca, mișcat de pioase și duioase sentimente, să-și plătească astăseară o datorie de recunoștință față de cel ce l-a îndrumat și încurajat în cariera sa și să înfățișeze, în această lecție de deschidere, pe Nicolae Iorga în lumina străinătății.

* * *

S'a vorbit și se va mai vorbi, s'a scris și se va mai scrie despre acest mare învățat, vreme îndelungată încă.

Rostul său în viața științifică și în cea publică a țării noastre a fost însă atât de neobișnuit, încât numai cu greu se va putea ajunge la înfățișarea sa totală, chiar dacă într'o anumită măsură el este cunoscut. Mai puțin cunoscută este însă — cred eu — atingerea sa, îndelungată și rodnică, cu străinătatea.

Se știe, de sigur, că în tinerețe a făcut studii în Apus, că înainte de războiul trecut Nicolae Iorga a fost solicitat să colaboreze la unele colecții străine de istorie, se știe că dela 1921 la 1939, an de an, el mergea peste hotare pentru a face lecții la *Collège de France*, la *Ecole Pratique des Hautes Etudes*, la *Sorbona*, pentru a ține conferințe în Belgia, Olanda, în Spania, în Portugalia, în Italia, în Danemarca și Suedia, în Polonia, Cehoslovacia, Elveția, ba chiar și în America, pentru a face comunicări la diferite congrese interna-

www.cimec.ro

ționale de Istorie sau pentru a lua parte la ședințele *Comitetului Internațional al Istoricilor*.

Firește, presa noastră nu uita să semnaleze aceste peregrinări științifice ale marelui savant. Cu toate acestea, multe aspecte ale acestor participări nu se oglindesc în reportagiile mai mult sau mai puțin stereotipe ale ziarelor, așa în cât vorbitorul de azi, care i-a ascultat, în tinerețele sale; nu numai cursurile dela Universitatea din București, ci și un șir întreg de lecții ținute în străinătate, ba a și participat la cel puțin 11 congrese și reuniuni savante, alături de Nicolae Iorga, crede a putea înfățișa și unele aspecte mai puțin cunoscute și care merită, poate, a nu pieri nesemnalate.

* * *

După studii uimitoare, în cursul cărora n'au lipsit și trei eliminări, după ce în *Școala Normală Superioară* din Iași el întinsese — ca să citez propriile sale cuvinte —: «peste orice așteptare și speranțe, orizonturi care și așa întreceau cu mult ceia ce se cerea dela noi, ba chiar ceia ce la noi se putea înțelege, prețui și întrebuința» (N. Iorga, *O viață de om — așa cum a fost* — I, București, 1934, p. 155), Nicolae Iorga ajunge la 19 ani profesor de limba latină la liceul din Ploești. Nu va funcționa însă aici, fiindcă în același an el este trimis la Paris cu o bursă din fondul *Iosif Niculescu*, acordată de Odobescu și Hașdeu. El se gândise mai întâi să facă studii de Filosofie și de Istorie Literară. Bursa însă îi fusese dată — veți crede, poate, în vederea perfecționării în *Istoria Universală* — pentru a se specializa în *Limba Greacă*.

Cu ajutorul lui Odobescu reușește să i se aprobe strămutarea la Istorie «spre care — scrie el — nu simțiam încă de ajuns ce mă leagă în toată tradiția și politică și culturală, a amânduror familiilor din care mă coboram, ca și nesfârșita mea curiositate și iubire de sufletul omenesc, oricum și oriunde, ceia ce e, mai la urma urmei, singurul lucru vrednic de interes și de simpatie care există în adevăr, în cer și pe pământ» *(O viață de om*, I, p. 280*)*.

Tânărul român, care impresionează dela început prin cunoștințele și însușirile lui neobișnuite, are, în străinătate, norocul de a întâlni câțiva profesori, dintre cari unii au fost printre cei mai de seamă medieviști, nu numai ai Franței ci și ai lumei, anume pe Gabriel Monod, întemeietorul celebrei publicații *Revue Historique*, pe abatele Duchesne, menit a fi mai târziu directorul *Școalei Fran-*

www.cimec.ro

ceze din Roma, pe Charles Victor Langlois, care-i va indica subiectul tezei sale *Philippe de Mézières et la croisade au XIV*e *siècle*, și pe Charles Bémont, spre care îl atrage o simpatie deosebită.

Relațiile cu acesta din urmă se vor prelungi timp de decenii, până acum câțiva ani, când, ajuns aproape centenar, Bémont va păși dincolo de pragul acestei vieți. Pe acest bătrân dascăl și pe un alt fost profesor al lui Nicolae Iorga, Thévenin, ca și pe Charles Victor Langlois, i-am apucat în viață, eu însumi, în vremea studiilor la Paris.

Cu o repeziciune care va uimi pe urmă, timp de o jumătate de veac, pe toți învățații din România și mai apoi din Europa, Iorga va isprăvi, în răstimp de trei ani, marea sa lucrare *Philippe de Mézières et la croisade au XIV*e *siècle*, care, sub pretextul prezentării unui faimos propagandist al ideei de cruciată, devine o istorie amănunțită a Occidentului și a Orientului în acel veac. Ea va fi recensată și elogiată de unul din foștii săi colegi, Charles Burel de la Roncière, istoricul de mai târziu al marinei franceze.

După ce devine «diplomat» al *Școalei de Inalte Studii* din Paris, Iorga va trece după aceasta în Germania unde, și mai repede încă, obține titlul de doctor în Litere dela Universitatea din Leipzig — unde are ca profesor pe marele Karl Lamprecht — cu teza: *Thomas III, marquis de Saluces*. Amândouă aceste lucrări îl introduc adânc în istoria Evului Mediu.

Indată ce se achită de aceste îndatoriri impuse de calitatea sa de bursier, Nicolae Iorga începe o neobosită peregrinare prin arhivele europene în care culege două categorii de documente: unele referitoare la ideea de cruciată în secolul al XV-lea, altele privitoare la Istoria Românilor.

Această răscolire de arhive va duce pe tânărul savant — acum, dar și mai târziu — la Berlin, apoi la Leipzig, la Dresda, la Nürnberg, la München, la Königsberg, Danzig și Viena. Italia îl atrage în chip deosebit. De fapt nici o altă țară a Apusului nu l-a ademenit pe Nicolae Iorga mai mult ca Italia și, înăuntrul ei, niciun oraș mai mult ca Veneția. Va explora deci în repetate rânduri arhivele *Signoriei*, unde va face descoperiri senzaționale, va trece la Florența, Neapole, Genova, Roma, Ferrara, Bologna și Ancona. Va străbate apoi Adriatica pentru a face cercetări la Raguza, unde se va împrieteni cu cel mai de seamă cunoscător al istoriei Peninsulei Balcanice, Constantin Jireček, profesor la Universitatea din Viena.

www.cimec.ro

Cercetările acestea de arhive îl vor duce mai târziu la Lemberg, la Cracovia și Varșovia, la Haga. Nici Copenhaga, nici Stockholm nu sunt neglijate, nici Budapesta.

* * *

Când Nicolae Iorga ajunge profesor de Istorie Universală, în 1894 — nu împlinise încă 24 de ani — el se întorcea nu numai cu două titluri universitare dintre cele mai invidiate — diplomat dela *Ecole Pratique des Hautes Etudes* și doctor în Litere dela Leipzig — dar și încărcat cu o erudiție unică, atât în domeniul Istoriei Românilor, cât și în cel al Istoriei Universale.

De fapt învățământul acestei de-a doua specialități începe la noi, în înțelesul propriu al cuvântului, cu Nicolae Iorga.

Intors în Țară, prins de obligațiile sale universitare, Iorga nu pierde contactul cu străinătatea. Foarte tânăr încă, el publică recensii în *Revue critique* dela Paris, articole în *Revue de l'Orient latin* și două volume din culegerea sa de documente referitoare la cruciatele târzii, volume intitulate: *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, culegere continuată mai târziu și care s'a bucurat de aprecierea marelui bizantinolog german Krumbacher. De altfel acesta îi va primi cu măgulitoare grabă, pentru a-l publica în revista sa *Byzantinische Zeitschrift*, studiul *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe*.

La Leipzig el se apropiase de Lamprecht.

In 1899 acesta cerea părerea lui Nicolae Iorga asupra eventualității acordării lui Alexandru Xenopol a sarcinii de a scrie *Istoria Românilor* în marea colecție *Europäische Staatengeschichte*, întemeiată de Heeren și Uckert și a cărei conducere o avea Lamprecht.

In împrejurări pe care nu este locul să le arătăm aici, misiunea aceasta este dată lui Nicolae Iorga. Peste șase ani văd lumina zilei cele două volume din *Geschichte des rumänischen Volkes*, operă epocală în istoriografia noastră, atât prin originalitatea concepției — este în primul rând o istorie culturală — cât și prin noutatea și bogăția informației.

Aici să-mi fie permis un moment de oprire, o constatare foarte curioasă: Pe cât de bine va fi primită această operă în străinătate, unde cuvinte de elogii se aud din partea unor învățați ca Lamprecht, ca slavistul Leskien, ca filologul Weigand, (să adăugăm pe marele istoric Helmolt, care mai târziu va face apel la Nicolae Iorga pentru a colabora

www.cimec.ro

la Istoria Universală a sa, pe Ucrainianul Korduba și, în sfârșit, pe Constantin Jireček. Acesta din urmă îi scria cu acest prilej: «Aceasta este prima istorie a națiunii Dvs., întemeiată pe baze solide, așa cum cere arta istoricului modern), în Țară, în schimb, lucrarea este privită destul de rece (ca să nu folosesc alți termeni...). Singur temeinicul Ioan Bogdan o apreciază. Primirea, mai mult dușmănoasă, a acestei istorii a poporului românesc, pe care Iorga o numea odată la curs, în vremea studenției mele, «un imn înălțat nației noastre», îl va întrista, de sigur, pe fostul meu maestru, fără a-l descuraja însă.

Vorbind, undeva, în memoriile sale, despre legăturile cu Andrei Bârseanu, Iorga scrie: «O prietenie ca a lui îmi va fi cu atât mai folositoare, cu cât, dacă, în străinătate, dela început, munca mea găsise o recunoaștere și o încurajare, la noi abia dacă se afla cineva cum o voi și arăta, care să se oprească un moment asupra ei...».

Nici nu apăruse *Istoria Românilor*, care va aștepta aproape un sfert de veac o traducere românească, când Lamprecht îi propune să ia asupră-și alcătuirea în nemțește a unei istorii a *Imperiului Otoman*, care urma să fie publicată tot în colecția Heeren-Uckert.

Cu aceeași ametitoare repeziciune vor apărea, între 1908 și 1913, cele 5 volume, de peste 3000 de pagini, ale acestei opere devenite clasice, sub numele de *Geschichte des osmanischen Reiches*, lucrare de bază pentru orice cercetător al Istoriei Sud-Estului european, a Asiei Mici, a Siriei și a Egiptului în epoca modernă.

Dar, în timpul când pregătea această monumentală publicație, Iorga găsea răgazul necesar ca să dea la lumină, la un editor englez din Londra, o *Istorie a Imperiului bizantin*, ca să nu mai vorbesc de avalanșa de studii privitoare la trecutul nostru, apărute în această vreme.

Acum câțiva ani această limpede expunere va fi reluată în franțuzește, în patru volume, intitulate: *Histoire de la vie byzantine* și *Byzance après Byzance*. Studii asupra cronicilor byzantine, străbătute de Iorga pe când era foarte tânăr, vor fi publicate în revista *Byzantion* dela Bruxelles, tot în anii din urmă.

Niciodată, până acum, n'avusese prilej un istoric român să participe într'o asemenea măsură la istoriografia universală cu opere de asemenea proporții, însemnătate și noutate.

Trebue să apăs aici asupra unui aspect care caracterizează toate aceste lucrări și tot ceea ce va urma în uriașul șir al producției istorice a lui Nicolae Iorga: el va merge, fără excepție, la izvor. «Faceți totdeauna o baie de izvoare, când pregătiți o lucrare», ne repeta el, familiar, la seminariul de Istorie Universală.

www.cimec.ro

Dar aceasta presupunea la el nu numai o monstruoasă putere de muncă, nu numai o capacitate unică de pătrundere în psihologia atâtor veacuri și a atâtor popoare, ci și o întinsă cunoștință de limbi străine. Inainte de a fi împlinit 30 de ani, Iorga citea vreo 15 limbi, pornind dela latinește și greaca antică și mergând până la portugheză și suedeză.

Lamprecht îi ceruse părerea în privința învățaților cărora li s'ar fi putut încredința compunerea istoriei Bulgarilor, Sârbilor și a Ungurilor. Am motive să cred că indicațiilor savantului român se datorește invitarea adresată lui Constantin Jireček de a scrie clasica sa *Geschichte der Serben*, publicată în colecția condusă de Karl Lamprecht.

Se poate deci spune că, în primii ani ai secolului nostru, Nicolae Iorga începe a fi socotit printre marii istorici ai timpului. El abia împlinise 30 de ani.

După invitația de a colabora — cum am văzut — la colecția condusă de Lamprecht, se va face apel la neobișnuita orientare a învățatului român pentru a redacta, în altă mare colecție germană de Istorie Universală, cea a lui Helmolt, capitolele referitoare la *Istoria Bulgariei*, a *Ungariei*, a *Albaniei* și chiar a *Țiganilor*.

Același Helmolt care aprecia minunata sa putere de muncă și întinsa-i lectură («Ihre rühmenswerte Arbeitskraft und Belesenheit», îi scria el), îi cere să scrie articolele referitoare la Istoria popoarelor balcanice și a imperiului otoman, în *Meyers Konversation Lexicon*, enciclopedia germană, bine cunoscută.

Trebue să adaug aici că Iorga a colaborat și la redactarea anumitor articole din *La Grande Encyclopédie*.

Nu poate intra în cadrele strâmte ale acestei lecții de deschidere urmărirea cascadei de publicații referitoare la Istoria Românilor, ieșită din neistovita putere de creație a ilustrului învățat. De bine, de rău, acestea sunt cunoscute la noi.

Mintea sa, în continuă căutare de subiecte noi, din ce în ce mai largi, imaginația sa care nu tolera închiderea în hotare dogmatice, depășesc fără întrerupere limitele cercetării trecutului nostru.

* * *

Cu ocazia *Congresului Internațional de Istorie*, ținut la Londra în 1913, Nicolae Iorga prezintă o comunicare cu titlul: *Bazele necesare unei noi istorii a Evului Mediu*, în care învățatul român

www.cimec.ro

încă tânăr (abia depășise 40 de ani) aducea o concepție personală în tratarea unei întregi epoce istorice.

O altă comunicare a sa, la același congres, în legătură cu Istoria Bizanțului, a fost lăudată de marele filolog german Wilamowitz-Moellendorf, care spunea într'o scrisoare că Iorga «i-a impus».

Incepe acum o nouă epocă în activitatea științifică a savantului român, cuprins de gândul de a publica o Istorie Universală.

In vremea când o asemenea operă era încredințată — cum se încredințează și astăzi — unei legiuni întregi de savanți recrutați după specialități, era într'adevăr o îndrăsneală ca cineva să încerce *singur* o asemenea riscată întreprindere.

* * *

Prin minte nu-mi trece să folosesc această ocazie pentru a aluneca într'o cascadă de superlative, provocată, cumva de zelul patriotic — explicabil, la urma urmei — sau de diverse sentimente față de amintirea fostului meu maestru. Dar un lucru este sigur: n'am cunoscut și nu cunosc vreun istoric contemporan a cărui pregătire, a cărui putere de muncă să-i fi putut permite a se gândi să scrie singur o Istorie Universală, care să nu fie un manual, ci o operă bazată pe o concepție originală, pe investigații personale.

Cercetător în tinerețe a unor probleme de istorie occidentală, conexată cu cea a Orientului, devenit apoi istoric al Imperiului Bizantin, al celui turcesc, al Statelor Balcanice, Nicolae Iorga întrunea în cunoștințele sale domenii reprezentate de un șir întreg de specialiști.

L-am văzut intervenind în atâtea congrese, cu tot atâta competință, în chestiuni de istorie italiană, cât și de istorie română, franceză, bizantină, turcească, polonă sau germană.

Stăruitor, pas cu pas, el pregătește deci terenul pentru o Istorie Universală. Unui șir de volume referitoare la: *Chestiunea Dunării*, *Chestiunea Rinului*, *Chestiunea Mediteranei*, *Chestiunea Oceanelor*, rezultate din lecții ținute la Școala Superioară de Război, îi urmează, imediat după 1918, o masivă *Istorie a literaturilor romanice*, o *Istorie a poporului francez*, o *Istorie a Slavilor răsăriteni*.

Dar aceste lucrări nu vor fi singurele. Trei volume cu titlul *Desvoltarea așezămintelor politice și sociale ale Europei*, apărute între 1920 și 1922, urmăreau elementele de unitate în evoluția continentului nostru; *Istoria artei medievale și modernă în legătură cu desvoltarea societății*; *Formes byzantines et réalités balcaniques*; *Papi*

www.cimec.ro

și împărați; *State și dinastii*; *Brève histoire des croisades*, toate acestea, apărute între 1921 și 1924, nu erau decât «prolegomene» — cum scria Nicolae Iorga — la cea mai mare operă a vieții sale. Iată, în propriile cuvinte ale lui N. Iorga care era rostul acestei întreprinderi științifice: «Toate acestea [operele înșirate mai sus] erau pregătiri pentru Istoria Universală, privită sintetic și organic, ca un șivoiu de mai multe ori milenar, pornit din izvorul său, dar hrănit de atâția afluenți, cari se cereau urmăriți fiecare până la întâia țâșnire din pământ. Credeam necesar ca fiecare pagină să fie scrisă după izvoare, putând reda astfel însăși atmosfera timpului, fără care totul poate fi exact, dar nimic adevărat. O cetire imensă se impunea, și o începusem cu douăzeci de ani înainte (*O viață de om*, III, p. 7).

Opera va apărea în curând. Este vorba de: *Essai d'une synthèse de l'histoire de l'humanité*. In patru volume masive, cu un total de 2000 de pagini, publicate la Paris cu o amețitoare repeziciune (între 1926 și 1929), Iorga turna în tipare proprii întreaga desvoltare a umanității, dela epoca preistorică până în zilele noastre.

Nu voi putea să caracterizez această operă în puținele minute ce-mi stau la dispoziție — de sigur cea mai importantă lucrare ieșită vreodată din pana unui învățat român — așa în cât mă voi mărgini a reproduce iarăși un rând scris de însuși Nicolae Iorga cu privire la această expunere: «opera cea mai grea și mai însemnată, poate și mai riscată, din scrisul meu științific».

Numai cineva cu posibilitățile aproape neumane de informare, de străbatere a izvoarelor, de concepție cu totul personală, de redactare neobișnuit de repede, putea să îndrăsnească a scrie o asemenea operă, care, de fapt, depășește faza culturală în care se găsește Țara noastră, iar, prin noutatea concepțiilor, depășește în largă măsură cugetarea contemporană.

Nu cred a exagera afirmând că această operă este o lucrare de anticipație, o Istorie Universală *pentru mai târziu*.

In orice caz ea nu lipsește acum în niciuna dintre bibliotecile importante din lume.

Mă opresc aici, deocamdată, în prezentarea operelor de Istorie Universală, menite, prin înșiși subiectele lor și prin limbile străine în care erau redate unele dintre ele, a pune pe Nicolae Iorga în lumina străinătății, pentru a înfățișa un alt capitol din relațiile marelui savant cu lumea de peste hotare.

* * *

www.cimec.ro

Am avut prilejul să arăt de câtă apreciere, care deseori se preface în admirație, se bucura Iorga din partea unor istorici de proporțiile unui Lamprecht, unui Helmolt.

Corespondența lui Nicolae Iorga este departe de a fi publicată în întregime, așa în cât din ea nu putem scoate, deocamdată, decât informații cu totul fragmentare. In orice caz, din atât cât avem la îndemână, ea ne permite să vedem cât de întinse erau relațiile sale în lumea savantă străină.

Gaston Paris, apoi Wilhelm Heyd, istoricul comerțului Levantului în Evul Mediu, Paul Marc, savantul bizantinolog german, au fost în legături epistolare cu învățatul român.

In corespondența publicată de d-l Torouțiu, mai bogată apare cea schimbată cu eruditul scandinav Theodor Westrin, în legătură cu informații referitoare la istoria suedeză și română și la colaborarea lui Iorga la *Marea Enciclopedie suedeză*.

O lungă și călduroasă prietenie îl leagă, începând cu anul 1901, de învățatul englez Horatio Brown, a cărui casă la Veneția se gândea s'o cumpere Iorga pentru a instala într'însa *Casa Română* din orașul lagunelor. Brown este uimit și el dela început de puterea de muncă, de productivitatea învățatului român. Intr'un moment dat el îi scrie: «Activitatea D-Voastră, neobosită și puternică, îmi provoacă într'una admirația cea mai vie și invidia în fața acestei probe de tinerească vigoare».

Știu bine însă din cele comunicate personal de marele dispărut că relațiile sale epistolare depășeau cu mult, cu foarte mult, numărul învățaților înșirați aici. In corespondența sa se află, de sigur, scrisori dela marele istoric al Antichității Eduard Meyer (știu că acesta îi scria în vremea neutralității noastre dinaintea războiului trecut), dela fostul său profesor Charles Bémont și dela un șir întreg de savanți italieni, sârbi, greci, etc. Toate acestea așteaptă publicarea. Ele vor lămuri nu numai unele aspecte importante din bogata viață a lui Nicolae Iorga, dar și faze de seamă din desvoltarea scrisului istoric în Europa din ultimii 40—50 de ani.

* * *

In 1923, deci la zece ani după răsunătoarea sa participare la *Congresul Internațional dela Londra*, Iorga apare în prima mare reuniune a istoricilor întrunită, după războiul trecut, la Bruxelles.

De aici încolo, cel ce are onoarea a vă vorbi astăseară poate să facă apel la amintirile sale personale, dat fiindcă, așa cum v'am spus

www.cimec.ro

la începutul acestei lecțiuni, am avut norocul să văd pe Nicolae Iorga confruntat în 11 congrese și reuniuni ale *Comitetului Internațional al Istoricilor*, cu toți, sau cu mai toți, marii istorici ai lumii.

Adunarea savantă din Capitala Belgiei era prezidată de unul din cei mai iluștri medieviști ai timpului nostru, Belgianul Henri Pirenne, a cărui teorie asupra începutului Evului Mediu a fost una din concepțiile cele mai îndrăsnețe emise în ultima vreme în câmpul specialității noastre. Alături de el apar acolo unii dintre cei mai de seamă învățați ai timpului: Ferdinand Lot, Charles Diehl, Gabriel Millet, Vinogradov, Franz Cumont, Vasile Pârvan, De Sanctis, Henri Grégoire, Rostovțev.

Iorga va fi unul dintre cei șase președinți ai secțiunii de Studii Bizantine. Aici își va prezenta el comunicarea, atât de nouă ca idei: *La Romania danubienne et les Barbares au VI^e siècle*, în legătură cu teoria sa asupra *Romanii-lor*, formațiuni populare, răsărite pe ruinele imperiului roman prăbușit, teorie care, tare mi-e teamă, este mult mai cunoscută în lumea savantă străină decât la noi.

Aici, în această secțiune, Iorga va propune să se consacre congrese speciale studiilor bizantine.

Urmarea va fi convocarea la București, în anul următor, adică în 1924, a primei reuniuni de acest fel.

Care a fost succesul acestui congres, care a fost folosul recoltat de țara noastră din venirea aici a câtorva zeci de învățați din mai toate colțurile Europei, ba chiar de peste Ocean, aproape nu mai este nevoie să arăt. Ceea ce însă trebue să precizez în cuprinsul acestei expuneri este că propunerea inaugurării unor congrese de studii bizantine n'ar fi fost atât de grabnic și ușor primită, dacă ea n'ar fi venit din partea unui învățat cu prestigiul lui Nicolae Iorga.

Notez aici că marea revistă *Byzantion* a luat naștere în casa învățatului român, în Șoseaua Bonaparte.

Nu numai că acest congres de studii bizantine a fost un deosebit succes pentru știință, pentru România, pentru Nicolae Iorga, dar el a reprezentat punctul de plecare pentru un șir de alte reuniuni similare, din ce în ce mai populate, convocate la Belgrad, Atena, Sofia, Roma. In fiecare dintre acestea, exceptând pe cea din capitala Bulgariei, unde el n'a fost de față, Nicolae Iorga a avut un rol de primul plan, nu numai grație comunicărilor sale, pline totdeauna de noutate, dar și prin numeroasele sale intervenții în discuțiunile care urmau după comunicări, intervenții ascultate cu o

www.cimec.ro

adevărată deferență de specialiștii adunați din toate colțurile Europei.

Dar ceea ce arată încă și mai bine lărgimea orientării istorice a fostului meu maestru este faptul că el participa cu o egală competență și la *Congresele Internaționale ale Științelor Istorice*, întrunite din cinci în cinci ani. Il vedem apărând în 1928 la Oslo, apoi, la 1933, la Varșovia, unde învățatul român se ocupă de *Originea și desvoltarea ideei naționale, mai ales în Sud-Estul European*, și, în sfârșit, la 1938 la Zürich, unde prezintă o comunicare care a atras atenția în chip deosebit: *Les permanences de l'histoire*, o sinteză de considerații generale care se pot încadra într'o filosofie a Istoriei.

In această comunicare folosește Iorga termenul de *historiologie*, pe care-l va da ca titlu marei opere de sinteză dela a cărei desăvârșire a fost smuls în fatala lună Noembrie 1940. Cu acest prilej el stabilește elementele permanente în desvoltarea Istoriei și anume: mediul natural, rasa și unele evenimente determinante «qui marquent», zicea Iorga.

* * *

Sunt în această sală, astă seară, câteva persoane care au putut să-și dea seama, la fața locului, cu un explicabil sentiment de mândrie pentru națiunea noastră, de prestigiul de care se bucura Nicolae Iorga în aceste reuniuni cuprinzând sute și sute de învățați din toată lumea.

Mulțumită renumelui câștigat prin lucrările sale publicate în limbi străine, relațiilor sale internaționale, ideilor noi aduse în congresele la care luase parte, Iorga se vede chemat în 1921 să facă lecții la *Collège de France*, unde are greaua sarcină să vorbească la scurt timp după ce trecuse pe acolo Einstein.

Am asistat la prelegerile sale de atunci. A asistat și d-l decan Gheorghe Brătianu.

Ușurința improvizației verbale — Nicolae Iorga își ordona ideile, la care cugetase îndelung, în timpul unei plimbări dela anticarii de pe cheiurile Senei până la *Collège de France*, adică în decursul a câtorva minute — forma personală și, mai ales noutatea interpretărilor, înlesnite nu numai de bogăția uimitoare a cunoștințelor sale, ci și de neobișnuita putere de a asocia, de a compara trecutul Orientului cu cel al Apusului, toate acestea au făcut din prelegerile sale

www.cimec.ro

la bătrâna instituție de cultură ca și din cele ținute la *Sorbona* și la *Ecole Pratique des Hautes Etudes* (aici a prezentat bibliografia Istoriei Poloniei fără să aibă o singură notiță în față...) dovada unei multiplicități, a unei orientări unice.

Devenit profesor «agreat» la Sorbona, Nicolae Iorga va reveni an de an la Paris, unde va ține cursuri de o diversitate uluitoare: dela prelegeri despre *Istoria Românilor* el va trece la expuneri referitoare la *Imperiul Bizantin* și la popoarele balcanice, dela trecutul regatului medieval al Ciprului va ajunge la prezentarea Ospitalierilor; în alt an se va ocupa de oglindirea societății românești în literatura veacului al XIX-lea; altă dată va înfățișa *Istoria Raguzei*, în alt an, influențele franceze în Austria și Prusia veacului al XVIII-lea.

Nu odată și din partea nu a unui singur învățat străin am auzit exclamându-se: «*Iorga este o forță a Naturii*».

De sigur aceeași impresie a făcut-o în lungile și repetatele sale peregrinații științifice în aproape toate țările Europei, unde cercetarea urmelor de trecut românesc era totdeauna însoțită de conferințele cele mai variate, ținute în Academii, Universități și societăți savante.

Astfel îl găsim vorbind, în afară de Franța pe care a străbătut-o în lung și în lat, în Italia, scumpă sufletului său, în Spania și Portugalia, în Belgia, Olanda, Danemarca, Suedia, în Polonia, Cehoslovacia, în Elveția și în anii din urmă, în Statele Unite ale Americii.

* * *

Ajuns la acest punct al expunerii mele, îmi voi permite a face o comparație, fără nici un fel de intenție polemică — lucru care nu s'ar potrivi în nici un chip cu acest moment de duioasă evocare a unui mare dispărut — și anume: de sigur că Iorga a mișcat, a uimit, a cucerit anumite cercuri din Țară, mai ales tineretul de acum 30—40 de ani, lume a satelor, preoți și învățători, unii profesori.

Dar numai cu greu s'ar putea spune că el a avut totdeauna adeziunea totală a unora dintre persoanele care reprezentau elita intelectuală a Țării (mă gândesc, firește, în primul rând la istorici).

Temperament de luptător, spirit onest și curajos, Iorga a avut de îndurat ceea ce îndură mai totdeauna rarii oamenii de felul acesta, mai ales într'un anumit mediu.

Dar nu mai era oare și altceva?

www.cimec.ro

Nu cumva noutatea ideilor lui, bogăția monstruoasă a cunoștințelor, repeziciunea neumană a producției, nu cumva toate acestea deranjau anumite atitudini statice, dogmatice?

Nu îndrăsnesc să formulez și o altă întrebare care mijește, de sigur, în spiritul Domniilor Voastre...

Dar nu cumva acei cari-l tăgăduiau, comiteau greșeala fundamentală de a examina, cu o tehnică de aplicat examinării unei miniaturi, opera sa de o arhitectură gigantică, operă deasupra căreia scăpăra albastrul fulger al geniului?

Acel care de-abia era recensat în Țară, se bucura peste hotare de apreciere, de admirația unor învățați de categoria Germanilor Krumbacher, Lamprecht, Wilamowitz-Moellendorf, a Englezului William Miller, a Francezului Coville, a Cehului Jireček.

Înșirarea aceasta ar putea continua încă mult. Această apreciere, această admirație și-au găsit expresia practică în chemarea lui Nicolae Iorga în sânul a 31 de înalte instituțiuni de cultură, care s'au onorat pe ele însile, cinstindu-l.

Voi înfățișa aici numele acestor organizații științifice, toate străine. Înșirarea lor, poate cam monotonă în bogăția sa, va arăta mai bine decât orice prezentare a mea, cum apare Iorga în lumina străinătății:

In 1905 Nicolae Iorga este ales «membru străin» al *Societății Regale pentru publicarea documentelor privitoare la Istoria Scandinaviei*. Șase ani mai târziu el devine membru de onoare al așa numitei *Reale Deputazione Veneta di Storia Patria*;

Un an după aceea Iorga este ales membru corespondent la *Ateneo Veneto*;

In 1919 Nicolae Iorga devine membru corespondent al *Institutului Franței*, iar în 1920 este proclamat doctor «honoris causa» al *Universității din Strasbourg*;

Peste un an el este ales membru corespondent al *Academiei de Litere și Științe din Neapole*; doi ani mai târziu *Universitatea din Lyon* îl proclamă doctor «honoris causa».

Tot în 1923 Nicolae Iorga devine membru «asociat» al *Academiei de Științe, Litere și Arte din Lyon*, apoi membru corespondent al *Academiei de Istorie din Stockholm* și membru al *Academiei din Cracovia*.

In 1926 *Societatea de Geografie din Lisabona* îi conferă titlul de membru corespondent; în același an el devine doctor «honoris causa» al *Universității din Geneva* și *al Facultății de Teologie protestantă din Paris*.

www.cimec.ro

In 1928 *Il Reale Instituto Veneto* îl alege membru corespondent, iar în anul următor *Universitatea din Vilno* îl proclamă doctor «honoris causa», titlu pe care îl obține în anul următor din partea bătrânei Universități din Oxford.

In 1931 *Academia din Praga* îl alege în sânul ei. In același an *Universitatea din Paris* îl proclamă doctor «honoris causa», pe când *Academia Latinitatis excolendae* îl alege membru de onoare.

In 1932 *Universitatea din Bratislava* îl proclamă doctor «honoris causa», iar *Academia «degli Arcadi» din Roma* îl alege membru corespondent. Peste un an *Societatea de Studii Byzantine din Atena* îl cheamă ca membru «asociat», iar *Universitatea din Roma* îl proclamă doctor «honoris causa». *Academia Stanislas din Nancy* îl alege membru corespondent al ei în 1936, iar în anul următor obține aceeași cinstire din partea *Academiei de Istorie din Santiago de Chile*.

In 1939 *Universitatea din Alger* îl proclamă doctor «honoris causa». La date pe care nu le-am putut determina Iorga fusese ales membru corespondent al *Academiei Armene San Lazzaro din Veneția*, membru corespondent al *Academiei «dei Lincei» din Roma*, membru al *Institutului Slav din Londra*, membru al *Institutului Slav din Praga* și membru corespondent al *Academiei Sârbești*.

Deci, în rezumat, Nicolae Iorga a fost membru a 21 de Academii și societăți savante străine și doctor *honoris causa* a 10 Universități, iarăși străine.

Nu sunt sigur însă că lista mea este completă... Mai trebue să adaug la acestă lungă listă — credeți oare că vreun învățat, român sau străin, ar putea ușor înfățișa un asemenea *cursus honorum*? — informația următoare: începând cu anul 1939, Nicolae Iorga fusese ales vice-președinte al *Comitetului Internațional al Istoricilor*, organizație care reprezintă pe învățații domeniului nostru, din aproape toate țările globului.

Aceste multiple și desinteresate aprecieri au venit, cum văzurăm, din atâtea medii străine unele de altele, dar mai ales străine de contingențele dela noi, în cât ele pot fi considerate ca aureolarea pură și autentică a unei minți neobișnuite, a unei puteri de creare excepționale.

* * *

Ajuns la sfârșitul acestei evocări a celei mai strălucite figuri culturale pe care a dat-o neamul nostru, voi repeta aici cuvintele pline de

www.cimec.ro

melancolie, în care apare presimțirea morții, cuvinte scrise de Nicolae Iorga cu puțini ani înainte de tragedia din Noembrie 1940.

Vorbind de nebănuitele greutăți materiale pe care trebuise să le înfrunte atunci când străbătuse arhivele străine pentru a mări comoara de informații cu privire la trecutul nostru, Iorga scria: «A venit vremea, acum, când nu e departe sorocul la care trebuie și eu să-mi iau rămas bun dela toți, dela cine mă știu și cei, mulți, cari nu mă știu, dela cei câțiva prieteni, dela mulții dușmani și dela atâta gloată de indiferenți, să spun și aceste lucruri...» *(O viață de om,* I, p. 307).

* * *

Dl. Barbu Theodorescu, căruia i se datorește cea mai completă bibliografie a lui Nicolae Iorga, a stabilit următoarea numărătoare: 1003 volume, 12.755 de articole, 4.963 de recensii, adică un total de 18.721 de numere bibliografice. Niciodată un Român n'a scris atât, n'a lucrat atât, n'a dus numele nostru în atâtea colțuri ale lumii.

Orice ar mai veni, orice s'ar mai întâmpla, acest mare glas nu se va stinge niciodată.

Dincolo de lespedea înflorită care-l acopere, Nicolae Iorga va vibra cu noi, va sta lângă noi, ne va vorbi din miile, din zecile de mii, din sutele de mii de pagini în care s'au coborît sufletul său de foc și geniala sa minte.

C. MARINESCU
Profesor la Universitatea
din București

www.cimec.ro

INDEX*

Abdallāh b. Ibrāhīm el-Usküdārī, I, 285.
ʿAbdallāh Efendi, I, 285.
Ἀβαρῖνος < * Avorînŭ, top. en Messénie, II, 465.
Abdera, I, 27.
Abeille, abbé, II, 420.
Abesci, sur l'Empire Ottoman, II, 387.
Aboba Pliska, ville batie par les Protobulgares, I, 186.
Abraham, scène du sacrifice d', II, 413.
Abrahamo, Nicola, marchand grec, II, 376.
Abramić, M., II, 396.
Abrittus, bataille d', I, 30, 57.
Abrud, I, 264.
Académie Roumaine, II, 455; Bibliothèque de l', I, 199, 201; II, 457.
Académie royale de Belgrade, I, 152.
Acarnanie, I, 68.
Achrida, patriarcat d', II, 303; v. Ochrida.
Acibius Attianus, préfet du prétoire, I, 185.
Acoluthies, II, 453.
Acroïnon, victoire d', I, 194.
Adana, II, 284.
Adamantio, A., II, 352.
Adamclissi, chapiteaux à protomes de béliers à, II, 410, 411.
Adiabène, en Mésopotamie, I, 184.
Adjud, Lazes à, II, 369.
Adjud-Folteşti, vallum entre, I, 189, 190.
Adriatique, Mer, I, 28, 56, 69; II, 378, 490; pays sur le bord de l', I, 8.
Aegyptus, envers les Romains, I, 47; v. Égypte.
Aelianus, Tib. Plautius Silvanius, expédition de, I, 189.
Aelium Hadrianum, I, 189.
Afrique du Nord, I, 102, 187; II, 406.
Agathocle, I, 209, 210.
Agathyrrses, I, 265.
Âge du bronze, dans la région carpatho-balkanique, II, 339—343.
Agrell, S., I, 297.
Agrostoli, ville natale de N. Mavrodi, I, 197.
Aḥmed, sultān, I, 284.
Ahmed Vefîk Pasha, I, 284.
Aḥmedī, I, 284.
Aḥmed Yesewī, I, 284.
Ahmet Pacha, et Mustapha, II, 426.
Aï-Todor, à l'Ouest d'Yalta, I, 262, 263.
Aḳ Ḳoyūnlu, I, 284.
Aḳsundjur, I, 284.
Aladinić, Toma, nom d'un Roumain et d'un village en Croitie, I, 85.
Alains, II, 361; contact avec les Goths, I, 269.
Alape, pour Aleppo, II, 426.
Albanais, I, 71, 217; en Espagne, I, 274; iconographie des, I, 239; révolte des, I, 106.
Albanie, I, 254; II, 493; révolte de Scanderberg en, I, 115, 119; Roumains d', I, 254; Turcs en, I, 103.

* L'index a été rédigé par M-elle M. Vulcu, avec la collaboration des assistants de l'Institut.

www.cimec.ro

Alburnus Maior (Roşia Montană), I, 264.
Alecsandri, Basile, I, 212—214.
Aleppo, II, 426.
Alexandre Coconul, prince de Valachie (1623—1627), II, 458.
Alexandre le Bon, prince moldave, I, 282.
Alexandre le Grand, I, 9, 27, 261; roman d', I, 237; vie d', I, 245.
Alexandre, tsar, I, 276.
Alexandre Sévère, I, 182.
Alexandrescu-Dersca, M. M., notes bibliographiques par I, 249, 252, 257, 283, 284, 286, 296; à propos d'un firman du Sultan Mustafa III (rapports commerciaux turco-roumains au XVIII-e siècle), II, 363—391.
Alexandria, ville roum., I, 13.
Alexandrie, en Égypte, I, 193, 205; atélier monétaire d', I, 60.
'Αλέξανδρος archev. de Constantinople, II, 460.
Alföldi, A., I, 32, 192, 269.
Alger, I, 205; II, 501.
'Ālī Hekim-oghlū pasha de Babadag, II, 368.
'Ālī Shīr, I, 284.
Allemagne, I, 216, 218, 257; II, 310, 421, 490; commerce roumain avec l', II, 375, 376, 378, 386.
Allemands, I, 216, 219, 258; à Novo Brdo (Serbie), I, 106; en Bosnie, I, 258.
Almaj, vallée, folklore, I, 300.
Alpes [Alpen] (Dalmatie), I, 66.
Alphonse V le Magnanime, roi de Naples, I, 107.
Altheim, Fr., I, 269.
Alunovici, lieu à Gradina, I, 71; tribu, I, 77.
Amasie, gouvernement de Mustapha, II, 418, 425.
Amérique, I, 281.
Amiras, Alexandre, I, 289.
Ammien Marcellin, I, 189.
Ammónounon, I, 252.
Ampelum (Zlatna), I, 264.
Amphipolis, capitale de la Macédoine I-ère, I, 4; monnaies d', I, 60.
Amu Darya, I, 284.
Anastase, empereur, I, 186, 188.
Anastimatar, v. Noul A.
Anatolie, I, 179, 252, 283; luttes des Ottomans en, I, 106.
Anca, personnage d'une comédie de Voïnikov, I, 213, 214.
Anchialos, Roumains d', I, 69.
Ancien Testament, I, 240; sur la musique, I, 236.
Ancona, II, 490; Ciriaco d', I, 107, 108.
Andrássy, Jules, comte, I, 216, 217.
Andrei, A., I, 252.
'Ανδριανόπολις II, 356, 358.
'Ανδριανοπολῖτες II, 357.
Andrieşescu, I., I, 23, 173, 174; sur les assises de l'unité carpatho-balkanique, II, 334, 337.
Andrinople, I, 252; II, 359—361, 423; ambassade envoyée par Vladislav de Pologne et de Hongrie à, I, 109—111; désastre d', I, 33, 196; douanne à, II, 387; prise d', I, 252; traité de Vladislav de Pologne et de Hongrie et d', I, 112; Turcs à, I, 102.
Andriscos, révolte d', I, 5.
Anges, dynastie byzantine (1081—1261), I, 195.
Angevins, I, 104, 107.
Angleterre, I, 216, 217, 281.
Angustia (Breţcu), I, 183, 190.
Augyal, David, sur Vladislav roi de Pologne et de Hongrie, I, 113.
Ankara, I, 284; lutte en 1402 à, I, 103.
Ansbertus, moine, I, 89.
Antalya, I, 284.
Anthim d'Ivir, notice biographique, II, 455, v. le suiv.
Antim Ivireanul, I, 290, v. le préc.
Antioche, I, 193; monnaies battues à, I, 58, 60.
Antoine IV et la Moldavie, II, 305.
Anton, Ioan, marchand grec, II, 376.

www.cimec.ro

Antonini, Itinerarium, v. Scythica, II, 344—348.
Apa, haches d', I, 175.
Aphroditianos, la légende d', I, 289.
Apocalypse, l', sur la musique, I, 236.
Apollon, I, 180, 206, 267.
Apollonie, ville illyrienne, I, 9, 19; colons grecs d', I, 29; drachmes d', I, 17, 21, 28.
Apostolidès, Dr. Mirtilis, I, 255.
Apulum (Alba-Iulia), I, 53, 180, 264.
Aquillée, monnaies battues à, I, 58,60.
Arabes, I, 193, 194.
Арабїа, I, 136.
Arabie, I, 125, 145.
Arad, I, 174.
Aragonais, v. Alphonse V le Magnanime, roi de Naples, I, 107.
Aratova, village, I, 91.
Arbatsky, Jury, I, 300.
Arcadie, II, 465.
Ardomelje, village, I, 83.
Argeş, monastère, d', I, 132; Sainte Philothée d', I, 287, 288.
Argeş, vallée roum., I, 20.
Argyropol, Const., I, 206.
Argyropulos Jean, II, 450.
Aristote, II, 421.
Aristiţa, personnage d'une comèdie de B. Alecsandri, I, 213.
Ariuşd, v. Tripolje.
Arles, atélier monétaire d', I, 60; musée, II, 411.
Arménie, I, 184.
Arnaudov, M., prof., I, 250.
Arne, I, 37.
Arneth, I, 33.
Aron Voévode, I, 288.
Aroumains, I, 67—69, 73, 81, 82, 97, 100, 253, 254.
Arrān, I, 284.
Arras, I, 284.
Arrubio (Arrubium) à la lisière du Măcin, II, 344, 345, 347, 268.
Arta, II, 358, 362.
Ἄρτα, II, 353, 354.
Artémis Tauropoulos représentée sur les tetradrachmes de la Macédoine, I-e, I, 7.
Asarlîc, II, 410.
Asen, yean, tsar bulgare, II, 309, v. Assan, Assen.
Asie, I, 109, 114, 116, 117, 120, 226, 259; II, 343.
Asie Mineure, I, 60, 81, 102, 194, 196, 264, 270, 284; II, 341, 492; basiliques, II, 415; chapiteaux à protomes de béliers, II, 411; Turcs en, I, 106, 113.
Asov, Mer d', commerçants de Thasos à la, I, 4.
Aspasie, I, 206.
Asprocastron (Cetatea-Albă), I, 274.
Assan, Michel, monnaies frappées par, I, 42.
Assan, Vlachie d', I, 274.
Assen [Assan], Jean, combats avec les Latins, II, 349, 353—355, 361.
Assénides, l'état des, I, 98, 273; II, 353, 354; origine valaque des, I, 196; Roumains des, I, 65, 69, 75.
Atanasov, P., I, 256.
Athanarich, roi de Goths, I, 189.
Athanase, patriarche de Constantinople, I, 271.
Athènes, I, 197, 204, 247, 293; II, 401, 412, 463, 497, 501; les Turcs occupent, I, 115; relations avec Thasos, I, 3.
Athos, Mont, I, 129, 133, 150, 280, 294,; églises d', I, 196; Vlaques descendus vers, I, 81.
Atiya, Aziz Suryal, I, 274; sur les croisades, I, 118.
Atlas, I, 184.
Attila, I, 61.
Augsbourg, I, 157.
Аугсбургъ, I, 171.
Auguste, empereur, I, 189, 247; II, 463; politique d', I, 50.
Aunjetitz (Bohême) civilisation, I. 175, 176.

www.cimec.ro

Aurélien, empereur, I, 188; et la Dacie, I, 269, 270; monnaies, I, 32, 60.
Autriche, I, 155, 157, 216, 217, 280; commerce roumain avec l', II, 376, 379, 387; cour d', I, 156; influences françaises en, II, 499.
Avares, I, 189; invasion, I, 38.
Aventin, I, 180.
Avram, A., marchand, II, 376.
Avramie, I., I, 200, 290.
Avrig, fresque de l'église d', I, 239.
Axinte Uricarul, I, 289.
Axiopolis (Cernavoda), I, 188, 267; II, 346.
Axios, rivière, I, 260.

Baal, dieu asiatique, I, 179.
Baba Tonka, I, 250.
Babadag, pasha de, II, 368, 369.
Babelon, E., I, 33.
Babinger, Franz, I, 250, 251, 252, 277, 285, 286.
Bacchus, sculpture, I, 268.
Bačkovo, monastère de, I, 288.
Baghdād, I, 283.
Bahrfeldt, M., v., I, 29.
Băieși, étymologie, I, 221, 222.
Baila, J., I, 199.
Bajazet II, détrôné par Selim II, II, 419.
Bajazet, sultan turc, I, 92.
Bălan, I., Sur les documents bucoviniens, II, 371, 372, 376.
Bălcescu, N., I, 280, 281.
Bălgrad, I, 298.
Bălgrad, top. roum. de la Transylvanie, hongr. Gyulafehérvár, v. Glimboka, II, 471.
Baljka, paroisse près de Sebeniko, I, 84.
Balkans, I, 27, 31, 107, 177, 185, 187, 216—219, 241, 252, 255; II, 462; au XIV-e siècle, II, 310; croisés en, I, 105; défilés des, I, 116; états slaves des, I, 102; impérialisme romain dans les, I, 28; invasion de Goths, I, 32; lettérature populaire des, I, 299; Murad II dans les, I, 106; Péninsule des, I, 272; peuples des, I, 203; Roumains des, I, 66—81, 87, 98, 99, 254, 273, 296; Turcs en, I, 119.
Balș, I, 40.
Baltique, mer, migrations gothiques, I, 269.
Βαλτουβής II, 356.
Banat, pays roumain, I, 20, 28, 40, 43, 91, 93, 94, 223, 255, 271, 282, 297, 300, II, 476; l'âge du bronze en, I, 173—177; les Jazyges et le, I, 48, 269; le parler daco-slave avec des traits « bulgares » et « serbes », II, 481; propriétés de Hunyadi dans le, I, 115; Romains du — croate, I, 79, 86, 99; Souabesde, I, 258.
Bandul, colline, I, 91.
Banhida, I, 175.
Bănescu, N., I, 75, 196; II, 353, 354; sur la création de l'état des Asséniides, I, 273; sur le patriarche Athanase et Andronic II Paléologue, I, 271; sur Paristrion, I, 272.
Banjani, tribu monténégrin, I, 79, 80.
Baragan, plaine en Valachie, I, 64.
Barbares, parure, II, 394.
Barberousse, empereur, I, 89.
Barbier, marchand français en Moldavie, I, 370.
Barbu, gendre de Mircea Ciobanu, I, 134.
Bărcăcilă, Al., I, 42, 189.
Bariduum, ville dalmate, I, 264.
Barlaam, métropolite de Moldavie, I, 203.
Bârlad, Lazes à, I, 366—368.
Barletius, Marinus, auteur de la Vita Scanderbegi, I, 103.
Barnea, I, I, 270; sur les clapiteaux à protomes de béliers de la Scythie Mineure, II, 408—416.
Barnovski, Miron, I, 278.
Bârsa, pays roumain, I, 20, 174, 176, 181.

www.cimec.ro

Bârseanu, Andrei, amitié pour N. Iorga, II, 492.
Barthold, I, 284.
Bartolomeo di Genova, franciscain, I, 104.
Bartolowich, Antonio, consul vénitien à Durazzo, II, 371.
Barwinski, E., I, 289.
Bârzaska, village en Banat, I, 94.
Bârzoiu, personnage d'une comédie de B. Alecsandri, I, 213.
Basarab, Dan, voïvode roum., I, 300.
Basarab, Mathieu, prince valaque, I, 246.
Basile, évêque de Roman, I, 202.
Basile le Grand, Saint, II, 457.
Basile I, empereur byz., I, 194.
Basile II, le Bulgaroctones empereur byz., I, 73, 74, 80, 95, 194, 268, 272; monnaies de, I, 36.
Basile Lupu, voïvode moldave, I, 201, 203.
Bassus v. Quadratus B.
Bastin, J., I, 104.
Batakliev, Ivan, sur l'évolution de la géographie bulgare, I, 258.
Βατάτσης, Ἰωάννης II, 354.
Batopédi, couvent athonite, II, 307.
Baudouin, lutte avec Jean Assen, II, 353, 355, 359, 361.
Bauer, général, II, 456.
Bāyazīd II, I, 285.
Bayoun, M. C., I, 284.
Beaux-Chênes, endroit entre Prespa et Castoria, I, 73.
Bechet, I, 251.
Bedevlya, local. en Maramureș; chez les Roum. Bedeu; chez les Hongr. Bedö; Bedewhaza et Bedeuhaza en 1389, II, 487.
Bedr ed-Dīn Maḥmūd, ibn Gḍāī Samauna, I, 251, 252.
Bela Bąlanka, I, 91.
Béla, prince hongrois, I, 281.
Béla, roi de Hongrie, I, 43.
Beldiceanu, N., note bibliographique par, I, 291.
Belgique, I, 179; II, 488, 499.
Belgrade, II, 497; assaut des Turcs sur, I, 103, 104; — Constantinople, route I, 262; entrepot de commerce, II, 370, 380; toponymie au Sud de, I, 91, 95.
Belić, prof. de Belgrade, I, 91.
Belin, auteur de la pièce Mustapha et Zéangir, I, 420.
Βελισκός < Belĭshŭ, top. en Attique, II, 465.
Belize, tribu monténégrin, I, 79.
Belnă, Șt., II, 315.
Belobreška, village en Banat, I, 94.
Bémont, Charles, II, 490; correspondance avec N. Iorga, II, 496.
Bender, Turcs de, II, 369.
Benic, dép. Alba, I, 264.
Benjamin Costake, I, 287.
Benoit, Fern, II, 411.
Berhomet, sentier de, II, 376.
Berlhié, marchand français en Moldavie, II, 369.
Berlin, I, 178, 180, 258; II, 490.
Bernard, II, 352.
Berne, ms. gr. de la Chronique de Morée, à, II, 349.
Berza, M., compte-rendu par, I, 248.
Berzdorfia (Berzdorf], loc. II, 401, 404.
Βερζοβᾶ — Breazova, top. slave de la Grèce et de la Roum., II, 467.
Bessarabie, I, 185—190, 223, 259; 297; II, 479; Allemands de, I, 258, colons bulgares, I, 255.
Betanski, abbé, II, 378.
Bethléem, bergers de — en peinture, I, 236.
Bèze, Théodore de, Psaumes de, II, 429.
Bianu, I., savant roumain, I, 27, 199; II, 371, 436, 455, 456, 459—461; opinion sur le Psautier de Dosithée, II, 430, 431, 434, 435, 437.
Bible, instruments musicaux dans la, I, 235, 237, 241.
Bibliographiques, problèmes, concernant le livre grec en Roumanie, II, 447—464.

www.cimec.ro

Bielz, sur les tétradrachmes de la Transylvanie, I, 17, 18.
Biertan, inscription chrétienne de, I, 270.
Bihor, I, 175.
Biroe (Beroe), près d'Ostrov, II, 344, 347.
Bisericuța, II, 346.
Bisericuța, forteresse romaine de, I, 267.
Βιστρίτσα — Bistrița, top. slave de Grèce et de Roumanie, II, 467.
Bistritza, monastère de, I, 202, 286.
Bitolie, I, 68.
Bjelo Brdo — Kličevac, I, 175, 177.
Βλαχά — Vlaha, distr. de Cluj, concord. top. slave de Grèce et de Roumanie, II, 467.
Βλαχία II, 354, 356.
Blanchet, J. A., I, 29, 40, 56.
Block, Martin, I, 221, 223, 224.
Bludoff, comte, II, 449.
Bobulescu, C., sur l'iconographie musicale roumaine, I, 234—239, 241, 243.
Boer, I, 286.
Bogata Mureșului, dép. de Turda, I, 17.
Bogați, près de Târgoviște, I, 16.
Bogdan, D. P., I, 276.
Bogdan, I., hist. roum., I, 92, 276; II, 492.
Bogomiles, en Espagne, I, 274.
Bohême, I, 108, 176, 275; commerce roum. avec la, II, 376, 387.
Böhm, Karl, II, 421.
Boiadjev, Pirin, compte-rendu par, I, 215; notes bibliographiques par, I, 251, 254, 256, 288.
Boian (Bucovine), II, 486.
Boiana, monastère bulgare, I, 241, 242.
Boïana, trésor mon. découvert à, I, 32.
Boiu, dép. de Târnava Mare, I, 19.
Bojagi, Mihail, écrivain d'orig. macédo-roum., II, 460.
Bolgares de la Volga, I, 187.
Bolgrad, I, 187.
Bolin, S., I, 36.
Bollandistes, II, 453.
Bolliac, Cezar, numismate roum., I, 14; sur le théâtre roum., I, 210.
Bologne, II, 490.
Boniface, lutte avec Jean Assen, II, 353, 359.
Bonjourisme, I, 212.
Borač, cité et propriété de la famille Pavlovici, en Bosnie, I, 256, 257.
Boris, prince bulgare, I, 186, 194, 196.
Bortă < ucr. borta, bort, II, 479.
Βορτόπια, Βορτόπι roum. vîrtop, II, 470.
Bosniaques, en Espagne, I, 274.
Bosnie, I, 66, 106, 111, 117, 119, 216, 217, 222, 225, 256, 257, 276; Allemands en, I, 257, 258; commerce roumain avec la —, II, 376, 387; Roumains de, 67, 68, 76, 77, 83—87, 99.
Bošnjaku, village, I, 94.
Bošković, II, 379, 388.
Bosphore (Bosfor), I, 116, II, 305, 314, 394.
Bosphore en Borystène, livre de vers gr., II, 462.
Botev, Christo, I, 250, 251.
Botoșani, Lazes à, II, 366, 368; Juifs à, II, 371.
Bouillon, duchesse de, collaboratrice de Belin, II, 420.
Bouillon, voir Godefroy.
Bounin, Gabriel, auteur de « la Soldane «, II, 421—424, 426, 427.
Bourges, II, 421.
Bourguina, A,. I, 119.
Boargogne, la, et l'idée d'une croisade, I, 104, 105, 107, 110, 118.
Βούζι, toponyme en Grèce ayant à sa base l'appellatif grec βούζι; sl. *Bŭzŭ, II, 469.
Bozna < sl. *Bŭzĭna, II, 480.
Braïla, I, 258; imprimeries bulgares à, I, 291.
Brïla, dép., I, 199.
Bran, trésor monétaire trouvé à, I, 33.

www.cimec.ro

Brâncoveanu, Constantin, prince valaque, I, 201, 290; II, 459; peinture religieuse, I, 238, 239.
Brâncoveanu, Constantin, Stolnic, II, 459.
Brandiz, le duc de, I, 90.
Branicevo, I, 90, 92; Roumains de, I, 98, 99.
Branicki, grand général de Pologne, II, 366.
Branković, Georges, despote de Serbie en Hongrie, I, 105, 107—111, 114.
Braşov, ville en Transylvanie, I, 16, 174, 176, 181, 246, 266.
Brătescu, C., I, 274; II, 353; sur la Valachie d'Assan, I, 274.
Brătianu, Dimitrie, à Cple., I, 280.
Brătianu, G. I., I, 23, 41; II, 498; sur l'approvisionnement de Cple., II, 363; sur la Bulgarie Transdanubienne, I, 272.
Brătianu, Jean, I, 251.
Bratislava, I, 299; II, 501.
Bratocea, défilé en Roumanie, I, 15.
Brătulescu, V., I, 241, 295.
Braun, Maximilian sur la Serbie, I, 119.
Brazda lui Novac, vallum de la Valachie, I, 187, 188.
Bréhier, L., II, 410, 414.
Bretcu (Angustia), I, 190.
Βριάζα, Μπριάζα — Breaza, concordance top. slave de Grèce et de Roumanie, II, 467.
Brieg, ravitaillement de Prusiens à, II, 377.
Britanni, envers les Romains, I, 47.
Brizja, en Bosnie, I, 77, 86.
Brodari, possession de la famille Pavlović, I, 257.
Brodin, P., I, 119.
Broglie, comte de-, rapport, II, 366.
Brognard, Wenzel von, relation de, II, 376.
Brousse, douane à, II, 387; Roumains emigrés à, I, 281.
Brown, Horatio, rapports avec N. Iorga, II, 496.
Bruckenthal, Musée Baron — à Sibiu, I, 270.
Brückner, Aleks, II, 429, 435; étude sur Kochanoeski, II, 428.
Brühl, premier ministre de Pologne, II, 375.
Brunot, II, 449.
Brunsmid, J., I, 29, 36, 56, 58.
Brutus, I, 206, 207.
Bruxelles, II, 492, 496; congrès de, I, 25; ms. fr. de la Chronique de Morée à, II, 349.
Bub, Constantin, marchand transylvain, II, 380.
Bucarest (Bucureşti), I, 11, 13—16, 57, 173, 174, 183, 189, 190, 197, 199, 201—203, 205, 206, 208—212, 219, 250, 251, 252, 253, 254, 256, 258, 263, 265, 267, 270, 287, 288, 295, 299; II, 315—319, 322, 328, 331, 361, 362, 363, 366, 380, 489, 497; imprimeries bulgares à, I, 291; école princière, II, 461; monnaies trouvées à, I, 33, 40; préfet de police, I, 251.
Bucegi, montagnes, I, 174, 181.
Buccov, général autrichien, II, 380.
Buchanan, George, II, 437.
Buchon, J. A., éditeur de la Chronique de Morée, II, 349—351.
Bucovet < sl. * Buckovĭcĭ, II, 475.
Bucovine, I, 223, 241, 297; II, 479; Allemands de, I, 258.
Buda, pendant le XV-e siècle, I, 107, 110, 112.
Budapest, I, 64, 219; II, 491.
Buday, A., I, 45.
Bug, commerçants de Thasos dans la vallée du, I, 4.
Bugarski Katun, hameau bulgare, I, 82.
Bugeac, I, 189, 190.
Bukurovići, localité à Visoki, I, 77.
Bulgare, informations sur l'histoire de la Valachie au XVI-e siècle

www.cimec.ro

dans une oeuvre hagiographique, I, 121—151.
Bulgares, I, 81, 89, 90, 92, 100, 185, 186, 194, 211, 214, 223, 231, 255, 273, 275—277, 292, 298; II, 327, 354, 493; en Espagne, I, 274; iconographie, I, 239; relations avec les Serbes, I, 102; révoltes des, I, 250, 251; de Roumanie, I, 212.
Bulgarie, I, 25, 26, 42, 58, 59, 62, 67, 69, 73, 74, 80, 82, 90, 121, 122, 186, 194, 212, 217, 250, 254—256, 261, 268, 273; II, 338, 361, 362, 387, 497; chapiteaux à protomes de béliers en, II, 411; conquise par les Turcs, I, 119; croisade du XV-e siècle en, I, 111, 116; fouilles de, I, 270; la bialisation de l'e, II, 472; marché, I, 253; relations avec Byzance, II, 307, 310; Roumains de, I, 91, 93, 95, 253, 274; thème byzantine, I, 272; — Transdanubienne, I, 272; trésors de la, I, 37, 38.
Buljina, au sud de Stôk, I, 83.
Bunazertovici, famille à Temnici dans la région de la Morava, I, 85.
Bunei, village au sud de Branicevo, I, 89, 99.
Burada, Th., I, 231.
Burébista, I, 28, 29.
Burazeri de Dubitza, dans la Bosnie, I, 85.
Burel de La Roncière, Charles, historien de la marine française, II, 490.
Butculeşti, village roum,. I, 13.
Buteresco, docteur, II, 392.
Butova, lampe chrétienne de, II, 404—407.
Buzău, évêché de, I, 133.
Buzescu, chronique des boïards, I, 244.
Buzesco, Sima, I, 293.
Buzescu, Stroe, tombeau de, I, 245.
Byron, I, 292.
Byzance, I, 62, 74, 97, 122, 193—197, 202, 272; II, 363, 476; et le métropolite de Halicz, II, 306; pendant le XIV-e et XV-e siécle, I, 102, 103, 105—107, 118; propagande catholique à, I, 276; relations avec l'Église roumaine, II, 305; v. Constantinople.
Byzantine, Église, relations avec les Bulgares, II, 309.
Byzantin, Empire, I, 102, 103, 107, 119.
Byzantine, Église, relations avec les Bulgares, II, 309.
Byzantins, I, 75, 82, 97, 98, 100; participation à la campagne de 1444, I, 118; relations avec les provinces danubiennes, I, 271; relations avec les Serbes, II, 303, 304, 306, 309, 310; tétradrachmes de, I, 9.
Byzie, Roumains de, I, 81—82.

Caffa (Crimée), comptoir maritime de, I, 41.
Cahul, I, 187.
Caire, I, 283; II, 400; école du, I, 252.
Căldăruşani, monastère, II, 318, 331.
Căldărari (Tziganes-chaudronniers), I, 222.
Calfoglu, Alex., comise, II, 457.
Călinescu, G., sur les rimes dosithéennes, II, 443; sur le Psautier de Dosithée, II, 432.
Calipsiţa, personnage d'une comédie de B. Alecsandri, I, 213.
Calixte III, pape, I, 104.
Calkéopulos, Ath., I, 450.
Callatis, I, 266, 270; II, 409, 413; établissements chrétiens, I, 415; orfèvrerie ancienne à, II, 392—396; monuments, II, 414; tétradrachmes frappées à, I, 9.
Calligula, monnaies de l'époque de, I, 35, 60, 269.
Callimaki (Callimachi), Grégoire, prince de Moldavie, II, 377.
Callimaki, Jean Théodore, prince de Moldavie, II, 373, 378.

www.cimec.ro

Callipides (Carpides), population, I, 262.
Calliste, patriarche de Constantinople, relations avec la Serbie, II, 305, 307, 309.
Callivurtzis, N., I, 287.
Călmăţuiul, rivière roum., I, 12.
Calojanis, despote, II, 359.
Calu, station archéologique en Moldavie, I, 181.
Camariano, Ariadne, I, 200; II, 311; comptes-rendus signés par, I, 201, 211; notes bibliographiques par, I, 277, 279, 287, 289, 290—292, 298—300.
Camariano, Nestor, I, 198; II, 453; compte-rendu par, I, 199; sur la Chronique de Morée, II, 349—362.
Campanis, A., II, 448.
Câmpinieanu, Ana, mère du C. Filipescu, II, 321.
Câmpulung, ville roum. de la Valachie, I, 203.
Câmpulung, ville moldave, Laze à, II, 369.
Cana, les noces de, en peinture, I, 236.
Candrea-Adamescu, dictionnaire, II, 480.
Cantacuzène, histoire des, par D. Cantemir, I, 201.
Cantacuzène, Jean VI, empereur byzantin, I, 196.
Cantacuzène Şerban, Bible de, I, 245; v. Cantacuzino, Ş.
Cantacuzino, Constantin, stolnic, I, 288; II, 459, 463.
Cantacuzino, G., I, 263.
Cantacuzino, G. G., archive de, I, 280.
Cantacuzino, Pârvu Măguranu, logothète, I, 296.
Cantacuzino-Paşcanu, Ioidaki, grand spataire de Moldavie, II, 377.
Cantacuzino, Şerban, II, 458; v. Cantacuzène, Ş.
Cantemir, Démètre, prince de Moldavie, I, 91—92, 201, 203, 250.
Căpâlna, station archéologique dans la Transylvanie, I, 181.
Capidan, Th., savant roumain, I, 66, 67, 249, 254, 296.
Capidava, village romain (Dobroudja), I, 53, 267.
Capistrano, Jean de, ami du vieux Hunyadi, I, 104.
Cappadocie, province romaine, I, 46.
Capşa, v. Istrati.
Caracalla, empereur, I, 264; monnaies de, I, 60.
Caracaş, Dim., écrivain macédo-roumaine, II, 460.
Caracliu, entre Iroesmis et Arrubium, II, 344, 345.
Caragea, Antioh, contre les Lazes, II, 369.
Caragea, Const., prince de Valachie II, 321, 327—329.
Caragiale, Iorgu, I, 292.
Caraman, P., comptes-rendus par, I, 234, 243.
Caramanie, émir de, I, 106, 109; gouvernement de Selim, II, 419; révolte en, I, 113, 117.
Carcopino, J., I, 29, 185.
Caričiu Grad, I, 270.
Cariotes, I, 255.
Carlos, infant d'Espagne, II, 417.
Carlovo, dép. en Bulgarie, I, 261.
Carnuntum, I, 180.
Carpathes, monts, I, 65, 66, 97, 174—176, 181, 182, 188, 220, 266, 298; II, 479, 484.
Carpatho-danubienne, trésors monétaires de la région, I, 23—44.
Carsium, localité en Dobroudja, I, 188, 267.
Carthage, monnaies frappées à, I, 56, 60; chapiteaux à protomes de béliers à, II, 411.
Cartojan, N., savant roum., I, 201—204, 250, 288, 299; II, 436, 463; sur le Psautier de Dosithée, II, 432, 435; sur la peinture religieuse, I, 240.
Caryophyle, Jean, II, 449.

www.cimec.ro

Castellane, ambassadeur français, II, 387.
Castoria, I, 73.
Castriota voir Skanderbeg.
Catalin, I, 258.
Catavasiare, II, 462.
Catherine, II, I, 200.
Catherine de Médicis, II, 421.
Cato, I, 47.
Caucase, II, 340, 394.
Cavallioti, Th., écrivain macédo-roumain, I, 254; II, 449, 460.
Cecaumenos, I, 81.
Cedrenus, sur les Valaques migrateurs d'Anoγlachie, I, 65, 73.
Celeiu, dép. de Romanaţi, I, 12, 32.
Celtes, invasion, I, 27, 265, 266; migrations des, II, 342.
Celtes Eraviques, I, 25.
Cène, fresque bulgare de la ,I, 242.
Centorio Degli Hortensii, Antonio, auteur d'une relation sur la mort de Mustapha, II, 426, 427.
Céos, monnaies de, I, 60.
Cerna, monnaies de, I, 40.
Cernagora, dép. de Carlovo, I, 260.
Чернышев, граф, I, 171.
Cernăuţi (Cernowitz), Lazes à, II, 369; route de, II, 376, 379; staroste, de, II, 371.
Cernavoda, I, 186, 188.
Cernena Gora, I, 261.
Černomen, pris par les Turcs, I, 102.
Cérulaire, Michel, patriarche, I, 194; II, 305.
César, I, 207—210; II, 463.
Cesarini, légat du pape Eugène IV et l'idée d'une croisade, I, 103, 105, 107, 108, 110, 111, 113, 114, 117.
Cetatea, colline roum., I, 18.
Cetatea-Albă, I, 41, 274; vallum près de, I, 186.
Cetăţenii din Vale, dép. de Muscel, I, 16.
Cetea, I, 175.
Cetinje; vallée, Roumains de, I, 71, 72.
Chalcédoine, évêché, de, II, 307.
Chalcocondylas, Laonicos, I, 103.
Chalīl b. Ismā'īl b. Schejch Bedr ed-Dīn Maḥmūd, I, 251, 252.
Chaloupecky, Václav, I, 275.
Chamfort, auteur d'une tragédie sur la mort de Mustapha, II, 420.
Chapiteaux à protomes de béliers de la Scythie Mineure, II, 408—416.
Charax de Ptolémée, I, 262.
Charlemagne, couronnement, I, 194.
Charles IX, II, 421.
Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, I, 118.
Charles, Martel, I, 194.
Charles-Quint, I, 247.
Charles Robert, I, 218.
Charrière, II, 423, 424.
Châteauroux, Bounin bailli de, II, 421.
Chelaru, Valentin Gr. I, 211-215,292.
Chelcea, I., I, 219-234.
Chersonèse, I, 262; II, 396.
Chevalier thrace, divinité équestre, I, 181.
Chevuliers danubies, divinité équestre, I, 179-181.
Chezarie, évêque de Buzău, II, 318, 319, 322, 324, 331.
Chiaro, Del, I, 290.
Chichman, tsar bulgare, I, 300.
Chilandar, monastère, I, 82.
Childe, V. Gordon, I, 173, 176, 177.
Chilia, ville, I, 41.
Chios, monnaies de, I, 60.
Chiriţa, personnage des comédies de B. Alecsandri, I, 212, 213.
Chiurd (Khidr?) ʿOsmān, fermier turc, II, 367.
Choerosphactès, Léon, I, 272.
Choniatès, Nicetas, I, 281.
Choumen, ville en Bulgarie, I, 214.
Chrisant, l'Archimandrite, II, 320.
Chrisant de Madit, musique orientale, II, 317.
Christ, la nativité de, en peinture, I, 236; symbole, II, 413.
Christaris, M., I, 206, 207.

www.cimec.ro

Christopulos, Athanase, professeur à la Cour Princière de Moruzi, II, 449, 461.
Christu, Vasile, sur les Aroumains, I, 254.
Chronique de Morée sur les combats de Jean Assen avec les Latins, II, 349—362.
Chrysostome, v. Jean.
Chtétovo, monastère, I, 68.
Chvosno, Roumains de, I, 70.
Chypre, l'archevêché de, II, 303, 307; royaume de, II, 499.
Cicéron, II, 463.
Cici, de Semendria, I, 88.
Cigala, Mathieu, chronographe de, I, 204.
Cillae, loc. ancienne en Bulgarie, II, 262.
Cilvastianus, I, 264; v. Men.
Cimmériens, I, 262; II, 342.
Ciobanu, Étienne, II, 436; sur l'histoire de la Valachie au XVI-e dans une oeuvre hagiographique bulgare, I, 121—151.
Ciocan, R., sur la genèse du Psautier de Dosithée, II, 428—446.
Ciorănescu, Al., sur la tragédie « La Soltane « de Gabriel Bounin, II, 417—427.
Ciriaco d'Ancona, et l'idée d'une croisade contre les Turcs, I, 107, —109, 112.
Ciumăva < sl. *čemerĭna, II, 480.
Ciurea, D., I, 276.
Cius, II, 344, 346.
Civitas Ausdecensis, chapiteaux à protomes de béliers à, II, 410.
Cladova, vil., I, 116.
Claude II le Gothique, monnaies de, I, 32, 60.
Clèdat, II, 413.
Clopotiva, village roum., II, 476.
Cluj, dép. en Trans., I, 19.
Cluj, ville, I, 64, 215, 256, 298.
Cnide, marchands de, I, 26.
Coada Malului, dans le dép. de Prahova, I, 15.
Coasta osoiului, II, 483; v. osoiu.
Cocceji, famille, I, 267.
Code Théodosien, I, 34.
Codignac, Michel de, représentant de la France à Constantinople, II, 423—427.
Codinos, Pseudo-, I, 281.
Cogalnic, I, 187.
Cogălniceanu, Ienachi, cronique de, II, 367—369.
Colacin, foire de, II, 372.
Colentina, près de Bucarest, I, 14.
Collège de France, N. Iorga au, II, 488, 498.
Comitas, Étienne, professeur, I, 198.
Commode, empereur rom., I, 50, 264.
Comnène, Alexis, empereur byz., I, 195, 281, 282; monnaies d', I, 36, 40.
Comnène, Andronic I, emper. byz., I, 281.
Comnène, Anne, I, 69, 74, 271.
Comnène, Aranit, soulève les Albanais, I, 106.
Comnène, Jean, le Sébastocrator, II, 353.
Comnène, Jean, emper. byz., II, 449; monnaies de, I, 36, 40.
Comnéne, Manuel, emper. byz., I, 281, 282; monnaies de, I, 36, 40.
Comnènes, la dynastie des, I, 38, 62, 195, 282; monnaies de l'époque des, I, 40.
Compagnie grecque de Sibiu, I, 198.
Comte, consul français, à Durazzo, II, 370.
Condos, Polyzoïs, professeur à Bucarest et à Ploești, II, 461.
Conduc, liman, I, 187.
Condurachi, Ém., I, 33, 62; compte-rendu par, I, 197; notes bibliographiques par, I, 260, 265—267, 275, 286, 288, 295; sur la circulation monétaire dans la région danubienne, I, 56—62; sur les trésors monétaires de la région carpatho-danubienne, I, 23—44.

www.cimec.ro

Congrès de Berlin, I, 215, 217.
Congrès de Vienne, I, 215.
Congrès panslave à Prague, I, 216.
Constance, Concile de, I, 294, 295.
Constance II, empereur, I, 58, 188, 193; monnaies du temps de, I, 59, 269.
Constante, C., I, 253, 300.
Constantin de Costencie, I, 122.
Constantin, despote de Morée, I, 106, 115, 116.
Constantin le Grand, I, 30—33, 37, 57, 62, 187, 188, 191, 192, 268; II, 415; monnaies de, I, 34, 58.
Constantin VII Porphyrogènéte, I 90, 95, 272.
Constantin VIII, monnaies de, I, 268.
Constantin IX Monomaque, monnaies, I, 268.
Constantinescu, N. A., sur les Roumains du Timoc, I, 273.
Constantinople, I, 60, 81, 90, 103, 116, 119, 125, 127, 128, 130, 132, 145, 148, 150, 188, 198, 212, 271, 278, 279, 280, 281, 288, 293; II, 303, 314, 325, 329, 330, 349, 358, 359, 361, 397, 408, 416, 424, 456; approvisionnement, II, 363-367, 371-373, 378, 381—384, 387—390; chapiteaux à protomes de béliers II, 412—414; fondation, I, 192, 194—196; lampe chrétienne de, II, 397—407; monnaies battues à, I, 58; occupation de, I, 41; le patriarcat de — et le titre de patriarche de Peć, II, 304, 306—308; protomes de béliers (chapiteaux à], II, 411; relations avec l'église roumaine, II, 305; relations ecclés. avec les Bulgares, II, 309; relations avec les Serbes, II, 310.
Constantinov, G., I, 121, 122.
Constanţza, ville roum., I, 186.
Contarini, Marco, ambassadeur vénitien à Vienne, II, 370.
Contenau, G., I, 250.
Contest, St., lettre adréssée à, II, 389.
Contos, Polyzoïs, II, 449.
Copenhague, II, 491; ms. gr. de la Chr. de Morée à, II, 349—351.
Coressi, ouvrages imprimés par, I, 243, 246.
Corfou, I, 272.
Cori (rougeole] < ucr. kir, koru (russe kof), II, 479.
Corinthe, I, 60, 412; trésor. monét., I, 35.
Cornova, I, 223.
Corvin, Mathias, I, 275.
Corydalée, Théophile, II, 449.
Cos, monnaies battues à, I, 58.
Costescu, Theodor, II, 397.
Costeşti, station archéologique en Transylvanie, I, 25, 181.
Coşolţu, village dans le dép. de Sibiu, I, 19.
Costin Miron, I, 204, 288, 289; théoricien de la versification roumaine, I, 445—446.
Costorarii (Tziganes rétameurs), I, 222.
Cotiso, roi dace, I, 189; v. Cotys.
Coţmani, grand capitaine de, II, 372.
Cotys I, tétradrachmes du roi, I, 15, 189.
Coumanie, II, 358.
Coumans, I, 273; II, 354, 358—360.
Coumas, Const., I, 211.
Courlande, problème de, II, 381.
Coutzovlaques, I, 92.
Couturier, marchand francais en Moldavie, II, 369.
Coville, II, 500.
Covreştii-de-Sus, église de, dép. Vâlcea, I, 237.
Cracovie, II, 491, 500; gouverneur de, II, 365; trésor monétaire de, I, 26.
Craiova, I, 256, 274, 294; trésor monétaire de, I, 33.
Craişorul Marcu, I, 300.
Crasna, dép. Trei-Scaune, I, 33.
Crassura, la route Philippopolis —, I, 262.
Creangă, Ion, écriv. roum., I, 227.

www.cimec.ro

Crète, II, 338.
Crimée, I, 262; Bulgares de, I,256; marchands de Thasos en, I, 4.
Crişana, pays roum., I, 223; II, 485; l'âge du bronze en, I, 173—176.
Crna Reka, région, I, 92.
Croatie, I, 67, 79, 80, 85, 99, 152, 249.
Croisade, la quatrième, II, 349.
Croisade de Varna (1444), I, 102—120.
Crô-Magnon, II, 335.
Cronica Ghiculeştilor, I, 198.
Cronica lui Mihai Viteazul, I, 203.
Cronica lui Nifon, I, 203.
Croix du Maine, La, II, 421.
Crux gemmata, II, 402.
Csánki Deszö, I, 91.
Cserei, Michel, chroniqueur transylvain, I, 279.
Cucuteni, I, 259; v. a. Tripolje.
Cugir, village roum., dép. de Hunedoara, I, 18.
Cumidava (Râşnov), I, 181—183.
Cumidavenses, soldats auxiliaires provenants de Cumidava, I, 182.
Cumont, Franz, I, 178; II, 497.
Cuntz, Otto, sur Scytica, II, 345.
Cupiennius, L., I, 13.
Curtea-de-Argeş, l'église de, I, 295.
cusăiesc (je goûte) < ucr. kûšaty, l'aire du mot, II, 479.
Custos, I, 263.
Cuzgun, trésor monétaire de, I, 24.
Cvijic, Iovan, 66, I, 69, 72, 94, 96.
Cyrénaïque, Marcius Turbo en, I, 51.
Cyrille Loukaris, patriarche, I, 204; II, 449.
Cyrille, métropolite de Mélénicos, II, 308.
Cyzique, I, 58; monnaies de, I, 25, 60; Mathieu I, évêque de, II, 307; statères de, I, 27; système pondéral de, I, 24.
Czarnolas, domaine de Kochanowski, II, 428, 432, 433, 437, 442.
Czernisew, comte, I, 157.
Dabrowski, Jan, I, 111.
Daces, I, 29, 177, 182, 221, 229, monnaies, I, 21, 22; politique, I, 47; relations commerciales avec Thasos, I, 3; révolte des, I, 49.
Dacia Apulensis, I, 31.
Dacia Malvensis, population, I, 31.
Dacia Mediterranea, I, 88.
Dacia Ripensis, toponymie d'anciennes dénominations dans la, I, 88, 89.
Dacie, I, 25, 26, 28, 30, 74, 81, 88, 89, 97, 101, 179, 180—183, 185, 190, 191, 254, 264, 298; II, 354, 406, 473; après l'évacuation d'Aurélien, I, 170; circulation monétaire, I, 14; conquête par Trajan, I, 265; continuité de la vie en, I, 265; Hadrien visite la, I, 52; inscriptions, I, 263; Marcius Turbo en, I, 49, 50—52; première division, I, 45—54; principes, I, 53; province romaine, I, 46—48, 51—55; relations avec Byzance, I, 271; romaine, I, 59, 269; Slaves en, II, 465—473; slave, le, de Mésie et de — évitait l'hiatus entre a et o par j, II, 476, 477; tétradrachmes de Thasos et de la Macédoine, I-ère en, I, 3—22.
Dacie Inférieure, I, 45, 54; administration, I, 53, 54; fouilles, I, 268.
Dacie Supérieure, I, 45, 53, 54.
Daco-Romains, I, 98, 100.
Daicoviciu C., I, 28, 46, 48, 263, 265, 269; II, 401, 403, 405, 407; sur la date de la première division de la Dacie, I, 45, 53.
Dâlboka, village dans l'arrondissement de Zvižd, I, 94.
Далмація, I, 162.
Dalmatie, I, 29; chrétiens, I, 158; littoral, I, 71, 76, 100; monnaies, I, 35, 59.
Dâmboviţa, dép. roum., I, 13, 16, 20.
Dan Basarab, v. Basarab.
Dan, Michail P., I, 275; notes bibliographiques, I, 298, 300.

www.cimec.ro

Danemark, II, 488, 499.
Daniel, archevêque, II, 304.
Daniil Moscopoleanul, écrivain d'origine macédonienne, II, 460.
Danovici, II, 352.
Danube, I, 23, 25—28, 30—33, 35, 37, 40, 42, 48, 62, 64, 65, 67, 69, 80, 81, 87, 88, 92, 93—97, 99—102, 111, 113—117, 119, 123, 127, 143, 147, 179, 187—189, 193, 226, 233, 254, 267, 268, 270—273, 280, 291, 294, 298—300; II, 305, 346, 365, 377, 378, 385, 388, 389, 402, 455; armée romaine du, I, 47; circulation monétaire, I, 34; commerçants de Thasos au nord du, I, 4; domination romaine sur le, I, 57; emporia génois aux bouches du, I, 41; Hadrien à l'embouchure du, I, 52; marché commercial du, I, 43; monnaies, I, 11—13, 20, 21; populations au nord du, I, 38, 49; Sud du, I, 238, 239.
Danubienne, circulation monétaire dans la région, I, 56—62.
Danzig, II, 387, 490.
Dapontès, C., I, 296; II, 449.
Dardanelles, I, 110, 116.
Dardanie, p. I, 97.
Daremberg-Sazlio, I, 53.
Darkot, B., I, 284.
Darvari, Démètre, II, 449, 460.
Давид, I, 138.
David, fils d'un tzar bulgare, I, 73.
David, portrait de — dans la peinture religieuse moldave, I, 241.
Dealul, monastère, I, 245.
Dealul Melcilor (Braşov), I, 174.
Dealul Osoiului, Creasta Osoiului, v. Osoiu, II, 483.
Dealul Turcului, près de Sighişoara, I, 175.
Dečane, couvent, I, 82.
Décébale, roi des Daces, I, 183; ses guerres, I, 264; relations avec les Jazyges, I, 48.
Decei, I, 274.
Decev, I, 261.
Decius, empereur, I, 30, 57; mort de, I, 33, 269.
Dedulus, nom roumain près de Spalato en 1080, I, 75.
Delattre, R. P., II, 399, 406.
Delbrück, Hans, I, 115.
Delehaye, H., II, 458.
Démétrius, St., I, 272.
Demirciglu Halil, I, 178.
Demosthène, I, 208.
Demotika, I, 252.
Δερμπούνι< Terbyni, top. en Arcadie, II, 465.
Derna et Dernişoara, hongr. Feleöderna, Alsöderna ruisseau roum. hongr. Derna, II, 472.
Desalleurs, ambassadeur français, II, 388, 389.
De Sanctis, II, 497.
Desmarres, auteur de Roxelane, II, 420.
Desna, II, 338.
Despotovac, arrondissement, I, 94.
Dessislava, portrait, I, 241.
Deva, ville en Transylvanie, I, 17.
Deyanova, Milka, I, 284.
Diable, en iconographie, I, 235.
Diane, I, 180.
Didyn, II, 400.
Diehl, Ch., I, 196; II, 497.
Dieu, glorifié en musique et en peinture, I, 236, 239.
Diiu, nom de Vidin, II, 367.
Dimitrake, personnage d'une comédie de Voinikov, I, 213, 214.
Dimitri, Ioannes, marchand transylvain, II, 380.
Dimitri, Michel, marchand transylvain, II, 380.
Dimitrijević, archiprêtre, I, 152, 153.
Dimitrijević, M. St., documents recueillis par, I, 152.
Dimitrova, D. P., I, 261.
Dinić, J. M., I, 257.
Diniguttia, II, 344, 347.
Dinogetia, I, 40, 268; II, 346.
Dio Cassius, I, 48, 184, v. Dion Cassius.

www.cimec.ro

Dioclétien, empereur, I, 33, 59, 188, 191; II, 346—348; monnaies, I, 60.
Dionisie Vătaful, II, 314, 315.
Dionysos (Sabazios) representé sur les tétradrachmes de Thasos, I, 6, 7, 13, 16, 263.
Dioscures, I, 179—181.
Dirr, A., orientaliste, II, 458.
Djamo, L., notes bibliographiques, I, 274, 290, 299.
Djivanian, Nuchan, adjoint des Conseillers légistes ottomans. II, 385, 387, 390.
Dnieper, II, 387; commerçants de Thasos dans la vallée du, I, 4; v. Dnjepr.
Dniester, I, 186, 187, 189; II, 350; commerçants de Thasos dans la vallée du, I, 4; projet d'utiliser le, II, 373.
Dniepr, II, 338, 341.
Dobarlăc, village du dép. de Plovdiv, I, 259.
Dobra, village, I, 94.
Δοβρᾶ, Ντοβρᾶ — Dobra, concordance top. slave de Grèce et de Roumanie, II, 467.
Dobroudja, I, 11, 24, 27, 32, 38, 185—190, 267, 277, 281; II, 338, 344, 346, 348, 353; Allemands de, I, 258; châpiteaux à protomes de béliers, II, 411; circulations des monnaies istriennes, I, 26; cités, II, 413; fouilles, I, 270; histoire, II, 413; monnaies de Pierre I, I, 44, monuments, II, 411, 414; route vers la Moldavie, I, 40, trésor, I; 36; villes romaines, I, 267;
Dobrun, possession de la famille Pavlovič, I, 257.
Dogmes de l'Orient, II, 463.
Doleț, top. slave en Roumanie, sl. « Dolĕcĭ » asp. phonétique serbo-croate, II, 471.
Dölger, Fr., I, 281; II, 399, 401, 404.
Dolhești — monnaies d'or, I, 40.
Dolnji Unac, trésor, I, 29.
Domaszewski, A. v., I, 33.
Domitien, I, 183, 184, 188; partage de la Mésie par, I, 45.
Donji Vlasi (Vlachi inferiores) région comprise entre Abljak et Stôk, I, 71.
Donji Zgósci, région, I, 77.
Dorobanțu, Gr. I., 287, 288.
Dorohoi, Lazes à, II, 366—368.
Dorostolon (Silistrie), I, 272.
Dorothée de Monembasie, II, 458; chronographe, I, 204; il résume la chronique de Morée, II, 352.
Dos, colline à Rtani Dol, I, 71.
Dosithée, métropolite moldave, I, 203, 244, 245; psautier de, II, 428—446; adaptation du Psautier kochanowskien, 437; il adopte le décassyllabe et l'alexandrin, 441—442; emploi des procédés kochanowskiens, 440; conception panthéiste de kochanowski et, 439; images, style, 444—445; imitateur du vers polonais, 431, 435; influence des termes polonais dans la version de, 436; originalité de son vers, 433—434; parallèle entre le Psautier de Kochanowski et celui de, 438; vers octosyllabe, création originale, 443.
Dosithée, patriarche de Jérusalem, II, 449.
Dosoftei, v. Dosithée.
Douchan, Étienne, I, 68, 79; archevêché de Peć et, II, 303, 305, 310; charte de, I, 85, 100; Roumains de l'empire de, I, 84; v. Dušan.
Dowch, Docz, Dolcz, roum. Dolț, hongr. Dolcz, Dócz — s. c. Dolac, II, 471.
Doxastiar, v. Noul —.
Dracoulis, Sp., d'Itaque, I, 208, 210.
Draculus, nom roumain en 1070 près de Spalato, I, 75.
Dragana, fille de Radu le Grand, I, 278.
Drăganu, N., I, 88; sur « zadie «, II, 477; « zadie « ucr. zádnyca dérivé de zadnij, II, 478.

www.cimec.ro

Drăgăşani, I, 210.
Dragomir, Silviu, sur la patrie primitive des Roumains, I, 63—101, sur la politique religieuse des Habsbourgs et les interventions russes au XVIII siècle, I, 152—159.
Dragomirna, monastère, I, 293.
Dragoş, Constantin, dynaste de Melnik, I, 308.
Dragutin, roi serbe, I, 90.
Drajna-de-Sus, I, 183.
Drâster (Silistra), I, 186.
Dresde, II, 372, 490.
Drina, I, 85, 87.
Dristra (Silistrie), I, 272.
Drman, voévode bulgare, I, 90.
Drobeta (T.-Severin), I, 189, 268.
Drobnjaci, tribu monténégrine, I, 79, 84.
Drubeta, v. Drobeta.
Dubrava, village en Hertzégovine, I, 85.
Dubravius, I, 275.
Du Cange, Cgh. d. Fr., II, 352, 451.
Duca, Georges, reçoit la dédicace du Psautier de Dosithée, II, 430.
Ducas, Néophyte, II, 449, 461.
Duchesne, l'abbé, professeur de N. Iorga, II, 489.
Dujcev, Iv., sur les épîtres d'Innocent III sur la Bulgarie, I, 273.
Dunav, Roumains des couvents serbes de, I, 82.
Dumbrava, Dumbraviţa, II, 469.
Dumitresco, Vladimir, II, 392.
Dumitresco-Jipa, A., I, 253.
Dunăreanu-Vulpe, Ec., I, 174, 175.
Durazzo, stratège de, I, 272.
Durme, nom roumain, I, 86, 87.
Durmitor, montagne, I, 68—71, 76—78, 85—87.
Durutovići, aujourd'hui Golubovići, famille de Banjer, originaire de Nikšić, I, 77.
Duruy, V., II, 363.
Dušan, v. Douchan.
Duzinchievici, Gh., sur une tentative allemande de colonisation en Moldavie, I, 258.
Dvornik, Fr., I, 194.
Dyrrachium, colons grecs de, I, 29; drachmes de, I, 9, 17, 19, 21, 28.
Ebert, Adolf, II, 421.
Ebert, M., II, 396.
École Practique des Hautes Études, Iorga à, II, 488, 499.
Economidis, V. D., I, 287, 290.
Écosse, I, 187.
Édessa (Mésopotamie), I, 184.
Égée, mer, I, 8, 9, 24, 26, 56, 65, 103; îles de l', II, 338.
Egger, prof. R., numismate viennois, II, 347.
Египть I, 136, 139.
Egypte, I, 34, 35, 46, 52, 53, 58, 59, 125, 145, 148; II, 383, 492; art d', I, 270; II, 411; Marius Turbo en, I, 51; monnaies, II, 56, 60.
Elada, II, 329.
Elchovo, région d', I, 255.
Élie, Saint, dans l'iconographie roumaine, I, 241.
Élisabeth, tzarine, I, 153, 155—157.
Елисаветѣ Петровнѣ, императицѣ, I, 163.
Ἑλλάς II, 353, 354.
Eminesco, Michel, I, 290, 291.
Enfer. l', dans la peinture religieuse, I, 240.
Eötvös, homme d'état hongrois, I, 216.
Éphèse, I, 270; II, 402, 406.
Épire, Épire, I, 64, 67, 272; II, 353; — méridional, II, 465; Roumains d', I, 254.
Erbiceanu, C., bibliographie grecque, II, 455, 458, 459.
Erdeljanović, J., I, 71, 77, 78.
Ermitage, musée de l', II, 395.
Erotocrit, roman en roumain, I, 237, versifié par D. Fotino, II, 317.
Erythrée, I, 60.
Esculape, I, 265.
Esquilin, I, 180.

www.cimec.ro

Esope, I, 240.
Espagne, I, 118, 179, 193, 274; II, 488, 499; sous Charles-Quint, I, 247.
États balkaniques, I, 215, 216, 218, 219.
États Unis de l'Amérique, II, 488, 499.
Étienne le Grand, I, 44, 115, 274; églises d', I, 248; manuscrits slaves du règne d', I, 286.
Étienne, martyr de Sofia, I, 121.
Étienne II Ouroch, monnaies d', I, 42.
Étienne, prêtre du village de Pencovetz, I, 123.
Étolie (Petite Valachie), I, 67, 68.
Etruscille, femme de Décius, I, 264.
Eugène IV, pape, I, 103, 104, 114.
Eugenius, monnaies d', I, 35, 60.
Europe, I, 40, 102—104, 111—113, 116—118, 120, 123, 143, 180, 218, 219, 247, 265, 273; II, 337, 343, 490, 497; centrale, I, 177; II, 336; orientale, I, 61; du Sud-Est, commerce de Thasos, I, 45, 9; Sud-orientale, I, 174, 177; Tziganes de l', I, 219, 221.
Euphème, patriarche de Târnova, I, 122.
Euphrate, I, 47, 48.
Eustratiadès, savant grec, II, 307.
Eustratie Logofătul, I, 244.
Euthymios, Patriarche, I, 287.
Eutropius, I, 48.
Европа, I, 135.
Ewliya čelebi, Siyā-Netnāne, II, 383.
Exarchat, bulgare, I, 255.
Faca, C., I, 212, 213.
Faguet, É., II, 421.
Faik Sabri Duran, I, 257.
Fălciu, district moldave, I, 40.
Fallmerayer, II, 465.
Fanar, Grecs du, II, 314, 317, 329; v. Phanar.
Fată, I, 283.
Faustine la jeune, monnaies de, I, 269.
Fehér, Geza, historien, I, 186.
Fermanli, I, 206, 208.
Ferrare, II, 490.
Feth ul-Jolam (Cladova) sur le Danube, II, 386.
Fidonisi, emporia génoise, I, 41.
« Ferari « (Tziganes-forgerons) I, 222.
Filaret, évêque de Râmnic, II, 457.
Filelfo, Francesco, humaniste, I, 104.
Filipescu, Const., ban, II, 312, 315, 321, 324, 326—329.
Filipescu, Gr. Nic., patriote roumain, II, 321.
Filipescu, Nic., grand-père de Gr. N. Filipescu, II, 321.
Filipescu, Pană, père de Constantin Filipescu, II, 321.
Filipescu, T., I, 220, 222, 223.
Filipović, Milenko T., I, 77, 86.
Filitti, C. I., II, 321; sur les rapports franco-roumaines, II, 366, 370, 376, 388.
Filothée, I, 202.
Filotei, évêque de Buzău, I, 318, 324, 331.
Φιλόθεος, patriarche de Constantinople, II, 307.
Filow, B., I, 26, 35, 38, 41, 62, 186.
Fiore di Virtù en roumain, I, 245.
Fityān, I, 283.
Fiume, I, 79.
Flaccus, L., I, 13.
Flamands, II, 360.
Φλαμέγκοι, II, 356.
Flavia Galliana, legio, I, II, 347.
Flavius Italicus, I., I, 264.
Flavius Victor, monnaies de, I, 35, 60.
Filothée, I, 20.
Floca, C., I, 265.
Floca, M. O., I, 30.
Florence, I, 490; union religieuse de, I, 103, 119.
Florentin (Florentiana), village au Sud de Vidin, I, 89.
Florentins, relations de la Bosnie avec les, I, 117; relations de Vladislav de Pologne aves les, I, 111.
Floresco, Gr., sur la première division de la Dacie, I, 45—55, 267, 275.

www.cimec.ro

Florescu, D. G., II, 320.
Florescu, Florea, I, 253.
Florian, monnaies de, I, 32.
Florina, I, 68, 74.
Focion, I, 206.
Foczani, douane de, II, 382; les Lazes à, II, 366—368.
Φόκα, 136.
Fogelweder, Stanislaw, secrétaire de Sigismond-Auguste, II, 428, 429, 435.
Forrer, Ludwig, I, 285.
Forrer, Robert, numismate, I, 17, 18.
Foscari, Francesco, II, 364.
Fotino, famille, II, 312; Atanasie, père de Dionisie, II, 317, 330, Dionisie, II, 311—319, 321—324, 325—331, 449, 461; Grigorie, métropolite de Deren, II, 317; Ilie, II, 311, 312, 316, 317, 324, 330.
Fournier, grammaire de, I, 198.
Φραγκια II, 357.
Φράγκοι II, 352, 355—357.
Français, II, 358, 360; de Bourgogne à la campagne de 1444; I, 118, l'Italie et les; I, 248; dans le Péloponnèse, II, 349, 352.
France, I, 61, 216, 247, 281; II, 360, 423, 427, 429, 499.
Français I-er, politique orientale, II, 427.
Francs, I, 196; II, 362.
« franţuzism », I, 212.
« Franţuzitele » par Faca, I, 212, 213.
Frédéric II, roi de Prusse, II, 379, 380.
Friedwagner, I, 64, 65.
Friesach en Carinthie, ducats de, I, 42.
Furtună D., I, 321.
Futûwwa, I. 282, 283.
Gabre, Dominique de, évêque de Lodève, ambassadeur de la France à Venise, II, 423; successeur de de Selve, II, 424.
Gabriel, archiprêtre d'Athos, I, 203.
Gacko, I, 79, 84.
Gaebler, Hugo, numismate, I, 8.
Gafenko, Miron, boyard de la frontière moldo-polonaise, II, 374.
Gagiul, nom caractéristique chez les Aroumains, I, 68.
Gahiţa Rozmarinovici, personnage du théatre d'Alecsandri, I, 213.
Galata, II, 314; marchands de, II, 378, 388; — Serai, II, 383.
Galatz, I, 183, 187, 189, 190, 267; II, 346; consulat prussien à, I, 258; douane, II, 375; Lazes à, II, 369; marchands, II, 380.
Gáldi, L., I, 64, 65.
Galère, empereur, I, 188.
Galicie, I, 181; II, 338; Allemands de, I, 258; monnaies, I, 44.
Gallienus, I, 58; monnaies, I, 32, 60.
Gallipoli, presqu'ile, I, 102, 110, 111, 113, 114, 116.
Gamillscheg, Ernst, II, 479.
Gane, G., I, 197—199.
Γαρδίκι < *Gardiki = Gradîcî en Arcadie, II, 465.
Gaster, M., I, 203.
Geagea, Ghristea, professeur macédo-roumain, I, 249.
Geanetul, Antioh, résident moldave à Constantinople, II, 375.
Geanetul, Manolaki, résident moldave à Constantinople, II, 375.
Gaule, I, 61, 179, 193.
Gaulois, I, 394.
Gavril, moine peintre, I, 294.
Gelcich-Thalloczy, I, 77.
Gelu, duc, I, 282.
Georges, martyr de Sofia, I, 121.
Georges de Făgăraş (Gheorghe Făgărăşanul) marchand transylvain, II, 370.
Georges de Trébizonde, II, 450.
Georgieff, Konstantin, I, 284.
Gênes, I, 195; II, 490.
Genève, I, 64; II, 500.
Génier, Nicolas, I, 289.
Génies, divinités, I, 180.
Génois, de Péra, I, 116.
Genova, v. Bartolomeo di.
Gérault, corresp. de, II, 378.

www.cimec.ro

Gerke, Fr., II, 413.
Germain II et l'archevêché de Tirnovo, II, 309.
Germains, I, 28; tactique des anciens, I, 269.
Germano-Girolamo, glossaire de, II, 451.
Germisara (Geoagiu-Băi) sculptures funéraires, I, 265.
Gètes, I, 177.
Géto-Daces, I, 23, 265.
Ghazzālī, I, 286.
Ghelința, dép. Trei-Scaune, I, 19.
Gheorghe Cretanul, II, 320.
Gheorghiu, V., I, 296.
Ghérasim, Père, II, 453.
Gherassimov, Th., I, 25, 35, 60, 261.
Gherghel, Ilie, I, 220, 223.
Ghergina-Bărboși, près de Galatz, I, 183.
Gherman le Valaque, I, 245.
Ghernesig, I, 176.
Ghérov, N., I, 222, 223, 231.
Ghica, Alex., prince valaque (1834—1842), II, 321.
Ghica, D., mare ban, II, 321.
Ghica, Grég., I, 289; II, 367, 368, 371.
Ghica, Grég.-Alex., prince moldave, II, 364, 381, 385.
Ghica, Ion, I, 280, 281.
Ghica, Marie, I, 198.
Ghica, Scarlat, prince moldave, II, 373, 378, 385.
Ghica, Zoe, femme de C. Filipescu, II, 321.
Ghindescu, Const., « clucer », I, 296.
Ghinis, Démètre, bibliographie hellénique; II, 452, 458, 461.
Giannini, Amedeo, I, 284.
Gibellino-Krasninicowa, Maria, I, 265.
Gîmbuț, II, 466.
Gin Brinza, roum. brânză, formage, orig. roum., I, 71.
Gindići, village de Monténégro, I, 77.
Giovanni del Turco, I, 200.
Gîrbova, Gîrbovița du sl. Vrĭbovo, par la filière hongr., II, 470.
Gisdanich, Stoïca, ambassadeur de Vladislav de Pologne à Andrinople, I, 109.
Giskra, capitaine de mercenaires, I, 108, 275.
Giuglea, I, 253; II, 481.
Giuliani, Fr. Cr., interprète à Constantinople, II, 374, 375, 381.
Giurescu, Const., I, 53, 190, 200, 267.
Giurescu C. C., I, 69, 74, 132—134, 190; II, 321, 353; sur l'économie et la production agricole roumaine, II, 384, 387.
Giurgiu, I, 250, 251.
Giurgiuvanu, Toader, vornic de Câmpulung, I, 374.
Γκουβόζδα καβόζδα — gavoșdia, concordance top. sl. en Grèce et en Roumania, II, 467.
Γκουσταρίτσα top. gr. de γουστερίτσα *sl. guščenca, II, 469.
Glad, duc, I, 282.
Gladna, top. hongr., roum. Gladna, sl. *Gladina, v. Glimboka, II, 467.
Glîmboaca, Ghimboaca, Ghâmboceni, II, 466.
Glîmboca (< sl. *Globoka), II, 475.
Glimboka, top. hongr.; symbiose slavo-roumaine en Transylvanie avant les Hongrois, II, 467; v. Glîmboaca.
Glina, près de Bucarest, I, 174, 176.
Glykys, N., I, 208, 209; II, 451.
Gobdela, Démètre, II, 449.
Godefroy de Bouillon, I, 104.
Goethe et la conquête de la Morée, II, 352.
Gohl, Edm., numismate, I, 10, 17, 18, 20, 59.
Gojniković, Pierre, I, 272.
Goldziher, I, 286.
Голнцин, князь, I, 171.
Golubinskij et le patriarcat de Peć, II, 304.
Golubovatz, I, 84.
Goos, archéologue, I, 18, 19.

www.cimec.ro

Górka, O., I, 202.
Gornetul, commune roum., I, 15.
Goronići, région à Donji zgoĭci, I, 77.
Gorovei, A., I, 299, 300.
Gotha, I, 421.
Goths, I, 189; destruction de Capidava par les, I, 267; influences vianiennes chez les, I, 269; invasions; II, 30, 32, 33, 57, 262.
Gouillard, J., I, 289, 290.
Govora, code de, I, 235; évangile de, I, 246; Pravila de, I, 245.
Grabner, Hermann, I, 300.
Gradina (Zeta), I, 71.
Gracian, Balthazar, auteur d'« El Criterion «, I, 311.
Γρανίτσα nom, de lieu en Grèce, de γουστερίτσα bulg. granica, II, 469.
Gratien, I, 33.
Graziani, Gaspard, I, 278.
Grec, le livre, en Roumanie, II, 447—464.
Grèce, I, 106, 115, 116, 179, 193, 197, 217, 253, 290, 293; II, 329, 338, 341, 350, 358, 359, 361, 362, 415, 452; — byzantine, I, 272; — au V-e siècle, I, 247; dénationalisation des Slaves, II, 473; — et l'étranger, I, 208, 209; restes slaves, II, 467; sculpture, II, 411; slaves au moyen-âge en Roumanie et en, II, 454; Slaves en, II, 465—473; top. slave en, II, 465, 471.
Grecs, I, 196, 197, 255, 256, 271, 272; II, 327, 329, 450, 451, 458; en Catalogne, II, 448; en Espagne, I, 274; guerres médiques, I, 3; iconographie des, I, 239; parure, II, 394, relations écclésiastiques avec le Patriarche de Peć, II, 305; — et les Roumains, labialisation de l'e, II, 472.
Grecu, V., I, 202, 205; II, 311.
Grégoire, Saint, le théologien, II, 457.
Grégoire, archevêque de Justiniana prima, I, 272.
Grégoire IV Dakide, métropolite, I, 497.
Grégoire (Henri), II, 497.
Gren, E., I, 35, 60.
Groag, Edm., I, 263.
Grodek, route de, II, 376.
Gronbeck, Koare, I, 296.
Groningue, I, 178.
Grubea, Ioan, II, 350.
Grundel, H., I, 269.
Guagnini, Alex., I, 289.
Gumelniţa, station préhistorique, I, 175, 176.
Gündisch, Gustave, I, 103.
Gura-Bughii, dép. Muscel, I, 226.
Gurcho Vrda (en roum. wrda) de Cattaro, orig. roum., I, 71.
Gyór (Raab), I, 104.

Habsbourg, I, 152, 154, 279; politique religieuse des et les interventions russes au XVIII-e siècle, I, 152—159.
Habsbourg, Ferdinand de, I, 279.
Habsbourg, Frédéric de, I, 108.
Hadad, dieu asiatique, I, 178.
Hadji Dimitar, révolutionnaire bulgare, I, 250.
Hadgi Kosta, personnage d'une comédie de Voïnikov, I, 213.
Hādjdj Ismā'īl, marchand de Canadie, II, 368.
Hādjdj 'Osmān, marchand de Yeni Kioi, II, 368.
Hadrien, I, 180, 185, 188, 189; II, 463; et la Dacie, I, 45, 47—52.
Hahn, W., sur l'approvisionnement de Constantinople, II, 363.
Halecki, Oscar, I, 107, 112, 116, 119.
Halicz, et Byzance, II, 306.
Hammer, J., v. II, 365, 427.
Hampel, I, 173.
Hârlău, les Lazes à, II, 369.
Harmodics et Aristogiton, I, 208, 209.
Hasan Khidr oghlū (Kiurolu) usurier turc, II, 368.
Haşdeu, B. P., accorde à N. Iorga une bourse l'étranger, II, 489.

www.cimec.ro

Hatzeg, pays de, I, 28, 64, 100.
Hauterive, sur la Moldavie, II, 382.
Havniensis, codex, II, 349—351.
Hécate, I, 269.
Heeren-Uckert, fondateurs de la coll. « Europäis che Staatsgeschichte »II. 491, 492.
Hélène Mathieu Basarab, princesse, I, 203.
Helladius, Alex., II, 463.
Hellènes, II, 463.
Hellespont, I, 25.
Helmolt, H. Fr., II, 491, 493, 496.
Henning-Pantel, Hans, histoire de la presse grecque, I, 292.
Hémus, I, 65, 66, 69, 70, 74, 75; les Roumains de l', I, 96.
Henri II, II, 424.
Héraclée, monnaies de, I, 58, 60.
Héracles, culte de, I, 263; représenté sur les tétradrachmes de Thasos, I, 6, 7.
Héraclius, I, 97, 191, 193.
Herăstrău (Bucarest), I, 14, 15.
Hercule, I, 180.
Herculea, legio secunda, II, 344, 346—348.
Herculus, Maximien, II, 347.
Heredia, Don Fray Johan Fernandez, II, 351, 352, 362.
Hérode, I, 128, 129, 149; en peinture, I, 236.
Hérodote, II, 350; sur les Agatyrses, I, 265; sur la Transylvanie, I, 177.
Herzégovine, I, 119, 216, 217; Roumains de, I, 66, 67, 71, 76, 85, 87, 99, 100, 216, 217.
Hesseling, D. C., II, 448.
Hésychius, I, 296, 297.
Heyd, Wilhelm, I, 496.
Hierasus (Séret), I, 190.
Hirsowo (Hârşova) ville sur le Danube, II, 386.
Histria (Istros), I, 277.
Hodoş, Nerva, II, 455, 456; bibliographie, II, 456, 459, 460.
Hoghiz (Târnava-Mare), I, 264.
Hollande, II, 488, 499.
Hóman, Bálint, I, 108, 111.
Homère, II, 350.
Homo, L., I, 189.
Homorod, dép. d'Odorhei, I, 19.
Hongrie, I, 43, 133, 152, 215—219, 249, 275, 276; Allemands de, I, 258; export roum. en, II, 375, 376, 378, 387; orthodoxes, I, 157; pendant le Moyen-Âge, I, 103—106, 108—111, 113, 115, 119; population de, I, 256; Serbes de, I, 98.
Hongrois, I, 81, 98, 195, 215, 218, 219, 275, 298; II, 354, 466, 493; pendant le Moyen-Âge, I, 108.
Hopf, Karl, éditeur de la Chronique de Morée, II, 351.
Horace, son influence sur Kochanowski, II, 439, 443.
Horde d'Or, Tatares de la, I, 275.
Horedt, Kurt, sur le christianisme en Dacie, I, 270.
Horez, monastère, I, 241.
Horodenka, foire de, II, 372, 376.
Horoszcza, passage du Dniestr à, II, 377.
Horovitz, Ph., I, 53.
Horton, I, 286.
Horváth, André, II, 452.
Hospitaliers, ordre des, II, 499.
Hotin, I, 189; Pasha de, II, 368; route de, II, 376, 387; tribunaux de, II, 375, 387.
Hotin, agent turc de, II, 366, 376.
*Hrozav < roum. Grozav, II, 486.
*Hrozav' la, corresp. roum. Grozăveşti, II, 487.
Hrozawlea, nom de loc., 1390, II, 486.
Huart, C., I, 284.
Hübsch, Fr., chargé d'affaire de Pologne à Constantinople, II, 365, 366.
Huizinga, Jean, I, 104.
Hūlāgū, I, 283.
Humbert, cardinal, I, 194.
Humbert, Jean, I, 206, 210.
Hunedoara, dép. roum., 17, 18, 59; monuments romains de, I, 265.

www.cimec.ro

Huns, I, 33, 189.
Hungyadi, Jean (Iancu), I, 275; lutte contre les Turcs, I, 103—109, 111, 115, 117.
Hurmuzaki, le code, I, 243.
Huşcie, passage du Dniestr à, II, 377.
Huşi, Lazes à, II, 366, 368.
Hyacinthe, I, 276.
Hygie, Statue, I, 265.
Iacimirski, A. I., II, 458.
Iacob Protopsaltul, professeur de musique orientale « Constantinople, II, 317.
Iakobsohnstahl (Braïla), I, 258.
Ialomiţă, dép. roum., I, 11, 16, 20, 183.
Ianina, II, 358.
Iassy, Faculté de Lettres à, I, Paul d'Alèpe à, I, 245; v. Jassy.
Iatăr, I, 89.
Iatropoulos, Const., I, 206.
Iazyges en Banat., I, 269.
Ibn Battūtā, I, 283.
Ibrahim Kādī ul-ʿasker d'Anatolie, I, 378.
Ibrahim Pacha, héros du roman de M-lle de Scudéry, II, 420.
Ibrāʿīl (Brăila) kādī de, II, 377, 386.
Iconium, sultan d', I, 106, 196.
Id-ādha (Kurbān Bayrām) immolation d'agneaux pour, II, 383, 388.
ʿId-i fitr, fête du Bayrām, II, 388.
Ieropès Christodoulo, I, 209.
Ieşanu, Isid, I, 220, 223.
Ighiel, haches d', I, 175.
Igliţa, II, 344, 345.
Ignace, métropolite d'Ungrovlache, I, 278.
Iken, C., I, 207, 209.
Ilfov, dép. roum., I, 13, 14.
Iliaş, Alex., prince roumain, I, 278.
Iliescu, Oct., I, 42.
Illyricum, I, 23, 30; circulation monétaire, 56—59, 61.
Illyriens, I, 257, 260.
Индиа, I, 136.
Indoeuropéens, I, 265, en Asie Mineure, II, 341.
Indol < sl.*Iodolŭ, II, 466, 480.
Inkilop Müzesi, I, 252.
Innocent, VIII, I, 249.
Io, le sens d', I, 276.
Ἰωαννίνα (Γιαννινῶν) II, 353, 354.
Iohatče (Isaccea) douane d', II, 375, 382, 386.
Ioncutus, nom celtique, I, 268.
Ionescu, D., I, 276.
Iordan, Al., notes bibliographiques, I, 250, 253—256, 270, 271, 273—282, 290, 292—296, 299, 300; sur les imprimeries bulgares, I, 291.
Iordan, Iorgu, sur Osoiu, II, 484; top. de Pojorîta, II, 474; top. de Topal < sl. toplŭ, II, 472.
Iordănescu, A., I, 184, 185.
Iorga, N., I, 66, 81, 82, 97, 105, 111, 115, 117, 118, 198, 201, 276, 278; II, 311, 321, 327, 328, 353, 502; sur les Callimachi, II, 364, 368, 370, 372, 373, 375, 376, 379, 380, 388, 390; polyglotte, II, 493; cours à l'étrangers collaborations aux grandes collections d'histoire générale, II, 488; créateur de la synthèse historique, II, 495; il crée le terme d'historiologie, II, 498; débuts comme professeur de latin, participation à de nombreux congrès à l'étranger, II, 489; débuts comme professeur d'histoire générale; son érudition, II, 491; histoire économique, II, 374, 386; historien de l'idée de croisade au XV-e siècle, II, 490; introduction de la langue roumaine, I, 244, 245; membre de 31 hautes institutions scientifiques, II, 500, 501; oeuvres prodigieuse basée sur les sources directes, II, 492; opinion sur le Psautier de Dosithée, II, 431; participation au grand congrès de Bruxelles en 1923, II, 497; il prépare le terrain pour une histoire générale, II, 494; professeur « agrée » à Sorbonne, II, 499; réputation dans le monde scien-

www.cimec.ro

tifique occidental, correspondance, II, 496; sur les Scythes, II, 339; sur le XVIII-e siècle, II, 365; vu par les étrangers, II, 488—502.
Iorgu dela Sadagura, personnage du théâtre d'Alecsandri, I, 212, 214.
Юлїан, I, 141.
Ipek, I, 97.
Ipsilante, Alex., I, 293; II, 330.
Ipsilante, Const., II, 326.
Irān, I, 285.
Irlande, II, 394.
Ирад, I, 140.
Isaccea (Noviodunum), trésor de, I, 40.
Isakova, village, I, 94.
Isaïe, prophète, I, 186.
Ishak Agha, grand douanier de Constantinople, II, 364, 378, 388.
Iskār, I, 89.
Isis, I, 180.
Islam, I, 102, 120, 251, 253, 283.
Ismā'il (Ismail) Lazes à, II, 369; douane, II, 375, 386.
Isperich, prince bulgare, I, 185.
Istamboul, I, 277, 284, 286; II, 378, 380, 381, 383, 412.
Истар, I, 135, 138.
Isterabad, I, 277.
Istrati, Dr. C. I., musée du, II, 397.
Istrati-Capşa, Maria, collection, II, 397.
Istrie, I, 72, 79.
Istro-Roumains, I, 86.
Istros, I, 277.
Italica, legio, I, II, 347, 348.
Italie, I, 193, 194, 274, 288; II, 488, 490, 499; civilisation du bronze en, II, 341; pendant la Renaissance, I, 247, 248.
Itinerarium Antonini (Scythica), II, 344—348.
Iulia Doamna, monnaie de, I, 60.
Iurașco, ministre roumain, II, 363, 385.
Ivan IV le terrible, I, 134.
Ivanyi Dora, II, 399, 406.
Iveković, Broz, I, 231; étym. de « Roudari », I, 222, 232.
Ivir, monastère, II, 412, 414.
Izabel, nom donné par Bounin à la fille du roi de Perse, II, 426.
Изменлити, I, 136, 142.
Izvor, top. roum., II, 469.

Jaco, de, II, 352.
Jacob, échelle biblique de, I, 259.
Jacquelin, auteur de la tragédie « Soliman ou l'esclave généreuse », (1652), II, 420.
Jaksîć, Vl., historie, I, 94.
Jambol, I, 255.
Jan, maître, v. Kochanowski, II, 433.
Janezič, suz etym. de « Roudari », I, 222.
Janina, I, 123, commerce avec la Valachie, II, 370, 378, 388.
Jasov en Slovaquie, I, 275.
Jassy, I, 197, 199, 205, 234, 279, 289, 293; II, 436, 462, 489; Lazes à, II, 366, 368; marchands de, II, 380, 387; synode, II, 456.
Jazilikaya, roches, de, I, 179.
Jean, archiprêtre, I, 294.
Jean V, empereur de Byzance, I, 196.
Jean Chripostome, Saint, II, 457.
Jean de Pila, martyr bulgare, I, 121.
Jérémie, évêque de Moldavie, II, 305.
Jerphanion, G. de, II, 408.
Jérusalem, I, 104, 193; II, 351, 352, 362, 411, 449.
Jésus Christ, I, 245, la prise de —en peinture, I, 236.
Jireček, K., I, 66, 69, 70, 73, 75—77, 79, 80, 83, 89, 90, 101, 105, 106, 115, 117, 256, 262; II, 305, 490, 492, 493, 500.
Jora de Sus, vallum sur le Dniester, I, 186, 189.
Jordansmühl (Silésie), I, 176.
Joseph, évêque roumain, II, 305.
Joseph II, empereur, I, 255.
Jovia, legio prima, II, 344, 346—348.

www.cimec.ro

Jovius, II, 347.
Jozsa, I., I, 251.
Judée, province romaine, I, 46, 125, 145.
Jugasz, István, I, 275.
Juifs, révolte des, I, 51; soulèvements de Cyrène et de Mésopotamie, I, 184, 185.
Jules, II, pape, I, 247.
Julien, empereur, I, 149, 193.
Julia Mammaea, mère d'Alexandre Sévère, I, 182.
Julius Daciscus, inscription funéraires, I, 269.
Juppiter Dolichenus, I, 177—181; temple de — à Kosjak, II, 411.
Justin I-er, II, 400.
Justin II, II, 400; monnaies de bronze de, I, 269.
Justiniana Prima, I, 270.
Justinien, I, 37, 62, 192—194, 268; monnaies, I, 36, 60; offensive sur le Danube, I, 33.
Juvara Tr., ministre roumain, II, 385.

Kočanik, I, 84.
Kadlec, K., I, 82, 100.
Kadirī, monastère de, I, 252.
Kalevit, métropolite de Sofia, I, 278.
Kalmuski, boyard de la frontière moldo-polonaise, II, 374.
Kalimber (Bosnie), I, 68.
Kalina, Dr. Antoni, I, 298.
Kalitinsky, A., II, 394.
Kalojean, empereur des Roum. et Bulgares, I, 196.
Καλοιωάννης, II, 356.
Kalonaris, P. P., éditeur de la Chronique de Morée, II, 350, 358.
Kamieniec, II, 376, 377.
Kamna, village, I, 94.
Kan, A. H., recteur du gymnase d'Utrecht, I, 177—181.
Kanellidis, journaliste grec, I, 293.
Kapošina, S. I., I, 262.
Kapterew, N., I, 152.
Karacash, fonctionnaire ottoman, II, 384.
Karácsonyi, István, I, 64.
Karadja, famille, I, 271.
Karadja, Constantin J., I, 294, 295.
Karadjić, St, Vuk., I, 231.
Karal, E. Z., I, 284.
Karamān, I, 285.
Karavélov, Lioubén, I, 212, 251.
Karavlaci, Roumains noirs, Roudari de Yougoslavie, I, 222.
Karatzas, Argyros, protocouropalates et duc de Philippopoli, I, 271.
Karić, V., I, 94.
Karlowitz, paix de, I, 279.
Karm-Abu-Mina, basilique d'Arcadius, I, 415.
Καροῦτες < *Koryto, top. en Phocide, II, 465.
Kasaklis, Jean, marchand grec, II, 376.
Kāsīm, agha des jānisaires de Hotin, I, 369.
Kasper, frère de Kochanowski, II, 429.
Kastenholz, village dép. de Sibiu, I, 19.
Katone, Stephanus, I, 104.
Katun, au sud d'Arte, I, 68, 76.
Katunoka Nahia, région aux environs de cetinje, I, 71.
Kaunitz, comte, I, 153, 156; II, 376, 378—380, 388.
Кауниц, граф, I, 164, 165, 170.
Kautzch, Rudolf, II, 411, 412.
Kavakliv (Topolovgrad), I, 255.
Kavsokalyvi, Skyte athonite, I, 280.
Kazîlagač (Elchoro), I, 255.
Кеизерлинг, граф, I, 163—168, 170, 171.
Kemal Atātürk, I, 257.
Kemālpashazāde, I, 285.
Kenner, F., I, 33, 36.
Kerameus, Nicolas, II, 449.
Karényi, András, I, 263.
Kertch, monnaies, «, I, 24.
Keyserling, comte, ministre de Russie à Vienne, I, 153—157.

www.cimec.ro

Khair ed- Dīn Pasha, I, 285.
Kiepert, I, 190.
Kiev, I, 204, 279, 295; marchands grecs, à, II, 387.
Kīlī (Chilia), dazes à, II, 369, 386.
Kisselef, général, I, 251.
Klein, Richard von, sur les Allemands de Bosnie, I, 257.
Kličevac, I, 175, 177.
Kljnć, circonscription, I, 84.
Knechtel, W., 34, 57.
Kniezsa, István, I, 256, 298.
Knin, I, 84.
Komani, village en Monténégro, I, 77.
Kornet, lieu à Gradina (Zeta), I, 71.
Kochanowski, Jan, modèle de Dosithée, I, 428—446.
Κομίδαυα I, 182, 183.
Kondakov, N. P., II, 394, 396.
Königsberg, II, 490.
Константин, Градьна, I, 136, 137, 139, 141.
Κωνσταντινούπολις, II, 307, 358.
Kopaonik, I, 70, 85, 95.
Köprülü Zade, M. Fuad, I, 284.
Koptos, II, 401.
Korbut, G., II, 429.
Korduba, II, 492.
Koritari, I, 222, 233.
Koriţa (Serbie), I, 233.
Koromilas, journaliste grec, I, 293.
Košarna, village roumain, I, 91.
Kosjak, II, 411.
Kossovo Polje, I, 70, 102, 114, 117; Roumains de, I, 72, 76, 77, 84, 86, 93.
Kossuth, L., I, 216, 217, 219.
Kostenecki, Constantin, I, 288.
Kostenetz-Bania (Bulgarie), I, 59.
Kostolac (Castellum), vis-à-vis de Tr. Severin, I, 89.
Kotzebue, Auguste, I, 198.
Κουμανία II, 354.
Κουμάνοι, II, 354, 355, 357, 358.
Kozak, E., I, 296.
Κόζια-Cozia, concordance entre la top. slave de Grèce dt de Roumanie, II, 467.
Kraïnovo, I, 26.
Krajina, région, I, 92, 94.
Kralievici, Marco, I, 300.
Krăndjalov, D., I, 185—191.
Kratova, I, 294.
Kremikovski, monastère près de Sofia, I, 278.
Kretschmer, P., I, 296.
Кроація, I, 161, 162, 164.
Kroll, v. Pauly.
Kruinowa, monnaies à, I, 29, 56.
Krumbacher, K., II, 491.
Kruševac, district, I, 90.
Kryssin, G., I, 26.
Kućevo, Roumains dans le district de, I, 91.
Kućevo, village, I, 99.
Kući, village en Monténégro, I, 83, 85.
Kücük Murţeḍā (Muntazi), usurier turc, II, 368.
Kudelin, voévode bulgare, I, 90.
Kula, I, 29, 56.
Kuman, I, 82.
Kunimund, roi gépide, monnaies, I, 36.
Kurlai, ramification de Durmitor, I, 68.
Kuripešić, itinéraire de, I, 88.
Kustendil (-Prizren), ligne suivie par les établissements roumains I, 70.

Lahaille, A., premier dragman, II, 385.
Lăcavitza, dép. de Plovdiv, I, 259.
La Croix du Maine, V. Croix du Maine.
Ladislas le Posthume, reconnu roi de Hongrie, I, 108.
La Haye, II, 491.
Laiotă Basarab, prince roumain, I, 133.
Lambadarie, Pierre, musicien grec, II, 318, 320.
Lambadarie, Grégoire, II, 320.
Lammert, Friedrich, I, 269.

www.cimec.ro

Lamprecht, Karl, II, 490, 493, 496, 500; il confie à N. Iorga la tâche de rédiger l'histoire de l'empire ottoman et celle des Roumains pour sa collection, II, 491—492.
Lamvrakis, journaliste grec, I, 293.
Langeron, mémoires de, II, 326.
Langlois, Ch. Victor, II, 458, 490.
La Piaffe, II, 421.
La Picquorie, II, 421.
Lăpuşna, Lazes à, II, 369.
Lăpuşneanu, Alex., prince roumain, I, 294.
Lapusnik, top. hongr., sl. *Lapušĭnikŭ; V. Glimboka, II, 470.
Larissa, I, 64.
Larue, poète jésuite, auteur présumé de la tragédie « Soliman » (1680), II, 420.
Lascaris, M., I, 276, sur le patriarcat de Peć, II, 303, 304, 306, 309, 310; sur la rivalité bulgaro-byzantine en Serbie, I, 272, 273; sur Vagenitia, I, 272.
Lascaris, N., I, 205, 206, 207, 210, 211.
Lascaris, Théodore, empereur de Nicée, I, 196.
Lassanis, G., I, 208, 209.
La Thuillerie, interprète de la tragédie « Soliman » par l'abbé Abeille, II, 420.
Latins, I, 197; combats avec Jean Assen, II, 349, 353, 354.
Latran, musée, II, 413.
Latyšer, V., I, 263.
Laurent, V., I, 263, 280, 296; sur l'archevêché de Peć après 1375, II, 303—310; sur Argyros Karatzas, I, 271.
Laval, II, 421.
La Vallière, V. Vallière.
Lavrov, I. P., savant russe, I, 202.
Laz, nom de loc. roum., II, 469.
Lazăr, Gh., I, 210.
Lazare, kneaz serbe, I, 117; accord de Constantinople avec, II, 303.
Lazare le Pauvre en peinture, I, 236.
Lazes dans les Principautés, II, 366—369, 375.
Léda, I, 268.
Leclercq, H., II, 400, 403.
Legrand Émile, I, 200; II, 448, 450—452, 454, 455, 457, 458.
Leipzig, I, 64, 249, 292; II, 490, 491; commerce avec la Moldavie, II, 377.
Leisen, Herbert van, I, 64, 97.
Lemberg, II, 491 v. Lwów.
Lemerle, Paul, I, 191, 192, 194—196; II, 411, 412.
Lenicerus, Philippus, I, 103.
Lenormant, Fr., I, 24.
Léon, I, 59.
Léon III, I, 193.
Léon VI, I, 194.
Léon, basiliques de, I, 282.
Leonis, Problemata, I, 269.
Léopol (Lwów), commerce, II, 376, 379.
Леополд ïмпература I, 168.
Léopold, diplôme de, I, 154.
Leovo-Chircăeşti, vallum de, I, 189.
Lépante, bataille, I, 249.
Lescovitza, village de Colubara, I, 84.
Leskien, A., I, 491.
Levée (Serbie orientale), I, 84.
Leyden, I, 177.
Ligaridis, Païsius, II, 449.
Lika, à Dubrovatzi, I, 85.
Lim, rivière, I, 70.
Linchou, ambassadeur français, II, 369, 388.
Lindina, II, 466.
« Lingurari » (Tziganes fabricants de cuillers de Cornova, I, 222, 223.
Lisbonne, II, 500.
Lithuanie, I, 295.
Ljubučk, région de, I, 83.
Λογγός top. gr., sl. logŭ, II, 469.
Londinium, I, 58.
Londres, II, 492; congrès international d'histoire à, II, 493; institut slave de, II, 501.

www.cimec.ro

Longobardes, II, 359.
Λοσνά — Lozna, concordance top. sl. de Grèce et de Roumanie, II, 467.
Losoncz, I, 275.
Lot, Ferd., I, 23; II, 497.
Lougnon, Jean, éditeur de la chronique de Morée, II, 351—353.
Λουμπάρδοι II, 355.
Louis XIV, I, 247, 248.
Louis d'Anjou, I, 218, 219, 279.
Loukaris v. Cyrille.
Lovcean, Sbornik, I, 282.
Löwenklan, Joh., I, 252.
Łoziński, Wl., II, 434.
Lubelczyk, traducteur des Psaumes, II, 429.
Lucas, Pierre, marchand transylvain, II, 380.
Lucretius, Cn., I, 13.
Ludolf, Guillaume, rapport de, II, 364, 366, 373, 387, 388, 390.
Łukasik, St., II, 431, 434, 435, 446.
Luna, I, 280.
Lunca, top. roum., dérivée du slave, II, 469.
Lupaș, I., I, 250, 277, 279.
Lupu, Basile, prince moldave, I, 246, 278, 279.
Lusius Quietus, I, 184, 185.
Luxembourg, v. Sigismond.
Lwów, bibliothèque du musée municipal, I, 203.
Lybie, et les Romains, I, 47.
Lyon, II, 421, 500; atelier monétaire, I, 60.
Lysimaque, roi de Macédoine, I, 27, 261; statères de, I, 28; mort de, I, 7—9.

Macaire d'Ancyre, II, 306, 307.
Macaire, aventurier de Melnik, II, 307.
Macarie ieromonahul, II, 319, 320.
Macariotissa, ville, II, 453.
Maçoudi, Al., écrivain arabe, I, 186.
Macédoine, I, 123, 125, 145, 174, 253; II, 471, protomes de béliers, II, 411; Roumains de, I, 68, 73, 81, 254, 300; Macédoine orientale, I, 260; Macédoine I-ère, tétradrachmes de Thasos et de — en Dacie, I, 3—22; Macédoine II-e, tétradrachmes, I, 4, 5, 7, 16; Macédoine III-e, I, 4, 5; Macédoine IV-e, monnaies, I, 4, 5.
Macédo-Roumains (d'Albanie), I, 254.
Măcin, II, 344, 345, 386; trésor monétaire, I, 33.
Macrea, C., I, 30, 59, 181, 182.
Macreu Sergio, II, 457.
Măčugani, localité de Visoki, I, 77.
Madara, trésor de, I, 60.
Maderizović Riza, savant turc, I, 92.
Μαγούλα nom top. en Grèce, sl. mogyla, II, 469.
Măgura-Mare, I, 269.
Măgurele, ville roumaine, I, 15.
Măhaciu < sl. *Мŭхасĭ, II, 480.
Mairet, Jean, auteur d'une tragédie sur Mustapha, II, 419.
Maïoresco, T., I, 212, 291.
Mahomet, I, 208, 210.
Mahmūd I, firman de, II, 364—366, 381.
Makkai, L., I, 64.
Maisonneuve, auteur de la tragédie « Roxelane et Mustapha », II, 420.
Mamlūks, sultans, I, 283.
Manassès, chronographes, I, 204.
Mangalia, châpiteaux, II, 408, 410—412; fouilles, I, 266; II, 392.
Manole, architecte valaque, I, 295.
Mantinée, base praxitélienne de, I, 267.
Mantzikiert, I, 195.
Maramureș, I, 64, 223; II, 479, 486; l'âge de bronze en, I, 173.
Mărășești, trésor de statères de Lysimaque trouvé à, I, 28.
Marburg, II, 421, 422.
Marc, Paul, II, 496.
Marc-Aurèle, I, 264.
Marcia Otacilia Severa, femme de l'empereur Philippe l'Arabe, I, 264.
Mardes, I, 184.

www.cimec.ro

Margaridi, docteur, personnage d'une comédie de D. Voĭnikov, I, 214.
Marghioliţa, personnage du théatre d'Alecsandri, I, 213.
Marghita, princesse roumaine, I, 293.
« Mărgineni » (ou « Munteni »), I, 93.
Marinescu, C., I, 104; sur Nicolas Iorga vu par les étrangers (roum.), II, 488—502.
Maritza, les Roumains de la vallée de, I, 64, 69, 74.
Marlianus, Am., I, 200, 290.
Marmontel, tripode d'Hélène de, I, 198.
Maronnée, I, 27; tétradrachmes, I, 7, 12.
Marpurgo, I, 29, trésor, I, 56.
Marot, Clément, Psaumes de, II, 429.
Marquardt, J., I, 46, 54.
Mars, divinité, I, 179.
Marseille, II, 386.
Marsigli, Comte, I, 92.
Marţian, I., I, 17, 30.
Marucchi, D., archéologie chrétienne, II, 405.
Mateescu, I, 260.
Matei, I., notes bibliographiques, I, 285, 269.
Mathieu d'Amyralithia, chronique, II, 459.
Mathieu Basarab, prince valaque, I, 201, 203, 278.
Mathieu Grammairien, I, 122, 125, 131—134, 144.
Mathieu I-er, patriarche de Constantinople (1397—1410), II, 306, 307.
Mathieu, roi de Hongrie, I, 119.
Mattingly, H., I, 35.
Maures, I, 47, 48, 184; Lusius Quietus chef des, I, 185.
Maurice, empereur byzantin, I, 125.
Mauritanie, I, 49; les deux Mauritanies, I, 54; province romaine, I, 46, 53; révolte, I, 48, 51.
Mavrocordat, I, 289; II, 327.
Mavrocordat, Alex., prince de Moldavie, I, 280; II, 449, 462.
Mavrocordat, Const., prince de Valachie et de Moldavie, II, 367, 368, 371, 372.
Mavrocordat, Jean, prince de Moldavie, II, 372.
Mavrocordat, Nicolas, I, 200, 290; II, 449, 456, 460, 461.
Mavrodi, famille, I, 197.
Mavrodi, Mihalaki, I, 198, 199.
Mavrodi, N., I, 198, 199.
Mavrodi, Z., I, 198, 199.
Mavrodis, Dimitrake, I, 198.
Mavrodis, Jean, I, 198.
Mavrodis, Iordake, I, 198, 199.
Mavrogheni, Nicolas Pierre, II, 457.
Maxime de Péloponèse contre le schisme, II, 463.
Maximien, II, 347.
Mayer, Cornélie, I, 206.
Mayer, Édouard, II, 496.
Mayer, Philippe, I, 81.
Mayer-Lübke, I, 297.
Mazalić, Dj., I, 256.
Mazedonien, I, 284. v. Macédoine.
Mazilu, D., I, 287.
Mazin, trésor de, I, 29, 56.
Méduse, tête de — sur fibules, I, 14.
Méglénoroumains, I, 65, 67.
Mehedinţi, dép. roum., I, 226.
Mehedinţi, S., géographe, I, 190.
Mehmed, fils de Roxelane et de Soliman, II, 424.
Mehmed Emin Dīwītdar, grand-vizir, II, 365.
Mélétius Syrigos, I, 449.
Melich, J, I, 256, 298; II, 475.
Melnik, Mélénikos, évêché de, II, 307, 308.
Men, divinité orientale surnommée Cilvastianus, I, 264.
Ménologue, II, 453.
Menumorut, duc, I, 282.
Menzel, Ottokar, I, 249.
Menzel, Theodor, I, 249.
Mer Noire, I, 8, 9, 21, 25, 26, 56, 69, 116, 117, 186, 244; II, 373, 386; colons grecs au bord de la, I, 27.

www.cimec.ro

Mereşti (Trei-Scaune), I, 176.
Mergelat, mont, I, 91.
Mérope, I, 209, 210.
Mésembrie, ville sur la Mer Noire, I, 9; châpiteaux, II, 411; Roumains de, I, 69.
Mésie, I, 32 ; Hadrien en, I, 49; partage, I, 45 ; sculpture, II, 411.
Mésie Inférieure, I, 190, 262; partagée par Domitien, I, 45.
Mésie Supérieure, partagée par Domitien, I, 45.
Mésies, les deux, I, 260.
Mésolitique, II, 340.
Mésopotamie, I, 184.
Messénie, II, 465.
Mestrius, I, 264.
Metastase, I, 211.
Metea, Octavian, I, 253.
« Metoc » du Saint-Sépulcre à Constantinople, I, 278.
Metochija, Roumains de, I, 70.
Meursius, Jean, glossaire, II, 451.
Mexas, Valérie, bibliographie hellénique, II, 452.
Miatev, P., I, 277, 294.
Miceni, village de, I, 71.
Michel Anchialos, patriarche byzantin, I, 281.
Michel Cérulaire, patriarche byzantin, I, 194, 305.
Michel, métropolite russe, I, 282.
Michel le Brave, prince valaque, I, 115, 245; II, 459.
Michel I Comnène, fils de Jean le Sébastocrator, II, 353.
Micia (Veţel), inscriptions, I, 53; sculptures funéraires, I, 265.
Micul, montagne, I, 69, 70.
Miercurea, près de Sibiu, I, 175.
Migiova, montagne, I, 91.
Migne, II, 414.
Mihalopoulos, Fanis, II, 452.
Mihnea, Radu, prince roumain, I, 278.
Mihordea, V., sur la politique franco-roumaine, II, 370, 388; sur Jean Callimaki, II, 378, 389.
Miklosich, Fr., I, 66, 231, 257, 297.
Mikov, V., I, 259.
Mikulići, région de, I, 77.
Milan, duc de, I, 107; édit de, I, 191.
Milanovatz, I, 260.
Milatovic, Ljutovid, I, 300.
Milescu, Nicolas, érudit moldave, I, 204.
Milne, G., I, 34, 35, 58, 59.
Miller, Konrad, sur Scythica, II, 345.
Miller, William, II, 500.
Millet, Gabriel, II, 497.
Milnitz, route de, II, 376.
Miloradovici, général russe, II, 326.
Milutin, roi serbe, I, 90.
Minea, Ilie, historien, I, 105, 117.
Minerve, statue de, I, 268.
Mingir-Voineşti-Zărneşti, le vallum de Prut, I, 189.
Mircea l'Ancien, voévode roumain, I, 103, 115, 300; sa politique, I, 44; rapports avec les Tartares, I, 275.
Mircea Ciobanu, voévode roumain, I, 121, 125, 126, 130—134, 144—146, 151.
Mircești, barde de, I, 214.
Mirilovici, fraternité de Monténégro, I, 84.
Miske, I, 173.
Misiodax, Joseph, II, 449, 456.
Mistakide, Antoine, I, 290, 291.
Mîtnic < sl. *Motĭnilŭ, II, 475.
Mitrea, B., I, 24, 25, 30.
Mithra, culte oriental de, I, 180, 181.
Mladenov, St., savant bulgare, I, 187, 297.
Mlava, I, 90, 94, 95; Roumains de la vallée de, I, 300.
Mniszech, Constantin, Palatin de —, II, 372, 374.
Mniszech, Georges-Auguste, ambassadeur à Constantinople, II, 372.
Mniszech, Louise de, femme de J. Potocki, II, 374.
« Mocani », toponymie, I, 77.
Mocioni, I, 254.

www.cimec.ro

Moesiaca, legio, II, 347.
Moesien, v. Mésie.
Mohács, bataille de, I, 119, 215, 218.
Mohilew, foire de, II, 374; tribunaux de, II, 375.
Moigrad < sl. Mojĭgradŭ, II, 480.
Moisil, C., I, 24, 27, 30, 31, 33, 34, 36, 38, 40, 43, 59, 62; sur les tétradrachmes de Thasos et de la Macédoine I-re et leur circulation en Dacie, I, 3—22.
Moisil, Florica, sur les monnaies daces, I, 16.
Moldavie, I, 64, 91, 92, 188, 189, 190, 197, 204, 205, 222, 223, 231, 244—246, 258, 274, 276, 279, 282, 285, 286, 288, 289, 293, 297; II, 364, 365, 367, 368, 370—375, 377—382, 385, 386, 388, 389, 446, 459, 462, 479; frontières de, I, 44; — d'Étienne le Grand, I, 248; peinture religieuse, I, 238, 239, 241; — au XV-e siècle, I, 119; relations avec Byzance, II, 305; stations préhistoriques, I, 175, 176.
Moldovalachie, relations avec Byzance, II, 305.
Molière, I, 214.
Mokanić < Mocani, I, 77.
Mokanje, village en Monténégro, I, 77.
Molotov, ville de, II, 335.
Mommsen, T., I, 33.
Monastir, vin de, II, 375.
Monembasie, II, 458; Dorothée de, II, 352; v. Dorothée.
Mongoles, I, 103.
Monjari, village, I, 68.
Monod, Gabriel, professeur de N. Iorga, II, 489.
Mont-Athos, monastères de, I, 202, 203; v. Athos.
Montagnes Occidentales (Munţii Apuseni), I, 179; v. Monts Apuseni.
Monténégro, I, 66, 71, 76, 77, 84, 85, 99.
Monteoru, I, 174—176.
Monts Apuseni, I, 174, 175.
Morava, I, 260; route commerciale, I, 21; noms roumains en, I, 92—97; traces roumaines au Timoc et, I, 69.
Moravnik, G., sur les peuples mentionnés dans la Chronique de Morée, II, 354.
Morée, II, 329; chronique de, II, 349—362; despotat de, I, 106, 119; — franque, organisation, II, 353; v. Constantin.
Morel-Fatio, Alfred, éditeur de la Chronique de Morée, II, 351, 352, 361, 362.
Morlaques, I, 66, 69, 73, 75, 79, 81, 83, 85, 86, 88.
Moscopoli, I, 254; II, 462; commerce avec la Valachie, II, 370, 388.
Moscou, I, 152, 216; rapports avec le Sud-Est européen, I, 152.
Mosser, A., I, 36.
Motogna, Victor, I, 271.
Mouchmov, A. N., I, 26, 37, 38, 41, 42, 58, 59, 60.
Mouhy, II, 420.
Monténie, I, 221, 223.
Moussa, sultan, I, 92.
Moussian, céramique peinte, I, 259.
Movilă, Alex., I, 278.
Movilă, Const., I, 278.
Movilă, Gabriel, II, 459.
Movilă, Jérémie, I, 293.
Movilă, Michel, I, 278.
Movilă, Moïse, I, 278.
Movilă, Pierre, métropolite de Kiew, I, 204, 279.
Moyen-Âge, I, 64, 66, 67, 72, 80, 85, 87, 91, 97; II, 456.
Μπρούφλιανη, nom top. grec < μπρούσλιανη « lierre », bulg. Crăšljan, II, 469.
Μπουστερή, nom. top. grec < μπιστερή, bulg. peštera, II, 469.
Mu'allim (Cevdet) Dževdet, I, 252.
Mugoši, tribu monténégrine, I, 79.
Muḥammed I, I, 252.
Münich, I, 202, 249; II, 490.

www.cimec.ro

Municipium Flavium, I, 189.
« Munteni » (ou Mărgineni), I, 93.
Murad II, I, 103, 106, 109—112, 116, 117.
Mureș, en Transylvanie, I, 17—20, 176, 266.
Murnu, G., I, 66—68, 73, 74; II, 353, 410.
Muscel, dép. roum., I, 16, 220, 223, 225—227.
Musée National de Sofia, I, 60.
Musée National des antiquités de Bucarest, I, 266.
Mustafa Muklissi, II, 425; meurtre en 1553, II, 417, 423, 426; projets de mariage, II, 426; rôle dans la tragédie de Bounin, II, 422; soupçonné par son père, II, 419; victime de Roxelane, II, 418.
Mustafā III, firman de, II, 363, 364, 374, 378, 389, 381.
Mustafā Rahnū, I, 285.
Musulmans, I, 104, 145, 218.
Myszkow, en Galicie, I, 181.
Mysszkowski, l'évêque Piotr, protecteur de Kochanowski, II, 429, 430.

Nadich-min-Laz, endroit mentionné dans la charte d'Étienne Douchan, I, 84.
Nadinići, village, I, 84.
Nadruvale, I, 175.
Nalbrant (distr. de Tulcea) monnaies de, I, 33.
Nancy, Académie Stanislasde, II, 501.
Naples, I, 107; II, 492, 500.
Napoca (Cluj), I, 264.
Naṣir, Khalife Abasside, I, 283.
Năsturel, Udriște, boyard valaque, I, 203.
Νέα Ἑλλάς, II, 458.
Neagoe Basarab, prince valaque, I, 235, 295.
Neamț, monastère, I, 286, 294.
Neanderthal, II, 335.
Nectarius, patriarche de Jérusalem, II, 449.
Nedjib ʿAsin, II, 383.
Negoï, mont, I, 97.
Negruzzi, I, 199, 292.
Negulus à Zara Vecchia, top. roum. en 1070, I, 75.
Nemanja, Étienne, I, 74, 82, 98.
Nenadović, Paul, métropolite, et les Roumains, I, 159.
Neofit, D. D., II, 316.
Néolitique, unité carpatho-balkanique pendant le, II, 336, 339—341.
Néophite le Causocalivite, II, 449.
Néophite VI, patriarche, I, 197.
Nérétva, I, 79, 72, 77—79, 87.
Néron, I, 190.
Néroulos, J. R., I, 206, 209, 210; II, 448.
Nestor, I., I, 24, 27, 173, 174, 177, 266; sur les assises préhistoriques de l'unité carpatho-balkanique, II, 333—343.
Netta, G., sur l'expansion de l'Autriche, II, 376.
Neuilly, paix de, (1919), I, 256.
Nicée, I, 59, 196.
Nicéphore le Patriarche, écrivain byzantin, I, 186.
Nicéphore Phocas, empereur de Byzance, I, 194.
Nicétas Choniatès, I, 68, 74.
Nich, I, 65, 69; traces roumaines à, I, 70, 85, 90, 91.
Nicodème, I, 276.
Nicodème, moine transylvain, I, 153.
Nicodim Aghioritul, I, 287.
Nicolaevo, trésor de, I, 30.
Nicola, Juvan, marchan grec, II, 376.
Nicolaescu, Stoica, I, 287.
Nicolaï, R., I, 206—211; II, 448.
Nicolas, Saint, I, 122, 123, 125, 131—134, 143, 144, 151.
Nicolas Alexandre, I, 276.
Nicolas I-er, pape, I, 186, 194.
Nicolau, Pascal, marchand grec, II, 376.
Nicomédie, monnaies, I, 58, 60, 191.
Nicopoli, I, 127, 132, 133, 147, 148; défaite de, I, 103, 105, 111, 116, 117; II, 367, 386.

www.cimec.ro

Niculescu, Iosif, II, 489.
Nicusios, Panaiotis, I, 279.
Никоднмъ, иеромонах I, 163.
Никополе I, 138, 139.
Nikov, Pierre, I, 98.
Niküp, I, 89.
Nil, I, 58.
Nisch, I, 260.
Nisibis (Mésopotamie), I, 184.
Nisna, marchands grecs à, II, 387.
Nišov, village près de Bela Palanka, I, 91.
Nistor, I. I., I, 282; II, 353; sur les relations de Byzance avec les provinces danubiennes, I, 271.
Niţu, A., I, 259.
Nitzoglu, Panait, professeur à Moscou II, 461.
Noe, Sydney P., I, 24, 26, 29, 35.
Noms géographiques roumains d'origine slave, II, 466.
Notaras, Chrisante, II, 449.
Novigrad, possesion de la famille Pavlović, I, 257.
Noviodunum, loc. en Dobroudja, I, 188, II, 344, 347.
Novo Brdo, I, 106.
Noul Anastasimatar, par Dionisie Fotino, II, 315, 319, 320, 322, 331.
Noul Doxasticar (Δοξαστικάριον Νέον) par Dionisie Fotino, II, 312, 314—316, 320, 322, 326, 331.
Nouveau Testament, I, 240.
Nouÿ, Lecomte de, I, 295.
Novaković, Stoïan, I, 66, 68, 71—76, 82, 90, 95, 99.
Novi Pazar, I, 72.
Novi Seher, I, 72.
Nucet, village en Roumanie, I, 15.
Numidie, province romaine, I, 51, 54, légat de, I, 54,; monnaies de, I, 56.
Numma Mollā Meidanī-zāde, Kādī de Ibrā'īl, II, 377.
Nürnberg, II, 490.
Nüzhet, Selim, I, 249.
Oacheşa, monnaies, I, 33.
Obad, monnaies, I, 43.
Oberbitner, Wolfgang v., sur les Macédo-Roumains, I, 254.
Obreja, sens du mot, II, 481, 482,
Obrejiţa, II, 482.
Obretenov, Nic. T., I, 250, 251.
Occident, I, 63, 102, 103, 243, 247, 248; II, 350, 490.
Ochrida, I, 260, 270; archevêque d' I, 64, 68, 73.
Ocniţa, dép. de Cluj, I, 19.
Oczakow, raʿāyā d', II, 377, 378.
Odessa, I, 207—209.
Odessos, tétradrachmes d', I, 9.
Odobescu, Alex., écrivain roumain, I, 190; II, 489.
Odorhei, dép. transylvain, I, 19.
Oescus, I, 30.
Ὄγλος, I, 187.
Ogost, I, 89.
Ohsson, d', sur l'empire ottoman, II, 388, 389.
Oituz, défilé d', I, 183.
Okoppi, route d', II, 376.
Olbie, I, 262.
Olszewski, G., I, 17.
Ollănescu, I, 209.
Olmütz, commerce avec, II, 376.
Olt, églises du dép. de l', I, 240; vallée, I, 10, 100, 174.
Olténie, I, 32, 64, 175, 221, 223, 297; II, 338, 342; peinture religieuse, I, 239; — romaine, I, 30, 31, 189, 270,; II, 405.
'Omer Efendi, I, 285.
Omolj, monts, I, 94.
Onciul, D., I, 276.
Opara, village de Fravnik, I, 84.
Oparica, village de Levće, I, 84.
Oparnice, famille des paroisses de Gerzov, I, 84.
Oprašić, Radivoje (1450—1500), I, 84.
Oputna Rudina, village, I, 85.
Orăştie (Hunedoara), I, 18, 264.
Orbeasca de Sus, village roumain, I, 14.

www.cimec.ro

Orbou, sl. Vrĭbovo, hongr. Orbó, II, 470.
Orekhovo (Bulgarie), I, 35, 60.
Orghidan, C., collection, I, 263.
Orhei, Lazes à I, 369.
Orient, I, 42, 175, 275; II, 338, 340, 341, 350, 422, 427, 463, 490, 494, 498; église d', II, 463.
Orlando, II, 412.
Orlea, I, 268.
Orzova, I, 114.
Orszulka, fille d'Jan Kochanowski, II, 429.
Ortiz, R., I, 288.
Osănu, I, 89.
Oslo, II, 498.
Osmăn III, II, 364.
Osoiu, Osoie, Usoiu, sl. Osoji, Osoja, Osojă, Osoiu cel Mare, II, 483, 484.
Ossuna, bibliothèque du duc d', II, 349.
Ostrogorsky, Georges, I, 103, 193, 281, 282; II, 309, 310.
Ostrov (Dobroudja), I, 11, 344; top. roum., II, 469.
Otetea, A., sur la question d'Orient, II, 364, 373, 387, 390.
Otomani (Bihor), I, 175, 176.
Ottoman, empire, I, 122, 132, 250, 284, 285; II, 383, 390.
Ottomans, I, 106, 279.
Ottyker, marchand de Zaleszczyk, II, 381.
Οὔγγρο-Ungra (Târnava-Mare), II, 468.
Оугровлахїиа, I, 135—137, 141, 142.
Our-Nammou, I, 259.
Ourouch, v. Étienne.
Ovidopol, sur Dniestr, II, 350.
Oxford, II, 501.
Ozu, sandjak de, II, 367, 386.

Pacelli, cardinal, I, 285.
Pâclişanu, Z., I, 275.
Padova, I, 288.
Painjini, v. Painjină, sl. paǫzina; s. cr. pàuzina; slovène pavozina; ucr. pauzyna; hongr. pózna, II, 476.
Paionia, monnaies de, I, 8.
Paisios, épistate de Kavsokălyvi, I, 280.
Palamède, I, 459.
Palevkaton, dénomination en Acarnanie, I, 68.
Paléolithique, II, 335, 336.
Paléologues, dynastie des, I, 102, 119, 197, 282.
Paléologue, Andronic, II, I, 271.
Paléologue, Jean, I, 276.
Палестина, I, 136.
Palestine, I, 47, 145, 185, 203, 282; châpiteaux à protomes de béliers, II, 411.
Pall, François, sur la croisade de Varna (1444), I, 102—120; sur l'histoire de Skanderbeg, I, 274.
Pamphylia, basilique à double transept, II, 414.
Panaitescu, P. P., I, 275, 288, 289; II, 326; sur les débuts de la littérature roumaine, I, 243—248.
Panes Epicadi et Suttius, I, 264.
Pangée, mont dans la Macédoine I-re, I, 5.
Pann, Anton, II, 312, 316—320, 322, 324, 331.
Pannonie, I, 45, 190; II, 406; Marcius Turbo en, I, 49—52; Roumains de, I, 88, 95; — Inférieure, I, 45, 48, — Supérieure, I, 45.
*Paǫzina (pyǫzine), II, 477.
Papacostea, Victor, notes sur la vie et l'oeuvre de D. Fotino, II, 311—331; sur l'unité carpatho-balkanique, II, 333.
Παπαδόπουλος, Γ. Ι., II, 318.
Papadopoulos-Vretos, André, II, 448, 449.
Papahagi, P., I, 226.
Papahagi, V., sur le commerce balkanique, II, 370.
Paradis, le, dans la peinture religieuse, I, 240.
Paradunavon, I, 272.
Paribeni, R., I, 48.
Parîna de l'ucr. paryna « jachère », II, 485.

www.cimec.ro

Paris, I, 191, 193; II, 349—351, 421, 490, 491, 495, 499—501.
Paris, Gaston, II, 496.
Paristrion, duché byzantin, I, 272.
Pârlita, près du Danube en Roumanie, I, 12.
Parthénius, patriarche oecuménique, I, 279; II, 456.
Parthes, guerre contre les, I, 47, 49, 51.
Partzula, Michel, auteur d'origine roumano-macédonienne, II, 460.
Pârvan, V., I, 23, 25, 26, 28, 29, 173, 177, 183, 188, 189, 265; II, 399, 401, 406, 413, 414, 497; sur les assises de l'unité carpatho-balkanique, II, 334, 341.
Păscavi, II, 480, v. pîşčav.
Pascu, G., I, 201.
Passarowicz, paix de, I, 93,
Patras, II, 315, 318.
Pătraşcu cel bun, I, 134.
Patsch, C., I, 29, 49, 190.
Păuleni, inscriptions, I, 264.
Paul d'Alep, à Jassy, I, 245.
Pauly-Wissowa-Kroll, I, 3.
Păun, D., I, 223.
Pavlov, A., I, 281.
Pavlovici, famille noble, I, 256, 257; — Pavle, I, 257; Radoslav, I, 73, 257.
Pavlovsko, village dans le dép. de Plovdiv, I, 259.
Pazsaga, II, 475.
Pax, pŭx, radicaux slaves, II, 480.
Pays de l'Olt (Ţara Oltului), I, 220, 223, 225, 230.
Pays roumains, I, 235; culture des, I, 247, 248.
Pazarcić, dép. en Bulgarie, I, 260.
Pčina, rivière de, I, 84, 91; top. roum. dans la vallée de, 84, 91.
Pearce, W., I, 35.
Peć, l'archevêque de — et le titre de patriarche, II, 303—310.
Pecica (Arad), I, 174—176.
Peĩa, prêtre, auteur de la vie de St. Georges le Nouveau de Cratov, I, 123.
Pek (Puicus), I, 90.
Πεκλου, patriarche de, II, 307, 308.
Pélagonia, capitale de la Macédoine, IV-e, I, 4.
Pella, capitale de la Macédoine III-e, I, 4.
Peloponnèse, guerre du, I, 3; Patras en, II, 314, 315, 318; principauté de, II, 349.
Péninsule Balkanique, I, 65—67, 73, 75, 76, 80, 82, 85, 87, 190, 193, 255, 280, 296; II, 484, 490; commerçants de Thasos dans la, I, 45; pendant le moyen-âge, I, 102, 119, 120; Roumains de la, I, 2, 97, 98, 100; II, 353, 354; territoire de la formation des Roumains, I, 90, 93, 94, 96.
Penkler, internonce, II, 379, 380, 388.
Pépin, I, 194.
Péra, Génois de, I, 4 116,.
Periam (Banat), I, 174.
Periamuş (Banat), I, 174—176.
Perianu, Radu I., I, 199.
Periş, village, I, 91.
Perm, gouvernement, II, 335.
Pernot, Hubert, I, 201; bibliographie hellénique, II, 451, 452.
Perse, I, 129, 130, 150; II, 417, 426; rapports avec Mustafa Muklissi, II, 419; — occidentale, céramique peinte de, I, 259.
Persée, défaite á Pydna, I, 3; sa fuite, I, 4.
Perses, I, 3, 247; parure des, II, 394.
Persiano, căminar Manolache, II, 457
Персида, (Persia), I, 141.
Peştera, nom. top. roum., I, 469.
Пешацїя, I, 162, 164.
Petchénègues, I, 195, 273.
Pétersbourg, I, 156; II, 396.
Petelea, dép. de Mureş, I, 19.
Petit, Louis, I, 201; bibliographie hellénique, II, 451, 453.

www.cimec.ro

Petreni, localité, I, 259.
Petrescu, Visarion, II, 320.
Petreşti-Patruzeci de cruci, village roum., dép. de Vlaşca, I, 15.
Petri, Hans, sur les Allemands de Dobroudja, I, 258.
Petrova, Stela, I, 250.
Petrovici, Émile, I, 91, 297, 280, 300; sur la population de la Transylvanie au XI-e siècle, I, 256; sur les Slaves en Grèce et en Dacie, II, 465—473; sur les Slaves du Nord-Ouest de Transylvanie, II 480; sur les vestiges des parlers slaves remplacés par le roumain II Pajoga, II, 474—487.
Petrović, Dr. Jozo, I, 270.
Petschader, Nicolas, I, 104.
Peyssonnel, Ch., sur le commerce de la Mer Noire, II, 368, 373, 376, 385.
Phaëton, I, 241.
Phanar, I, 206; v. Fanar.
Phanariotes, époque des, II, 382, 454.
Pharmakidès, Théoklitos, journaliste grec, I, 293.
Phédre, I, 207.
Philiki Hétairia, I, 208.
Philippe Arrhidée, I, 27.
Philippe l'Arabe (235—238), I, 261, 264.
Philippe le Bon, duc de Bourgogne, I, 105.
Philippe II de Macédoine, I, 3, 23, 24, 26—28.
Philippe II d'Espagne, II, 417.
Philippe V, I, 7.
Philippe VI (Andrisos), I, 5.
Philippe de Valois, I, 61.
Philippes (en Macédoine) chapiteaux, II, 412.
Philippide, Daniel, II, 449, 461.
Philippopoli, I, 271; route vers Chissnova, I, 262.
Philotée, Sainte, I, 287, 288.
Phocas, empereur, I, 125, 144, 269.
Photiadès, Lambros, II, 461.
Photius, patriarche, I, 194.
Phrantzes, I, 68.
Piaffe, la, v. La Piaffe.
Pianul mic, dép. de Sibiu, I, 19.
Piasecki, Paul, I, 289.
Piatra-Neamţ, Lazes à, II, 369.
Piccolomini, Aeneas Sylvius, I, 275.
Pick-Regling, I, 26.
Picolos, N., I, 208.
Picot, Em., bibliographies, II, 455.
Picquorie, La, v. La Picquorie.
Pie II, Pape, I, 275.
Pierce, E. W. J., I, 60.
Pierre I (1370—1382), monnaies moldaves de, I, 43, 44.
Pierre le Boiteux, prince moldave, I, 245; II, 382, 459.
Pierre le Grand, I, 215.
Pierre, fils de Syméon, II, 310.
Pilatovici, famille, I, 85.
Pinde, révolte des Albanais dans le, I, 106; Roumains du, I, 67. 68, 73; II, 353.
Pink, Karl, I, 24, 28.
Pipera, village près de Bucarest, I, 15.
Piperi, tribu monténégrine, I, 77, 79.
Pirenne, Henri, II, 497.
Piroboridava (Poiana), I, 183, 190.
Pirot, région de, I, 69; traces roumaines au, I, 69.
Pirtea, Théodore, II, 394, 395.
Pirun, I, 183.
Pisarov, B., I, 300.
Pişcăv « Pain > moisi », II, 480; pîscăv, a se pîscavi, păscavi, son aire coïncide avec celle du mot voreţ « crur », II, 481.
Piscul Crăşanilor, localité archéologique en Valachie, I, 181,
Pise, I, 195.
Pisidie, basilique à double transept, II, 414.
Pitŭ pîscavă, II, 480, v. Pîşcăv.
Piua Petri, près du Danube en Roumanie, I, 11, 12.
Piva, rivière, de, I, 70.
Pléistocène, II, 335.
Pleven, I, 58.

www.cimec.ro

Ploești, I, 183, 258.
Plovdiv, ville et dép. bulgares, I, 259, 261, 277, 294.
Plumbuita, couvent, I, 14.
Plutarque, I, 289.
Pocioveliște < sl. *Počiválište, II, 480.
Podgorica, ville, I, 87.
Podlodowska, Dorota, femme de Kochanowski, II, 428.
Pogoriela, V., I, 299.
Poiana, station archéol. en Moldavie identifiée avec Piroboridava, I, 174, 175, 181, 190; nom. top., II, 469.
Poitiers, victoire de, I, 194.
*Pojega, Pojoga (Severin), Pojorîta (Dâmboviţa), Pojorîtele (Teleorman), II, 474.
Polixène, I, 210.
Pologne, I, 279, 295; II, 428, 429, 433, 435, 445, 488, 499; commerce avec la Moldavie; II, 376, 379, 387, 389; monnaies, I, 44; rapprochement de l'empire ottoman, II, 366, 369, 371, 372, 376.
Polonais, au Moyen-Âge, I, 108, 115, 118.
Pǫkota, II, 466.
Polonda (Ghertina, Gheorghina, I, 190.
Πόλης II, 354, 356.
Pompée le Grand, II, 463.
Ponor, top. roum., II, 469.
Pont Euxin, I, 25, 262.
Pontani, Filippo Maria, I, 290.
Pop, Luca, marchand transylvain, II, 370.
Pop, Zenovie, II, 311, 328; origine roum.-macédonienne, II, 460.
Popa-Lisseanu, G., I, 68, 69, 74, 81; II, 354.
Popescu-Dorin, I, 265; sur l'âge de bronze en Transylvanie, I, 173—177.
Popescu, N. M., I, 278, 279; II, 317—320.
Popescu, Șt., élève d'Anton Pann, II, 312, 324.
Popescu-Pasărea, I., élève de Șt. Popescu, II, 324.
Popești, dép. Vlașca, I, 15.
Popești-Leordeni, près de Bucarest, I, 14.
Popov, Dobri, I, 255, 256.
Popovici, D., I, 291, 292.
Popp, Dr. N. M., I, 254.
Porolissum (Moigrad), I, 45; inscriptions, I, 53, 264.
Poroschia, village roumain, I, 13.
Porte, Sublime, I, 281; princes roumains à la, I, 277, v. Sublime.
Portes de Fer, I, 92—94.
Portugal, II, 488, 499.
Potaissa (Turda), I, 264.
« Potcovari » (Tziganes-maréchaux-ferrants), I, 222.
Potocki, Ignace, palatin, II, 374.
Potocki, J., gouverneur de Cracovie et grand-général de la Couronne II, 365, 366, 374, 375, 389.
Potocki, Wacław, poète polonais, contemporain de Dosithée, II, 434.
Poutna, monastère, I, 286, 296.
Požega, top. serbe, slavone, slovène, hongr. Pozsoga, II, 474—476; village en Banat, XIII—XIV-e siècle, II, 475.
Poznań, II, 428.
Pračea, rivière en Bosnie, I, 256.
Πράδαλλα — Predeal, concordance top. sl. en Grèce et en Roumanie, II, 467.
Prague, II, 501; commerce, II, 376.
Prahova, dép. roum., I, 15; rivière, I, 183; vallée, I, 20.
Prale, Ivan, II, 453.
Pray, Georgius, I, 104.
Premerstein, A. v., I, 48, 50.
Presba, I, 64, 73.
Πρεσλόπ — Prislop, Preslop, Prislopul, concordance top. en Grèce et en Roumanie, II, 468.
Prilèpe, I, 68, 74.
Principautés roumaines, I, 123, 244,

www.cimec.ro

246, 281, 282, 288; II, 363, 378, 380—382, 454, 455; développement économique et social, I, 248.
Prislop < sl. Prĕslopu, II, 480.
•Prisoje (cf. bulg. prisóe), II, 483.
Prizren, I, 70; Roumains de, I, 71, 74, 78, 82, 84, 92, 97, 99, 100.
Probus, I, 58; monnaies, I, 32, 60.
Proconnèse, export de marbre, II, 409.
Procopios, Démètre, II, 449, 461.
Progled (Plovdiv), I, 259.
Protobulgares, I, 185—187, 189.
Prusse, II, 379; influences françaises en, II, 499.
Prut, I, 186, 189.
Prvovenčani, Étienne, roi serbe, I, 73.
Psautier de Dosithée, II, 428—446.
Pseudo-Codinos v. Codinos.
Psomakis, C., I, 206.
Ptolémée, le géographe, I, 182, 183, 191; II, 346.
Puliu, Marchides, I, 201.
Pulski, F., I, 33.
Puşcariu, Sextil, I, 66, 67, 71, 86, 89, 90, 201, 297—299; sur le Psautier de Dosithée, II, 431, 432.
Pydna, défaite du roi Persée à, I, 3, 4.

Quadıatus Bassus, C. Julius, gouverneur de la Dacie, II, 48, 49, 51.

Raab v. Győr.
Rachovo (Bulgarie), trésor de monnaies à, I, 35, 62; II, 386.
Racine, I, 207; inspiré par l'histoire de Mustapha, II, 427.
Rački, Fr., historien croate, I, 79.
Racoviță, C., I, 297.
Racovitza, Constantin, prince de Moldavie, II, 368, 369, 372, 373.
Racovitza, Étienne, prince de Valachie, II, 364, 381, 385.
Racovitza, Michel, prince de Moldavie et de Valachie, II, 385.
Radici, Dragul, I, 257.
Radivoevci, village roumain, I, 91.
Radonić, J., I, 256.
Радотич, I, 161, 162, 163.
Radotić, Philippe, colonel, I, 153.
Radul, nom roum. à Tagliamento (1170—80), I, 75.
Radu le Grand, I, 123; fonda le monastère Kremikovski, I, 278.
Radu Paisie, prince roumain, I, 132—134.
Radu Şerban, prince de Valachie, II, 459.
Radule Vlah, fondateur de l'église de Cetinje, I, 71.
Radu, Andrei, I, 278.
Radu, Const., I, 210.
Rădulescu, I. H., I, 204—211, 292.
Raffet, peintre, I, 237.
Raghib Pasha, grand vizir, II, 374—379.
Raguse, I, 70, 75—77, 83—85; II, 490, 499; éxportation roumaine à, II, 370, 376, 378, 387; république de, participe à la campagne de 1444, I, 115, 118.
Ragusins, I, 73.
Răhău, dép. de Sibiu, I, 19.
Raicevich, sur les Principautés Danubiennes, II, 382, 387.
Rakoczy, Georges I-er, I, 246.
Ramidava, sur le cours sup. de Teleajen, I, 183.
Râmnicu-Vâlcea, ville roum., II, 462.
Rangabé, J. A., I, 207, 210.
Ranilum, I, 262.
Ranke, L. v., II, 427.
Rapista, près de Scutari, I, 71.
Rascie, I, 81.
Râşnov, localité près de Braşov, I, 181—183.
Rass, I, 56.
Rata, en Bretagne, I, 264.
Ravenne, I, 194; II, 411.
Reghin, dép. de Mureş, I, 19.
Regling, K., I, 24, 26.
Reinach, S., I, 394, 396.
Reinecke, Paul, I, 173, 174.

www.cimec.ro

Remetea, dép. de Timiș-Torontal, I, 20.
Renaissance, I, 109, 247.
Renner, V. von, I, 26.
Repnikov, N. I., I, 262.
Resava, I, 94.
Resavica, village dans l'arrondissement de Despotovac, I, 94.
Reșca, I, 402.
Retezat, montagne roum., I, 64, 97.
Réthy, savant hongr., I, 64.
Rej, Mikołaj, écrivain polonais du XVI-e siècle, II, 429.
Rhabdouchos, Léon, stratège de Durazzo, I, 272.
Rhétie, prov. rom., I, 46.
Rhin, I, 179, 187, 257.
Rhodope, I, 259; Roumains de, I, 68, 69, 74, 82.
Rhodos, marchands de, I, 26.
Richental, Ulrich von, chroniqueur, I, 295.
Rigault, Nicolas, II, 451.
Rigiani, tribu monténégrine, I, 79.
Rigjane, village près de Knin, I, 84.
Римляни, I, 161.
Risno, loc., I, 84.
Ritterling, II, 347.
Roja, Gh., écrivain macédo-roumain, II, 460.
Romain, Empire, I, 62, 194, 269; monnaies de l', I, 61; Thasos et I, 4; relat. avec les Jazyges, I, 48.
Romain III, monnaies de, I, 268.
Romain Lécapène, emp. byz., I, 194.
Romains, I, 178, 183, 187—189; en Crimée, I, 262; parure, II, 394; relat. avec les Jazyges, I, 48; relat. avec la Macédoine, I, 3, 4, 5, 10.
Roman, Lazes à, II, 366—368.
Romanați, dép. roum., I, 12, 40; II, 402.
Romania, I, 282.
Romania, mont, I, 70.
Ῥωμανία, II, 354.
Romanie, II, 358.
Romanski, St., I, 93, 253.
Ῥωμαῖοι, II, 355—358.
Romaşcanu, M., sur la circulation monétaire en Dacie, I, 14.
Rome, I, 58, 191, 192, 194, 265; II, 463, 497, 501; ancienne, I, 47, 51—53; atélier monétaire de, I, 60; commerce roumain avec, II, 376, 387; et la Macédoine, I, 3, 9; sous Auguste, I, 247; relations avec les Jazyges, I, 48; Syriens établis à, I, 180; Université de, II, 501.
Romées, II, 359—361.
Romula (Reșca), I, 268; II, 400, 402—407.
Rose (Roxelane), II, 424, 425.
Rosemberg, ravitaillement des Prusiens à, II, 377.
Rosenbaum, L., notes bibliographiques par, I, 251, 263, 269, 270, 272—275, 277.
Rosetti, Al., 299.
Rosetti, Dinu, I, 14—16.
Rosetti, R., Général, I, 200, 280.
Россія, I, 162, 170, 173.
Roska, M., I, 265.
Rossa (Roxelane), II, 418, 419, 422, 423.
Rostovtzeff, M., I, 263, 394—396; II, 497.
Roudari, groupe ethnique des Tziganes, I, 219—230, 233.
Roumain, le, remplaçant les vestiges des parlers slaves, II, 474—487.
Roumaine, Académie, Cabinet Numismat., I, 11, 12, 14—17, 22.
Roumaine, Bibliographie, II, 447.
Roumains, I, 23, 123, 124, 153, 154, 201—203, 216, 217, 220—222, 225, 226, 229, 230, 254, 274, 276; II, 327, 453, 455, 466; ancienneté des, I, 274; au XV-e siècle, I, 111, 115, 117, 118; au Sud du Danube, I, 63—72; culture, I, 247, 248; des Balkans, I, 81—87, 254, 273; de Banat, I, 255; de Bulgarie, I, 75, 253, 274; de la Pén. Balkanique, I, 76, 254, 296; II, 353, 354; de Bosnie, I, 65—72; de la vallée de

www.cimec.ro

Mlava, I, 300; de Macédoine, I, 226, 300; de Serbie, I, 77—80, 275; de Sibiu, I, 198; de Transylvanie, I, 152, 156—159, 256; du Pind, II, 353; du Timoc, I, 252, 253, 273, 299; emigrés, I, 281; en 1841, I, 251; en Espagne, I, 274; iconographie, I, 242; instruments musicaux, I, 236—238; la patrie primitive des, I, 63—101; période slavonne, I, 243; symbiose avec les Slaves, I, 298; trésors monétaires, I, 23—44.
Roumanie, I, 20, 186, 189, 202, 211, 212, 216, 217, 219, 220, 223, 225, 226, 229, 234, 250, 280, 288, 291, 293, 295; II, 369, 384, 385, 461, 466, 471, 490, 497; âge du bronze en, 173; chronique de Morée en, II, 352; colonies slaves en, II, 469, 471; concordances avec la toponymie slave de la Grèce, II, 467; culture grecque en, II, 462; études balkaniques, II, 458; livres grecques en, II, 447—464; monnaies byzantines en, I, 61; trésors monétaires en, I, 11, 40; scènes à motifs musicaux dans la peinture religieuse de la, I, 238.
Roumélie (Rūm-Elī), I, 252; II, 378, 386, 387.
Roustchouk, I, 250, 251.
Rovine, I, 175.
Roxelane, II, 418, 419.
Roxolans, à l'embouchure du Danube, I, 48; relat. avec l'empire rom., I, 49, 52.
Rozavlea en Maramureș et en Ruthénie subcarpatique, II, 486, 487.
Rudnik, traces roumaines en, I, 69, 70, 86, 95, 99.
Runios, ancien nom roum., I, 91.
Ruscelli, Girolamo, II, 423, 424.
Russe, Empire, I, 158.
Russes, I, 216, 251; en Espagne, I, 274.
Russiadès, G., I, 211.
Russie, I, 152, 154, 155, 157—159, 187, 204, 215, 217, 280, 282; II, 338, 341; Allemands de, I, 258; commerce roum. avec la, II, 376, 387; trésors monét., I, 37.
Rūshčūḳ, ville, II, 386, 387; pasha de, II, 380; Ragusains à, II, 370.
Russo, Al., I, 212.
Russo, D., I, 198 II, 352, 455, 461.
Rustan, grand-vizir, gendre de Soliman, II, 417—419, 422, 424, 425.
Rusu, I., I, 260, 263.
Ruthènes, I, 276.
Ruzicka, L., I, 28.
Rypka, J., I, 249.

Sadowetz en Bulgarie, II, 401.
Sagalassos, basilique de, II, 415.
Șaguna, André, métropolite, I, 254.
Sant' Apollinare in Classe, II, 411.
Saint-Démétrius, basilique de, à Salonique, II, 412, 414, 415.
Sainte-Maure, prise de, I, 249.
Sainte-Sophie de Constantinople, II, 413.
Saint Grégoire Palamas, église, II, 412.
Saint-Jean, ordre, I, 42.
Saint-Jean, hôpital de Jérusalem, II, 351, 352, 362.
Saint Jean d'Acre, I, 250.
Saint Marc de Venise, II, 411, 414.
Saint Nicolas, monastère de Șcheii Brașovului, I, 246.
Saint Sépulcre, « Metoc de, de Constantinople, I, 278.
Saint-Siège, I, 107, 118, 155, 284.
Saints-Apôtres, de Constantinople, II, 415.
Salāhī, I, 285.
Salaria, via, II, 413.
Σαλμενίκος < *Solminika, top. en Achaïe, II, 465.
Salomée, danse de, en peinture, I, 236.
Salomon de Hongrie, I, 118.
Σαλονικίου, ὁρῆγας, II, 355, 356.

www.cimec.ro

Salonique, II, 359, 361, 362, 408, 411, 412, 414, 416.
Samabune (Samobuna ou Samobunogli), I, 252.
Samávona (Samauna, Samóna), I, 252.
Samuel, tsar des Bulg., I, 74.
Sămuşeni, bac de, II, 377.
Sandalj, voévode, I, 84.
Sandjak de Skoplje, I, 84.
Sandu-Timoc, C., I, 299.
San Stephano, la paix de, I, 217.
Santiago de Chili, II, 501.
Saqqarah, pyramide de, I, 259.
Šar planina, I, 76.
Sarajevo, I, 70, 83, 86, 87, 222, 256.
Sârcu, Polichron, prof. roum., I, 121—123, 129, 134.
Sarebire, près de Drina, I, 85.
Saria, B., I, 39.
Sarica, monnaies trouvées à, I, 33.
Sarmates, contact avec les Gothes, I, 269.
Sarmates Jazyges, I, 49; envers les Romains, I, 47, 48, 50, 52.
Sarmizegetuse (Sarmisegetusa), I, 264; monument d'Hadrien à, I, 52; monument de Marcius Turbo, à, I, 53.
Satchinez, I, 175.
Sathas, C., II, 447—449, 451.
Sauciuc-Săveanu, Th., I, 266; sur une découverte d'orphèvre ancienne dans l'antique Callatis, II, 392—396.
Sava, Tibodos, marchand grec, II, 376.
Save, I, 81, 273.
Sawa, Nicola, marchand grec, II, 376.
Sawyer, Mc., I, 36—39, 41.
Sbornicul lovcean, I, 287.
Scanderbeg, révolte de, I, 103, 106, 115, 119.
Schaffran, Emmerich, II, 411.
Scheia, Psautier, de, I, 243.
Şcheii Braşovului, monastère de, I, 246.
Schiller, Fr., I, 292.
Schkorpil, K., I, 186, 187.
Schmidt, H., I, 174, 175, 177.
Schmitt, J., éditeur de la Chronique de Morée, II, 350.
Schneckenberg, civilisation, I, 174, 176.
Schneider, I, 298.
Schroller, I, 173.
Schuchhardt, C., I, 186, 190, 259.
Schultzberger, I, 403.
Schwachheim, rapports de l'internonce, II, 376, 378, 379.
Schwandner, I, 75, 81.
Şcoala de psaltichie, II, 319.
Scribe, I, 204.
Scudéry, George de, II, 420.
Scudéry, M-lle de, II, 420.
Scutari (Albanie), I, 67, 119; commerce avec la Valachie, II, 370, 388; Roumains nobles aux environs de, I, 74, 76, 78.
Scythes, I, 262; invasions des, II, 339, 342; en Transylvanie, I, 265.
Scythica (Scitia, Sitia) de l'Itinerarium Antonini, II, 344—348.
Scythie Mineure, I, 190, 270; II, 346, 348, 408, 415, 416; chapiteaux à protomes de béliers de II, 408—416.
Sebeniko, I, 84.
Seiyid, Murād, I, 285.
Seldjoucides, II, 354.
Seleuşul, dép. de Târnava Mică, I, 19.
Selim, pacha de Caramanie, II, 419.
Selim II, supprime Bajazet II, II, 419.
Selīm III, I, 285.
Selve, Georges de, évêque de Lavaur, II, 423, 424.
Semendria (Sânmedru < Smederevo), Roumains de, I, 88, 89, 92.
Семиградска земл҃ь, I, 164.
Sena, II, 498.
Seneca Bisonis, I, 264.
Sénèque, I, 292; II, 423.

www.cimec.ro

Şep Szarzyriski (Mikołaj), poète polonais du XVI-e siècle, II, 445.
Serapis, I, 180.
Serbanovci, village, I, 91.
Serbe, Église, relat. avec l'Église byz., II, 303, 304, 308—310.
Serbes, I, 71, 74, 77, 152, 153, 195, 196, 216, 272, 273, 276; II, 493; de Croatie, I, 156, 158; entre Timoc et la Morava, I, 98, 100; iconographie des, I, 239; mahométans, I, 78, 88, 90, 92—95; relations avec: les Bulgares, I, 102; avec les Byzantins, II, 304, 310; révolte, I, 106.
Şerbeşti, I, 187, 189.
Сербu, I, 166.
Σερβία, II, 306, 307.
Serbie, I, 75—77, 79—81, 84, 85, 91, 93, 99, 158, 175, 217, 256, 273, 276; II, 338, 381; marchés, I, 253; médiévale, I, 66, 102, 103, 105, 107, 111, 119, 254; relations ecclés. avec les Byzantins, II, 305, 306, 308; rivalité bulgaro-byzantine en, I, 272; Roumains de la, I, 67, 70, 72—74, 82, 275, 300.
Serbo-Croates, I, 226, 231.
Serdique, I, 58.
Serès, I, 252.
Séret, I, 183, 184, 189, 190.
Σερρῶν, II, 308.
Seruios, G., I, 206—210.
Seure, G., I, 26, 30, 31, 37, 42, 57, 262.
Severeanu, G., docteur, I, 12, 34, 38.
Sévères, l'époque des, I, 180.
Severin, dép., I, 42, 43.
Severina, monnaies de, I, 32, 60.
Sèvres, traité de, I, 252.
Sf. Gheorghe, emporia génoise de, I, 41.
Sibiu, dép., ville, I, 19, 175, 181, 269, 270, 298; II, 462; compagnie grecque de, I, 198.
Sidrieşul Mic, dép. de Turda, I, 18.
Siebenbürgen, I, 17, 18, 265, 270; v. Transylvanie.
Sigismond de Luxembourg, roi de Hongrie, I, 103, 111.
Sighişoara, I, 175—177.
Sihleanu, Al., I, 292.
Sikyone, II, 412.
Silésie, I, 176; commerce roumain avec la, II, 376, 380, 387.
Silistra (Silistrie, Silistria), I, 11, 272; II, 367, 380, 386.
Siljegovci, Roumains à, I, 91.
Silvanus Domesticus, I, 264.
Siméon Ştefan, métropolite, I, 203.
Şimleul Silvaniei, I, 33.
Simonescu, Dan, I, 199, 200, 204, 289, 455, 459; compte-rendu par, I, 204; sur le livre grec en Roumanie, II, 447—464.
Simow, I, 252.
Sindik, Ilia, I, 77, 78.
Singara, en Mésopotamie, I, 184.
Singidunum, I, 260.
Singurica, colline, I, 91.
Sinj, I, 72.
Sion, G., I, 201; II, 329.
Siret, Lazes à, II, 369; route de, II, 376.
Sirmium, atelier monétaire de, I, 33, 60, 82, 83, 88, 95.
Siruni, H. Dj., I, 277; sur les arméniens, I, 274; II, 374.
Siscie, I, 58.
Šištov (Novac), I, 261.
Skanderbeg, Georges Castriota, I, 274; v. Scanderbeg.
Skaric, Vl., I, 77, 83—86, 99.
Skok, Petar, I, 68, 79, 89.
Skoplje, I, 270, 272; Vlaques au N. de, I, 74.
Skopska Crna Gora, au Sud-Est de Kačanik, I, 84.
Slaveni, dép. de Romanaţi, I, 268.
Slatina, II, 469.
Slătineanu, Gheorghe, II, 457.
Slavéïkov, Petko, I, 212, 214.
Slaves, I, 38, 78, 89, 90, 97, 101, 193, 202, 216, 217, 219, 222, 223, 226, 231, 256; II, 467; de Dacie, II, 465—473; en Grèce, II, 465—

www.cimec.ro

473; en Transylvanie, II, 480; et la culture byzantine, I, 247; iconographie des, I, 239; instruments musicaux des, I, 237; symbiose avec les Roumains, I, 298; vestiges de parlers slaves remplacés par le roumain, II, 474—487.
Славнія, I, 164.
Slavonie, I, 152, 223, 233.
Slobozianu, Dr. Horia, collection, I, 270; II, 405.
Slovaques, I, 219.
Slovaquie, I, 275.
Slovénie, I, 43.
Smantare, Petar, I, 85.
Şmig, I, 175.
Smochină, N., I, 134.
Snagov, II, 462.
Snégarov, Ivan, I, 73, 74.
Sniatyn, marchands de, II, 374.
Société roumaine, I, 247.
Sofia, I, 121—124, 143, 185, 202, 241, 250, 255, 256, 259, 278; II, 497; chapiteaux à protomes de béliers, II, 411; Roumains dans les environs de, I, 69, 70, 89.
Sol, I, 180.
Soltane, la, tragédie de Gabriel Bounin (1561), II, 417—427.
Soliman, sultan, I, 92.
Soliman le Magnifique, II, 417, 419, 424.
Soloneţ, petits vallums de, I, 186, 189.
Solomos, Dionisio, I, 290.
Someş, dép., I, 176.
Someş, vallée, I, 266.
Sora, lieu à Gradina (Zeta), I, 71.
Sorbonne, II, 488, 499.
Soroca, I, 189; Lazes à, II, 367, 368.
Sotiriu, G. A., II, 414, 458.
Sototchino, I, 30, 31.
Souabes, du Banat, I, 258.
Soutzo, la princesse, II, 350.
Sovata (Transylvanie), I, 19.
Sovici, en Bosnie, I, 84.
Spacu, G., II, 394, 395.
Sparte, relations avec Thasos, I, 30.
Spartiates, II, 350.
Spartien, biographe d'Hadrien, I, 47, 49, 52.
Spélaion, couvent à Melnik, II, 307.
Sponde, Henri de, I, 104.
Spulber, C. A., I, 282.
Spyridon, patriarche de Peć, II, 305, 307, 308, 310.
Srebrnica, centre minier en Bosnie, I, 106.
Срѣдець, I, 135.
Srednja Gora, Roumains dans les environs de, I, 69.
Sreznevskij, I, 82.
Stadtmüller, G., I, 297.
Stagno, I, 83.
Stamatopol, II, 392.
Stambolov, I, 251.
Stăneşti, tombeau de S. Buzescu à, I, 245.
Stanislawow, marchands de, II, 374.
Stara Crna Gora, I, 86.
Stara Planina, I, 69.
Stara Zagora, I, 261.
Starivlah de Kopaonik, I, 70, 72, 87.
Stavrinos, II, 459.
Stažer, village à Kčevo, I, 77, 86.
Ştefan, Fr., I, 36.
Ştefan, Gh., I, 13, 40, 267, 268; sur le nom Scythica de l'Itinerarium Antonini, II, 344—348.
Ştefănescu, colonel, I, 13.
Ştefănescu, Julian, II, 352.
Stein, Henri, II, 458.
Stengel, E., II, 422.
Stôk (Bosnie), I, 83.
Stokholm, II, 491, 500.
Stol, mont, I, 94.
Strassbourg, II, 500.
Struma, I, 69; Roumains de la vallée de la, I, 82.
Strzygowski, Joseph, I, 202; II, 411, 413.
Sturdza, Michel, prince de Moldavie I, 258.
Stürmer, ambassadeur autrichen, I, 281.

www.cimec.ro

Sub Boraz, près de Borać, I, 257.
Sub Cuciulat, près de Borać, I, 257.
Sub Visoça, près de Borać, I, 257.
Sublime Porte, II, 381, 382, 387; v. Porte.
Subotica, village dans le dép. de Svilajnac, I, 94.
Suceava, Lazes à, II, 369.
Sucevița, monastère, I, 241.
Sucidava (Dacie), I, 12, 268, 269; II, 406.
Sucii-de-Sus (Someș), I, 176.
Sud-Est européen, I, 235, 274; II, 492, 498; commerce de Thasos dans le, I, 4, 5, 9; croisade de Varna (1444) dans le, I, 102—120; unité néolitique, II, 338.
Suède, II, 488, 499.
Sufflay, M., I, 68, 71, 75, 80.
Suhaia, lac sur Danube, I, 12.
Suisse, II, 488, 499.
Suleimān Pasha de Viddin, II, 367.
Sulina, emporia génoise de, I, 41.
Suma, (Bulgarie), I, 60.
Sussheim, K., I, 284.
Șuțu, Nicolas, résident de Moldavie à Constantinople, II, 375.
Sutzos, Al., I, 209.
Sutzu, M., numismate roum., I, 11, 24.
Sveti Cral, cathédrale de Sofie, I, 121.
Svilajnac, dép., I, 94.
Svinitza, foire de, II, 377.
Svoronos, I., II, 324.
Sylvain, I, 180.
Syméon, tsar bulgare, I, 194; II, 310.
Synode, I, 152; II, 456.
Syrie, I, 178, 179, 203; II, 411, 415, 492.
Syriens, I, 178, 180.
Syrigos Mélétius, I, 279.
Szeged, la paix de, entre Vladislav de Hongrie et les Turcs, I, 112—114, 118.
Szekfü, Gyula, I, 108.
Ţachella, E. D., I, 26.
Tacite, P. C., I, 28.
Tacite, monnaies de, I, 32.
Taeschner, Franz, I, 249, 282, 283.
Tafrali, O., II, 408.
Tagliamento, I, 72.
Taman, presqu'île, II, 395.
Ţamblac, Gr., I, 202.
Tanpinar, A. H., I, 284.
Taor, région du Sandchak de Skoplje, I, 84.
Tara, rivière, I, 70.
Ţara Oașului, II, 479.
Ţara Românească, II, 325, 330, 331.
Târgoviște, I, 16, 183, 290; II, 366, 462; Ipsilante à, II, 330.
Târnava, top. roum. en Transyl., hongr. Küküllö, I, 298; II, 471; v. Glimboka.
Târnava Mare, dép., I, 19.
Târnava Mică, dép., I, 19.
Târnave, vallés des, en Trans., I, 17, 20.
Târnovo, I, 122, 287, 294.
Tarragone, I, 58.
Tatares, Mircea l'Ancien et les, I, 275.
Tatulov Do, village, I, 71.
Taure, nom d'une famille de Lescovitza, I, 84.
Taures, I, 262.
Tauriensis, Codex, II, 349, 350.
Tauropoulos v. Artémis.
Tchéchoslovaquie, II, 488, 499.
Tchélébi, Evliya, voyageur turque, I, 277.
Tchintoulov, Dobri, poète bulgare, I, 214.
Techea, I, 266.
Tecuci, Lazes à, II, 369.
Tehézvar, I, 298.
Tei, près de Bucarest, I, 14, 174—176.
Teleajen, vallée, I, 15, 183.
Teleorman, dép., I, 12, 13.
Temnici, région, I, 99.
Tertius, Val., dans legio Moesiaca, II, 347.

www.cimec.ro

Tertulian, II, 414.
Teshub, dieu, I, 178.
Tešik-taš, grotte, II, 335.
Teteven, Roumains, à, I, 69.
Tétradrachmes de Thasos et de la Macédoine I-ère et leur circulation en Dacie, I, 3—22.
Teudori, Pascal, marchand grec, II, 376.
Thalloczy, L., I, 75, 77.
Thanatos, I, 268.
Thasos, I, 27, 263; marchands de, I, 26; tétradrachmes de, en Dacie, I, 3—22.
Théâtre, National roum., I, 214.
Thèbes, en 1444, I, 115.
Theiss, riv., I, 17, 20, 48, 299; v. Tisa.
Thémistocle, I, 211.
Théoderic, monnaies, I, 36.
Théodora, imperatrice byz., I, 193.
Théodore, fils de Radu le Grand, I, 278.
Theodorescu, Barbu, bibliographe de N. Iorga, II, 502.
Théodose II, I, 186, 188; II, 410; monnaies, I, 269.
Théodose, fils de Neagoe Basarab I, 202.
Théodosio, marchand grec, II, 376.
Théophanès, I, 186.
Thessalie, II, 353; Grande Valachie du XIII-e siècle, I, 64, 67; Roumains de, I, 254.
Thessalonique, I, 4, 290; monnaies battues à, I, 58, 60; métropolite de, II, 305; Turcs occupent, I, 103.
Thévenin, II, 490.
Thou, de, II, 427.
Thrace, I, 179, 193, 260, 261; II, 338; commerce, I, 20, 21; province rom., I, 46; Roumains de, I, 82.
Thraces, I, 27, 177; II, 341.
Thucydide, II, 350.
Thuillerie, La, v. La Thuillerie.
Thurocz, annaliste slovaque, I, 275.
Tibère, I, 189.
Tien-Chan, II, 335.
Tighina, I, 189.
Tigre, I, 47, 48.
Tiioara, I, 298.
Tiktin, I, 222, 231.
Timiş, vallée, I, 20.
Timiş-Torontal, dép., I, 20.
Timişoara, I, 255.
Timoc, I, 253; Roumains, I, 69, 88, 89, 90—95, 273, 299; serbe, I, 300.
Timoléon, I, 210.
Tinoasa, vallée, I, 13.
Tinosul, station archéologique en Trans., I, 181.
Tinosul, près de Ploeşti, I, 183.
Ţipator, mont, I, 77.
Tirmia Mare, I, 40.
Tirnovo, clergé de, II, 309, 310; v. Târnovo.
Tisa, dép. de Hunedoara, I, 17.
Tisa, I, 176; II, 338.
Tocilescu, G., I, 186.
Todor, A. P., I, 219.
Togan, A. Z. V., I, 284.
Tomaschek, W., I, 64, 66.
Tomašević, Stjepan, roi bosniaque, I, 83.
Tomić, Étienne, I, 84.
Tomis, I, 188, 266, 267, II, 270, 405—407.
Tomorova (Reni), Lazes à, II, 369.
Tomşa, Ştefan, prince roum., I, 278.
Τοπάλοβον roum. Topal (Tighina) et Topalu (Constanţa), II, 472.
Topliţa (Roumanie), II, 469.
Toplitza (Serbie), I, 85.
Topolnica, village, I, 94.
Topolovgrad, I, 255.
Torino, I, 290.
Torouţiu, II, 496.
Tószeg, I, 174.
Toutain, J., II, 399.
Τοῦρκοι, II, 355, 357, 358.
Τουρκουμάνοι, II, 354.
Τούρνοβον, Τέρνοβ— Tirnova (distr. de Caraş, Arad, Neamţu, Vâlcea), concord. entre la topon. slave de la Grèce avec celle de la Roumanie, II, 467.

www.cimec.ro

Traci, I, 260, v. Thraces.
Trajan, I, 28, 29, 51, 88, 92, 182—186, 188, 262, 264, 265, 267; II, 463; et la Dacie, I, 48, 269; mort de, I, 47; partage de la Pannonie, I, 45; relations avec les Jazyges, I, 48.
Transdanubia, II, 353.
Трансилванія, I, 162, 163.
Transylvanie, I, 10, 18, 19, 30, 43, 44, 97, 98, 134, 152, 154, 158, 179, 181, 183, 203, 204, 216, 221—223, 243, 246, 264, 265, 271, 276, 279, 297, 298; II, 338, 342, 426, 473, 476, 484; âge du bronze en, I, 173—177; âge du cuivre, en, I, 174; ancienne, I, 46, 48, 53; au XV-e siècle, I, 103, 115; christianisme dans la, I, 270; commerce, II, 380, 388; découvertes archéologiques, I, 270; influence celtique en, I, 265, 266; monnaies, I, 33; peinture religieuse en, I, 239; population de la, I, 256; relations des Byzantins avec la, I, 271; Scythes en, I, 265.
Transylvains, roumains, dans l'armée de Hunyadi, I, 115.
Trâpcea, T. N., I, 91, 92, 94, 95; notes bibliographiques par, I, 257, 259—262, 270, 271, 277, 294.
Travnik, montagnes, I, 84.
Trei-Scaune, dép., I, 19, 176.
Trésors monétaires de la région carpatho-danubienne, I, 23—44.
Trèves, monnaies battues à, I, 58, 60.
Trieste, I, 209; II, 370, 387, 388.
Trikoupis, journaliste grec, I, 293.
Tripolje-Cucuteni-Arad, céramique, peinte du type, II, 338.
Triton, I, 268.
Trnovo, à, I, 69, 102; v. Târnovo et Tirnovo.
Trocari (Tziganes fabricants d'auges, I, 222.
Troian, monastère, I, 288.
Trojan, topon. en Dacia Ripensis, I, 89.
Tropaeum Trajani, II, 413—415.
Trosmis (Troesmis) Igliţa, II, 344, 345, 347.
Trotuş, I, 184; Lazes à, II, 369.
Truchelka, C., I, 29, 43, 56, 79.
Trulhier, marchand français en Moldavie, II, 369.
Τσεροβᾶς-Ţărova, concord. top. slave de Grèce et de Roumanie, II, 467.
Tsurkas, C., II, 458.
Tudor, D., I, 31, 32, 181, 188, 189, 268, 269; sur une lampe chrétienne de Constantinople, II, 397—407.
Tulče, ville, II, 386.
Tulucești, I, 187, 189.
Turbo, Marcius, en Dacie, I, 48—54.
Turcomans, II, 354, 358.
Turcs, I, 68, 76, 79, 83, 87, 92, 122, 130—132, 134, 151, 156, 195, 215, 216, 219, 226, 244, 257, 273, 294; II, 317, 327, 358, 360; croisade de Varna et les, I, 102—120; du Vardar, I, 273; Seldjoucides, I, 195, 196.
Turda, dép., I, 17, 18.
Turda, ville, I, 175.
Turdeanu, Emil, I, 250, 286, 292-294.
Turin, II, 349, v. Torino.
Turisin, roi gépide, I, 36.
Türk, G., I, 3.
Turnu-Măgurele, I, 24, 42, 189; II, 397, 400.
Turquie, I, 116, 217, 257, 280, 281, 284; II, 427; II, commerce de moutons en, II, 382.
Turtucaia, II, 11.
Tvrtko, roi de Bosnie, I, 117.
Twardowski, Samuel, I, 289.
Tyras (Cetatea-Albă), I, 189.
Tyrol, Pierre le Boiteux au, I, 245.
Tysmienica, marchands de, II, 374.
Tzamblac, Grégoire, I, 294, 295.
Tzetina, Roumains de la vallée de, I, 79, 86.
Tziganes, I, 219—226, 228, 230, 233, 234; II, 493; musiciens dans l'iconographie, I, 235, 238—240.

www.cimec.ro

Tzigara, Apostol, II, 454.
Tzigara, Zotu, gendre de Pierre le Boiteux, II, 459.
Tzimiskès, Jean, I, 38, 62, 194, 279; monnaies, I, 36.
Τζιουμέρκα, Τζουμέρνικον < *Čemerüka, *Čĕmerĭnikŭ, top. roum. Ciumărna (Sălaj) (< sl. *Čemerĭna), II, 472.
Tzitzelis, Ilie, I, 197.
Tzoncev, D., I, 260—262.

Ubao, village, I, 71.
Uchánski, Jacques, archevêque de Gniezuo, II, 435.
Uckert, v. Heeren, II, 491.
Ucuta, C., écrivain macédo-roumain, I, 254.
Uglješa, de Serbie, II, 303.
Uhlig, C., I, 186, 189.
Ujejski, Kornel, lyrique polonais du XIX-e siècle, II, 442.
Ukraine, I, 27, 204.
Ulmetum (Dobroudja), I, 188; II, 406.
Ulpia Flavia, I, 267.
Ulpia Traiana colonia Augusta, I, 53.
Ulpius, M. pierre tombale de, I, 264, 267.
Ungrovlachie, I, 121, 123—126, 130, 131, 143-145, 150, 151, 278; II, 315.
Ungrovlaques, I, 124.
Union Soviétique, II, 335.
Unité carpatho-balkanique, assises préhistoriques de l', II, 333—343.
Urbánek, Rudolf, I, 104, 114, 118.
Ureche, Grégoire, historiographe moldave, I, 203.
Ureche, Nestor, boyard roumain, I, 293.
Urechiă, V. A., sur le voyage de G. A. de Mniszech, II, 372.
Urĕtice, I, 175.
Urmösy, Alexandre en Valachie, I, 251.
Ursulica, colline, I, 91.
Usbekistan, II, 335.
Uscocs, I, 79.
Usoiu v. Osoiu, II, 483.
Ušur ou Vušurovići, roum. ušor, I, 71.
Uzes, I, 273.
Uysscunskije Choutara, monnaies, I, 26.

Văcărescu, I., I, 207; II, 460.
Văcărescu, Maria Zoe, II, 321.
Vadul lui Isac, vallum en Bessarabie, I, 187, 188.
Vagenites, tribu slave, I, 272.
Vagenitia, région en Epire, I, 272.
Vaillant, I, 221.
Valachie, I, 92, 93, 121—125, 131, 134, 174, 176, 186—188, 197, 204, 205, 244—246, 251, 276, 282, 285, 294, 295, 297, 298; II, 338, 364—370, 373, 379, 380, 382, 383, 385—389, 456, 458, 459; au XIV-e et XV-e siècle, I, 103, 105, 110—112, 115, 119; dans la Chronique de Morée, II, 353, 358, 359, 361, 362; histoire de la, au XVI-e siècle dans une oeuvre hagiographique bulgare, I, 121—151; monnaies, I, 11, 13, 15, 21, 44; peinture religieuse en, I, 238.
Valachie Blanche, I, 274; II, 353.
Valachie, Grande (Thessalie), I, 254; II, 353.
Valachie, Petite, I, 95, 97, 100.
Valaques, I, 272, 282; dans la Chronique de Morée, II, 354, v. Roumains; de la Sérbie médiévale, I, 254; du Pinde, I, 106; migrateurs, I, 65, 66, 69, 72—76, 79, 81—86, 88, 97, 99.
Valaori, I., I, 254.
Vâlcea, dép., peinture dans les églises de, I, 237.
Valea Caselor, dép. de Sibiu, I 19.
Vălenii-de-Munte, I, 183.
Valens, I, 33, 188.
Vallière, La, II, 420.
Vallum des Serpents, sur la berge du liman du Dniester, I, 186, 189.

www.cimec.ro

Valniš, comune dans Vlaška Planina, I, 91.
Vâlsan, G., I, 93, 253.
Van, I, 285.
Vardalah, Const., II, 449, 460, 461.
Vardar, I, 64, 74, 84, 93, 273, 284.
Varna, la croisade de, (1444), I, 102—120.
Varna, pasha de, II, 380.
Vârnav, V., I, 201.
Vârşeţ, I, 175.
Varsovie, II, 491, 498.
Vârtop, nom de lieu en Roum., I, 268; II, 469.
Varvaza, village, dép. Pazargic, I, 260.
Vasić, Génadius, archimandrite, I, 158.
Vasiliev, A. A., I, 119.
Vaslui, Lazes à, II, 369.
Vasmer, Max, I, 298; II, 465, 469, 471.
Vassilikova, II, 387.
Vastokov, historien, I, 276.
Vatatzès, Jean, II, 353, 358.
Vatican, I, 105.
Vaticana, Crux, II, 400.
Vatina, près de Vârşeţ, I, 175, 177.
Vazov, Iv., I, 212.
Вѣна, I, 163.
Vedea, rivière roum., I, 13.
Veglia, île, I, 100.
Vélébit, I, 72, 87.
Velichi, C. N., I, 273, 278.
Veliko Gradište, village, I, 94.
Venelin, I, 276.
Venema, Johannes, II, 421, 422.
Veniamin Costache, métropolite roumain, II, 457.
Vénitiens, I, 107, 110, 113, 195, 196.
Venise, I, 196, 209, 217, 290; II, 349, 423, 424, 490, 501; commerce avec la Valachie, II, 370, 375, 378, 387, 388; domination dans les Balkans, I, 103, 119; et la croisade de Varna, I, 105, 110, 111, 115, 118.
Vénus, divinité, I, 180, 268.
Vergennes, II, 377.
Verlinden, Charles, I, 274.
Vespasien, I, 189; monnaies, I, 62.
Vichovgrad, I, 31.
Vicina, emporia génoise, I, 41.
Vicov, sentier de, II, 376.
Victoire, divinité, I, 179.
Vid, I, 89.
Vidin, I, 89, 92, 95—98, 116, 276, 287; II, 367, 370, 380, 386, 387.
Vie, La, de Saint Nicolas le Nouveau, l'oeuvre de Mathieu le Grammairien, I, 121—123, 125, 133.
Vienne, I, 18, 154, 155, 158, 211, 279, 292, 293; II, 328, 347, 490; commerce avec la Valachie, II, 370, 388; cour. de, I, 152, 156, 158; ducats frappés à, I, 42; siège de, I, 249.
Viişoara, loc. roum., I, 12.
Villara, Jean, II, 449.
Villehardouin, I, 195.
Viminacium, conquète de, I, 61; monnaies, I, 35, 60.
Vinodol, I, 72.
Vinogradov, II, 497.
Virunum (Norique), I, 264.
Visarion, II, 450.
Visoška Nachija (Bosnie), I, 77.
Visitor, mont, I, 69—71, 77, 78, 83.
Visoki, région à l'ouest de Sarajevo, traces anciennes de Roumains, I, 86.
Visulovici, hameau, I, 77.
Vita, Sandor, I, 215.
Vitalian, général, II, 413.
Vizantie, Petru, II, 318.
Vlachie v. Valachie.
Vlachokatoun (Acarnanie), I, 68.
Vlachorinchines, I, 81.
Vlad Dracul, prince de Valachie, et la croisade de Varna, I, 105, 110, 115, 117.
Vladimirescu, Tudor, II, 324, 327, 330, 331.
Vladislav I, prince roum., (1360—1376), monnaies, I, 43, 44.

www.cimec.ro

Vladislav de Pologne, roi de Hongrie et la croisade de Varna (1444), I, 104, 105, 107—118.
Vladislav le Grammairien, I, 122.
Vlahova, village, I, 91.
Vlaques, I, 86; Banjani près de Raguse, I, 84; Bobani, I, 84; de Košarna, I, 99; Radivoevci, I, 99; v. Valaques.
Vlaquie des Assénides, I, 69; v. Valachie.
Vlaquie Blanche, II, 353: v. Valachie.
Vlaquie Grande, II, 353; v. Valachie.
Vlașca, dép. roum., I, 15.
Vlasenica, ruisseau en Bosnie, I, 256, 257.
Vlaška Planina, I, 91.
Vlaško Polje, plaine, I, 91.
Vlasi Hardomilići, mentionnés par le voévode Juraj, I, 83.
Vlasi Rigjani, I, 84.
Vlasi Podcrnj, des environs de Cattaro, I, 84.
Vlasi Sremljani, I, 82.
Vlasić, mont à droite de la Drina, I, 88.
Воеков, Генерал Губернатор в Кіев, I, 171.
Voinikov, Dobri P., dramaturge bulgare, I, 211—215.
Vojkovici, village vlaque près de Rudnik, I, 99.
Volga, les Bolgares de la, I, 187.
Voltaire, I, 200, 206—209; II, 427.
Vondrak, W., II, 458.
Voroncow (**Воронцов**), chancelier, I, 157, 170.
Voroneț, peinture religieuse à, I, 241; psautier et code de, I, 243.
Voutiérides, Élie, II, 448.
Vranje, ville, I, 70, 74, 95—97, 99.
Vrankamen, I, 29, 56.
Vranik, I, 58.
Vratza (Bulgarie), I, 268.
Vrlika, I, 72.
Vulcu, M., notes bibliographiques par, I, 249, 254, 256, 258, 272, 274, 282, 293, 296, 297, 300.
Vulić, N., I, 270.
Vulpe, E., I, 183.
Vulpe, R., I, 27, 38, 183; comptes-rendus par, I, 177, 184, 185, 191; notes bibliographiques par, I, 259, 262—265, 267—269; sur l'ancienne Dobroudja, II, 344, 413.

Wagner, W., I, 180.
Walters, H. B., II, 407.
Washava, dieu asiatique, I, 179.
Wavrin, Chronique de, I, 104, 115, 118.
Weber, W., I, 49.
Weigand, G., I, 64, 65, 68, 70, 94, 249, 260, 298; II, 491.
Wendel, Hermann, I, 120.
Wensinck, A. J., I, 286.
Wesselényi, baron, I, 216.
Westrin, Theodor, II, 496.
Wietenberg, civilisation près de Sighișoara, I, 175—177.
Wijk Van, I, 90.
Willamowitz-Moellendorf, U., II, 494, 501.
Wilno, II, 501.
Wissowa v. Pauly.
Wojewódka, traducteur des psaumes, II, 429.
Wood, M. E., I, 35, 60.
Würm, II, 335.

Xénophon, II, 350.
Xénophon, monastère, I, 28.
Ξενοφῶν Μανουήλ, II, 308.
Xenopol, A. D., I, 276; II, 353, 491.
Xeropotamos, monastère, I, 296.

Yougoslaves, I, 222.
Yougoslavie, I, 222, 284; monnaies, I, 37, 38; « Roudari » de, I, 223, 225, 233.
Ydrela, village serbe, I, 300.
Yerkökü (Giurgiu), II, 386; pasha de, II, 380.
Yinanç, H., I, 284.

www.cimec.ro

Zádie, rus (ruthène) zadnij, II, 477, 478, 480.
Zagoritz, Col., I, 190.
Zaïre, I, 210.
Zaječar, plaine, I, 94.
Zakythinos, D. A., I, 106, 115.
Zaleszcik, commerce de, II, 380.
Zambelios, I, 210.
Zane, G., I, 280.
Zarvince, village vlaque, I, 99.
Zaviras, Georges, I, 201; II, 447, 448.
Zéangir, fils de Rossa et de Soliman, II, 419, 420.
Zechnovi, pasha, de, II, 380.
Zegelin, II, 380.
Zeiller, J., I, 270.
Zenovius, nom dans l'inscription de Biertan, I, 270.
Zeta (Monténégro d'aujourd'hui), I, I, 71, 76, 87, 99.
Zeus, représenté sur les tétradrachmes, I, 18, 21.
Ζγκάρι, sl. Sŭgarŭ ou sl. * Izgarŭ, Izgar, top. en Roumanie, II, 471.
Žiča, Vlaques soumis à la jurisdiction de, I, 73.
Židile, village, I, 94.
Zilot Românul, II, 326.
Zimnicea, monnaies à, I, 40; Turcs à, II, 368.
Zishtow (Ṣiștov), II, 386.
Zips, Allemands de, I, 106.
Živul Potok, rivière, I, 91.
Zlata, personnage d'une comédie de Voïnikov, I, 213.
Ζλάταινα, Σκλάταινα, Slatina, concordance top. slave de Grèce et de Roumanie, II, 467.
Zlătari (Tziganes-orpailleurs), I, 222.
Zlatarski, prof. V., I, 273.
Zlojutro, à Kućі dans le Monténégro, I, 85.
Ζόμπος, < * Zǫbŭ, top. en Acarnanie — Etolie, II, 465.
Zot, A., I, 210.
Zürich, II, 498.
Zvižd, région, I, 94.

www.cimec.ro

www.cimec.ro